LE LIVRE DES
MILLE ET UNE NUITS
(tome premier)

traduction :
J. C. Mardrus

1899

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

NOTE DES ÉDITEURS DE LA PREMIÈRE ÉDITION 6

ORIGINE ET DATE 6

MANUSCRITS ET ÉDITIONS ARABES 8

TRADUCTIONS FRANÇAISES 9

CETTE TRADUCTION 10

UN MOT DU TRADUCTEUR À SES AMIS 12

INTRODUCTION 17

HISTOIRE DU ROI SCHAHRIAR ET DE SON FRÈRE, LE ROI SCHAHZAMAN 17

FABLE DE L'ÂNE ET DU BŒUF ET DU MAÎTRE DE LABOUR 27

ICI COMMENCENT LES MILLE NUITS ET UNE NUIT 33

HISTOIRE DU MARCHANT AVEC L'ÉFRIT 33

CONTE DU PREMIER CHEIKH 36

CONTE DU DEUXIÈME CHEIKH 42

CONTE DU TROISIÈME CHEIKH 46

HISTOIRE DU PÉCHEUR AVEC L'ÉFRIT 49

HISTOIRE DU VIZIR DU ROI IOUNANE ET DU MÉDECIN ROUIANE 57

LE FAUCON DU ROI SINDABAD 65

HISTOIRE DU PRINCE ET DE LA GOULE 67

HISTOIRE DU JEUNE HOMME ENSORCELÉ ET DES POISSONS 87

HISTOIRE DU PORTEFAIX AVEC LES JEUNES FILLES 100

HISTOIRE DU PREMIER SAÂLOUK 129

HISTOIRE DU DEUXIÈME SAÂLOUK 143

HISTOIRE DU TROISIÈME SAÂLOUK 173

HISTOIRE DE ZOBÉIDA, LA PREMIÈRE ADOLESCENTE 200
HISTOIRE D'AMINA LA DEUXIÈME ADOLESCENTE..... 216
HISTOIRE DE LA FEMME COUPÉE, DES TROIS POMMES ET DU NÈGRE RIHAN.....233
HISTOIRE DU VIZIR NOUREDDINE, DE SON FRÈRE LE VIZIR CHAMSEDDINE ET DE HASSAN BADREDDINE 245
HISTOIRE DU BOSSU AVEC LE TAILLEUR, LE COURTIER CHRÉTIEN, L'INTENDANT ET LE MÉDECIN JUIF ; CE QUI S'EN SUIVIT ; ET LEURS AVENTURES RACONTÉES À TOUR DE RÔLE.....333
RÉCIT DU COURTIER CHRÉTIEN 345
RÉCIT DE L'INTENDANT DU ROI DE LA CHINE 374
RÉCIT DU MÉDECIN JUIF.....389
RÉCIT DU TAILLEUR.....405
HISTOIRE DU JEUNE HOMME BOITEUX AVEC LE BARBIER DE BAGHDAD.....407
HISTOIRES DU BARBIER DE BAGHDAD ET DE SES SIX FRÈRES.....435
HISTOIRE DU BARBIER..... 435
HISTOIRE DE BACBOUK, LE PREMIER FRÈRE DU BARBIER438
HISTOIRE D'EL-HADDAR LE SECOND FRÈRE DU BARBIER446
HISTOIRE DE BACBAC LE TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER451
HISTOIRE DE BACBAC LE TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER457
HISTOIRE D'EL-KOUZ, LE QUATRIÈME FRÈRE DU BARBIER463
HISTOIRE D'EL-ASCHÂR LE CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER470
HISTOIRE DE SCHAKÂLIK LE SIXIÈME FRÈRE DU BARBIER487
HISTOIRE DE DOUCE-AMIE ET D'ALI-NOUR 507
HISTOIRE DE GHANEM BEN-AYOUB ET DE SA SŒUR FETNAH.....593

HISTOIRE DU NÈGRE SAOUÂB, LE PREMIER EUNUQUE SOUDANIEN 601
HISTOIRE DU NÈGRE KÂFOUR, LE SECOND EUNUQUE SOUDANIEN 606
HISTOIRE DU NÈGRE BAKHITA, LE TROISIÈME EUNUQUE SOUDANIEN 615
Ce livre numérique 661

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

À LA MÉMOIRE
DU PENSEUR
STÉPHANE MALLARMÉ

Cette œuvre entière
qu'IL aimait.
Janvier 1899

NOTE DES ÉDITEURS DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Pour la première fois en Europe, une traduction complète et fidèle des ALF LAILAH OUA LAILAH (MILLE NUITS ET UNE NUIT) est offerte au public[1].

Le lecteur y trouvera le mot à mot pur, inflexible. Le texte arabe a simplement changé de caractères ; ici il est en caractères français, voilà tout.

ORIGINE ET DATE

Les MILLE NUITS ET UNE NUIT sont un recueil de contes populaires. Deux documents, l'un[2] du IX^e^ siècle, l'autre[3] du

---

[1] Les traductions anglaises de Payne et de Burton, intégrales elles aussi, parurent en « éditions privées » (deux ou trois cents souscripteurs), et sont aujourd'hui introuvables. Une deuxième édition de Burton fut, il est vrai, livrée au public, mais expurgée.

X^e^, établissent que ce monument de la littérature imaginative arabe a eu pour prototype un recueil persan, le HAZAR AFSANAH. À ce livre, aujourd'hui perdu, sont empruntés le dispositif des MILLE NUITS ET UNE NUIT (c'est-à-dire l'artifice de Shahrazade) et le sujet d'une partie des histoires. Les conteurs qui s'évertuèrent sur ces thèmes les transformèrent au gré de la religion, des mœurs et de l'esprit arabes, au gré aussi de leur fantaisie. D'autres légendes, d'origine nullement persane, d'autres encore, purement arabes, se constituèrent dans le répertoire des conteurs. Le monde musulman sunnite tout entier, de Damas au Caire et de Baghdâd au Maroc, se réfléchissait enfin au miroir des MILLE NUITS ET UNE NUIT. Nous sommes donc en présence non pas d'une œuvre consciente, d'une œuvre d'art proprement dit, mais d'une œuvre dont la formation lente est due à des conjonctures très diverses et qui s'épanouit en plein folklore islamite. Œuvre arabe, malgré le point de départ persan, et qui, traduite de l'arabe en persan, turc, hindoustani, se répandit dans tout l'Orient.

Vouloir assigner à la forme comme définitive de telle de ces histoires une origine, une date, en se fondant sur des considérations linguistiques, est une entreprise décevante, puisqu'il s'agit d'un livre qui n'a pas d'auteur et qui, copié et recopié par des scribes enclins à faire intervenir leur dialecte natal dans le dialecte des manuscrits d'après lesquels ils opé-

---

[2] Dans le *Mourouf al dahar oua maadine al djanhar*, de l'historien arabe Aboul Hassan Ali Al-Massoudi.

[3] Dans le *Kitab al fihrist* (987), de Mohammad ben Is'hak Al-Nadim.

raient, est le réceptacle confus de toutes les formes de l'arabe. Par des considérations tirées principalement de l'histoire comparée des civilisations, la critique actuelle semble avoir imposé quelque chronologie à cet amas de contes. Voici les résultats qu'elle propose :

Seraient, en majeure partie, du X^e siècle, ces treize contes, qui se retrouvent dans tous les textes (au sens philologique du mot) des ALF LAILAH OUA LAILAH, – savoir, les Histoires : 1° du roi Schahriar et de son frère le roi Schahzaman (soit l'introduction) ; 2° du Marchand avec l'Efrit ; 3° du Pécheur avec l'Efrit ; 4° du Portefaix avec les Jeunes Filles ; 5° de la Femme coupée, des Trois Pommes et du Nègre Rihan ; 6° du Vizir Noureddine… ; 7° du Tailleur, du Bossu… ; 8° de Nar Al-Din et Anis Al-Djalis ; 9° de Ghamin ben Ayoub ; 10° d'Ali ben Bakkar et Shams Al-Nahar ; 11° de Kamar Al-Zaman ; 12° du Cheval d'ébène ; 13° de Djoulnar, fils de la Mer. L'Histoire de Sindbad le Marin et celle du Roi Djiliad seraient antérieures. – La grande masse des contes se situeraient entre le X^e et le XVI^e siècles. L'Histoire de Kamar Al-Zaman II et celle de Maarouf seraient du XVI^e.

MANUSCRITS ET ÉDITIONS ARABES

Il existe comme « textes » des ALF LAILAH OUA LAILAH plusieurs éditions imprimées et des manuscrits. Ces manuscrits concordent mal entre eux : ils sont plus ou moins complets, diffèrent de rédaction, d'étendue, parfois d'affabulation.

Les éditions critiques (avant le XIX^e siècle aucune n'avait paru, pas plus en Orient qu'en Europe) sont :

1° l'édition (inachevée) du cheikh El Yemeni, à Calcutta, deux volumes, 1814-1818 ;

2° l'édition Habicht, à Breslau, douze volumes, dont le premier parut en 1825, le dernier en 1843 ;

3° l'édition Mac Noghten, à Calcutta, quatre volumes, 1830-1842 ;

4° l'édition de Boulak, au Caire, deux volumes, 1835 ;

5° les éditions de l'Ezbékieh, au Caire ;

6° l'édition écourtée, revue et disloquée des pères jésuites, à Beyrouth, quatre volumes ;

7° l'édition de Bombay, quatre volumes.

TRADUCTIONS FRANÇAISES

La première en date, et la plus importante, est celle de Galland, douze volumes petit in-12, chez la veuve de Claude Barbin, Paris. 1704-1717. Exemple curieux de la déformation que peut subir un texte en traversant le cerveau d'un lettré au siècle de Louis XIV, l'adaptation de Galland, faite pour la Cour, a été systématiquement émasculée de toute hardiesse et filtrée de tout le sel premier. Même comme adaptation, elle est incomplète, car elle comprend à peine LE QUART des contes : *les contes qui forment les trois autres quarts, et non les moins intéressants, sont inconnus en France*. De plus, les contes mêmes qui ont subi l'adaptation de Galland ont été écourtés, déformés, expurgés de tous les vers, poèmes et citations de poètes ; les sultans et les vizirs et les femmes de l'Arabie ou de l'Inde s'y expriment comme à Versailles et à Marly. En un mot, cette adaptation surannée n'a rien à voir, d'aucune manière, avec le texte des contes arabes.

Cazotte et Chavis ont continué Galland, dans les tomes XXXVIII, XXXIX, XL et XLI du *Cabinet des Fées*, Genève, 1784-1793, sous le titre « les Veillées du Sultan Schahriar ». Trébulien (de Caen) a publié à Paris, en 1824, trois volumes in-8° de « Contes inédits des Mille et une nuits », traduction de traductions.

Les réimpressions de la version de Galland sont nombreuses. La meilleure est celle du « Panthéon Littéraire », avec notes de Loiseleur-Deslongchamps, un volume in-8°, Paris, 1840. D'autres, celle de Caussin de Perceval, neuf volumes in-8°, Paris, 1806, celle de Destaings, avec préface de Charles Nodier, six volumes in-8°, Paris, 1822, celle de Gauttier, sept volumes in-8°, Paris, 1822, sont augmentées de quelques contes.

CETTE TRADUCTION

Le D[r] J. C. Mardrus l'a exécutée sur l'édition égyptienne de Boulak, qui lui a paru la plus riche en expressions de pur terroir arabe et, à différents points de vue, la plus parfaite (quoi qu'en ait pu penser Burton). Elle est, en outre, la plus concise. Mais il ne s'en est pas uniquement contenté, ayant puisé, pour certains détails, dans l'édition Mac Noghten, dans celle de Breslau et surtout dans les différents manuscrits. Elle comprend seize volumes in-8° carré, dont trois volumes paraîtront chaque année.

Le premier volume ne contient que les vingt-quatre premières Nuits. Mais les volumes suivants, surtout les derniers, en comprennent un nombre bien plus considérable. Cette division est celle même du texte arabe original, où les

Nuits deviennent de plus en plus courtes à mesure qu'elles s'acheminent vers la mille et unième.

Souhaitons maintenant au lecteur le plaisir goûté par Stendhal, qui rêvait d'oublier deux choses : DON QUICHOTTE et les féeries des MILLE ET UNE NUITS – pour, chaque année, éprouver à les relire une volupté nouvelle.

UN MOT DU TRADUCTEUR

À SES AMIS

J'OFFRE,

toutes nues, vierges, intactes, naïves,

pour mes délices et le plaisir de mes amis,

CES NUITS ARABES

vécues, rêvées et traduites sur leur terre natale et sur l'eau.

Elles me furent douces durant les loisirs des longues mers, sous le ciel du loin.

C'est pourquoi je les donne.

Naïves elles sont, et souriantes, et pleines d'ingénuité, à l'égal de la musulmane Schahrazade, leur succulente mère, qui les enfanta dans le mystère en fermentant avec émoi dans le sein d'un prince sublime – lubrique et farouche – sous l'œil attendri d'Allah Clément et Miséricordieux.

Dès leur venue elles furent délicatement dorlotées par les mains de la lustrale Doniazade, leur tante, qui grava leurs noms sur des feuilles d'or colorées d'humides pierreries, et les soigna sous le velours de ses prunelles jusqu'à l'adolescence dure, pour les épandre, voluptueuses et libres, sur le Monde Oriental éternisé de leur sourire.

Je les juge et les donne telles, en leur fraîcheur de chair et de roche.

Car… une méthode, seule, existe, honnête et logique, de traduction : *la littéralité*, impersonnelle, à peine atténuée pour juste le rapide pli de paupière et savourer longuement… Elle produit, suggestive, la plus grande puissance littéraire. Elle fait le plaisir évocatoire. Elle recrée en indiquant. Elle est le plus sûr garant de vérité. Elle plonge, ferme, en sa nudité de pierre. Elle fleure l'arôme primitif et le cristallise. Elle dévide et délie… Elle fixe.

Certes, si la littéralité enchaîne l'esprit divaguant et le dompte, elle arrête l'infernale facilité de la plume. Je ne m'en plaindrai pas. Car où trouver chez un traducteur le génie simple, anonyme ! et libéré de *la niaise manie de son nom*… Mais pour les difficultés du terroir originel, si dures au professionnel en thème, elles ne sauraient, aux doigts de l'amoureux de l'oriental babil, se concentrer en plus de spires qu'il ne faut à la joie de les dénouer.

Quant à l'accueil… L'Occident maniéré, pâli dans l'étouffoir des conventions verbales, peut-être simulera-t-il l'ahurissement à l'audition du franc langage – gazouillant et simple et sonore de tout le rire – de ces brunes filles saines, natives des tentes abolies.

Or…

Elles n'y entendent point malice, les houris !

Et les peuples primitifs, dit le Sage, appellent les choses par leur nom, – et ne trouvent guère condamnable ce qui est naturel, ni licencieuse l'expression du naturel. (J'entends par peuples primitifs ceux sans encore nulle tare en la chair ou l'esprit, et nés au monde sous le sourire de la Beauté…)

D'ailleurs, il est totalement ignoré de la littérature arabe, ce produit hideux de la vieillesse spirituelle : l'intention pornographique. Les Arabes voient toute chose sous l'aspect hilarant. Leur sens érotique ne mène qu'à la gaîté. Et ils rient de tout cœur, là où le puritain palperait du scandale.

Quiconque, artiste, a vagabondé et connu les voyages et cultivé amoureusement les bancs ajourés des adorables cafés populaires dans les vraies villes musulmanes et arabes, le vieux Caire aux rues pleines d'ombre et si fraîches, les souks de Damas, Sana du Yémen, Mascate ou Baghdad ; dormi sur la natte immaculée du Bédouin de Palmyre ; rompu le pain et goûté le sel fraternellement, dans la gloire du désert, avec Ibn-Rachid somptueux, ce type net de l'Arabe authentique ; savouré tout l'exquis d'une causerie de simplicité antique avec le pur descendant du Prophète, le chérif Hussein ben Ali ben Aoun, émir de la Mecque Sainte, – a pu noter l'expression des physionomies pittoresques réunies. Unique, un sentiment tient toute l'assistance : une hilarité folle. Elle flambe par saccades vitales aux sorties les plus libres de l'héroïque conteur public gesticulant, mimant surtout et bondissant entre les spectateurs épanouis… Et la griserie vous saisit, suscitée par les mots, par les sons, par la fumée ou l'aphrodisie de l'air, par la subodeur discrète du haschich, don dernier d'Allah !… Et l'on est navigateur aérien dans la nuit…

Là, on n'applaudit point : ce geste barbare, inharmonique et féroce, ce vestige indéniable des races caraïbes ancestrales dansant autour du poteau de couleurs, et dont l'Europe a fait le symbole de l'horrible jouissance bourgeoise tassée sous le gaz, est essentiellement inconnu.

L'Arabe – à une musique, notes de roseaux et de flûtes, à une plainte de *kânoun* ou *d'oûd*, à un rythme de darabouka profonde, à un chant de muezzin ou d'almée, à un conte coloré, à un poème d'allitérations en cascades, à une odeur subtile de jasmin, à une danse de fleur ou vol d'oiseau, à la nudité d'ambre ou de perle d'une solide courtisane onduleuse aux yeux étoilés – répond en sourdine ou de toute la voix par un A – hah !… long, savant, modulé, extatique, architectural.

C'est que : l'Arabe est un instinctif, mais affiné et exquis. Il aime la ligne pure et la devine, irréalisée.

Mais… il étreint, sans paroles, infiniment…

Et maintenant,

Je puis promettre, sans crainte de mentir, que le rideau ne se relèvera que sur la plus étonnante, la plus compliquée et la plus splendide vision qu'ait jamais allumée, sur la neige du papier, le fragile outil du conducteur.

Dr J. C. MARDRUS.

CE QUE VEUT ALLAH !

AU NOM D'ALLAH

LE CLÉMENT, LE MISÉRICORDIEUX

La louange à Allah, maître de l'Univers ! et la prière et la paix sur le prince des envoyés, notre seigneur et suzerain Mohammed ! et, sur tous les siens, prière et paix à jamais essentiellement unies jusqu'au jour de la rétribution.

Et ensuite ! que les légendes des anciens soient une leçon pour les modernes, afin que l'homme voie les événements qui arrivèrent à d'autres qu'à lui : alors il respectera et considérera attentivement les paroles des peuples passés et ce qui leur advint, et il se réprimandera.

Aussi gloire à qui réservera les récits des premiers comme leçon à l'intention des derniers.

Or, c'est d'entre ces leçons-là que sont tirés les contes nommés « Mille nuits et une nuit », et tout ce qu'il y a en eux de choses extraordinaires et de maximes.

INTRODUCTION

HISTOIRE DU ROI SCHAHRIAR

ET DE SON FRÈRE, LE ROI SCHAHZAMAN

Il est raconté – mais Allah est plus savant et plus sage et plus puissant et plus bienfaisant – qu'il y avait – dans ce qui s'écoula et se présenta en l'antiquité du temps et le passé de l'âge et du moment – un roi d'entre les rois de Sassan, dans les îles de l'Inde et de la Chine[4]*. Il était maître d'armées d'auxiliaires de serviteurs et d'une nombreuse suite. Et il avait deux enfants, l'un d'eux grand et le dernier petit. Tous les deux étaient d'héroïques cavaliers ; mais le grand était meilleur cavalier que le petit. Ce grand régna sur les pays et gouverna avec justice entre les humains ; aussi l'aimèrent les habitants du pays et du royaume. Son nom était le roi Schahriar*[5]*. Quant à son frère le petit, son nom était le roi Schahzaman*[6] *et il était roi de Samarkand Al-Ajam.*

Cet état de choses ne cessant point, ils résidèrent dans leur pays ; et chacun d'eux fut, dans son royaume, gouverneur juste

---

[4] Le vague des noms propres et de la géographie, dans les *Mille nuits et une nuit* est une chose admirable. Inutile donc d'approfondir.

[5] *Schahriar :* le Maître de la Ville. Mot persan.

[6] *Schahzaman :* le Maître du Siècle ou du Temps. Mot persan.

de ses ouailles durant l'espace de vingt années. Et ils furent tous deux à la limite de la dilatation et de l'épanouissement.

Et ils ne cessèrent d'être ainsi, jusqu'à ce que le roi le grand eût l'ardent désir de voir son frère le petit. Alors il ordonna à son vizir de partir, et de revenir avec lui. Le vizir lui répondit : « J'écoute et j'obéis ! »

Puis il partit et arriva en toute sécurité par la grâce d'Allah : il entra chez le frère, lui transmit la paix[7] *et lui apprit que le roi Schahriar désirait ardemment le voir, et que le but de ce voyage était de l'inviter à aller visiter son frère. Le roi Schahzaman lui répondit : « J'écoute et j'obéis ! » Puis il fit faire ses préparatifs de départ et sortir ses tentes, ses chameaux, ses mulets, ses serviteurs et ses auxiliaires. Ensuite il éleva son propre vizir gouverneur du pays, et sortit demandant les contrées de son frère.*

Mais, vers le milieu de la nuit, il se rappela une chose oubliée au palais, et revint et entra dans le palais. Et il trouva son épouse étendue sur sa couche et accolée par un esclave noir d'entre les esclaves. À cette vue, le monde noircit sur son visage. Et il dit en son âme : « Si telle aventure est survenue alors que je viens à peine de quitter ma ville, quelle serait la conduite de cette débauchée si je m'absentais quelque temps chez mon frère ! » Sur ce, il tira son épée et, frappant les deux, les tua sur les tapis de la couche. Puis il s'en retourna au moment même et à l'heure même, et ordonna le départ du campement. Et il voyagea la nuit jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la ville de son frère.

---

[7] « Que la paix (ou le salut) soit avec toi ! » est le salut usité chez les musulmans.

Alors se réjouit son frère de son approche, et sortit vers lui et, en le recevant, lui souhaita la paix ; et il se réjouit à la limite de la joie, et décora pour lui la ville, et se mit à lui parler avec expansion. Mais le roi Schahzaman se souvenait de l'aventure de son épouse, et un nuage de chagrin lui voilait la face ; et jaune était devenu son teint et faible son corps. Aussi, lorsque le roi Schahriar le vit dans cet état, il pensa en son âme que cela était dû à l'éloignement du roi Schahzaman hors de son pays et de son royaume et, ne lui demandant plus rien à ce sujet, il le laissa à sa voie. Mais, un de ces jours, il lui dit : « Ô mon frère, je ne sais ! mais je vois ton corps maigrir et ton teint jaunir ! » Il répondit : Ô mon frère, j'ai en mon être intime une plaie vive. » Mais il ne lui révéla pas ce qu'il avait vu faire à son épouse. Le roi Schahriar lui dit : « Je désire fort que tu partes avec moi à la chasse à pied et à courre, car peut-être ainsi se dilatera ta poitrine. » Mais le roi Schahzaman ne voulut point accepter ; et son frère partit seul à la chasse.

Or, il y avait, dans le palais du Roi, des fenêtres ayant vue sur le jardin, et, comme le roi Schahzaman s'y était accoudé pour regarder, la porte du palais s'ouvrit et en sortirent vingt esclaves femmes et vingt esclaves hommes ; et la femme du Roi, son frère, était au milieu d'eux qui se promenait dans toute son éclatante beauté. Arrivés à un bassin, ils se dévêtirent tous et se mêlèrent entre eux. Et soudain la femme du Roi s'écria : « Ô Massaoud ! Ya Massaoud ! » Et aussitôt accourut vers elle un solide nègre noir qui l'accola ; et elle aussi l'accola. Alors le nègre la renversa sur le dos et la chargea. À ce signal, tous les autres esclaves hommes firent de même avec les femmes. Et tous continuèrent longtemps ainsi et ne mirent fin à leurs baisers, accolades, copulations et autres choses semblables qu'avec l'approche du jour.

À cette vue, le frère du Roi dit en son âme : « Par Allah ! ma calamité est bien plus légère que cette calamité-ci ! » Et aussitôt il

laissa s'évanouir son affliction et son chagrin, en se disant : « En vérité, cela est plus énorme que tout ce qui m'advint ! » Et, dès ce moment, il se reprit à boire et à manger sans discontinuer.

Sur ces entrefaites le Roi, son frère, revint de voyage, et tous deux se souhaitèrent mutuellement la paix. Puis le roi Schahriar se mit à observer son frère le roi Schahzaman ; et il vit que ses couleurs et son teint étaient revenus et que son visage s'était revivifié ; que, de plus, il mangeait de toute son âme après avoir été si longtemps modique de nourriture. Et il s'en étonna et dit : « Ô mon frère, je te voyais naguère jaune de teint et de visage, et maintenant voici que les couleurs te sont revenues ! Raconte-moi donc ton état. » Il lui répondit : « Je te mentionnerai la cause de ma pâleur première ; mais dispense-moi de te narrer pourquoi les couleurs me sont revenues ! » Le Roi lui dit : « Raconte-moi donc premièrement, pour que je l'entende, la cause de ton changement de teint et de ton affaiblissement. » Il répondit : « Ô mon frère, sache que lorsque tu as envoyé ton vizir vers moi requérir ma présence entre tes mains, je fis mes préparatifs de départ, et je sortis de ma ville. Mais ensuite je me rappelai le joyau que je te destinais et que j'ai donné au palais : aussi je revins sur mes pas et je trouvai mon épouse couchée avec un esclave noir endormis sur les tapis de mon lit ! Je les tuai tous deux, et je vins vers toi, et j'étais bien torturé à la pensée de cette aventure ; et c'est là le motif de ma pâleur première et de mon amaigrissement. Quant au retour de mon teint, dispense-moi de le mentionner !

Lorsque son frère entendit ces paroles, il lui dit : « Par Allah ! je t'adjure de me raconter la cause du retour de ton teint ! » Alors le roi Schahzaman lui répéta tout ce qu'il avait vu. Et le roi Schahriar dit : « Il me faut avant tout voir cela de mon propre œil ! » Son frère lui dit : « Alors fais semblant de partir à la chasse à pied et à courre ; mais cache-toi chez moi, et tu seras témoin du spectacle et tu le vérifieras par la vue ! »

À l'heure même, le Roi fit proclamer le départ par le crieur public ; et les soldats sortirent avec les tentes en dehors de la ville ; et le Roi sortit aussi et s'établit sous les tentes, et dit à ses jeunes esclaves : « Qu'il n'entre chez moi personne ! » Ensuite il se déguisa et sortit en cachette et se dirigea vers le palais, là où était son frère ; et, en arrivant, il se mit à la fenêtre qui avait vue sur le jardin. Une heure s'était à peine écoulée que les esclaves femmes, entourant leur maîtresse, entrèrent ainsi que les esclaves hommes : et ils firent tout ce qu'avait dit Schahzaman, et ils passèrent le temps dans ses ébats jusqu'à l'asr[8].

Lorsque le roi Schahriar vit cet état de choses, sa raison s'envola de sa tête ; et il dit à son frère Schahzaman : « Allons-nous-en et partons voir l'état de notre destinée sur le chemin d'Allah ; car nous ne devons avoir plus rien de commun avec la royauté et cela jusqu'à ce que nous puissions trouver quelqu'un qui ait éprouvé une aventure pareille à la nôtre : sinon notre mort serait, en vérité, préférable à notre vie ! » À cela, son frère fit la réponse qu'il fallait. Puis tous deux sortirent par une porte secrète du palais. Et ils ne cessèrent de voyager jour et nuit jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés enfin à un arbre au milieu d'une prairie solitaire, près de la mer salée. Dans cette prairie, il y avait un œil d'eau douce[9] *: ils burent à cet œil et s'assirent se reposer.*

Une heure s'était à peine écoulée de la journée que la mer se mit à s'agiter, et, tout à coup, il en sortit une colonne de fumée noire qui monta vers le ciel et se dirigea vers cette prairie. À cette vue, ils furent effrayés et montèrent au plus haut de l'arbre qui était haut, et se mirent à regarder ce que pouvait bien être

---

[8] *Asr*, partie du jour où le soleil commence à décliner.

[9] C'est-à-dire une source d'eau.

l'affaire. Or, voici que cette colonne se changea en un genni[10] *de haute taille, de forte carrure et de large poitrine, et qui portait sur sa tête une caisse. Il mit pied à terre et vint vers l'arbre sur lequel ils étaient et se tint au-dessous. Il enleva alors le couvercle de la caisse et en tira une grande boîte qu'il ouvrit, et aussitôt apparut une jeune fille désirable, éclatante de beauté, lumineuse à l'égal du soleil, – comme dit le poète :*

Flambeau dans les ténèbres, elle apparaît, et c'est le jour ! Elle apparaît et de sa lumière s'illuminent les aurores.

Les soleils s'irradient de sa clarté et les lunes du sourire de ses yeux !

Que les voiles de son mystère se déchirent, et aussitôt les créatures à ses pieds se prosternent ravies :

Et devant les doux éclairs de son regard, l'humidité des larmes passionnées mouille les coins de toute paupière !

Lorsque le genni eut bien regardé la belle adolescente, il lui dit : « Ô souveraine des soieries ! ô toi que j'ai ravie le jour même de tes noces ! je voudrais bien dormir un peu » Et le genni, posant la tête sur les genoux de la jeune fille, s'endormit.

Alors l'adolescente leva la tête vers le sommet de l'arbre et vit les deux rois cachés dans l'arbre. Aussitôt elle souleva la tête du genni de dessus ses genoux, la posa par terre et, se tenant debout au-dessous de l'arbre, elle leur dit par signes : « Descendez et n'ayez pas peur de cet éfrit[11]*. » Ils lui répondirent par signes :*

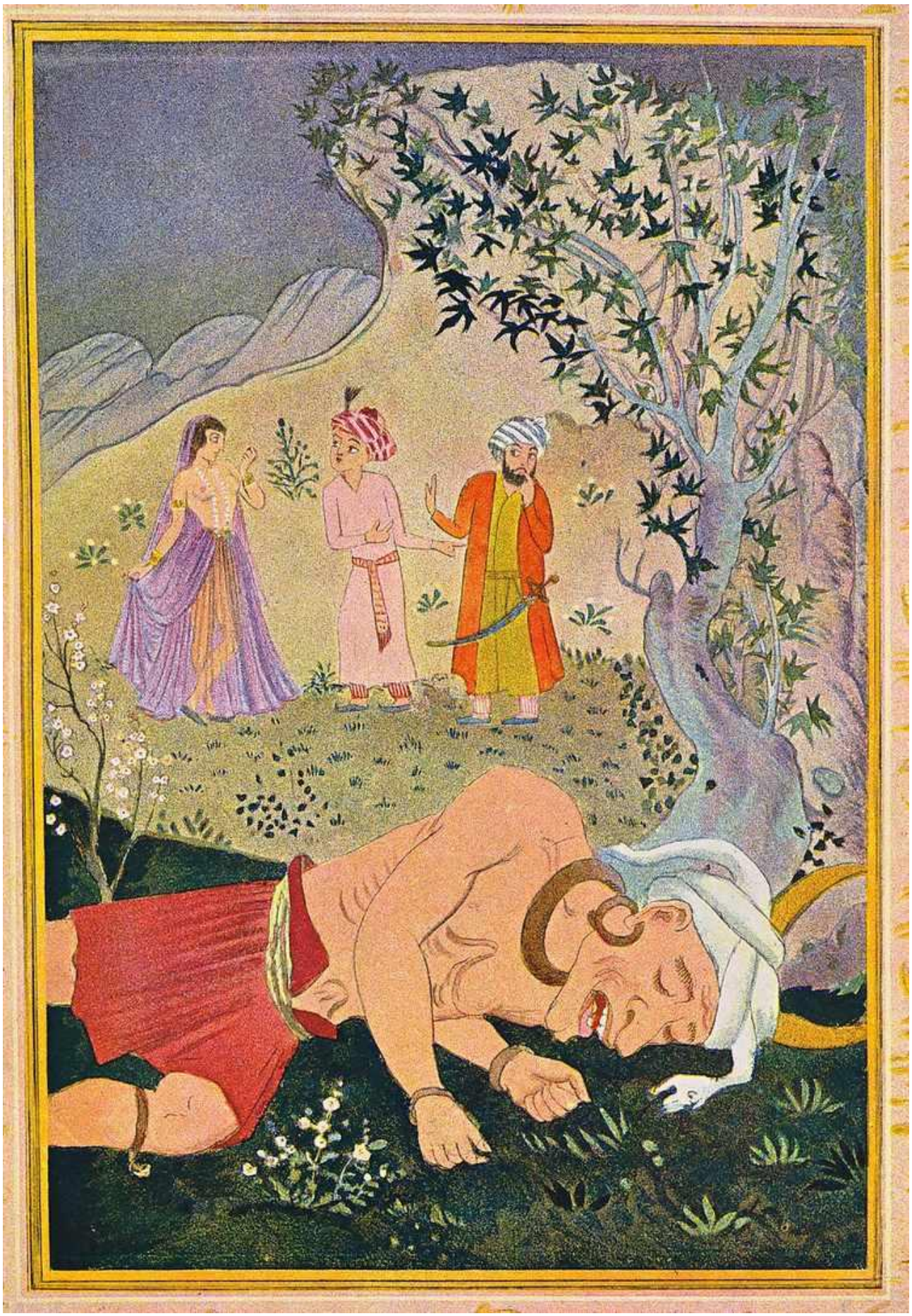
---

[10] *Genni.* D'où le mot *génie.*

[11] *Éfrit :* le rusé. Synonyme de *Genni.*

« Oh ! par Allah sur toi ! dispense-nous de cette dangereuse affaire-là ! » Elle leur dit : « Par Allah sur vous deux ! descendez au plus vite, sinon je vais prévenir l'éfrit et il vous fera mourir de la pire mort ! » Alors ils eurent peur et descendirent près d'elle ; et elle se leva pour les recevoir et leur dit aussitôt : « Allons ! Percez-moi de la lance un percement violent et dur ! Sinon je vais aviser l'éfrit ! » La frayeur fit que Schahriar dit à Schahzaman : « Ô mon frère, toi le premier fais ce qu'elle ordonne ! » Il répondit : « Oh ! je n'en ferai rien avant que tu ne me donnes l'exemple, toi, mon aîné ! » Et tous deux se mirent à s'inviter mutuellement en se faisant avec les yeux des signes de copulation. Alors elle leur dit : « Pourquoi vous vois-je ainsi cligner des yeux ? Si tout de suite vous n'avancez pas et ne me le faites pas, je préviens immédiatement l'éfrit ! » – Alors, à cause de leur peur du genni, ils firent d'elle tous deux ce qu'elle leur avait ordonné. Quand ils se furent bien vidés, elle leur dit : « Que vous êtes vraiment experts ! » Puis elle sortit de sa poche un petit sac et en tira un collier composé de cinq cent soixante-dix sceaux, et leur dit : « Savez-vous ce que c'est ? » Ils lui dirent : « Nous ne savons pas. » Alors elle leur dit : « Les propriétaires de ces sceaux tous ont copulé avec moi sur les insensibles cornes de cet éfrit. Ainsi donc, vous les deux frères, donnez-moi les vôtres. » Alors ils lui donnèrent, les sortant de leurs mains, deux sceaux. Elle leur dit alors : « Sachez que cet éfrit m'enleva la nuit de mes noces, me plaça dans une boîte et, mettant la botte dans la caisse, fixa sur la caisse sept cadenas, et me mit alors au fond de la mer mugissante qui se heurte et s'entrechoque avec les vagues. Mais il ne savait point que lorsqu'une femme d'entre nous désire quelque chose, rien ne saurait la vaincre. Et le poète dit, d'ailleurs :

Ami ! ne te fie point aux femmes et souris à leurs promesses ! car leur bonne ou mauvaise humeur dépend du caprice de leur vulve !



Elles prodiguent l'amour mensonger, alors que la perfidie les emplit et forme la bourre de leurs vêtements.

Souviens-toi avec respect des Paroles de Youssouf. Et n'oublie point qu'Eblis fit expulser Adam à cause de la Femme.

Cesse aussi ton blâme, ami. Il ne sert ! car demain, chez celui que tu blâmes, à l'amour simple succédera la passion folle.

Et ne dis point : « Si je suis amoureux, j'éviterai les folies des amoureux ! » Ne le dis point. Ce serait un prodige unique, en vérité, de voir un homme se tirer sain et sauf de la séduction des femmes. »

— À ces paroles, les deux frères s'émerveillèrent à la limite de l'émerveillement, et ils se dirent l'un à l'autre : « Si celui-là est un éfrit, et qu'en dépit de sa puissance il lui soit arrivé des choses bien plus énormes qu'à nous, c'est là une aventure qui doit nous consoler ! »

Alors ils quittèrent, à l'heure même, la jeune femme, et retournèrent chacun vers sa ville.

Quand le roi Schahriar entra dans son palais, il fit couper le cou à son épouse, et de la même façon le cou des esclaves femmes et des esclaves hommes. Puis il ordonna à son vizir de lui amener chaque nuit une jeune fille vierge. Et chaque nuit, il prenait une jeune fille vierge et lui ravissait sa virginité. Et, la nuit écoulée, il la tuait. Et il ne cessa d'agir de la sorte durant la longueur de trois années. Aussi les humains furent dans les cris de douleur et le tumulte de la terreur, et ils s'enfuirent avec ce qui leur restait de filles. Et il ne resta dans la ville aucune fille en état de servir à l'assaut du monteur.

Sur ces entrefaites, le Roi ordonna au vizir de lui amener une jeune fille, comme d'habitude. Et le vizir sortit et chercha, mais

ne trouva point de fille ; et, tout triste, tout affligé, il revint vers sa demeure, l'âme pleine de terreur à cause du Roi.

Or, ce vizir avait lui-même deux filles pleines de beauté, de charmes, d'éclat, de perfection, et d'un goût délicieux. Le nom de l'aînée était Schahrazade[12]*, et le nom de la petite était Doniazade*[13]*. L'aînée, Schahrazade, avait lu les livres, les annales, les légendes des rois anciens et les histoires des peuples passés. On dit aussi qu'elle possédait mille livres d'histoires ayant trait aux peuples des âges passés et aux rois de l'antiquité et aux poètes. Et elle était fort éloquente et très agréable à écouter.*

À la vue de son père, elle dit : « Pourquoi vous vois-je ainsi changé, portant le fardeau des chagrins et des afflictions ? Car sache, ô père, que le poète dit : « Ô toi qui te chagrines, console-toi ! Rien ne saurait durer : toute joie s'évanouit et tout chagrin s'oublie ! »

Lorsque le vizir entendit ces paroles, il raconta à sa fille tout ce qui était arrivé, depuis le commencement jusqu'à la fin, concernant le Roi. Alors Schahrazade lui dit : « Par Allah ! ô père, marie-moi avec ce Roi, car, ou je vivrai, ou je serai une rançon pour les filles des Mousslemine[14] *et la cause de leur délivrance d'entre les mains du Roi ! » Alors il lui dit : « Par Allah sur toi ! ne t'expose pas ainsi au péril jamais ! » Elle lui dit : « Il faut absolument faire cela ! » Alors il dit : « Prends garde qu'il ne t'ar-*

---

[12] *Schahrazade :* la Fille de la Cité.

[13] *Doniazade :* la Fille du Monde.

[14] Musulmans.

rive ce qui arriva à l'âne et au bœuf avec le maître du labour ! Écoute donc :

FABLE DE L'ÂNE ET DU BŒUF ET DU MAÎTRE DE LABOUR

« Sache, ô ma fille, qu'il y avait un commerçant, maître de grandes richesses et de bétail, marié et père d'enfants. Allah Très-Haut lui donna aussi la connaissance des langues des animaux et des oiseaux. Or, le lieu d'habitation de ce commerçant était un pays fertile sur le bord d'un fleuve. Dans la demeure de ce commerçant, il y avait aussi un âne et un bœuf.

Un jour, le bœuf arriva à l'endroit occupé par l'âne, et trouva cet endroit balayé, arrosé ; dans l'auge il y avait de l'orge bien criblée et de la paille bien criblée ; et l'âne était couché bien au repos ; ou bien quand son maître le montait, c'était seulement pour une petite course qui par hasard était urgente ; et l'âne revenait bien vite à son repos. Or, ce jour-là, le commerçant entendit le bœuf qui disait à l'âne : « Mange avec délices ! et que cela te soit sain, profitable et de bonne digestion ! Moi, je suis fatigué, et toi, reposé ; tu manges l'orge bien criblée et tu es servi ! Et si, des fois parmi les moments, ton maître te monte, il te ramène bien vite ! Quant à moi, je ne sers qu'au labour et au travail du moulin ! » Alors l'âne lui dit : « Lorsque tu sortiras au champ et qu'on te mettra le joug sur le cou, jette-toi à terre et ne te lève point, même si on te frappait ; et quand tu te seras levé, vite recouche-toi pour la seconde fois. Et si alors on te fait retourner à l'étable et qu'on te présente les fèves, n'en mange point, tout comme si tu étais malade. Ainsi, efforce-toi de ne pas manger ni boire durant

un jour ou deux ou trois. De cette façon-là, tu te reposeras de la fatigue et de la peine ! »

Or, le commerçant était là, qui entendait leurs paroles.

Lorsque le meneur du bétail vint près du bœuf pour lui donner le fourrage, il le vit manger très peu de chose ; et quand, le matin, il le prit au labour, il le trouva malade. Alors le commerçant dit au meneur du bétail : « Prends l'âne et fais-le labourer à la place du bœuf durant toute la journée ! » Et l'homme revint et prit l'âne à la place du bœuf, et le fit labourer durant tout le jour.

Lorsque l'âne retourna à l'étable à la fin du jour, le bœuf le remercia pour sa bienveillance et pour l'avoir laissé se reposer de la fatigue durant ce jour. Mais l'âne ne lui répondit aucune réponse, et se repentit le plus fort repentir.

Le lendemain le semeur vint et prit l'âne et le fit labourer jusqu'à la fin du jour. Et l'âne ne retourna que le cou écorché et exténué de fatigue. Et le bœuf, l'ayant vu dans cet état, se mit à le remercier avec effusion et à le glorifier de louanges. Alors l'âne lui dit : « J'étais bien tranquille auparavant : or, rien ne me nuisit que mes bienfaits. » Puis il ajouta : « Pourtant il faut que tu saches que je vais te donner un bon conseil ; j'ai entendu notre maître qui disait : « Si le bœuf ne se lève pas de sa place, il faut le donner à l'égorgeur pour qu'il l'immole et qu'il fasse de sa peau un cuir pour la table ! » Et moi j'ai bien peur pour toi, et je t'avise du salut ! »

Lorsque le bœuf entendit les paroles de l'âne, il le remercia et dit : « Demain j'irai librement avec eux vaquer à mes occupations. » Là-dessus, il se mit à manger et avala tout le fourrage et même il lécha le boisseau avec la langue.

Tout cela ! et leur maître écoutait leurs paroles.

Lorsque parut le jour, le commerçant sortit avec son épouse vers l'habitation des bœufs et des vaches et tous deux s'assirent. Alors le conducteur vint, et prit le bœuf et sortit. À la vue de son maître, le bœuf se mit à agiter la queue, à péter avec bruit et à galoper follement en tous sens. Alors le commerçant fut pris d'un tel rire qu'il se renversa sur le derrière. Alors son épouse lui dit : « De quelle chose ris-tu ? » Il lui dit : « D'une chose que j'ai vue et entendue, et que je ne puis divulguer sans mourir. » Elle lui dit : « Il faut absolument que tu me la racontes et que tu me dises la raison de ton rire, même si tu devais en mourir ! » Il lui dit : « Je ne puis te divulguer cela à cause de ma peur de la mort. » Elle lui dit : « Mais alors tu ne ris que de moi ! ». Puis elle ne cessa de se quereller avec lui et de le harceler de paroles avec opiniâtreté, tant, qu'à la fin il fut dans une grande perplexité. Alors il fit venir ses enfants en sa présence, et envoya mander le kadi[15] et les témoins. Puis il voulut faire son testament avant de révéler le secret à sa femme et de mourir : car il aimait sa femme d'un amour considérable, vu qu'elle était la fille de son oncle paternel et la mère des enfants, et qu'il avait déjà vécu avec elle cent vingt années de son âge. De plus, il envoya quérir tous les parents de sa femme et les habitants du quartier, et il raconta à tous son histoire et qu'à l'instant même où il dirait son secret il mourrait ! Alors tous les gens qui étaient là dirent à la femme : « Par Allah sur toi ! laisse de côté cette affaire de peur que ne meure ton mari, le père de tes enfants ! » Mais elle leur dit : « Je ne lui laisserai la paix qu'il ne m'ait dit son secret, même dût-il en mourir ! » Alors ils cessèrent de lui parler. Et le marchand se leva de près d'eux et se dirigea du côté de l'étable, dans le jardin, pour faire

---

[15] Le juge.

d'abord ses ablutions, et retourner ensuite dire son secret et mourir.

Or, il avait un vaillant coq capable de satisfaire cinquante poules, et il avait aussi un chien ; et il entendit le chien qui appelait le coq et l'injuriait et lui disait : « N'as-tu pas honte d'être joyeux alors que notre maître va mourir ! » Alors le coq dit au chien : « Mais comment cela ? » Alors le chien répéta l'histoire, et le coq lui dit : « Par Allah ! notre maître est bien pauvre d'intelligence ! Moi, j'ai cinquante épouses, et je sais me tirer d'affaire en contentant l'une et en grondant l'autre ! Et lui n'a qu'une seule épouse et il ne sait ni le bon moyen ni la façon dont il faut la prendre ! Or, c'est bien simple ! il n'a qu'à couper à son intention quelques bonnes tiges de mûrier, et entrer brusquement dans son appartement réservé et la frapper jusqu'à ce qu'elle meure ou se repente : et elle ne recommencera plus à l'importuner de questions sur quoi que ce soit ! » Il dit. Lorsque le commerçant eut entendu les paroles du coq discourant avec le chien, la lumière revint à sa raison et il résolut de battre sa femme. »

Ici le vizir s'arrêta dans son récit et dit à sa fille Schahrazade : « Il est possible que le Roi fasse de toi comme a fait le commerçant de son épouse ! » Elle lui dit : « Et que fit-il ? » Le vizir continua :

« Le commerçant entra dans la chambre réservée de sa femme, après avoir coupé à son intention les tiges de mûrier et les avoir cachées, et il lui dit en l'appelant : « Viens dans la chambre réservée pour que je te dise mon secret et que personne ne puisse me voir ; et puis je mourrai ! » Alors elle entra avec lui, et il ferma la porte de la chambre réservée sur eux deux, et il lui tomba dessus à coups redoublés jusqu'à la faire s'évanouir. Alors elle lui dit : « Je me repens ! je me repens ! » Puis elle se mit à embrasser les deux mains et les deux pieds de son mari et elle se repentit vraiment. Et alors, elle sortit avec lui. Aussi toute l'assistance se

réjouit, et se réjouirent aussi tous les parents. Et tout le monde fut dans l'état le plus heureux et le plus fortuné jusqu'à la mort. »

Il dit. Et lorsque Schahrazade, la fille du vizir, eut entendu ce récit de son père, elle dit : « Ô père, je veux tout de même que tu fasses ce que je te demande ! » Alors le vizir, sans plus insister, fit préparer le trousseau de sa fille Schahrazade, puis monta prévenir le roi Schahriar.

Pendant ce temps, Schahrazade fit des recommandations à sa jeune sœur et lui dit : « Lorsque je serai près du Roi, je t'enverrai mander ; et lorsque tu seras venue et que tu auras vu le Roi terminer sa chose avec moi, tu me diras : « Ô ma sœur, raconte-moi des contes merveilleux qui nous fassent passer la soirée ! » Alors, moi, je te raconterai des contes qui, si Allah le veut, seront la cause de la délivrance des filles des Mousslemine ! »

Après quoi, son père le vizir vint la prendre et monta avec elle chez le Roi. Et le Roi fut tout heureux et dit au vizir : « C'est bien là ce qu'il faut ? » Et le vizir dit respectueusement : « Oui ! »

Lorsque le Roi voulut prendre la jeune fille, elle se mit à pleurer, et le Roi lui dit : « Qu'as-tu ? » Elle dit : « Ô Roi ! j'ai une petite sœur à qui je désire faire mes adieux. » Alors le Roi envoya chercher la petite sœur qui vint et se jeta au cou de Schahrazade, et finit par se blottir auprès du lit.

Alors le Roi se leva, et, prenant la vierge Schahrazade, il lui ravit sa virginité.

Puis on se mit à causer.

Alors Doniazade dit à Schahrazade : « Par Allah sur toi ! ô ma sœur, raconte-nous un conte qui nous fasse passer la nuit ! » Et Schahrazade lui répondit : « De tout cœur et comme un devoir d'hommages dus ! Si toutefois veut bien me le permettre ce Roi

bien élevé et doué de bonnes manières ! » Lorsque le Roi entendit ces paroles et comme d'ailleurs il avait de l'insomnie, il ne fut pas fâché d'entendre le conte de Schahrazade.

Et Schahrazade, cette première nuit, commença le conte suivant :

ICI COMMENCENT

LES MILLE NUITS ET UNE NUIT

Première nuit.

HISTOIRE DU MARCHANT AVEC L'ÉFRIT

Schahrazade dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, qu'il y avait un marchand d'entre les marchands, maître de nombreuses richesses et d'affaires commerciales dans tous les pays.

Un jour, il monta à cheval et partit pour quelques localités où l'appelaient ses affaires. Comme la chaleur était devenue trop forte, il s'assit sous un arbre, et, mettant la main à son sac de provisions, il en tira un morceau et aussi des dattes. Quand il eut fini de manger les dattes, il en jeta au loin les noyaux ; mais soudain apparut devant lui un éfrit, grand de taille, qui, brandissant une épée, s'approcha du marchand et s'écria : « Lève-toi, que je te tue comme tu as tué mon enfant ! » Et le marchand lui dit : « Comment ai-je tué ton enfant ? » Il lui dit : « Quand, les dattes mangées, tu jetas les noyaux, les noyaux vinrent frapper mon fils à la poi-

trine : alors c'en fut fait de lui et il mourut à l'heure même. » Alors le marchand dit à l'éfrit : « Sache, ô grand éfrit, que je suis un croyant, et que je ne saurais te mentir. Or, j'ai beaucoup de richesses, et j'ai aussi des enfants et une épouse ; de plus, j'ai chez moi des dépôts qui me furent confiés. Permets-moi donc de m'en aller à ma maison, que je puisse donner à qui de droit son droit : cela fait je reviendrai vers toi. Ainsi tu as ma promesse et mon serment que je retournerai ensuite près de toi. Et alors tu feras de moi ce que tu voudras. Et Allah est garant de mes paroles ! » Alors le genni eut confiance et laissa partir le marchand.

Et le marchand revint dans son pays, se défit de toutes ses attaches, et fit parvenir les droits à qui de droit. Puis il révéla à son épouse et à ses enfants ce qui lui était arrivé : et tous se mirent à pleurer, les parents, les femmes et les enfants. Ensuite le commerçant fit son testament ; et il resta avec les siens jusqu'à la fin de l'année ; après quoi il résolut de repartir et, prenant son linceul sous son aisselle, il fit ses adieux à ses proches, à ses voisins et à ses parents, et s'en alla en dépit de son nez. Alors on se mit à se lamenter sur lui et à pousser des cris de deuil.

Quant au commerçant, il continua à voyager, et il arriva au jardin en question ; et ce jour-là était le premier jour de la nouvelle année. Or, pendant qu'il était assis à pleurer sur ce qui lui arrivait, voici qu'un vieux cheikh[16] se dirigea vers lui en conduisant une gazelle enchaînée. Il salua le marchand, lui souhaita une vie prospère et lui dit : « Quelle est la cause de ton stationnement, tout seul, en cet endroit qui est hanté

[16] Un respectable vieillard.

par les genn[17] ? Alors le marchand lui raconta ce qui lui était arrivé avec l'éfrit, et la cause de son stationnement dans cet endroit. Et le cheikh, maître de la gazelle, fut grandement étonné et dit : « Par Allah ! ô mon frère, ta foi est une grande foi ! Et ton histoire est une histoire si prodigieuse que, si elle était écrite avec l'aiguille sur le coin intérieur de l'œil, elle serait une matière à réflexion à qui réfléchit respectueusement ! » Puis il s'assit à côté de lui et dit : « Par Allah ! ô mon frère, je ne cesserai de rester près de toi tant que je n'aurai pas vu ce qui va t'arriver avec l'éfrit. » Et il resta, en effet, et se mit à causer avec lui, et le vit même s'évanouir de peur et de terreur, en proie à une profonde affliction et à des pensées tumultueuses. Et le maître de la gazelle continuait à rester là, quand soudain arriva un second cheikh qui se dirigea vers eux, en conduisant deux chiens lévriers de l'espèce des chiens noirs. Il s'approcha, leur souhaita la paix et leur demanda la cause de leur stationnement en cet endroit hanté par les genn. Alors ils lui racontèrent l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais à peine s'était-il assis, qu'un troisième cheikh se dirigea vers eux en conduisant une mule couleur d'étourneau. Il leur souhaita la paix et leur demanda la cause de leur stationnement en cet endroit. Et ils lui racontèrent l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais il n'y a aucune utilité à la répéter.

Sur ces entrefaites, un tourbillon de poussière se leva et une tempête souffla avec violence en s'approchant du milieu de la prairie. Puis, la poussière s'étant dissipée, le genni en question apparut, un glaive finement aiguisé à la main ; et des étincelles jaillissaient de ses paupières. Il vint à eux et,

---

[17] Pluriel de *genni*.

saisissant le marchand au milieu d'eux, il lui dit : « Viens, que je te tue comme tu as tué mon enfant, le souffle de ma vie et le feu de mon cœur ! » Alors le marchand se mit à pleurer et à se lamenter ; et aussi les trois cheikhs se mirent notoirement à pleurer, à gémir et à sangloter.

Mais le premier cheikh, le maître de la gazelle, finit par s'enhardir, et, embrassant la main du genni, il lui dit : « Ô genni, ô le chef des rois des genn et leur couronne, si je te raconte mon histoire avec cette gazelle, et que tu sois émerveillé, en récompense tu me feras grâce du tiers du sang de ce marchand ! » Le genni dit : « Oui, certes, vénérable cheikh ! Si tu me racontes l'histoire, et que je la trouve extraordinaire, je t'accorderai en grâce le tiers de ce sang ! »

CONTE DU PREMIER CHEIKH

Le premier cheikh dit :

« Sache, ô grand éfrit, que cette gazelle-ci était la fille de mon oncle[18], et qu'elle était de ma chair et de mon sang. Je l'épousai alors qu'elle était encore jeune et je vécus avec elle près de trente ans. Mais Allah ne m'accordait d'elle aucun enfant. Aussi je pris une concubine qui, avec la grâce d'Allah, me donna un enfant mâle beau comme la lune à son lever ; il avait des yeux magnifiques et des sourcils qui se rejoignaient

---

[18] Par euphémisme, c'est ainsi que les Arabes appellent souvent leurs femmes. On ne dit pas beau-père, mais oncle : donc la *fille de mon oncle*, au lieu de *ma femme*.

et des membres parfaits. Il grandit petit à petit jusqu'à ce qu'il fût un garçon de quinze ans. À cette époque je fus obligé de partir pour une ville éloignée, à cause d'une grosse affaire de commerce.

Or, la fille de mon oncle, cette gazelle-ci, était initiée dès son enfance à la sorcellerie et à l'art des enchantements. Par sa science de la magie, elle métamorphosa mon fils en veau, et l'esclave sa mère en vache ; puis elle les mit sous la garde de notre berger.

Moi, après une longue durée de temps, je revins de voyage. Je m'informai de mon fils et de sa mère, et la fille de mon oncle me dit : « Ton esclave est morte ; et ton fils s'est enfui et je ne sais où il est allé ! »

Alors, durant une année, je restai accablé sous l'affliction de mon cœur et les pleurs de mes yeux.

Quand arriva la fête annuelle du Jour des Sacrifices, j'envoyai dire au berger de me réserver une vache bien grasse ; et il m'apporta une vache bien grasse – mais c'était ma concubine ensorcelée par cette gazelle-ci ! – Alors je relevai mes manches et les pans de ma robe et, le couteau à la main, je me préparai à sacrifier la vache. Tout à coup cette vache se mit à se lamenter et à pleurer des pleurs abondants. Alors je m'arrêtai ; mais j'ordonnai au berger de la sacrifier. Il le fit ; puis il l'écorcha. Mais nous ne trouvâmes en elle ni graisse ni viande : simplement la peau et les os. Je me repentis alors de l'avoir sacrifiée ; mais à quoi me servait le repentir ? Puis je la donnai au berger et lui dis : « Apporte-moi un veau bien gras. » Et il m'apporta mon fils l'ensorcelé en veau.

Quand ce veau me vit, il coupa sa corde, courut à moi et se roula à mes pieds ; quels gémissements ! et quels pleurs ! Alors j'eus pitié de lui, et je dis au berger : « Apporte-moi une vache, et laisse celui-ci ! »

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut sans profiter davantage de la permission. Alors sa sœur Doniazade lui dit : « Ô ma sœur, que tes paroles sont douces et gentilles et savoureuses et délicieuses au goût ! » Et Schahrazade répondit : « Mais elles ne sont vraiment rien comparées à ce que je vous raconterai à tous deux, la nuit prochaine, si toutefois je suis encore en vie et si le Roi veut bien me conserver ! » Et le Roi se dit en lui-même : « Par Allah ! je ne la tuerai que lorsque j'aurai entendu la suite de son conte ! »

Puis le Roi et Schahrazade passèrent toute la nuit enlacés. Après quoi le Roi sortit présider aux affaires de sa justice. Et il vit le vizir arriver avec, sous le bras, le linceul destiné à sa fille Schahrazade qu'il croyait déjà morte. Mais le Roi ne lui dit rien à ce sujet, et continua à rendre la justice et à nommer les uns aux emplois et à destituer les autres, et cela jusqu'à la fin de la journée. Et le vizir fut dans la perplexité et à la limite de l'étonnement.

Quand le diwan[19] *fut terminé, le roi Schahriar rentra dans son palais.*

---

[19] La séance de justice. D'autres fois, ce mot désigne la salle même où se tient la séance.

Et lorsque fut la deuxième nuit.

Doniazade dit à sa sœur Schahrazade : « Ô ma sœur, finis-nous, je t'en prie, le conte qui est l'histoire du marchand avec le genni ! » Et Schahrazade répondit : « De tout cœur et comme hommage dû ! – si toutefois le Roi me le permet. » Alors le Roi dit : « Tu peux parler ! »

Elle dit :

Il est parvenu jusqu'à moi, ô Roi fortuné, ô doué d'idées justes et droites, que, lorsque le marchand vit pleurer le veau, son cœur fut pris de pitié, et qu'il dit au berger : « Laisse ce veau parmi les bestiaux ! »

Tout cela ! Et le genni s'étonnait prodigieusement de cette histoire étonnante. Puis le cheikh, maître de la gazelle, continua :

« Ô seigneur des rois des genn, tout cela est arrivé ! Et la fille de mon oncle, cette gazelle-ci, était là qui regardait et disait : « Oh ! il nous faut sacrifier ce veau, car il est gras à point ! » Mais moi, je ne pouvais, par pitié, me résoudre à le sacrifier ; et j'ordonnai au berger de le reprendre ; et il le reprit et s'en alla avec lui.

Le second jour, j'étais assis quand le berger vint à moi et me dit : « Ô mon maître, je vais te dire une chose qui te réjouira, et dont la bonne nouvelle me vaudra une gratification. » Je lui répondis : « Certainement. » Il dit : « Ô marchand illustre, j'ai ma fille qui est sorcière et a appris la sorcellerie d'une vieille femme qui logeait chez nous. Or, hier, quand tu m'eus donné le veau, j'entrai avec lui chez ma fille.

À peine l'eut-elle vu qu'elle se couvrit le visage de son voile, et se mit à pleurer, et puis à rire. Ensuite elle me dit : « Ô père, ma valeur est-elle descendue si bas à tes yeux, que tu laisses ainsi pénétrer chez moi les hommes étrangers ? » Je lui dis : « Mais où sont-ils, ces hommes étrangers ? Et pourquoi as-tu pleuré et ensuite ri ? » Elle me dit : « Ce veau, qui est avec toi, est le fils de notre maître le marchand, mais il est ensorcelé, lui, et sa mère avec lui. Et c'est de sa mine de veau que je ne pus m'empêcher de rire. Et si j'ai pleuré, c'est à cause de la mère du veau sacrifiée par le père. » À ces paroles de ma fille, je fus prodigieusement surpris, et j'attendis impatiemment le retour du matin pour venir te mettre au courant. »

Lorsque, ô puissant genni, continua le cheikh, j'entendis les paroles de ce berger, je sortis à la hâte avec lui, et je me sentais ivre sans vin, par la quantité de joie et de félicité qui m'advenait de revoir mon fils. Quand donc j'arrivai à la maison du berger, la jeune fille me souhaita la bienvenue et me baisa la main. Puis le veau vint à moi et se roula à mes pieds. Alors je dis à la fille du berger : « Est-ce vrai, ce que tu racontes sur ce veau ? » Elle dit : « Oui, certes, mon maître ! C'est ton fils, la flamme de ton cœur ! » Je lui dis : « Ô gentille et secourable adolescente, si tu délivres mon fils, je te donnerai tout ce que j'ai de bétail et de propriétés sous la main de ton père ! » Elle sourit à mes paroles et me dit : « Ô mon maître, je ne veux accepter la richesse qu'à deux conditions ; la première est que je me marierai avec ton fils ! et la seconde est que tu me laisseras ensorceler et emprisonner qui je veux ! Sans quoi je ne réponds pas de l'efficacité de mon intervention contre les perfidies de ta femme. »

Lorsque j'entendis, ô puissant genni, les paroles de la fille du berger, je lui dis : « Soit ! et, par-dessus le marché, tu

auras les richesses qui se trouvent sous la main de ton père ! Pour ce qui est de la fille de mon oncle, je te permets de disposer de son sang ! »

Lorsqu'elle eut entendu mes paroles, elle prit un petit bassin en cuivre, le remplit d'eau et prononça sur l'eau des conjurations magiques ; puis elle en aspergea le veau, et lui dit : « Si Allah t'a créé veau, reste veau sans changer de forme ! Mais si tu es enchanté, reviens à ta première forme créée, et cela avec la permission d'Allah Très-Haut ! »

Elle dit. Et aussitôt le veau se mit à s'agiter en se secouant, et redevint un être humain. Alors je me jetai sur lui en l'embrassant. Puis je lui dis : « Par Allah sur toi ! raconte-moi ce que la fille de mon oncle fit de toi et de ta mère ! » Et il me raconta tout ce qui leur était arrivé. Je dis alors : « Ô mon enfant, Allah, Maître des Destinées, te réservait quelqu'un pour te sauver et sauver tes droits ! »

Après quoi, ô bon genni, je mariai mon fils avec la fille du berger. Et elle, par sa science de la sorcellerie, ensorcela la fille de mon oncle et la métamorphosa en cette gazelle-ci que tu vois ! Et moi, comme je passais par cet endroit-ci, je vis ces bonnes personnes assemblées, je leur demandai ce qu'elles faisaient, et j'appris d'elles ce qui était arrivé à ce marchand-ci, et je m'assis pour voir ce qui pouvait survenir. – Et telle est mon histoire ! »

Alors le genni s'écria : « Cette histoire est assez étonnante : aussi je t'accorde en grâce le tiers du sang demandé. »

À ce moment s'avança le deuxième cheikh, le maître des deux chiens lévriers, et dit :

CONTE DU DEUXIÈME CHEIKH

« Sache, ô seigneur des rois des genn, que ces deux chiens-ci sont mes frères, et moi je suis le troisième. Or, lorsque mourut notre père, il nous laissa en héritage trois mille dinars[20]. Et moi, avec ma part, j'ouvris une boutique où je me mis à vendre et à acheter. Et l'un de mes frères se mit à voyager pour faire le commerce, et s'absenta loin de nous la longueur d'une année, avec les caravanes. Quand il revint, il n'avait plus rien. Alors je lui dis : « Ô mon frère, Allah, qui est puissant et grand, a permis que cela m'arrivât. Aussi tes paroles maintenant ne peuvent plus m'être profitables, car je ne possède plus rien. » Alors je l'emmenai avec moi à la boutique, puis je le conduisis au hammam, et lui donnai une robe magnifique de première qualité. Ensuite nous nous assîmes ensemble pour manger ; puis je lui dis : « Ô mon frère, je vais faire le compte du gain de ma boutique d'une année à l'autre ; et, sans toucher au capital, je diviserai ce gain par moitié entre moi et toi ! » Et, en effet, je fis le compte du gain rapporté par l'argent de la boutique, et je trouvai pour cette année-là un bénéfice de mille dinars. Alors je remerciai Allah, qui est puissant et grand, et je me réjouis de la plus intense joie. Puis je divisai le gain en deux parties égales entre mon frère et moi. Et nous demeurâmes ensemble des jours et des jours.

Mais, de nouveau, mes frères résolurent de partir, et ils voulurent me faire partir avec eux. Mais je n'acceptai point, et leur dis : « Qu'avez-vous donc gagné, vous autres, à voya-

---

[20] Le *dinar*, près de dix francs de notre monnaie.

ger, pour que je sois tenté de vous imiter ? » Alors ils se mirent à me faire des reproches ; mais sans fruit, car je ne leur obéis point. Au contraire, nous continuâmes à rester dans nos boutiques respectives, à vendre et à acheter, durant une année entière. Mais alors ils recommencèrent à me proposer le voyage, et moi je continuai à ne pas accepter – et cela dura ainsi six années entières. Enfin je finis par tomber d'accord avec eux pour le départ, et leur dis : « Ô mes frères, comptons ce que nous avons d'argent. » Nous comptâmes et nous trouvâmes en tout six mille dinars. Je leur dis alors : « Enfouissons-en la moitié sous terre, pour pouvoir l'utiliser si un malheur nous atteignait. Et prenons chacun mille dinars pour faire le commerce en petit. » Ils répondirent : « Qu'Allah favorise l'idée ! » Alors je pris l'argent, je le divisai en deux parties égales, j'enfouis trois mille dinars, et, quant aux trois mille autres, je les distribuai judicieusement à chacun de nous trois. Puis nous fîmes nos emplettes de marchandises diverses, nous louâmes un navire, nous y transportâmes tous nos effets, et nous partîmes.

Le voyage dura un mois entier, au bout duquel nous entrâmes dans une ville où nous vendîmes nos marchandises ; et nous fîmes un bénéfice de dix dinars pour chaque dinar ! Puis nous quittâmes cette ville.

Comme nous arrivions au bord de la mer, nous trouvâmes une femme, vêtue d'habits vieux et usés, qui s'approcha de moi, me baisa la main et me dit : « Ô mon maître, peux-tu me secourir et me rendre service ? et je saurai bien, en retour, reconnaître ton bienfait ! » Je lui dis : « Oui, certes ! je sais secourir et obliger ; mais ne crois pas être obligée de m'en être reconnaissante. » Elle me répondit : « Ô mon maître, alors marie-toi avec moi, et emmène-moi dans ton pays, et je te vouerai mon âme ! Oblige-moi donc, car je

suis de celles qui savent le prix d'une obligation et d'un bienfait. Et n'aie point honte de ma pauvre condition ! » Lorsque j'entendis ces paroles, je fus pris pour elle d'une cordiale pitié : car il n'y a rien qui se fasse avec la volonté d'Allah, qui est puissant et grand ! Je l'emmenai donc, je la vêtis de riches habits ; puis j'étendis pour elle, dans le navire, de magnifiques tapis, et je lui fis un accueil hospitalier et large, plein d'urbanité. Puis nous partîmes.

Et mon cœur l'aima d'un grand amour. Et depuis je ne la délaissai ni jour ni nuit. Et moi seul, parmi mes frères, je pouvais œuvrer avec elle. Aussi mes frères furent pleins de jalousie ; et ils m'envièrent aussi pour ma richesse et la belle qualité de mes marchandises ; et ils jetèrent avidement leurs regards sur tout ce que je possédais, et ils concertèrent ma mort et le rapt de mon argent : car le Cheitane[21] leur fit voir leur action sous les plus belles couleurs.

Un jour que je dormais aux côtés de mon épouse, ils vinrent à nous, et nous enlevèrent et nous jetèrent tous deux à la mer ; et mon épouse se réveilla dans l'eau. Alors tout d'un coup elle changea de forme et se mua en éfrita[22]. Elle me prit alors sur ses épaules et me déposa dans une île. Puis elle disparut pour toute la nuit, et revint vers le matin, et me dit : « Ne me reconnais-tu pas ? Je suis ton épouse ! je t'ai enlevé, et t'ai sauvé de la mort, avec la permission d'Allah le Très-Haut. Car, sache-le bien, je suis une gennia[23]. Et, dès l'ins-

---

[21] Satan, le Malin.

[22] Féminin d'*éfrit*. Diablesse.

[23] Féminin de *genni*.

tant que je t'ai aperçu, mon cœur t'a aimé, simplement parce qu'Allah l'a voulu et que je suis une croyante en Allah et en son Prophète, qu'il (le Prophète) soit béni et préservé par Allah ! Lorsque je suis venue à toi dans la pauvre condition où j'étais, tu as bien voulu tout de même te marier avec moi. Et alors, moi, en retour, je t'ai sauvé de cette mort dans l'eau. Quant à tes frères, je suis pleine de fureur contre eux, et certainement il faut que je les tue ! »

À ces paroles, je fus fort stupéfait, et je la remerciai pour son acte, et je lui dis : « Quant à la perte de mes frères, vraiment il ne faut pas ! » Puis je lui racontai ce qui m'était advenu avec eux depuis le commencement jusqu'à la fin. Lorsqu'elle eut entendu mes paroles, elle dit : « Moi, cette nuit, je m'envolerai vers eux et je ferai sombrer leur navire : et ils périront ! » Je lui dis : « Par Allah sur toi ! ne le fais point, car le Maître des Proverbes dit : Ô bienfaiteur d'un homme indigne ! sache que le criminel est puni suffisamment par son crime même ! Or, quoi qu'il en soit, ils sont tout de même mes frères ! » Elle dit : « Il faut absolument que je les tue ! » Et j'implorai vainement son indulgence. Après quoi, elle me prit sur ses épaules, et s'envola, et me déposa sur la terrasse de ma maison.

Alors j'ouvris les portes de ma maison. Puis je retirai les trois mille dinars de leur cachette. Et j'ouvris ma boutique, après avoir fait les visites nécessaires et les saluts d'usage ; et je fis de nouvelles emplettes de marchandises.

Lorsque vint la nuit je fermai ma boutique, et, en entrant dans ma maison, je trouvai ces deux chiens-ci attachés dans un coin. Quand ils me virent, ils se levèrent et se mirent à pleurer et à s'attacher à mes vêtements ; mais tout de suite accourut mon épouse qui me dit : « Ce sont là tes frères. » Je

lui dis : « Mais qui a pu les mettre dans cet état ? » Elle répondit : « Moi ! J'ai prié ma sœur, qui est bien plus versée que moi dans les enchantements, et elle les mit dans cet état, dont ils ne pourront sortir qu'au bout de dix années. »

C'est pourquoi, ô puissant genni, moi, je vins en cet endroit-ci, car je me rends auprès de ma belle-sœur pour la prier de les délivrer, puisque voici déjà les dix années écoulées. À mon arrivée ici, je vis ce bon jeune homme, j'appris son aventure, et ne voulus point bouger avant d'avoir vu ce qui pouvait survenir entre toi et lui ! Et tel est mon conte. »

Le genni dit : « C'est vraiment un conte étonnant : aussi je t'accorde le tiers du sang en rachat du crime. »

Alors s'avança le troisième cheikh, le maître de la mule, et dit au genni : « Moi je te raconterai une histoire plus merveilleuse que celle des deux autres. Et tu m'accorderas en grâce le reste du sang en rachat du crime. » Le genni répondit : « Qu'il en soit ainsi ! »

Et le troisième cheikh dit :

CONTE DU TROISIÈME CHEIKH

« Ô sultan, ô toi le chef des genn ! cette mule était mon épouse. J'avais été une fois en voyage, je m'étais absenté loin d'elle une année entière ; et quand j'eus terminé mes affaires, je revins pendant la nuit auprès d'elle, et je la trouvai couchée avec un esclave noir sur les tapis du lit ; et tous deux étaient là qui causaient, et minaudaient, et riaient, et s'embrassaient, et s'excitaient en folâtrant. Aussitôt qu'elle

me vit, elle se leva vite et se jeta sur moi en tenant une cruche d'eau ; elle murmura quelques paroles sur cette cruche d'eau, m'aspergea avec l'eau, et me dit : « Sors de ta propre forme et deviens l'image d'un chien ! » Et immédiatement je devins un chien ; et elle me chassa de ma maison. Et je sortis, et depuis lors je ne cessai d'errer, et je finis par arriver à la boutique d'un boucher. Je m'approchai et me mis à manger des os. Lorsque le maître de la boutique me vit, il me prit, et vint avec moi à sa demeure.

Lorsque la fille du boucher me vit, aussitôt elle se voila le visage à cause de moi, et dit à son père : « Est-ce ainsi que l'on fait ? Tu emmènes un homme et tu entres chez nous avec lui ! » Son père dit : « Mais où est cet homme ? » Elle répondit : « Ce chien est un homme. Et c'est une femme qui l'a ensorcelé. Et moi je suis capable de le délivrer. » À ces paroles, le père dit : « Par Allah sur toi ! ô ma fille, délivre-le ! » Elle prit une cruche d'eau et, après avoir murmuré sur cette eau quelques paroles, elle m'aspergea avec quelques gouttes, et dit : « Sors de cette forme-ci et reviens à ta forme première ! » Alors je revins à ma forme première, et je baisai la main de la jeune fille, et je dis : « Je désire maintenant que tu ensorcelles mon épouse comme elle m'a ensorcelé. » Elle me donna alors un peu d'eau et me dit : « Si tu trouves ton épouse endormie, arrose-la avec cette eau, et elle deviendra selon ton désir ! » En effet, je la trouvai endormie, je l'aspergeai avec l'eau, et je dis : « Sors de cette forme-ci et deviens l'image d'une mule ! » Et à l'heure même elle devint une mule.

Et c'est elle-même que tu vois là de ton propre œil, ô sultan et chef des rois des genn ! »

Alors le genni se tourna vers la mule et lui dit : « Est-ce vrai cela ? » Et elle se mit à hocher la tête et dit par signe : « Oh oui ! oh oui ! cela est vrai. »

Toute cette histoire fit que le genni se convulsa d'émotion et de plaisir, et fit don au vieillard du dernier tiers du sang.

— Là, Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, elle cessa de parler, sans profiter davantage de la permission. Alors sa sœur Doniazade lui dit : « Ô ma sœur, que tes paroles sont douces, et gentilles, et savoureuses, et délicieuses en leur fraîcheur ! » Schahrazade répondit : « Mais qu'est cela, comparé à ce que je te raconterai la nuit prochaine, si je suis encore en vie, et si le Roi veut bien me conserver ? » Et le Roi se dit : « par Allah ! je ne la tuerai que lorsque j'aurai entendu la suite de son récit, qui est étonnant ! »

Puis le Roi et Schahrazade passèrent cette nuit-là enlacés jusqu'au matin. Après quoi, le Roi sortit vers la salle de sa justice. Et le vizir et les officiers entrèrent, et le diwan fut plein de monde. Et le Roi jugea et nomma, et destitua, et termina les affaires, et donna ses ordres, et cela jusqu'à la fin de la journée. Puis le diwan fut levé, et le roi Schahriar rentra dans son palais.

Et lorsque fut la troisième nuit.

Doniazade dit : « Ô ma sœur ! je t'en prie, complète-nous ta narration. » Et Schahrazade répondit : « De tout cœur amical et généreux ! » Puis elle continua :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que, lorsque le troisième cheikh raconta au genni le conte le plus étonnant des trois, le genni s'émerveilla prodigieusement, se convulsa de plaisir et d'émotion, et dit : « Je t'accorde le reste en rachat du crime. Et je relâche le marchand. »

Alors le marchand, tout heureux, alla au-devant des cheikhs, et les remercia beaucoup. Et eux, à leur tour, le félicitèrent pour sa délivrance.

Et chacun d'eux retourna dans son pays.

— *Mais, continua Schahrazade, cela n'est pas plus étonnant que l'histoire du pêcheur.*

Alors le Roi dit à Schahrazade « Quelle histoire de pêcheur ? »

Et Schahrazade dit :

HISTOIRE DU PÉCHEUR AVEC L'ÉFRIT

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, qu'il y avait un pêcheur, homme très avancé en âge, marié, père de trois enfants, et très pauvre de son état.

Il avait coutume de jeter son filet quatre fois par jour, rien de plus. Or, un jour d'entre les jours, à l'heure de midi il alla au bord de la mer, déposa son panier, jeta son filet, et patienta jusqu'à ce que le filet allât reposer au fond de l'eau. Alors il rassembla les fils, et trouva le filet fort pesant, et ne réussit pas à le tirer à lui. Il porta alors le bout à terre, et l'attacha à un pieu enfoncé en terre. Puis il se dévêtit, plongea dans l'eau autour du filet, et ne cessa de se débattre qu'il ne l'eût fait sortir. Il se réjouit, se rhabilla, et, s'étant approché du filet, il y trouva un âne mort. À cette vue, il se désola, et dit : « Il n'y a de puissance et de force qu'en Allah le Très-Haut, le Tout-Puissant ! » Puis il dit : « Mais, en vérité, ce don d'Allah est étonnant ! » Et il récita ce vers :

Ô plongeur ! tu roules dans les ténèbres de la nuit et la perdition, aveuglement ! va cesse les travaux pénibles ; car la Fortune n'aime pas le mouvement !

Puis il retira le filet, en exprima l'eau, et lorsqu'il eut fini de l'exprimer, il étendit ce filet. Puis il descendit dans l'eau et dit : « Au nom d'Allah ! » et jeta de nouveau le filet dans l'eau, et attendit que le filet eût touché le fond ; il essaya alors de le retirer, mais il constata que le filet était trop pesant et adhérait encore plus au fond que la première fois. Aussi crut-il que c'était du gros poisson. Il attacha alors le filet à terre, se dévêtit, plongea, et fit tant qu'il le retira ; et, l'ayant porté sur le rivage, il y trouva une jarre énorme remplie de boue et de sable. À cette vue, il se lamenta et récita quelques vers :

Ô vicissitudes du sort, assez ! Et prenez les humains en pitié ! Quelle tristesse ! Sur la terre, nulle récompense n'est égale au mérite et n'est digne de l'action.

Des fois, je sors de ma maison pour, naïvement, chercher la Fortune. Et on m'apprend qu'il y a longtemps que la Fortune est morte.

Misère ! est-ce ainsi, ô Fortune, qu'à l'ombre tu relègues les sages pour laisser les sots gouverner le monde ?…

Puis il jeta la jarre loin de lui, tordit le filet, le nettoya, demanda pardon à Allah pour son mouvement de révolte, et revint vers la mer une troisième fois ; il jeta le filet, attendit que le filet eût atteint le fond et, l'ayant retiré, il y trouva des pots cassés et des verres en morceaux. À cette vue il récita encore un vers d'un poète :

Ô Poète, le vent de la fortune jamais de ton côté ne soufflera ! Ignores-tu, naïf, que ni ta plume de roseau ni les lignes harmonieuses de l'écriture ne t'enrichiront jamais ?…

Et, levant la tête au ciel, il s'écria : « Allah ! Tu le sais ! je ne jette mon filet que quatre fois. Or, voici que je l'ai déjà jeté trois fois ! » Après cela, il invoqua encore une fois le nom d'Allah, et jeta son filet dans la mer, et attendit qu'il reposât au fond. Et cette fois, malgré tous ses efforts, il ne réussit point à retirer le filet, qui s'accrochait encore davantage aux roches du fond. Alors il s'écria : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Allah ! » Puis il se dévêtit, plongea tout autour du filet et se mit à manœuvrer jusqu'à ce qu'il l'eût dégagé et ramené à terre. Il l'ouvrit et y trouva, cette fois, un grand vase de cuivre jaune, plein et intact ; son embouchure était scellée avec du plomb portant l'empreinte du sceau de notre

seigneur Soleïman[24], fils de Daoud. À cette vue le pêcheur se réjouit beaucoup, et se dit : « Voilà une chose que je vendrai dans le souk[25] des chaudronniers, car cela vaut bien au moins dix dinars d'or ! » Il essaya alors de faire ballotter le vase, mais il le trouva trop pesant, et il se dit : « Il me faut absolument l'ouvrir et voir son contenu, que je mettrai dans mon sac ; et je vendrai, ensuite le vase au souk des chaudronniers. » Il prit alors son couteau et se mit à manœuvrer jusqu'à ce qu'il eût descellé le plomb ; il renversa alors le vase et le secoua pour verser son contenu par terre. Mais rien ne sortit du vase, si ce n'est une fumée qui monta jusqu'à l'azur du ciel et se déroula à la surface du sol. Et le pêcheur fut prodigieusement étonné. Puis la fumée sortit entièrement, se condensa, se secoua et devint un éfrit dont la tête touchait aux nuages et les pieds traînaient dans la poussière. La tête de cet éfrit était comme une coupole, ses mains comme des fourches, ses pieds comme des mâts, sa bouche comme une caverne, ses dents comme des cailloux, son nez comme une gargoulette, ses yeux comme deux torches ; ses cheveux étaient en désordre et poudreux. À la vue de cet éfrit, le pêcheur fut épouvanté, ses muscles tremblèrent, ses dents se serrèrent violemment, sa salive sécha, et ses yeux s'aveuglèrent à la lumière.

Lorsque l'éfrit vit le pêcheur, il s'écria : « Il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah, et Soleïman est le prophète d'Allah ! » et, s'adressant au pêcheur, il lui dit : « Et toi, ô grand

---

[24] Salomon, fils de David. Les Arabes le considèrent comme le maître des génies bienfaisants et malfaisants.

[25] *Souk*, marché.

Soleïman, prophète d'Allah, ne me tue pas, car jamais plus je ne te désobéirai et ne me mutinerai contre tes ordres ! » Alors le pêcheur lui dit : « Ô géant rebelle et audacieux, tu oses dire que Soleïman est le prophète d'Allah ! D'ailleurs Soleïman est mort depuis déjà mille huit cents ans, et nous sommes à la fin des temps ! Quelle est donc cette histoire ? Et que racontes-tu là ? Et quelle est la cause de ton entrée dans ce vase ? » À ces paroles, le genni dit au pêcheur : « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah ! Laisse-moi l'annoncer une bonne nouvelle, ô pêcheur ! » Le pêcheur dit : « Et que vas-tu m'annoncer ? » Il répondit : « Ta mort ! Et à cette heure même, et de la plus terrible façon ! » Le pêcheur répondit : « Tu mérites pour cette nouvelle, ô lieutenant des afarit[26], que le ciel te retire sa protection ! Et puisse-t-il t'éloigner de nous ! Pourquoi donc veux-tu ma mort ? Et qu'ai-je fait pour mériter la mort ? Je t'ai délivré du vase, je t'ai sauvé de ce long séjour dans la mer et je t'ai ramené sur la terre ! » Alors l'éfrit dit : « Pèse et choisis l'espèce de mort que tu préfères et la façon dont tu aimes le mieux être tué ! » Le pêcheur dit : « Quel est mon crime pour mériter une telle punition ? » L'éfrit dit : « Écoute mon histoire, ô pêcheur. » Le pêcheur dit : « Parle ! et abrège ton discours, car d'impatience mon âme est sur le point de sortir de mon pied ! » L'éfrit dit :

« Sache que je suis un genni rebelle ! Je m'étais mutiné contre Soleïman, fils de Daoud. Mon nom est Sakhr El-Genni ! Et Soleïman dépêcha vers moi son vizir Assef, fils de Barkhia, qui m'emmena, malgré mes efforts, et me conduisit entre les mains de Soleïman. Et mon nez en ce moment-là devint bien humble. À ma vue, Soleïman fit sa conjuration à

---

[26] *Afarit* est le pluriel d'éfrit.

Allah, et m'enjoignit d'embrasser sa religion et d'entrer sous son obédience. Mais moi, je refusai. Alors il fit apporter ce vase et m'y emprisonna. Puis il le scella avec du plomb et y imprima le nom du Très-Haut. Puis il donna ses ordres aux genn fidèles, qui m'enlevèrent sur leurs épaules et me jetèrent au milieu de la mer. Je séjournai cent ans au fond de l'eau, et je disais en mon cœur : « J'enrichirai éternellement celui qui me délivrera ! » Mais les cent années passèrent et personne ne me délivra. Quand j'entrai dans la seconde période de cent années, je me dis : « Je découvrirai et donnerai les trésors de la terre à celui qui me délivrera ! » Mais personne ne me délivra. Et quatre cents années s'écoulèrent, et je me dis : « J'accorderai trois choses à celui qui me délivrera ! » Mais personne ne me délivra ! Alors je me mis dans une effroyable colère, et je dis en mon âme : « Maintenant je tuerai celui qui me délivrera, mais je lui accorderai le choix de sa mort ! » C'est alors que toi, ô pêcheur, tu vins me délivrer. Et je t'accordai de choisir ton genre de mort ! »

À ces paroles de l'éfrit, le pêcheur dit : « Ô Allah ! quelle chose prodigieuse ! Il a fallu que ce fût juste moi qui l'aie délivré ! Ô éfrit, fais-moi grâce et Allah te le rendra ! Mais, si tu me fais périr, Allah te suscitera quelqu'un pour te faire périr à ton tour. » Alors l'éfrit lui dit : « Mais si je veux te tuer, c'est justement parce que tu m'as délivré ! » Et le pêcheur dit : « Ô cheikh des afarit, est-ce ainsi que tu me rends le mal pour le bien ! Aussi le proverbe ne ment point ! » Et le pêcheur récita des vers sur ce sujet :

Veux-tu goûter à l'amertume des choses ? – sois bon et serviable.

Oui, je te le jure sur ma vie ! les scélérats ignorent toute gratitude.

Si tu le veux, essaie ! Et ton sort sera celui de la pauvre Magir, mère d'Amer !

Mais l'éfrit lui dit : « Assez abuser des paroles ! Sache qu'il me faut absolument ta mort ! » Alors le pêcheur se dit en lui-même : « Moi, je ne suis qu'un homme, et lui est un genni ; mais Allah m'a donné une raison bien assise ; aussi je vais arranger une combinaison pour le perdre, un stratagème de ma finesse. Et je verrai bien si lui, à son tour, pourra combiner quelque chose avec sa malice et son astuce. » Alors il dit à l'éfrit : « As-tu vraiment décidé ma mort ? » L'éfrit répondit : « N'en doute point. » Alors il dit : « Par le nom du Très-Haut, qui est gravé sur le sceau de Soleïman, je te conjure de répondre avec la vérité à ma question ! » Quand l'éfrit entendit le nom du Très-Haut, il fut très ému et très frappé, et répondit : « Tu peux me questionner et je te répondrai avec vérité. » Alors le pêcheur dit : « Comment as-tu pu être contenu tout entier dans ce vase qui peut à peine contenir ton pied ou la main ? » L'éfrit dit : « Est-ce que, par hasard, tu douterais de la chose ? » Le pêcheur répondit : « En effet, je ne le croirai jamais, à moins de te voir de mon propre œil entrer dans le vase ! »

— Mais à ce moment Schahrazade vit apparaître le matin, et cessa les paroles permises.

Et lorsque fut la quatrième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que, lorsque le pêcheur dit à l'éfrit : « Je ne te croirai jamais, à moins de t'y voir de mon propre œil ! » l'éfrit s'agita, se secoua et redevint une fumée qui monta jusqu'au firmament, se condensa et commença à entrer dans le vase, petit à petit, jusqu'à la fin. Alors le pêcheur prit rapidement le couvercle de plomb empreint du sceau de Soleïman et en obstrua l'orifice du vase. Puis il héla l'éfrit et lui dit : « Hé ! estime et pèse le genre de mort dont tu préfères mourir, sinon je vais te jeter à la mer, et je me bâtirai une maison sur le rivage, et j'empêcherai quiconque de pêcher, en disant : Ici il y a un éfrit ; délivré, il voudra tuer son libérateur et lui énumérera les variétés de mort pour lui en laisser le choix ! » Quand l'éfrit entendit les paroles du pêcheur, il essaya de sortir, mais il ne le put ; et il vit qu'il était emprisonné avec, au-dessus de lui, le sceau de Soleïman. Il comprit alors que le pêcheur l'avait enfermé dans le cachot contre lequel ne peuvent prévaloir ni les plus faibles ni les plus puissants parmi les afarit ! Et, comprenant que le pêcheur le portait du côté de la mer, il dit : « Non ! non ! » Et le pêcheur dit : « Il faut ! oh ! il faut ! » Alors le genni commença à adoucir ses termes ; il se soumit et dit : « Ô pêcheur, que vas-tu faire de moi ? » Il dit : « Te jeter à la mer ! Car, si tu y as séjourné mille huit cents ans, moi je vais t'y fixer jusqu'à l'heure du jugement ! Car ne t'ai-je pas prié de me conserver pour qu'Allah te conservât ? et de ne pas me tuer pour qu'Allah ne te tuât point ? Or, tu as repoussé ma prière, et tu as agi avec scélératesse ! Aussi Allah t'a livré

entre mes mains. Et je n'ai nul remords de te trahir ! » Alors l'éfrit dit : « Ouvre-moi le vase et je te comblerai de bienfaits ! » Il répondit : « Tu mens, ô maudit ! D'ailleurs, entre toi et moi, il se passe exactement ce qui s'est passé entre le vizir du roi Iounane et le médecin Rouiane ! »

Et l'éfrit dit : « Mais qu'étaient le vizir du roi Iounane et le médecin Rouiane ? Et quelle est cette histoire ? »

HISTOIRE DU VIZIR DU ROI IOUNANE ET DU MÉDECIN ROUIANE

Le pêcheur dit :

« Sache, ô toi l'éfrit, qu'il y avait, en l'antiquité du temps et le passé de l'âge et du moment, dans la ville de Fars, au pays des Roumann[27], un roi nommé Iounane. Il était riche et puissant, maître d'armées, de forces considérables et d'alliés de toutes les espèces d'hommes. Mais son corps était affligé d'une lèpre dont avaient désespéré les médecins et les savants. Ni drogues, ni pilules, ni pommades ne produisaient sur lui d'effet, et aucun des médecins ne pouvait lui trouver un remède efficace. Or, un jour, un vieux médecin renommé, appelé Rouiane, vint dans la ville du roi Iounane. Il était versé dans les livres grecs, persans, romains, arabes et syriens ; il avait étudié la médecine et l'astronomie, dont il savait fort bien les principes et les règles, et les bons et mauvais effets ;

---

[27] Les Romains de Byzance et, par extension, tous les chrétiens et spécialement les Grecs.

il possédait les vertus des plantes et des herbes grasses et sèches, et leurs bons et mauvais effets ; il avait enfin étudié la philosophie et toutes les sciences médicales et d'autres sciences encore. Aussi, lorsque le médecin fut entré dans la ville et y eut séjourné quelques jours, il apprit l'histoire du roi et de la lèpre qui affligeait son corps par la volonté d'Allah, et aussi l'insuccès absolu des traitements de tous les médecins et savants. À cette nouvelle, le médecin passa la nuit fort préoccupé. Mais, quand il se réveilla le matin – et que brilla la lumière du jour et que le soleil salua le monde, ce magnifique décor du Très-Bon, – il s'habilla de ses plus beaux vêtements, et entra chez le roi Iounane. Puis il baisa la terre entre ses mains[28], et fit des vœux pour la durée éternelle de sa puissance et des grâces d'Allah et de toutes les meilleures choses. Ensuite il parla et lui apprit qui il était, et dit : « J'ai appris le mal qui t'a frappé dans ton corps ; et j'ai su que la plupart des médecins n'ont pu trouver le moyen de de l'enrayer. Or, moi, je vais te traiter, ô roi, et je ne te ferai point boire de médicaments et je ne t'enduirai pas de pommades ! » À ces paroles, le roi Iounane s'étonna prodigieusement, et dit : « Comment feras-tu ? Or, par Allah ! si tu me guéris, je t'enrichirai jusqu'aux fils de tes fils, et je t'accorderai tous tes souhaits et leur réalisation, et tu seras mon compagnon de boisson et mon ami ! » Là-dessus le roi lui donna une belle robe et des présents, et lui dit : « Vraiment, tu me guériras de cette maladie sans médicaments ni pommades ? » Il répondit : « Oui, certes ! Je te guérirai sans fatigue ni peines dans ton corps. » Alors le roi s'étonna de la

---

[28] *Baisa la terre entre les mains du roi :* c'est-à-dire s'inclina jusqu'à terre et baisa la terre devant le roi.

plus prodigieuse façon, et lui dit : « Ô grand médecin, quel jour et quel moment verra se réaliser ce que tu viens d'avancer ? Hâte-toi de le faire, ô mon enfant ! » Il répondit : « J'écoute et j'obéis ! »

Alors il descendit de chez le roi, et loua une maison où il mit ses livres, ses remèdes et ses plantes aromatiques. Puis il fit des extraits de ses médicaments et de ses simples, en confectionna un maillet court et recourbé dont il creusa l'extrémité, et il y adapta une canne ; et il fit aussi une boule le mieux qu'il put. Quand il eut terminé complètement son travail, il monta chez le roi, le second jour, entra chez lui, et baisa la terre. Puis il lui prescrivit d'aller au meïdane[29] à cheval, et de jouer de la boule et du maillet.

Le roi fut accompagné par ses émirs, ses chambellans, ses vizirs et les chefs du royaume. À peine s'était-il rendu au meïdane que le médecin Rouiane arriva et lui remit le maillet, disant : « Prends ce maillet et empoigne-le de cette façon-ci ; frappes-en le sol du meïdane et la balle, de toute ta force. Et fais en sorte que tu arrives à transpirer de la paume et de tout le corps. De cette façon le remède pénétrera dans ta paume et circulera dans tout ton corps. Lorsque tu auras transpiré et que le remède aura eu le temps d'agir, retourne au palais, et va ensuite au hammam te baigner. Et alors tu seras guéri. Et maintenant que la paix soit avec toi ! »

Alors le roi Iounane prit le maillet du médecin et le saisit à pleine main. De leur côté, des cavaliers choisis montèrent à cheval et lui lancèrent la boule. Alors il se mit à galoper derrière elle, à l'atteindre et à frapper avec violence, en tenant

---

[29] Place consacrée aux jeux.

toujours à la main le maillet fortement serré. Et il ne cessa de frapper la boule, jusqu'à ce qu'il eût bien transpiré de la paume et de tout le corps. Aussi le remède pénétra par la paume et circula dans tout le corps. Lorsque le médecin Rouiane vit que le remède avait circulé dans le corps, il ordonna au roi de retourner au palais et d'aller au hammam prendre un bain immédiatement. Et le roi Iounane revint aussitôt, et ordonna qu'on lui préparât le hammam. On le lui prépara, et, à cet effet, les tapissiers se hâtèrent activement et les esclaves se pressèrent avec émulation et apprêtèrent le linge. Alors le roi entra au hammam et prit un bain, puis se rhabilla à l'intérieur même du hammam, d'où il sortit pour remonter à cheval et retourner au palais, y dormir.

Voilà pour le roi Iounane. Quant au médecin Rouiane, il revint se coucher à la maison, se réveilla le matin, monta chez le roi, lui demanda la permission d'entrer, ce que le roi lui permit, entra, baisa la terre entre ses mains et commença par lui déclamer quelques strophes avec gravité :

Si l'Éloquence te choisissait comme père, elle en refleurirait ! Et nul autre que toi elle ne saurait plus élire !

Ô rayonnant visage dont la clarté effacerait la flamme d'un tison ardent !

Puisse ce glorieux visage rester assez longtemps lumineux dans sa fraîcheur pour voir les rides sillonner le visage du Temps !

Tu m'as couvert des bienfaits de ta générosité comme le nuage bienfaisant couvre la colline !

Tes hauts exploits t'ont fait atteindre aux sommets de la gloire, et tu es le chéri du Destin qui n'a plus rien à te refuser !

Les vers récités, le roi se leva debout sur ses deux pieds, et se jeta au cou du médecin avec affection. Puis il le fit asseoir à côté de lui, et lui fit cadeau de magnifiques robes d'honneur.

En effet, quand le roi était sorti du hammam, il avait regardé son corps et n'y avait plus trouvé trace de lèpre ; et sa peau était devenue pure comme l'argent vierge. Il s'était réjoui alors de la plus excessive joie, et sa poitrine s'était élargie et dilatée. Quand le matin s'était levé, le roi était entré au diwan, et s'était assis sur son trône : et les chambellans et les grands du royaume étaient entrés ; et aussi le médecin Rouiane : c'est alors qu'à sa vue le roi s'était levé avec empressement et l'avait fait asseoir à ses côtés. Alors on leur servit à tous les deux les mets et les aliments et les boissons durant toute la journée. À la tombée de la nuit, le roi donna au médecin deux mille dinars, sans compter les robes d'honneur et les présents, et lui donna son propre coursier à monter. Et c'est ainsi que le médecin prit congé et retourna à sa maison.

Quant au roi, il ne cessait d'admirer prodigieusement l'art du médecin et de dire : « Il m'a traité par l'extérieur de mon corps, sans m'enduire de pommade ! Or, par Allah ! c'est là une science sublime ! Il me faut donc combler cet homme des bienfaits de ma générosité, et le prendre comme compagnon et ami affectueux pour toujours ! » Et le roi Iounane se coucha joyeux de toute sa joie en se voyant sain de corps et délivré de sa maladie.

Quand donc le roi vint le matin et s'assit sur son trône, les chefs de la nation se tinrent debout entre ses mains, et les émirs et les vizirs s'assirent à sa droite et à sa gauche. Il fit

alors demander le médecin Rouiane qui vint et baisa la terre entre ses mains. Alors le roi se leva pour lui, le fit asseoir à ses côtés, mangea avec lui, lui souhaita une longue vie et lui donna des robes d'honneur et d'autres choses encore. Puis il ne cessa de s'entretenir avec lui qu'à l'approche de la nuit ; et il lui fit donner, comme rémunération, cinq robes d'honneur et mille dinars. Et c'est ainsi que retourna le médecin à sa maison en faisant des vœux pour le roi.

Quand se leva le matin, le roi sortit et entra au diwan, et fut entouré par les émirs, les vizirs et les chambellans. Or, parmi les vizirs, il y avait un vizir d'aspect repoussant, au visage sinistre et de mauvais augure, terrible, sordidement avare, envieux et pétri de jalousie et de haine. Lorsque ce vizir vit le roi placer à ses côtés le médecin Rouiane et lui accorder tous ses bienfaits, il en fut jaloux et résolut secrètement sa perte, d'après le proverbe qui dit : « L'envieux s'attaque à toute personne, l'oppression se tient en embuscade dans le cœur de l'envieux : la force la révèle et la faiblesse la tient latente. » Le vizir s'approcha alors du roi Iounane, baisa la terre entre ses mains, et dit : « Ô roi du siècle et du temps, toi qui enveloppas les humains de tes bienfaits, tu as chez moi un conseil de prodigieuse importance, et que je ne saurais te cacher sans être vraiment un fils adultérin : si tu m'ordonnes de te le révéler, je te le révélerai ! » Alors le roi, tout troublé par les paroles du vizir, dit : « Et quel est ton conseil ? » Il répondit : « Ô roi glorieux, les anciens ont dit : Celui qui ne regarde pas la fin et les conséquences, n'aura pas la fortune comme amie, – et je viens justement de voir le roi manquer de jugement, en accordant ses bienfaits à son ennemi, à celui qui désire l'anéantissement de son règne, en le comblant de faveurs, en l'accablant de générosités. Or, moi, je suis, à cause de cela, dans la plus grande crainte pour

le roi ! » À ces paroles, le roi fut extrêmement troublé, changea de couleur, et dit : « Quel est celui que tu prétends être mon ennemi, et qui aurait été comblé de mes faveurs ? » Il répondit : « Ô roi, si tu es endormi, réveille-toi ! car je fais allusion au médecin Rouiane ! » Le roi lui dit : « Celui-là est mon bon ami, et il m'est le plus cher des hommes, car il m'a traité avec une chose que j'ai tenue à la main, et m'a délivré de ma maladie, qui avait désespéré les médecins ! Or, certes ! il n'y en a point comme lui en ce siècle, dans le monde entier, en Occident comme en Orient ! Aussi, comment, toi, oses-tu raconter ces choses sur lui ? Quant à moi, dès ce jour, je vais lui allouer des gages et des appointements, pour qu'il ait par mois mille dinars ! D'ailleurs, même si je lui donnais la moitié de mon royaume, ce serait peu de chose pour lui ! Aussi je crois fort que tu ne dis tout cela que par jalousie, comme il est raconté dans l'histoire, qui m'est parvenue, du roi Sindabad ! »

— À ce moment, Schahrazade fut surprise par le matin, et s'arrêta dans sa narration.

Alors Doniazade lui dit : « Ô ma sœur, que tes paroles sont douces, et gentilles, et délicieuses, et pures ! » Et Schahrazade lui dit : « Mais qu'est cela, comparé à ce que je vous raconterai à tous deux, la nuit prochaine, si je suis encore en vie, et que le Roi veuille bien me conserver ! Alors le Roi dit en son âme : « Par Allah ! je ne la tuerai point avant d'avoir entendu la suite de son histoire, qui est une histoire merveilleuse, en vérité ! » Puis ils passèrent tous deux la nuit, enlacés jusqu'au matin. Et le Roi sortit vers la salle de sa justice, et le diwan fut rempli de monde. Et le Roi jugea et nomma aux emplois, et destitua, et gouverna, et

termina les affaires pendantes, et cela jusqu'à la fin de la journée. Puis le diwan fut levé, et le Roi entra dans son palais. Quand s'approcha la nuit il fit sa chose ordinaire avec Schahrazade, la fille du vizir.

Quand fut la cinquième nuit.

Schahrazade dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le roi Iounane dit à son vizir : « Ô vizir, tu as laissé l'envie entrer en toi contre le médecin, et tu veux que je le tue, pour qu'ensuite je m'en repente comme se repentit le roi Sindabad après avoir tué le faucon ! » Le vizir répondit : « Et comment cela s'est-il fait ? »

Alors le roi Iounane raconta :

LE FAUCON DU ROI SINDABAD

« On dit qu'il y avait un roi d'entre les rois de Fars qui était grand amateur de divertissements, de promenades dans les jardins et de toutes les espèces de chasse. Aussi il avait un faucon qu'il avait lui-même élevé et qui ne le quittait ni le jour ni la nuit : car, même durant la nuit, il le portait sur son poing ; et, quand il allait à la chasse, il le prenait avec lui, et il lui avait suspendu au cou un gobelet d'or où il le faisait boire. Un jour qu'il était assis dans son palais, soudain voici venir le wekil[30] chargé des oiseaux de chasse, qui lui dit : « Ô roi des siècles, c'est juste l'époque d'aller à la chasse ! »

[30] Intendant.

Alors le roi fit ses préparatifs de départ, et prit le faucon sur sa main. Puis on partit et on arriva dans un vallon où on dressa les filets de chasse. Et tout à coup une gazelle tomba dans le filet. Alors le roi dit : « Je tuerai celui à côté de qui passera la gazelle ! » Puis on se mit rétrécir le filet de chasse autour de la gazelle, qui s'approcha alors du roi, se haussa sur ses pattes de derrière et rapprocha de sa poitrine ses pattes de devant comme si elle voulait baiser la terre devant le roi. Alors le roi fit claquer ses mains l'une contre l'autre pour faire fuir la gazelle, qui alors bondit et fila en passant au-dessus de sa tête et s'enfonça dans le loin des terres. Alors le roi se tourna vers les gardes et les vit qui clignaient de l'œil sur lui. À cette vue, il dit au vizir : « Qu'ont-ils donc, ces soldats, à se faire ainsi des signes ? » Il répondit : « Ils disent que tu as juré de mettre à mort quiconque verra passer la gazelle à son côté ! » Et le roi dit : « Par la vie de ma tête ! il nous faut poursuivre cette gazelle et la ramener ! » Puis le roi se mit à galoper sur les traces de la gazelle ; et le faucon la frappait du bec sur les yeux, et tellement qu'il l'aveugla, et lui donna le vertige. Alors le roi prit son casse-tête, l'en frappa et la fit rouler ; puis il descendit, l'égorgea, l'écorcha et en suspendit la dépouille à l'arçon de la selle. – Or, il faisait chaud, et l'endroit était désert, aride et sans eau. Aussi le roi eut soif et le cheval eut soif. Et le roi se retourna et vit un arbre d'où coulait de l'eau comme du beurre. Or, le roi avait sa main couverte d'un gant de peau ; aussi prit-il le gobelet du cou du faucon, le remplit de cette eau et le plaça devant l'oiseau ; mais l'oiseau donna un coup de patte au gobelet et le renversa. Le roi prit le gobelet une deuxième fois, le remplit, et, pensant toujours que l'oiseau avait soif, le plaça devant lui ; mais le faucon pour la seconde fois donna un coup de patte au gobelet et le renversa. Et le roi se mit en colère contre le faucon, et prit le gobelet une troisième fois, mais le

présenta au cheval : et le faucon renversa le gobelet de son aile. Alors le roi dit : « Qu'Allah t'enfouisse, ô le plus néfaste des oiseaux de mauvais augure ! Tu m'as empêché de boire, tu t'en es privé toi-même et aussi tu en as privé le cheval. » Puis il frappa le faucon avec son épée, et lui jeta à bas les ailes. Alors le faucon se mit à lever la tête et à dire par signes : « Regarde ce qu'il y a sur l'arbre ! » Et le roi leva les yeux, et vit sur l'arbre un serpent ; et ce qui coulait était son venin. Alors le roi se repentit d'avoir coupé les ailes au faucon. Puis il se leva, remonta à cheval, partit en emportant avec lui la gazelle, et arriva à son palais. Il jeta alors la gazelle au cuisinier et lui dit : « Prends-la et cuisine-la ! » Puis le roi s'assit sur son trône, ayant sur sa main le faucon. Alors le faucon eut un hoquet et mourut. À cette vue le roi poussa des cris de deuil et d'affliction pour avoir tué le faucon qui l'avait sauvé de la perdition.

Et telle est l'histoire du roi Sindabad ! »

Quand le vizir eut entendu le récit du roi Iounane, il lui dit : « Ô grand roi plein de dignité, quel mal ai-je commis dont tu aurais vu de funestes effets ? Je n'agis ainsi avec toi que par pitié pour toi. Et tu apprendras la vérité de mon dire ! Si tu m'écoutes, tu es sauvé, sinon tu périras comme a péri un vizir rusé qui avait trompé un fils de roi d'entre les rois.

HISTOIRE DU PRINCE ET DE LA GOULE

Le roi en question avait un fils fort enflammé pour la chasse et la chasse à courre, et il avait aussi un vizir. Ce roi

ordonna à ce vizir d'être avec son fils partout où il irait. Ce fils, un jour d'entre les jours, sortit à la chasse et à la chasse à courre, et avec lui sortit le vizir de son père. Et tous deux s'en allèrent, et virent une bête monstrueuse. Et le vizir dit au fils du roi : « À toi ! sus à cette bête fauve et poursuis-la ! » Et le prince se mit à poursuivre la bête jusqu'à ce qu'il disparût dans le désert. Et le prince fut fort perplexe, et ne savait plus où aller, quand il vit au haut du chemin une jeune esclave qui pleurait. Le prince lui dit : « Qui es-tu ? » Elle répondit : « La fille d'un roi d'entre les rois de l'Inde. Pendant que je cheminais dans le désert avec la caravane, l'envie de dormir me prit et je tombai de ma monture sans m'en apercevoir. Et je me trouvai abandonnée toute seule et fort perplexe ! » Quand le prince entendit ces paroles, il fut touché de compassion et la porta sur le dos de sa monture et la mit en croupe et partit. En passant dans une petite île déserte, l'esclave lui dit : « Ô mon maître, je désirerais faire passer une nécessité ! » Alors il la descendit dans l'îlot, et, voyant qu'elle tardait trop et qu'elle était trop lente, il entra derrière elle sans qu'elle s'en aperçût : or c'était une goule ! Et elle disait à ses enfants : « Ô mes enfants, aujourd'hui je vous ai amené un jeune garçon bien gras ! » Et ils lui dirent : « Oh ! porte-le-nous, ô notre mère, pour que nous le mangions dans nos ventres ! » Lorsque le prince entendit leurs paroles, il ne douta plus de sa mort, et ses muscles frémirent, et il fut plein de terreur pour lui-même, et il revint. Quand la goule sortit (de sa tanière) elle vit qu'il avait peur comme un poltron et qu'il tremblait, et elle lui dit : « Qu'as-tu à avoir peur ? » Il répondit : « J'ai un ennemi dont j'ai peur. » Et la goule lui dit : « Toi, tu m'as bien dit ceci : Je suis un prince… ? » Il répondit : « Oui, en vérité. » Elle lui dit : « Alors pourquoi ne donnes-tu pas quelque argent à ton ennemi pour le satisfaire ? » Il répondit : « Oh ! il ne se satisfait qu'avec l'âme !

Or, moi j'en ai bien peur, et je suis un homme victime de l'injustice ! » Elle dit : « Si tu es opprimé, comme tu le prétends, tu n'as qu'à demander l'aide d'Allah contre ton ennemi ; et Il te sauvegardera de ses maléfices et des maléfices de tous ceux dont tu as peur ! » Alors le prince leva la tête vers le ciel, et dit : « Ô Toi, qui réponds à l'opprimé s'il t'implore, et lui découvres le mal, fais-moi triompher de mon ennemi, et éloigne-le de moi, car tu as le pouvoir sur tout ce que tu désires ! » – Lorsque la goule entendit cette prière, elle disparut. Et le prince retourna auprès du roi, son père, et lui rapporta le mauvais conseil du vizir ! Et le roi ordonna la mort du vizir ! »

(Ensuite le vizir du roi Iounane continua en ces termes :)

« Et toi, ô roi, si tu te fies à ce médecin, il te fera mourir de la pire des morts. Et, malgré que tu l'aies comblé de faveurs, et que tu en aies fait ton intime, il prépare tout de même ta mort. Ne vois-tu pas pourquoi il t'a délivré de la maladie par l'extérieur de ton corps avec une chose que tu as tenue à la main ? Et ne crois-tu pas que c'est simplement pour causer ta perte avec une seconde chose qu'il te fera tenir encore ? » Alors le roi Iounane dit : « Tu dis vrai ! Qu'il soit fait selon ton avis, ô mon vizir de bon conseil. Car il est fort probable que ce médecin est venu en cachette comme un espion pour causer ma perte. En effet, s'il m'a délivré avec une chose que j'ai tenue à la main, il peut fort bien me perdre avec, par exemple, une chose qu'il me ferait sentir ! » Puis le roi Iounane dit à son vizir : « Ô vizir, que devons-nous faire de lui ? » Et le vizir répondit : « Il faut envoyer immédiatement près de lui quelqu'un le mander ; et, quand il se présentera ici, il faut le frapper à travers la nuque, et tu arrêteras ainsi ses maléfices, et tu en seras débarrassé, et tu seras tranquille. Trahis-le donc avant qu'il ne te trahisse ! » Et

le roi Iounane dit : « Tu dis vrai, ô vizir ! » Puis le roi envoya mander le médecin qui se présenta joyeux, ignorant ce qu'avait décidé le Clément. – Le poète dit en vers :

Ô toi, qui redoutes les coups du Destin, tranquillise-toi ! Ne sais-tu que tout est entre les mains de Celui qui a formé la terre ?

Car ce qui est écrit est écrit et ne s'efface point ! Et quant à ce qui n'est pas écrit, tu n'as point à le redouter.

— Et toi, Seigneur ! pourrais-je jamais passer un jour sans chanter tes louanges ! Et pour qui réserverais-je le don merveilleux de mon style rythmé et ma langue de Poète !

Chaque nouveau don que je reçois de tes mains. Seigneur, est plus beau que le précédent, et me vient même avant son désir !

Aussi, comment pourrais-je ne point chanter ta gloire, toute ta gloire, et te louer en mon âme et en public !

Mais, je dois te l'avouer, jamais ma bouche n'aura d'éloquence assez belle, mon dos assez de force, soit pour chanter, soit pour porter les bienfaits dont tu m'as comblé !

— Ô toi, qui es dans la perplexité, remets tes affaires entre les mains d'Allah, le seul Sage ! Et cela fait, ton cœur n'a plus rien à redouter de la part des hommes.

Sache aussi que rien ne se fait par ta volonté, mais par la volonté seule du Sage des Sages !

Ne désespère donc jamais, et oublie toutes les tristesses et tous les soucis ! Ne sais-tu que les soucis usent le cœur du plus ferme et du plus fort.

Laisse donc tout. Nos projets ne sont que projets d'esclaves impuissants en face du seul Ordonnateur ! Laisse-toi aller ! Et tu goûteras la félicité durable.

Quand donc se présenta le médecin Rouiane, le roi lui dit :

« Sais-tu pourquoi je t'ai fait venir en ma présence ? » Et le médecin répondit : « Nul ne sait l'inconnu, si ce n'est Allah le Très-Haut ! » Le roi lui dit : « Je t'ai fait venir pour ta mort, et pour te retirer ton âme ! » Et le médecin Rouiane, à ces paroles, fut prodigieusement étonné du plus prodigieux étonnement, et dit :

« Ô roi, pourquoi me tueras-tu, et quelle faute a été par moi commise ? » Et le roi lui répondit : « On dit que tu es un espion, et que tu es venu pour me tuer. Or, moi, je vais te tuer avant que tu me tues ! » Puis le roi cria au porte-glaive et lui dit : « Frappe le cou de ce traître, et délivre-nous de ses maléfices ! » Et le médecin dit : « Conserve-moi, et Allah te conservera ! Et ne me tue pas, sinon Allah te tuera ! »

— Puis il lui réitéra sa prière, comme moi je l'avais fait en m'adressant à toi, ô toi, l'éfrit, sans que tu m'aies exaucé ; et, au contraire, tu persistais à vouloir ma mort. –

Ensuite le roi Iounane dit au médecin : « Je ne saurais avoir confiance ni être tranquille avant de t'avoir tué. Car si tu m'as délivré avec une chose que j'ai tenue à la main, je crois fort que tu me tueras avec une chose que je sentirai, ou d'une autre façon ! » Et le médecin dit : « Ô roi, est-ce là ma récompense ? Est-ce ainsi que tu rends le mal pour le bien ! » Mais le roi dit :

« Il faut absolument ta mort sans retard ! » Lorsque le médecin eut bien vérifié que le roi voulait sa mort sans recours, il pleura et s'affligea à cause des services rendus à ceux qui n'en étaient point dignes. – Sur ce sujet le poète dit :

La jeune et folle Maïmouna est vraiment dénuée de toute élévation d'esprit ! Mais son père, au contraire, est un homme plein de cœur et compte parmi les plus doués.

Aussi, regardez-le ! il ne marche qu'une lumière à la main, et, de la sorte, il évite la boue des chemins, la poussière des routes, et les glissades dangereuses !…

Après cela, le porte-glaive s'avança, banda les yeux du médecin, et, tirant son glaive, il dit au roi : « Avec ta permission ! » Mais le médecin continuait à pleurer et à dire au roi : « Conserve-moi, et Allah te conservera ; et ne me tue pas, sinon Allah te tuera ! » Et il récita les vers du poète :

Mes conseils à moi n'ont eu aucun succès, et les conseils des ignorants ont réussi ! Et je n'ai récolté que le mépris.

Aussi, si je vis encore, je me garderai bien de donner un conseil ! Et si je meurs, mon exemple servira aux autres pour empêcher leur langue de parler.

Puis il dit au roi : « Est-ce là ma récompense ! Voici que tu me traite comme l'a fait un crocodile ! » Alors le roi dit : « Mais quelle est cette histoire de ce crocodile ? » Et le médecin dit : « Oh ! il m'est impossible de te la raconter pendant que je suis dans cet état. Oh ! par Allah sur toi ! conserve-moi, et Allah te conservera ! » Puis il se mit à verser

des larmes abondantes. – Alors quelques-uns des favoris du roi se levèrent et dirent : « Ô roi, fais-nous grâce du sang de ce médecin, car nous ne l'avons jamais vu en faute contre toi ; au contraire nous l'avons vu te délivrer de ta maladie qui avait résisté aux médecins et aux savants ! » – Le roi leur répondit : « Vous ignorez le motif de la mort de ce médecin : si je le conservais, je serais perdu sans recours, car celui qui m'a libéré de la maladie en me faisant tenir une chose à la main pourra bien me tuer en me donnant quelque chose à sentir. Or, moi, j'ai bien peur qu'il ne me tue pour toucher le prix convenu de ma mort : car c'est probablement un espion qui n'est venu ici que pour me tuer. Sa mort est donc nécessaire. Après quoi je serai sans crainte pour moi-même ! » Alors le médecin dit : « Conserve-moi pour qu'Allah te conserve, et ne me tue pas, sinon Allah te tuera ! »

— Mais, ô toi l'éfrit ! lorsque le médecin s'assura que le roi devait le tuer sans recours, il lui dit : « Ô roi ! si ma mort est réellement nécessaire, accorde-moi un délai que je descende à ma maison, pour me libérer de toutes choses et recommander à mes parents et à mes voisins de se charger de mon enterrement, et surtout pour donner en cadeau mes livres de médecine. D'ailleurs, j'ai un livre qui est vraiment l'extrait des extraits et le rare des rares, que je veux t'offrir en présent pour que tu le conserves précieusement dans ton armoire. » Alors le roi dit au médecin : « Et quel est ce livre ? » Il répondit : « Il contient des choses inestimables, et le moindre des secrets qu'il révèle est celui-ci : Si tu me coupes la tête, ouvre le livre et compte trois feuilles en les tournant ; lis ensuite trois lignes de la page de gauche, et alors la tête coupée te parlera et te répondra à toutes les questions que tu lui poseras ! » À ces paroles, le roi s'émerveilla à la limite de l'émerveillement, et se trémoussa de joie et d'émotion, et dit : « Ô médecin !… Même si je te

coupais la tête, tu parlerais ? » Il répondit : « Oui, en vérité, ô roi ! c'est bien là, en effet, une chose prodigieuse. » Alors le roi lui permit de s'en aller, mais entre des gardiens ; et le médecin descendit à sa maison et termina ce jour-là ses affaires, et le second jour aussi. Puis il remonta au diwan, et aussi vinrent les émirs, les vizirs, les chambellans, les nawabs[31] et tous les chefs du royaume, et le diwan devint comme un jardin plein de fleurs. Alors le médecin entra au diwan et se tint debout devant le roi, en tenant un livre très vieux et une petite boîte à collyre contenant une poudre. Puis il s'assit et dit : « Qu'on m'apporte un plateau ! » On lui apporta un plateau ; il y versa la poudre et l'étendit à la surface. Il dit alors : « Ô roi ! prends ce livre, mais ne t'en sers pas avant de me couper la tête. Lorsque tu l'auras coupée, pose-la sur ce plateau, et ordonne qu'on la presse contre cette poudre pour étancher le sang ; puis tu ouvriras le livre ! » Mais le roi, dans sa hâte, ne l'écoutait déjà plus : il ouvrit le livre et l'ouvrit mais il trouva les feuilles collées les unes aux autres. Alors il mit son doigt à la bouche, le mouilla avec sa salive, et réussit à ouvrir la première feuille. Et il fit le même manège pour la deuxième et la troisième feuilles, et chaque fois les feuilles ne s'ouvraient qu'avec grande difficulté. De cette manière, le roi ouvrit six feuilles, essaya de lire, mais ne put y trouver aucune espèce d'écriture. Et le roi dit : « Ô médecin, il n'y a rien d'écrit ! » Le médecin répondit : « Tourne davantage de la même manière ! » Et le roi continua à tourner davantage les feuilles. Mais à peine quelques moments s'étaient-ils écoulés, que le poison circula dans le système du roi, à l'instant et à l'heure mêmes : car le livre

[31] Les lieutenants du roi ou ses représentants.

était empoisonné. Et alors le roi tomba en de terribles convulsions, et s'écria : « Le poison circule ! » – Et là-dessus le médecin Rouiane se mit à improviser des vers, disant :

Ces juges ! Ils ont jugé, mais en outrepassant leurs droits, et en dépit de toute justice ! Et pourtant, ô Seigneur, la justice existe !

À leur tour, on les a jugés ! S'ils avaient été intègres et bons, on les eût épargnés ! Mais ils ont opprimé, et le sort les a opprimés et les a accablés des pires tribulations !

Ils sont devenus un objet de rusée et la pitié du passant ! C'est la loi ! Ceci à cause de cela ! Et la Destinée n'a fait que s'accomplir avec logique !

Comme Rouiane, le médecin, finissait sa récitation, le roi à l'instant même tomba mort.

— Or, maintenant apprends, ô toi, l'éfrit ! que si le roi Iounane avait conservé le médecin Rouiane, Allah l'aurait conservé à son tour. Mais il avait refusé, et avait résolu sa mort.

Et toi, ô l'éfrit ! si tu avais voulu me conserver, Allah t'aurait conservé. »

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit luire le matin, et s'arrêta discrètement. Et sa sœur Doniazade lui dit : « Que tes paroles sont délicieuses ! » Elle répondit : « Mais qu'est cela comparé à ce que je vous raconterai la nuit prochaine, si je suis encore en vie et que le roi veuille me conserver ! » Et ils pas-

sèrent cette nuit-là dans le bonheur complet et la félicité jusqu'au matin. Puis le roi monta à son diwan. Et lorsqu'il eut levé le diwan, il rentra dans son palais et se réunit avec les siens.

Lorsque fut la sixième nuit.

Schahrazade dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que lorsque le pêcheur dit à l'éfrit : « Si tu m'avais conservé, je t'aurais conservé ; mais tu n'as voulu que ma mort, et moi, je te ferai mourir emprisonné dans ce vase, et je te jetterai dans cette mer ! » – alors l'éfrit s'écria et dit : « Par Allah sur toi ! ô pêcheur, ne le fais pas ! Et conserve-moi généreusement, sans trop me gronder pour mon action, car si, moi, j'ai été criminel, toi, sois bienfaisant ; et les proverbes connus disent : Ô toi qui fais le bien à celui qui fait le mal, pardonne entièrement le crime du malfaiteur ! Ô toi, ô pêcheur, ne me fais point comme a fait Oumane avec Atika ! » Le pêcheur dit : « Et quel est leur cas ? » L'éfrit répondit : « Ce n'est pas le temps de raconter alors que je suis en prison ; lorsque tu m'auras fait sortir, je te parlerai de leur cas ! » Le pêcheur dit : « Oh, non ! il faut absolument que je te jette à la mer, sans qu'il puisse te rester un moyen d'en sortir ! Lorsque je t'implorais et que j'avais recours à toi, tu ne souhaitais que ma mort sans que j'eusse commis ni une faute à ton égard ni une bassesse quelconque ; et je ne t'ai fait que du bien, car je t'ai libéré du cachot. Aussi lorsque tu t'es ainsi comporté avec moi j'ai compris que tu étais d'une race mauvaise d'origine. Or, sache bien que je ne vais te jeter à la mer que pour aviser de ton cas quiconque essayerait de te retirer, et il te rejettera une seconde fois, et alors tu séjourneras dans cette mer jusqu'à la fin des temps pour goûter tous les genres de supplice ! » L'éfrit lui répondit : « Relâche-moi, car c'est maintenant le moment de te raconter l'histoire. D'ailleurs, je te

promets de ne jamais plus te faire de mal, et je te serai d'une grande utilité dans une affaire qui t'enrichira pour toujours. » Alors le pêcheur prit acte de cette promesse que, s'il le délivrait, l'éfrit ne lui ferait jamais plus de mal, mais lui rendrait service. Puis lorsqu'il se fut fermement assuré de sa foi et de sa promesse, et qu'il lui eut fait prêter serment sur le nom d'Allah Tout-Puissant, le pêcheur ouvrit le vase. Alors la fumée se mit à monter jusqu'à ce qu'elle fût sortie complètement ; et elle devint un éfrit épouvantable de laideur quant à la figure. L'éfrit donne un coup de pied au vase et le jeta dans la mer. Lorsque le pêcheur vit le vase prendre le chemin de la mer, il fut certain indubitablement de sa propre perdition, il urina dans ses vêtements, et dit : « Ce n'est vraiment pas là un bon signe ! » Puis il essaya de se raffermir le cœur, et dit : « Ô éfrit, Allah le Très-Haut a dit : Il vous faut tenir le serment, car il vous en sera demandé compte ! Or, toi, tu m'as promis et juré que tu ne me trahiras pas. Si donc tu me trahis, Allah te punira, car il est jaloux ! et s'il est patient, Il n'est pas oublieux ; et, moi, je t'ai dit ce qu'a dit le médecin Rouiane au roi Iounane : Conserve-moi et Allah te conservera ! » – À ces paroles, l'éfrit se mit à rire, et marcha devant lui, et dit : « Ô pêcheur, suis-moi ! » Et le pêcheur se mit à marcher derrière sans trop croire à son salut, et ainsi ils sortirent complètement de la ville et la perdirent de vue, et montèrent sur une montagne, et descendirent dans une vaste solitude au milieu de laquelle se trouvait un lac. Alors l'éfrit s'arrêta et ordonna au pêcheur de jeter son filet et de pêcher ; et le pêcheur regarda dans l'eau et vit des poissons blancs, rouges, bleus et jaunes. À cette vue, le pêcheur s'émerveilla ; puis il jeta son filet, et, l'ayant retiré, il y vit quatre poissons, chaque poisson de couleur différente. À cette vue, il se réjouit, et l'éfrit lui dit : « Entre avec ses poissons chez le sultan et offre-les-lui, et il te donnera de quoi

t'enrichir. Et maintenant, par Allah ! veuille bien agréer mes excuses, car maintenant j'ai oublié les bonnes manières depuis le temps que je suis dans la mer, voici déjà plus de mille huit cents ans, sans voir le monde à la surface de la terre ! Quant à toi, tu viendras tous les jours pêcher ici, mais rien qu'une fois ! Et maintenant, qu'Allah te tienne sous sa protection ! » Sur ce, l'éfrit frappa de ses deux pieds la terre, qui s'entr'ouvrit et l'engloutit.

Alors le pêcheur s'en retourna à la ville tout émerveillé de ce qui lui était arrivé avec l'éfrit ; puis il prit les poissons et les porta à sa maison ; ensuite, ayant pris un pot de terre cuite, il le remplit d'eau et y plaça les poissons, qui se mirent à frétiller dans l'eau contenue dans le pot. Puis, ayant chargé le pot sur sa tête, il s'achemina vers le palais du roi, comme le lui avait prescrit l'éfrit. Lorsque le pêcheur monta chez le roi et lui offrit les poissons, le roi s'émerveilla au comble de l'émerveillement à la vue de ces poissons que lui offrait le pêcheur, car il n'en avait jamais vu de sa vie de semblables en qualité et espèce, et il dit : « Qu'on remette ces poissons à notre négresse la cuisinière ! » Or, cette esclave lui avait été offerte en cadeau, depuis seulement trois jours, par le roi des Roum, et on n'avait pas encore eu le temps d'expérimenter sa cuisine. Aussi le vizir lui ordonna-t-il de faire frire le poisson, lui disant : « Ô bonne négresse, le roi me charge de te dire ceci : Je ne te regarde précisément comme un trésor, ô toi la goutte de mon œil, que simplement pour le jour de l'attaque[32] ! – Or, fais-nous voir aujourd'hui la preuve de ton art en la cuisson, et la bonté de tes plats ; car le sultan vient de recevoir un homme porteur de cadeaux ! » Ayant dit cela,

---

[32] C'est-à-dire pour les grands jours.

le vizir s'en retourna après avoir fait toutes ses recommandations ; et le roi lui ordonna de donner au pêcheur quatre cents dinars. Le vizir les lui ayant donnés, le pêcheur les mit dans le pan de sa robe, et revint à sa maison, près de son épouse, tout content et joyeux. Puis il acheta à ses enfants tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. – Et voilà pour ce qui est du pêcheur !

Quant à ce qui est de la négresse, elle prit le poisson, le nettoya, et le rangea dans la poêle ; puis elle le laissa bien cuire sur un côté, et le tourna ensuite sur le second côté. Mais tout d'un coup le mur de la cuisine s'entr'ouvrit, et laissa entrer dans la cuisine une jeune fille à la taille élancée, aux joues pleines et lisses, aux qualités parfaites, aux paupières fardées de kohl noir, au visage gentil, au corps gracieusement penché ; elle avait sur la tête une écharpe de soie bleue, des boucles aux oreilles, des bracelets aux poignets, et aux doigts des bagues avec de précieuses pierreries ; et elle tenait à la main une baguette en bambou. Elle s'approcha et, enfonçant la baguette dans la poêle, elle dit : « Ô poisson, tiens-tu toujours ta promesse ? » À cette vue, l'esclave s'évanouit ; et la jeune fille répéta une seconde fois et une troisième fois sa question. Alors tous les poissons levèrent la tête de l'intérieur de la poêle et dirent : « Oh, oui ! oh, oui ! » Puis ils entonnèrent en chœur cette strophe :

Si tu reviens sur tes pas, nous t'imiterons ; si tu remplis ta promesse, nous remplirons la nôtre ; mais si tu essaies d'échapper, nous insisterons jusqu'à ce que tu te sois exécuté !

À ces paroles la jeune fille renversa la poêle, et sortit par l'endroit même d'où elle était entrée, et le mur de la cuisine se souda de nouveau. Quand l'esclave se réveilla de son

évanouissement, elle vit que les quatre poissons avaient brûlé et étaient devenus comme le charbon noir, et elle se dit à elle-même : « Ce pauvre poisson ! À peine à l'attaque, que le voilà débandé ! » Et pendant qu'elle continuait à se lamenter, voici que le vizir survint derrière elle au-dessus de sa tête, et lui dit : « Porte les poissons au sultan ! » Et l'esclave se mit à pleurer et apprit au vizir l'histoire et ce qui s'en suivit ; et le vizir fut fort étonné et dit : « C'est vraiment une bien étrange histoire ! » Et il envoya quérir le pêcheur, et, une fois le pêcheur amené, il lui dit : « Il faut absolument que tu nous reviennes avec quatre poissons semblables à ceux que tu avais apportés la première fois ! » Et le pêcheur se dirigea vers l'étang, jeta son filet et le ramena contenant quatre poissons qu'il prit et apporta au vizir. Et le vizir entra les porter à la négresse en lui disant : « Lève-toi les faire frire en ma présence pour que je voie ce qu'il en est de cette affaire ! » Et la négresse se leva, apprêta les poissons, et les mit dans la poêle sur le feu. Or, à peine quelques moments s'étaient-ils écoulés que voici le mur se fendre et la jeune fille apparaître vêtue toujours de ses mêmes vêtements et tenant toujours la baguette à la main. Elle enfonça la baguette dans la poêle et dit : « Ô poissons, ô poissons ! tenez-vous toujours votre promesse ancienne ? » Et les poissons levèrent tous la tête et entonnèrent en chœur cette stance :

Si tu reviens sur tes pas, nous t'imiterons ; si tu accomplis ton serment, nous l'accomplirons ; mais si tu renies tes engagements, nous crierons tant que tu nous en dédommageras !

— À ce moment, Schahrazade vit apparaître le matin, et cessa les paroles permises.

Lorsque fut la septième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que, lorsque les poissons se mirent à parler, la jeune fille renversa la poêle de sa baguette, et sortit par l'endroit d'où elle était entrée, et que le mur se souda. Alors le vizir se leva et dit : « C'est là une affaire que je ne saurais vraiment cacher au roi ! » Puis il se rendit auprès du roi et lui raconta ce qui s'était passé en sa présence. Et le roi dit : « Il me faut voir cela de mon propre œil ! » Et il envoya quérir le pêcheur, et lui enjoignit de revenir avec quatre poissons semblables aux premiers, et lui donna dans ce but trois jours de temps. Mais le pêcheur retourna vite à l'étang et en rapporta immédiatement quatre poissons. Alors le roi ordonna qu'on lui donnât quatre cents dinars ; et, se tournant vers le vizir, il dit : « Prépare toi-même, devant moi, ces poissons ! » Et le vizir répondit : « J'exécute et j'obéis ! » Alors il fit porter la poêle devant le roi et y mit les poissons frire, après les avoir bien nettoyés ; ensuite, une fois cuits sur un côté, il les tourna sur l'autre côté. Et tout d'un coup le mur de la cuisine se fendit et en sortit un nègre semblable à un buffle d'entre les buffles ou à un des géants de la tribu de Had ; et il tenait à la main une branche d'un arbre vert ; et il dit d'une voix distincte et terrible : « Poissons, ô poissons ! tenez-vous toujours votre ancienne promesse ? » Et les poissons levèrent la tête de l'intérieur de la poêle et dirent : « Oui, certes ! oui, certes ! » Et en chœur ils déclamèrent cette construction de vers :

Si tu reviens en arrière, nous reviendrons ! Si tu tiens ta promesse, nous tiendrons la nôtre ! Mais si tu regimbes, nous crierons tant que tu t'exécuteras bien !

Puis le nègre s'approcha de la poêle et la renversa avec la branche, et les poissons brûlèrent et devinrent du charbon noir. Le nègre s'en alla par le même endroit d'où il était entré. Lorsqu'il disparut de devant leurs yeux à tous, le roi dit : « C'est là une affaire sur laquelle nous ne pouvons vraiment garder le silence. D'ailleurs, il n'y a pas de doute, ces poissons doivent avoir une histoire étrange. » Il ordonna alors de faire venir le pêcheur et, une fois le pêcheur arrivé, il lui dit : « D'où vient ce poisson ? » Il répondit : « D'un étang situé entre quatre collines derrière la montagne qui domine la ville ! » Et le roi se tourna vers le pêcheur et lui dit : « Combien faut-il de jours pour y arriver ? » Il répondit : « Ô notre seigneur le sultan ! il faut seulement une demi-heure ! » Et le sultan fut fort surpris et ordonna aux gardes d'accompagner le pêcheur à l'instant même. Et le pêcheur, fort contrarié, se mit à maudire secrètement l'éfrit. Et le roi et tous partirent et montèrent sur une montagne, et descendirent dans une vaste solitude que jamais de leur vie ils n'avaient vue auparavant. Et le sultan et les soldats s'étonnaient de cette étendue déserte située entre quatre montagnes, et de cet étang où se jouaient des poissons de quatre différentes couleurs : rouge, blanc, jaune et bleu. Et le roi s'arrêta et dit aux soldats et à tous ceux qui étaient présents : « Y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui ait vu auparavant ce lac dans ce lieu ? » Ils répondirent tous : « Oh, non ! » Et le roi dit : « Par Allah ! je ne rentrerai point dans ma ville et ne m'assoirai point sur le trône de mon royaume avant de connaître la vérité sur ce lac et sur les poissons qu'il contient ! » Et il ordonna aux soldats de cerner ces montagnes ; et les soldats le firent. Alors le roi

appela son vizir. Ce vizir était un érudit, un homme sage, éloquent, versé dans toutes les sciences. Lorsqu'il se présenta entre les mains du roi, le roi lui dit : « J'ai l'intention de faire une chose et vais d'abord te mettre au courant ; il m'est venu l'idée de m'isoler complètement cette nuit, et de chercher seul l'explication du mystère de ce lac et de ses poissons. Toi, donc, tu te tiendras à la porte de ma tente et tu diras aux émirs, aux vizirs et aux chambellans : « Le sultan est indisposé et m'a donné l'ordre de ne laisser entrer personne chez lui ! » Et tu ne révèleras à personne mon intention ! » De cette façon le vizir ne pouvait guère désobéir. Alors le roi se déguisa, ceignit son épée et se glissa loin de son entourage sans être vu. Et il se mit à marcher toute la nuit jusqu'au matin sans arrêt, jusqu'au moment où la chaleur, devenue trop forte, le força à se reposer. Après quoi, il se remit à marcher durant tout le reste de la journée et la deuxième nuit jusqu'au matin. Et voici qu'il vit dans le lointain une chose noire ; il s'en réjouit et se dit : « Il est probable que je vais trouver là quelqu'un qui me racontera celle histoire du lac et de ses poissons ! » En s'approchant de cette chose noire, il vit que c'était un palais entièrement bâti avec des pierres noires, consolidé par de larges lames de fer, et il vit que la porte avait un battant ouvert et l'autre fermé. Alors il se réjouit et, s'arrêtant à la porte, il frappa doucement ; mais, n'entendant pas de réponse, il frappa une deuxième et une troisième fois ; puis, n'entendant pas de réponse, il frappa une quatrième fois, mais très violemment : et personne ne lui répondait. Alors il se dit : « Il n'y a pas de doute, ce palais est désert. » Alors, se donnant du courage, il pénétra par la porte du palais et arriva à un corridor. Là, à haute voix il dit : « Ô maîtres du palais, je suis un étranger, un passant du chemin, et je vous demande un peu de provisions pour le voyage ! » Puis il réitéra sa demande une deuxième et une troisième

fois ; mais n'entendant pas de réponse, il se raffermit le cœur et se fortifia l'âme et pénétra par le corridor jusqu'au milieu du palais. Et il n'y trouva personne. Mais il vit que tout le palais était somptueusement tendu de tapisseries, et qu'au milieu de la cour intérieure il y avait un bassin surmonté de quatre lions en or rouge et qui laissaient l'eau jaillir de leur gueule en perles éclatantes et en pierreries ; tout autour il y avait de nombreux oiseaux qui ne pouvaient s'envoler hors du palais, empêchés par un large filet qui s'étendait au-dessus du palais. Et le roi s'émerveilla de tout cela, mais il s'affligea de ne pouvoir trouver personne qui pût lui révéler enfin l'énigme du lac, des poissons, des montagnes et du palais. Puis il s'assit entre deux portes en songeant profondément. Mais tout à coup il entendit une plainte faible qui venait comme d'un cœur triste, et il entendit une voix douce qui chantonnait en sourdine ces vers :

Mes souffrances ! oh ! je n'ai pu les tenir secrètes, et mon mal d'amour fut révélé. Et maintenant le sommeil de mes yeux s'est changé en insomnie dans la nuit.

Oh, l'amour ! Il est venu à ma voix, mais aussi quelles tortures à mes pensées !

Pitié ! Laisse-moi goûter le repos ! Et surtout ne t'en va pas visiter Celle qui est toute mon âme, pour la faire souffrir ! Car Elle est ma consolation dans les peines et les périls !

Lorsque le roi entendit ces plaintes murmurées, il se leva et se dirigea du côté d'où il les entendait venir. Il trouva une porte sur laquelle un rideau retombait. Il leva ce rideau, et, dans une grande salle, il vit un jeune homme assis sur un grand lit élevé d'une coudée. Ce jeune homme était beau, d'une taille pliante, doué d'un parler doux et éloquent ; son

front était comme une fleur, ses joues comme la rose ; et au milieu de l'une des joues il y avait un grain de beauté comme une goutte d'ambre noir. Et le poète dit :

Svelte et doux, le jeune garçon ! Des cheveux de ténèbres, si noirs qu'ils font la nuit ! Un front de clarté, si blanc qu'il illumine la nuit ! Jamais les yeux des hommes ne furent à telle fête qu'au spectacle de ses grâces.

Tu te reconnaîtras entre tous les jeunes garçons au grain de beauté, unique, qu'il a sur la rose de sa joue, juste au-dessous de l'un de ses yeux !

À sa vue, le roi se réjouit et lui dit : « La paix soit avec toi ! » Et le jeune homme continua à rester assis sur le lit, vêtu de sa robe de soie brodée d'or ; mais, avec l'accent d'une tristesse répandue sur toute sa personne, il rendit au roi le salut et lui dit : « Ô seigneur, excuse-moi de ne me point lever ! » Mais le roi lui dit : « Ô jeune adolescent, éclaire-moi sur l'histoire de ce lac et de ses poissons colorés, et aussi sur ce palais et sur ta solitude et sur la cause de tes larmes ! » À ces paroles, l'adolescent versa d'abondantes larmes qui coulèrent le long de ses joues, et le roi s'étonna et dit : « Ô jeune homme, qu'est-ce qui te fait pleurer ? » Et le jeune homme répondit : « Comment pourrais-je ne point pleurer, alors que je suis dans cet état-ci ? » Et le jeune homme allongea la main vers les longs pans de sa robe et les releva. Et alors le roi vit que toute la moitié inférieure du jeune homme était en marbre, et l'autre moitié, de l'ombilic aux cheveux de la tête, était celle d'un homme. Et le jeune homme dit au roi : « Sache, ô seigneur, que l'histoire des poissons est une chose étrange qui, si elle était écrite avec le poinçon sur le coin in-

térieur de l'œil pour être vue de tous, serait une leçon pour l'observateur attentif ! »

Et l'adolescent raconta ainsi cette histoire :

HISTOIRE DU JEUNE HOMME ENSORCELÉ ET DES POISSONS

« Seigneur, sache donc que mon père était roi de cette ville. Son nom était Mahmoud, et il était le maître des Îles-Noires et de ces quatre montagnes. Mon père régna soixante-dix ans, après quoi il s'éteignit dans la miséricorde du Rétributeur. Après sa mort, j'acquis le sultanat et je me mariai avec la fille de mon oncle. Elle m'aimait d'un amour si puissant que, si par hasard je m'absentais loin d'elle, elle ne mangeait et ne buvait qu'elle ne m'eût revu. Et elle demeura sous ma protection durant cinq années, jusqu'à ce qu'elle allât un jour au hammam après avoir ordonné au cuisinier de nous apprêter les mets pour le souper. Et moi j'entrai dans ce palais et je m'endormis dans l'endroit habituel où je m'endormais, et j'ordonnai à deux de mes esclaves femmes de me faire de l'air avec un éventail. Alors l'une se mit derrière ma tête et l'autre à mes pieds. Mais je fus pris d'insomnie en songeant à l'absence de mon épouse et aucun sommeil ne voulait de moi : car, si même mon œil se fermait, mon âme restait en éveil ! Alors j'entendis l'esclave qui était derrière ma tête dire à celle qui était à mes pieds : « Ô Massouda, combien notre maître a une jeunesse infortunée ! Et quel dommage pour lui d'avoir pour épouse notre maîtresse, cette perfide, cette criminelle ! » Et l'autre répondit : « Qu'Allah maudisse les femmes adultères ! Car cette fille adultérine

pourrait-elle jamais avoir quelqu'un d'aussi bon caractère que notre maître, elle qui passe toutes ses nuits dans des lits variés ! » Et l'esclave qui se tenait derrière la tôle répondit ; « Vraiment notre maître doit être bien insouciant pour ne point tenir compte des actes de cette femme ! » Et l'autre dit : « Mais qu'avances-tu là ? Est-ce que notre maître peut se douter de ce qu'elle fait ? Ou bien crois-tu qu'elle le laisse agir en liberté ? Apprends donc que cette perfide mêle toujours quelque chose à la coupe que boit chaque nuit notre maître avant de s'endormir : elle y met du banj[33] ; et il tombe dans le sommeil. En cet état il ne peut savoir ce qui se passe, ni où elle va, ni ce qu'elle fait. Or, après lui avoir fait boire le vin, elle s'habille et s'en va en le laissant seul, et elle s'absente jusqu'à l'aurore. Quand elle revient, elle lui brûle sous le nez quelque chose à sentir, et alors il se réveille de son sommeil. »

Lorsque j'entendis, seigneur, les paroles des esclaves, la lumière se changea à mes yeux en ténèbres. Et il me tardait fort de voir s'approcher la nuit pour être de nouveau avec la fille de mon oncle. Elle revint enfin du hammam. Alors nous tendîmes la nappe et nous mangeâmes durant une heure en nous servant mutuellement à boire comme d'habitude. Après quoi je demandai le vin que je buvais chaque nuit avant mon sommeil, et elle me tendit la coupe. Alors je me gardai bien de la boire ; mais je fis semblant de la porter à mes lèvres, comme à l'ordinaire ; et je la versai rapidement dans le creux du haut de ma robe, et à l'heure même et à l'instant même je

---

[33] *Bang* ou *banj* signifie ordinairement chez les Arabes anciens *l'extrait de jusquiame* ou même tout soporifique à base d'une *cannabis* quelconque.

m'étendis sur mon lit en faisant semblant de dormir. Et elle dit alors : « Dors ! Et puisses-tu ne te réveiller jamais plus ! Pour moi, par Allah ! je te déteste, et je déteste jusqu'à ton image ; et mon âme est rassasiée de ta fréquentation ! » Puis elle se leva, mit ses plus beaux vêtements, se parfuma, ceignit une épée, ouvrit la porte du palais et sortit. Alors je me levai et la suivis jusqu'à ce qu'elle fût sortie du palais. Et elle traversa tous les souks de la ville, et enfin elle arriva aux portes de la ville. Alors elle s'adressa aux portes dans une langue que je ne compris point, et les verrous tombèrent et les portes s'ouvrirent, et elle sortit. Et je me mis à marcher derrière elle, sans qu'elle s'en aperçût, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée aux collines formées par l'amoncellement des déchets et à une citadelle surmontée d'une coupole et bâtie en terre cuite : elle entra par la porte, et, moi, je montai sur la terrasse de la coupole et me mis à la surveiller de haut. Et voici qu'elle entra chez un nègre noir. Ce nègre horrible avait sa lèvre supérieure comme un couvercle de marmite et sa lèvre inférieure comme la marmite elle-même, et ces deux lèvres pendaient si bas qu'elles pouvaient trier les cailloux d'avec le sable. Et il était pourri de maladies ; et il était étendu sur un peu de paille de canne à sucre. À sa vue, la fille de mon oncle baisa la terre entre ses mains ; et lui, il releva la tête vers elle et lui dit : « Malheur à toi ! Pourquoi as-tu tardé jusqu'à cette heure ? J'ai invité les nègres qui se sont mis à boire les vins et se sont mêlés à leurs amoureuses. Quant à moi, je n'ai point voulu boire, à cause de toi. » Elle dit : « Ô mon maître et le chéri de mon cœur ! ne sais-tu pas que je suis mariée avec le fils de mon oncle ; et que je déteste jusqu'à son image ; et que je me fais horreur d'être avec lui ? D'ailleurs, n'eût été la crainte de te voir toi-même lésé, j'aurais depuis longtemps ruiné la ville de fond en comble et fait que seule la voix du hibou et du corbeau eût été enten-

due ; et j'aurais transporté les pierres des ruines derrière le mont Caucase ! » Le nègre répondit : « Tu mens, ô débauchée ! Or, moi, je jure sur l'honneur, et sur les qualités viriles des nègres, et sur notre supériorité infinie d'hommes par rapport aux blancs, que si une autre fois, à partir de ce jour, tu te mets ainsi en retard, je répudierai ton amitié et je ne mettrai plus mon corps sur ton corps ! Ô perfide traîtresse ! tu n'es ainsi en retard que parce que tu rassasies ailleurs tes désirs de femelle, ô pourriture, ô la plus infime des femmes blanches ! » Puis il la prit sous lui. Et il arriva entre eux ce qui arriva. »

— Ainsi narra le prince en s'adressant au roi. Et il continua :

« Lorsque j'entendis cette conversation et vis de mes yeux ce qui s'ensuivit entre eux deux, le monde se changea en ténèbres devant ma face, et je ne sus plus où je me trouvais. Ensuite la fille de mon oncle se mit à pleurer et à se lamenter humblement entre les mains du nègre, et à dire : « Ô mon amant, ô fruit de mon cœur, il ne me reste que toi ! Si tu me chasses, alors malheur à moi ! Ô mon chéri, ô lumière de mon œil ! » Et elle ne cessa de pleurer et de l'implorer jusqu'à ce qu'il lui pardonnât. Elle fut alors toute heureuse, se leva, se déshabilla de tous ses vêtements et de son caleçon et resta toute nue. Puis elle dit : « Ô mon maître, as-tu de quoi nourrir ton esclave ? » Et le nègre lui répondit : « Enlève le couvercle de la marmite, et tu y trouveras un ragoût fait avec des os de souris que tu mangeras jusqu'à moudre les os ; puis prends ce pot que tu vois et tu y trouveras de la bouza[34] que tu boiras ! » Et elle se leva, et mangea, et but, et

[34] Boisson fermentée très appréciée des nègres.

se lava les mains ; puis elle revint et se coucha avec le nègre sur la paille de roseaux ; et, toute nue, elle se blottit contre le nègre sous les loques infectes.

Quand je vis toutes ces choses que faisait la fille de mon oncle, je ne pus plus me posséder et je descendis du haut de la coupole, et, me précipitant dans la salle, je pris l'épée que portait la fille de mon oncle, résolu à les tuer tous deux. Je commençai par frapper le nègre, le premier, sur le cou, et je crus qu'il avait trépassé. »

— À ce moment, Schahrazade vit approcher le matin et s'arrêta discrètement. Et lorsque luisit le matin, le roi Schahriar entra dans la salle de justice, et le diwan fut bondé jusqu'à la fin de la journée. Puis le Roi rentra dans son palais, et Doniazade dit à sa sœur : « Continue, je t'en prie, ton récit ! » Elle répondit : « De tout cœur et comme hommage dû ! »

Quand donc fut la huitième nuit.

Schahrazade dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le jeune homme ensorcelé dit au roi :

« Ayant frappé le nègre pour lui couper la tête, je lui coupai en effet le gosier, la peau et la chair, et je crus l'avoir tué, car il râla un râle terrible et haut. La fille de mon oncle, qui pendant cette scène dormait profondément, se réveilla après mon départ, prit l'épée, qu'elle remit au fourreau, revint à la ville, entra dans le palais et se coucha dans mon lit jusqu'au matin. Le lendemain donc je vis que la fille de mon oncle avait coupé ses cheveux et mis des habits de deuil. Puis elle me dit : « Ô fils de mon oncle, ne me blâme point de ce que je fais, car je viens d'apprendre que ma mère est morte, que mon père a été tué dans la guerre sainte, que l'un de mes frères est mort piqué par un scorpion et que l'autre a été enterré vivant sous la chute d'un édifice. J'ai donc le droit de pleurer et de m'affliger. » À ces paroles je ne voulus faire semblant de rien, et je lui dis : « Fais ce que tu crois nécessaire, car je ne te le défends pas. » Et elle resta enfermée dans son deuil, ses pleurs et ses accès de douleur folle durant une année entière, depuis le commencement jusqu'à l'autre commencement. L'année finie, elle me dit : « Je veux bâtir pour moi dans ton palais un tombeau en forme de dôme, et je m'y isolerai dans la solitude et les larmes, et je le nommerai la Maison des Deuils ! » Je lui répondis : « Fais ce que tu crois le nécessaire ! » Et elle se bâtit cette Maison des Deuils surmontée d'une coupole, et contenant une tombe comme

une fosse. Puis elle y transporta et y plaça le nègre, qui n'était pas mort, mais qui était devenu très malade et très faible, et qui vraiment ne pouvait plus être d'aucune utilité à la fille de mon oncle. Mais cela ne l'empêchait guère de boire tout le temps du vin et de la bouza. Et depuis le jour de sa blessure il ne pouvait plus parler, et il continuait à vivre, car son terme n'était pas échu. Et elle, tous les jours, entrait chez lui dans la coupole, à l'aube et à la nuit, et était prise près de lui d'accès de pleurs et de folie ; et elle lui donnait à boire des boissons et des choses bouillies. Et elle ne cessa d'agir de la sorte, matin et soir, durant toute la seconde année. Et moi, je patientai sur elle tout le temps ; mais un jour, entrant chez elle à l'improviste, je la trouvai en train de pleurer et de se frapper le visage et de dire ces vers d'une voix triste :

Toi parti, ô bien-aimé, je délaissai les humains et vécus solitaire, car mon cœur ne saurait plus rien aimer, toi parti, ô bien-aimé !

Si tu viens à repasser près de ta bien-aimée, ô recueille, de grâce, sa dépouille mortelle en souvenir de sa vie terrestre, et donne-lui le repos de la tombe, où tu voudras, mais près de toi, si tu viens à repasser près de ta bien-aimée !

— Ta voix ! qu'elle se souvienne de mon nom de jadis pour me parler sur la tombe ! Oh ! mais de ma tombe tu n'entendras que le triste son de mes os entrechoqués !

Quand elle eut fini sa plainte, je lui dis, et l'épée nue à la main : « Ô traîtresse, voilà les paroles des perfides qui renient les liaisons passées et foulent l'amitié ! » Et, levant le bras, je m'apprêtais à la frapper, quand elle se leva tout à coup et, apprenant ainsi que l'auteur de la blessure du nègre était moi, elle se leva debout sur ses pieds, et prononça des

paroles que je ne compris point, et dit : « Que, par la vertu de ma sorcellerie, Allah te change moitié en pierre et moitié en homme ! » Et à l'heure même, seigneur, je devins comme tu me vois. Et je ne pouvais plus ni bouger ni faire un mouvement ; de la sorte, je ne suis ni un mort ni un vivant. Après qu'elle m'eût mis dans cet état, elle ensorcela les quatre îles de mon royaume et les changea en montagnes avec le lac au milieu ; et elle changea mes sujets en poissons. Mais ce n'est pas tout ! Chaque jour, elle me torture et me fouette avec une lanière de cuir et me donne cent coups jusqu'au sang. Et ensuite elle me met directement sur la peau, en dessous de mes vêtements, une robe en poil couvrant toute ma partie supérieure ! »

Le jeune homme, après ces paroles, se mit à pleurer et récita ces vers :

Dans l'attente de ta justice, ô mon Dieu, et de ton jugement, je patiente puisque tel est ton bon vouloir !

Mais j'étouffe dans mes malheurs ! Et je n'ai d'autre recours que toi, Seigneur, ô Dieu qu'adore notre Prophète béni !

Alors le roi se tourna vers le jeune homme et lui dit : « Tu as ajouté une peine à mes peines ! Mais, dis-moi, où donc se trouve cette femme ? » Il répondit : « Dans le tombeau où se trouve le nègre sous la coupole. Elle vient chez moi chaque jour. Après quoi, elle vient à moi et me déshabille de mes habits et me frappe cent coups de fouet pendant que, moi, je pleure et je crie, et que je ne puis faire un mouvement pour me défendre contre elle. Puis, après m'avoir ainsi châtié, elle s'en retourne auprès du nègre, lui portant matin et soir des vins et des boissons bouillies. » Le roi dit : « Par Allah ! ô brave jeune homme, il me faut te rendre un

mémorable service et un bienfait qui passera, après moi, dans le domaine de l'histoire ! » Ensuite le roi continua la conversation jusqu'à l'approche de la nuit. Puis le roi se leva et attendit que vint l'heure nocturne des sorciers. Alors il se déshabilla, ceignit son épée, et se dirigea vers l'endroit où se trouvait le nègre. Là, il vit les chandelles et les lampions suspendus ; il vit aussi l'encens, les parfums et toutes les pommades. Puis il alla directement au nègre, le frappa et le tua. Ensuite il le chargea sur son dos et le jeta au fond d'un puits qui se trouvait dans le palais. Puis il revint, et s'habilla avec les habits du nègre, et se promena un instant sous la coupole en brandissant à la main son glaive nu dans toute sa longueur.

Après quoi il alla s'étendre à la place même qu'occupait le nègre.

Après une heure, vint la sorcière, la débauchée auprès du jeune homme. À peine entrée, elle déshabilla le fils de son oncle et prit un fouet et l'en frappa. Alors il cria : « Aïe ! Aïe ! ça suffit ! mon malheur est déjà assez terrible ! Oh ! aie pitié de moi ! » Elle répondit : « Et toi, as-tu eu pitié de moi ? M'as-tu conservé mon amant ? Non ! Eh bien, attends ! » Alors elle lui mit l'habit de poil de chèvre, et plaça les autres vêtements en dessus. Après quoi, elle descendit auprès du nègre, lui portant la coupe de vin et le bol des plantes bouillies. Et elle entra sous la coupole, et pleura et se lamenta en criant : « Ouh ! ouh ! » et dit : « Ô mon maître, parle-moi ! Ô mon maître, cause avec moi ! » Puis elle récita ces vers douloureusement :

Durera-t-il encore, ô mon cœur ! cet éloignement si dur ? L'amour dont tu m'as pénétrée m'est déjà une torture au-delà des forces ! Oh ! jusques à quand ainsi continueras-tu à me fuir !… Si

tu n'as voulu que ma détresse et ma misère triste, va, sois heureux, ton souhait est accompli !

Puis elle éclata en sanglots et répéta : « Ô maître, parle-moi, que je t'entende ! » Alors le nègre (prétendu) mit sa langue de travers et se mit à imiter le parler nègre, et dit : « Ha ! ha ! Il n'y a de force et de puissance que par l'aide d'Allah ! » Lorsqu'elle entendit ses paroles (depuis si longtemps qu'il n'avait pas parlé), elle cria de joie et s'évanouit ; mais elle revint à elle et dit : « Oh ! est-ce que mon maître est guéri ! » Alors le roi déguisa sa voix et la rendit très faible et dit : « Ô libertine ! tu ne mérites guère que je t'adresse la parole ! » Elle dit : « Et pourquoi donc ? » Il répondit : « Parce que tous les jours tu ne fais que châtier ton mari, et, lui, de crier et de demander du secours, et tout cela m'enlève le sommeil toute la nuit jusqu'au matin. Et ton mari ne cesse de t'implorer et de te demander grâce, tellement que sa voix me donne l'insomnie. Sans tout cela, depuis longtemps j'aurais repris mes forces. Et c'est justement cela qui m'empêche de te répondre. » Elle dit : « Alors, puisque tu l'ordonnes, je le délivrerai de l'état où il se trouve ! » Et le roi lui dit : « Oui ! délivre-le et rends-nous la tranquillité ! » Elle dit : « J'entends et j'obéis ! » Puis elle se leva et sortit de la coupole. Entrée au palais, elle prit un bol de cuivre rempli d'eau et prononça dessus des paroles magiques. Et l'eau se mit à bouillir comme l'eau bout dans la marmite. Alors elle en aspergea le jeune homme et dit : « Par la force des paroles prononcées, je te somme de sortir de cette forme pour reprendre ta forme première ! » Et le jeune homme se secoua et se leva debout sur ses pieds, et se réjouit de sa délivrance, et s'écria : « J'atteste qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, et Mohammad est le prophète d'Allah ! Que la bénédiction et la paix d'Allah soient sur lui ! » Puis elle lui dit : « Va-t-en et ne

reviens plus ici, sinon je te tuerai ! » Et elle lui cria à la face. Alors il s'en alla d'entre ses mains. Et elle retourna à la coupole et descendit et dit : « Ô mon maître, lève-toi, que je te voie ! » Et lui, très faible, dit : « Oh ! tu n'as encore rien fait ! Tu ne m'as rendu qu'une partie de ma tranquillité, mais tu n'as pas supprimé la cause principale de mon trouble ! » Et elle dit : « Ô mon chéri, mais quelle est cette cause principale ? » Il dit : « Les poissons du lac, qui ne sont autre chose que les habitants de l'ancienne ville et des quatre îles d'autrefois, ne cessent, tous les minuits, de lever la tête hors de l'eau et de faire des imprécations contre moi et toi. Et tel est le motif qui m'empêche de reprendre mes forces. À toi donc de les délivrer ! Et alors tu pourras venir me prendre par la main et m'aider à me lever, car certainement je serai revenu à la santé ! » Lorsqu'elle entendit les paroles du roi, qu'elle croyait être le nègre, elle lui dit, toute joyeuse : « Ô mon maître, ta volonté je la mets sur ma tête et dans mon œil ! » Et ayant dit : « Au nom d'Allah ! » elle se leva toute heureuse et se mit à courir et, arrivée au lac, elle prit un peu d'eau et…

— À ce moment, Schahrazade vit poindre le matin, et s'arrêta discrètement dans son récit.

Lorsque fut la neuvième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que lorsque la jeune sorcière prit un peu d'eau du lac et prononça dessus des paroles mystérieuses, les poissons se mirent à s'agiter et levèrent la tête et redevinrent des fils d'Adam à l'instant même, et la magie se dénoua qui tenait les habitants de la ville. Et la ville devint une ville florissante avec des souks bien construits, et chaque habitant se mit à exercer son métier. Et les montagnes devinrent des îles comme autrefois. Après quoi, la jeune femme revint immédiatement auprès du roi, croyant toujours qu'il était le nègre, et lui dit : « Ô mon chéri, donne-moi ta main généreuse pour que je l'embrasse ! » Et le roi lui répondit à voix basse : « Approche-toi près de moi ! » Elle s'approcha. Et tout à coup il saisit sa bonne épée et lui en perça la poitrine si fort que la pointe sortit par le dos ; puis il l'en frappa de nouveau et la coupa en deux moitiés. Cela fait, il sortit et trouva le jeune homme ensorcelé qui l'attendait debout. Alors il lui fit des compliments sur sa délivrance ; et le jeune homme lui baisa la main et le remercia avec effusion. Ensuite le roi lui dit : « Veux-tu rester dans ta ville ou venir avec moi dans ma ville ? » Et le jeune homme lui dit : « Ô roi des temps, sais-tu quelle distance il y a d'ici à ta ville ? » Et le roi dit : « Deux jours et demi. » Alors le jeune homme lui dit : « Ô roi, si tu es endormi, réveille-toi ! D'ici pour aller à ta ville, tu mettras une année entière, avec la volonté d'Allah ! Car si tu es venu ici en deux jours et demi, c'est parce que la ville était ensorcelée. D'ailleurs, moi, ô roi, je ne te quitterai pas l'espace d'un clin d'œil ! » Et le roi se

réjouit à ces paroles, et dit : « Louange à Allah qui voulut bien te mettre sur mon chemin ! Car désormais tu es mon fils, puisque Allah jusqu'ici ne m'a point accordé d'enfant ! » Alors ils se jetèrent au cou l'un de l'autre, et se réjouirent à la limite de la joie.

Ensuite ils se mirent à marcher jusqu'au palais du jeune roi qui avait été ensorcelé. Et le jeune roi annonça aux notables de son royaume qu'il allait partir pour le saint pèlerinage de La Mecque. Alors on lui fit tous les préparatifs nécessaires. Ensuite lui et le sultan partirent, et le cœur du sultan brûlait pour sa ville, car il en était absent depuis un an. Ils se mirent donc en marche, ayant avec eux cinquante mamalik[35] chargés de cadeaux à offrir. Et ils ne cessèrent de voyager nuit et jour durant une année entière jusqu'à ce qu'ils fussent proches de la ville du sultan, après avoir désespéré de la retrouver. Et les soldats s'approchèrent et baisèrent la terre entre ses mains, et lui souhaitèrent la bienvenue. Alors il entra dans le palais et s'assit sur le trône. Puis il appela le vizir près de lui et le mit au courant de tout ce qui était arrivé. Lorsque le vizir apprit l'histoire du jeune homme, il lui fit des compliments sur sa délivrance et son salut.

Sur ces entrefaites le sultan gratifia beaucoup de personnes ; puis il dit au vizir : « Fais vite venir ici le pêcheur qui m'avait, dans le temps, porté les poissons. » Et le vizir envoya chercher le pêcheur qui avait été la cause de la délivrance des habitants de la ville. Et le roi le fit approcher et lui fit don des robes d'honneur, et l'interrogea sur sa vie et

---

[35] *Mamalik*, pluriel de *mamelouk*, esclave.

lui demanda s'il avait des enfants ; et le pêcheur lui dit avoir un fils et deux filles. Alors le roi se maria avec l'une des deux filles, et le jeune homme se maria avec l'autre. Puis le roi garda le père près de lui, et le nomma trésorier-caissier en chef. Ensuite il envoya le vizir à la ville du jeune homme, située dans les Îles-Noires, le nomma sultan de ces îles, et envoya avec lui les cinquante mamalik qui l'avaient jadis accompagné lui-même, et envoya avec lui beaucoup de robes d'honneur pour tous les émirs. Alors le vizir lui baisa les deux mains, et sortit pour le départ. Et le sultan et le jeune homme continuèrent à habiter ensemble. – Quant au pêcheur, devenu trésorier-caissier en chef, il s'enrichit beaucoup et devint l'homme le plus riche de son temps. Et ses deux filles étaient les épouses des rois. Et c'est dans cet état qu'ils moururent !

— Mais, continua Schahrazade, ne croyez pas que cette histoire soit plus merveilleuse que celle du Portefaix.

HISTOIRE DU PORTEFAIX AVEC LES JEUNES FILLES

Il y avait, dans la ville de Baghdad, un homme qui était célibataire et aussi portefaix.

Un jour d'entre les jours, pendant qu'il était dans le souk, nonchalamment appuyé sur sa hotte, voici que devant lui s'arrêta une femme enveloppée de son ample voile en étoffe de Mossoul, en soie parsemée de paillettes d'or et doublée de brocart. Elle souleva un peu son petit voile de vi-

sage, et, d'en dessous, alors, apparurent des yeux noirs avec de longs cils et quelles paupières ! Et elle était svelte et fine d'extrémités, parfaite de qualités. Puis elle dit avec la douceur de sa prononciation : « Ô portefaix, prends ta hotte et suis-moi ! » Et le portefaix, tout saisi, ne pouvait croire aux paroles entendues ; pourtant il prit sa hotte et suivit la jeune femme, qui enfin s'arrêta devant la porte d'une maison. Elle frappa à la porte, et tout de suite un homme nousrani[36] descendit et lui donna, pour un dinar, une mesure d'olives qu'elle mit dans la hotte, en disant au portefaix : « Porte cela et suis-moi ! » Et le portefaix s'écria : « Par Allah ! quel jour béni ! » Et il porta la hotte et suivit la jeune femme. Elle s'arrêta devant la boutique d'un fruitier et acheta des pommes de Syrie, des coings osmani, des pêches d'Oman, des jasmins d'Alep, des nénuphars de Damas, des concombres du Nil, des limons d'Égypte, des cédrats sultani, des baies de myrthe, des fleurs de henné, des anémones rouge-sang, des violettes, des fleurs de grenadier et des narcisses. Et elle mit le tout dans la hotte du portefaix et lui dit : « Porte ! » et il porta et la suivit jusqu'à ce qu'elle fût arrivée devant un boucher auquel elle dit : « Coupe dix artal[37] de viande. » Il coupa les dix artal ; et elle les enveloppa avec des feuilles de bananier, les mit dans la hotte, et dit : « Porte, ô portefaix ! » Il porta et la suivit pour s'arrêter devant le vendeur d'amandes, chez qui elle prit de toutes les espèces d'amandes, et dit : « Porte et suis-moi ! » Et il porta la hotte et la suivit jusque

---

[36] *Nousrani*, c'est-à-dire *nazaréen*. C'est le nom que les musulmans donnent aux chrétiens.

[37] *Artal*, pluriel de *ratl*, poids variant, selon les contrées, entre deux et douze onces.

devant la boutique du marchand de douceurs ; elle acheta un plateau et le couvrit de tout ce qu'il y avait chez le marchand : des entrelacs de sucre au beurre, des pâtes veloutées parfumées au musc et farcies délicieusement, des biscuits appelés *saboun*, des petits pâtés, des tourtes au limon, des confitures savoureuses, des sucreries appelées *loucmet-el-kadi*, et d'autres appelées *assabih-zeinab*, faites au beurre, au miel et au lait. Puis elle mit toutes ces variétés de friandises sur le plateau et mit le plateau sur la hotte. Alors le portefaix dit : « Si tu m'avais averti, je serais venu avec un mulet pour charger toutes ces choses ! » Et elle sourit à ces paroles. Puis elle s'arrêta chez le distillateur, et lui acheta dix sortes d'eaux : de l'eau de roses, de l'eau de fleurs d'oranger, et bien d'autres aussi ; elle prit aussi une mesure de boissons enivrantes ; elle acheta également un aspersoir d'eau de roses musquée, des grains d'encens mâle, du bois d'aloès, de l'ambre gris et du musc ; elle prit enfin des chandelles en cire d'Alexandrie. Elle mit le tout dans la hotte et dit : « Porte la hotte et suis-moi ! » Et il porta la hotte et suivit tout en portant la hotte, jusqu'à ce que la jeune dame fût arrivée à un palais magnifique ayant sur le jardin de derrière une cour spacieuse : il était très élevé, de forme carrée, et imposant ; le portail avait deux battants en ébène, lamés de lames d'or rouge.

Alors l'adolescente s'arrêta à la porte et sonna d'une façon de sonner gentille ; et la porte s'ouvrit avec ses deux battants. Le portefaix regarda alors celle qui lui avait ouvert la porte, et il trouva que c'était une jeune fille de taille élégante et gracieuse, un vrai modèle pour les seins arrondis et saillants, pour sa joliesse, son élégance, sa beauté, et toutes les perfections de sa taille et de son maintien ; son front était blanc comme la première lueur de la nouvelle lune, ses yeux comme les yeux des gazelles, ses sourcils comme le crois-

sant du mois de Ramadan, ses joues comme l'anémone, sa bouche comme le sceau de Soleïman, son visage comme la pleine lune à son lever, ses deux seins comme deux grenades jumelles ; quant à son jeune ventre élastique et pliant, il se cachait sous les vêtements comme une lettre précieuse sous le rouleau qui l'enveloppe.

Aussi, à sa vue, le portefaix sentit sa raison s'envoler et la hotte tomber de dessus sa tête, et il se dit : « Par Allah ! de ma vie je n'ai eu un jour plus béni que ce jour-ci ! »

Alors cette jeune portière, tout en restant à l'intérieur, dit à sa sœur la pourvoyeuse et au portefaix : « Entrez ! Et que l'accueil ici vous soit large et bon ! »

Alors ils entrèrent et finirent par arriver dans une salle spacieuse donnant sur la cour centrale, toute ornée de brocarts de soie et d'or, et pleine de meubles bien exécutés et incrustés de parcelles d'or, et aussi de vases et de sièges sculptés, et de rideaux et de garde-robes soigneusement fermés. Au milieu de la salle, il y avait un lit de marbre incrusté de perles éclatantes et de pierreries ; au-dessus de ce lit était tendue une moustiquaire de satin rouge, et sur le lit il y avait une jeune fille merveilleuse, avec des yeux babyloniens, une taille droite comme la lettre *aleph*, et un visage si beau qu'il remplissait de confusion le soleil lumineux. Elle était comme une d'entre les brillantes étoiles, et vraiment comme une noble femme d'Arabie, d'après le dire du poète :

Celui qui mesure ta taille, ô jeune fille, et la compare à la délicatesse du rameau pliant, ne dit point toute la vérité, et juge avec erreur, malgré son talent. Car ta taille n'a point d'égale, ni ton corps un frère !

Car le rameau n'est joli que sur l'arbre et tout nu ; mais toi ! de toutes façons, tu es belle, et les habits qui te cachent ne sont qu'un délice de plus !

Alors la jeune fille se leva de dessus le lit, fit quelques pas pour être au milieu de la salle près de ses deux sœurs, et leur dit ; « Pourquoi restez-vous ainsi immobiles ? Enlevez le fardeau de dessus la tête du portefaix. » Alors la pourvoyeuse vint devant le portefaix, la portière se mit derrière lui, et, aidées de leur troisième sœur, elles le soulagèrent du fardeau. Ensuite elles enlevèrent tout ce qui était dans la hotte, rangèrent chaque chose à sa place, donnèrent deux dinars au portefaix et lui dirent : « Tourne ton visage et va-t'en, ô portefaix ! » Mais le portefaix regarda les jeunes filles et se mit à admirer toute leur beauté et leurs perfections, et il pensa qu'il n'avait jamais rien vu de pareil. Pourtant il remarqua qu'il n'y avait chez elles aucun homme. Ensuite il vit tout ce qu'il y avait là de boissons, de fruits, de fleurs odorantes et d'autres bonnes choses, et il s'émerveilla à la limite de l'émerveillement, et n'eut plus aucune envie de s'en aller.

Alors l'aînée des jeunes filles lui dit : « Mais qu'as-tu ainsi à ne pas bouger ? Trouverais-tu modique ton salaire ? » Et elle se tourna vers sa sœur, la pourvoyeuse, et lui dit : « Donne-lui encore un troisième dinar. » Mais le portefaix dit : « Par Allah, ô mes maîtresses, mon salaire ordinaire n'est seulement que deux demi-dinars ! Et je n'ai point trouvé modique ce salaire-ci. Mais mon cœur et mon être intime travaillent à votre sujet. Et je me demande quelle peut être votre vie, puisque vous habitez seules et que vous n'avez ici aucun homme qui vous tienne compagnie humaine. Ne savez-vous pas qu'un minaret n'est vraiment bien qu'à la con-

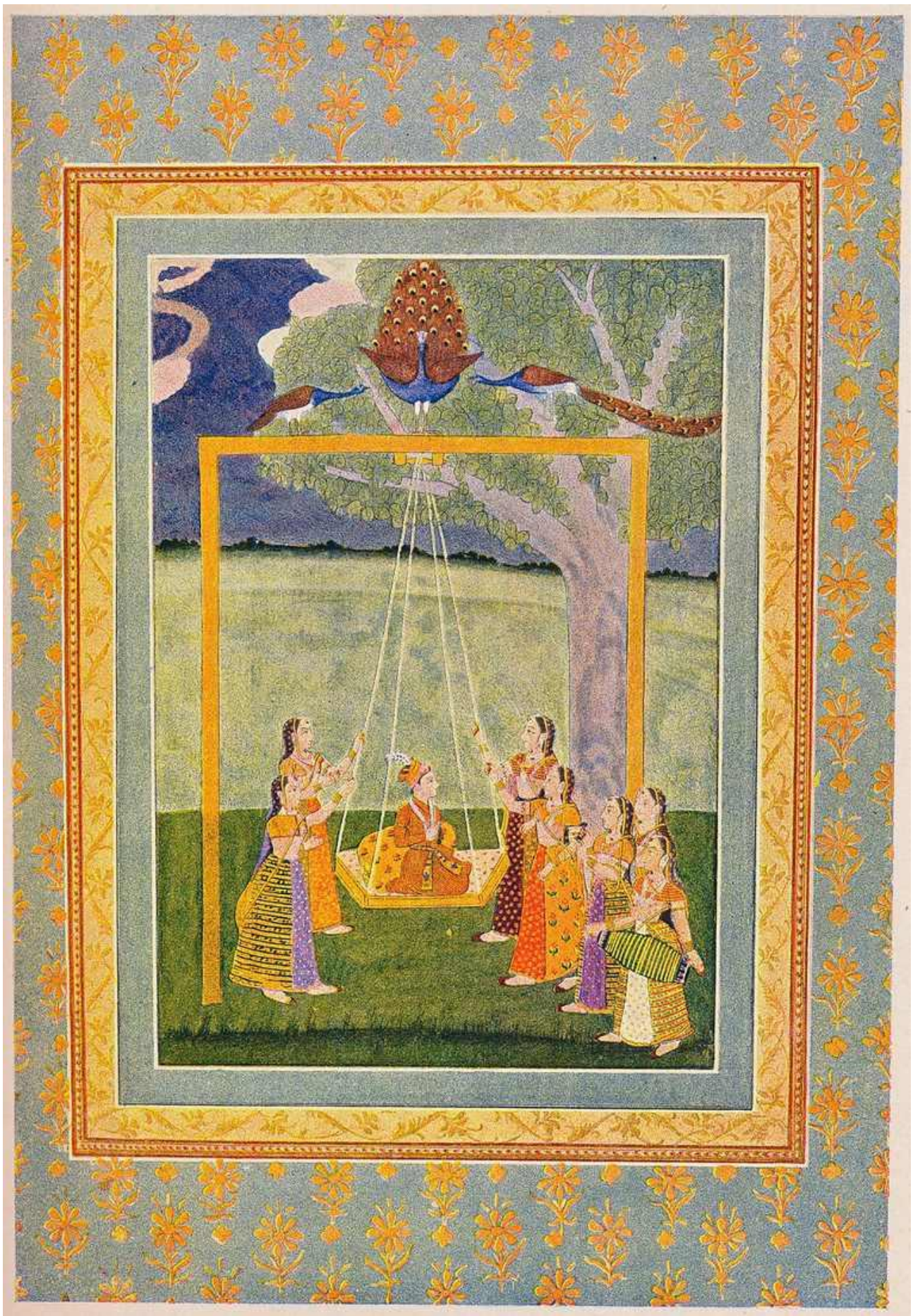
dition d'être l'un des quatre minarets de la mosquée ? Or, ô mes maîtresses, vous n'êtes que trois et il vous manque un quatrième ! Or, vous savez que le bonheur des femmes ne devient parfait qu'avec les hommes ! Et, comme dit le poète, un accord ne saurait être harmonieux à moins de quatre instruments réunis : une harpe, un luth, une cithare et un flageolet ! Or, ô mes maîtresses, vous n'êtes que trois, et il vous manque le quatrième instrument, le flageolet, qui serait un homme sage, plein de cœur et d'intelligence, artiste habile et sachant garder un secret ! »

Et les jeunes filles lui dirent : « Mais, ô portefaix, ne sais-tu pas que nous sommes vierges ? Aussi avons-nous bien peur de nous confier à un indiscret. Et nous avons lu les poètes qui disent : Méfie-toi de toute confidence, car un secret révélé est aussitôt perdu ! »

À ces paroles, le portefaix s'écria : « Je le jure sur votre vie, ô mes maîtresses ! Je suis un homme sage, sûr et fidèle, qui a lu les livres et étudié les annales ! Je ne raconte que des choses agréables, et je garde soigneusement, sans en parler, toutes les choses tristes. En toute occasion j'agis d'après le dire du poète :

Seul l'homme bien doué sait taire le secret. Seuls savent tenir une promesse les meilleurs des humains.

Chez moi le secret est enfermé dans une maison aux solides cadenas dont la clef est perdue et la porte scellée ! »



En entendant les vers du portefaix, et toutes les strophes qu'il leur récita et ses créations de rythmes, elles s'adoucirent beaucoup ; mais, pour faire semblant seulement, elles lui dirent : « Tu sais, ô portefaix, que nous avons dépensé pour ce palais une très forte somme d'argent. As-tu donc sur toi de quoi nous en dédommager ? Car nous ne t'inviterons à t'asseoir avec nous qu'à la condition, pour toi, de dépenser de l'or. Ton désir n'est-il pas de rester chez nous, de devenir notre compagnon de boisson, et surtout de nous faire veiller toute la nuit jusqu'à l'apparition de l'aurore sur nos visages ? » Puis l'aînée des jeunes filles, maîtresse de la maison, ajouta : « Un amour sans argent ne peut, dans le plateau de la balance, servir de bon contre-poids ! » Et la portière dit : « Si tu n'as rien, va-t'en sans rien ! » Mais, à ce moment, la pourvoyeuse intervint, et elle dit : « Ô mes sœurs, cessons ! car, par Allah, ce garçon n'a en rien diminué notre journée ! D'ailleurs, aurait-il été un autre qu'il n'aurait pas eu cette patience à notre égard. D'ailleurs, tout ce qui lui reviendra comme dépense, je me charge de le payer à sa place. »

Alors le portefaix se réjouit extrêmement et dit à la pourvoyeuse : « Par Allah ! le premier gain de la journée, c'est à toi seule que je le dois ! » Alors toutes les trois lui dirent : « Ô brave portefaix, reste donc ici, et sois certain que tu seras sur notre tête et dans notre œil ! » Aussitôt la pourvoyeuse se leva et se serra la taille. Puis elle rangea les flacons, clarifia le vin en le décantant, prépara la place de réunion tout près de la pièce d'eau, et apporta en leur présence tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Puis elle offrit le vin, et tout le monde s'assit ; et le portefaix, au milieu d'elles, s'imaginait qu'il rêvait dans le sommeil.

Alors la pourvoyeuse offrit le flacon de vin : et on remplit la coupe et on la but, et une deuxième fois, et une troisième fois. Puis la pourvoyeuse la remplit de nouveau et la présenta à ses sœurs, puis au portefaix. Et le portefaix dit quelques vers :

Bois ce vin ! Il est la cause de toute allégresse. Il rend son buveur possesseur des forces et de la santé. Il est pour tous tes maux le seul remède guérisseur !

Nul ne boit le vin, cause de toute allégresse, sans en être agréablement ému ! Seule l'ivresse est capable de nous saturer de volupté !

Puis il baisa les mains des trois jeunes filles, et vida la coupe. Puis il alla auprès de la maîtresse de la maison et lui dit : « Ô ma maîtresse, je suis ton esclave, ta chose et ta propriété ! » et récita en son honneur un vers du poète :

À ta porte, un esclave de tes yeux est debout, le moindre de tes esclaves peut-être !

Mais il connaît sa maîtresse ! Il est au courant de sa générosité et de ses bienfaits. Et surtout il sait les remercîments qui lui sont dus.

Alors elle lui dit : « Bois, ô mon ami ! et que cette boisson te soit saine et de délicieuse digestion ! Et qu'elle te donne les forces dans le chemin de la vraie santé ! »

Alors le portefaix prit la coupe, baisa la main de la jeune femme et, d'une voix douce et modulée, en sourdine, il chanta ces vers du poète :

J'offris à mon amie[38] *un vin resplendissant à l'égal de ses joues, ses joues si lumineuses que la clarté seule d'une flamme pourrait en rendre l'éclatante vie !*

Elle daigna l'accepter, mais elle me dit toute rieuse :

Comment veux-tu me faire boire mes propres joues ?…

Je lui dis : Bois, ô flamme de ce cœur ! Cette liqueur, c'est mes larmes précieuses, sa rougeur est mon sang, et son mélange dans la coupe est toute mon âme !

Alors l'adolescente prit du portefaix la coupe, la porta à ses lèvres, puis alla s'asseoir auprès de sa sœur. Et tous se mirent à danser, à chanter et à jouer avec les fleurs exquises ; et pendant tout ce temps le portefaix les prenait dans ses bras et les embrassait ; et l'une lui disait des plaisanteries, et l'autre l'attirait à elle, et la troisième le frappait avec des fleurs. Et ils continuèrent à boire jusqu'à ce que le ferment eût joué dans leur raison. Lorsque le vin régna tout à fait, la jeune portière se leva, se dépouilla de tous ses vêlements et jaillit toute nue. Puis elle jeta son âme[39] dans la pièce d'eau et se mit à jouer avec l'eau ; puis elle prit l'eau dans sa bouche et en aspergea avec bruit le portefaix. Ensuite elle se lava tous les membres et fit courir l'eau entre ses jeunes cuisses. Puis elle sortit de l'eau et se jeta dans le sein

---

[38] Dans le texte original : « mon ami ». Les poètes arabes emploient presque toujours, par euphémisme, le genre masculin pour parler de leurs amoureuses.

[39] En arabe on emploie ce mot d'âme pour les mots *lui-même, soi-même, eux-mêmes*, etc.

du portefaix en s'étendant sur le dos et lui dit en faisant signe vers la chose située entre ses cuisses :

« Ô mon chéri, sais-tu le nom de ça ? » Et le portefaix répondit « Ha ! Ha ! d'ordinaire ça s'appelle la maison de la miséricorde ! » Alors elle s'écria : « Youh ! Youh ! N'as-tu pas honte ? » Et elle le prit par le cou et se mit à frapper dessus. Alors il dit : « Non ! Non ! ça s'appelle une vulve ! » Mais elle dit « Autre chose ! » Et le portefaix dit : « Alors c'est ton morceau de derrière ! » Et elle répliqua : « Autre chose ! » Alors il dit : « C'est ton frelon ! » elle se mit, à ces paroles, à le frapper si fort sur le cou qu'elle usa la peau. Alors il lui dit : « Dis-moi donc son nom ! » Et elle répondit : « Le basilic des ponts ! » Alors le portefaix s'écria : « Enfin ! la louange soit à Allah pour ton salut, ô mon basilic des ponts ! »

Après cela on fit circuler la coupe et la soucoupe. Puis la seconde jeune fille ôta ses vêtements et se jeta dans la pièce d'eau : elle fit comme sa sœur, puis sortit et alla se jeter dans le giron du portefaix. Là, faisant signe du doigt vers ses cuisses et la chose située entre ses cuisses, elle dit au portefaix : « Ô lumière de mon œil ! quel est le nom de ça ? » Il répondit : « Ta fissure ! » Elle s'écria : « Oh ! les paroles abominables de ce garçon-là ! » Et elle le frappa et le souffleta si fort que toute la salle en retentit. Et il dit : « Alors c'est le basilic des ponts ! » Elle répondit : « Non ! Non ! » et se remit à le frapper sur le cou. Alors il lui demanda : « Mais quel est son nom ? » Elle répondit : « Le sésame décortiqué ! »

La troisième jeune fille alors se leva, se déshabilla et descendit dans le bassin où elle fit comme ses deux sœurs ; puis elle remit ses vêtements et alla s'étendre sur les jambes du portefaix, et lui dit : « Devine son nom ! » en lui faisant

signe vers ses parties délicates. Alors il se mit à lui dire : « Il s'appelle comme ceci, il s'appelle comme cela ! » et finit par lui demander, pour qu'elle cessât de le frapper : « Alors dis-moi son nom ! » Elle répondit : « Le khân[40] de Aby-Mansour ! »

Alors le portefaix se leva, ôta ses vêtements et descendit dans la pièce d'eau : et son glaive nageait à la surface de l'eau ! Il se lava tout le corps comme les jeunes filles s'étaient lavées ; puis il sortit du bassin et se jeta dans le giron de la portière et allongea ses deux pieds dans celui de la pourvoyeuse. Puis d'un signe montrant son mâle, il dit à la maîtresse du logis : « Ô ma souveraine, quel est son nom ? » À ces paroles elles furent toutes les trois prises d'un tel rire qu'elles se renversèrent sur leur derrière, et s'écrièrent : « Ton zebb ! » Il dit : « Mais non ! » et prit de chacune d'elles une morsure. Elles dirent alors : « Ton outil ! » Il répondit : « Que non ! » et prit de chacune un pincement de sein. Et elles, étonnées, lui dirent : « Mais c'est bien ton outil, il est ardent ! c'est bien ton zebb, il est mouvementé ! » Et le portefaix chaque fois hochait la tête, puis les embrassait, les mordait, les pinçait et les serrait dans ses bras ; et elles riaient extrêmement. Elles finirent par lui demander : « Dis-nous donc son nom ! » Alors le portefaix réfléchit un instant, regarda entre ses cuisses, cligna de l'œil, et dit : « Ô mes maîtresses, voici les paroles que vient de me dire cet enfant qui est mon zebb :

« Mon nom est : le mulet puissant et non-châtré, qui broute et paît le basilic des ponts, se délecte à se rationner

---

[40] *Khân*, auberge.

au sésame décortiqué, et se loge à l'auberge de mon père Mansour ! »

À ces paroles, elles se mirent à rire tellement qu'elles se renversèrent sur leur derrière. Puis on recommença à boire dans la même coupe jusqu'à l'approche de la nuit. Alors elles dirent au portefaix : « Maintenant tourne ton visage et va-t'en en nous faisant voir la largeur de tes épaules ! » Mais le portefaix s'écria : « Par Allah ! il est plus aisé à mon âme de sortir de mon corps qu'à moi de quitter votre maison, ô mes maîtresses ! Joignons cette nuit avec le jour qui vient de s'écouler, et demain chacun pourra s'en aller voir l'état de sa destinée sur le chemin d'Allah ! » Alors la jeune pourvoyeuse intervint et dit : « Par ma vie ! ô mes sœurs, invitons-le à passer la nuit chez nous : nous rirons beaucoup de lui, car c'est un mauvais sujet sans pudeur, et d'ailleurs tout plein de gentillesse ! » Alors elles dirent au portefaix : « Eh bien ! tu pourras loger, cette nuit, chez nous, à la condition d'entrer sous notre gouverne et de ne nous demander aucune explication sur ce que tu verras ou sur le motif de quoi que ce soit ! » Alors il dit : « Oui, certes ! ô mes maîtresses ! » Et elles lui dirent : « Lève-toi alors et lis ce qui est inscrit sur la porte ! » Et il se leva et trouva sur la porte ces paroles écrites avec la peinture d'or :

« Ne parle point de ce qui ne te concerne point, sinon tu entendras des choses qui ne t'agréeront pas ! »

Alors le portefaix dit : « Ô mes maîtresses, je vous prends à témoin que je ne parlerai point de ce qui ne me concerne pas ! »

— À ce moment, Schahrazade vit approcher le matin, et elle se tut discrètement.

Mais lorsque fut la dixième nuit.

Doniazade lui dit : « Ô ma sœur, achève le récit ! » Et Schahrazade répondit : « Amicalement et comme un devoir de générosité ! » Et elle continua :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que, lorsque le portefaix eut fait cette promesse aux jeunes filles, la pourvoyeuse se leva et rangea les mets devant eux, et tous mangèrent avec délices. Après quoi, on alluma les chandelles, on brûla les bois odorants et l'encens ; puis tout le monde se remit à boire et à manger de toutes les friandises achetées au souk, surtout le portefaix, qui en même temps disait toujours des vers bien rythmés en fermant les yeux et hochant la tête. Et soudain on entendit des coups frappés à la porte ; mais cela ne les troubla pas dans leurs plaisirs ; pourtant la jeune portière se leva et se dirigea vers la porte, puis revint et leur dit : « Notre nappe va, en vérité, se trouver à la porte trois Ahjam[41] à la barbe rasée et tous trois borgnes de l'œil gauche. Et, vraiment, c'est là une coïncidence étonnante ! J'ai vite vu que c'étaient des étrangers qui doivent venir du pays des Roum ; et chacun d'eux a une physionomie différente, mais tous les trois sont parfaitement réjouissants de figure, tant ils sont ridicules. Si donc nous les faisons entrer, nous nous

---

[41] *Ahjam*, pluriel de *Ajami*. Ce mot désigne tous les peuples parlant une langue étrangère à l'arabe, et particulièrement les Persans et, en général, tous ceux qui-parlent mal l'arabe. Mais le plus souvent on ne se sert de ce mot que pour désigner les Persans.

amuserions bien à leurs dépens ! » Puis elle continua à dire des paroles persuasives à ses compagnes qui enfin lui dirent : « Dis-leur alors qu'ils peuvent entrer, mais pose-leur bien la condition en leur disant : « Ne parlez pas de ce qui ne vous concerne point, sinon vous entendrez des choses qui ne vous agréeront pas ! » Et la jeune fille courut toute joyeuse à la porte et revint en amenant les trois borgnes : et, en effet, ils avaient la barbe rasée, et, de plus, ils avaient des moustaches tordues et retroussées et tout en eux indiquait qu'ils appartenaient à la confrérie des mendiants appelés saâlik[42]. À peine entrés, ils souhaitèrent la paix à l'assistance en se reculant tour à tour. À leur vue, les jeunes filles se tinrent debout et les invitèrent à s'asseoir. Une fois assis, les trois hommes regardèrent le portefaix qui était en pleine ivresse et, quand ils l'eurent bien observé, ils supposèrent qu'il appartenait à leur confrérie et se dirent : « Oh ! mais c'est aussi un saâlouk comme nous ! il va donc pouvoir nous tenir compagnie amicalement ! » Mais le portefaix, qui avait entendu leur réflexion, se leva tout d'un coup, et leur fit de gros yeux et mit ses yeux de travers et leur dit : « Allez ! Allez ! restez donc tranquilles, car je n'ai que faire de vos bonnes grâces ! Et commencez par observer ce qui est écrit là, sur la porte ! » À ces paroles, les jeunes filles éclatèrent de rire et se dirent : « Nous allons bien nous amuser des saâlik et du portefaix ! » Puis elles offrirent à manger aux saâlik, qui mangèrent bien ! Puis la portière leur offrit à boire, et les saâlik se mirent à boire tour à tour et à se passer fréquemment la coupe des mains de la jeune portière. Lorsque la coupe fut en pleine

---

[42] Les Persans les appellent des *kalendars* ou *calenders*. Le mot *saâlouk* donne au pluriel *saâlik*.

circulation, le portefaix leur dit : « Hohé ! nos frères ! Avez-vous dans vos sacs quelque bonne histoire ou quelque aventure merveilleuse qui puisse nous amuser ? » À ces paroles ils furent fortement stimulés et chauffés, et demandèrent qu'on leur apportât les instruments de plaisir. Alors la portière leur apporta aussitôt un tambour de Mossoul garni de grelots, un luth d'Irak et un flageolet de Perse. Et les trois saâlik se tinrent debout : l'un prit le tambour à grelots, le second prit le luth et le troisième le flageolet. Et tous les trois commencèrent à jouer, et les jeunes filles les accompagnaient en chantant ; quant au portefaix, il se démenait de plaisir et disait : « Ha ! ya Allah ! » tant il était émerveillé de la voix magnifique et harmonieuse des exécutants.

Sur ces entrefaites on entendit de nouveau frapper à la porte. Et la portière se leva pour voir qui il y avait à la porte.

Or, voici quelle était la cause des coups frappés à la porte :

Cette nuit-là le khalifat Haroun Al-Rachid était descendu parcourir sa ville pour voir et entendre par lui-même les choses qui pouvaient se passer ; et il était accompagné de son vizir Giafar Al-Barmaki[43] et de son porte-glaive Massrour, l'exécuteur de ses vengeances. Car il avait pris l'habitude de se déguiser souvent en marchand.

Donc pendant qu'il se promenait cette nuit-là dans les rues de la ville, il trouva cette demeure sur sa route et il entendit le son des instruments et le bruit de la fête. Et le khalifat dit à Giafar : « Je veux que nous entrions dans cette de-

---

[43] *Al-Barmaki* ou le Barmécide.

meure pour voit à qui appartiennent ces voix. » Mais Giafar répondit : « Ce doit être une troupe d'ivrognes. Aussi gardons-nous d'entrer de peur qu'il ne nous en arrive quelque mauvais tour. » Mais le khalifat dit : « Il faut absolument que nous entrions. Et je veux que tu trouves un expédient qui nous permette d'entrer et de les surprendre. » Et Giafar, à cet ordre, répondit : « J'écoute et j'obéis. » Alors Giafar s'avança et frappa à la porte. Et c'est en ce moment que la portière vint ouvrir.

La jeune portière ouvrit donc la porte, et Giafar lui dit : « Ô ma maîtresse ! nous sommes des marchands de Tabariat[44]. Il y a dix jours déjà que nous sommes venus à Baghdad avec de la marchandise, et nous logeons dans le khân des marchands. Aussi l'un des marchands du khân nous avait cette nuit invités chez lui et nous avait offert le repas. Après le repas, qui dura une heure et où il nous avait fait bien manger et bien boire, il nous laissa libres de nous en aller. Nous sortîmes donc ; mais il faisait nuit et nous étions des étrangers ; aussi nous perdîmes le chemin du khân où nous logions. Et maintenant nous nous adressons avec ferveur à votre générosité pour que vous nous permettiez d'entrer et de passer la nuit chez vous. Et Allah vous tiendra compte de cette bonne œuvre ! »

Alors la portière les regarda et trouva qu'ils avaient bien la mine de marchands et aussi l'aspect fort respectable. Alors elle alla trouver ses deux compagnes et leur demanda leur avis. Elles lui dirent : « Fais-les entrer ! » Alors elle revint leur ouvrir la porte ; et ils lui demandèrent : « Pouvons-nous

---

[44] Tibériade.

entrer, avec votre permission ? » Elle dit : « Entrez ! » Alors le khalifat et Giafar et Massrour entrèrent, et, à leur vue, les jeunes filles se tinrent debout et se mirent à leur service et leur dirent : « Soyez les bienvenus, et que l'accueil ici vous soit large et amical ! Prenez vos aises, ô nos convives ! Mais nous avons à vous poser une condition : *« Ne parlez pas de ce qui ne vous concerne point, sinon vous entendrez des choses qui ne vous agréeront pas ! »* Ils répondirent : « Oui, certes ! » Et ils s'assirent, et ils furent invités à boire et à faire circuler entre eux la coupe. Puis le khalifat regarda les trois saâlik et vit qu'ils étaient borgnes de l'œil gauche, et il s'en étonna fort. Il regarda ensuite les jeunes filles et vit toute leur beauté et leurs grâces, et il fut fort perplexe et surpris. Mais les jeunes filles continuèrent à s'entretenir avec les convives et à les inviter à boire avec eux ; mais il refusa en disant : « Je suis un bon hadj[45] ! » Alors la portière se leva et plaça devant lui une petite table incrustée finement, sur laquelle elle mit une tasse en porcelaine de Chine : elle versa dans la tasse de l'eau de source qu'elle rafraîchit avec un morceau de neige, et mélangea le tout avec du sucre et de l'eau de roses, puis le présenta au khalifat. Il l'accepta et remercia beaucoup la jeune fille, et se dit en lui-même : « Il faut que demain je la récompense pour son action et tout le bien qu'elle fait ! »

Les jeunes filles continuèrent à remplir leurs devoirs d'hospitalité et à servir à boire. Mais, lorsque le vin produisit ses effets, la maîtresse de la maison se leva, leur demanda encore leurs ordres, puis elle prit la pourvoyeuse par la main et lui dit : « Ô ma sœur, lève-toi, que nous accomplissions nos devoirs ! » Elle lui répliqua : « À tes ordres ! » Alors la

---

[45] *Hadj*, pèlerin de la Mecque.

portière se leva, dit aux saâlik de se lever du milieu de la salle et la nettoya. Quant aux deux autres jeunes filles, elles appelèrent le portefaix et lui dirent : « Allah ! que ton amitié est peu efficace ! Voyons ! tu n'es point un étranger ici, tu es de la maison ! » Alors le portefaix se leva, releva les pans de sa robe, se serra la taille, et dit : « Ordonnez et j'obéis ! » Et elles lui dirent : « Attends à ta place ! » Après quelques instants, la pourvoyeuse lui dit : « Suis-moi et viens m'aider ! » Et il la suivit hors de la salle, et il vit deux chiennes de l'espèce des chiens noirs, et qui avaient des chaînes passées autour du cou. Le portefaix les prit et les conduisit au milieu de la salle. Alors la maîtresse du logis s'approcha, releva ses manches, prit un fouet et dit au portefaix : « Amène ici l'une des chiennes ! » Et il entraîna une des chiennes en la tirant par sa chaîne et la fit s'approcher et la chienne se mit à pleurer et à lever la tête vers la jeune fille. Mais la jeune fille, sans en tenir compte, lui tomba dessus en la frappant avec le fouet sur la tête, et la chienne criait et pleurait ; et la jeune fille ne cessa de la frapper que lorsque ses bras furent las. Alors elle jeta le fouet de sa main, et prit la chienne dans ses bras, la serra contre sa poitrine, essuya ses larmes, et lui embrassa la tête en la tenant entre ses deux mains. Puis elle dit au portefaix : « Remmène-la, et amène-moi la seconde ! » Et le portefaix fit s'approcher la chienne : et la jeune fille la traita comme elle avait traité la première.

Alors le khalifat sentit son cœur se remplir de pitié et sa poitrine se rétrécir de tristesse, et il cligna de l'œil à Giafar pour lui signifier d'interroger la jeune fille à ce sujet. Mais Giafar lui répondit par signes qu'il était préférable de se taire.

Ensuite la maîtresse du logis se tourna vers ses sœurs et leur dit : « Allons ! faisons ce que nous avons l'habitude de

faire. » Elles répondirent : « Nous obéissons. » Alors la maîtresse du logis monta sur son lit de marbre lamé d'or et d'argent et dit à la portière et à la pourvoyeuse : « Faites-nous voir maintenant ce que vous savez. » Alors la portière se leva et monta sur le lit à côté de sa sœur, et la pourvoyeuse sortit, alla dans son appartement et en rapporta un sac de satin entouré de franges en soie verte ; elle s'arrêta devant les jeunes filles, ouvrit le sac et en tira un luth. Elle le tendit à la portière qui l'accorda et, le pinçant, chanta des strophes sur l'amour et ses tristesses :

« De grâce ! rendez à mes paupières le sommeil qui s'est enfui, et dites-moi où ma raison s'en est allée !

Lorsque je consentis à loger l'amour dans ma demeure, le sommeil alors se fâcha contre moi et me délaissa !

Ils me répondirent : « Qu'as-tu fait, notre ami, toi, que nous savions être de ceux qui marchent dans la voie droite et sûre ? Dis-nous qui a pu ainsi t'égarer. »

Je leur dis : « Ce n'est point moi, mais elle qui vous éclairera ! Moi, je vous répondrai toujours que mon sang, tout mon sang, lui appartient. Je vous répondrai toujours que je préfère de beaucoup le répandre pour elle que le garder en moi dans sa lourdeur !

J'ai choisi une femme pour, en elle, mettre mes pensées, mes pensées qui reflètent son image même ! Aussi, si je chassais cette image, je mettrais le feu à mes entrailles, le feu décorateur.

Vous m'excuserez en la voyant ! Car Allah lui-même a orfévré ce bijou, avec la liqueur de vie ; et, avec ce qui est resté de cette liqueur, il a formé la grenade et les perles ! »

Ils me dirent : « Trouves-tu vraiment, ô naïf, dans ton objet aimé, autre chose que des plaintes, des pleurs, des peines et de rares plaisirs ?

Ne sais-tu qu'en te regardant dans l'eau limpide, tu ne verrais plus que l'ombre de toi-même ! Tu bois à une source où l'on est rassasié avant d'avoir pu la goûter seulement. »

Je leur répondis : « Ne croyez point que c'est en la buvant que l'ivresse m'a tenu, mais c'est en la regardant seulement ! Et cela seul a chassé à jamais le sommeil de mes yeux !

Et ce ne sont point les choses passées qui m'ont ainsi consumé, mais seulement son passé à elle ! Et ce ne sont point les choses aimées dont je me suis séparé qui m'ont mis dans cet état, mais seulement sa séparation d'avec moi.

Et maintenant, tourner mes regards vers une autre, le pourrais-je ? moi, dont toute l'âme est attachée à son corps parfumé, aux parfums d'ambre et de musc de son corps ! »

Lorsqu'elle eut fini son chant, sa sœur lui dit : « Puisse Allah te consoler, ô ma sœur ! » Mais la jeune portière fut prise d'une telle affliction qu'elle déchira ses vêtements et tomba par terre tout à fait évanouie.

Mais, par ce mouvement, comme son corps était mis à nu, le khalifat s'aperçut que ce corps portait l'empreinte de coups de fouet et de coups de verges, et il fut étonné à la limite de l'étonnement. Mais la pourvoyeuse s'approcha et jeta un peu d'eau sur le visage de sa sœur évanouie qui recouvra ses sens ; puis elle lui porta une nouvelle robe et l'en revêtit.

Alors le khalifat dit à Giafar : « Tu n'as pas l'air de t'émouvoir ! Ne vois-tu pas l'empreinte des coups sur cette

femme ? Quant à moi, je ne puis plus garder le silence, et je n'aurai de repos que je n'aie découvert la vérité sur tout cela et aussi sur l'incident des deux chiennes ! » Et Giafar répondit : « Ô mon maître et la couronne de ma tête, rappelle-toi la condition imposée : — Ne parle point de ce qui ne te concerne pas, sinon tu entendras des choses qui ne t'agréeront point ! »

Sur ces entrefaites, la pourvoyeuse se leva et prit le luth : elle l'appuya sur son sein arrondi, le pinça du bout des doigts et chanta :

Si l'on venait se plaindre à nous de l'amour, que répondrions-nous ? Si nous-mêmes nous étions abîmés par l'amour, que ferions-nous ?

Car, si nous chargeons un interprète de répondre pour nous, l'interprète, en vérité, ne saura point rendre toutes les plaintes d'un cœur amoureux.

Et, si nous patientons et souffrons en silence la fuite du bien-aimé, la douleur aura bientôt fait de nous mettre à deux doigts de la mort !

Ô douleur ! Il n'y a plus pour nous que les regrets, le deuil, et les larmes ruisselantes sur les joues.

Et toi, cher absent, qui as fui les regards de mes yeux et coupé les liens qui t'attachaient à mes entrailles.

Dis ! as-tu, du moins, gardé en toi une trace de notre amour passé, une petite trace qui durerait en dépit du temps ?

Ou as-tu oublié, grâce à l'absence, la cause qui a épuisé toutes mes forces, et, par toi, m'a mis dans cet état de maigreur et de faiblesse ?

Si donc l'exil doit ainsi être mon partage, je demanderai un jour compte à Dieu, notre Seigneur, de toutes mes souffrances !

À ce chant triste, la maîtresse du logis déchira ses habits, comme sa première sœur, pleura et tomba évanouie. Et la pourvoyeuse se leva et l'habilla d'une seconde robe, après avoir pris soin de lui jeter de l'eau sur la figure et de la faire revenir à elle-même. Alors la maîtresse du logis, remise un peu, s'assit sur le lit et dit à la pourvoyeuse : « Je t'en prie, chante encore pour que nous puissions payer nos dettes ! Encore une fois seulement ! » Alors la portière accorda de nouveau le luth et chanta ces strophes :

Jusques à quand cet éloignement et cet abandon si dur ! Ne sais-tu que mes yeux n'ont plus de larmes à répandre…

Tu me délaisses ! Mais penses-tu ainsi déserter longtemps encore l'ancienne amitié ! Oh ! si ton but n'était qu'allumer en moi la jalousie, tu as réussi !

Si le destin perfide devait toujours favoriser les hommes amoureux, les pauvres femmes ne trouveraient plus un seul jour pour faire leurs reproches aux amants infidèles !

Mais moi, hélas ! à qui dois-je me plaindre pour me décharger un peu de mes malheurs, de mes malheurs par ta main, ô meurtrier de ce cœur !... Hélas ! hélas ! quelle déception n'attend-elle pas le plaignant qui aurait perdu la preuve écrite de sa créance ou d'une dette payée !…

Et la tristesse de mon cœur endolori ne fait qu'augmenter de la folie de ton désir ! Je te désire ! Tu m'as promis ! Mais où es-tu ?

Ô frères, musulmans ! je vous laisse le soin de me venger de l'infidèle ! Qu'il éprouve d'égales souffrances ! Qu'à peine son œil va-t-il se fermer pour le repos, qu'aussitôt l'insomnie le rouvre largement !

Il m'a fait atteindre, par l'amour, aux pires humiliations ! Aussi je souhaite qu'un autre, à ma place, éprouve les plus grandes satisfactions, à ses dépens !

C'est moi jusqu'ici qui me suis dépensé pour son amour ! Mais c'est à lui, demain, à lui qui me blâme de souffrir !

Alors de nouveau la portière tomba évanouie, et son corps mis à nu parut tout couvert de l'empreinte des fouets et des verges.

À cette vue les trois saâlik se dirent les uns aux autres : « Comme il aurait mieux valu pour nous ne pas entrer dans cette maison, même au risque de passer toute la nuit couchés sur les tas de terre, car ce spectacle vient de nous chagriner à nous démolir l'épine dorsale ! » Alors le khalifat se tourna vers eux et leur dit : « Et pourquoi cela ? » Ils répondirent : « C'est que nous sommes si intimement préoccupés de ce qui vient de se passer ! » Alors le khalifat leur demanda : « Alors, vous autres, n'êtes-vous donc pas de la maison ? » Ils répondirent : « Mais non ! Aussi pensons-nous que cette maison appartient à cet homme qui est là à côté de toi ! » Alors le portefaix s'écria : « Ha ! par Allah ! c'est pour la première fois, cette nuit même, que je suis entré dans cette demeure ! Comme il aurait été préférable pour moi d'avoir couché sur les monceaux de terre des décombres plutôt que dans cette maison ! »

Alors tous se concertèrent et dirent : « Nous sommes ici sept hommes, et elles ne sont en tout que trois femmes, pas

une de plus ! Demandons-leur l'explication de cet état de choses. Si elles ne veulent pas nous répondre de bonne grâce, elles nous répondront de force ! » Et là-dessus tous tombèrent d'accord, excepté Giafar qui dit : « Trouvez-vous que ce soit là une idée juste et honnête ? Songez que nous sommes leurs hôtes, et qu'elles nous ont fait leurs conditions que nous devons suivre avec droiture ! D'ailleurs voici la nuit qui va finir, et chacun de nous va s'en aller voir l'état de sa destinée sur le chemin d'Allah ! » Puis il cligna de l'œil au khalifat et, le prenant à part, lui dit « Nous n'avons plus qu'une heure à passer ici. Et je te promets que demain je les amènerai entre tes mains, et nous leur demanderons leur histoire ! » Mais le khalifat refusa et dit : « Je n'ai plus la patience d'attendre jusqu'à demain ! » Puis comme ils continuaient leur dialogue en disant : comme ceci et comme cela ! ils finirent tout de même par se demander : « Mais qui d'entre nous leur posera la question ? » Et quelques-uns opinèrent que cela revenait au portefaix.

Sur ces entrefaites, les jeunes filles leur demandèrent : « Ô bonnes gens, de quoi parlez-vous ? » Alors le portefaix se leva, se tint devant la maîtresse de la maison et lui dit : « Ô ma souveraine, je te demande et te conjure au nom d'Allah, de la part de tous ces convives, de nous dire l'histoire de ces deux chiennes, et pourquoi tu les as ainsi châtiées pour ensuite pleurer sur elles et les embrasser ! Et dis-nous aussi, pour que nous l'entendions, la cause de l'empreinte des coups de fouet et de verges sur le corps de ta sœur ! Et telle est notre demande ! Et maintenant que la paix soit avec toi ! »

Alors la maîtresse de la maison demanda à tous ceux qui étaient réunis : « Est-ce vrai ce que le portefaix dit en votre

nom ? » Et tous, à l'exception de Giafar, répondirent : « Oui, c'est vrai ! » Et Giafar ne dit pas un mot.

Alors la jeune fille, en entendant leur réponse, dit : « Par Allah ! ô nos hôtes, voici que vous venez de commettre à notre égard la pire des offenses et la plus criminelle ! Or, précédemment nous vous avions posé la condition que si quelqu'un parlait de ce qui ne le regardait pas, il entendrait des choses qui ne lui agréeraient point ! Et ne vous a-t-il pas suffi d'être entrés dans notre maison et d'avoir mangé de nos provisions ? Mais ce n'est point de votre faute, mais de la faute de notre sœur qui vous a amenés chez nous ! »

À ces paroles, elle retroussa ses manches sur ses poignets, frappa le sol trois fois de son pied et s'écria : « Hé ! Accourez vite ! » Et aussitôt s'ouvrit la porte d'une des garde-robes sur lesquelles étaient abaissés les rideaux, et en sortirent sept nègres solides brandissant à la main des glaives aiguisés. Et elle leur dit : « Attachez les bras de ces gens à langue trop longue, et liez-les les uns aux autres ! » Et les nègres exécutèrent l'ordre, et dirent : « Ô notre maîtresse, ô fleur cachée loin du regard des hommes, nous permets-tu de leur trancher la tête ? » Elle répondit : « Patientez encore une heure sur eux ! car je veux, avant de leur couper le cou, les interroger pour savoir qui ils sont ! »

Alors le portefaix s'écria : « Par Allah ! ô ma maîtresse, ne me tue pas pour le crime fait par d'autres ! Eux tous ici ont failli et commis un vrai crime, mais pas moi ! Oh, par Allah ! quelle nuit heureuse et agréable nous aurions passée si nous avions été indemnes de la vue de ces saâlik de malheur ! car ces saâlik de mauvais augure mettraient en ruine, par leur seule présence, la ville la plus florissante rien qu'en y entrant ! » Et là-dessus il récita une strophe :

Qu'il est beau le pardon de la part du fort, qu'il est beau, surtout accordé à un être sans défense !…

Et toi, je te conjure, par l'amitié inviolable qui est entre nous, ne tue point l'innocent à cause du coupable.

Lorsque le portefaix eut fini de parler, la jeune fille se mit à rire.

— À ce moment, Schahrazade vit approcher le matin et se tut discrètement.

Mais lorsque fut la onzième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que lorsque la jeune fille se mit à rire après s'être mise en colère, elle s'approcha de la compagnie et dit : « Racontez-moi tout ce qu'il faut me raconter, car vous n'avez plus qu'une heure à vivre ! D'ailleurs, si je patiente ainsi, c'est que vous êtes de pauvres gens ; car si vous étiez parmi les plus considérés ou les plus grands de votre tribu, ou si vous étiez des gouvernants, il est certain que je vous aurais expédiés plus vite encore pour vous punir ! »

Alors le khalifat dit à Giafar : « Malheur à nous, ô Giafar ! Révèle-lui qui nous sommes, sinon elle va nous tuer ! » Et Giafar répondit : « Nous n'avons que ce que nous avons mérité ! » Mais le khalifat lui dit : « Il ne faut pas faire de plaisanterie au moment où il faut être sérieux, car chaque chose a son temps ! »

Alors la jeune fille s'approcha des saâlik et leur dit : « Êtes-vous frères ? » Ils lui répondirent : « Non, par Allah ! Nous ne sommes que les plus pauvres des pauvres, et nous vivons de notre métier en posant des ventouses et en faisant des scarifications ! » Alors elle s'adressa à chacun d'eux et lui demanda : « Es-tu né borgne ? » Il répondit : « Non, par Allah ! mais l'histoire de la perte de mon œil est une histoire tellement étonnante que, si elle était écrite avec l'aiguille sur le coin de l'œil, elle serait une leçon à qui la lirait avec respect ! » Et le second et le troisième lui firent la même réponse. Puis tous ensemble lui dirent : « Chacun de nous est

d'un pays différent et nos histoires sont étonnantes et nos aventures prodigieusement étranges ! » Alors la jeune fille se tourna vers eux et leur dit : « Que chacun de vous raconte son histoire et la cause de sa venue à notre maison. Et ensuite que chacun de vous porte la main à son front pour nous remercier et qu'il s'en aille à sa destinée ! »

Alors le premier qui s'avança fut le portefaix, qui dit : « Ô ma maîtresse, moi, de mon état d'homme, je suis portefaix, rien de plus ! La pourvoyeuse que voici me fit porter une charge et vint ici avec moi. Et il m'est arrivé avec vous autres ce que vous savez fort bien, et que je ne veux pas répéter ici, vous comprenez pourquoi. Et telle est toute mon histoire, car je n'ajouterai pas un mot de plus. Et je vous souhaite la paix ! »

Alors la jeune fille lui dit : « Allons ! porte un peu la main à ta tête pour voir si elle est bien à sa place, lisse tes cheveux et va-t-en ! » Mais le portefaix dit : « Non, par Allah ! je ne m'en irai que lorsque j'aurai entendu le récit de mes compagnons que voici. »

Alors le premier saâlouk d'entre les saâlik s'avança pour raconter son histoire, et dit :

HISTOIRE DU PREMIER SAÂLOUK

« Je vais, ô ma maîtresse, t'apprendre le motif qui m'obligea à raser ma barbe et à perdre mon œil !

Sache donc que mon père était roi. Il avait un frère, et ce frère était roi dans une autre ville. Pour ce qui est de ma

naissance, il y eut cette coïncidence que ma mère m'enfanta le jour même de la naissance du fils de mon oncle.

Puis les années passèrent, et puis des années et des jours, et moi et le fils de mon oncle nous grandissions. Il faut que je te dise qu'il m'arrivait d'aller, à des intervalles de quelques années, faire une visite à mon oncle, et même de rester chez lui de nombreux mois. La dernière fois que je lui fis visite, le fils de mon oncle me reçut avec un accueil des plus larges et des plus généreux ; il fit égorger des moutons en mon honneur, et clarifier des vins nombreux. Puis nous commençâmes à boire, et tellement que le vin fut plus fort que nous. Alors le fils de mon oncle me dit : « Ô fils de mon oncle ! toi que j'aime d'une façon toute particulière, j'ai à te demander une chose importante, et je voudrais ne te voir pas me la refuser ou m'empêcher de faire ce que j'ai résolu ! » Je lui répondis : « Certainement, et de tout cœur amical et généreux ! » Alors, pour avoir toute confiance, il me fit prêter le serment le plus sacré en me faisant jurer sur notre sainte religion. Il se leva aussitôt, s'absenta quelques instants, puis s'en revint avec, derrière lui, une femme toute parée, toute parfumée délicieusement, vêtue de vêtements somptueux qui devaient coûter un prix fort considérable. Et il se tourna vers moi, avec la femme derrière lui, et me dit : « Prends cette femme, et précède-moi vers l'endroit que je vais t'indiquer. (Et il m'indiqua l'endroit en me le spécifiant de telle sorte que je le compris bien.) Et là tu trouveras telle tombe au milieu des autres tombes, et tu m'y attendras ! » Et je ne pus lui refuser cela, ni me récuser devant cette demande, à cause du serment que j'avais juré avec ma main droite ! Et je pris la femme et je m'en allai et j'entrai sous le dôme de la tombe avec elle, et nous nous assîmes à attendre le fils de mon oncle que nous vîmes bientôt arriver portant avec lui une tasse remplie d'eau, un sac contenant du plâtre et une ha-

chette. Il déposa tout cela, ne garda avec lui que la hachette, et alla vers la pierre de la tombe sous le dôme ; il enleva les pierres une à une et les rangea de côté ; puis, avec cette hachette, il se mit à creuser la terre jusqu'à ce qu'il eût mis à découvert un couvercle grand comme une petite porte ; il l'ouvrit et au-dessous apparut un escalier voûté. Alors il se tourna vers la femme et lui dit en lui faisant signe : « Allons ! tu n'as qu'à choisir ! » Et la femme tout de suite descendit l'escalier et disparut. Alors il se tourna vers moi et me dit : « Ô fils de mon oncle ! je te prie de compléter le service que tu viens de me rendre. Lorsque je serai descendu là-dedans, tu refermeras le couvercle et tu le recouvriras de terre comme il était auparavant. Et ainsi tu compléteras le service rendu. Quant à ce plâtre qui est dans le sac, et quant à cette eau qui est dans la tasse, tu les mélangeras bien ; puis tu remettras les pierres comme avant, et avec ce mélange tu plâtreras les pierres à leurs jointures comme avant, et tu feras en sorte que nul ne puisse deviner et dire : « Voici un fosse fraîche dont le plâtrage est récent, mais les pierres vieilles ! » Car, ô fils de mon oncle, voici une année entière que j'y travaille, et il n'y a qu'Allah qui le sache ! Et telle est ma prière ! » Puis il ajouta : « Et maintenant puisse Allah ne pas trop m'accabler de tristesse pour ton absence loin de moi, ô le fils de mon oncle ! » Puis il descendit l'escalier et s'enfonça dans la tombe. Quand il eut disparu à mes regards, je me levai, je refermai le couvercle, et je fis comme il m'avait ordonné de faire, de sorte que la tombe redevint comme elle était.

Je revins alors au palais de mon oncle ; mais mon oncle était à la chasse à pied et à courre ; et alors je m'en allai me coucher cette nuit-là. Puis, quand vint le matin, je me mis à réfléchir sur toutes ces choses de la nuit dernière, et sur tout ce qui était survenu entre moi et le fils de mon oncle ; et je

me repentis de l'action que j'avais faite. Mais le repentir ne sert jamais ! Alors je retournai vers les tombes, et je cherchai la tombe en question sans pouvoir arriver à la reconnaître. Et je continuai mes recherches jusqu'à l'approche de la nuit sans pouvoir en retrouver le chemin. Je retournai alors au palais, et je ne pus ni boire ni manger, et toutes mes idées travaillaient au sujet du fils de mon oncle, et je ne pus tout de même découvrir quoi que ce soit ! Alors je m'affligeai d'une affliction considérable, et je passai toute ma nuit fort affligé jusqu'au matin. Je revins alors une seconde fois au cimetière en pensant à tout ce qu'avait fait le fils de mon oncle, et je me repentis fort de l'avoir écouté ; puis je me remis à chercher la tombe au milieu de toutes les autres tombes, sans pouvoir la découvrir. Je continuai ainsi mes recherches durant sept jours, et je ne trouvai point le vrai chemin. Alors mes soucis et les mauvaises suggestions augmentèrent tellement que je fus sur le point de devenir fou.

Pour trouver un remède et un repos à mes chagrins, je songeai au voyage et je partis pour retourner chez mon père. Au moment même où j'arrivais aux portes de la ville de mon père, une troupe d'hommes surgit, se jeta sur moi et me lia les bras. Alors je fus complètement stupéfait de cette action, vu que j'étais le fils du sultan de la ville, et que ceux-là étaient les serviteurs de mon père et aussi mes jeunes esclaves. Et j'eus une peur considérable, et je me dis en moi-même : « Qui sait ce qui a pu arriver à mon père ! » Alors je me mis à questionner à ce sujet ceux qui m'avaient lié les bras ; et ils ne me rendirent aucune réponse. Mais, peu d'instants après, l'un d'eux, qui était un de mes jeunes esclaves, me dit : « La destinée du temps s'est montrée agressive à l'égard de ton père. Les soldats l'ont trahi et le vizir l'a fait mettre à mort. Quant à nous, nous étions en embuscade pour attendre ta chute entre nos mains. »

Là-dessus, ils m'enlevèrent, et moi je n'appartenais vraiment plus à ce monde, tant ces nouvelles entendues m'avaient consterné, tant la mort de mon père m'avait saisi de douleur. Et ils me traînèrent soumis entre les mains du vizir qui avait tué mon père. Or, entre ce vizir et moi, il y avait une vieille inimitié. Le motif de cette inimitié, c'est que j'étais très enflammé pour le tir à l'arbalète. Or, il y eut cette coïncidence qu'un jour d'entre les jours, où j'étais sur la terrasse du palais de mon père, un grand oiseau descendit sur la terrasse du palais du vizir, alors que le vizir s'y trouvait : je voulus atteindre l'oiseau avec l'arbalète, mais l'arbalète manqua l'oiseau et atteignit l'œil du vizir et l'abîma avec la volonté et le jugement écrit d'Allah ! Comme dit le poète :

Laisse les destinées s'accomplir, et n'essaie de remédier qu'aux actions des juges de la terre !

Devant toute chose n'aie point de joie et n'aie point d'affliction, car les choses ne sont point éternelles !

Nous avons accompli notre destinée, nous avons suivi à la lettre les lignes qui pour nous ont été écrites par le Sort ; car celui pour qui une ligne a été tracée par le Sort ne saurait que la parcourir.

Le saâlouk continua ainsi :

Lorsque j'abîmai ainsi irrémédiablement l'œil du vizir, le vizir n'osa rien dire, car mon père était le roi de la ville.

Et telle était la cause de l'inimitié entre moi et lui.

Quand donc, les bras liés, je fus amené devant lui, il ordonna de me couper le cou ! Alors je lui dis : « Vas-tu me tuer sans un crime de moi ? » Il répondit : « Et quel crime

plus considérable que celui-ci ? » Et il me fit signe vers son œil perdu. Alors je lui dis : « Je fis cela par mégarde. » Mais il me répondit : « Si, toi, tu le fis par mégarde, moi, je le ferai d'une façon préméditée ! » Puis il s'écria : « Qu'on l'amène entre mes mains ! » Et on m'amena entre ses mains.

Alors il allongea la main et enfonça son doigt dans mon œil gauche, et me l'abîma complètement.

Et c'est depuis ce temps-là que je suis borgne, comme vous le voyez tous.

Après cela, le vizir me fit lier et mettre dans une caisse. Puis il dit au porte-glaive : « Je te confie celui-ci. Sors ton sabre du fourreau. Et emmène-le d'ici. Prends-le en dehors de la ville, tue-le, et laisse-le là manger par les bêtes fauves. »

Alors le porte-glaive m'emmena et s'en alla jusqu'à ce qu'il sortît de la ville. Il me tira alors de la caisse, lié des mains et enchaîné des pieds, et voulut me bander les yeux avant de me mettre à mort. Alors je me mis à pleurer et à réciter ces strophes :

Je t'ai pris comme une cuirasse à toute épreuve pour me garantir des javelots ennemis : et tu as été toi-même le fer de lance, le fer aigu qui transperce !

Pour moi, quand la puissance était mon lot, ma main droite, qui devait punir, s'abstenait, en passant l'arme à ma main gauche impuissante. Ainsi j'agissais.

Épargnez-moi donc, de grâce, les reproches cruels et les blâmes, et laissez mes ennemis seulement me lancer les flèches de douleur !

À ma pauvre âme éprouvée par les tortures ennemies, accordez le don du silence, et ne la comprimez pas par la dureté des paroles et leur poids !

— J'ai pris mes amis pour me servir de solides cuirasses ! Ils le furent ! Mais contre moi, entre les mains de mes ennemis !

Je les ai pris pour me servir de flèches meurtrières ! Ils le furent ! Mais dans mon cœur !

J'ai cultivé des cœurs avec ferveur pour les rendre fidèles. Ils furent fidèles ! Mais en d'autres amours !

Je les ai soignés avec toute ma ferveur pour qu'ils soient constants ! Mais dans la trahison !

Lorsque le porte-glaive entendit mes vers, il se rappela alors qu'il avait été le porte-glaive de mon père et que je l'avais moi-même comblé de bienfaits, et il me dit : « Comment allais-je te tuer ? Et je suis ton esclave soumis ! » Puis il me dit : « Bondis ! Tu as la vie sauve ! Et ne reviens plus dans cette contrée, car tu périrais et tu me ferais périr avec toi ; comme dit le poète :

Va ! libère-toi, ami, et sauve ton âme de la tyrannie de tous les liens ! Et laisse les maisons servir de tombeaux à ceux qui les ont bâties !

Va ! Tu trouveras d'autres terres que les tiennes, d'autres pays que ton pays ; mais jamais tu ne trouveras d'autre âme que ton âme !

Songe ! quelle étonnante chose, quelle chose insensée de vivre dans un pays d'humiliations, quand la terre d'Allah est large à l'infini !

Pourtant ! il est écrit !... il est écrit que l'homme dont la destinée est de mourir dans une terre, ne pourra que mourir dans la terre de sa destinée ! Mais toi, connais-tu la terre de ta destinée ?...

Et, surtout, n'oublie point que le cou du lion ne se développe et grossit que lorsque l'âme du lion s'est développée, en toute liberté ! »

Quand il eut fini ces vers, je lui embrassai les mains. Et je ne crus vraiment à mon salut qu'en me voyant déjà au loin envolé.

Par la suite, je me consolai de la perte de mon œil en songeant à ma délivrance de la mort. Et je continuai à voyager, et j'arrivai à la ville de mon oncle. J'entrai donc chez lui, et je lui appris ce qui était arrivé à mon père et ce qui m'était arrivé, à moi, pour perdre ainsi mon œil. Alors il se mit à pleurer beaucoup de pleurs, et s'écria : « Ô fils de mon frère ! tu viens d'ajouter une affliction à mes afflictions et une douleur à mes douleurs. Car je dois t'apprendre que le fils de ton pauvre oncle qui est devant toi s'est perdu depuis des jours et des jours, et je ne sais ce qui lui est arrivé, et personne ne peut me dire où il est ! » Puis il se mit à pleurer tellement qu'il s'évanouit. Lorsqu'il revint à lui, il me dit : « Ô mon enfant ! je me suis affligé une affliction considérable pour le fils de ton oncle, moi ton oncle ! Et toi, tu viens d'ajouter une peine à mes peines, en me racontant ce qui t'est arrivé et ce qui est arrivé à ton père ! Mais pour toi, ô mon enfant, il vaut encore mieux avoir perdu l'œil que la vie ! »

À ces paroles, je ne pus plus me taire sur ce qui était arrivé au fils de mon oncle, son enfant à lui. Je lui révélai donc toute la vérité. À mes paroles, mon oncle se réjouit à la li-

mite de la joie, vraiment il se réjouit fort à mes paroles sur son fils. Et il me dit : « Oh ! fais-moi vite voir cette tombe. » Et je lui répondis : « Par Allah ! ô mon oncle, je ne sais son emplacement. Car je suis allé bien des fois la rechercher, sans pouvoir en trouver l'emplacement ! »

Alors, moi et mon oncle, nous allâmes au cimetière, et, cette fois, en regardant à droite et en regardant à gauche, je finis par reconnaître la tombe. Alors, moi et mon oncle, nous fûmes à la limite de la joie, et nous entrâmes sous le dôme ; nous enlevâmes la terre et puis le couvercle ; et, moi et mon oncle, nous descendîmes cinquante marches d'escalier. Lorsque nous arrivâmes au bout de l'escalier, nous vîmes une fumée monter vers nous, qui nous aveugla. Mais aussitôt mon oncle prononça la Parole qui enlève toute crainte à qui la prononce, celle-ci : « Il n'y a de pouvoir et de force qu'en Allah le Très-Haut, le Tout-Puissant ! »

Alors nous marchâmes, et nous arrivâmes dans une grande salle remplie de farine, de grains de toutes les espèces, de mets de toutes sortes, et de bien d'autres choses aussi. Et nous vîmes, au milieu de la salle, un rideau abaissé sur un lit. Alors mon oncle regarda à l'intérieur du lit, et trouva et reconnut son fils, qui était là aux bras de la femme qui était descendue avec lui ; mais tous deux étaient devenus du charbon noir, absolument comme s'ils avaient été jetés dans une fosse de feu !

À cette vue, mon oncle cracha au visage de son fils et s'écria : « Tu le mérites bien, ô scélérat ! Ceci c'est le supplice de ce bas monde, mais il te reste encore le supplice de ce bas monde, qui est le plus terrible et plus durable ! » Et ce disant, mon oncle après avoir craché à la figure de son fils,

se déchaussa de sa babouche, et de la semelle il le frappa à la face.

— À ce moment de son récit, Schahrazade vit s'approcher le matin, et, discrète, ne voulut point profiter davantage de la permission accordée.

Mais lorsque fut la douzième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le saâlouk dit à la jeune fille, pendant que toute l'assemblée, ainsi que le khalifat et Giafar, écoutait le récit :

Donc, après que mon oncle, avec la semelle de sa babouche, eût frappé au visage son fils qui était étendu là comme du charbon noir, moi, je fus prodigieusement étonné de ce coup-là. Et je m'affligeai beaucoup sur le fils de mon oncle, en les voyant devenus ainsi du charbon noir, lui et l'adolescente ! Puis je m'écriai : « Par Allah ! ô mon oncle, allons ! allège un peu les soucis de ton cœur ! Car, moi, mon cœur travaille beaucoup ainsi que mon être intime au sujet de ce qui arrive à ton enfant ! Et surtout je m'afflige de le voir ainsi devenu, lui et la jeune fille, du charbon noir ; et de te voir, toi, son père, ne pas te contenter de cela et le frapper avec la semelle de ta babouche ! » Alors mon oncle me raconta ceci :

« Ô fils de mon frère ! sache que cet enfant, qui est le mien, dès son enfance s'enflamma d'amour pour sa propre sœur. Et, moi, toujours je l'éloignais d'elle, et je me disais en moi-même : « Sois tranquille ! Ils sont encore trop jeunes ! » Mais pas du tout ! À peine étaient-ils devenus pubères, qu'entre eux survint la mauvaise action, et je l'appris ! Mais, vraiment, je ne le crus pas tout à fait ! Pourtant je le réprimandai d'une réprimande terrible, et je lui dis : « Prends bien garde à ces actions scélérates, que nul n'a faites avant toi et que nul ne fera après toi ! Sinon, nous serons, parmi les rois,

dans la honte et l'ignominie jusqu'à la mort ! Et les courriers à cheval propageront nos histoires dans le monde entier ! Garde-toi donc bien de ces actes, sinon, je te maudirai et je te tuerai ! » Puis je pris soin de le séparer d'elle, et de la séparer de lui. Mais il faut croire que cette scélérate l'aimait d'un amour considérable ! Car le Cheitan consolida son œuvre en eux !

Quand donc mon fils vit que je l'avais séparé de sa sœur, il dut alors faire cette place qui est sous terre, sans rien dire à personne. Et, comme tu le vois, il y transporta des mets, et tout cela ! Et il profita de mon absence, quand j'étais à la chasse, pour venir ici avec sa sœur !

C'est alors que la justice du Très-Haut et Très-Glorieux fut émue ! Et elle les brûla tous les deux ici-même ! Mais le supplice du monde futur est encore plus terrible et plus durable ! »

Et là-dessus mon oncle se mit à pleurer, et moi aussi avec lui. Puis il me dit : « Désormais tu seras mon enfant à la place de l'autre ! »

Alors, moi, pendant une heure, je me mis à méditer sur les affaires de ce monde d'ici-bas, et, entre autres choses, à la mort de mon père par ordre du vizir, à son trône usurpé, à mon œil abîmé que vous voyez, vous tous ! et à tout ce qui était arrivé au fils de mon oncle en fait de choses étranges ; et je ne pus m'empêcher de pleurer !

Après cela, nous sortîmes de la tombe ; et nous refermâmes le couvercle ; puis nous le couvrîmes de terre et nous mîmes la tombe dans l'état où elle était auparavant ; et ensuite nous retournâmes à notre demeure.

À peine y étions-nous arrivés et assis, que nous entendîmes des sons d'instruments de guerre, de tambours et de trompettes, et nous vîmes courir des guerriers : et toute la ville fut pleine de rumeurs, de bruit et de la poussière soulevée par les sabots des chevaux. Et vraiment notre esprit devint fort perplexe de ne pouvoir arriver à connaître la cause de tout cela. Enfin le roi, mon oncle, finit par en demander la raison, et on lui répondit : « Ton frère a été tué par son vizir, qui s'est hâté de rassembler tous les soldats et toutes les troupes et de venir ici au plus vite, pour prendre subitement la ville d'assaut ! Mais les habitants de la ville ont vu qu'ils ne pouvaient lui résister : aussi lui ont-ils livré la ville à discrétion ! »

À ces paroles, moi, je me dis en moi-même : « Sûrement, il me tuerait si je tombais entre ses mains ! » Et, de nouveau, les chagrins et les soucis s'amoncelèrent en mon âme, et je me remis à me remémorer tristement tous les malheurs survenus à mon père à ma mère. Et je ne savais plus que faire. D'un autre côté, si je venais à me montrer, les habitants de la ville et les soldats de mon père me reconnaîtraient, et chercheraient à me tuer et à me perdre ! Et je ne trouvai guère d'autre expédient que celui de me raser la barbe. Aussi je me rasai la barbe, je me déguisai sous d'autres habits et je quittai la ville. Et je me mis en marche vers cette ville de Baghdad, où j'espérais arriver en sécurité et trouver quelqu'un qui me fît parvenir jusqu'au palais de l'émir des Croyants, le khalifat du Maître des Univers, Haroun Al-Rachid, à qui je voulais raconter mon histoire et mes aventures.

Je finis par arriver en sécurité dans cette ville de Baghdad, cette nuit même. Et je ne sus où aller ni où venir, et je devins fort perplexe. Mais tout à coup je me trouvais face à face avec ce saâlouk-ci. Alors je lui souhaitai la paix et lui

dis : « Je suis étranger. » Il me répondit : « Je suis étranger, moi aussi. » Nous causions amicalement, quand nous vîmes arriver vers nous ce saâlouk-là, notre troisième compagnon. Il nous souhaita la paix et nous dit : « Je suis étranger. » Nous lui répondîmes : « Nous sommes étrangers, nous aussi. » Alors nous marchâmes ensemble jusqu'à ce que les ténèbres nous eussent surpris. Alors la destinée nous conduisit heureusement jusqu'ici, auprès de vous, nos maîtresses !

Et telle est la cause de ma barbe rasée et de mon œil abîmé ! »

À ce récit du premier saâlouk, la jeune fille lui dit : « Allons ! c'est bien ! et maintenant caresse un peu ta tête[46]. Et va-t'en vite ! »

Mais le premier saâlouk lui répondit : « Ô ma maîtresse, vraiment je ne m'en irai que lorsque j'aurai entendu le récit de tous mes compagnons que voici. »

Pendant ce temps, toute l'assistance était émerveillée de cette histoire étonnante, et le khalifat dit même à Giafar : « Certes, de ma vie je n'ai entendu une aventure pareille à celle de ce saâlouk ! »

Alors le premier saâlouk alla s'asseoir en se croisant les jambes ; et le deuxième saâlouk s'avança, baisa la terre entre les mains de la jeune maîtresse de la maison, et raconta ceci :

---

[46] C'est-à-dire : fais le geste de saluer, en portant la main à la tête. C'est une des façons de faire le salut oriental.

HISTOIRE DU DEUXIÈME SAÂLOUK

« Vraiment, ô ma maîtresse, moi je ne suis pas né borgne. Mais mon histoire, que je vais te raconter, est si étonnante que, si elle était écrite avec l'aiguille sur le coin intérieur de l'œil, elle servirait de leçon à qui est capable de s'instruire !

Tel que tu me vois, je suis roi, fils de roi ! Sache aussi que je ne suis point un ignorant : j'ai lu le Koran ; j'en ai lu les sept narrations ; j'ai lu aussi les livres capitaux, les livres essentiels des maîtres de la science ; j'ai lu la science des astres et les paroles des poètes. Enfin, je me suis appliqué tellement dans l'étude de toutes les sciences, que j'ai surpassé tous les vivants de mon siècle.

Aussi mon nom grandit-il auprès de tous les écrivains. De plus, ma renommée s'étendit dans tous les districts et dans toutes les contrées, et ma valeur fut connue de tous les rois. C'est alors que le roi de l'Inde en entendit parler. Et il envoya prier mon père de m'envoyer auprès de lui, et, en même temps qu'il me demandait, il envoya à mon père des cadeaux somptueux et des présents vraiment dignes de rois. Aussi mon père consentit, et me fit préparer six navires pleins de toutes les choses, et je partis.

Notre voyage par mer dura un mois entier, après quoi nous arrivâmes à une terre. Là, nous débarquâmes nos chevaux, qui étaient avec nous dans les navires, et nos chameaux ; et nous chargeâmes dix de nos chameaux de cadeaux destinés au roi de l'Inde. Mais, à peine étions-nous en marche, qu'un nuage de poussière s'éleva en s'approchant, et couvrit toutes les régions du ciel et de la terre, et dura ainsi pendant une heure de la journée ; puis il se dissipa, et d'en

dessous apparurent soixante cavaliers semblables à des lions en courroux. Lorsque nous les eûmes bien regardés, nous vîmes que c'étaient des Arabes du désert, des bandits coupeurs de routes ! Et lorsqu'ils nous eurent aperçus, alors que nous commencions à fuir et que nous avions avec nous dix charges de cadeaux destinés au roi de l'Inde, ils coururent derrière nous et dirigèrent leur galop, toutes rênes lâchées, de notre côté. Alors, nous, nous leur fîmes des signes avec nos doigts, et nous leur dîmes : Nous sommes des envoyés nour le puissant roi de l'Inde ! Ne nous faites donc pas de mal ! Et ils nous dirent : « Nous ne sommes pas sur sa terre ni sous sa dépendance ! » Là-dessus, ils tuèrent quelques-uns de mes jeunes serviteurs, pendant que, les autres et moi, nous prenions la fuite dans toutes les directions, moi après avoir été blessé d'une blessure énorme. Pendant ce temps, les Arabes du désert s'occupèrent à piller nos richesses, et nos cadeaux restés sur le dos des chameaux.

Quant à moi, dans ma fuite, je ne sus plus ni où j'étais, ni ce que je devais faire. Hélas ! naguère encore, j'étais dans les grandeurs, et maintenant dans la misère et la pauvreté ! Et je persistai dans ma fuite jusqu'à ce que je fusse arrivé au sommet d'une montagne, où je trouvai une grotte ; et je pus enfin m'y reposer et passer la nuit.

Le matin, je sortis de la grotte, et je continuai à marcher jusqu'à ce que je fusse arrivé à une ville splendide et prospère, au climat si merveilleux que l'hiver n'avait sur elle aucune prise et que le printemps la couvrait toujours de ses roses. Aussi je me réjouis fort de ma venue en cette ville, surtout dans l'état de fatigue où je me trouvais, accablé que j'étais par la marche et la fatigue où je me trouvais, accablé que j'étais par la marche et la fuite. Et vraiment j'étais dans un état triste de pâleur. Et j'étais bien changé.

Dans cette ville, je ne savais où me diriger, quand, passant à côté d'un tailleur qui cousait dans sa boutique, j'allai à lui et je lui souhaitai la paix ! Il me rendit mon souhait de paix, et m'invita cordialement à m'asseoir, et m'embrassa, et m'interrogea avec bonté sur la cause qui m'éloignait de mon pays. Alors je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, depuis le commencement jusqu'à la fin. Alors il fut très affligé pour moi, et me dit : « Ô tendre jeune homme, il ne faut rien dire de toute cette histoire à qui que ce soit ! Car j'ai bien peur pour toi du roi de cette ville : c'est le plus grand ennemi de ton père, et il a une ancienne vengeance à tirer de lui ! »

Après cela, il me prépara à manger et à boire ; et moi, je mangeai et je bus, et lui aussi avec moi. Et nous passâmes la nuit à causer ; et il me donna une place dans un coin de sa boutique, où je m'étendis, et lui aussi, pour dormir. Ensuite il m'apporta tout ce dont je pouvais avoir besoin, un matelas et une couverture.

Je demeurai de la sorte chez lui pendant trois jours, après lesquels il me demanda : « Sais-tu un métier qui puisse te faire gagner ta vie ? » Et je lui répondis : « Certes ! je suis un savant versé dans la jurisprudence, maître passé dans les sciences ; je sais lire et je sais compter ! » Mais il me répliqua : « Mon ami, tout ça, ce n'est pas un métier ; si tu veux (car il me voyait fort navré), mais il n'est guère achalandé sur le marché de notre ville ! Ici, dans notre ville, personne ne sait ni étudier, ni écrire, ni lire, ni compter. Mais, simplement, on sait gagner sa vie. » Alors je fus fort contrit, et je ne pus que lui répéter : » En vérité, par Allah ! je ne sais rien faire que ce que je viens de t'énumérer ! » Et il me dit : « Alors, mon garçon, serre la taille ! Et prends une hache et une corde, et va abattre des bûches dans la campagne, jusqu'à ce qu'Allah veuille t'accorder un meilleur sort ! Et

surtout, ne révèle à personne ta condition, car on te tuerait ! » À ces paroles, il alla m'acheter une hache et une corde, et m'envoya abattre du bois avec les autres bûcherons, après qu'il eut pris soin de me bien recommander à eux.

Je sortis alors avec les bûcherons et me mis à bûcher. Puis je mis ma charge de bois sur ma tête, je la portai en ville et la vendis pour un demi-dinar. J'achetai de quoi manger pour un peu de petite monnaie, et je gardai soigneusement le restant de la monnaie. Et ainsi, pendant toute une année, je continuai à travailler, et j'allai chaque jour faire visite à mon ami le tailleur, dans sa boutique, où je me reposais au frais, en me croisant les jambes dans mon coin.

Un jour, selon mon habitude, j'étais allé faire du bois à la campagne, et, en y arrivant, je trouvai une forêt touffue où il y avait beaucoup de bûches à faire. Je choisis alors un arbre qui était desséché, et me mis à enlever la terre tout autour de ses racines ; mais, comme j'y travaillais, la hache tout à coup fut prise dans un anneau de cuivre. Alors je retirai la terre tout autour, et je trouvai un couvercle de bois où était attaché l'anneau de cuivre. Et je l'enlevai. Et je découvris, au-dessous, un escalier. Je descendis jusqu'au bas de l'escalier et je trouvai une porte. J'entrai par la porte et je trouvai une magnifique salle d'un palais merveilleux et bien bâti. Et je trouvai à l'intérieur une adolescente admirable à l'égal de la plus belle des perles. Et telle, en vérité, que sa vue effaçait du cœur tout souci, toute affliction et tout malheur. Je la regardai, et aussitôt je m'inclinai dans l'adoration du Créateur qui lui avait dispensé tant de perfections et cette beauté.

Alors elle me regarda et me dit : « Es-tu un être humain ou un genni ? » Je lui répondis : « Un être humain. » Et elle

me dit : « Mais, alors, qui a pu te conduire en ce lieu où je me trouve depuis vingt ans sans avoir jamais vu un être humain ? » À ces paroles, que je trouvai pleines de délices et de douceur, je lui dis : « Ô ma maîtresse, c'est Allah qui m'a conduit à ta demeure, pour qu'enfin soient oubliées toutes mes peines et mes douleurs. » Et je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, depuis le commencement jusqu'à la fin. Et cela lui fit pour moi beaucoup de peine vraiment, car elle pleura et me dit : « Moi aussi, je vais te raconter mon histoire :

« Sache donc que je suis la fille du roi Aknamus, le dernier roi de l'Inde, maître de l'Île d'Ébène. Il m'avait marié avec le fils de mon oncle. Mais, la nuit même de mes noces, avant que j'eusse perdu ma virginité, un éfrit m'enleva, qui s'appelait Georgirus, fils de Rajmus, fils d'Eblis lui-même ! Il m'emporta et s'envola et me déposa en cet endroit-ci, où il transporta tout ce que je pouvais désirer en fait de confitures et de sucreries, de robes, d'étoffes précieuses, de meubles, de vivres et de boisson. Depuis ce temps-là, il vient me voir tous les dix jours, et couche une nuit avec moi, ici même, et s'en va le matin. Il me prévint aussi que, si j'avais besoin de lui pendant les dix jours réguliers qu'il passait loin de moi, je n'avais, fît-il jour ou fît-il nuit, qu'à toucher de la main ces deux lignes qui sont là écrites, sous la coupole de cette salle. Et, en effet, depuis lors, sitôt que je touche cette inscription, je le vois apparaître. Cette fois-ci, il y a déjà quatre jours qu'il n'est venu, et il lui reste encore six jours à être absent. Aussi pourrais-tu, toi, rester chez moi cinq jours, pour t'en aller ensuite un jour avant son arrivée. »

Et je répondis : « Certes ! je le peux. » Alors elle fut très joyeuse ; elle se leva toute droite, me prit la main, me fit passer à travers une porte à arceaux, et me conduisit finalement à un hammam gentil et agréable et plein d'une douce atmos-

phère. Alors, tout de suite, je me déshabillai, et elle aussi se déshabilla toute nue ; et tous deux nous entrâmes dans le bain. Après le bain, nous nous assîmes sur l'estrade du hammam, elle à côté de moi, et elle se mit à m'offrir à boire du sirop au musc et elle mit devant moi des pâtisseries délicieuses. Puis nous continuâmes à causer gentiment et à manger de tout cela qui était le bien de l'éfrit, son ravisseur.

Ensuite elle me dit : « Pour ce soir tu vas dormir et te bien reposer de tes fatigues, pour être ensuite bien dispos. »

Et moi, ô ma maîtresse, je voulus bien dormir, après l'avoir beaucoup remerciée. Et j'oubliai, en vérité, tous mes soucis !

À mon réveil, je la trouvai assise à côté de moi, et elle me massait agréablement les membres et les pieds. Alors j'invoquai Allah pour appeler sur elle toutes les bénédictions, et nous nous assîmes à causer pendant une heure, et elle me dit des choses fort gentilles. Elle me dit : « Par Allah ! auparavant, toute seule dans ce palais souterrain, j'avais bien de la tristesse et je sentais ma poitrine se rétrécir, car je ne trouvais personne avec qui causer, et cela pendant vingt ans ! Mais la louange à Allah ! Qu'il soit glorifié pour t'avoir ainsi conduit près de moi ! »

Puis, de sa voix douce, elle me chanta cette stance :

Si de ta venue
Nous avions été d'avance prévenues,
Pour tapis à tes pieds nous aurions étendu
Le pur sang de nos cœurs et le noir velours de nos yeux !
Nous aurions étendu la fraîcheur de nos joues
Et la jeune chair de nos cuisses soyeuses
Pour ta couche, ô voyageur de la nuit !

Car ta place est au-dessus de nos paupières !

À l'audition de ces vers, je la remerciai, la main sur le cœur ; et son amour s'incrusta encore plus violemment en moi ; et s'envolèrent mes soucis et mes peines. Ensuite nous nous mîmes à boire dans la même coupe, et cela jusqu'à la nuit : alors, cette nuit-là, je me couchai avec elle, dans la félicité. Et jamais de ma vie, je n'eus une nuit semblable à cette nuit-là. Aussi, quand vint le matin, nous nous levâmes fort contents l'un de l'autre et dans le bonheur en vérité !

Alors, moi, tout enflammé encore et surtout pour allonger mon bonheur, je lui dis : « Veux-tu que je te fasse sortir de dessous terre, et que je te débarrasse ainsi de ce genni-là ? » Alors elle se mit à rire, et me dit : « Tais-toi donc, et contente-toi de ce que tu as ! Voyons ! ce pauvre éfrit n'aura qu'un jour sur dix, et, toi, je te promets chaque fois les neuf autres jours ! » Alors, moi, emporté par l'ardeur de la passion, je m'avançai fort loin en paroles, car je lui dis : « Pas du tout ! je vais immédiatement détruire de fond en comble cette coupole où sont gravées ces inscriptions magiques, pour qu'ainsi l'éfrit vienne à ma portée et que je puisse le tuer ! Car, dès longtemps, je suis habitué à me faire un jeu du massacre de tous les éfrits de dessus et de dessous terre ! »

À ces paroles, et pour me calmer, elle se mit à me réciter ces vers :

Ô toi qui demandes un délai avant la séparation, et qui trouves dur l'éloignement, ne sais-tu qu'il est le moyen sûr de ne point s'attacher, mais simplement d'aimer ?

Ne sais-tu songer, et te dire que la lassitude est la règle même de tout attachement, et que la rupture est la conclusion de toute amitié !...

Mais moi, sans faire attention à ces vers qu'elle me récitait, je donnai un violent coup de pied à la coupole !...

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin, et se tut discrètement.

Et lorsque fut la treizième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le deuxième saâlouk, continua ainsi son récit à la jeune maîtresse de la maison :

Quand donc, ô ma maîtresse, j'allongeai à la coupole ce violent coup de pied, la femme me dit : « Voici l'éfrit ! Il arrive à nous ! Ne t'avais-je pas prévenu ? Or, par Allah ! tu me perds ! Pourtant songe toi, à te sauver, et sors par le même endroit d'où tu es venu ! »

Alors, moi, je me précipitai dans l'escalier. Mais malheureusement, à cause de la violence de ma terreur, j'oubliai en bas mes sandales et ma hache. Aussi, comme à peine j'avais grimpé quelques marches de l'escalier, je me retournai un peu pour jeter un dernier coup d'œil à mes sandales et à ma hache ; mais je vis la terre s'entr'ouvrir et en sortir un grand éfrit, horriblement hideux, qui dit à la femme : « Pourquoi cette terrible secousse dont tu viens de m'épouvanter ? Quel malheur t'arrive-t-il donc ? » Elle répondit : « Aucun malheur, en vérité, si ce n'est que tout à l'heure je sentais ma poitrine se rétrécir de ma solitude, et je me levais pour aller boire quelque boisson rafraîchissante qui fit se dilater ma poitrine, et, comme je me levais trop brusquement pour le faire, je glissai et tombai contre la coupole. » Mais l'éfrit lui dit : « Ô l'effrontée libertine ! comme tu sais mentir ! » Puis il se mit à regarder dans le palais, à droite, à gauche, et il finit par trouver mes sandales et ma hache. Alors il s'écria : « Hein ! que signifient ces ustensiles-là ? Dis ! D'où te viennent ces objets d'êtres humains ? » Elle répondit : « Tu viens

à l'instant de me les montrer ! Je ne les ai jamais auparavant aperçus. Probablement ils étaient accrochés derrière ton dos, et tu les auras toi-même apportés ici. » Alors, le genni, au comble de la fureur, s'écria : « Quelles paroles absurdes, louches et détournées ! Elles ne sauraient avoir de prise sur moi, ô débauchée ! »

À ces paroles, il la mit toute nue, la mit en croix entre quatre pieux fichés en terre, et, l'ayant mise à la torture, il commença à la questionner sur ce qui était arrivé. Mais, moi, je ne pus tolérer cela davantage ni entendre ses pleurs ; et je montai vite l'escalier en tremblant de terreur ; et, arrivé enfin au dehors, je replaçai le couvercle comme il était, et je le dérobai aux regards en le recouvrant de terre. Et je me repentis de mon action à la limite du repentir. Et je me mis à penser à l'adolescente, à sa beauté, et aux tortures que lui infligeait ce maudit-là, alors qu'elle était avec lui depuis déjà vingt ans. Et surtout je fus bien peiné à la pensée qu'il la torturait à cause de moi. Et, en ce moment, je me remis à penser aussi à mon père et à son royaume et à la misérable condition de bûcheron où j'étais, et, tout en pleurant, je récitai un vers sur ce triste sujet.

Après quoi, je continuai à marcher jusqu'à ce que je fusse arrivé chez mon camarade le tailleur. Et je le trouvai qui, à cause de mon absence, était assis comme s'il eût été sur le feu dans une poêle à frire. Et il était là qui m'attendait avec impatience. Et il me dit : « Hier, ne te voyant pas arriver comme à l'ordinaire, je passai la nuit avec mon cœur chez toi ! Et j'avais peur pour toi d'une bête fauve ou de quelque autre chose semblable dans la forêt. Mais que la louange soit à Allah pour ton salut ! » Alors, moi, je le remerciai pour sa bonté, j'entrai dans la boutique et m'assis dans mon coin ; et je me mis à penser, à ce qui m'était arrivé, et à

blâmer moi-même pour le coup de pied que j'avais donné à la coupole. Tout à coup, mon bon ami le tailleur entra et me dit : « Il y a, à la porte de la boutique, une personne, une sorte de Persan, qui te demande et qui a avec lui ta hache et tes sandales. Il les avait portées chez tous les tailleurs de la rue en leur disant : « Je sortis à l'aube pour aller à la prière du matin à l'appel du muezzin, et je trouvai sur ma route ces objets-là sans arriver à savoir à qui ils pouvaient appartenir. Dites-moi donc, vous autres, quel en est le propriétaire ! » Alors les tailleurs de notre rue qui te connaissent, en voyant la hache et les sandales, surent qu'ils t'appartenaient et donnèrent avec empressement ton adresse à ce Persan. Et il est là, qui t'attend à la porte de la boutique. Sors donc, et remercie-le pour sa peine, et prends ta hache et tes sandales. » Mais moi, à ces paroles, je sentis mon teint jaunir et tout mon corps s'affaisser de terreur. Et, pendant que j'étais dans cette prostration, tout d'un coup, la terre, devant mon coin, s'entr'ouvrit, et le Persan en question en sortit. C'était l'éfrit ! Il avait, pendant ce temps-là, mis sa jeune femme à la torture, et quelle torture ! Mais elle ne lui avait rien avoué. Alors il avait pris la hache et les sandales, et lui avait dit : « Je vais te prouver que je suis toujours Georgirus, de la postérité d'Eblis ! Et tu verras si je puis ou non l'amener ici le propriétaire de cette hache et de ces sandales ! »

C'est alors qu'il était venu employer cette ruse, dont j'ai parlé, auprès des tailleurs.

Il entra donc brusquement chez moi, de dessous terre, et aussitôt, sans perdre un instant, il m'enleva ! Il s'envola et s'éleva dans les airs ; puis il descendit et s'enfonça dans la terre ! Quant à moi, je perdis toute connaissance. C'est alors qu'il entra avec moi dans le palais souterrain où j'avais goûté la volupté. Et je vis l'adolescente toute nue, et le sang qui

coulait de ses flancs ! Alors mes yeux furent mouillés de larmes. Mais l'éfrit se dirigea vers elle et, l'empoignant, lui dit : « Ô débauchée ! le voici, ton amant ! » Alors l'adolescente me regarda et dit : « Je ne le connais point. Et je ne l'ai jamais vu qu'en ce moment-ci seulement. » Et l'éfrit lui dit : « Comment ? Voici devant toi le corps même du délit et tu n'avoues pas ! » Alors elle dit : « Je ne le connais pas. Et de ma vie je ne l'ai vu. Et il ne me convient pas de mentir à la face d'Allah ! » Alors l'éfrit lui dit : « Si vraiment tu ne le connais point, prends ce sabre et coupe-lui la tête ! » Alors elle prit le sabre, vint à moi et s'arrêta en face de moi. Alors, moi, jaune de terreur, je lui fis un signe négatif avec mes sourcils (pour la prier d'avoir pitié) et mes larmes coulaient le long de mes joues. Alors elle aussi me cligna de l'œil ; mais elle dit à haute voix : « C'est toi qui es la cause de tous nos malheurs ! » Alors, moi, de nouveau je lui fis signe avec mes sourcils, et de ma langue je lui dis des vers à double sens (que l'éfrit ne pouvait bien comprendre) :

Mes yeux savent assez te parler pour que ma langue devienne inutile ! Mes yeux seuls te révèlent les secrets dans mon cœur !

Quand tu m'es apparue, les douces larmes ruisselèrent, et je me fis muet : car mes yeux te parlaient assez de ma flamme !

Les paupières, en clignant, nous expriment tout sentiment ; et nul besoin, pour l'intelligent, de l'usage de ses doigts.

Nos sourcils nous tiennent lieu de toutes les autres choses. Silence donc ! et laissons la parole seulement à l'amour.

Alors la jeune femme comprit et mes signes et mes vers, et elle jeta de ses mains le sabre de l'éfrit. Alors l'éfrit prit le

sabre et me le lendit et me dit : « Coupe-lui le cou, et je te relâcherai et je ne te ferai aucun mal ! » Et moi, je dis : « Oui ! » Et je pris le sabre, et je m'avançai courageusement, et je levai le bras ! Alors elle me dit, en me faisant signe avec ses sourcils ; « Moi, ai-je lésé tes droits ? » Alors mes yeux furent remplis de larmes, et je jetai de mes mains le sabre et je dis à l'éfrit : « Ô puissant éfrit, ô héros robuste et invincible ! si cette femme était, comme tu le crois, de peu de foi et de raison, elle aurait trouvé licite la chute de ma tête coupée ! Or, au contraire, c'est le sabre lui-même qu'elle a jeté loin d'elle. Comment donc pourrais-je, à mon tour, trouver licite de lui couper le cou, surtout étant donné que jamais je ne l'ai vue avant cette heure-ci ? Donc, jamais je ne commettrai cette action, même si tu devais me faire boire la coupe de la mauvaise mort ! » À ce discours, l'éfrit s'écria : « Ha ! je constate bien maintenant l'amour qui est entre vous deux ! »

Et alors, ô maîtresse, ce maudit prit le sabre, en frappa la main de l'adolescente et la coupa ; puis il en frappa l'autre main et la coupa de même ; puis il coupa son pied droit ; puis il coupa son pied gauche. Et ainsi, avec quatre coups, il coupa les quatre membres. Et, moi, je regardais cela de mes yeux et je pensais mourir certainement.

À ce moment, la jeune femme me regarda à la dérobée et me cligna de l'œil. Mais, hélas ! l'éfrit vit ce clignement d'œil, et il s'écria : Ô fille de putain ! tu viens de commettre un adultère avec ton œil ! » Et alors il la frappa au cou avec le sabre, et lui coupa la tête. Ensuite il se tourna vers moi et me dit : « Sache, ô toi l'être humain, que, dans notre loi à nous, les genni, il nous est permis, et il nous est même licite et recommandable, de tuer l'épouse adultère ! Sache donc que cette adolescente, je l'ai enlevée la nuit de ses noces, quand elle n'avait encore que douze ans, et avant qu'aucun

autre eût couché avec elle ou l'eût connue ! Je l'ai portée ici, et je venais la voir un jour sur dix, pour passer la nuit avec elle, et je copulais avec elle sous l'aspect d'un Persan ! Mais du jour que j'ai constaté qu'elle me trompait, je l'ai tuée ! D'ailleurs elle ne m'a trompée qu'avec son œil seulement, l'œil qu'elle a cligné en te regardant. Quant à toi, comme je n'ai pu constater que tu eusses forniqué avec elle pour l'aider à me tromper, je ne te tuerai pas. Mais, tout de même, je veux, pour que tu ne puisses pas rire sur mon dos, te faire quelque mal qui t'enlève ta superbe ! Mais je te laisse choisir la variété que tu préfères parmi tous les maux. »

Alors, moi, ô maîtresse, je fus réjoui à la limite de la réjouissance en me voyant échapper à la mort. Et cela m'encouragea à abuser de la grâce. Et je lui dis : « Je ne sais vraiment que choisir au milieu de tous les maux ! Je préfère aucun ! » Alors l'éfrit courroucé frappa le sol du pied et s'écria : « Je te dis de choisir ! Ainsi, choisis sous quelle image tu préfères que je t'ensorcelle ! Préfères-tu l'image d'un âne ? Non ! L'image d'un chien ? L'image d'un mulet ? L'image d'un corbeau ? Ou bien l'image d'un singe ? » Alors je lui répondis, toujours en abusant, car j'avais l'espoir d'une grâce complète : « Par Allah ! ô mon maître Georgirus, de la postérité du puissant Eblis ! si tu me fais grâce, Allah te fera grâce ! car il te saura gré du pardon accordé à un homme bon Mouslem, qui ne t'a jamais fait de tort ! » Et je continuai à l'implorer à la limite de la prière, en me tenant humblement debout entre ses mains, et je lui dis : « Tu me condamnes injustement ! » Alors il me répondit : « Assez de paroles comme cela, sinon la mort ! N'abuse donc pas de ma bonté, car il me faut absolument t'ensorceler ! »

À ces paroles, il m'enleva, fendit la coupole et la terre au-dessus de nous, et s'envola avec moi dans les airs, et si

haut que je ne voyais plus la terre que sous l'aspect d'une écuelle d'eau. Alors il descendit sur le sommet d'une montagne et m'y déposa, il prit un peu de terre dans sa main, grommela quelque chose dessus en grognant comme ça : « Hum ! hum ! hum ! », prononça quelques paroles, puis jeta cette terre sur moi en s'écriant : « Sors de ta forme-ci et prends la forme d'un singe ! » Et, à l'instant même, ô ma maîtresse, je devins un singe, et quel singe ! Vieux d'au moins cent ans et assez laid ! Alors, moi, quand je me vis sous cet aspect, je fus d'abord mécontent et me mis à sauter ; et je sautais, en vérité ! Puis, comme cela ne me servait de rien, je me mis à pleurer sur moi-même et sur mon moi passé. Et l'éfrit riait d'une façon épouvantable, puis il disparut.

Alors je me mis à réfléchir sur les injustices du sort, et j'appris, à mes dépens, qu'en vérité le sort ne dépend point de la créature.

Après cela, je me mis à dégringoler du sommet de la montagne jusqu'au bas tout à fait. Et je me mis à voyager, en dormant la nuit dans les arbres ; et cela durant un mois, jusqu'à ce que je fusse arrivé sur le rivage de la mer salée. Je m'arrêtai là près d'une heure, et je finis par voir au milieu de la mer un navire que le vent favorable poussait vers le rivage, de mon côté. Alors, moi, je me cachai derrière un rocher et j'attendis. Quand je vis les hommes arriver et aller et venir, moi, je m'enhardis et je finis par sauter au milieu du navire. Alors l'un des hommes s'écria : « Chassez vite cet être de mauvais augure ! » Et un autre s'écria : « Non ! tuons-le ! » Et un troisième s'écria : « Oui ! tuons-le avec ce sabre ! » Alors, moi, je me mis à pleurer et j'arrêtai de ma patte le bout du sabre, et mes larmes coulaient abondamment.

Alors le capitaine eut pitié de moi, et leur dit : « Ô marchands, ce singe vient de m'implorer, et j'écoute sa prière ; il est sous ma protection ! Que personne ne l'arrête et ne le chasse ou l'incommode ! » Puis le capitaine se mit à m'appeler et à me dire des paroles agréables et bonnes ; et moi je comprenais toutes ses paroles. Aussi il me prit comme serviteur ; et moi je lui faisais toutes ses affaires et je le servais dans le navire.

Le vent nous fut favorable pendant cinquante jours ; et nous atterrîmes à une ville énorme et si pleine d'habitants qu'Allah seul peut en compter le nombre !

À notre arrivée, nous vîmes s'avancer vers notre navire des mamalik qui étaient envoyés par le roi de la ville. Ils s'approchèrent et souhaitèrent la bienvenue aux marchands, et leur dirent : « Notre roi vous fait des compliments pour votre bonne arrivée, et il nous charge de vous communiquer ce rouleau de parchemin et il dit : Que chacun de vous y écrive une ligne de sa belle écriture ! »

Alors, moi, toujours sous mon aspect de singe, je me levai et brusquement je saisis de leurs mains le rouleau de parchemin, et je sautai avec un peu plus loin. Alors ils eurent peur de me voir le déchirer et le jeter à l'eau. Et ils m'appelèrent avec des cris, et voulurent me tuer. Alors je leur fis signe que je savais et voulais écrire ! Et le capitaine leur dit : « Laissez-le écrire ! Si nous le voyons griffonner, nous l'empêcherons de continuer ; mais si, en vérité, il savait la belle écriture, je l'adopterais pour mon fils ! Car je n'ai jamais vu un singe plus intelligent. »

Alors, moi, je pris le calam, je l'appuyai sur le tampon de l'encrier, en étendant bien l'encre sur les deux faces du calam, et je commençai à écrire.

J'écrivis ainsi quatre strophes improvisées, chacune d'une écriture différente et selon un style différent : la première strophe d'après le mode *Rikaa ;* la seconde sur le mode *Rihani ;* la troisième sur le mode *Çoulci ;* et la quatrième selon le mode *Mouchik :*

a) *Le temps a déjà marqué les bienfaits et les dons des hommes généreux ; mais il a désespéré de pouvoir arriver à dénombrer les tiens jamais !*

Après Allah, le genre humain n'a recours qu'à toi, car tu es vraiment le père de tous les bienfaits !

b) *Je vous parlerai de sa plume :*

Sa plume ! C'est la première et l'origine même des plumes ! Sa puissance est une chose surprenante ; c'est elle qui l'a mis au nombre des savants remarquables.

De cette plume, tenue entre la pulpe de ses cinq doigts, coulent sur le monde cinq fleuves d'éloquence et de poésie !

c) *Je vous parlerai de son immortalité :*

Il n'y a point d'écrivain qui ne meure ; mais le temps éternise l'écriture de ses mains !

Aussi, ne laisse ta plume écrire que des choses qui pourraient te rendre fier au jour de la Résurrection !

d) *Si tu ouvres l'encrier, ne t'y plonge que pour tracer des lignes de donateur, des lignes bienfaisantes !*

Mais, si tu ne peux t'en servir pour écrire des donations, du moins que tu t'y plonges pour la beauté ! Et, de la sorte, tu seras parmi ceux qui comptent parmi les plus grands des écrivains !

Quand j'eus fini d'écrire, je leur tendis le rouleau de parchemin. Et tous furent dans la plus grande admiration, puis chacun inscrivit à tour de rôle une ligne de sa plus belle écriture.

Après quoi, les esclaves s'en allèrent porter le rouleau au roi. Lorsque le roi eut pris connaissance de toutes les écritures, il ne fut satisfait que de mon écriture à moi, qui était faite de quatre manières différentes, et pour laquelle j'étais réputé dans le monde entier, quand j'étais encore fils de roi.

Alors le roi dit à tous ses amis qui étaient présents et à ses esclaves : « Allez tous auprès du maître de cette belle écriture, et donnez-lui cette robe d'honneur pour qu'il s'en revête, et faites-le monter sur la plus belle de mes mules, et portez-le en triomphe aux sons des instruments, et amenez-le entre mes mains ! »

À ces paroles, tous se mirent à sourire. Et le roi, qui s'en aperçut, fut très fâché et s'écria : « Comment ! je vous donne un ordre, et vous riez de moi ! » Et ils répondirent : « Ô roi du siècle, nous prendrions bien garde de rire de tes paroles ! mais nous devons te dire que celui qui a écrit cette écriture si belle n'est point un fils d'Adam, mais un singe qui appartient au capitaine du navire ! Alors le roi fut prodigieusement étonné de leurs paroles, puis il se convulsa d'aise et d'hilarité, et s'écria : « Je désire acheter ce singe ! » Là-dessus, il ordonna à toutes les personnes de sa cour d'aller au navire recevoir le singe et de prendre avec eux la mule et la robe d'honneur, et leur dit : « Il faut absolument que vous le revêtiez de cette robe d'honneur, que vous le fassiez monter sur la mule et que vous l'ameniez ici ! »

Alors tous vinrent au navire et m'achetèrent très cher au capitaine, qui ne voulait pas d'abord ! Puis, moi, je fis signe

au capitaine pour lui dire que j'étais très affligé de le quitter. Puis, eux, m'emmenèrent, m'habillèrent avec la robe d'honneur, me firent monter sur la mule, et nous partîmes tous au son des instruments harmonieux de cette ville ; et tous les habitants et toutes les créatures humaines de la ville furent dans la stupéfaction et se mirent à regarder avec un intérêt énorme ce spectacle étonnant et prodigieux.

Lorsqu'on m'eut amené devant le roi et que je le vis, je baisai la terre entre ses mains à trois reprises et puis je restai immobile. Alors le roi m'invita à m'asseoir, et, moi, je me mis à genoux. Alors tous les assistants furent émerveillés de ma bonne éducation et de ma politesse admirable ; mais c'est encore le roi qui fut dans le plus grand émerveillement. Et aussitôt que je me fus mis ainsi à genoux, le roi ordonna à tout le monde de s'en aller, et tout le monde s'en alla. Il ne resta dans la salle que le roi, l'eunuque en chef, et un jeune esclave favori, et moi, ô ma maîtresse !

Alors le roi ordonna qu'on apportât de quoi manger. Et on apporta une nappe sur laquelle se trouvaient tous les mets qu'une âme peut souhaiter et désirer, et toutes les choses qui font les délices des yeux. Et le roi me fit signe de manger. Alors je me levai et je baisai la terre entre ses mains à sept reprises différentes, et m'assis très poliment, et je me mis à manger en me rappelant toute mon éducation passée.

Lorsqu'on leva la nappe, je me levai, moi aussi, pour aller me laver les mains ; puis je revins, après m'être lavé les mains, et je pris l'encrier, le calam et une feuille de parchemin, et j'écrivis deux strophes sur l'excellence des pâtisseries arabes :

Ô pâtisseries, douces, fines et sublimes pâtisseries enroulées par les doigts ! Vous êtes la thériaque, antidote de tout poison ! En dehors de vous, pâtisseries, je ne saurais aimer jamais rien ; et vous êtes mon seul espoir, toute ma passion !

Ô frémissements de mon cœur à la vue d'une nappe tendue où, en son milieu, s'aromatise une kenafa[47] *nageant au milieu du beurre et du miel, dans le grand plateau !*

Ô kenafa ! kenafa amincie en une chevelure appétissante, réjouissante ! mon désir, le cri de mon désir vers toi, ô kenafa, est extrême ! Et je ne pourrais, au risque de mourir, passer un jour de ma vie sans toi sur ma nappe, ô kenafa, ya kenafa !

Et ton sirop ! ton adorable, délicieux sirop ! Haï ! en mangerais-je, en boirais-je jour et nuit, que j'en reprendrais dans la vie future !

Après quoi, je déposai le calam et la feuille, et je me levai et m'en allai respectueusement plus loin. Alors le roi regarda ce que j'avais écrit et le lut, et il s'en émerveilla étonnamment et s'écria : « Est-ce possible qu'un singe puisse posséder une telle éloquence et surtout une si belle écriture ? Par Allah ! c'est la merveille des merveilles ! »

À ce moment, on apporta au roi un jeu d'échecs, et le roi me demanda par signes : « Sais-tu jouer ? » Et moi, avec ma tête, je fis : « Oui, je sais ! » Alors je m'approchai, je rangeai le jeu et je me mis à jouer avec le roi. Et par deux fois je le vainquis ! Alors le roi ne sut plus que penser, et sa raison fut

---

[47] Sorte de pâtisserie faite avec des filets très fins de vermicelle.

dans la perplexité, et il dit : « Si c'était un fils d'Adam, il aurait surpassé tous les vivants de son siècle ! »

Alors le roi dit à l'eunuque : « Va chez ta jeune maîtresse ma fille, et dis-lui : « Viens vite, ô ma maîtresse, chez le roi ! » car je veux que ma fille puisse jouir de ce spectacle et voir ce singe merveilleux ! »

Alors l'eunuque s'en alla, et il revint bientôt avec sa jeune maîtresse, la fille du roi, qui, à peine m'eut-elle aperçu, se couvrit les yeux de son voile et dit ! « Ô mon père, comment as-tu pu te résoudre à m'envoyer chercher pour me faire apercevoir par les hommes étrangers ? » Et le roi lui dit : « Ô ma fille, il n'y a ici chez moi que mon jeune esclave, cet enfant que tu vois, et l'eunuque qui t'a élevé, et ce singe, et moi ton père ! De qui donc ici te couvres-tu le visage ? » Alors la jeune fille répondit : « Sache, ô mon père, que ce singe est le fils d'un roi ! Le roi, son père, s'appelle Aymarus, et il est le maître d'un pays de l'intérieur lointain. Ce singe est simplement ensorcelé ; et c'est l'éfrit Georgirus, de la postérité d'Eblis, qui l'a ensorcelé, après avoir tué sa propre épouse la fille du roi Aknamus, maître de l'Île d'Ébène. Ce singe, que tu crois un vrai singe, est donc un homme, mais savant, instruit et fort sage ! »

À ces paroles, le roi s'étonna beaucoup, me regarda, et me dit : « Est-ce vrai, ce que dit de toi ma fille ? » Alors je répondis avec la tête : « Oui ! c'est vrai ! » et je me mis à pleurer. Alors le roi demanda à sa fille : « Mais d'où as-tu appris à discerner s'il est ensorcelé ? » Elle répondit : « Ô mon père, quand j'étais petite, la vieille femme qui était chez ma mère était une vieille sorcière pleine d'artifices et fort versée dans la magie. C'est elle qui m'enseigna l'art de la sorcellerie. Et, depuis, je l'approfondis encore davantage, je

m'y perfectionnai et j'appris ainsi près de cent soixante-dix articles de magie ; et le plus insignifiant d'entre ces articles me rendrait capable de transporter ton palais en entier avec toutes ses pierres, et toute la ville derrière le Mont Caucase, de transformer toute cette contrée en un miroir de mer et de changer tous les habitants en poissons ! »

Alors son père s'écria : « Par la vérité du nom d'Allah sur loi ! où ma fille, délivre alors ce jeune homme, pour que je puisse en faire mon vizir ! Comment ! tu possèdes un talent aussi considérable et je l'ignore ? Oh ! délivre-le pour que vite j'en fasse mon vizir, car ce doit être un jeune homme gentil et plein d'intelligence ! »

Et la jeune fille répondit : « De tout cœur amical et généreux, comme hommages dus ! »

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit s'approcher le matin, et s'arrêta discrètement.

Mais lorsque fut la quatorzième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le deuxième saâlouk dit à la maîtresse de la maison :

Ô ma maîtresse, la jeune fille, à ces paroles, prit à la main un couteau sur lequel étaient gravées des paroles en langue hébraïque, et avec ce couteau elle traça un cercle au milieu du palais, et au milieu de ce cercle elle écrivit des noms propres et des lignes talismaniques ; puis elle se mit au milieu de ce cercle et marmonna des paroles magiques, et lut dans un très vieux livre des choses que nul ne comprenait, et continua ainsi quelques instants. Tout d'un coup, l'endroit du palais où nous étions fut dans des ténèbres si épaisses que nous crûmes avoir été enterrés vivants sous les ruines du monde. Et, soudain, devant nous apparut l'éfrit Georgirus, sous l'aspect le plus horrible et le plus hideux, avec des mains comme des fourches, des pieds comme des mâts et des yeux comme deux tisons enflammés. Alors, nous tous, nous en fûmes terrifiés. Mais la fille du roi lui dit : « Je ne te souhaite point la bienvenue ! Et je ne te fais pas un accueil cordial, ô toi l'éfrit ! » Alors l'éfrit lui dit : « Ô perfide ! comment peux-tu trahir ton serment ? Ne m'as-tu pas juré et ne sommes-nous pas tombés d'accord que nul de nous deux ne s'occuperait des affaires de l'autre et ne chercherait à les contrarier ? Aussi, ô traîtresse, tu mérites bien le sort qui t'attend ! Attrape ça ! »

Et aussitôt l'éfrit se changea en un lion effroyable qui ouvrit la gueule de toute sa largeur et se précipita sur la

jeune fille. Alors elle, d'un geste rapide, s'arracha un cheveu de ses cheveux, l'approcha de ses lèvres et marmonna dessus des paroles magiques, et aussitôt le cheveu devint un sabre finement aiguisé. Alors elle saisit le sabre, en frappa violemment le lion, et le coupa en deux moitiés. Mais tout de suite la tête coupée du lion devint un scorpion qui rampa vers le talon de la jeune fille pour le mordre ; mais aussitôt la jeune fille se changea en un serpent gigantesque qui se précipita sur le maudit scorpion, image de l'éfrit, et tous deux engagèrent une bataille serrée. Mais le scorpion tout à coup se changea en un vautour, et aussitôt le serpent devint un aigle qui fondit sur le vautour et se mit à sa poursuite ; il allait l'atteindre, au bout d'une heure de poursuite, quand soudain le vautour se changea en un chat noir, et aussitôt la jeune fille devint un loup : alors, au milieu du palais, le chat et le loup se battirent et se livrèrent une bataille terrible ; et le chat, se voyant vaincu, se changea encore et devint une grosse grenade, rouge et très grosse. Et cette grenade se laissa tomber au fond du bassin qui était dans la cour ; mais le loup se jeta dans le bassin et allait la saisir, quand la grenade s'éleva dans l'air. Mais, comme elle était trop grosse, elle tomba lourdement sur le marbre et elle se fendit ; alors tous les grains s'effritèrent un à un, et couvrirent tout le sol de la cour. Alors le loup se changea en un coq qui se mit à les ramasser du bec et à les avaler un à un, et il ne restait plus qu'un seul grain, que le coq allait aussi avaler, quand tout à coup ce grain tomba du bec du coq, car ainsi le voulaient la fatalité et le destin, et alla se loger dans un interstice, près du bassin, et de telle sorte que le coq ne sut plus où. Alors le coq se mit à battre des ailes et à nous faire signe du bec ; mais nous ne comprenions point son langage ni ce qu'il nous disait. Alors il jeta un cri si terrible vers nous qui ne le comprenions pas, qu'il nous sembla que le palais s'était effondré

sur nous. Puis le coq se mit à tournoyer au milieu de la cour et à chercher le grain jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé dans le trou du bassin, et il se précipita dessus pour le becqueter, quand soudain le grain tomba dans l'eau, au milieu du bassin, et se changea en un poisson qui s'enfonça dans l'eau. Alors le coq se changea en une baleine monstrueuse qui sauta dans l'eau et s'y enfonça à la poursuite du poisson et disparut à nos regards pendant une heure de temps. Au bout de ce temps, nous entendîmes de hauts cris et nous tremblâmes de peur. Et aussitôt nous vîmes apparaître l'éfrit sous sa forme hideuse d'éfrit, mais il était tout en feu comme un charbon ardent, et de sa bouche sortait la flamme, et de ses yeux et de ses narines sortaient la flamme et la fumée ; et derrière lui apparut la jeune fille, sous sa forme de fille du roi, mais elle était toute en feu, comme un métal en fusion, et elle se mit à la poursuite de l'éfrit qui arrivait déjà sur nous ! Alors tous nous eûmes une peur terrible d'être brûlés vifs et de perdre la vie, et nous allions nous précipiter tous dans l'eau, quand l'éfrit nous arrêta soudain par un cri épouvantable et sauta sur nous au milieu de la salle qui donnait sur la cour, et souffla du feu sur nos visages ! Mais la jeune fille l'atteignit et souffla du feu sur son visage aussi. Mais tout cela fit que le feu nous atteignit, nous aussi, venant d'elle et de lui ; mais son feu à elle ne nous fit aucun mal, mais son feu à lui au contraire ! Ainsi une étincelle m'atteignit, moi, à mon œil gauche de singe et me l'abîma sans retour ! Et une étincelle atteignit le roi au visage et lui en brûla toute la moitié inférieure, y compris la barbe et la bouche, et lui fit tomber toutes les dents inférieures. Et une étincelle atteignit l'eunuque à la poitrine, et il prit entièrement feu et brûla et mourut à l'instant et à l'heure mêmes ! »

Pendant ce temps, la jeune fille poursuivait toujours l'éfrit et lui soufflait du feu. Mais tout à coup nous enten-

dîmes une voix qui disait : « Allah est le seul grand ! Allah est le seul puissant ! Il écrase, domine et délaisse le renégat qui renie la foi de Mohammad, maître des hommes ! » Or, cette voix était celle de la fille du roi, qui nous fit signe du doigt et nous montra l'éfrit, qui, entièrement brûlé, était devenu un amas de cendres. Puis elle vint à nous et nous dit : « Vite ! apportez-moi une tasse d'eau ! » On la lui apporta. Alors elle prononça dessus des paroles incompréhensibles, puis m'aspergea avec l'eau et me dit : « Sois délivré au nom et par la vérité du seul Vrai ! Et, par la vérité du nom d'Allah le Tout-Puissant, reviens à ta première image ! »

Alors je devins un être humain, comme par le passé, mais je restai borgne ! Alors la jeune fille, en manière de consolation, me dit : « Le feu est redevenu feu, mon pauvre enfant ! » Et elle dit la même chose à son père, qui avait la barbe brûlée et les dents tombées ! Puis elle dit : « Quant à moi, ô père, je dois fatalement mourir, car cette mort m'a été écrite ! Pour ce qui est de l'éfrit, je n'aurais pas eu tant de peine à l'anéantir s'il avait été un simple être humain ; je l'aurais tué dès la première fois ! Mais ce qui me fatigua et me donna de la peine, c'est l'éparpillement des grains de la grenade, car le grain que je n'avais pas pu d'abord becqueter était justement le grain principal, qui contenait, à lui seul, l'âme du genni ! Ah ! si j'avais pu l'attraper, ce grain, cet éfrit aurait été anéanti à l'instant même. Mais, hélas ! je ne l'avais pas vu. Car c'était la fatalité du destin ! Et c'est ainsi que j'ai été obligée de lui livrer tant de terribles batailles sous terre, dans l'air et dans l'eau ; et, chaque fois qu'il ouvrait une porte de salut, je lui ouvrais une porte de perdition, jusqu'à ce qu'il ouvrît enfin la terrible porte du feu ! Or, quand la porte du feu est une fois ouverte, on doit mourir ! Mais le destin me permit tout de même de brûler l'éfrit avant d'être brûlée moi-même ! Mais, avant de le tuer, je voulus le déci-

der à embrasser notre foi, qui est la sainte religion des Islams ; mais il refusa et je brûlai ! Et moi, à mon tour, je vais mourir ! Et Allah tiendra ma place auprès de vous autres et vous consolera ! »

À ces paroles, elle se mit à implorer le feu jusqu'au moment où, enfin, des étincelles noires jaillirent et montèrent vers sa poitrine et son visage. Et lorsque le feu atteignit son visage, elle pleura, puis elle dit : « Je témoigne qu'il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah ! Et je témoigne que Mohammad est l'apôtre d'Allah ! » À peine ces paroles prononcées, nous la vîmes devenir un amas de cendres, tout à côté de l'amas de l'éfrit.

Alors nous fûmes pour elle dans l'affliction. Et moi, j'eusse souhaité être à sa place, plutôt que de voir sous l'aspect d'un amas de cendres cette figure radieuse de jadis, cette jeune fille qui m'avait rendu un tel bienfait ! Mais il n'y a rien à répliquer à l'ordre d'Allah.

Lorsque le roi vit sa fille devenir un amas de cendres, il s'arracha ce qui lui restait de barbe, et se frappa les joues, et déchira ses vêtements. Et je fis de même. Et tous deux nous pleurâmes sur elle. Ensuite vinrent les chambellans et les chefs du gouvernement, et ils trouvèrent le sultan dans un état d'anéantissement, assis à pleurer à côté de deux amas de cendres. Ils furent fort surpris, et se mirent à tourner autour du roi sans oser lui parler, et cela pendant une heure. Alors le roi revint un peu à lui et leur raconta ce qui était arrivé à sa fille avec l'éfrit. Et ils s'écrièrent : « Allah ! Allah ! quel grand malheur ! quelle calamité ! »

Ensuite vinrent toutes les femmes du palais avec leurs esclaves femmes ; et, pendant sept jours entiers, on fit toutes les cérémonies des condoléances et du deuil.

Puis le roi ordonna la construction d'une grande coupole pour les cendres de sa fille, et la fit terminer en grande hâte, et y fit allumer les chandelles et les lanternes jour et nuit. Quant aux cendres de l'éfrit, on les dispersa dans l'air sous la malédiction d'Allah.

Mais le sultan, après toutes ces peines, fit une maladie telle qu'il faillit en mourir. Cette maladie dura un mois entier. Et, quand les forces lui furent un peu revenues, il me fit appeler, et me dit : « Ô jeune homme, nous tous ici, avant ton arrivée, nous vivions notre vie dans le plus parfait bonheur, à l'abri des méfaits du sort ! Et il a fallu ta venue chez nous pour nous attirer toutes les afflictions. Puissions-nous ne t'avoir jamais vu, ni toi ni ta face de mauvais augure, ta face de malheur qui nous jeta dans cet état de désolation ! Car, premièrement, tu as été la cause de la perte de ma fille, qui, certes, valait plus de cent hommes ! Et deuxièmement, à cause de toi, il m'est arrivé, en fait de brûlure, ce que tu sais ! et mes dents sont perdues et les autres abîmées ! Et, troisièmement, mon pauvre eunuque, ce bon serviteur qui avait élevé ma fille, a été tué aussi ! Mais ce n'est point de ta faute, et maintenant ta main ne peut y porter remède : et tout cela nous est arrivé, à nous et à toi, par l'ordre d'Allah ! D'ailleurs, Allah soit loué qui a permis à ma fille de te délivrer, toi, en se perdant elle-même ! C'est le destin ! Sors donc, mon enfant, de ce pays ! Car ce qui nous est déjà arrivé à cause de toi nous suffit. Mais tout cela fut décrété par Allah. Sors donc et va en paix ! »

Alors moi, ô ma maîtresse, je sortis de chez le roi, ne croyant pas tout à fait à mon salut. Et je ne sus où aller. Et je me rappelai, dans mon cœur, ce qui m'était arrivé, depuis le commencement jusqu'à la fin : comment les brigands du désert m'avaient laissé sain et sauf, mon voyage pendant un

mois et mes fatigues, mon entrée dans la ville en étranger, et ma rencontre avec le tailleur, ma rencontre et mon intimité si délicieuse avec l'adolescente de dessous terre, ma délivrance d'entre les mains de l'éfrit qui voulait d'abord me massacrer, et enfin tout depuis le commencement jusqu'à la fin, y compris mon changement en singe devenu le domestique du capitaine marin, mon achat par le roi pour un prix fort cher, à cause de ma belle écriture, ma délivrance, enfin tout ! Même et surtout, hélas ! le dernier incident qui occasionna la perte de mon œil. Mais je remerciai Allah en disant : « Mieux vaut la perte de mon œil que de ma vie ! » Après cela, et avant de quitter la ville, j'allai au hammam prendre un bain. C'est là que je me suis rasé la barbe, ô ma maîtresse, pour pouvoir voyager en sécurité dans cet état de saâlouk ! Et, depuis, je ne cessai chaque jour de pleurer et de penser à tous les malheurs que j'avais endurés et surtout à la perte de mon œil gauche. Et, chaque fois que j'y pense, les larmes me viennent à l'œil droit et m'empêchent de voir, mais ne m'empêcheront jamais de penser à ces vers du poète :

De ma perplexité, Allah miséricordieux se doute-t-il ? Les malheurs sur moi se sont abattus, et trop tard je les ai sentis !

Pourtant je prendrai patience en face de mes insupportables maux, pour que le monde sache bien que j'ai patienté sur une chose plus amère encore que la patience elle-même !

Car la patience a sa beauté, surtout pratiquée par l'homme pieux ! Quoi qu'il en soit, ce qu'Allah a décidé sur ses créatures doit courir !

Ma mystérieuse bien-aimée connaît tous les secrets de mon lit. Nul secret, fût-il le secret des secrets, ne saurait lui être caché.

Quant à celui qui dit qu'il y a des délices en ce monde, répondez-lui qu'il goûtera bientôt des jours plus amers que le suc de la myrthe !

Je partis donc et je quittai cette ville, et je voyageai par les pays, et je traversai les capitales, et je me dirigeai vers la Demeure de Paix, Baghdad, où j'espérais arriver auprès de l'émir des Croyants pour lui raconter tout ce qui m'était arrivé.

Après de longs jours, j'arrivai enfin à Baghdad, cette nuit même. Et je trouvai ce frère-ci, le premier saâlouk, qui était là fort perplexe, et je lui dis : « La paix sur toi ! » Et il me répondit : « Et sur toi la paix ! et la miséricorde d'Allah ! et toutes ses bénédictions ! » Alors, je me mis à causer avec lui, et nous vîmes approcher notre frère, ce troisième, qui, après les souhaits de paix, nous dit qu'il était un homme étranger. Et nous lui dîmes : « Nous autres aussi, nous sommes deux étrangers, et nous sommes arrivés cette nuit même dans cette ville bénie ! » Puis, tous trois, nous marchâmes ensemble, et pas un de nous ne savait l'histoire de l'autre. Et le sort et le destin nous conduisirent devant cette porte, et nous entrâmes chez vous !

Et tels sont, ô ma maîtresse, les motifs de ma barbe rasée et de mon œil abîmé ! »

Alors la jeune maîtresse, de la maison dit à ce deuxième saâlouk : « Ton histoire est vraiment extraordinaire ! Aussi, allons ! lisse un peu tes cheveux sur ta tête et va-t'en voir l'état de ton chemin sur la voie d'Allah ! »

Mais il répondit : « En vérité, je ne sortirai d'ici que je n'aie entendu le récit de mon troisième compagnon ! »

Alors le troisième saâlouk s'avança et dit :

HISTOIRE DU TROISIÈME SAÂLOUK

« Ô dame pleine de gloire, ne crois pas que mon histoire soit aussi merveilleuse que celle de mes deux compagnons ! Car mon histoire est infiniment plus étonnante.

Si à mes compagnons, ces deux-là, les malheurs furent infligés simplement par le destin et la fatalité, moi, c'est autre chose ! Le motif de ma barbe rasée et de mon œil abîmé, c'est que, moi-même, par ma faute, je me suis attiré la fatalité et me suis rempli le cœur de soucis et de chagrins.

Voici ! Je suis un roi, fils de roi. Mon père s'appelait Kassib, et je suis son fils. Lorsque le roi, mon père, mourut, j'héritai du royaume, et je régnai, et je gouvernai avec justice, et je fis beaucoup de bien à mes sujets.

Mais j'avais un grand amour pour les voyages par mer. Et je ne m'en privais pas, car ma capitale était située au bord de la mer ; et, sur une très large étendue de mer, j'avais des îles qui m'appartenaient, et qui étaient fortifiées en état de défense et de bataille. Et je voulus un jour aller visiter toutes mes îles, et je fis préparer dix grands navires, et j'y fis mettre des provisions pour un mois, et je partis. Le voyage de visite dura vingt jours, au bout desquels, une nuit d'entre les nuits, nous vîmes se déchaîner contre nous les vents contraires, et cela jusqu'à l'aube ; alors, comme le vent s'était un peu calmé et la mer radoucie, au lever du soleil nous vîmes une petite île où nous pûmes nous arrêter un peu : nous allâmes à terre, nous fîmes un peu de cuisine pour manger, nous man-

geâmes, nous nous reposâmes deux jours, pour attendre la fin de la tempête, et nous repartîmes. Le voyage dura encore vingt jours, jusqu'à ce qu'un jour nous perdîmes notre route ; les eaux où nous naviguions nous devinrent inconnues, à nous et aussi au capitaine. Car le capitaine, en vérité, ne reconnaissait plus du tout cette mer ! Alors nous dîmes à la vigie : « Regarde la mer avec attention ! » Et la vigie monta sur le mât, puis descendit, et nous dit et dit au capitaine : « À ma droite, j'ai vu des poissons à la surface de l'eau ; et, au milieu de la mer, j'ai distingué au loin quelque chose qui paraissait tantôt noir et tantôt blanc ! »

À ces paroles de la vigie, le capitaine fut épouvanté ; il jeta par terre un turban, s'arracha la barbe et nous dit à nous tous : « Je vous annonce votre perte à tous ! et pas un seul ne sortira sain et sauf ! » Puis il se mit à pleurer, et nous aussi, avec lui, nous nous mîmes à pleurer sur nous-mêmes. Puis je demandai au capitaine : « Ô capitaine, explique-nous les paroles du veilleur ! » Il répondit : « Ô mon seigneur, sache que du jour où souffla le vent contraire nous perdîmes notre route, et elle est perdue ainsi depuis déjà onze jours ; et il n'y a point de vent favorable qui puisse nous faire revenir dans la bonne voie. Or, sache la signification de cette chose noire et blanche et de ces poissons surnageant à proximité : demain nous allons arriver à une montagne de roches noires, qui s'appelle la Montagne d'Aimant, et les eaux nous entraîneront de force du côté de cette montagne, et notre navire sera mis en pièces, car tous les clous du navire s'envoleront, attirés par la montagne d'aimant, et se colleront sur ses flancs ; car Allah Très-Haut doua d'une vertu secrète cette montagne d'aimant qui, ainsi, attire à elle toute chose en fer ! Aussi tu ne peux t'imaginer la quantité énorme de choses en fer qui se sont accumulées, suspendues à cette montagne, depuis le temps que les navires sont attirés à elle de force !

Allah seul en connaît la quantité. De plus, on voit luire, de la mer, au sommet de cette montagne, un dôme en cuivre jaune soutenu par dix colonnes ; et sur ce dôme il y a un cavalier sur un cheval de cuivre ; et à la main de ce cavalier il y a une lance de cuivre ; et sur la poitrine de ce cavalier il y a suspendue, une plaque de plomb gravée entièrement de noms inconnus et talismaniques ! Or, sache, ô roi, que tant que ce cavalier sera sur ce cheval, tous les navires qui passeront au-dessous seront mis en pièces, et tous les passagers seront perdus à jamais, et tous les fers des navires iront se coller contre la montagne ! Il n'y aura donc point de salut possible avant que ce cavalier ne soit précipité à bas de ce cheval ! »

À ces paroles, ô ma maîtresse, le capitaine se mit à pleurer des pleurs abondants, et nous fûmes certains de notre perte sans recours et, chacun de nous fit ses adieux à ses amis.

Et, en effet, à peine le matin venu, nous fûmes tout proches de cette montagne aux roches noires d'aimant, et les eaux nous entraînèrent de force de son côté. Puis, quand nos dix navires arrivèrent au bas de la montagne, tout d'un coup les clous des navires se mirent à s'envoler par milliers, avec tous les fers, et allèrent se coller sur la montagne ; et nos navires s'entr'ouvrirent et nous fûmes tous précipités à la mer.

Alors, toute la journée, nous fûmes en la puissance de la mer, et nous fûmes les uns noyés et les autres sauvés, mais la plus grande partie fut noyée ; et ceux qui furent sauvés ne purent jamais ni se connaître ni se retrouver, car les vagues terribles et les vents contraires les dispersèrent de tous côtés.

Quant à moi, ô ma maîtresse, Allah Très-Haut m'a sauvé pour me réserver d'autres peines, de grandes souffrances et

de grands malheurs. Je pus m'accrocher à une planche d'entre les planches, et les vagues et le vent me jetèrent sur la côte, au pied de cette montagne d'aimant !

Alors je trouvai un chemin qui conduisait jusqu'au sommet de la montagne, et qui était construit en forme d'escaliers taillés dans la roche. Et tout de suite j'invoquai le nom d'Allah Très-Haut, et…

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit luire le matin, et, discrète, arrêta son récit.

Et lorsque fut la quinzième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le troisième saâlouk, s'adressant à la jeune maîtresse de la maison pendant que les autres compagnons étaient assis les bras croisés, surveillés par les sept nègres qui tenaient l'épée nue à la main, continua :

J'invoquai donc le nom d'Allah, et je l'implorai et je me mis dans l'extase de la prière ; puis je m'accrochai, comme je pus, aux rochers et aux excavations, et je réussis, le vent s'étant enfin calmé par l'ordre d'Allah, à faire l'ascension de cette montagne ; et je me réjouis fort de mon salut à la limite de la joie ! Et il ne me restait plus qu'à atteindre le dôme ; je l'atteignis enfin et je pus pénétrer. Alors je me mis à deux genoux, et je fis ma prière, et je remerciai Allah pour ma délivrance.

En ce moment, la fatigue me brisait tellement, que je me jetai à terre et m'endormis. Et, pendant mon sommeil, j'entendis une voix qui me disait : « Ô fils de Kassib ! quand tu te réveilleras de ton sommeil, creuse sous tes pieds, et tu trouveras un arc en cuivre et trois flèches en plomb sur lesquelles sont gravés des talismans. Tu prendras cet arc et tu en frapperas le cavalier qui est sur le dôme, et tu rendras ainsi la tranquillité aux humains en les débarrassant de ce fléau terrible ! Lorsque tu auras frappé le cavalier, ce cavalier tombera dans la mer, et l'arc tombera de tes mains sur le sol : alors tu prendras l'arc et tu l'enfouiras sous terre à l'endroit même où il sera tombé ! Cependant, la mer se met-

tra à bouillonner, puis à déborder jusqu'à atteindre ce sommet où tu te trouves. Et alors, tu verras sur la mer une barque et, dans la barque, une personne. Mais c'est une autre personne que le cavalier a jetée à la mer. Cette personne viendra à toi en tenant à la main un aviron. Et toi, sans crainte, monte avec elle dans la barque ! Mais prends bien garde ! Il ne faut pas, et à aucun prix ! Une fois dans la barque, cette personne te conduira et te fera naviguer pendant dix jours jusqu'à ce qu'elle te fasse arriver à la Mer du Salut. En arrivant dans cette mer, tu y trouveras quelqu'un qui te fera parvenir jusqu'à ton pays. Mais n'oublie pas, que tout cela ne se fera qu'à la condition, pour toi, de ne jamais nommer le nom d'Allah ! »

À ce moment, ô ma maîtresse, je me réveillai de mon sommeil, et, plein de courage, je me mis aussitôt à exécuter l'ordre de la voix. Avec l'arc et les flèches trouvées, je frappai le cavalier et le fis tomber. Il tomba à la mer. Et l'arc tomba de ma main ; alors, à la place même, je l'enterrai : et aussitôt la mer s'agita, bouillonna et déborda en atteignant le sommet de la montagne où j'étais. Et, au bout de quelques instants, je vis apparaître au milieu de la mer une barque qui se dirigeait de mon côté. Alors je remerciai Allah Très-Haut. Et, quand la barque arriva tout près, j'y trouvai un homme de cuivre qui avait, sur la poitrine, une plaque de plomb sur laquelle étaient gravés des noms et des talismans. Alors je descendis dans la barque, mais sans prononcer une seule parole. Et l'homme de cuivre se mit à me conduire pendant un jour, pendant deux jours, pendant trois jours, et ainsi de suite jusqu'à la fin du dixième jour. Et alors je vis apparaître, au loin, des îles : c'était le salut ! Alors je me réjouis au comble de la joie et, à cause de la plénitude de mon émotion et de ma gratitude pour le Très-Haut, je nommai le nom

d'Allah et le glorifiai et je dis : « Allahou akbar ! Allahou akbar[48] ! »

Mais, à peine avais-je prononcé ces mots sacrés, que l'homme de cuivre me saisit et me lança de la barque dans la mer, puis il s'enfonça au loin et disparut.

Comme je savais nager, je me mis à nager durant le jour entier jusqu'à la nuit, tellement que mes bras furent exténués, et mes épaules fatiguées, et que j'étais anéanti ! Alors, voyant la mort s'approcher, je fis mon acte de foi et me préparai à mourir. Mais, à l'instant même, une vague, plus énorme que toutes les vagues de la mer, accourut de loin comme une citadelle gigantesque et m'enleva et me lança si fort et si loin que je me trouvai du coup sur le rivage d'une des îles que j'avais vues. Ainsi Allah l'avait voulu.

Alors je montai sur le rivage, et je me mis à exprimer l'eau de mes habits ; et j'étendis mes habits par terre pour les faire sécher ; et je m'endormis pour toute la nuit. À mon réveil, je m'habillai de mes habits devenus secs, et je me levai pour voir où me diriger. Et je trouvai, devant moi, une petite vallée fertile ; j'y pénétrai et je la parcourus en tous sens, puis je fis le tour entier de la place où je me trouvais, et je vis que j'étais dans une petite île, entourée qu'elle était par la mer. Alors je me dis en moi-même : « Quelle calamité ! ! chaque fois que je suis délivré d'un malheur, je retombe dans un autre pire ! » Pendant que j'étais ainsi enfoncé dans de tristes pensées, qui me faisaient désirer la mort avec ferveur, je vis s'approcher sur la mer une barque contenant des gens.

---

[48] Formule usitée pour glorifier Dieu : « Dieu est tout-puissant ! »

Alors, de crainte qu'il ne m'arrivât encore quelque accident fâcheux, je me levai et je grimpai sur un arbre et j'attendis en regardant. Je vis la barque atterrir et en sortir dix esclaves qui tenaient chacun une pelle ; ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent au milieu de l'îlot, et, là, ils se mirent à creuser la terre, et finirent par mettre à découvert un couvercle qu'ils enlevèrent, et ouvrirent une porte qui se trouvait au-dessous. Cela fait, ils s'en revinrent vers la barque, et en tirèrent une grande quantité d'objets qu'ils chargèrent sur leurs épaules : du pain, de la farine, du miel, du beurre, des moutons, des sacs remplis, et beaucoup d'autres choses, et toutes les choses que l'habitant d'une maison peut souhaiter ; et les esclaves continuèrent à aller et venir de la porte du souterrain à la barque et de la barque au couvercle jusqu'à ce qu'ils eussent complètement vidé la barque des gros objets ; alors ils en tirèrent des habits somptueux et des robes magnifiques qu'ils mirent sur leurs bras ; et alors je vis sortir de la barque, au milieu des esclaves, un vénérable vieillard, très âgé, cassé par les ans et amaigri par les vicissitudes du temps, et tellement qu'il en était devenu une apparence d'homme. Ce vieillard tenait par la main un jeune garçon d'une beauté affolante, moulé en vérité dans le moule de la perfection, aussi délicat qu'une branche tendre et pliante, aussi adorable que la beauté pure, digne de servir comme le modèle et l'exemple d'un corps parfait, enfin au charme si ensorceleur qu'il m'ensorcela le cœur et fit frémir toute la pulpe de ma chair ! Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la porte, et descendirent, et disparurent à mes yeux ; mais, après quelques instants, tous remontèrent, excepté le jeune garçon ; ils retournèrent vers la barque, y descendirent et s'éloignèrent sur la mer.

Quand je les vis disparaître tout à fait, je me levai et descendis de l'arbre et courus vers l'endroit qu'ils avaient re-

couvert de terre. Je me mis à enlever de nouveau la terre et à travailler jusqu'à ce que j'eusse mis à découvert le couvercle ; je vis que ce couvercle était en bois de la grosseur d'une meule de moulin, je l'enlevai tout de même, avec l'aide d'Allah, et je vis, en dessous, un escalier voûté ; je descendis dans cet escalier de pierre, quoique je fusse fort étonné, et je finis par arriver au bas. Au bas, je trouvai une salle spacieuse, tendue de tapis d'une grande valeur et d'étoffes de soie et de velours, et, sur un divan bas, entre des chandelles allumées et des vases pleins de fleurs et des pots remplis de fruits et d'autres remplis de douceurs, le jeune garçon était assis et se faisait de l'air avec un éventail. À ma vue, il fut pris d'une grande frayeur, mais, avec ma voix la plus harmonieuse, je lui dis : « Que la paix soit avec toi ! » Et il me répondit alors rassuré : « Et sur toi la paix, et la miséricorde d'Allah et ses bénédictions ! » Et je lui dis : « Ô mon seigneur, que la tranquillité soit ton partage ! Tel que je suis, je suis pourtant un fils de roi, et roi moi-même ! Allah m'a conduit vers toi pour que je te délivre de ce lieu souterrain où j'ai vu des gens te faire descendre pour te faire mourir. Et je viens te délivrer. Et tu seras mon ami, car déjà ta vue seulement m'a ravi la raison ! »

Alors le jeune garçon sourit à mes paroles, avec un sourire de ses lèvres, et m'invita à aller m'asseoir à côté de lui sur le divan, et me dit : « Ô seigneur, je ne suis point en cet endroit pour mourir, mais pour éviter la mort. Sache que je suis le fils d'un très grand joaillier connu, dans le monde entier, pour ses richesses et la quantité de ses trésors ; et sa réputation s'est étendue dans toutes les contrées, par les caravanes qu'il envoyait au loin vendre les pierreries aux rois et aux émirs de la terre. À ma naissance sur le tard de sa vie, mon père fut avisé, par les maîtres de la divination, que ce fils devait mourir avant son père et sa mère ; et mon père, ce

jour-là, malgré la joie de ma naissance et la félicité de ma mère, qui m'avait mis au monde après les neuf mois du terme par la volonté d'Allah, fut dans un chagrin considérable, surtout quand les savants, qui avaient lu mon sort dans les astres, lui eurent dit : « Ce fils sera tué par un roi, fils d'un roi nommé Kassib, et cela quarante jours après que ce roi aura jeté dans la mer le cavalier de cuivre de la montagne magnétique ! » Et mon père, le joailler, fut dans l'affliction. Mais il prit soin de moi, et m'éleva avec beaucoup d'attention jusqu'à ce que j'eusse atteint quinze ans d'âge. Et c'est alors que mon père apprit que le cavalier avait été jeté à la mer, et il se mit à pleurer et à s'affliger tant, et ma mère avec lui, qu'il changea de teint, maigrit de corps et fut tel qu'un très vieux homme cassé par les ans et les malheurs. C'est alors qu'il m'amena dans cette demeure sous terre, dans cette île où, depuis ma naissance, il avait fait travailler les hommes, pour me soustraire aux recherches du roi qui devait me tuer à l'âge de quinze ans, après avoir renversé le cavalier de cuivre. Et mon père et moi nous fûmes certains que le fils de Kassib ne pourrait pas venir me trouver dans cette île inconnue. Et telle est la cause de mon séjour en cet endroit. »

Alors, moi, je pensai en mon âme : « Comment les hommes qui lisent dans les astres peuvent-ils se tromper autant que cela ! Car par Allah ! ce jeune garçon est la flamme de mon cœur, et, pour le tuer il faut que je me tue moi-même ! » Puis je lui dis : « Ô mon enfant, Allah Tout-Puissant ne voudra jamais qu'une fleur comme toi soit coupée ! Et moi, je suis ici pour te défendre et je resterai avec toi toute ma vie ! » Alors il me répondit : « Mon père viendra de nouveau me prendre à la fin du quarantième jour, car, après ce temps, il n'y aura plus de danger. » Et je lui dis : « Par Allah ! ô mon enfant, je resterai avec toi ces quarante jours, et,

après, je dirai à ton père de te laisser venir avec moi dans mon royaume où tu seras mon ami et l'héritier de mon trône ! »

Alors le jeune garçon, fils du joailler, me remercia avec des paroles gentilles, et je remarquai combien il était plein de politesse, et combien il avait d'inclination pour moi, et moi pour lui. Et nous nous mîmes à causer amicalement, et à manger de toutes les choses délicieuses de ses provisions, qui pouvaient suffire pendant un an à cent invités. Et, après avoir mangé, je constatai combien mon cœur était ravi par les charmes de ce jeune garçon. Et alors nous nous étendîmes et nous nous couchâmes pour toute la nuit. À l'approche du matin, je me réveillai, et je me lavai, et je portai au jeune garçon le bassin de cuivre rempli d'eau parfumée, et il se lava ; et, moi, je préparai la nourriture, et nous mangeâmes ensemble : et puis nous nous mîmes à causer, puis à jouer ensemble des jeux et à rire jusqu'au soir ; alors nous étendîmes la nappe et nous mangeâmes un mouton farci d'amandes, de raisins secs, de noix muscades, de clous de girofle et de poivre, et nous bûmes de l'eau douce et fraîche, et nous mangeâmes des pastèques, des melons, des gâteaux au miel et au beurre, d'une pâtisserie si douce et légère qu'une chevelure et où le beurre n'était pas épargné, ni le miel, ni les amandes, ni la cannelle. Et alors, comme la nuit précédente, nous nous couchâmes, et je constatai combien nous étions devenus amis ! Et nous restâmes ainsi dans les plaisirs et la tranquillité jusqu'au quarantième jour.

Alors, comme c'était le dernier jour, et que le joaillier devait venir, le jeune garçon voulut prendre un grand bain, et je chauffai l'eau dans le grand chaudron, j'allumai le bois, puis je versai l'eau chaude dans le grand baquet de cuivre, j'ajoutai de l'eau froide pour la rendre douce et agréable, et

le jeune garçon se mit dedans, et je le lavai moi-même, et je le frottai, et je le massai, et je le parfumai, puis je le transportai dans le lit, et je le couvris de la couverture, et je lui entourai la tête d'une étoffe de soie brodée d'argent, et je lui donnai à boire un sorbet délicieux, et il dormit.

Quand il se fut réveillé, il voulut manger, et je choisis la plus belle des pastèques et la plus grosse, je la mis sur un plateau, je plaçai le plateau sur le tapis, et je montai sur le lit pour prendre le grand couteau qui était suspendu au mur au-dessus de la tête du jeune garçon, et le jeune garçon, pour s'amuser, tout à coup me chatouilla la jambe, et je fus tellement sensible que je tombai sur lui malgré moi, et le couteau que j'avais pris s'enfonça dans son cœur, et il expira à l'instant même.

À cette vue, ô ma maîtresse, je me frappai la figure et je poussai des cris et des gémissements, et je me déchirai les vêtements, et je me jetai sur le sol dans le désespoir et les pleurs. Mais mon jeune ami était mort, et sa destinée s'était accomplie, pour se pas faire mentir les paroles des astrologues. Mais je levai mes regards et mes mains vers le Très-Haut et je dis ; « Ô Maître de l'Univers, si j'ai commis un crime, je suis prêt à être châtié par la justice ! » Et, en ce moment, j'étais plein de courage en face de la mort. Mais, ô ma maîtresse, notre souhait n'est jamais exaucé ni pour le mal ni pour le bien !

Aussi je ne pus supporter davantage la vue de cet endroit, et, comme je savais que le père, le joaillier, devait venir à la fin du quarantième jour, je montai l'escalier, je sortis, et je fermai le couvercle, et le couvris de terre, comme avant.

Quand je fus dehors, je me dis : « Il faut absolument que je regarde ce qui va arriver ; mais il faut que je me cache, si-

non je serai massacré par les dix esclaves qui me tueront de la pire mort ! » Et alors je montai sur un grand arbre, qui était près de la place du couvercle, et je m'assis et je regardai. Une heure après, je vis sur la mer apparaître la barque avec le vieillard et les esclaves ; ils descendirent tous à terre et arrivèrent en toute hâte sous l'arbre, mais ils virent la terre toute fraîche encore, et ils furent dans une grande crainte, et le vieillard sentit son âme s'en aller, mais les esclaves creusèrent la terre, ouvrirent la terre et tous descendirent. Alors le vieillard se mit à appeler son fils par son nom, d'une voix haute, et le jeune garçon ne répondit pas, et ils se mirent à chercher partout, et ils le trouvèrent le cœur percé, étendu sur le lit.

À cette vue, le vieillard sentit son âme s'en aller, et s'évanouit, et les esclaves se mirent à se lamenter et à s'affliger, puis ils portèrent, sur leurs épaules, le vieillard en dehors de l'escalier, puis le jeune garçon mort, et ils creusèrent la terre et ensevelirent le jeune garçon dans le linceul. Puis ils transportèrent le vieillard dans la barque, et toutes les richesses qui étaient restées et toutes les provisions, et ils disparurent au loin sur la mer.

Alors, moi, dans un état malheureux, je descendis de l'arbre, et je pensai à ce malheur, et je pleurai beaucoup, et me mis à marcher dans la petite île pendant tout le jour et toute la nuit, dans la désolation. Et je ne cessais de rester ainsi, quand enfin je remarquai que la mer diminuait d'instant en instant, et s'éloignait, et laissait à sec tout l'endroit situé entre l'île et la terre en face. Alors je remerciai Allah, qui voulait enfin me délivrer de la vue de cette île maudite, et j'arrivai de l'autre côté, sur le sable ; puis je montai sur la terre ferme, et me mis à marcher, en invoquant le nom d'Allah. Et ainsi jusqu'à l'heure du coucher du soleil. Et,

soudain, je vis au loin apparaître un grand feu rouge ; et je me dirigeai vers ce feu rouge où je pensais trouver des êtres humains en train de cuire un mouton mais, quand je fus plus près, je vis que ce feu rouge était un grand palais en cuivre jaune que le soleil brûlait de la sorte à son coucher.

Alors je fus à la limite de l'étonnement, à la vue de cet imposant palais tout en cuivre jaune, et je regardais la solidité de sa construction, quand soudain je vis sortir par la grande porte du palais, dix jeunes hommes d'une taille merveilleuse et d'une figure qui louait le Créateur qui l'avait faite si belle ; mais je vis que ces dix jeunes hommes étaient tous borgnes de l'œil gauche, excepté un vieillard vénérable et imposant, qui était le onzième.

À cette vue, je me dis : « Par Allah ! quelle coïncidence étrange ! Comment dix borgnes ont-ils pu faire pour avoir, chacun, l'œil gauche abîmé, ensemble ? » Pendant que j'étais enfoncé dans ces pensées, les dix jeunes hommes s'approchèrent et me dirent : « Que la paix soit sur toi ! » Et je leur rendis leur souhait de paix, et je leur racontai mon histoire, depuis le commencement jusqu'à la fin ; et je trouve inutile de la répéter, devant toi, une seconde fois, ô ma maîtresse.

À mes paroles, ils furent au comble de l'étonnement et me dirent : « Ô seigneur, entre dans cette demeure, et que l'accueil ici te soit large et généreux ! » J'entrai, et eux avec moi, et nous traversâmes des salles nombreuses et toutes tendues d'étoffes de satin, et enfin nous arrivâmes dans la dernière salle, spacieuse, plus belle que toutes les autres ; au milieu de cette grande salle, il y avait dix tapis étendus sur des matelas ; et, au milieu de ces dix couches magnifiques, il y avait un onzième tapis, sans matelas, mais aussi beau que

les dix autres. Alors le vieillard s'assit sur ce onzième tapis, et les dix jeunes hommes chacun sur le sien, et ils me dirent : « Assieds-toi, seigneur, vers le haut de la salle, et ne nous demande rien sur quoi que ce soit de ce que tu verras-ici ! »

Alors, après quelques instants, le vieillard se leva, sortit, et revint plusieurs, fois en apportant des mets et des boissons, et tous mangèrent et burent et moi avec eux.

Après cela, le vieillard ramassa tout ce qui restait, et revint s'asseoir. Alors les jeunes gens lui dirent : « Comment peux-tu t'asseoir avant de nous apporter de quoi remplir nos devoirs ! » Et le vieillard, sans parler, se leva et sortit dix fois, et rentra chaque fois avec, sur la tête, un bassin recouvert d'une étoffe en satin et, à la main, une lanterne, et il déposait chaque bassin et chaque étoffe et chaque lanterne devant chacun des jeunes hommes. Mais il ne me donna rien à moi, et je fus dans une grande contrariété. Mais lorsqu'ils eurent enlevé l'étoffe, je vis que chaque bassin contenait de la cendre et de la poudre de charbon et du kohl. Puis ils prirent la cendre et la jetèrent sur leur œil droit ; et ils se mirent à se lamenter et à pleurer et à dire : « Nous n'avons que ce que nous avons mérité par nos méfaits et nos fautes ! » Et ils ne cessèrent de la sorte qu'avec l'approche du jour. Alors ils se lavèrent dans d'autres bassins apportés par le vieillard, et mirent de nouvelles robes, et ils devinrent comme avant.

Lorsque je vis tout cela, ô ma maîtresse, je fus dans l'étonnement le plus considérable ; mais je n'osai rien demander, à cause de l'ordre imposé. Et la nuit suivante, ils firent comme la première, et la troisième nuit, et la quatrième. Alors, moi, je ne pus retenir plus longtemps ma langue, et je m'écriai : « Ô mes seigneurs, je vous prie de m'éclairer sur le motif de votre œil gauche abîmé, et de la cendre, du charbon

et du kohl que vous mettez sur votre tête, car, par Allah ! je préfère même la mort à cette perplexité où vous m'avez jeté ! » Alors ils s'écrièrent : « Ô malheureux, que demandes-tu ? C'est ta perte ! » Je répondis : « Je préfère ma perte à cette perplexité ! » Alors ils me dirent : « Crains pour ton œil gauche ! » Et je dis : « Je n'ai pas besoin de mon œil gauche et si je dois rester dans la perplexité ! » Alors ils me dirent : « Que ton destin s'accomplisse ! Il va t'arriver ce qui nous est arrivé, mais ne te plains pas, car ce sera ta faute ! Et, d'ailleurs, après la perte de ton œil, tu ne pourras pas revenir ici, car nous sommes déjà dix, et il n'y a point de place pour un onzième ! »

À ces paroles, le vieillard apporta un mouton vivant qu'on égorgea, qu'on écorcha, et dont on nettoya la peau. Puis ils me dirent : « Tu vas être cousu dans cette peau de mouton, et tu seras exposé sur la terrasse de ce palais en cuivre. Alors le grand vautour nommé Rokh, qui est capable d'enlever un éléphant, te prendra pour un vrai mouton, et fondra sur toi et t'enlèvera jusqu'aux nuages, puis te déposera sur le sommet d'une haute montagne inaccessible aux êtres humains, pour te dévorer dans son gosier ! Mais alors, toi, avec ce couteau que nous te donnons, tu fendras la peau du mouton et tu sortiras tout entier ; alors le terrible Rokh, qui ne mange pas les hommes, ne le mangera pas et disparaîtra à ta vue ! Alors, toi, tu marcheras jusqu'à ce que tu atteignes un palais dix fois plus grand que notre palais, et mille fois plus magnifique. Ce palais est tout lamé de lames d'or, et toutes ses murailles sont incrustées de grosses pierreries et surtout d'émeraudes et de perles. Alors tu entreras par la porte ouverte, comme nous entrâmes nous-mêmes, et tu verras ce que tu verras ! Quant à nous, nous y avons laissé notre œil gauche, et nous supportons encore la punition méritée, et nous l'expions en faisant chaque nuit ce que tu nous as vu

faire. Telle est notre histoire, en résumé, car, en détail, elle remplirait les feuilles d'un gros livre carré ! Quant à toi, que maintenant ta destinée s'accomplisse ! »

À ces paroles, comme je tenais à ma résolution, ils me donnèrent le couteau, me cousirent dans la peau du mouton, et m'exposèrent sur la terrasse du palais, et s'éloignèrent. Et, soudain, je me sentis enlever par le terrible oiseau Rokh, qui s'envola ; et, aussitôt que je me sentis déposer à terre sur le sommet de la montagne, je fendis, avec le couteau, la peau du mouton, et je sortis en entier en criant : « Kesch ! Kesch ! » pour chasser le terrible Rokh qui s'envola lourdement, et je vis que c'était un grand oiseau blanc, aussi gros que dix éléphants et aussi grand que vingt chameaux !

Alors je me mis à marcher, et à me hâter, tant j'étais sur le feu de l'impatience, et, au milieu du jour, j'arrivai au palais. À la vue de ce palais, malgré la description des dix jeunes hommes, je fus émerveillé à la limite de l'émerveillement, car il était bien plus magnifique que les paroles. La grande porte d'or, par laquelle j'entrai dans le palais, était entourée par quatre-vingt-dix-neuf portes en bois d'aloès et en bois de sandal, et les portes des salles étaient en ébène incrusté d'or et de diamant ; et toutes ces portes conduisaient à des salles et à des jardins où je vis toutes les richesses accumulées de la terre et de la mer.

Dans la première salle où j'entrai, je me trouvai immédiatement au milieu de quarante adolescentes, qui étaient si merveilleuses de beauté que l'esprit ne pouvait se retrouver au milieu d'elles ni les yeux se reposer de préférence sur l'une, et je fus si plein d'admiration que je m'arrêtai en sentant ma tête tourner.

Alors toutes ensemble se levèrent à ma vue, et, d'une voix agréable, elles me dirent : « Que notre maison soit ta maison, ô notre convive, et que ta place soit sur nos têtes et dans nos yeux ! » Et elles m'invitèrent à m'asseoir, et me placèrent sur une estrade, et s'assirent toutes au-dessous de moi, sur les tapis, et me dirent : « Ô notre seigneur, nous sommes tes esclaves et ta chose, et tu es notre maître et la couronne sur nos têtes ! »

Puis toutes se mirent à me servir : l'une apporta l'eau chaude et les étoffes, et me lava les pieds ; l'autre me versa sur les mains de l'eau parfumée contenue dans une aiguière d'or ; la troisième m'habilla d'une robe toute en soie avec une ceinture brodée de fils d'or et d'argent ; la quatrième me présenta une coupe pleine d'une boisson délicieuse et parfumée aux fleurs ; et celle-ci me regardait, et celle-là me souriait, et l'une me clignait de l'œil, et l'autre me récitait des vers, et celle-là s'étirait les bras devant moi, et l'autre tordait devant moi sa taille sur ses cuisses, et l'une disait : « ah ! » et l'autre : « ouh ! » et celle-ci me disait : « ô toi mon œil ! » et celle-là : « ô toi mon âme ! » et l'autre : « mes entrailles ! » et une autre : « mon foie ! » et une : « ô flamme de mon cœur ! »

Puis toutes s'approchèrent de moi, et se mirent à me masser et à me caresser, et me dirent : « Ô notre convive, raconte-nous ton histoire, car nous sommes ici seules, depuis longtemps, sans un homme, et notre bonheur est maintenant complet ! » Alors, moi, je devins plus calme et je leur racontai une partie de mon histoire seulement, et cela jusqu'à l'approche de la nuit.

Alors on apporta les chandelles par quantité prodigieuse, et la salle fut éclairée comme par le soleil le plus éclatant.

Puis on tendit la nappe et on servit les mets les plus exquis et les boissons les plus enivrantes, et on joua des instruments de plaisir et on chanta de la voix la plus enchanteresse, et quelques-unes se mirent à danser, pendant que je continuais à manger.

Après toutes ces réjouissances, elles me dirent : « Ô mon chéri, c'est maintenant le temps du plaisir solide et du lit ; choisis, d'entre nous, celle de ton choix, et sois sans crainte de nous offenser, car chacune de nous aura son tour pendant une nuit, nous les quarante sœurs ; et, après, chacune à son tour recommencera à jouer avec toi dans le lit, toutes les nuits. »

Alors, moi, ô ma maîtresse, je ne sus laquelle des sœurs je devais choisir, car toutes étaient aussi désirables. Alors je fermai les yeux, je tendis les bras et saisis l'une, et j'ouvris les yeux ; mais je les refermai vite, à cause de l'éblouissement de sa beauté. Elle me tendit alors la main et me conduisit dans son lit. Et je passai toute la nuit avec elle. Je la chargeai quarante fois une charge de chargeur ! et elle aussi ! et elle me disait chaque fois : « Youh ! ô mon œil ! Youh ! ô mon âme ! » Et elle me caressait, et je la mordais, et elle me pinçait, et de la sorte toute la nuit.

Et je continuai de la sorte, ô ma maîtresse, chaque nuit avec l'une des sœurs, et chaque nuit beaucoup d'assauts, de part et d'autre ! Et cela pendant une année entière, dans la dilatation et l'épanouissement. Et, après chaque nuit, au matin, l'adolescente de la nuit prochaine venait à moi, et me conduisait au hammam, et me lavait tout le corps, et me massait énergiquement, et me parfumait avec tous les parfums qu'Allah accorde à ses serviteurs.

Et nous arrivâmes ainsi jusqu'à la fin de l'année. Le matin du dernier jour, je vis toutes les adolescentes accourir vers mon lit, et elles pleuraient beaucoup et se dénouaient les cheveux d'affliction et se lamentaient, puis elles me dirent : « Sache, ô lumière de nos yeux, que nous devons te quitter, comme nous avons quitté les autres avant toi, car tu dois savoir que tu n'es pas le premier, et qu'avant toi beaucoup de chargeurs nous ont montées, comme toi, et nous le firent, comme toi ! Seulement, toi, tu es, en vérité, le sauteur le plus riche en sauts et en mesure de large et de long ! Et aussi tu es certes le plus libertin et le plus gentil de tous. C'est pour ces motifs que nous ne pourrons jamais vivre sans toi. » Et je leur dis : « Mais dites-moi pourquoi vous devez me quitter. Car, moi non plus, je ne veux pas perdre la joie de ma vie en vous ! » Elles me répondirent : « Sache que nous sommes toutes les filles d'un roi, mais de mères différentes. Depuis notre puberté, nous vivons dans ce palais, et, chaque année, Allah conduit sur notre chemin un chargeur qui nous satisfait et nous aussi de même ! Mais, chaque année, nous devons nous absenter durant quarante jours, pour aller voir notre père et nos mères. Et, aujourd'hui, c'est le jour ! » Alors je dis : « Mais, ô délicieuses, je resterai dans la maison à louer Allah jusqu'à votre retour ! » Elles me répondirent : « Que ton désir s'accomplisse ! Voici toutes les clefs du palais, qui ouvrent sur toutes les portes. Ce palais est ta demeure, et tu en es le maître. Mais prends bien garde d'ouvrir la porte de cuivre qui est au fond du jardin, sinon tu ne pourras plus nous revoir et il t'arrivera fatalement un grand malheur, prends donc bien garde d'ouvrir la porte de cuivre ! »

À ces paroles, toutes vinrent m'accoler et m'embrasser l'une après l'autre, en pleurant et en me disant : « Qu'Allah

soit avec toi ! » Et elles me regardèrent en pleurant, et elles partirent.

Alors moi, ô ma maîtresse, je sortis de la salle en tenant les clefs à la main, et je commençai à visiter ce palais, que jusqu'à ce jour-là je n'avais pas eu le temps de voir, tellement mon corps et mon âme avaient été enchaînés dans le lit aux bras de ces adolescentes. Et je me mis, avec la première clef, à ouvrir la première porte.

Lorsque j'ouvris la première porte, je vis un grand jardin tout rempli d'arbres à fruits, tellement grands et tellement beaux que de ma vie, je n'en avais vu de semblables dans le monde entier ; des eaux dans de petits canaux arrosaient tous les arbres et si bien que les fruits de ces arbres étaient d'une grosseur et d'une beauté merveilleuses. Je mangeai de ces fruits, spécialement des bananes, des dattes longues comme les doigts d'une noble Arabe, des grenades, des pommes et des pêches. Lorsque j'eus fini de manger, je remerciai Allah de ses dons, et j'ouvris la deuxième porte avec la deuxième clef.

Lorsque j'ouvris cette porte, mes yeux et mon nez furent charmés par les fleurs qui remplissaient un grand jardin arrosé par de petits ruisseaux. Il y avait, dans ce jardin, toutes les fleurs qui poussent dans les jardins des émirs de la terre : des jasmins, des narcisses, des roses, des violettes, des jacinthes, des anémones, des œillets, des tulipes, des renoncules et toutes les fleurs de tous les temps. Quand j'eus fini de sentir toutes les fleurs, je cueillis un jasmin et je l'enfonçai dans mon nez et je l'y laissai, pour le respirer, et je remerciai Allah Très-Haut pour ses bontés.

J'ouvris ensuite la troisième porte, et mes oreilles furent charmées par les voix des oiseaux de toutes les couleurs et

de toutes les espèces de la terre. Ces oiseaux étaient tous dans une grande cage faite avec des baguettes en bois d'aloès et de sandal ; l'eau à boire de ces oiseaux était contenue dans de petites soucoupes en jade et en jaspe fin et coloré ; les grains étaient contenus dans de petites tasses en or ; le sol était balayé et arrosé ; et les oiseaux bénissaient le Créateur. J'écoutais les voix de ces oiseaux, quand la nuit s'approcha ; et je me retirai ce jour-là.

Mais le lendemain, je sortis en hâte et j'ouvris la quatrième porte, avec la quatrième clef. Et alors, ô ma maîtresse, je vis des choses que même en songe un être humain ne pourrait jamais voir. Au milieu d'une grande cour, je vis une coupole d'une construction merveilleuse : cette coupole avait des escaliers en porphyre qui montaient pour arriver à quarante portes en bois d'ébène incrustées d'or et d'argent ; ces portes, dont les battants étaient ouverts, laissaient voir chacune une salle spacieuse ; chaque salle contenait un trésor différent, et chaque trésor valait plus que mon royaume tout entier. Je vis que la première salle était remplie de grands monceaux alignés de grosses perles et de petites perles, mais les plus grosses étaient plus nombreuses que les petites, et chacune était aussi grosse qu'un œuf de colombe et aussi brillante que la lune dans tout son éclat. Mais la seconde salle surpassait la première en richesses : elle était remplie, jusqu'au haut, de diamants, de rubis rouges, et de rubis bleus[49] et d'escarboucles. Dans la troisième, il y avait seulement les émeraudes ; dans la quatrième, des morceaux d'or naturel ; dans la cinquième, des dinars d'or de toute la terre ; dans la sixième, de l'argent vierge ; dans la septième,

[49] C'est à dire de saphirs.

des dinars d'argent de toute la terre. Mais les autres salles étaient remplies de toutes les pierreries du sein de la terre et des mers, de topazes, de turquoises, d'hyacinthes, de pierres de l'Yémen, de cornalines de toutes les couleurs, de vases de jade, de colliers, de bracelets, de ceintures, de tous les joyaux employés à la cour des émirs et des rois.

Et moi, ô ma maîtresse, je levai mes mains et mes regards et je remerciai Allah Très-Haut pour ses bienfaits. Et je continuai ainsi, chaque jour, à ouvrir une ou deux ou trois portes, jusqu'au quarantième jour, et mon émerveillement augmentait chaque jour, et il ne me restait plus que la dernière clef, qui était la clef de la porte en cuivre. Et je pensai aux quarante adolescentes, et je fus dans la plus grande félicité en pensant à elles, et à la douceur de leurs manières, et à la fraîcheur de leur chair, et à la dureté de leurs cuisses, et à l'étroitesse de leurs vulves, et à la rondeur et au volume de leurs derrières, et à leurs cris quand elles me disaient : « Youh ! ô mon œil ! Youh ! ô ma flamme ! » Et je m'écriai : « Par Allah ! notre nuit va être une nuit bénie, une nuit de blancheur ! »

Mais le Maudit me faisait sentir la clef de cette porte de cuivre, et elle me tenta énormément, et la tentation fut plus forte que moi, et j'ouvris la porte de cuivre. Mais mes yeux ne virent rien, et mon nez seul sentit une odeur très forte et très hostile à mes sens, et je m'évanouis à l'instant et à l'heure mêmes, et je tombai en deçà de la porte, qui se referma. Lorsque je me réveillai, je persistai dans cette résolution inspirée par le Cheitan, et j'ouvris la porte de nouveau, et j'attendis que l'odeur devint moins forte.

Alors j'entrai, et je trouvai une salle spacieuse, toute jonchée de safran, et illuminée avec des chandelles parfu-

mées à l'ambre gris et à l'encens et par des lampes magnifiques qui rendaient en brûlant cette odeur forte. Et, entre les flambeaux d'or et les lampes d'or, je vis un merveilleux cheval noir qui avait une étoile blanche sur le front ; et son pied gauche et sa main droite étaient tachetés de blanc à leurs extrémités ; sa selle, était de brocart et sa bride était une chaîne d'or ; son auge était pleine de grains de sésame et d'orge bien criblé ; son abreuvoir contenait de l'eau fraîche parfumée à l'eau de roses. Et moi, ô ma maîtresse, comme ma grande passion était les beaux chevaux et que j'étais le cavalier le plus illustre de mon royaume, je pensai que ce cheval me conviendrait fort ; et je le pris par la bride et je l'amenai dans le jardin, et je montai dessus ; mais il ne bougea pas. Alors je le frappai au cou avec la chaîne d'or. Et aussitôt, ô ma maîtresse, le cheval étendit deux grandes ailes noires que je n'avais pas vues jusqu'à cet instant, cria d'une façon épouvantable, frappa trois fois le sol avec son sabot et s'envola avec moi dans les airs.

Alors, ô ma maîtresse, la terre tourna devant mes yeux ; mais je serrai mes cuisses et je me tins comme un bon cavalier, et, enfin, le cheval descendit et s'arrêta sur la terrasse du palais en cuivre rouge où j'avais trouvé les dix jeunes hommes borgnes. Et alors il se cabra si terriblement et se secoua si vite qu'il me renversa, et il s'approcha de moi, et abaissa son aile vers mon visage, et enfonça le bout de son aile dans mon œil gauche, et me l'abîma irrémédiablement. Puis il s'envola dans les airs et disparut.

Et moi, je mis ma main sur mon œil perdu, et je marchai de long en large sur la terrasse en me lamentant et en secouant ma main de douleur ! Et tout à coup, je vis apparaître les dix jeunes hommes qui, en me voyant, me dirent : « Tu n'as pas voulu nous écouter ! Et voilà le fruit de ta funeste

résolution. Et nous ne pouvons te recevoir au milieu de nous, car nous sommes déjà dix. Mais, en suivant telle et telle route, tu arriveras dans la ville de Baghdad chez l'émir des Croyants, Haroun Al-Rachid, dont la renommée est arrivée jusqu'à nous, et ta destinée sera entre ses mains ! »

Et je partis, et je voyageai jour et nuit, après avoir rasé ma barbe et pris ces habits de saâlouk, pour n'avoir pas à supporter d'autres malheurs, et je ne cessai de marcher jusqu'à ce que je fusse arrivé dans cette demeure de paix, Bahgdad, et je trouvai ces deux borgnes-ci et je les saluai et leur dis : « Je suis un étranger, » Et ils me répondirent : « Nous aussi, nous sommes étrangers. » Et c'est ainsi que nous arrivâmes tous trois dans cette maison bénie, ô ma maîtresse !

Et telle est la cause de mon œil perdu et de ma barbe rasée ! »

À cette histoire extraordinaire la jeune maîtresse de la maison dit au troisième saâlouk : « Allons ! caresse un peu ta tête et va-t'en. Je te pardonne ! »

Mais le troisième saâlouk répondit : « Je ne m'en irai, par Allah ! que lorsque j'aurai entendu les histoires de tous les autres. »

Alors la jeune fille se tourna vers le khalifat, vers Giafar et vers Massrour et leur dit : « Racontez-moi votre histoire ! »

Alors Giafar s'approcha et lui raconta l'histoire qu'il avait déjà dite, à la jeune portière, en entrant dans la demeure. Aussi, après avoir entendu les paroles de Giafar, la jeune fille leur dit à tous :

« Je vous pardonne à tous, les uns et les autres. Mais allez au plus vite ! »

Et tous sortirent et arrivèrent dans la rue. Alors le khalifat dit aux saâlik : « Compagnons, où allez-vous ainsi ? » Ils répondirent : « Nous ne savons où nous devons aller. » Et le khalifat leur dit : « Venez passer la nuit chez nous. » Et il dit à Giafar : « Prends-les chez toi et amène-les moi demain, et nous verrons ce qu'il y aura à faire. » Et Giafar ne manqua pas d'exécuter les ordres du khalifat.

Alors le khalifat monta dans son palais, et il ne put goûter aucun sommeil cette nuit-là. Puis, le matin, il se réveilla, et il s'assit sur le trône du royaume ; et fit entrer tous les chefs de son empire. Puis, après que tous les chefs de l'empire furent partis, il se tourna vers Giafar et lui dit : « Amène-moi ici les trois jeunes filles et les deux chiennes et les trois saâlik. Et Giafar partit aussitôt et les amena tous entre les mains du khalifat ; et les jeunes filles se couvrirent de leurs voiles et se tinrent devant le khalifat. Alors Giafar leur dit : « Nous vous tenons quittes, parce que, sans nous connaître, vous nous avez pardonné et que vous nous avez fait du bien. Et voici que maintenant vous êtes entre les mains du cinquième des descendants d'Abbas, le khalifat Haroun Al-Rachid ! Il faut donc que vous ne lui racontiez que la vérité. »

Lorsque les adolescentes eurent entendu les paroles de Giafar qui parlait pour le prince des Croyants, l'aînée s'avança et dit : « Ô prince des Croyants, l'histoire qui est mienne est tellement surprenante que, si elle était écrite avec les aiguilles sur le coin intérieur de l'œil, elle serait une leçon à qui la lirait avec respect ! »

À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin, et s'arrêta discrètement dans son récit.

Mais lorsque fut la seizième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que l'aînée des jeunes filles s'avança entre les mains de l'émir des Croyants et raconta ainsi cette histoire :

HISTOIRE DE ZOBÉIDA, LA PREMIÈRE ADOLESCENTE

« Ô prince des Croyants, sache donc que je m'appelle Zobéida, ma sœur qui t'a ouvert la porte s'appelle Amina ; et ma plus jeune sœur s'appelle Fahima. Nous sommes toutes les trois nées du même père, mais pas de la même mère. Quant à ces deux chiennes-ci, elles sont mes propres sœurs à moi, du même père et de la même mère.

Lorsque notre père mourut, il nous laissa cinq mille dinars qui furent partagés en toute égalité entre nous ; alors ma sœur Amina et ma sœur Fahima nous quittèrent pour habiter dans la maison de leur mère ; et moi et mes deux autres sœurs, nous restâmes ensemble, et moi, je suis la plus jeune de nous trois ; mais je suis moins jeune que mes sœurs de l'autre mère, Amina et Fahima.

Peu de temps après la mort de notre père, mes deux sœurs aînées se préparèrent au mariage et se marièrent chacune avec un homme, et continuèrent à rester quelque temps

avec moi, ensemble dans la même maison. Mais bientôt leurs maris se préparèrent pour un voyage commercial, prirent les mille dinars de leurs épouses pour en acheter des marchandises, emmenèrent leurs épouses et partirent tous ensemble, et me laissèrent toute seule.

Ils furent absents de la sorte durant quatre années. Pendant ce temps, les maris de mes sœurs se ruinèrent et perdirent toutes leurs marchandises, et s'en allèrent en abandonnant leurs femmes à elles-mêmes au milieu du pays des étrangers. Et mes sœurs endurèrent toutes les misères et finirent par arriver chez moi sous l'aspect de pauvres mendiantes. À la vue de ces deux mendiantes, je fus loin de reconnaître en elles mes sœurs, et je m'en éloignai. Mais alors elles me parlèrent et je les reconnus et je leur dis : « Comment se fait-il, ô mes sœurs, que vous soyez en cet état ? » Elles me répondirent : « Ô notre sœur, les paroles maintenant ne peuvent plus servir de rien, car le calam a couru sur ce qu'avait ordonné Allah[50] ! » À ces paroles, mon cœur fut plein de pitié pour elles, et je les envoyai au hammam, et je vêtis chacune d'elles avec une belle robe neuve, et je leur dis : « Ô mes sœurs vous êtes les deux grandes et moi je suis la petite ! Et je vous considère comme me tenant lieu de père et de mère ! D'ailleurs, l'héritage qui m'est revenu comme à vous autres a été béni par Allah et s'est accru considérablement. Vous en mangerez avec moi le fruit, et notre vie sera respectable et honorable, et nous serons désormais ensemble ! »

---

[50] C'est le « c'était écrit ».

Et, en effet, je les comblai de bienfaits, et elles demeurèrent chez moi durant la longueur d'une année complète, et mon bien était leur bien. Mais, un jour, elles me dirent : « En vérité, le mariage vaut mieux pour nous ; nous ne pouvons plus guère nous en passer, et notre patience, ainsi seules, est épuisée. » Alors je leur dis : « Ô mes sœurs, vous ne trouverez rien de bon dans le mariage, car l'homme vraiment honnête et bon est une chose bien rare en ce temps-ci ! Et n'avez-vous pas déjà essayé du mariage ? Et oubliez-vous ce que vous y avez trouvé ? »

Mais elles n'écoutèrent pas mes paroles, et voulurent, tout de même, se marier sans mon consentement. Alors je les mariai de mon propre argent et je leur fis le trousseau nécessaire. Puis elles s'en allèrent avec leurs maris.

Mais il y avait à peine quelque temps qu'elles étaient parties, que leurs maris se jouèrent d'elles, et leur prirent tout ce que je leur avais donné, et partirent en les abandonnant. Alors elles revinrent chez moi, toutes nues. Et elles me firent beaucoup d'excuses et me dirent : « Ne nous blâme pas, ô sœur ! Tu es, il est vrai, la plus petite en âge d'entre nous, mais la plus parfaite en raison. Nous te promettons, d'ailleurs, de ne jamais plus dire même le mot mariage. » Alors je leur dis : « Que l'accueil chez moi vous soit hospitalier, ô mes sœurs ! Je n'ai personne de plus cher que vous deux ! » Et je les embrassai, et je les comblai encore davantage de générosité.

Nous demeurâmes en cet état une année entière, après laquelle je songeai à charger un navire de marchandises et

partir faire le commerce à Bassra[51]. Et, en effet, je préparai un navire, et je le chargeai de marchandises et d'emplettes et de tout ce qui pouvait m'être nécessaire durant le voyage du navire, et je dis à mes sœurs : « Ô mes sœurs, préférez-vous demeurer dans ma maison pendant tout le temps que durera mon voyage jusqu'à mon retour, ou bien aimez-vous mieux partir avec moi ? » Et elles me répondirent : « Nous partirons avec toi, car nous ne pourrons jamais supporter ton absence ! » Alors je les pris avec moi et nous partîmes.

Mais, avant mon départ, j'avais pris soin de diviser mon argent en deux parties : j'en pris avec moi la moitié, et je cachai la seconde moitié, en me disant : « Il est possible qu'il arrive malheur au navire et que nous ayons la vie sauve. Dans ce cas, à notre retour, si nous revenons jamais, nous trouverons là quelque chose qui nous sera utile.

Nous ne cessâmes de voyager jour et nuit ; mais par malheur, le Capitaine perdit la route. Le courant nous entraîna vers la mer extérieure, et nous entrâmes dans une mer toute autre que celle vers laquelle nous nous dirigions. Et un vent très fort nous poussait, qui ne cessa de dix jours. Alors, dans le lointain, nous aperçûmes vaguement une ville, et nous demandâmes au capitaine : « Quel est le nom de cette ville sur laquelle nous nous dirigeons ? » Il répondit : « Par Allah ! je ne sais point. Je ne l'ai jamais vue, et de ma vie je ne suis entré dans cette mer. Mais enfin, l'important, c'est que nous sommes heureusement hors de danger. Aussi il ne vous reste plus qu'à entrer dans cette ville, et à étaler vos

[51] Bassora.

marchandises. Et si vous pouvez les vendre, je vous conseille de les vendre. »

Une heure après, il revint vers nous et nous dit : « Hâtez-vous de sortir vers la ville, et de voir les merveilles d'Allah dans sa création ! Et invoquez son saint nom, pour qu'il vous garde des malheurs ! »

Alors nous allâmes vers la ville, et, à peine y étions-nous arrivés, que nous fûmes dans la plus grande stupéfaction : nous vîmes que tous les habitants de cette ville étaient métamorphosés en pierres noires. Mais les habitants seulement étaient pétrifiés ; car, dans tous les souks et dans toutes les rues des marchands, nous trouvâmes les marchandises telles quelles, et toutes les choses en or et en argent telles quelles. À cette vue, nous fûmes très contents et nous nous dîmes : « Il est certain que la cause de tout cela doit être une chose étonnante. » Alors nous nous séparâmes, et chacun alla de son côté dans les rues de la ville, et chacun se mit à travailler et à ramasser pour son compte tout ce qu'il pouvait porter en or, en argent et en étoffes précieuses.

Quant à moi, je montai à la citadelle, et je trouvai qu'elle contenait le palais du roi. J'entrai dans le palais par un grand portail en or massif, et je soulevai le grand rideau de velours, et je vis que tous les meubles à l'intérieur et tous les objets étaient en or et en argent. Et dans la cour et dans toutes les salles, les gardes et les chambellans étaient debout ou assis, mais tous pétrifiés et comme vivants. Et dans la dernière salle, remplie de chambellans, de lieutenants et de vizirs, je vis le roi assis sur son trône, pétrifié, habillé de vêtements si somptueux et si riches que c'était à en perdre la raison, et il était entouré de cinquante mamalik vêtus de robes de soie et tenant à la main leurs épées nues. Le trône du roi était in-

crusté de perles et de pierreries, et chaque perle brillait comme une étoile. Et, en vérité, je faillis en devenir folle.

Mais je continuai à marcher, et j'arrivai dans la salle du harem, et je la trouvai encore plus merveilleuse, et tout, jusqu'au treillis des fenêtres, était en or ; les murs étaient recouverts de tentures en soie ; sur les portes et les fenêtres il y avait des rideaux en velours et en satin. Et je vis enfin, au milieu des femmes pétrifiées, la reine elle-même, vêtue d'une robe semée de perles nobles, et ayant sur la tête une couronne enrichie de toutes les espèces de pierres fines, et au cou des colliers et des réseaux d'or admirablement ciselé ; mais elle aussi était pétrifiée en pierre noire.

De là, je continuai à marcher, et je trouvai une porte ouverte, dont les battants étaient en argent vierge, et à l'intérieur je vis un escalier en porphyre composé de sept marches ; je montai cet escalier, et, en arrivant au haut, je trouvai une grande salle toute en marbre blanc, recouverte de tapis tissés d'or ; et au milieu de cette salie, entre de grands flambeaux d'or, je vis une estrade d'or parsemée d'émeraudes et de turquoises, et sur cette estrade il y avait un lit d'albâtre incrusté de perles et de pierreries et étoffé d'étoffes précieuses et de broderies. Et je vis, dans le fond, une lumière qui brillait ; je m'approchai et je trouvai que cette lumière était un brillant aussi gros qu'un œuf d'autruche, posé sur un tabouret et dont les facettes lançaient cette lumière : ce brillant était la perfection même et sa lumière seule éclairait toute la salle.

Pourtant il y avait aussi les flambeaux allumés, mais ils avaient honte devant ce diamant. Et, moi, je me dis : « Si ces flambeaux sont allumés, c'est que quelqu'un les a allumés. »

Alors je continuai à marcher et j'entrai dans d'autres salles, et partout je m'émerveillai, et partout je tâchai de découvrir un être vivant. Et je fus si occupée que je m'oubliai moi-même, et mon voyage, et mon navire, et mes sœurs. Et j'étais encore dans cet émerveillement quand vint la nuit ; alors je voulus sortir du palais, mais je m'égarai, je ne retrouvai plus le chemin, et je finis par arriver dans la salle où il y avait le lit d'albâtre et le brillant et les flambeaux d'or allumés. Alors je m'assis sur le lit, je me couvris à demi de la couverture de satin bleu brodée d'argent et de perles, je pris le saint livre, notre Koran, et, dans ce livre, qui était écrit d'une écriture magnifique en caractères d'or avec du rouge et des enluminures de toutes couleurs, je me mis à lire quelques versets pour me sanctifier et remercier Allah et me réprimander, et je méditai les paroles du Prophète, qu'Allah bénisse ! puis je m'étendis pour dormir et j'essayai de dormir ; mais je ne le pus. Et l'insomnie me tint éveillée jusqu'au milieu de la nuit.

À ce moment, j'entendis une voix qui récitait Al-Koran, une voix agréable et douce et sympathique. Alors, je me levai en hâte, et je me dirigeai du côté de la voix qui récitait. Et je finis par arriver à une chambre dont la porte était ouverte : j'entrai doucement par la porte, en posant au dehors le flambeau qui m'éclairait dans mes recherches, et je regardai l'endroit et je vis que c'était un sanctuaire ; il était éclairé par des lampes en verre vert suspendues ; et au milieu il y avait un tapis de prière étendu du côté de l'Orient, et sur ce tapis était assis un jeune homme d'aspect très beau qui lisait Al-Koran attentivement et à voix haute, avec beaucoup de rythme. Et je fus dans le plus grand étonnement, et je me demandai comment ce jeune homme pouvait, seul, avoir échappé au sort de toute la ville. Alors je m'avançai et je me tournai vers lui et lui fis mon souhait de paix ; et il tourna

vers moi ses regards et me rendit le souhait de paix. Alors je lui dis : « Je te conjure, par la vérité sainte des versets que tu récites du livre d'Allah, de répondre à ma question ! »

Alors il sourit avec tranquillité et douceur, et me dit : « Révèle-moi d'abord, toi la première, ô femme, la cause de ton entrée en cet oratoire, et, à mon tour, je répondrai à la question que tu me fais. » Alors je lui racontai mon histoire, qui l'étonna beaucoup, et je lui demandai alors quelle était cette situation extraordinaire de la ville. Et il me dit : « Attends un peu ! » Alors il ferma le livre sacré et le fit entrer dans un sac en satin ; et il me dit de m'asseoir à côté de lui. Je m'assis et je le regardai alors attentivement et je vis qu'il était comme la pleine lune, parfait de qualités, tout plein de sympathie, admirable d'aspect, fin et proportionné de taille ; ses joues étaient comme le cristal, sa figure, de la couleur des dattes fraîches, comme si c'était lui que le poète visait en ces strophes :

Le liseur des astres observait dans la nuit !
soudain, devant ses yeux apparut la sveltesse du charmant garçon ! Et il pensa :

« C'est Zohal[52] *lui-même, qui donna à cet astre cette noire chevelure éployée, qu'on prendrait pour une comète !*

Et quant à l'incarnat de ses joues, c'est Mirrikh[53] *qui prit soin de l'étendre ! Et quant aux rayons perçants de ses yeux, ce sont les flèches mêmes de l'Archer aux sept étoiles !*

---

[52] *Zohal* est le nom de la planète Saturne.

[53] *Mirrikh*, c'est la planète Mars.

Mais c'est Houtared[54] *qui lui fit don de cette merveilleuse sagacité, tandis que c'est Abylssouha qui mit en lui cette valeur d'or ! »*

Aussi l'observateur des astres ne sut plus que penser et fut dans la perplexité. C'est alors que l'astre s'inclina vers lui et sourit !

À le regarder ainsi, sa vue me jeta dans le trouble des sens le plus violent, dans les regrets les plus ardents de ne l'avoir pas connu jusqu'à ce jour ; et des braises rouges s'allumèrent dans mon cœur. Et je lui dis : « Ô mon maître et suzerain, raconte-moi maintenant ce que je t'ai demandé ! » Et il me répondit : « J'écoute et j'obéis ! » Et il me raconta :

« Sache, ô dame pleine d'honneur, que cette ville était la ville de mon père. Et elle était habitée par tous ses parents et ses sujets. Mon père était ce roi que tu as vu assis sur le trône, et métamorphosé en pierre. Pour ce qui est de la reine que tu as vue, c'est ma mère. Mon père et ma mère étaient des mages, adorateurs du terrible Nardoun. Ils juraient et prêtaient serment sur le feu et la lumière, sur l'ombre et la chaleur, et sur les astres tourneurs !

« Pendant longtemps, mon père n'eut point d'enfants ; et ce n'est qu'à la fin de sa vie que je naquis comme le fils de sa vieillesse. Et mon père m'éleva avec beaucoup de soin ; cependant je grandissais : c'est alors que je fus élu pour la vraie félicité.

---

[54] *Houtared*, c'est Mercure.

« En effet, nous avions chez nous, au palais, une vieille femme très avancée en âge, musulmane, une croyante en Allah et son Envoyé. Elle y croyait en cachette, et extérieurement elle faisait semblant d'être d'accord avec mes parents. Et mon père avait en elle une très grande confiance, pour ce qu'il voyait en elle de fidélité et de chasteté. Il était pour elle très généreux et il la comblait de sa générosité. Et il croyait fermement qu'elle était de sa foi et de sa religion.

« Aussi, comme je grandissais, il me confia à elle et lui dit : « Prends-le et élève-le bien ; enseigne-lui les lois de notre religion ; et donne-lui une excellente éducation ; et sers-le bien en en prenant beaucoup de soin ! »

« Et la vieille me prit ; mais elle m'enseigna la religion des Islams, depuis les devoirs de la purification et les devoirs des ablutions jusqu'aux saintes formules de la prière. Et elle m'enseigna et m'expliqua Al-Koran dans la langue du Prophète. Et lorsqu'elle eut complètement terminé mon instruction, elle me dit : « Ô mon enfant, il faut que tu caches cela soigneusement devant ton père, et que tu en gardes absolument le secret, sinon il te tuerait ! »

« Et moi, en effet, je gardai le secret. Il n'y avait pas longtemps que mon instruction était achevée, quand la sainte vieille mourut, en me faisant ses dernières recommandations. Et je continuai à être en secret un croyant en Allah et en son Prophète. Mais les habitants de la ville ne faisaient que s'endurcir dans leur incrédulité, leur rébellion et leurs ténèbres. Mais un jour qu'ils continuaient à être comme ils étaient, une voix haute de muezzin invisible se fit entendre ; et elle dit d'un ton aussi haut que le tonnerre et qui parvint aussi bien aux oreilles du proche qu'à celles de l'éloigné : « Ô

vous autres, habitants de la ville, renoncez à l'adoration du feu et de Nardoun, et adorez le Roi Unique et Puissant ! »

« À cette voix, il y eut une grande terreur dans le cœur des habitants, qui s'assemblèrent chez mon père, le roi de la ville, et lui demandèrent : « Quelle est cette voix terrifiante que nous venons d'entendre ? Nous sommes encore tout terrifiés de ce holà ! » Mon père leur dit : « Ne soyez point terrifiés de cette voix, et n'en soyez pas épouvantés. Et croyez fermement à vos anciennes croyances. »

« Et alors leur cœur se pencha volontiers vers les paroles de mon père ; et ils ne cessèrent point d'être attachés fermement et enclins à l'adoration du feu. Et ils restèrent dans leur état d'erreur aveugle durant encore une année, jusqu'à l'époque anniversaire du jour où ils avaient entendu la première voix ! Et alors, pour la seconde fois, la voix se fit entendre, puis une deuxième fois, et une troisième fois, et cela une fois chaque année, durant trois années de suite. Mais ils ne cessèrent d'être assidus à observer leurs pratiques erronées. Et c'est alors qu'un matin, à l'aube, le malheur et la malédiction s'abattirent sur eux du ciel, et ils furent pétrifiés en pierres noires, eux et leurs chevaux et leurs mulets et leurs chameaux et leurs bestiaux ! Et de tous les habitants, moi seul je fus quitte de ce malheur. Car j'étais le seul croyant.

« Et c'est depuis ce jour-là que je me tiens ici dans la prière, le jeûne et la récitation d'Al-Koran.

« Mais, ô dame pleine d'honneur et de perfections, je suis bien las de la solitude où je me trouve, sans avoir auprès de moi personne qui me tienne compagnie humaine ! »

À ces paroles, je lui dis :

« Ô jeune homme plein de qualités, peux-tu venir avec moi dans la ville de Baghdad ? Là, tu trouveras des savants et de vénérables cheikhs versés dans les lois et la religion. Et, en leur compagnie, tu augmenteras encore en science et en connaissance du droit divin. Et moi, bien que je sois une personne de marque, je serai ton esclave et ta chose ! Je suis, en effet, la maîtresse de mes gens, et j'ai sous mes ordres des hommes, des serviteurs et des jeunes garçons ! Et ici j'ai avec moi un navire chargé entièrement de marchandises. Mais le destin nous jeta sur cette côte, et nous fit connaître cette ville, et nous causa cette aventure. Et le sort a voulu ainsi nous réunir ! »

Puis je ne cessai de lui inspirer le désir du départ avec moi, jusqu'à ce qu'il m'eût répondu par l'affirmative. »

— À ce moment de sa narration. Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète selon son habitude, s'arrêta dans son récit.

Mais lorsque fut la dix-septième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que l'adolescente Zobéida ne cessa d'intéresser le jeune homme et de lui inspirer le désir de la suivre jusqu'à ce qu'il eût consenti.

Et tous deux ne cessèrent de causer que lorsque le sommeil l'emporta sur eux. Alors la jeune Zobéida se coucha et s'endormit cette nuit-là aux pieds du jeune homme. Et elle ne se sentait pas de joie et de bonheur !

(Puis Zobéida continua ainsi son récit au khalifat Haroun Al-Rachid, à Giafar et aux trois saâlik :)

« Lorsque brilla le matin, nous nous levâmes, et nous entrâmes ouvrir tous les trésors, et nous prîmes tout ce qui n'était pas trop lourd à porter et ce qui avait le plus de valeur, et nous descendîmes de la citadelle vers la ville, et nous rencontrâmes mes esclaves et le capitaine qui me cherchaient depuis longtemps. Et lorsqu'ils me virent, ils furent très contents, et me questionnèrent sur le motif de mon absence. Alors je leur racontai ce que j'avais vu, ainsi que l'histoire du jeune homme, et la cause de la métamorphose des habitants de la ville, avec tous les détails. Et ils furent très étonnés à mon récit.

Quant à mes sœurs, à peine me virent-elles avec ce beau jeune homme qu'elles furent très jalouses, et m'envièrent, et

furent remplies de haine, et complotèrent secrètement la perfidie contre moi.

Sur ces entrefaites, nous allâmes tous au navire, et j'étais fort heureuse, et ma félicité augmentait encore de l'amour du jeune homme. Et nous attendîmes que le vent nous fût favorable, et nous déployâmes les voiles et nous partîmes. Quant à mes sœurs, elles continuèrent à nous tenir compagnie ; et un jour elles me dirent en particulier : « Ô notre sœur, que penses-tu faire de ce beau jeune homme ? » Et je leur dis : « Mon but est de le prendre comme époux. » Puis je me tournai vers lui, et je me rapprochai de lui, et je lui déclarai : « Ô mon maître, mon désir est de devenir ta chose. Je te prie donc de ne pas me refuser ! » Alors il me répondit : « J'écoute et j'obéis ! » À ces paroles, je me tournai vers mes sœurs et je leur dis : « Je me contente de ce jeune homme pour tout bien ! Quant à toutes mes richesses, dès ce moment elles deviennent votre propriété ! » Et elles me répondirent : « Ta volonté est notre agrément ! » Mais en elles-mêmes elles me réservaient la trahison et le mal.

Nous continuâmes ainsi à naviguer avec un vent favorable, et nous sortîmes de la mer de l'Épouvante et nous entrâmes dans la mer de la Sécurité. Dans cette mer, nous naviguâmes encore pendant quelques jours, et alors nous fûmes tout proches de la ville de Bassra, et nous vîmes, dans le loin, apparaître ses bâtisses. Mais, comme la nuit approchait nous nous arrêtâmes ; et bientôt nous dormîmes.

Mais, pendant notre sommeil, mes deux sœurs se levèrent et m'enlevèrent, moi et le jeune garçon, avec nos matelas et tout, et nous jetèrent à la mer. Pour le jeune homme, comme il ne savait pas nager, il se noya ; car il était écrit par Allah qu'il serait du nombre des martyrs. Quant à moi, j'étais

écrite parmi ceux qui devaient avoir la vie sauve. Aussi, lorsque je tombai à la mer, Allah me gratifia d'un morceau de bois sur lequel je me mis à cheval, et avec lequel je fus emportée par les vagues et jetée sur le rivage d'une île pas trop éloignée. Là, je fis sécher mes habits, je passai toute la nuit, et le matin je me réveillai et cherchai une route. Et je trouvai une route sur laquelle il y avait des traces de pas d'êtres humains fils d'Adam ! Cette route commençait au rivage et s'enfonçait dans l'île. Alors, moi, après avoir mis mes vêtements devenus secs, je suivis cette route, et je ne cessai de marcher jusqu'à ce que je fusse sur le rivage opposé de l'île, en face de la terre ferme où j'aperçus au loin la ville de Bassra. Et soudain je vis une couleuvre qui courait vers moi, et immédiatement derrière elle courait un gros et grand serpent qui voulait la tuer. Cette couleuvre était tellement lasse et fatiguée de sa course que sa langue pendait hors de sa bouche ! Alors, moi, je fus prise de pitié pour elle, et je saisis une grosse pierre et je la lançai à la tête du serpent, que j'écrasai et que je tuai à l'instant même. Mais aussitôt la couleuvre déploya deux ailes et s'envola dans l'air et disparut. Et je fus au comble de la surprise.

Mais, comme j'étais accablée de fatigue, je m'assis à cette place, puis je m'étendis et je dormis encore une heure de temps. Et à mon réveil, je trouvai, assise à mes pieds, une jolie négresse qui me massait les pieds et me caressait. Alors, moi, je retirai vivement mes pieds et j'eus une grande honte, car je ne savais pas ce que la jolie négresse voulait de moi. Et je lui dis : « Qui es-tu et que désires-tu ? » Et elle me répondit : « Je me suis hâtée de venir auprès de toi qui m'as rendu ce grand service en tuant mon ennemi. Car je suis la couleuvre que tu as sauvée du serpent. Et je suis une gennia. Et ce serpent aussi était un genni. Mais il était mon ennemi et il voulait me violer et me tuer. Et c'est toi seule qui m'as

délivrée de ses mains. Alors, moi, à peine délivrée, je m'envolai avec le vent, et je me dirigeai en hâte vers le navire d'où t'avaient précipitée tes deux sœurs. J'ensorcelai tes deux sœurs sous la forme de deux chiennes noires ; et je te les apporte. Et alors je vis les deux chiennes attachées à un arbre derrière moi. Puis la gennia continua : « Ensuite, je transportai dans ta maison de Baghdad toutes les richesses qui étaient dans le navire et je le coulai. Quant au jeune homme, il s'est noyé ; et je ne puis rien contre la mort. Car Allah seul est Tout-Puissant ! »

À ces mots, elle me prit dans ses bras, détacha les deux chiennes, mes sœurs, et les enleva aussi, et nous transporta toutes, en s'envolant, et nous déposa saines et sauves sur la terrasse de ma maison à Bahgdad, ici-même.

Et je visitai ma maison, et j'y trouvai, rangés en bon ordre, toutes les richesses et tous les objets qui étaient dans le navire. Et aucune chose n'était perdue ni endommagée.

Puis la gennia me dit : « Je t'adjure, par l'inscription sainte du sceau de Soleïman, de frapper chacune de ces deux chiennes, tous les jours, trois cents coups de fouet. Si tu oublies un jour d'exécuter cet ordre, j'accourrai et je te changerai, toi aussi, en la même forme ! »

Et moi, je fus bien obligée de lui répondre : « J'écoute et j'obéis ! »

Et c'est depuis ce temps-là, ô prince des Croyants, que je me mis à les fouetter, pour ensuite avoir pitié d'elles et les embrasser !

Et telle est mon histoire !

Mais voici ma sœur Amina, ô prince des Croyants, qui te racontera son histoire qui est encore bien plus étonnante que la mienne. »

À ce récit, le khalifat Haroun Al-Rachid fut au comble de l'émerveillement. Mais il avait hâte de satisfaire pleinement sa curiosité. Aussi il se tourna vers la jeune Amina, qui lui avait ouvert la porte la nuit précédente, et lui demanda : « Mais toi, ô gracieuse, quel est donc le motif de ces traces de coups qui sont sur ton corps ? »

HISTOIRE D'AMINA
LA DEUXIÈME ADOLESCENTE

À ces paroles du khalifat, la jeune Amina s'avança et dit :

« Ô émir des Croyants, je ne te répéterai pas les paroles de ma sœur Zobéida sur nos parents. Sache donc que, lorsque notre père mourut, moi et ma sœur la plus petite de nous cinq, Fahima, nous allâmes vivre seules avec notre mère, tandis que ma sœur Zobéida et les deux autres allaient vivre avec leur mère à elles.

Peu de temps après, ma mère me maria avec un vieux riche, l'homme le plus riche de la ville et de son temps. Aussi, une année après, mon vieil époux mourut dans la paix d'Allah, et me laissa comme ma part légale d'héritage, d'après notre code officiel, quatre-vingt mille dinars d'or.

Aussi, moi, je me hâtai de me commander dix robes magnifiques, chaque robe pour mille dinars. Et je ne me privai de rien.

Un jour d'entre les jours, comme j'étais assise à mon aise, une vieille entra me visiter. Cette vieille, je ne l'avais jamais vue auparavant. Elle était horrible : sa figure était une figure aussi laide qu'un vieux derrière ; elle avait un nez écrasé, des sourcils pelés, des yeux de vieille libertine, des dents cassées, un nez qui suintait, et le cou de travers. D'ailleurs elle est bien décrite par le poète qui dit :

Cette vieille de mauvais augure ! Si Eblis la voyait, elle lui enseignerait toutes les fraudes, même sans parler, rien que par son silence ! Elle pourrait débrouiller mille mulets têtus qui se seraient embrouillés dans une toile d'araignée et elle ne déchirerait pas la toile d'araignée ! Elle sait jeter le mauvais sort et commettre toutes les horreurs : elle a chatouillé le cul d'une petite fille, elle a copulé avec une adolescente, elle a forniqué avec une femme mûre, et elle a allumé une vieille femme en l'excitant !

Donc cette vieille entra chez moi et me salua et me dit : « Ô dame pleine de grâces et de qualités ! J'ai chez moi une jeune orpheline, et cette nuit est la nuit de ses noces. Et moi je viens te prier – et Allah saura t'accorder la récompense et la rétribution de ta bonté ! – de vouloir nous honorer en assistant aux noces de cette pauvre fille si affligée et si humble, qui ne connaît ici personne et qui n'a pour elle qu'Allah le Très-Haut ! » À ces paroles la vieille se mit à pleurer et à m'embrasser les pieds. Et moi, qui ne connaissais pas toute sa perfidie, j'eus pitié et compassion d'elle et je lui dis : « J'écoute et j'obéis ! » Alors elle me dit : « Maintenant je

vais m'en aller, avec ta permission, et toi, pendant ce temps, prépare-toi et habille-toi, car moi, vers le soir, je reviendrai te prendre. » Puis elle me baisa la main et s'en alla.

Alors, moi, je me levai, et j'allai au hammam, et je me parfumai ; puis je choisis la plus belle de mes dix robes neuves et je m'en habillai ; puis je mis mon plus beau collier de perles nobles, mes bracelets, mes pendeloques et tous mes bijoux ; puis je mis mon grand voile bleu de soie et d'or, je m'entourai la taille de ma ceinture de brocart, et je mis mon petit voile de visage, après m'être allongé les yeux de kolh. Et voici revenir la vieille qui me dit : « Ô ma maîtresse, la maison est déjà pleine de parentes de l'époux, qui sont les dames les plus nobles de la ville. Je les ai avisées de ton arrivée certaine, et elles ont été très heureuses, et maintenant toutes t'attendent avec impatience. » Alors, moi, j'emmenai avec moi quelques-unes de mes esclaves, et nous marchâmes jusqu'à ce que nous fussions arrivées dans une rue large et bien arrosée et où la brise fraîche se jouait. Et nous vîmes un grand portail de marbre surmonté d'une coupole soutenue par des arceaux, et toute en albâtre, et monumentale. Et par ce portail nous vîmes, à l'intérieur, un palais si haut qu'il touchait aux nues. Alors nous entrâmes et, arrivées à la porte de ce palais, la vieille frappa à la porte et l'on ouvrit. Nous pénétrâmes, et nous trouvâmes d'abord un corridor tendu de tapis et de tentures, et au plafond des lampes colorées étaient suspendues et éclairées, et des flambeaux allumés étaient posés tout le long ; et il y avait aussi, suspendus aux murs, des objets en or et en argent, des joyaux, et des armes en métal précieux. Et nous traversâmes ce corridor, et nous arrivâmes dans une salle si merveilleuse qu'il est inutile de la décrire.

Au milieu de cette salle, qui était toute tendue de soieries, il y avait un lit d'albâtre enrichi de perles fines et de pierres précieuses, et recouvert d'une moustiquaire en satin.

À notre vue, une jeune fille sortit de l'intérieur du lit, et elle était comme la lune. Et elle me dit : « Marhaba ! Ahlan ! oua sah-lan ! Ô ma sœur, tu nous fais le plus grand honneur humain ! Anastina[55]. Et tu nous es une douce consolation et tu es notre orgueil ! » Puis, en mon honneur, elle récita ces vers du poète :

Si les pierres mêmes de la maison avaient appris la visite de l'hôte charmant, elles se seraient réjouies, elles se seraient mutuellement annoncé la bonne nouvelle, elles se seraient inclinées sur la trace de ses pas !

Elles se seraient, dans leur langage, écriées : « Alhan ! oua sahlan ! pour les gens pleins de générosité et de grandeur ! »

Puis elle s'assit et me dit : « Ô ma sœur ! je dois te dire que j'ai un frère qui t'a vue un jour à une noce. C'est un jeune homme très bien fait, et bien plus beau que moi. Et, depuis cette nuit-là, il t'a aimée d'un cœur amoureux et très ardent. Et c'est lui qui a donné quelque argent à la vieille femme pour qu'elle allât chez toi et t'amenât ici par l'expédient qu'elle employa. Et il fit cela pour se rencontrer avec toi, chez moi ; car mon frère n'a d'autre désir que de se marier avec toi en cette année-ci bénie par Allah et par son Envoyé. Et il n'y a point de honte à faire les choses licites ! »

---

[55] *Marhaba ! Ahlan ! oua Sahlan !* et *Anastina !* Souhaits de bienvenue, intraduisibles mot à mot. Que l'accueil soit cordial, amical et facile !

Lorsque j'entendis ses paroles, et que je me vis connue et estimée dans cette demeure, je dis à l'adolescente : « J'écoute et j'obéis ! » Alors elle fut remplie de joie, et elle frappa ses mains l'une contre l'autre. À ce signal, une porte s'ouvrit, et un jeune homme comme la lune entra ; d'après le dire du poète :

Il a atteint un tel degré de beauté qu'il est devenu une œuvre vraiment digne du créateur ! un bijou vraiment à la gloire de l'orfèvre qui l'a ciselé !

Il est parvenu à la perfection même de la beauté, à son unité ! Aussi, ne t'étonne point de le voir affoler d'amour tous les humains !

Sa beauté éclate aux yeux, car elle est inscrite sur ses traits. Aussi, je jure qu'il n'y a d'autre beauté que la sienne !

À sa vue, mon cœur inclina vers lui. Alors il s'avança et s'assit près de sa sœur ; et aussitôt le kadi entra avec quatre témoins ; ils saluèrent et s'assirent ; puis le kadi écrivit mon contrat avec ce jeune homme, et les témoins apposèrent leur sceau sur le contrat, et ils s'en allèrent tous.

Alors le jeune homme s'approcha de moi et me dit : « Que notre nuit soit une nuit bénie ! » Puis il dit : « Ô ma maîtresse, je voudrais bien te poser une condition ! » Je lui dis : « Ô mon maître, parle ! Quelle est cette condition ? » Alors il se leva, apporta le Livre Sacré, et me dit : « Tu vas me jurer sur Al-Koran, que jamais tu ne choisiras un autre que moi, et que tu n'auras jamais d'inclination pour un autre ! » Et moi, je lui prêtai serment pour cette condition. Alors il se réjouit extrêmement et me jeta ses bras autour du

cou, et je sentis son amour me pénétrer jusqu'à mes entrailles et jusqu'à la masse de mon cœur !

Ensuite les esclaves nous préparèrent la nappe, et nous mangeâmes et nous bûmes jusqu'à satiété. Puis, la nuit venue, il me prit et s'étendit avec moi sur le lit ; et nous passâmes toute la nuit en accolades aux bras l'un de l'autre, jusqu'au matin.

Nous restâmes en cet état durant un mois, dans la félicité et la joie. À la fin de ce mois, je demandai à mon époux la permission d'aller au souk pour acheter quelques étoffes. Il m'accorda cette permission. Alors je mis mes habits et j'emmenai avec moi la vieille femme, qui, depuis, était restée à la maison, et je descendis au souk. Je m'arrêtai à la boutique d'un jeune marchand de soieries que la vieille me recommandait beaucoup pour la qualité de ses étoffes, et qu'elle connaissait depuis longtemps, me disait-elle. Puis elle ajouta : « C'est un jeune garçon qui, à la mort de son père, hérita de beaucoup d'argent et de richesses ! » Puis, se tournant vers le marchand, elle me dit : « Fais voir ce que tu as de mieux et de plus cher, parmi toutes les étoffes, car c'est pour celle belle adolescente ! » Et il dit : « J'écoute et j'obéis ! » Puis la vieille, pendant que le jeune marchand était occupé à nous déployer les étoffes, continua à me faire son éloge et à me faire remarquer ses qualités ; et, moi, je lui répondis : « Je n'ai que faire de ces qualités et des éloges que tu m'en fais ! car notre but est d'acheter de lui ce dont nous avons besoin, puis de retourner à notre demeure. »

Lorsque nous eûmes choisi l'étoffe voulue, nous offrîmes au marchand l'argent du prix. Mais il refusa de toucher l'argent, et nous dit : « Pour aujourd'hui je n'accepte de vous aucun argent ; ceci est un cadeau pour le plaisir et l'honneur

que vous me faites de venir à ma boutique ! » Alors, moi, je dis à la vieille : « S'il ne veut pas accepter l'argent, rends-lui son étoffe ! » Alors il s'écria : « Par Allah ! je ne prendrai rien de vous autres ! Tout cela est un cadeau de moi. Maintenant, en retour, accordez-moi, ô belle adolescente, un seul baiser, un seul ! Je considère ce baiser comme de plus haut prix que toutes les marchandises réunies dans ma boutique ! » Et la vieille lui dit en riant : « Ô beau jeune homme, tu es bien fou de considérer ce baiser comme une chose aussi inestimable ! » Puis elle me dit : « Ô ma fille, tu viens d'entendre ce que dit ce jeune marchand ! Sois tranquille, rien de fâcheux ne saurait t'arriver pour un petit baiser qu'il prendrait de toi, et toi, en retour, tu pourrais choisir et prendre selon ton désir parmi toutes ces étoffes précieuses ! » Alors je répondis : « Ne sais-tu pas que je suis liée par le serment ? » Et elle répliqua : « Laisse-le t'embrasser, mais, toi, ne parle pas et ne fais pas de mouvement : de la sorte tu n'auras rien à te reprocher. Et, de plus, tu reprendras cet argent, qui est le tien, et les étoffes aussi. » Enfin, cette vieille continua de la sorte à m'embellir cet acte et je dus consentir à faire entrer ma tête dans le sac et à accepter cette offre. Pour cela, je me couvris les yeux, et j'étendis le pan de mon voile afin que les passants ne vissent pas la chose. Et, alors, le jeune homme passa sa tête sous mon voile, approcha sa bouche de ma joue et m'embrassa. Mais, en même temps, il me mordit à la joue et une morsure si terrible qu'il me coupa la chair ! Et je m'évanouis de douleur et d'émotion.

Quand je revins à moi, je me trouvai étendue sur les genoux de la vieille, qui avait l'air d'être fort affligée pour moi. Quant à la boutique, elle était fermée et le jeune marchand avait disparu. Alors, la vieille me dit : « Qu'Allah soit loué de nous avoir épargné un malheur pire ! » Puis elle me dit : « Maintenant, il nous faut retourner à la maison. Mais, toi, tu

feras semblant d'être indisposée, et moi, je t'apporterai un remède que tu appliqueras sur la morsure, et tu guériras à l'instant. Alors je ne tardai pas à me lever, et, toute à mes pensées et à ma terreur des conséquences, je me mis à marcher jusqu'à ce que je fusse à la maison ; et ma terreur augmentait à mesure que je m'approchais. En y arrivant, j'entrai dans ma chambre et je fis semblant d'être malade.

Sur ces entrefaites, mon époux entra et, tout préoccupé, me dit : « Ô ma maîtresse, quel malheur t'est-il arrivé durant ta sortie ! » Je lui répondis : « Ce n'est rien. Je suis bien portante. » Alors il me regarda avec attention et me dit : « Mais qu'est-ce que cette blessure qui est sur ta joue, juste à l'endroit le plus doux et le plus fin ? » Alors je lui dis : « Lorsque, avec ta permission, je suis sortie aujourd'hui pour acheter ces étoffes, un chameau, qui était chargé de bûches de bois, m'a serrée dans la rue encombrée, et m'a déchiré mon voile et m'a blessée à la joue comme tu vois. Oh ! ces rues étroites de Baghdad ! » Alors il fut plein de colère et me dit : « Dès demain, je vais aller chez le gouverneur et porter plainte contre les chameliers et les bûcherons, et le gouverneur les fera tous pendre jusqu'au dernier ! » Alors, moi, pleine de compassion, je lui dis : « Par Allah sur toi, ne te charge pas des péchés d'autrui ! D'ailleurs, c'est de ma faute à moi seule, car je suis montée sur un âne qui se mit à ruer et à galoper, et je suis tombée par terre, et par hasard un morceau de bois s'est trouvé là qui m'a écorché la figure et m'a blessée ainsi à la joue ! » Alors il s'écria : « Demain, je vais monter chez Giafar Al-Barmaki, et je lui raconterai cette histoire, et il tuera tous les âniers de cette ville ! » Alors je m'écriai : « Tu vas donc tuer tout le monde à cause de moi ? Sache donc que cela m'est simplement arrivé par la volonté d'Allah et par le destin qu'il commande ! » À ces paroles, mon époux ne put plus contenir sa fureur, et s'écria : « Ô

perfide ! assez de mensonges ! Tu vas endurer la punition de ton crime ! Et il me traita avec les paroles des plus dures, et frappa le sol du pied, et cria d'une voix forte en appelant : alors la porte s'ouvrit et sept nègres terribles entrèrent, qui m'arrachèrent de mon lit et me jetèrent au milieu de la cour de la maison. Alors mon époux ordonna à l'un des nègres de me tenir par les épaules et de s'asseoir sur moi ; et il ordonna à un autre nègre de s'asseoir sur mes genoux et de me tenir les pieds. Alors un troisième nègre vint, qui tenait un glaive à la main et dit : « Ô mon maître, je vais la frapper du glaive et je la couperai en deux parties ! » Et un autre nègre ajouta : « Et chacun de nous coupera un gros morceau de sa chair, et le jettera en pâture aux poissons dans le fleuve de la Dejla[56] ! Car telle doit être la punition de toute personne qui trahit le serment et l'amitié ! » Et, pour appuyer son dire, il récita ces vers :

Si je m'apercevais que j'ai un associé pour celui que j'aime mon âme se révolterait et s'arracherait à cet amour de perdition ! Et je dirais à mon âme : « Ô mon âme, il vaut mieux pour nous mourir nobles ! Car il n'y a point de bonheur dans un amour avec un ennemi. »

Alors mon époux dit au nègre qui tenait le glaive : « Ô brave Saâd, frappe cette perfide ! » Et Saâd leva le glaive ! Et mon époux me dit : « Et toi, maintenant, dis à voix haute ton acte de foi. Puis remémore-toi un peu toutes les choses et les vêtements et les effets qui t'appartiennent et fais ton testament : car c'est la fin de ta vie » Alors je lui dis : « Ô servi-

[56] Le tigre.

teur d'Allah Très-Bon ! donne-moi seulement le temps de faire mon acte de foi et mon testament ! » Puis je levai la tête vers le ciel, je l'abaissai vers moi-même et je me mis à me considérer et à réfléchir sur l'état misérable et ignominieux où je me trouvais, et les larmes me vinrent et je pleurai, et je récitai ces strophes :

Vous avez allumé la passion dans mes entrailles, pour ensuite rester froid ! Vous avez fait veiller mes yeux durant de longues nuits, pour ensuite vous endormir !

Mais moi ! Je vous avais mis dans un lieu situé entre mon cœur et mes yeux ! Aussi comment mon cœur pourrait-il vous oublier, ou mes yeux cesser de vous pleurer ?…

Vous m'aviez juré une constance inépuisable ; mais à peine aviez-vous conquis mon cœur que vous vous êtes repris !

Et maintenant vous ne voulez point prendre ce cœur en pitié ni compatir à ma tristesse ! N'êtes-vous donc né que pour causer mon malheur et celui de toute jeunesse !

— Oh ! mes amis, je vous conjure par Allah ! quand je mourrai, écrivez sur la pierre de ma tombe : « Ici est un grand coupable ! Il a aimé ! »

— De la sorte, le passant affligé qui connaît les souffrances de l'amour, en regardant ma tombe y jettera un regard de compassion !

Et, ayant terminé ces vers, je pleurai encore. Lorsqu'il entendit mes vers et vit mes larmes, mon époux fut encore plus furieux et plus excité, et il me dit ces stances :

Si j'ai quitté celui qu'aimait mon cœur, ce n'est point par ennui ni par lassitude ! Il a commis une faute qui mérite l'abandon !

Il a désiré m'associer un autre dans notre commune passion, tandis que mon cœur et mes sens et ma raison ne pouvaient pencher vers une telle association !

Lorsqu'il eut fini ces vers, je me remis à pleurer, pour le toucher, et je me dis en moi-même : « Je vais faire la soumise et l'humble. Et je vais adoucir mes termes. Et peut-être qu'ainsi il me fera grâce de la mort, quitte à prendre tout ce qui m'appartient de richesses ! » Et je me mis à l'implorer et je lui récitai gentiment ces strophes :

En vérité, je te le jure, si tu voulais être juste, tu ne me ferais pas mourir ! Mais on sait que celui qui a jugé la séparation inévitable n'a jamais su être juste !

Tu m'as fait porter tout le poids des conséquences d'amour, alors que mes épaules pouvaient à peine supporter le poids de la chemise fine, ou un poids plus léger même !

Et pourtant ce n'est point de ma mort que je m'étonne, mais je m'étonne simplement de voir mon corps, après la rupture, continuer à te désirer !

Lorsque j'eus fini ces vers, je pleurai. Alors il me regarda, et me repoussa violemment du geste, et m'injuria beaucoup, et me récita ces vers :

Vous vous êtes occupé d'une toute autre amitié que la mienne, et vous m'avez fait sentir tout votre abandon ! Est-ce ainsi que nous étions ?

Mais je vous délaisserai, comme vous m'avez délaissé et avez méprisé mon désir ! Et pour vous j'aurai la même patience que celle par vous témoignée !

Et je me passionnerai pour un autre que vous, puisque pour un autre vous vous êtes incliné ! Et pour toujours la rupture entre nous sera, non point à cause de moi, mais de toi seulement.

Et lorsqu'il eut achevé ces vers, il héla le nègre et lui dit : « Coupe-la en deux moitiés ! Elle ne nous est plus rien ! »

Lorsque le nègre s'avança vers moi, je fus certaine de ma mort et je désespérai de ma vie, et je ne pensai plus qu'à confier mon sort à Allah Très-Haut. Et, au moment même, je vis entrer la vieille femme qui se jeta aux pieds du jeune homme, et se mit à les embrasser, et lui dit : « Ô mon enfant, je te conjure, moi ta nourrice, au nom des soins que je t'ai donnés, de pardonner à cette adolescente, car elle n'a pas commis une faute qui mérite un tel châtiment ! D'ailleurs, tu es encore jeune, et je crains que sa malédiction ne retombe sur toi ! » Puis la vieille se mit à pleurer, et à continuer à le presser de prières pour le convaincre jusqu'à ce qu'il lui eût dit : « Eh bien, à cause de toi, je lui fais grâce ! Mais il me faut tout de même lui faire une marque qui apparaisse sur elle durant le reste de sa vie ! »

À ces mots, il donna des ordres aux nègres qui, aussitôt, me dépouillèrent de mes vêtements, et m'exposèrent ainsi toute nue. Alors il prit lui-même un rameau flexible de cognassier, et me tomba dessus, et se mit à me fustiger tout mon corps, et spécialement mon dos, ma poitrine et mes flancs, et tellement et si fort et si furieusement que je perdis connaissance, après avoir perdu tout espoir de survivre à de tels coups. Il cessa alors de me frapper, et s'en alla, en me

laissant étendue sur le sol et en ordonnant aux esclaves de m'abandonner en cet état jusqu'à la nuit, pour, ensuite, à la faveur de l'obscurité, me transporter à mon ancienne maison et me jeter là comme une chose inerte. Et les esclaves firent ainsi, et me jetèrent dans mon ancienne maison, selon l'ordre de leur maître.

Quand je revins à moi, je restai longtemps sans pouvoir bouger à cause de mes meurtrissures ; puis je me traitai avec divers médicaments, et peu à peu je finis par guérir ; mais les traces des coups et les cicatrices restèrent sur mes membres et sur ma chair, comme si j'avais été frappée par des lanières et des fouets ! Et vous avez tous vu ces traces.

Lorsque, au bout de quatre mois de traitement, je finis par guérir, je voulus aller jeter un coup d'œil du côté du palais où j'avais subi cette violence ; mais il était ruiné entièrement, lui, et aussi toute la rue où il était, depuis un bout jusqu'à l'autre ; et à la place de toutes ces merveilles, il n'y avait plus que des monceaux d'ordures accumulées par les déchets de la ville. Et, malgré toutes mes recherches, je ne pus arriver à avoir des nouvelles de mon époux.

C'est alors que je revins auprès de ma plus jeune sœur Fahima, qui était toujours une jeune fille vierge ; et toutes deux nous allâmes faire visite à notre sœur du même père, notre sœur Zobéida, celle-là même qui t'a raconté son histoire avec ses deux sœurs changées en chiennes. Et elle me raconta son histoire, et je lui racontai mon histoire, mais après les salutations d'usage ! Et alors ma sœur Zobéida me dit : « Ô ma sœur, nul en ce monde n'est exempt des malheurs du sort ! Mais, grâce à Allah ! nous sommes encore toutes deux en vie ! Restons donc désormais ensemble. Et

surtout que jamais plus le mot mariage ne soit cité, et il nous faut même en perdre le souvenir ! »

Et aussi notre jeune sœur Fahima resta avec nous. Et c'est elle qui remplit à la maison l'office de pourvoyeuse, qui descend au souk faire le marché tous les jours et nous acheter toutes les choses nécessaires ; moi, je suis chargée spécialement d'ouvrir la porte à ceux qui frappent et de recevoir nos invités ; quant à notre grande sœur Zobéida, c'est elle qui range les choses de la maison.

Et nous ne cessâmes de vivre ainsi très heureuses, sans hommes, jusqu'au jour où notre sœur nous amena le porte-faix chargé d'une grande quantité de choses et que nous l'invitâmes à se reposer chez nous un instant. Et c'est alors qu'entrèrent les trois saâlik qui nous racontèrent leurs histoires ; et ensuite vous autres, sous l'aspect de trois marchands. Et tu sais ce qui est arrivé, et comment nous avons été amenées entre tes mains, ô prince des Croyants !

Et telle est mon histoire ! »

Alors le khalifat fut extrêmement émerveillé, et…

— Mais à ce moment de sa narration. Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, arrêta son récit.

Mais lorsque fut la dix-huitième nuit.

Schahrazade continua en ces termes :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, qu'au récit de ces deux histoires des adolescentes Zobéida et Amina, qui étaient là avec leur jeune sœur Fahima et les deux chiennes noires et les trois saâlik, le khalifat Haroun Al-Rachid fut extrêmement émerveillé, et ordonna que ces deux histoires, ainsi que celles des trois saâlik, fussent écrites par les scribes des bureaux, avec une très belle écriture bien soignée, et qu'ensuite les manuscrits fussent déposés dans ses archives.

Ensuite il dit à l'adolescente Zobéida : « Et maintenant, ô dame pleine de noblesse, n'as-tu plus eu des nouvelles de l'éfrita qui a ensorcelé tes deux sœurs sous l'image de ces deux chiennes-ci ? » Et Zobéida répondit : « Émir des Croyants, je pourrais le savoir, car elle m'a donné une mèche de ses cheveux et m'a dit : « Lorsque tu auras besoin de moi, tu n'auras qu'à brûler un de ces cheveux, et aussitôt je t'apparaîtrai, en quelque endroit éloigné que je puisse être, même si j'étais derrière le Mont-Caucase ! » Alors le khalifat lui dit : « Oh ! apporte-moi ces cheveux ! » Et Zobéida lui remit la mèche ; et le khalifat en prit un cheveu et le brûla. Et à peine fut sentie l'odeur du cheveu brûlé, qu'il y eut un tremblement dans tout le palais, et une forte secousse ; et tout à coup la gennia apparut sous la forme d'une jeune fille richement habillée. Comme elle était musulmane elle ne manqua pas de dire au khalifat : « Que la paix soit avec toi, ô vicaire d'Allah ! » Et le khalifat lui répondit : « Et que sur toi descendent la paix, la miséricorde d'Allah et ses bénédic-

tions ! » Alors elle lui dit : « Sache, ô prince des Croyants, que cette adolescente, qui vient de me faire apparaître sur ton désir, m'a rendu un grand service et a semé en moi des grains qui ont germé ! Aussi, quoi que je fasse pour elle, je ne pourrai jamais reconnaître suffisamment le bien qu'elle m'a fait. Quant à ses sœurs, je les ai changées en chiennes ; et si je ne les ai point fait mourir, c'est simplement pour ne pas occasionner à leur sœur un trop grand chagrin. Maintenant, si, toi, ô prince des Croyants, tu désires leur délivrance, je les délivrerai par égard pour toi et pour leur sœur ! Et, d'ailleurs, je n'oublie point que je suis musulmane ! » Alors il lui dit : « Certes ! je désire que tu les délivres ! Après cela, nous examinerons le cas de la jeune femme au corps meurtri de coups ; et si vraiment je constatais la vérité de son récit, je prendrais sa défense et je la vengerais de celui qui l'aurait ainsi injustement punie ! » Alors l'éfrita dit : « Émir des Croyants, moi, dans un instant, je t'indiquerai celui qui a ainsi traité la jeune Amina et l'a opprimée et lui a pris ses richesses ! Car sache bien qu'il t'est le plus proche parmi les humains ! »

Puis l'éfrita prit une tasse d'eau, et fit sur elle des conjurations ; puis elle en aspergea les deux chiennes et leur dit : « Revenez vite à votre ancienne forme humaine ! » Et, à l'heure même, les deux chiennes devinrent deux adolescentes belles à faire honneur à qui les a créées !

Puis la gennia se tourna du côté du khalifat et dit : « L'auteur de tout ce mauvais traitement contre la jeune Amina est ton propre fils El-Amin ! » Et elle lui raconta l'histoire, que le khalifat put ainsi contrôler par la bouche d'une seconde personne non point humaine, mais gennia !

Alors le khalifat fut très étonné, mais conclut : « Louanges à Allah pour la délivrance de ces deux chiennes par mon entremise ! » Puis il fit venir son fils El-Amin en sa présence, et lui demanda des explications ; et El-Amin lui répondit en lui racontant la vérité. Alors le khalifat fit assembler les kadis et les témoins, dans la même salle où étaient les trois saâlik, fils de rois, et les trois adolescentes avec leurs deux sœurs qui avaient été ensorcelées.

Et alors, par les kadis et les témoins, il remaria son fils El-Amin avec la jeune Amina ; il maria la jeune Zobéida avec le premier saâlouk, fils de roi ; il maria les deux autres jeunes femmes avec les deux saâlik, fils de rois ; et, lui-même, fit faire son contrat de mariage avec la plus jeune des cinq sœurs, la vierge Fahima, la pourvoyeuse agréable et douce !

Et il fit bâtir un palais pour chaque couple, et donna à tous de grandes richesses pour qu'ils pussent vivre heureux. Et lui-même, à peine la nuit venue, se hâta d'aller s'étendre entre les bras de la jeune Fahima, avec laquelle il passa fort agréablement cette nuit-là !

— Mais, continua Schahrazade en s'adressant au roi Schahriar, ne crois point, ô roi fortuné, que cette histoire soit plus étonnante que celle qui va suivre !

HISTOIRE DE LA FEMME COUPÉE, DES TROIS POMMES ET DU NÈGRE RIHAN

Schahrazade dit :

Une nuit d'entre les nuits, le khalifat Haroun Al-Rachid dit à Giafar Al-Barmaki : « Je veux que nous descendions cette nuit vers la ville, pour nous informer des actes des gouverneurs et des walis. Et j'ai l'intention bien arrêtée de destituer tous ceux contre lesquels des plaintes me seraient portées ! » Et Giafar répondit : « J'écoute et j'obéis ! »

Et le khalifat et Giafar et Massrour le porte-glaive se déguisèrent et descendirent et se mirent à marcher à travers les rues de Baghdad, lorsqu'en passant dans une ruelle ils virent un vieillard fort âgé qui portait sur la tête un filet de pêche et une couffe, et qui tenait à la main un bâton ; et ce vieillard s'en allait lentement en fredonnant ces strophes :

Ils m'ont dit : « Ô sage ! par ta science tu es entre les humains, comme la lune dans la nuit ! »

Je leur répondis : « De grâce épargnez-moi ces paroles ! Il n'y a point d'autre science que celle du Destin ! »

Car moi, avec toute ma science, tous mes manuscrits et mes livres et mon encrier, je ne saurais contre-balancer la force de la Destinée pendant un jour seulement ! Et ceux-là qui parieraient pour moi ne pourraient que perdre leurs arrhes !

En effet, quoi de plus désolant que le pauvre, l'état du pauvre et le pain du pauvre et sa vie !

Si c'est l'été, il épuise ses forces ! Si c'est l'hiver, il n'a pour se chauffer que le cendrier !

S'il cesse de marcher, les chiens se précipitent pour le chasser ! Il est misérable ! Il est un objet d'offenses et de moqueries ! Oh ! qui donc plus que lui est misérable ?

S'il ne se décide point à crier sa plainte aux hommes et à montrer sa misère, quel est celui que le plaindra ?

Oh ! si telle est la vie du pauvre, que la tombe pour lui est donc préférable !

En entendant ces vers plaintifs, le khalifat dit à Giafar : « Les vers et l'aspect de ce pauvre homme indiquent une grande misère. » Puis il s'approcha du vieux et lui dit : « Ô cheikh, quel est ton métier ? » Il répondit : « Ô mon maître, pêcheur ! Et bien pauvre ! Et j'ai une famille ! Et, depuis midi jusqu'à maintenant, je suis hors de chez moi à travailler, et Allah ne m'a point gratifié encore du pain qui doit nourrir mes enfants ! Aussi je suis dégoûté de moi-même et de la vie, et je ne souhaite plus que la mort ! » Alors le khalifat lui dit : « Peux-tu revenir avec nous vers le fleuve, et jeter, de la rive, ton filet dans le Tigre, et cela en mon nom, pour voir un peu ma chance ? Et tout ce que tu retireras de l'eau, je te l'achèterai et te le payerai cent dinars. » Et le vieux se réjouit à ces paroles et répondit : « J'accepte l'offre et la mets sur ma tête ! »

Et le pêcheur revint avec eux vers le Tigre et y jeta son filet et attendit ; puis il tira la corde du filet et le filet sortit. Et le vieux pêcheur trouva dans le filet une caisse fermée, fort lourde à soulever. Et le khalifat aussi, après essai, la trouva fort lourde. Mais il se hâta de donner les cent dinars au pêcheur, qui s'en alla consolé.

Alors Giafar et Massrour se chargèrent de la caisse et la transportèrent jusqu'au palais. Et le khalifat fit allumer les flambeaux, et Giafar et Massrour s'approchèrent de la caisse et la brisèrent. Ils trouvèrent à l'intérieur une grande couffe en feuilles de palmier cousue avec de la laine rouge ; ils coupèrent le fil de laine et ils trouvèrent dans la couffe un tapis ; ils enlevèrent le tapis et, en dessous, ils trouvèrent un grand voile et, en dessous, ils trouvèrent, blanche comme vierge argent, une jeune femme massacrée et coupée en morceaux.

À cette vue, le khalifat laissa couler les larmes sur ses joues ; puis il se tourna, plein de fureur, vers Giafar et s'écria : « Ô chien de vizir ! voici que maintenant, sous mon règne, les assassinats se commettent et les victimes sont noyées ! Et leur sang retombera sur moi au jour du jugement, et sera lourdement attaché sur ma conscience ! Or, par Allah ! il faut que j'use de représailles envers l'assassin et que je le tue. Et quant à toi, ô Giafar, je jure par la vérité de ma descendance directe des khalifes Bani-Abbas, que, si tu n'amènes en ma présence l'assassin de cette femme que je veux venger, je te ferai crucifier sur la porte de mon palais, toi et quarante des Baramka[57] tes cousins ! » Et le khalifat était plein de colère ; et Giafar lui dit : « Accorde-moi un délai de trois jours ! » Il répondit : « Je le l'accorde. »

Alors Giafar sortit du palais, et, plein d'affliction, il marcha par la ville et se dit en lui-même : « Comment pourrai-je jamais connaître celui qui a tué cette jeune femme, et où le trouver pour l'amener devant le khalifat ? D'un autre côté, si je lui amenais un autre que l'assassin pour que cet autre

---

[57] Les Barmécides, noble famille arabe.

meure à sa place, cette action pèserait sur ma conscience. Aussi je ne sais que faire. » Et Giafar arriva ainsi à sa maison et y resta durant les trois jours du délai, au désespoir. Et le quatrième jour, le khalifat l'envoya demander. Et lorsqu'il se présenta entre ses mains, le khalifat lui demanda : « Où est le massacreur de la jeune femme ? » Giafar répondit : « Puis-je deviner l'invisible et le caché, pour connaître l'assassin au milieu de toute une ville ? » Alors le khalifat devint très furieux, et ordonna le crucifiement de Giafar sur la porte du palais, et ordonna aux crieurs publics de crier la chose par toute la ville et les environs en disant :

« Quiconque désire assister au spectacle de crucifiement de Giafar Al-Barmaki, vizir du khalifat, et au crucifiement de quarante d'entre les baramka, ses parents, sur la porte du palais, n'a qu'à sortir pour assister à ce spectacle ! »

Et tous les habitants de Baghdad sortirent de toutes les rues pour assister au crucifiement de Giafar et de ses cousins ; mais personne n'en savait la cause ; et tout le monde était désolé et se lamentait, car Giafar et tous les Baramka étaient aimés pour leurs bienfaits et leur générosité.

Lorsque le bois du supplice fut dressé, on plaça les condamnés au-dessous, et on attendit la permission du khalifat pour l'exécution. Tout à coup, pendant que tous les habitants pleuraient, un beau jeune homme, très proprement habillé, fendit la foule avec rapidité et arriva entre les mains de Giafar et lui dit : « Que la délivrance le soit donnée, ô le maître et le plus grand des grands seigneurs, ô toi l'asile des pauvres gens ! Car c'est moi qui ai tué la femme coupée en morceaux et qui l'ai mise dans la caisse que vous avez pêchée dans le Tigre ! Tue-moi donc en retour et use de représailles envers moi ! »

Lorsque Giafar entendit les paroles du jeune homme, il se réjouit fort pour lui-même, mais il s'attrista beaucoup pour le jeune homme. Il se mit donc à lui demander des explications plus détaillées, quand soudain un vénérable vieillard écarta la foule et s'avança vivement du côté de Giafar et du jeune homme, les salua et leur dit : « Ô vizir, n'ajoute point foi aux paroles de ce jeune homme, car il n'y a point d'autre assassin de la jeune femme que moi seul ! Et c'est de moi seul que tu dois la venger ! » mais le jeune homme dit : « Ô vizir, ce vieux cheikh radote et ne sait point ce qu'il dit. Je te répète que c'est moi qui l'ai tuée ! C'est donc moi seul qui dois être puni de la même manière ! » Alors le cheikh dit : « Ô mon enfant ! Tu es encore jeune, et tu dois aimer la vie ! Mais moi, je suis vieux, et je me suis rassasié de ce monde. Et je servirai de rançon pour toi, pour le vizir et ses cousins. Je te répète donc que c'est moi l'assassin. Et c'est envers moi qu'on doit user de représailles. »

Alors Giafar, avec l'assentiment du chef des gardes, emmena le jeune home et le vieillard et monta avec eux chez le khalifat. Et il dit : « Émir des Croyants, voici devant toi l'assassin de la jeune femme » Et le khalifat demanda : « Où est-il ? » Giafar dit : « Ce jeune homme prétend et affirme qu'il est lui-même, le meurtrier ; mais le vieillard dément la chose et affirme à son tour qu'il est, lui-même, le meurtrier. » Alors khalifat regarda le cheikh et le jeune homme et leur dit : « Qui de vous deux a rué la jeune femme ? » Le jeune homme répondit : « C'est moi ! » et le cheikh dit : « Non ! c'est moi seul ! » Alors le khalifat, sans en demander davantage, dit à Giafar : « Prends les deux et crucifie-les ! » Mais Giafar répliqua : « S'il n'y a qu'un seul meurtrier, la punition du second serait une grande injustice ! » Alors le jeune homme s'écria : « Je jure, par Celui qui a élevé les cieux à la hauteur où ils sont et a étendu la terre à la profondeur où elle

est, que c'est moi seul qui ai tué la jeune femme ! Et en voici les preuves ! » Et alors le jeune homme décrivit la trouvaille faite et connue seulement du khalifat, de Giafar et de Massrour. Aussi le khalifat fut convaincu de la culpabilité du jeune homme et fut dans le plus extrême étonnement, et il dit au jeune homme : « Mais pourquoi ce meurtre ? Pourquoi cet aveu de ta part sans y être forcé par les coups de bâton ? Et comment se fait-il que tu demandes ainsi à être puni en retour ? » Alors le jeune homme dit :

« Sache, ô prince des Croyants, que la jeune femme était mon épouse, la fille de ce vieux cheikh qui est mon beau-père. Je me suis marié avec elle quand elle était toute jeune et vierge. Aussi Allah m'a accordé d'elle trois enfants mâles. Et elle continuait toujours à m'aimer et à me servir ; et moi, je continuais à ne rien remarquer en elle de répréhensible.

« Mais, au commencement de ce mois-ci, elle tomba gravement malade ; et aussitôt je fis venir les médecins les plus savants, qui ne manquèrent pas de la guérir bientôt, avec la permission d'Allah ! Et moi, comme, depuis le commencement de sa maladie, je n'avais pas couché avec elle, et que le désir m'en venait en ce moment, je voulus lui faire prendre un bain d'abord. Mais elle me dit : « Avant d'entrer au hammam j'ai une envie que je veux satisfaire. » Et je lui dis : « Et quelle est celle envie ? » Elle me dit : « J'ai envie d'une pomme pour la sentir et y mordre une morsure. » Et moi, immédiatement je m'en allai en ville pour acheter la pomme, dût-elle être au prix d'un dinar d'or ! Et je cherchai chez tous les fruitiers ; mais ils n'avaient point de pommes ! Et je m'en retournai tout triste à la maison, et je n'osai point voir mon épouse, et je passai toute la nuit à penser au moyen de trouver une pomme. Le lendemain, à l'aube, je sortis de ma maison et me dirigeai vers les jardins et me mis à les visi-

ter un par un, arbre par arbre, sans résultat. Mais sur mon chemin je rencontrai un gardien de jardin, un homme âgé, et je me renseignai auprès de lui sur les pommes. Il me dit : « Mon enfant, c'est une chose fort rare à trouver, pour la simple raison qu'elle ne se trouve nulle part, si ce n'est à Bassra, dans le verger du commandeur des Croyants. Mais, là aussi, il est difficile d'en avoir, car le gardien réserve les pommes soigneusement pour l'usage du khalifat. »

« Alors, moi, je m'en retournai auprès de mon épouse, et je lui racontai la chose ; mais l'amour que j'avais pour elle me porta à me préparer tout de suite pour le voyage. Et je partis, et je mis quinze jours entiers, nuit et jour, pour aller à Bassra et en revenir ; mais le sort me favorisa, et je revins auprès de mon épouse, porteur de trois pommes achetées au gardien du verger de Bassra pour la somme de trois dinars.

« J'entrai donc fort joyeux et j'offris les trois pommes à mon épouse ; mais elle, à leur vue, ne montra guère de marques de contentement, et les jeta négligemment à côté d'elle. Je vis pourtant que, pendant mon absence, la fièvre avait repris mon épouse, et très violemment, et continuait à la tenir et mon épouse resta encore malade dix jours pendant lesquels je ne la quittai pas un instant. Mais, grâce à Allah, au bout de ce temps elle recouvra la santé ; et je pus alors sortir et aller à ma boutique ; et je me remis à vendre et à acheter.

« Or, pendant que j'étais ainsi assis dans ma boutique, vers midi, je vis passer devant moi un nègre qui tenait à la main une pomme avec laquelle il jouait. Alors je lui dis : « Hé ! mon ami, où as-tu pu prendre cette pomme, dis-moi, pour que j'aille moi aussi en acheter de semblables ? » À mes paroles, le nègre se mit à rire et dit : « Je l'ai prise de mon

amoureuse ! Comme j'étais allé la voir, et qu'il y avait déjà un certain temps que je ne l'avais vue, je l'ai trouvée indisposée, et à côté d'elle il y avait trois pommes ; et, comme je la questionnais, elle me dit : « Imagine-toi, ô mon chéri, que ce triste cornu de mari que j'ai est parti expressément à Bassra pour me les acheter, et il les acheta pour trois dinars d'or ! » Puis elle me donna cette pomme que j'ai à la main ! »

« À ces paroles du nègre, ô prince des Croyants, mes yeux virent le monde en noir ; et je fermai aussitôt ma boutique, et je revins à la maison après avoir, en route, perdu toute ma raison par la force explosive de ma fureur. Et je regardai sur le lit, et je ne trouvai point, en effet, la troisième pomme. Et je dis alors à mon épouse : « Mais où est la troisième pomme ? » Elle me répondit : « Je ne sais point, et je n'en ai aucune connaissance. » De la sorte je vérifiai les paroles du nègre. Alors je me précipitai sur elle, un couteau à la main, je mis mes genoux sur son ventre et je la hachai à coup de couteau : je lui coupai ainsi la tête et les membres, puis je mis le tout dans la couffe, en toute hâte, puis je la couvris avec le voile et le tapis et la mis dans la caisse, que je clouai. Je chargeai la caisse sur ma mule et j'allai tout de suite la jeter dans le Tigre, et cela de mes propres mains !

« Ainsi donc, ô commandeur des Croyants, je vous supplié de hâter ma mort en punition de mon crime, que j'expierai de la sorte, car j'ai bien peur d'en rendre compte au jour de la Résurrection !

« Je la jetai donc dans le Tigre, sans être vu de personne, et je revins à la maison. Et je trouvai mon fils aîné qui pleurait ; et, quoique je fusse certain qu'il ignorait la mort de sa mère, je lui demandai pourtant : « Pourquoi pleures-tu ? » Il me répondit : « C'est parce que j'avais pris une des

pommes qu'avait ma mère, et que, comme j'étais descendu dans la rue pour jouer avec mes frères, j'ai vu un grand nègre qui passa près de moi et m'arracha la pomme des mains et me dit : « D'où est venue cette pomme ? » Je lui répondis : « Elle m'est venue de mon père, qui était parti et l'avait rapportée à ma mère avec deux autres semblables achetées à Bassra pour trois dinars. » Malgré mes paroles, le nègre ne me rendit pas la pomme, il me frappa et s'en alla avec ! Et moi, maintenant j'ai peur que ma mère ne me frappe à cause de la pomme ! »

« À ces paroles de l'enfant, je compris que le nègre avait émis des propos mensongers sur le compte de la fille de mon beau-père et qu'ainsi je l'avais injustement tuée !

« Alors je me mis à verser d'abondantes larmes, puis je vis arriver mon beau-père, ce vénérable cheikh qui est ici avec moi. Et je lui racontai la triste histoire. Alors il s'assit à côté de moi et se mit à pleurer. Et nous ne cessâmes de pleurer tous deux jusqu'à minuit. Et nous fîmes durer les cérémonies funèbres durant cinq jours. Et, d'ailleurs, jusqu'aujourd'hui nous continuâmes à nous lamenter sur cette mort.

« Je le conjure donc, ô prince des Croyants, par la mémoire sacrée de tes ancêtres, de hâter mon supplice et d'user envers moi de représailles pour venger ce meurtre ! »

À ce récit, le khalifat fut plein d'étonnement et s'écria : « Par Allah ! je ne veux tuer que ce nègre perfide !… »

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrètement, elle se tut.

Mais lorsque fut la dix-neuvième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô roi fortuné, que le khalifat jura qu'il ne tuerait que le nègre, vu que le jeune homme était excusable. Puis le khalifat se tourna vers Giafar et lui dit : « Amène en ma présence ce nègre perfide qui a été cause de cette affaire ! Et si tu ne peux me le trouver, je te ferai mourir à sa place ! »

Et Giafar sortit en pleurant, et en se disant : « D'où vais-je pouvoir l'amener en sa présence ? De même que c'est par hasard qu'une cruche qui tombe ne se casse pas, de même, moi, c'est par hasard que j'ai échappé à la mort la première fois. Mais maintenant ?... Pourtant, Celui qui a voulu me sauver la première fois, s'il le veut me sauvera encore la seconde fois ! Quant à moi, par Allah ! je vais m'enfermer dans ma maison, sans bouger, ces trois jours de délai. Car à quoi bon faire des recherches vaines ? Et je me fie à la volonté du juste Très-Haut ! »

Et, en effet, Giafar ne bougea pas de sa maison durant les trois jours du délai. Et, le quatrième jour, il fit venir le kadi, et fit son testament devant lui ; et il fit ses adieux à ses enfants en pleurant. Puis vint l'envoyé du khalifat qui lui dit que le khalifat était toujours disposé à le tuer si le nègre n'était pas trouvé. Et Giafar pleura encore davantage, et ses enfants pleurèrent avec lui. Puis il prit la plus jeune de ses filles pour l'embrasser une dernière fois, vu qu'il l'aimait plus que tous ses enfants ; et il la serra contre sa poitrine, et versa d'abondantes larmes en pensant qu'il était obligé de l'aban-

donner. Mais soudain, comme il la pressait contre lui, il sentit quelque chose de rond dans la poche de la fillette, et il lui dit : « Qu'as-tu dans ta poche ? » Elle répondit : « Ô mon père, une pomme ! C'est notre nègre Rihan[58] qui me l'a donnée. Et je l'ai depuis quatre jours avec moi. Mais je ne pus l'avoir qu'après avoir donné deux dinars à Rihan. »

À ces mots de nègre et de pomme, Giafar eut une grande émotion de joie, et s'écria : « Ô Libérateur ! » Puis il ordonna qu'on fît venir Rihan le nègre. Et Rihan vint, et Giafar lui demanda : « D'où cette pomme ? » Il répondit : « Ô mon maître, il y a cinq jours, en marchant à travers la ville, j'entrai dans une ruelle, et je vis des enfants jouer et, parmi eux, il y en avait un qui tenait cette pomme ; je la lui ravis, et je le frappai ; et alors il pleura et me dit : « Elle est à ma mère. Et ma mère est malade. Elle avait eu envie d'une pomme, et mon père était parti la lui chercher à Bassra, avec deux autres pommes, au prix de crois dinars d'or. Et, moi, je pris l'une pour en jouer. » Puis il se mit à pleurer. Mais moi, sans tenir compte de ses pleurs, je vins à la maison avec cette pomme et je la donnai pour deux dinars à ma maîtresse ta petite ! »

À ce récit, Giafar fut dans le plus grand étonnement de voir survenir tous ces troubles et la mort de la jeune femme par la faute de son nègre Rihan. Aussi ordonna-t-il qu'il fût jeté de suite au cachot. Puis il se réjouit d'avoir ainsi échappé lui-même à une mort certaine, et il récita ces deux vers :

---

[58] *Rihan*, signifie myrthe et aussi toute plante odoriférante.

Si tes malheurs ne sont dus qu'à ton esclave, comment ne songes-tu point à te débarrasser de cet esclave ?

Ne sais-tu que les esclaves pullulent, mais que ton âme est une et ne peut être remplacée !...

Mais il se ravisa, et reprit le nègre et l'emmena devant le khalifat, à qui il raconta l'histoire.

Et le khalifat Haroun Al-Rachid fut si émerveillé qu'il ordonna que cette histoire fût mise dans les annales pour servir de leçon aux humains.

Mais Giafar lui dit : « Ne t'émerveille pas trop de cette histoire, ô commandeur des Croyants, car elle est loin d'égaler celle du vizir Noureddine et de son frère Chamseddine. »

Et le khalifat s'écria : « Et quelle est cette histoire qui est plus étonnante que celle que nous venons d'entendre ? » Et Giafar dit : « Ô prince des Croyants, je ne te la raconterai qu'à la condition que tu pardonnes à mon nègre Rihan son acte inconsidéré ! » Et le khalifat répondit : « Soit ! je t'accorde la grâce de son sang. »

HISTOIRE DU VIZIR NOUREDDINE, DE SON FRÈRE LE VIZIR CHAMSEDDINE ET DE HASSAN BADREDDINE

Alors Giafar Al-Barmaki dit :

« Sache, ô commandeur des Croyants, qu'il y avait, dans le pays de Mesr[59], un sultan juste et bienfaisant. Ce sultan avait un vizir sage et érudit, versé dans les sciences et les lettres, et ce vizir était un vieillard fort âgé ; mais il avait deux enfants semblables à deux lunes : le grand s'appelait Chamseddine et le petit s'appelait Noureddine[60] ; mais Noureddine, le petit, était certainement plus beau et mieux fait que Chamseddine, qui, d'ailleurs, était parfait ; mais Noureddine n'avait pas son égal dans le monde entier. Il était si admirable que sa beauté était connue dans toutes les contrées, et beaucoup de voyageurs venaient en Égypte, des pays les plus éloignés, rien que pour le plaisir de contempler sa perfection et les traits de son visage.

Le sort fit que le vizir, leur père, mourut. Et le sultan en fut fort affligé. Aussi il fit venir les deux enfants, et les fit s'approcher de lui, et leur fit revêtir une robe d'honneur, et leur dit : « Dès ce moment vous occuperez auprès de moi les fonctions de votre père. » Alors ils se réjouirent et embrassè-

---

[59] *Mesr* ou *Massr* est le nom que les Arabes donnent aussi bien à l'Égypte qu'à la ville du Caire (Al-Kahirat).

[60] *Chamseddine :* Soleil de la Religion. *Noureddine :* Lumière de la Religion.

rent la terre entre les mains du sultan. Puis ils firent durer tout un mois les cérémonies funèbres de leur père ; et, après cela, ils entrèrent dans leur nouvelle charge de vizirs ; et chacun d'eux remplissait à tour de rôle, pendant une semaine, les fonctions du vizirat. Et quand le sultan allait en voyage, il ne prenait avec lui que l'un des deux frères.

Or, une nuit d'entre les nuits, il se fit que, le sultan devant partir le lendemain matin, et le tour du vizirat pour cette semaine étant échu à Chamseddine, l'aîné, les deux frères s'entretenaient de choses et d'autres pour passer la soirée. Dans le courant de la causerie, l'aîné dit au cadet : « Ô mon frère, je dois te dire que mon intention est que nous songions à nous marier ; et que ce mariage se fasse la même nuit pour nous deux. » Et Noureddine répondit : « Agis selon ta volonté, ô mon frère, car je suis d'accord avec toi sur toutes choses. » Une fois que ce premier point eut été convenu entre eux, Chamseddine dit à Noureddine : « Lorsque, avec l'agrément d'Allah, nous nous serons unis à deux jeunes filles, et que nous aurons couché avec elles la même nuit, et lorsqu'elles auront enfanté le même jour et – si Allah le veut ! – donné le jour, ton épouse, à une petite fille et, mon épouse, à un petit garçon, eh bien, alors il nous faudra marier les enfants l'un à l'autre, en tant que cousins ! » Alors Noureddine répondit : « Ô mon frère, et alors que penses-tu demander à mon fils comme dot pour lui donner ta fille ? » Et Chamseddine dit : « Je prendrai de ton fils, comme prix de ma fille, trois mille dinars d'or, trois vergers et trois villages des meilleurs en Égypte. Et vraiment cela sera bien peu de chose en comparaison de ma fille. Et si le jeune homme, ton fils, ne voulait pas accepter ce contrat, rien ne serait fait entre nous. » À ces paroles, Noureddine répondit : « Tu n'y songes pas ! Quelle est, en vérité, cette dot que tu veux demander à mon fils ? Oublies-tu que nous sommes deux frères, et que

nous sommes, même, deux vizirs en un seul ? Au lieu de cette demande, tu devrais offrir à mon fils ta fille en présent, sans songer à lui réclamer une dot quelconque. D'ailleurs, ne sais-tu pas que le mâle vaut toujours plus que la femelle ? Or, mon fils est un mâle, et tu me réclames une dot que ta fille devrait elle-même apporter ! Tu fais comme ce marchand qui, ne voulant pas céder sa marchandise, commence, pour rebuter le client, par hausser au quadruple le prix du beurre ! » Alors Chamseddine lui dit : « Je vois bien que tu t'imagines vraiment que ton fils est plus noble que ma fille. Or, cela me prouve que tu manques tout à fait de raison et de bon sens, et surtout de gratitude. Car, du moment que tu parles du vizirat, oublies-tu que c'est à moi seul que tu dois tes hautes fonctions, et, si je t'ai associé à moi, c'est simplement par pitié pour toi et pour que tu puisses m'aider dans mes travaux. Mais, soit ! tu peux dire ce que bon te semble ! Mais, moi, du moment que tu parles de la sorte, je ne veux plus marier ma fille à ton fils, même au poids de l'or ! » À ces paroles, Noureddine fut très peiné et dit : « Moi non plus, je ne veux plus marier mon fils à ta fille ! » Et Chamseddine répondit : « Oui ! C'est bien fini ! Et maintenant, comme demain je dois partir avec le sultan, je n'aurai pas le temps de te faire sentir toute l'inconvenance de tes paroles. Mais après, tu verras ! À mon retour, si Allah le veut, il arrivera ce qui arrivera ! »

Alors Noureddine s'éloigna, fort affligé de toute cette scène, et s'en alla dormir seul, tout à ses tristes pensées.

Le lendemain matin, le sultan, accompagné du vizir Chamseddine, sortit pour faire son voyage, et se dirigea du côté du Nil, qu'il traversa en barque pour arriver à Guésirah ; et de là il s'en alla du côté des Pyramides.

Quant à Noureddine, après avoir passé cette nuit-là en fort méchante humeur, à cause du procédé de son frère, il se leva de bon matin, fit ses ablutions et dit la première prière du matin ; puis il se dirigea vers son armoire, où il prit une besace qu'il remplit d'or, tout en continuant à penser aux paroles méprisantes de son frère à son égard, et à l'humiliation subie ; et il se rappela alors ces strophes, qu'il récita :

Pars, ami ! quitte tout et pars ! Tu trouveras bien d'autres amis que ceux que tu laisses ! Va ! sors des maisons et dresse tes tentes ! Habite sous la tente ! C'est là, et rien que là, qu'habitent les délices de la vie !

Dans les demeures stables et civilisées, il n'y a point de ferveur, il n'y a point d'amitié ! crois-moi ! fuis ta patrie ! déracine-toi du sol de ta patrie ! et enfonce-toi dans les pays étrangers !

Écoute ! j'ai remarqué que l'eau qui stagne se pourrit ! Elle pourrait tout de même guérir de sa pourriture en se remettant à courir ! Mais autrement elle est incurable !

J'ai observé aussi la lune dans son plein, et j'ai appris le nombre de ses yeux, de ses yeux de lumière ! Mais si je ne m'étais donnée la peine de faire le tour de ses révolutions dans l'espace, aurais-je connu les yeux de chaque quartier, les yeux qui me regardaient ?

Et le lion ? Aurais-je pu chasser le lion à courre si je n'étais sorti de la forêt touffue ?… Et la flèche ? Serait-elle meurtrière, la flèche, si elle ne s'était détachée avec force de l'arc bandé ?

Et l'or ou l'argent ? Ne seraient-ils point comme une vile poussière, si l'on ne les tirait de leurs gisements ? Et quant au luth harmonieux, tu le sais ! il ne serait qu'une bûche de bois, si l'ouvrier ne l'avait déraciné de la terre pour le façonner !

Expatrie-toi donc et tu seras aux sommets ! Mais si tu restes attaché à ton sol, jamais tu ne pourras parvenir aux hauteurs !

Lorsqu'il finit de dire les vers, il ordonna à l'un de ses jeunes esclaves de lui seller une mule couleur d'étourneau, grande et rapide à la marche. Et l'esclave apprêta la plus belle des mules, la sella avec une selle garnie de brocart et d'or, avec des étriers indiens, une housse de velours d'Ispahan, et il fit si bien que la mule parut telle qu'une nouvelle mariée habillée de neuf et toute brillante. Puis Noureddine ordonna encore qu'on mît par-dessus tout cela un grand tapis de soie et un petit tapis de prière ; et, cela fait, il mit la besace pleine d'or et de bijoux entre le grand et le petit tapis.

Cela fait, il dit à l'enfant et à tous les autres esclaves : « Je vais de ce pas faire un tour en dehors de la ville, du côté de Kalioubia, où je compte coucher trois nuits, car je sens que j'ai un rétrécissement de poitrine et je veux aller me dilater là-bas en respirant le grand air. Mais je défends à quiconque de me suivre ! »

Puis, ayant encore pris quelques provisions de route, il monta sur la mule et s'éloigna rapidement. Une fois sorti du Caire, il marcha si bien qu'à midi il arriva à Belbéis, où il s'arrêta ; il descendit de sa mule, pour se reposer et la laisser se reposer, mangea un morceau, acheta à Belbéis tout ce dont il pouvait avoir besoin, soit pour lui soit pour les rations de sa mule, et se remit en route. Deux jours après, à midi précis, grâce à sa bonne mule, il arriva dans la ville sainte, Jérusalem. Là il descendit de sa mule, se reposa, laissa reposer sa mule, tira du sac à provisions quelque chose qu'il mangea ; cela fait, il mit le sac sous sa tête, par terre, après avoir étendu le grand tapis de soie, et s'endormit, tout en

pensant toujours avec colère à la conduite de son frère à son égard.

Le lendemain, à l'aube, il remonta en selle, et ne cessa cette fois de marcher à une bonne allure jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans la ville d'Alep. Là il se logea dans un des khâns de la ville, et passa trois jours bien tranquillement à se reposer et à laisser se reposer sa mule ; puis, quand il eut bien respiré le bon air d'Alep, il songea à repartir. À cet effet, il remonta sur sa mule, après avoir acheté de ces bonnes sucreries qu'on fait si bien à Alep et qui sont toutes farcies de pistaches et d'amandes avec une croûte de sucre, toutes choses qu'il appréciait beaucoup depuis son enfance.

Et il laissa aller sa mule à sa guise, car il ne savait plus où il était, une fois sorti d'Alep. Et il marcha jour et nuit, si bien qu'un soir, après le coucher du soleil, il parvint à la ville de Bassra ; mais, lui, ne savait pas du tout que cette ville fût Bassra. Car il ne sut le nom de la ville qu'une fois arrivé au khân, où on le renseigna. Il descendit alors de sa mule, déchargea la mule des tapis ; des provisions et de la besace, et chargea le portier du khân de promener un peu la mule, pour qu'elle ne prît pas froid en se reposant tout de suite. Et quant à Noureddine lui-même, il étendit son tapis et s'assit se reposer au khân.

Le portier du khân prit donc la mule par la bride et se mit à la faire marcher. Or, il y eut cette coïncidence que, juste à ce moment-là, le vizir de Bassra était assis devant la fenêtre de son palais et regardait dans la rue. Il aperçut donc la belle mule, et vit son magnifique harnachement de grande valeur, et pensa que cette mule devait nécessairement appartenir à quelque vizir d'entre les vizirs étrangers, ou même à quelque roi d'entre les rois. Il se mit donc à la regarder, et fut

dans une grande perplexité ; puis il donna ordre à un de ses jeunes esclaves de lui amener tout de suite le portier qui conduisait la mule. Et l'enfant courut chercher le portier et l'amena devant le vizir. Alors le portier s'avança et embrassa la terre entre les mains du vizir, qui était un vieillard très âgé et très respectable. Et le vizir dit au portier : « Quel est le maître de cette mule, et quelle est sa condition ? » Le portier répondit : « Ô mon seigneur, le maître de cette mule est un tout jeune homme fort beau, en vérité, plein de séduction, richement habillé comme un fils de quelque grand marchand ; et toute sa mine impose le respect et l'admiration. »

À ces paroles du portier, le vizir se leva sur ses pieds, et monta à cheval, et alla en toute hâte au khân, et entra dans la cour. À la vue du vizir, Noureddine se leva sur ses pieds et courut à sa rencontre, et l'aida à descendre de cheval. Alors le vizir lui fit le salut d'usage, et Noureddine le lui rendit et le reçut très cordialement ; et le vizir s'assit à côté de lui et lui dit : « Mon enfant, d'où viens-tu et pourquoi es-tu à Bassra ? » Et Noureddine lui dit : « Mon seigneur, je viens du Caire, qui est ma ville et où je suis né. Mon père était vizir du sultan d'Égypte, mais il est mort pour aller en la miséricorde d'Allah ! » Puis Noureddine raconta au vizir l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Et il ajouta : « Mais j'ai bien pris la ferme résolution de ne jamais plus retourner en Égypte, que je n'aie d'abord voyagé partout et visité toutes les villes et toutes les contrées ! »

Aux paroles de Noureddine, le vizir dit : « Mon enfant, ne suis pas ces funestes idées du voyage continuel, car elles te conduiraient à ta perte. Le voyage, sais-tu, dans les pays étrangers, c'est la ruine et la fin des fins ! Écoute mes conseils, mon enfant, car je crains beaucoup pour toi les accidents de la vie et du temps ! »

Puis le vizir ordonna aux esclaves de desseller la mule et desserrer les tapis et les soies ; et il emmena Noureddine avec lui à la maison, et lui donna une chambre, et le laissa se reposer, après lui avoir donné tout ce qui pouvait lui être nécessaire.

Noureddine resta ainsi quelque temps chez le vizir ; et le vizir le voyait tous les jours et le comblait de prévenances et de faveurs. Et il finit par aimer énormément Noureddine, et tellement qu'un jour il lui dit : « Mon enfant, je me fais bien vieux, et je n'ai pas eu d'enfant mâle. Mais Allah m'a accordé une fille qui en vérité, t'égale en beauté et en perfections ; et, jusqu'à présent, j'ai refusé tous ceux qui me la demandaient en mariage. Mais maintenant, toi, je t'aime d'un si grand amour de cœur, que je viens te demander si tu veux consentir à accepter chez toi ma fille comme une esclave à ton service ! Car je souhaite fort que tu deviennes l'époux de ma fille. Si tu veux bien accepter, je monterai tout de suite chez le sultan, et je lui dirai que tu es mon neveu, nouvellement arrivé d'Égypte, et que tu viens à Bassra expressément pour me demander ma fille en mariage. Et le sultan, à cause de moi, te prendra à ma place comme vizir. Car je deviens fort vieux, et le repos m'est devenu nécessaire. Et ce sera avec un grand plaisir que je réintégrerai ma maison, pour ne plus la quitter. »

À cette proposition du vizir, Noureddine se tut et baissa les yeux ; puis il dit : « J'écoute et j'obéis ! »

Alors le vizir fut au comble de la joie, et immédiatement il ordonna aux esclaves de préparer le festin, d'orner et d'illuminer la salle de réception, la plus grande, celle réservée spécialement aux plus grands parmi les émirs.

Puis il réunit tous ses amis, et invita tous les grands du royaume et tous les grands marchands de Bassra ; et tous vinrent se présenter entre ses mains. Alors le vizir, pour leur expliquer le choix qu'il avait fait de Noureddine en le préférant à tous les autres, leur dit : « J'avais un frère qui était vizir à la cour d'Égypte, et Allah l'avait favorisé de deux fils de mon frère le vizir. Et il est venu ici dans ce but. Et moi, je désire beaucoup écrire son contrat avec ma fille, et qu'il vienne habiter avec elle chez moi. »

Alors tous répondirent : « Oui, certainement ! Ce que tu fais est sur nos têtes ! »

Et alors tous les invités prirent part au grand festin, burent toutes sortes de vins et mangèrent d'une quantité prodigieuse de pâtisseries et de confitures ; puis, après avoir aspergé les salles avec l'eau de roses, selon la coutume, ils prirent congé du vizir et de Noureddine.

Alors le vizir ordonna à ses jeunes esclaves d'emmener Noureddine au hammam et de lui faire prendre un bain excellent. Et le vizir lui donna une des plus belles robes de ses propres robes ; puis il lui envoya les serviettes, les bassins de cuivre pour le bain, les brûle-parfums et toutes les autres choses nécessaires. Et Noureddine prit le bain, et ressortit du hammam après avoir revêtu la belle robe neuve, et il devint aussi beau que la pleine lune dans la plus belle des nuits. Puis Noureddine enfourcha sa mule couleur d'étourneau, et alla au palais du vizir, en passant par les rues où toute la population l'admira et s'exclama sur sa beauté et sur l'œuvre d'Allah. Il descendit de sa mule, et entra chez le vizir, et lui baisa la main. Alors le vizir…

— Mais, à ce moment de son récit, Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète comme elle l'était, ne voulut point parler davantage cette nuit-là.

Mais lorsque fut la vingtième nuit.

Schahrazade continua :

Il m'est parvenu, ô roi fortuné, que le vizir se leva alors, et accueillit avec une grande joie le beau Noureddine, et lui dit : « Va, mon fils, cours et entre chez ton épouse, et sois heureux ! Et demain je monterai avec toi chez le sultan. Et maintenant je n'ai plus qu'à demander pour toi à Allah toutes ses faveurs et tous ses biens. »

Alors Noureddine baisa encore une fois la main du vizir, son beau-père, et, entra dans l'appartement de la jeune fille. Et il arriva ce qui arriva !

Voilà pour Noureddine !

Quant à son frère Chamseddine, au Caire… voici. Lorsque le voyage qu'il fit avec le sultan d'Égypte, en allant du côté des Pyramides et de là ailleurs, fut terminé, il revint à la maison. Et il fut tout inquiet de ne pas trouver son frère Noureddine. Il demanda de ses nouvelles aux serviteurs, qui lui répondirent. « Lorsque tu partis avec le sultan, le jour même notre maître Noureddine monta sur sa mule harnachée en grand apparat comme pour les jours de cortège, et nous dit : « Je vais du côté de Kalioubia, et je resterai absent un jour ou deux, car je sens que ma poitrine est rétrécie et qu'elle a besoin d'un peu d'air. Mais que nul de vous ne me suive ! » Et, depuis ce jour-là jusqu'aujourd'hui, nous n'avons plus eu de ses nouvelles. »

Alors Chamseddine fut fort peiné de l'absence de son frère, et sa peine devint de jour en jour plus forte, et il finit

par ressentir la plus extrême affliction. Et il pensa : « Certainement, il n'y a d'autre cause de ce départ que les paroles dures que je lui ai dites la veille de mon voyage avec le sultan. Et c'est probablement ce qu'il l'a poussé à me fuir. Aussi me faut-il réparer mes torts envers ce bon frère, et envoyer à sa recherche. »

Et Chamseddine monta immédiatement chez le sultan, et le mit au courant de la situation. Et le sultan fit écrire des plis cachetés de son sceau, et les envoya, par les courriers à cheval, dans toutes les directions, à tous ses lieutenants dans toutes les contrées, en leur disant, dans ces plis, que Noureddine avait disparu et qu'il fallait le chercher partout.

Mais, quelque temps après, tous les courriers revinrent, sans résultat, car pas un n'était allé à Bassra, où était Noureddine. Alors Chamseddine se lamenta à la limite des lamentations et se dit : « Tout cela est de ma faute ! Et cela n'est arrivé qu'à cause de mon peu de discernement et de tact ! »

Mais, comme toute chose a une fin, Chamseddine se consola à la fin, et après quelque temps il se fiança avec la fille d'un des gros marchands du Caire, et fit son contrat de mariage avec cette jeune fille, et se maria avec elle. Et il arriva ce qui arriva !

Or, il y eut cette coïncidence que la nuit même de la pénétration de Chamseddine dans la chambre nuptiale était justement celle de la pénétration de Noureddine, à Bassra, dans la chambre de sa femme, la fille du vizir. Mais c'est Allah qui permit cette coïncidence du mariage des deux frères la même nuit, pour bien faire voir, qu'il est le maître de la destinée de ses créatures !

De plus, tout se passa comme l'avaient combiné les deux frères avant leur querelle, à savoir que les deux épouses furent engrossées le même jour, à la même heure : la femme de Chamseddine, vizir d'Égypte, accoucha d'une fille qui n'avait pas sa seconde en beauté dans toute l'Égypte ; et la femme de Noureddine, à Bassra, mit au monde un fils qui n'avait pas son second en beauté dans le monde entier de son temps ! Comme dit le poète :

L'enfant !... Est-il gentil ! et fin ! et sa taille !... Boire à même sa bouche ! boire cette bouche et oublier les coupes pleines et les vases débordants !

Boire à ses lèvres, se désaltérer à la fraîcheur de ses joues, se mirer aux sources de ses yeux, oh ! et oublier la pourpre des vins, leurs arômes, leur saveur et toute l'ivresse !

— Si la Beauté en personne venait se mesurer à cet enfant, la Beauté baisserait la tête de confusion !

Et si tu lui demandais : « Ô Beauté ! que penses-tu ! As-tu jamais vu son pareil ! » Elle répondrait : « Comme lui ! en vérité, jamais ! »

Le fils de Noureddine, à cause de sa beauté, fut nommé Hassan Badreddine.

Sa naissance fut une occasion de grandes réjouissances publiques. Et le septième jour après sa naissance, on donna des festins et des banquets vraiment dignes des fils des rois.

Une fois les fêtes terminées, le vizir de Bassra prit Noureddine et monta avec lui chez le sultan. Alors Noureddine baisa la terre entre les mains du sultan, et, comme il était doué d'une grande éloquence de langage, d'un cœur vaillant,

et très ferme sur les beautés de la littérature, il récita au sultan ces vers du poète :

C'est lui devant qui le plus grand des bienfaiteurs s'incline et s'efface ; car il a gagné le cœur de tous les êtres d'élection !

Je chante ses œuvres, car ce ne sont pas des œuvres, mais des choses si belles qu'on devrait pouvoir en faire un collier qui ornerait le cou !

Et si je baise le bout de ses doigts, c'est que ce ne sont plus des doigts, mais les clefs de tous les bienfaits.

Le sultan, ravi de ces vers, fut fort généreux de dons à l'égard de Noureddine et du vizir, son beau-père, sans savoir un mot du mariage de Noureddine, ni même de son existence ; car il demanda au vizir, après avoir complimenté Noureddine pour ses beaux vers : « Qui est donc ce jeune homme éloquent et beau ? »

Alors le vizir raconta l'histoire au sultan depuis le commencement jusqu'à la fin, et lui dit : « Ce jeune homme est mon neveu ! » Et le sultan lui dit : « Comment se fait-il que je n'en aie pas encore entendu parler ? » Le vizir dit : « Ô mon seigneur et suzerain, je dois te dire que j'avais un frère vizir à la cour d'Égypte. À sa mort, il laissa deux fils dont l'aîné devint vizir à la place de mon frère, tandis que le second, que voici, vint me voir, car j'avais promis et juré à son père de donner ma fille en mariage à l'un de mes neveux. Aussi, à peine était-il arrivé que je le mariais avec ma fille ! C'est un jeune homme, comme tu vois ; et, moi, je me fais vieux, et aussi un peu sourd, et inattentif aux affaires du royaume. Je viens donc demander à mon suzerain le sultan de vouloir bien agréer mon neveu, qui est en même temps mon gendre,

comme mon successeur au vizirat ! Et je puis t'assurer qu'il est vraiment digne d'être ton vizir, car il est homme de bon conseil, fertile en idées excellentes et très versé dans la manière de conduire les affaires ! »

Alors le sultan regarda encore mieux le jeune Noureddine, et il fut charmé de cet examen, et agréa le conseil de son vieux vizir à la place de son beau-père, et lui fit présent d'une robe d'honneur magnifique, la plus belle qu'il put trouver, et d'une mule de ses propres écuries, et lui désigna ses gardes et ses chambellans.

Noureddine baisa alors la main du sultan, et sortit avec son beau-père, et tous deux revinrent à leur maison au comble de la joie, et allèrent embrasser le nouveau-né Hassan Badreddine et dirent : « La venue au monde de cet enfant nous a porté bonheur ! »

Le lendemain, Noureddine alla au palais pour remplir ses nouvelles fonctions, et, en arrivant, il baisa la terre entre les mains du sultan et il récita ces deux strophes :

Pour toi les félicités sont tous les jours nouvelles, et les prospérités aussi ! et si bien que l'envieux en a séché de dépit !

Oh ! pour toi puissent tous les jours être blancs ; et noirs les jours de tous les envieux !

Alors le sultan lui permit de s'asseoir sur le divan du vizirat, et Noureddine s'assit sur le divan du vizirat. Et il commença à remplir sa charge, et à conduire les affaires courantes, et à rendre la justice, tout comme s'il était vizir depuis de longues années, et il s'en acquitta si bien, et tout cela sous les yeux du sultan, que le sultan fut émerveillé de son intelligence, de sa compréhension des affaires et de la ma-

nière admirable dont il rendait la justice ; et il l'en aima encore davantage, et fit de lui son intime.

Quant à Noureddine il continua à s'acquitter à merveille de ses hautes fonctions ; mais cela ne lui fit pas oublier l'éducation de son fils Hassan Badreddine, malgré toutes les affaires du royaume. Car Noureddine, de jour en jour, devenait plus puissant et plus en faveur auprès du sultan, qui lui fit augmenter le nombre de ses chambellans, de ses serviteurs, de ses gardes et de ses coureurs. Et Noureddine devint si riche que cela lui permit de faire le commerce en grand, comme d'armer lui-même des navires de commerce qui allaient dans le monde entier, de construire des maisons de rapport, de bâtir des moulins et des roues à faire monter l'eau, de planter de magnifiques jardins et vergers. Et tout cela jusqu'à ce que son fils Hassan Badreddine eût atteint l'âge de quatre ans.

À ce moment, le vieux vizir, beau-père de Noureddine, vint à mourir ; et Noureddine lui fit un enterrement solennel ; et lui et tous les grands du royaume suivirent l'enterrement.

Et c'est alors que Noureddine se voua entièrement à l'éducation de son fils. Il le confia au savant le plus versé dans les lois religieuses et civiles. Ce savant vénérable vint tous les jours donner des leçons de lecture à domicile au jeune Hassan Badreddine ; et peu à peu, au fur et à mesure, il l'initia à la connaissance d'Al-Koran, que le jeune Hassan finit par apprendre entièrement par cœur ; après cela le vieux savant, pendant des années et des années, continua à enseigner à son élève toutes les connaissance utiles. Et Hassan ne cessa de croître en beauté, en grâce et en perfection, comme dit le poète :

Ce jeune garçon ! il est la lune et, comme elle, il ne fait que resplendir et croître en beauté, si bien que le soleil emprunte l'éclat de ses rayons aux anémones de ses joues !

Il est le roi de la beauté par sa distinction sans égale. Et l'on est tout porté à supposer que les splendeurs des prairies et des fleurs lui sont empruntées !

Mais, pendant tout ce temps, le jeune Hassan Badreddine ne quitta pas un seul instant le palais de son père Noureddine, car le vieux savant exigeait une grande attention à ses leçons. Mais quand Hassan eut atteint sa quinzième année et qu'il n'eut plus rien à apprendre du vieux savant, son père Noureddine le prit, et lui mit une robe la plus magnifique qu'il put trouver parmi ses robes, et le fit monter sur une mule la plus belle d'entre ses mules et la plus en forme, et se dirigea avec lui vers le palais de Bassra. Aussi tous les habitants, à la vue du jeune Hassan Badreddine, poussèrent des cris d'admiration pour sa beauté, la finesse de sa taille, ses grâces, ses manières charmantes ; et ils ne pouvaient s'empêcher de s'exclamer : « Ya Allah ! qu'il est beau ! Et cela jusqu'à l'arrivée de Badreddine et de son père au palais ; et c'est alors que les gens comprirent le sens de ces strophes du poète[61].

Quant au sultan, lorsqu'il vit le jeune Hassan Badreddine et sa beauté, il fut si stupéfait qu'il en perdit la respiration et oublia cette respiration pendant un bon moment. Et il le fit s'approcher de lui et l'aima beaucoup ; il en fit son favori, le combla de bienfaits, et dit à son père Noureddine : « Vizir, il

---

[61] Même poème que celui de cette page.

faut absolument que tu me l'envoies ici tous les jours, car je sens que je ne pourrai plus me passer de lui ! » Et le vizir Noureddine fut bien obligé de répondre : « J'écoute et j'obéis ! »

Sur ces entrefaites, alors que Hassan Badreddine était devenu l'ami et le favori du sultan, Noureddine son père tomba gravement malade, et, sentant qu'il ne tarderait pas à être appelé chez Allah, il manda son fils Hassan, et lui fit ses dernières recommandations et lui dit : « Sache, ô mon enfant, que le monde est une demeure périssable, mais le monde futur est éternel ! Aussi, avant de mourir, je veux te donner quelques conseils ; écoute-les donc bien et ouvre-leur ton cœur ! » Et Noureddine se mit à donner à Hassan les meilleures règles pour se conduire dans la société de ses semblables et pour se diriger dans l'existence.

Après cela, Noureddine se remémora son frère Chamseddine le vizir d'Égypte, son pays, ses parents et tous ses amis du Caire ; et, à ce souvenir, il ne put s'empêcher de pleurer de n'avoir pu les revoir. Mais bientôt il pensa qu'il avait encore des recommandations à faire à son fils Hassan, et il lui dit : « Mon enfant, retiens bien les paroles que je vais te dire, car elles sont très importantes. Sache donc que j'ai, au Caire, un frère nommé Chamseddine ; c'est ton oncle, et de plus il est vizir en Égypte. Dans le temps, nous nous sommes quittés un peu brouillés, et moi, je suis ici, à Bassra, sans son consentement. Je vais donc te dicter mes dernières instructions à ce sujet ; prends donc un papier et un roseau, et écris sous ma dictée. »

Alors Hassan Badreddine prit une feuille de papier, sortit l'écritoire de sa ceinture, tira de l'étui le meilleur calam qui était le mieux taillé, plongea le calam dans l'étoupe imbibée

d'encre à l'intérieur de l'écritoire ; puis il s'assit, plia la feuille de papier sur sa main gauche et, tenant le calam de la main droite, il dit à son père Noureddine : « Ô mon père, j'écoute tes paroles ! » Et Noureddine commença à dicter : « Au nom d'Allah le Clément, le Miséricordieux… » et il continua à dicter ensuite à son fils toute son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin ; de plus il lui dicta la date de son arrivée à Bassra, de son mariage avec la fille du vieux vizir ; il lui dicta sa généalogie complète, ses ascendants directs et indirects, avec leurs noms, les noms de leur père et de leur grand-père, son origine, son degré de noblesse personnelle acquise, et enfin toute sa lignée paternelle et maternelle.

Puis il lui dit : « Conserve soigneusement cette feuille de papier. Et si, par la force du destin, il t'arrivait un malheur dans ta vie, retourne dans le pays d'origine de ton père, là où je suis né, moi ton père Noureddine, au Caire la ville prospère ; là tu demanderas l'adresse de ton oncle le vizir, qui demeure dans notre maison ; et salue-le de ma part en lui transmettant la paix, et dis-lui que je suis mort, affligé de mourir à l'étranger, loin de lui, et qu'avant de mourir je n'avais d'autre désir que de le voir ! Voilà, mon fils Hassan, les conseils que je voulais te donner. Je te conjure donc de ne pas les oublier ! »

Alors Hassan Badreddine plia soigneusement le papier, après l'avoir sablé et séché et scellé avec le sceau de son père le vizir ; puis il le mit dans la doublure de son turban, entre l'étoffe et le bonnet, et le cousit ; mais, pour le préserver de l'humidité, il prit bien soin, avant de le coudre, de le bien envelopper d'un morceau de toile cirée.

Cela fait, il ne songea plus qu'à pleurer en baisant la main de son père Noureddine, et en s'affligeant à cette pensée qu'il devait rester seul, tout jeune encore, et être privé de la vue de son père : Et Noureddine ne cessa de faire ses recommandations à son fils Hassan Badreddine jusqu'à ce qu'il rendît l'âme.

Alors Hassan Badreddine fut dans un grand deuil et le sultan aussi, ainsi que tous les émirs, et les grands et les petits. Puis on l'enterra selon son rang.

Quant à Hassan Badreddine, il fit durer deux mois les cérémonies du deuil ; et, pendant tout ce temps, il ne quitta pas un seul instant sa maison ; et oublia même de monter au palais, et d'aller voir le sultan selon sa coutume.

Le sultan, ne comprenant pas que l'affliction seule retenait le beau Hassan loin de lui, pensa que Hassan le délaissait et l'évitait. Aussi il fut fort irrité, et au lieu de nommer Hassan comme vizir successeur de son père Noureddine, il nomma à cette charge un autre, et prit en amitié un autre jeune chambellan.

Non content de cela, le sultan fit plus. Il ordonna de sceller et de confisquer tous ses biens, toutes ses maisons et toutes ses propriétés ; puis il ordonna qu'on le lui amenât enchaîné. Et aussitôt le nouveau vizir prit avec lui quelques-uns d'entre les chambellans et se dirigea du côté de la maison du jeune Hassan, qui ne se doutait pas du malheur qui le menaçait.

Or, il y avait, parmi les jeunes esclaves du palais un jeune mamelouk qui aimait beaucoup Hassan Badreddine. Aussi, à cette nouvelle, le jeune mamelouk courut très vite et arriva près du jeune Hassan qu'il trouva fort triste, la tête

penchée, le cœur endolori, et pensant toujours à son père défunt. Il lui apprit alors ce qui allait lui arriver. Et Hassan lui demanda : « Mais ai-je encore au moins le temps de prendre de quoi subsister dans ma fuite à l'étranger ? » Et le jeune mamelouk lui répondit : « Le temps presse. Aussi ne songe qu'à te sauver avant tout. »

À ces paroles, le jeune Hassan, habillé tel qu'il était, et sans rien prendre avec lui, sortit en toute hâte, après avoir relevé les pans de sa robe au-dessus de sa tête pour qu'on ne le reconnût pas. Et il se mit à marcher jusqu'à ce qu'il fût hors de la ville.

Quant aux habitants de Bassra, à la nouvelle de l'arrestation projetée du jeune Hassan Badreddine, fils du défunt Noureddine le vizir, de la confiscation de ses biens et de sa mort probable, ils furent tous dans la plus grande affliction et se mirent à dire : « Ô quel dommage pour sa beauté et pour sa charmante personne ! Et, en traversant les rues sans être reconnu, le jeune Hassan entendit ces regrets et ces exclamations. Mais il se hâta encore davantage et continua à marcher encore plus vite jusqu'à ce que le sort et la destinée fissent que justement il passât à côté du cimetière où était la turbeh[62] de son père. Alors il entra dans le cimetière, et se dirigea entre les tombes, et parvint à la turbeh de son père. Alors seulement il abaissa sa robe, dont il s'était couvert la tête, et entra sous le dôme de la turbeh et résolut d'y passer la nuit.

Or, pendant qu'il était là assis en proie à ses pensées, il vit venir à lui un Juif de Bassra, qui était un marchand fort

---

[62] Tombe.

connu de toute la ville. Ce marchand juif revenait d'un village voisin et regagnait la ville. En passant auprès de la turbeh de Noureddine, il regarda à l'intérieur et vit le jeune Hassan Badreddine, qu'il reconnut aussitôt. Alors il entra, s'approcha de lui respectueusement et lui dit : « Mon seigneur, oh ! comme tu as la mine défaite et changée, toi si beau ! Un malheur nouveau te serait-il arrivé en plus de la mort de ton père le vizir Noureddine, que je respectais et qui m'aimait aussi et m'estimait ! Mais qu'Allah l'ait en sa sainte miséricorde ! » Mais le jeune Hassan Badreddine ne voulut pas lui dire le motif exact de son changement de mine, et lui répondit : « Comme j'étais endormi, cette après-midi, dans mon lit, à la maison, soudain, dans mon sommeil, je vis mon défunt père m'apparaître et me reprocher sévèrement mon peu d'empressement à visiter sa turbeh. Alors, moi, plein de terreur et de regrets, je me réveillai en sursaut et, tout bouleversé, j'accourus ici en toute hâte. Et tu me vois encore sous cette impression pénible. »

Alors le Juif lui dit : « Mon seigneur, il y a déjà quelque temps que je devais aller te voir pour te parler d'une affaire ; mais le sort aujourd'hui me favorise, puisque je te rencontre. Sache donc, mon jeune seigneur, que le vizir ton père, avec qui j'étais en affaires, avait envoyé au loin des navires qui maintenant reviennent chargés de marchandises en son nom. Si donc tu voulais me céder le chargement de ces navires, je t'offrirais mille dinars pour chaque chargement, et je te les paierais au comptant, sur l'heure. »

Et le Juif tira de sa robe une bourse remplie d'or, compta mille dinars, et les offrit aussitôt au jeune Hassan, qui ne manqua pas d'accepter cette offre, voulue par Allah pour le tirer de l'état de dénuement où il était. Puis le Juif ajouta : « Maintenant, mon seigneur, écris-moi ce papier pour le reçu

et appose dessus ton sceau ! » Alors Hassan Badreddine prit le papier que lui tendait le Juif, et le roseau aussi, trempa le roseau dans l'écritoire de cuivre et écrivit sur le papier :

« J'atteste que celui qui a écrit ce papier est Hassan Badreddine, fils du vizir Noureddine le défunt – qu'Allah l'ait en sa miséricorde ! – et qu'il a vendu au Juif *tel*, fils de *tel*, marchand à Bassra, le chargement du premier navire qui arrivera à Bassra, navire faisant partie des navires ayant appartenu à son père Noureddine ; et ce, pour la somme de mille dinars, sans plus. » Puis il scella de son sceau le bas de la feuille et la remit au Juif, qui s'en alla après l'avoir salué avec respect.

Alors Hassan se prit à pleurer en pensant à son défunt père et à sa position passée et à son sort présent. Mais, comme il faisait déjà nuit, pendant qu'il était ainsi étendu sur la tombe de son père le sommeil lui vint, et il s'endormit dans la turbeh. Et il resta ainsi endormi jusqu'au lever de la lune ; à ce moment, sa tête ayant roulé de dessus la pierre de la tombe, il fut obligé de se tourner tout entier et de se coucher sur le dos : de la sorte, son visage se trouva en plein éclairé par la lune, et brilla ainsi de toute sa beauté.

Or, ce cimetière était un lieu hanté par les genn de la bonne espèce de genn musulmans, des croyants. Et, par hasard aussi, une charmante gennia prenait l'air à cette heure, sous les rayons de la lune, et, dans sa promenade, passa à côté de Hassan endormi, et le vit, et remarqua sa beauté et ses belles proportions, et elle fut fort émerveillée et dit : « Gloire à Allah ! oh, le beau garçon ! En vérité, je suis amoureuse de ses beaux yeux, car je les devine d'un noir ! et d'un blanc !… » Puis elle se dit : « En attendant qu'il se réveille, je vais un peu m'envoler pour continuer ma promenade en

l'air. » Et elle prit son vol, et monta très haut pour prendre le frais ; là-haut, dans sa course, elle fut charmée de rencontrer en chemin un de ses camarades, un genni mâle, un croyant aussi. Elle le salua gentiment et il lui rendit le salut avec déférence. Alors elle lui dit : « D'où viens-tu, compagnon ? » Il lui répondit : « Du Caire. » Elle lui dit : « Les bons croyants du Caire, vont-ils bien ? » Il lui répondit : « Grâce à Allah, ils vont bien. » Alors elle lui dit : « Veux-tu, compagnon, venir avec moi admirer la beauté d'un jeune homme qui est endormi dans le cimetière de Bassra ? Le genni lui dit : « À tes ordres ! » Alors ils se prirent la main et descendirent ensemble au cimetière et s'arrêtèrent devant le jeune Hassan endormi. Et la gennia dit au genni, en lui clignant de l'œil : « Hein ! n'avais-je pas raison ? » Et le genni, étourdi par la merveilleuse beauté de Hassan Badreddine, s'écria : « Par Allah ! Allah ! il n'a pas son pareil ; il est créé pour mettre en combustion toutes les vulves. » Puis il réfléchit un instant et ajouta : « Pourtant ma sœur, je dois te dire que j'ai vu quelqu'un qu'on peut comparer à ce charmant jeune garçon. » Et la gennia s'écria : « Pas possible ! » Le genni dit : « Par Allah ! j'ai vu ! et c'est sous le climat d'Égypte, au Caire ! et c'est la fille du vizir Chamseddine ! » La gennia lui dit : « Mais je ne la connais pas ! » Le genni dit : « Écoute. Voici son histoire :

« Le vizir Chamseddine, son père, est dans le malheur à cause d'elle. En effet, le sultan d'Égypte, ayant entendu parler par ses femmes de la beauté extraordinaire de la fille du vizir, la demanda en mariage au vizir. Mais le vizir Chamseddine, qui avait résolu autre chose pour sa fille, fut dans une grande perplexité, et dit au sultan : « Ô mon suzerain et maître, aie la bonté d'agréer mes excuses les plus humbles et de me pardonner dans cette affaire. Car tu sais l'histoire de mon pauvre frère Noureddine qui était ton vizir avec moi. Tu

sais qu'il est parti un jour et que nous n'en avons plus entendu parler. Et ce fut, en vérité, pour un motif pas sérieux du tout ! » Et il raconta au sultan le motif en détails. Puis il ajouta : « Aussi, par la suite, je jurai devant Allah, le jour de la naissance de ma fille, que, quoi qu'il pût arriver, je ne la marierais qu'au fils de mon frère Noureddine. Et il y a déjà de cela dix-huit ans. Mais, heureusement, j'ai appris, il y a quelques jours seulement, que mon frère Noureddine s'était marié avec la fille du vizir de Bassra, et qu'il avait eu d'elle un fils. Aussi ma fille à moi, qui est née de mes œuvres avec sa mère, est destinée et écrite au nom de son cousin, le fils de mon frère Noureddine ! Quant à toi, ô mon seigneur et suzerain, tu peux avoir n'importe quelle jeune fille ! L'Égypte en est remplie ! Et il y en a qui sont des morceaux dignes des rois ! »

« Mais, à ces paroles, le sultan fut dans une grande fureur, et s'écria : « Comment, misérable vizir ! je voulais te faire l'honneur d'épouser ta fille, et de descendre jusqu'à toi, et toi, tu oses, sous un prétexte bien stupide et bien froid, me la refuser ! Soit ! Mais, par ma tête ! je vais te forcer à la donner en mariage, en dépit de ton nez, au plus misérable de mes gens ! » Or, le sultan avait un petit palefrenier contrefait et bossu, avec une bosse par devant et une bosse par derrière. Le sultan le fit venir sur l'heure, fit écrire son contrat de mariage avec la fille du vizir Chamseddine, malgré les supplications du père ; puis il ordonna au petit bossu de coucher la nuit même avec la jeune fille. De plus, le sultan ordonna que l'on fît une grande noce en musique.

« Quant à moi, ma sœur, sur ces entrefaites, je les laissai ainsi, au moment où les jeunes esclaves du palais entouraient le petit bossu, et lui décochaient des plaisanteries égyptiennes très drôles, et tenaient déjà, chacun à la main,

les chandelles de la noce allumées pour accompagner le marié. Quant au marié, je le laissai en train de prendre son bain au hammam, au milieu des railleries et des rires des jeunes esclaves qui disaient : « Pour nous, nous préférerions tenir l'outil d'un âne pelé que le zebb piteux de ce bossu ! » Et, en effet, ma sœur, il est bien laid, ce bossu, et fort dégoûtant. » Et le genni, à ce souvenir, cracha par terre en faisant une horrible grimace. Puis il ajouta : « Quant à la jeune fille, c'est la plus belle créature que j'aie vue dans ma vie. Je t'assure qu'elle est encore plus belle que cet adolescent. Elle s'appelle d'ailleurs Sett El-Hosn[63], et elle l'est ! Je l'ai laissée qui pleurait amèrement, loin de son père auquel on a défendu d'assister à la fête. Elle est toute seule, dans la fête, au milieu des joueurs d'instruments, des danseuses et des chanteuses ; le misérable palefrenier sortira bientôt du hammam ; on n'attend plus que cela pour commencer la fête ! »

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, remit son récit au lendemain.

[63] La Souveraine de Beauté.

Et lorsque fut la vingt-unième nuit.

Schahrazade dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, qu'à ce récit du genni qui concluait en disant : « Et on n'attend plus que la sortie du bossu du hammam ! » la gennia dit : « Oui ! mais, compagnon, je pense fort que tu te trompes beaucoup en m'affirmant que Sett El-Hosn est plus belle que cet adolescent. Ce n'est pas possible. Car, moi, je t'affirme qu'il est le plus beau de ce temps ! » Mais l'éfrit répondit : « Par Allah ! ô ma sœur, je t'assure que la jeune fille est plus belle encore. D'ailleurs, tu n'as qu'à venir la voir avec moi. C'est facile. Nous profiterons de l'occasion pour frustrer le maudit bossu de cette merveille de chair. Les deux jeunes gens sont dignes l'un de l'autre, et ils se ressemblent tellement qu'on dirait deux frères ou tout ou moins deux cousins. Quel dommage ce serait, que le bossu pût copuler avec Sett El-Hosn ! »

Alors la gennia répondit : « Tu as raison, mon frère. Oui, transportons sur nos bras l'adolescent endormi et unissons-le à la jeune fille dont tu parles. De la sorte, nous ferons une chose belle, et, de plus, nous verrons bien quel est le plus beau des deux ! » Et l'éfrit répondit : « J'écoute et j'obéis, car tes paroles sont pleines de bon sens et de justesse ! Allons-y ! » Sur ce, l'éfrit prit le jeune homme sur son dos, et s'envola suivi de près par l'éfrita qui l'aidait pour aller plus vite ; et tous deux, ainsi chargés, finirent par arriver au Caire, à toute vitesse. Là, ils se déchargèrent du beau Hassan, et le déposèrent, toujours endormi, sur un banc dans une rue près

de la cour du palais qui était rempli de monde ; et ils le réveillèrent.

Hassan se réveilla, et fut dans le plus extrême ébahissement de ne plus se voir étendu dans la turbeh, sur la tombe de son père à Bassra. Il regarda à droite. Il regarda à gauche. Et tout lui fut inconnu. Ce n'était plus la même ville, mais une ville tout à fait différente de Bassra. Il fut si surpris qu'il ouvrit la bouche pour crier ; mais aussitôt il vit devant lui un homme très grand et barbu, qui lui cligna de l'œil pour lui dire de ne pas crier. Et Hassan se retint. Cet homme (c'était le genni) lui présenta une chandelle allumée, et lui enjoignit de se mêler à la foule des gens qui, tous, portaient des chandelles allumées pour accompagner la noce, et lui dit : « Sache que je suis un genni, un croyant ! C'est moi-même qui t'ai transporté ici, pendant ton sommeil. Cette ville, c'est le Caire. Je t'y ai transporté, car je te veux du bien, et je veux te rendre service pour rien, simplement pour l'amour d'Allah et pour ta beauté ! Prends donc cette chandelle allumée, mêle-toi à la foule et va avec elle jusqu'à ce hammam que tu vois. Là, tu verras sortir une espèce de petit bossu, qui est un nouveau marié, et tu entreras avec lui dans ce palais, tu te mettras à droite du bossu nouveau marié, comme si tu étais de la maison. Et alors, chaque fois que tu verras arriver en face de vous autres un joueur d'instrument ou une danseuse ou une chanteuse, tu plongeras ta main dans ta poche que, par mes soins, tu trouveras toujours pleine d'or ; et tu prendras l'or à grandes poignées, sans hésiter, et tu le jetteras négligemment à tous ceux-là ! Et n'aie aucune crainte de voir l'or s'épuiser : je m'en charge ! Tu donneras donc une poignée d'or à tous ceux qui t'approcheront. Et prends un air sûr de toi, et ne crains rien ! Et fie-toi à Allah qui t'a créé si beau, et à moi aussi qui t'aime ! D'ailleurs, tout ce qui

t'arrive là t'arrive par la volonté et la puissance d'Allah Très-Haut ! » À ces paroles, le genni disparut.

Alors Hassan Badreddine, de Bassra, à ces paroles de l'éfrit, se dit en lui-même : « Que peut bien signifier tout cela ? Et de quel service à me rendre a-t-il voulu parler, cet étonnant éfrit ? » Mais, sans s'arrêter davantage à s'interroger, il marcha, et ralluma sa chandelle, qui s'était éteinte, à la chandelle de l'un des invités, et arriva au hammam juste au moment où le bossu, qui avait fini de prendre son bain, en sortait à cheval et habillé tout de neuf.

Alors Hassan Badreddine, de Bassra, se mêla à la foule, et manœuvra si bien qu'il arriva en tête du cortège, aux côtés du bossu. C'est alors que toute la beauté de Hassan parut dans son merveilleux éclat. D'ailleurs, Hassan était toujours habillé de ses habits somptueux de Bassra : sur la tête, il avait comme coiffure un tarbouche entouré d'un magnifique turban de soie entremêlée de fils d'or. Et cela ne faisait que rehausser son air imposant et sa beauté.

Chaque fois donc qu'une chanteuse ou une danseuse se détachait du groupe des joueurs d'instruments, durant la marche du cortège, et s'approchait de lui, en face du bossu, aussitôt Hassan Badreddine plongeait la main dans sa poche et, la retirant pleine d'or, il jetait cet or par grosses poignées tout autour de lui, et il en mettait aussi de grosses poignées dans le petit tambour à grelots de la jeune danseuses ou de la jeune chanteuse, et le leur remplissait chaque fois ; et cela d'une façon et une grâce sans pareilles.

Aussi toutes ces femmes, ainsi que toute la foule, étaient dans la plus grande admiration, et, de plus, tous étaient ravis de sa beauté et de ses charmes.

Le cortège finit par arriver au palais. Là, les chambellans écartèrent la foule, et ne laissèrent entrer que les joueurs d'instruments et la troupe des danseuses et des chanteuses, derrière le bossu. Et personne autre.

Alors les chanteuses et les danseuses, à l'unanimité, interpellèrent les chambellans et leur disant : « Par Allah ! vous avez raison d'empêcher les hommes d'entrer avec nous dans le harem, pour assister à l'habillement de la nouvelle mariée ! Mais nous refusons absolument, nous aussi, d'entrer, si vous ne faites entrer avec nous ce jeune homme qui nous a comblées de ses bienfaits ! Et nous refusons de faire fête à la mariée, à moins que ce ne soit en présence de ce jeune homme, notre ami ! »

Et, de force, les femmes s'emparèrent du jeune Hassan, et l'emmenèrent avec elles dans le harem, au milieu de la grande salle de réunion. Il était ainsi le seul homme, avec le petit palefrenier bossu, au milieu du harem, en dépit du nez du bossu qui ne put empêcher la chose. Dans la salle de réunion étaient assemblées toutes les dames, épouses des émirs, des vizirs et des chambellans du palais. Toutes ces dames s'alignèrent sur deux rangs, en tenant chacune une grande chandelle ; et toutes avaient le visage couvert de leur voilette de soie blanche, à cause de la présence des deux hommes. Et Hassan et le bossu nouveau marié passèrent entre les deux files et allèrent s'asseoir sur une estrade élevée, en traversant ces deux rangs de femmes qui s'étendaient depuis la salle de réunion jusqu'à la chambre nuptiale, d'où devait bientôt sortir la nouvelle mariée pour la noce.

À la vue de Badreddine Hassan, de sa beauté, de ses charmes, de son visage lumineux comme le croissant nouveau de la lune, les femmes, d'émotion, s'arrêtèrent de respi-

rer, et sentirent leur raison s'envoler. Et chacune d'elles brûlait de pouvoir enlacer cet adolescent merveilleux, et se jeter dans son giron, et y rester attachée durant une année, ou un mois, ou tout au moins une heure, seulement le temps d'être chargée une fois, et de le sentir en elle !

À un moment donné, toutes ces femmes, à la fois, ne purent plus tenir davantage, et découvrirent leur visage en enlevant leur voile ! Et elle se montrèrent sans retenue, oubliant la présence du bossu ! Et elles se mirent toutes à s'approcher de Hassan Badreddine pour l'admirer de plus près, et pour lui dire une parole ou deux d'amour ou tout au moins pour lui faire un signe de l'œil qui pût lui faire voir combien elles le désiraient. D'ailleurs, les danseuses et les chanteuses renchérissaient encore là-dessus en racontant la générosité de Hassan, et en encourageant ces dames à le servir du mieux. Et les dames se disaient : Allah ! Allah ! voilà un jeune homme ! Celui-là, oui ! peut dormir avec Sett El-Hosn ! Ils sont faits l'un pour l'autre ! Mais ce maudit bossu, qu'Allah le confonde ! »

Pendant que les dames, dans la salle, continuaient à louer Hassan et à faire des imprécations contre le bossu, soudain les joueuses d'instruments frappèrent sur leurs instruments, la porte de la chambre nuptiale s'ouvrit, et la nouvelle mariée, Sett El-Hosn, entourée des eunuques et des suivantes, fit son entrée dans la salle de réception.

Sett El-Hosn, la fille du vizir Chamseddine, entra au milieu des femmes, et elle brillait comme une houria, et les autres, à côté d'elle, n'étaient que des astres pour lui faire cortège, comme les étoiles entourent la lune sortant de dessous un nuage ! Elle était parfumée à l'ambre, au musc et à la rose ; elle s'était peignée, et sa chevelure brillait sous la soie

qui la recouvrait ; ses épaules se dessinaient admirables sous les habits somptueux qui les recouvraient. Elle était, en effet, royalement vêtue ; entre autres choses, sur elle, elle avait une robe toute brodée d'or rouge, et, sur l'étoffe, étaient dessinées des figures de bêtes et d'oiseaux ; mais ce n'était là que la robe extérieure ; car pour les autres robes d'en dessous, Allah seul serait capable de les connaître et de les estimer à leur valeur !

Au cou, elle avait un collier qui pouvait valoir qui sait combien de milliers de dinars ! Chaque pierrerie qui le composait était si rare que nul homme, simple vivant, fût-il le roi en personne, n'en avait vu de semblables.

En un mot, Sett El-Hosn, la nouvelle mariée, était aussi belle que, durant sa quatorzième nuit, l'est la pleine lune !

Quant à Hassan Badreddine, de Bassra, il était toujours assis, faisant l'admiration de tout le groupe des dames. Aussi ce fut de son côté que se dirigea la nouvelle mariée. Elle s'approcha de l'estrade en imprimant à son corps des mouvements fort gracieux, de droite et de gauche. Alors, aussitôt, se leva le palefrenier bossu et se précipita pour l'embrasser. Mais elle le repoussa avec horreur, et se retourna lestement, et, d'un mouvement, se plaça devant le beau Hassan. Et dire que c'était son cousin, et qu'elle ne le savait pas, ni lui non plus !

À la vue de cette scène, toutes les femmes présentes se mirent à rire, surtout quand la jeune mariée s'arrêta devant le beau Hassan, pour lequel elle fut à l'instant consumée d'ardeur, et s'écria en levant les mains au ciel : « Allahoumma ! fais que ce beau garçon devienne mon époux ! Et débarrasse-moi de ce palefrenier bossu ! »

Alors Hassan Badreddine, selon l'avis du genni, plongea la main dans sa poche et la retira pleine d'or, et jeta l'or par poignées aux suivantes de Sett El-Hosn et aux danseurs et aux chanteuses, qui s'écrièrent : « Ah ! puisses-tu posséder, toi, la mariée ! » Et Badreddine sourit gentiment à ce souhait et à leurs compliments.

Quant au bossu, durant toute cette scène, il était délaissé avec mépris, et il siégeait tout seul, aussi laid qu'un singe. Et toutes les personnes qui s'approchaient par hasard de lui, en passant près de lui, éteignaient leur chandelle pour se moquer de lui. Et il resta ainsi tout le temps à se morfondre et à se faire du mauvais sang en son âme. Et toutes les femmes ricanaient en le regardant, et lui décochaient des plaisanteries salées. L'une lui disait : « Singe ! tu pourras te masturber à sec et copuler avec l'air ! » L'autre lui disait : « Vois ! tu es à peine aussi gros que le zebb de notre beau maître ! Et tes deux bosses sont juste la mesure de ses œufs ! » Une troisième disait : « S'il te donnait un coup avec son zebb, il t'enverrait à l'écurie sur ton derrière ! » Et tout le monde riait.

Quant à la nouvelle mariée, sept fois de suite, et chaque fois vêtue d'une façon différente, elle fit le tour de la salle, suivie de toutes les dames ; et elle s'arrêtait, après chaque tour, devant Hassan Badreddine El Bassraoui. Et chaque robe nouvelle était de beaucoup plus belle que la précédente, et chaque parure dépassait infiniment les autres parures. Et tout le temps, pendant que la nouvelle mariée s'avançait ainsi lentement et pas à pas, les joueuses d'instruments faisaient merveille, et les chanteuses disaient les chansons les plus éperdument amoureuses et excitantes, et les danseuses, en s'accompagnant de leur petit tambour à grelots, dansaient comme des oiseaux ! Et, chaque fois, Hassan Badreddine El-

Bassraoui ne manquait pas de jeter l'or par poignées en le répandant par toute la salle ; et toutes les femmes se précipitaient dessus pour avoir quelque chose à toucher de la main de l'adolescent. Il y en eut même qui profitèrent de l'hilarité et de l'excitation générales, du son des instruments et de la griserie du chant, pour simuler, étendue l'une sur l'autre par terre, une copulation, en regardant Hassan assis et souriant ! Et le bossu regardait tout cela fort désolé. Et sa désolation augmentait chaque fois qu'il voyait l'une des femmes se tourner vers Hassan, et, de la main étendue et abaissée brusquement, l'inviter, par signe, vers sa vulve ; ou une autre agiter son doigt du milieu, en clignant de l'œil ; ou une autre, en agitant ses hanches et en se tordant, faire claquer sa main droite ouverte sur sa main gauche fermée ; ou une autre, avec un geste encore plus lubrique, se taper sur les fesses et dire au bossu : « Tu en mordras au temps des abricots ! » Et tout le monde de rire.

À la fin du septième jour, la noce était finie, car elle avait duré une bonne partie de la nuit. Aussi les joueuses d'instruments cessèrent de pincer leurs instruments, les danseuses et les chanteuses s'arrêtèrent, et, avec toutes les dames, elles passèrent devant Hassan, soit en lui baisant les mains, soit en lui touchant le pan de la robe ; et tout le monde sortit en regardant une dernière fois Hassan comme pour lui dire de rester là. Et, en effet, il ne resta plus dans la salle que Hassan, le bossu et la nouvelle mariée avec ses suivantes. Alors les suivantes conduisirent l'épouse dans la chambre de déshabillage, la déshabillèrent de ses robes une à une, et en disant chaque fois : « Au nom d'Allah ! » pour conjurer le mauvais œil. Puis elles partirent en la laissant seule avec sa vieille nourrice, qui avant de la conduire dans la chambre nuptiale, devait attendre que le nouveau marié, le bossu, y arrivât le premier.

Le bossu se leva donc de l'estrade, et, voyant Hassan toujours assis, lui dit sur un ton très sec : « En vérité, seigneur, tu nous as grandement honorés de ta présence et tu nous as comblés de tes bienfaits cette nuit. Mais maintenant attends-tu, pour t'en aller d'ici, que l'on te chasse ? » Alors Hassan, qui, en somme, ne savait au juste ce qu'il devait faire, répondit en se levant : « Au nom d'Allah ! » et il se leva et sortit. Mais à peine était-il hors de la porte de la salle qu'il vit le genni apparaître et lui dire : « Où vas-tu ainsi, Badreddine ? Arrête-toi et écoute-moi bien et suis mes instructions. Le bossu vient d'aller au cabinet d'aisance ; et moi, je m'en charge ! Toi, en attendant, va de ce pas dans la chambre nuptiale, et quand tu verras entrer la nouvelle mariée, tu lui diras : « C'est moi qui suis ton vrai mari ! Le sultan, ton père, n'usa de ce stratagème que par crainte pour toi du mauvais œil des gens envieux ! Quant au palefrenier, c'est le plus misérable de nos palefreniers ; et pour le dédommager, on lui prépare à l'écurie un pot de lait caillé pour qu'il s'en rafraîchisse à notre santé ! » Puis tu la prendras, sans crainte, et, sans hésiter, tu lui enlèveras son voile, et tu lui feras ce que tu lui feras ! » Puis le genni disparut.

Le bossu arriva, en effet, au cabinet d'aisances, pour se décharger avant d'arriver chez la nouvelle mariée, et s'accroupit sur le marbre, et commença ! Mais aussitôt le genni prit la forme d'un gros rat et sortit du trou du cabinet d'aisances, et fit entendre des cris de rat : « Zik ! zik ! » Et le palefrenier frappa des mains pour le faire fuir, et lui dit : « Hesch ! hesch ! » Aussitôt le rat se mit à grossir et devint un gros chat, aux yeux terriblement brillants, qui se mit à miauler de travers. Puis, comme le bossu continuait à faire ses besoins, le chat se mit à grossir et devint un gros chien qui aboya : « Haou ! Haou ! » Alors le bossu commença à s'effrayer et lui cria : « Va-t'en, vilain ! » Alors le chien gros-

sit et s'enfla et devint un âne, qui se mit à braire à la figure du bossu : « Hâk ! hi hâk ! » et aussi à péter avec un bruit terrible. Alors le bossu fut plein de terreur, sentit tout son ventre se fondre en diarrhée, et eut à peine la force de crier : « À mon secours, habitants de la maison ! » Alors, de crainte qu'il ne s'échappât de là, l'âne grossit encore et devint un buffle monstrueux, qui obstrua complètement la porte du cabinet d'aisances, et ce buffle, cette fois, parla avec la voix des hommes, et dit : « Malheur à toi, bossu de mon cul ! le plus infect des palefreniers ! » À ces paroles, le bossu sentit le froid de la mort l'envahir, il glissa avec sa diarrhée sur les carreaux, par terre, à moitié habillé, et ses mâchoires claquèrent l'une sur l'autre, et finirent par se souder d'épouvante ! Alors le buffle lui cria : « Bossu de bitume ! n'as-tu pu trouver une autre femme à charger de ton ignoble outil, que ma maîtresse ? » Et le palefrenier, plein d'épouvante, ne put articuler un mot. Et le genni lui dit : « Réponds-moi, ou je te ferai mordre tes excréments ! » Alors le bossu, à cette effroyable menace, put dire : « Par Allah ! ce n'est point de ma faute ! On m'y a forcé ! Et d'ailleurs, ô souverain puissant des buffles, je ne pouvais point deviner que la jeune fille eût un amant parmi les buffles ! Mais, je le jure, je m'en repens et j'en demande pardon à Allah et à toi ! » Alors le genni lui dit : « Tu vas me jurer par Allah que tu vas obéir à mes ordres ! » Et le bossu se hâta de prêter serment. Alors le genni lui dit : » Tu vas rester ici toute la nuit jusqu'au lever du soleil ! Et alors seulement tu pourras t'en aller ! Mais tu ne diras pas un mot à personne de tout cela, sinon je te casserai la tête en mille morceaux ! Et jamais plus ne remets les pieds du côté de ce palais, dans le harem ! Sinon, je te le répète, je t'écraserai la tête et je t'enfouirai dans la fosse des excréments ! » Puis il ajouta : « Maintenant je vais te mettre dans une position dont je te défends de bouger jusqu'à l'aube ! »

Alors le buffle saisit avec ses dents le palefrenier par les pieds et l'enfonça, la tête la première, au fond du trou béant de la fosse du cabinet d'aisance, et lui laissa seulement les pieds hors du trou. Et il lui répéta : « Et surtout prends bien garde de bouger ! » Puis il disparut.

Voilà pour le bossu !

Quant à Hassan Badreddine El-Bassraoui, il laissa le bossu et l'éfrit aux prises, et il pénétra dans les appartements privés, et de là dans la chambre nuptiale, où il s'assit tout au fond. Et à peine était-il là que la nouvelle mariée entra, soutenue par sa vieille nourrice qui s'arrêta à la porte en laissant Sett El-Hosn entrer toute seule. Et, sans distinguer qui était assis au fond, la vieille, croyant parler au bossu, lui dit : « Lève-toi, vaillant héros, prends ton épouse, et agis brillamment ! Et maintenant, mes enfants, qu'Allah soit avec vous ! » Puis elle se retira.

Alors l'épousée, Sett El-Hosn, le cœur bien faible, s'avança en se disant en elle-même : « Non ! plutôt rendre l'âme que de me livrer à cet immonde palefrenier bossu ! » Mais à peine eut-elle fait quelque pas qu'elle reconnut le merveilleux Badreddine ! Alors elle poussa un cri de félicité et dit : « Ô mon chéri ! que tu es gentil de m'attendre pendant tout ce temps ! Tu es seul ? Quel bonheur ! Je t'avouerai, que j'avais d'abord pensé en te voyant assis dans la salle de réunion, côte à côte avec le vilain bossu, que tous deux vous vous étiez associés sur moi ! » Badreddine répondit : « Ô ma maîtresse, que dis-tu là ? Et comment veux-tu que ce bossu puisse te toucher ? Et comment pourrait-il être mon associé sur toi ? » Sett El-Hosn répondit : « Mais enfin qui de vous deux est mon mari, toi ou lui ? » Badreddine répondit : « C'est moi, maîtresse ! Toute cette farce du bossu n'a été

montée que pour nous faire rire ; et aussi pour t'éviter le mauvais œil, car toutes les femmes du palais ont entendu parler de ta beauté unique ; et ton père a loué ce bossu pour qu'il servît de repoussoir au mauvais œil ; ton père l'a gratifié de dix dinars ; et maintenant, d'ailleurs, le bossu est à l'écurie en train d'avaler, à notre santé, un pot de lait caillé frais ! »

À ces paroles de Badreddine, Sett El-Hosn fut au comble du plaisir ; elle se prit à sourire gentiment et à rire plus gentiment encore ; puis, soudain, ne pouvant plus se retenir elle s'écria : « Par Allah ! mon chéri, prends-moi ! prends-moi ! Serre-moi ! Fixe-moi sur ton giron ! » Et, comme Sett El-Hosn avait enlevé ses habits d'en dessous, elle se trouva être toute nue sous sa robe. Aussi, en disant ces paroles : « Fixe-moi sur ton giron ! » elle souleva légèrement sa robe à la hauteur de sa vulve et dévoila ainsi dans toute leur magnificence ses cuisses et son cul de jasmin. À cette vue et à l'aspect des détails de cette chair de houria, Badreddine sentit le désir faire le tour de son corps et soulever l'enfant endormi ! Et aussitôt il se leva avec hâte, se déshabilla et se défit de ses vastes culottes à plis innombrables ; il enleva la bourse contenant les mille dinars que lui avait donnés le juif de Bassra, et la mit sur le divan, au dessous des culottes ; puis il enleva son turban si beau et le mit sur une chaise et se couvrit d'un léger turban de nuit qu'on avait mis là pour le bossu ; et il ne resta vêtu que de la fine chemise en mousseline de soie brodée d'or et de l'ample caleçon en soie bleue, attaché à la taille avec un cordon à glands d'or.

Badreddine défit les cordons et s'élança sur Sett El-Hosn qui lui tendait tout son corps ; et ils s'enlacèrent ; et Badreddine enleva Sett El-Hosn et la renversa sur la couche, et fondit sur elle ! Il s'accroupit les jambes écartées, et saisit les

cuisses de Sett El-Hosn et les attira à lui en les écartant. Et alors il pointa le bélier, qui était tout prêt, dans la direction du fort, et poussa ce vaillant bélier en l'enfonçant dans la brèche ; et aussitôt la brèche céda. Et Badreddine exulta en constatant que la perle était imperforée et que nul bélier avant le sien ne l'avait pénétrée ni même touchée du bout du nez ! Et il vérifia aussi que ce derrière de bénédiction n'avait jamais été chargé sous l'assaut d'un monteur !

Aussi au comble de la jouissance il lui ravit cette virginité, et se délecta tout à son aise au goût de cette jeunesse. Et, clou sur clou, le bélier fonctionna quinze fois de suite, à entrer et à sortir, sans interruption ; et il ne s'en trouva pas mal du tout.

Aussi, dès cet instant, sans aucun doute Sett El-Hosn fut engrossée, comme tu le verras dans la suite, ô émir des Croyants.

Comme Badreddine finissait d'enfoncer les quinze poteaux, il se dit : « C'est probablement assez, pour l'instant. » Et alors il s'étendit à côté de Sett El-Hosn, lui mit la main doucement sous la tête et Sett El-Hosn également l'entoura de ses bras ; et tous deux s'enlacèrent étroitement et, avant de s'endormir se récitèrent ces strophes admirables :

Ne crains point ! Et que ta lance pénètre l'objet de ton amour ! Et néglige les conseils de l'envieux ; car ce n'est point ton envieux qui servira ton amour !

Songe ! le Clément n'a point créé un spectacle plus beau que celui de deux amants enlacés sur leur couche !

Regardez-les ! les voici collés l'un sur l'autre, couverts de bénédictions ! Leurs mains et leurs bras leur servent d'oreillers !

Lorsque le monde voit deux cœurs liés par l'ardente passion, il essaie de les frapper avec le fer froid !

Mais toi, passe outre ! Toutes les fois que ta destinée met une beauté sur ta route, c'est elle qu'il faut aimer ; c'est avec elle qu'il faut vivre, uniquement !

Voilà pour Hassan Badreddine et Sett El-Hosn, la fille de son oncle !

Quant au genni, il se hâta d'aller chercher la gennia, sa compagne, et tous deux vinrent admirer les deux jeunes gens endormis, après avoir assisté à leurs jeux et compté les coups de bélier. Puis l'éfrit dit à l'éfrita, sa compagne : « Allons, ma sœur, tu vois que j'avais raison ! » Puis il ajouta : « Maintenant il faut qu'à ton tour tu enlèves le jeune homme et que tu le transportes au même endroit où je l'avais pris au cimetière de Bassra dans la turbeh de son père Noureddine ! Et fais vite, et moi, je t'y aiderai, car voici le matin qui va paraître ; et il ne faut pas, vraiment ! » Alors l'éfrita souleva le jeune Hassan endormi, le chargea sur ses épaules, habillé tel qu'il était avec la chemise seulement, car le caleçon n'avait pu tenir au milieu de ses ébats, et elle s'envola avec lui, suivie de près par l'éfrit. À un moment donné, dans cette course à travers l'air, l'éfrit eut des idées lubriques sur l'éfrita, et voulut la violer ainsi chargée du beau Hassan ; et l'éfrita se serait bien laissé faire par l'éfrit ; mais elle eut peur pour Hassan. D'ailleurs, Allah intervint heureusement, et envoya contre l'éfrit des anges qui lancèrent sur lui une colonne de feu qui le brûla. Et l'éfrita et Hassan furent ainsi délivrés du terrible éfrit qui les aurait peut-être abîmés : car l'éfrit est terrible en copulation ! Alors l'éfrita descendit à terre, à l'endroit même où avait été précipité l'éfrit avec lequel elle

aurait bien copulé, sans la présence de Hassan pour lequel elle craignait beaucoup.

Or, il était écrit de par le Destin que l'endroit où l'éfrita déposerait le jeune Hassan Badreddine, en n'osant plus le porter plus loin à elle seule, serait tout près de la ville de Damas, dans le pays de Scham[64]. Alors l'éfrita porta Hassan tout près de l'une des portes de la ville, le déposa doucement à terre, et s'envola.

Au lever du jour, on ouvrit les portes de la ville, et les gens, en sortant, furent bien étonnés de voir ce merveilleux adolescent endormi, habillé seulement d'une chemise, portant sur la tête, au lieu d'un turban, un bonnet de nuit, et, de plus, sans caleçon ! Et ils se dirent : « C'est étonnant ce qu'il a dû veiller, pour maintenant être enfoncé dans un si profond sommeil ! » Mais d'autres dirent : « Allah ! Allah ! le bel adolescent ! Heureuse et pleine de chance la femme qui a couché avec lui ! Mais pourquoi est-il ainsi tout nu ? » D'autres répondirent : « Probablement le pauvre jeune homme aura passé au cabaret plus de temps qu'il ne fallait ! Et il a bu plus que sa capacité ! Et en rentrant, le soir, il a dû trouver les portes de la ville fermées, et il s'est décidé à dormir par terre ! »

Or, pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, la brise du matin se leva et vint caresser le beau Hassan et souleva sa chemise : on vit alors apparaître un ventre, un ombilic, des cuisses et des jambes, le tout comme le cristal ! un zebb et des œufs fort bien proportionnés. Et cette vue émerveilla tous les gens qui admiraient tout cela.

---

[64] *Sham :* la Syrie ; et se dit aussi pour la ville de Damas.

À ce moment, Badreddine se réveilla et se vit étendu près de cette porte inconnue et entouré par tous ces gens ; aussi fut-il fort surpris et s'écria : « Où suis-je, bonnes gens ? Dites-le moi ! je vous prie ! Et pourquoi m'entourez-vous ainsi ? Qu'y a-t-il donc ! » Ils répondirent : « Pour nous, nous nous sommes arrêtés pour te regarder, simplement pour le plaisir ! Mais, pour toi, ne sais-tu pas que tu es à la porte de Damas ? Où donc as-tu pu passer la nuit pour être ainsi tout nu ? » Hassan répondit : « Par Allah ! bonnes gens, que me dites-vous ? Moi, j'ai passé la nuit au Caire. Et vous dites que je suis à Damas ? » Alors tous furent dans la plus grande hilarité, et l'un d'eux dit : « Ô le grand mangeur de haschich ! » Et d'autres dirent : « Mais sûrement tu es fou ! Quel dommage qu'un si merveilleux adolescent soit fou ! » Et d'autres dirent : « Mais enfin quelle est cette étrange histoire que tu nous racontes là ? » Alors Hassan Badreddine dit : « Par Allah ! bonnes gens, je ne mens jamais ! Je vous assure donc, et je vous répète, qu'hier j'ai passé la nuit au Caire, et avant-hier à Bassra, ma ville ! » À ces paroles, l'un s'écria : « Quelle chose étonnante ! » Un autre : « C'est un fou ! » Et quelques-uns se mirent à se ployer de rire et à frapper leurs mains l'une contre l'autre. Et d'autres dirent : « En vérité, n'est-ce point dommage que cet admirable adolescent ait perdu ainsi la raison ! Mais aussi quel fou incomparable ! » Et un autre plus sage, dit : « Mon fils reprends un peu tes sens. Et ne dis pas de pareilles sottises. » Alors Hassan dit : « Je sais ce que je dis. Et, de plus, apprenez que durant cette nuit d'hier, au Caire, j'ai passé de fort agréables moments comme nouveau marié ! » Alors tous furent de plus en plus persuadés de sa folie ; et l'un d'eux en riant s'écria : « Vous voyez bien que le pauvre jeune homme s'est marié en rêve ! Était-ce bon, le mariage en rêve ? Combien de fois ? Était-ce une houria ou une putain ? » Mais Badreddine commença à être fort con-

trarié, et leur dit : « Eh bien, oui ! c'était une houria ! Et je n'ai point copulé en rêve, mais quinze fois entre ses cuisses ; et j'ai pris la place d'un infect bossu, et j'ai même mis le bonnet de nuit qui lui était destiné, et que voici ! » Puis il réfléchit un instant et s'écria : « Mais, par Allah ! braves gens, où est mon turban, où est mon caleçon, où sont ma robe et mes culottes ? Et surtout où est ma bourse ? »

Et Hassan se leva, et chercha autour de lui ses habits. Et tout le monde alors se mit à cligner de l'œil et à se faire signe que l'adolescent était absolument fou.

Alors le pauvre Hassan se décida à entrer en ville dans son accoutrement, et il fut bien obligé de traverser les rues et les souks, au milieu d'un grand cortège d'enfants et de personnes qui criaient : « C'est un fou ! c'est un fou ! » et le pauvre Hassan ne savait plus que devenir quand Allah eut peur que ce beau garçon ne fût violenté, et il le fit passer à côté de la boutique d'un pâtissier qui venait justement d'ouvrir sa boutique. Et Hassan se précipita dans la boutique, s'y réfugia ; et comme ce pâtissier était un solide gaillard dont les exploits étaient fort réputés en ville, tout le monde eut peur et se retira, laissant Hassan tranquille.

Lorsque le pâtissier, qui s'appelait El-Hadj Abdallah, vit le jeune Hassan Badreddine, il put l'examiner à son aise, et il s'émerveilla à l'aspect de sa beauté, de ses charmes et de ses charmes et de ses dons naturels ; et à l'instant même l'amour emplit son cœur, et il dit au jeune Hassan : « Ô jeune garçon gentil, dis-moi, d'où viens-tu ? et sois sans crainte ; raconte-moi ton histoire, car je t'aime déjà plus que mon âme ! » Alors Hassan raconta toute son histoire au pâtissier Hadj Abdallah, et cela depuis le commencement jusqu'à la fin.

Le pâtissier fut extrêmement émerveillé, et dit à Hassan : « Mon jeune seigneur Badreddine, cette histoire est, en vérité, fort surprenante, et ton récit est extraordinaire. Mais, ô mon enfant, je te conseille de n'en parler à personne, car c'est dangereux de faire des confidences. Et je t'offre ma boutique, et tu demeureras avec moi, et cela jusqu'à ce qu'Allah daigne finir les disgrâces dont tu es affligé. D'ailleurs, moi, je n'ai point d'enfants, et tu me rendrais fort heureux si tu voulais m'accepter comme père ! Et moi je t'adopterai pour mon fils ! » Alors Hassan Badreddine lui répondit : « Brave oncle ! qu'il soit fait selon ton désir ! »

Aussitôt le pâtissier alla au souk, et acheta des habits somptueux dont il revint le vêtir. Puis il l'emmena chez le kadi, et devant témoins, il adopta Hassan Badreddine pour son fils.

Et Hassan resta dans la boutique du pâtissier, comme son fils ; et c'est lui qui touchait l'argent des clients, et qui leur vendait les pâtisseries, les pots de confitures, les porcelaines remplies de crème et toutes les douceurs réputées dans Damas ; et il apprit en peu de temps l'art de la pâtisserie, pour lequel il avait un penchant tout particulier, à cause des leçons que lui avait données sa mère, la femme du vizir Noureddine de Bassra, qui préparait les pâtisseries et les confitures devant lui pendant son enfance.

Et la beauté de Hassan, le beau jeune homme de Bassra, le fils adoptif du pâtissier, fut connue de toute la ville de Damas ; et la boutique du pâtissier El-Hadj Abdallah devint la boutique la plus achalandée de toutes les boutiques des pâtissiers de Damas.

Voilà pour Hassan Badreddine !

Mais, pour ce qui est de la nouvelle mariée Sett El-Hosn, la fille du vizir Chamseddine du Caire, voici !

Lorsque Sett El-Hosn se réveilla, le matin de cette première nuit de noce, elle ne trouva pas le beau Hassan à côté d'elle. Aussi elle s'imagina que Hassan était allé au cabinet d'aisances ! Et elle se mit à attendre son retour.

Sur ces entrefaites, le vizir Chamseddine, son père, vint la trouver pour prendre de ses nouvelles. Et il était fort anxieux. Et il était fort révolté en son âme de l'injustice du sultan qui l'avait obligé à marier ainsi la belle Sett El-Hosn, sa fille, avec le palefrenier bossu. Et, avant d'entrer chez sa fille, le vizir s'était dit : « Certainement, je tuerai ma fille si je sais qu'elle s'est livrée à cet immonde bossu ! »

Il frappa donc à la porte de la chambre nuptiale, et appela : « Sett El-Hosn ! » Elle répondit de l'intérieur : « Oui, mon père, je cours t'ouvrir ! » Et elle se leva à la hâte, et courut ouvrir à son père. Et elle était encore devenue plus belle que d'habitude, et son visage était comme éclairé, et son âme toute réjouie d'avoir senti les étreintes merveilleuses de ce beau cerf ! Aussi elle arriva toute coquette devant son père, et s'inclina et embrassa ses mains. Mais son père, à cette vue de sa fille réjouie au lieu d'être affligée de son union avec le bossu, s'écria : « Ah ! fille éhontée ! Comment oses-tu paraître devant moi avec cette figure réjouie après avoir couché avec cet infect palefrenier bossu ? » À ces paroles Sett El-Hosn se prit à sourire d'un air entendu, et dit : « Par Allah ! ô père, la plaisanterie a assez duré ! C'est déjà pour moi fort suffisant d'avoir été la risée de tous les invités qui me plaisantaient sur mon prétendu époux, ce bossu qui ne vaut même pas la rognure d'ongle de mon bel amoureux, mon vrai mari de cette nuit ! Oh ! cette nuit ! comme elle a été

pleine de délices pour moi aux côtés de mon bien-aimé ! Cesse donc cette plaisanterie, mon père, et ne me parle plus de ce bossu ! » À ces paroles de sa fille, le vizir fut plein de courroux, et ses yeux devinrent bleus de fureur, et il s'écria : « Malheur ! Que dis-tu là ? Comment ! le bossu n'a pas couché avec toi dans cette chambre ? » Elle répondit : « Par Allah sur toi, ô père ! assez me citer le nom de ce bossu ! Qu'Allah le confonde, lui et son père et sa mère et toute sa famille ! Tu sais bien que je connais maintenant la supercherie que tu as faite pour que j'évite le mauvais œil ! » Et elle donna tous les détails des noces et de la nuit à son père. Et elle ajouta : « Oh ! comme j'étais bien, enfoncée dans le giron de mon bien-aimé mari, le bel adolescent aux manières raffinées, aux splendides yeux noirs, aux sourcils arqués ! »

À ces paroles, le vizir s'écria : « Ma fille, es-tu donc folle ? Que dis-tu ? Et où est-il ce jeune homme que tu nommes ton mari ? » Sett El-Hosn répondit : « Il est allé au cabinet d'aisances ! » Alors le vizir, fort inquiet, se précipita au dehors et courut vers le cabinet d'aisances. Et il y trouva le bossu dans le trou du cabinet, et immobile ! Et le vizir, extrêmement stupéfait, s'écria : « Que vois-je ? n'est-ce point toi, bossu ? » Et il répéta sa question à haute voix. Mais le bossu ne répondit point, car, toujours terrifié, il s'imagina que c'était le genni qui lui parlait…

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

Mais lorsque fut la vingt-deuxième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que Giafar continua ainsi l'histoire au khalifat Haroun Al-Rachid :

Le terrifié bossu, pensant que c'était le genni qui lui parlait, eut une peur terrible de répondre. Alors le vizir s'écria, furieux : « Réponds-moi, maudit bossu, ou je vais te trancher le corps avec ce glaive ! » Alors le bossu, la tête toujours enfoncée dans le trou, répondit du fond : « Par Allah ! ô chef des éfrits et des genn, aie pitié de moi ! je te jure que je n'ai pas bougé d'ici toute la nuit, et je t'ai obéi ! » À ces paroles le vizir ne sut plus que penser, et s'écria : « Mais que dis-tu là ? Je ne suis pas un éfrit. Je suis le père de la mariée. » Alors le bossu poussa un gros soupir, et dit : « Toi, tu peux filer d'ici ! Je n'ai rien à voir avec toi ! File vite avant que ne vienne le terrible éfrit ravisseur des âmes ! D'ailleurs, je ne veux plus te voir ; tu es la cause de mon malheur ; tu m'as donné en mariage l'amante des buffles, des ânes et des éfrits ! Maudit sois-tu, toi et ta fille et tous les malfaiteurs ! » Alors le vizir lui dit : « Fou ! allons, sors d'ici, que je puisse entendre un peu ce que tu racontes ! « Mais le bossu répondit : « Je suis peut-être fou, mais je ne serai pas assez insensé pour m'en aller d'ici sans la permission du terrible éfrit ! Car il m'a bien défendu de sortir du trou avant le lever du soleil. Va-t'en donc et laisse-moi en paix ici ! Mais dis-moi avant, est-ce que le soleil va tarder encore à se lever, ou non ? » Et le vizir, de plus en plus perplexe, répondit : « Mais qu'est-ce donc

que cet éfrit dont tu parles ? » Alors le bossu lui raconta l'histoire, son arrivée au cabinet d'aisances où satisfaire ses besoins avant d'entrer chez la nouvelle mariée, l'apparition de l'éfrit sous diverses formes, rat, chat, chien, âne et buffle, et enfin la défense faite et le traitement subi. Puis le bossu se mit à gémir.

Alors le vizir s'approcha du bossu, le saisit par les pieds, et le tira hors du trou. Et le bossu, la figure toute barbouillée et jaune et misérable, cria à la figure du vizir : « Maudit sois-tu, toi et ta fille, l'amante des buffles ! » Et, de crainte de voir apparaître de nouveau l'éfrit, le terrifié bossu se mit à courir de toutes ses forces, en hurlant et en n'osant pas se retourner. Et il arriva au palais, et monta chez le sultan, et lui raconta son aventure avec l'éfrit.

Quant au vizir Chamseddine, il revint comme fou chez sa fille Sett El-Hosn, et lui dit : « Ma fille, je sens ma raison s'envoler ! Éclaire-moi sur cette aventure ! » Alors Sett El-Hosn dit : « Sache donc, mon père, que le jeune homme charmant qui eut l'honneur de la noce pendant toute la nuit, a couché avec moi et a joui de ma virginité ; et sûrement je ferai un enfant. Et, pour te donner une preuve de ce que je t'affirme, voici son turban sur la chaise, ses culottes sur le divan, et son caleçon dans mon lit. De plus, tu trouveras dans ses culottes une chose qu'il y a cachée et que je n'ai pu deviner. »

À ces paroles, le vizir se dirigea vers la chaise, et prit le turban et l'examina et le retourna dans tous les sens, puis s'écria : « Mais c'est là un turban comme celui des vizirs de Bassra et de Mossoul ! » Puis il déroula l'étoffe, et trouva sur le bonnet un pli cousu, qu'il se hâta de prendre ; il examina ensuite les culottes et les souleva et y trouva la bourse de

mille dinars que le Juif avait donnée à Hassan Badreddine. Dans cette bourse, il y avait en outre un petit papier sur lequel ces mots étaient écrits de la main du Juif : « J'affirme, moi *tel*, commerçant à Bassra, avoir livré cette somme de mille dinars, de gré à gré, au seigneur Hassan Badreddine, fils du vizir Noureddine qu'Allah ait en grâce ! pour le chargement du premier navire qui aura abordé à Bassra ! » À la lecture de ce papier, le vizir Chamseddine jeta un grand cri et tomba évanoui. Quand il revint à lui, il se hâta d'ouvrir le pli trouvé dans le turban, et immédiatement il reconnut l'écriture de son frère Noureddine. Et alors il se mit à pleurer et à se lamenter en disant : « Ah ! mon pauvre frère, mon pauvre frère ! »

Lorsqu'il se fut un peu calmé, il dit : « Allah est tout puissant ! » Puis il dit à sa fille : « Ma fille, sais-tu le nom de celui auquel tu t'es donnée cette nuit ? C'est mon neveu, le fils de ton oncle Noureddine, c'est Hassan Badreddine ! Et ces mille dinars, c'est ta dot ! Qu'Allah soit loué ! » Puis il récita ces deux strophes :

Je revois ses traces et aussitôt, tout entier, je fonds de désir, je fonds entièrement ! Et au souvenir de la demeure de bonheur, je verse toutes les larmes de mes yeux.

Et je me demande, et je crie sans réponse : « Qui m'a ainsi arraché loin de lui ! Oh ! que celui-là, l'auteur de mes peines, ait pitié et me permette le retour !

Ensuite il relut avec attention le mémoire de son frère, et il y trouva relaté toute l'histoire de Noureddine et la naissance de son fils Badreddine. Et il fut fort émerveillé surtout quand il eut vérifié et confronté les dates données par son frère avec les dates de son propre mariage au Caire et la

naissance de sa fille Sett El-Hosn. Et il trouva que ces dates se correspondaient point par point.

Il fut si émerveillé qu'il se hâta d'aller trouver le sultan et de lui raconter toute l'histoire, en lui montrant les papiers. Et le sultan, à son tour, fut si émerveillé qu'il ordonna aux écrivains du palais de relater cette histoire admirable et de la conserver soigneusement dans l'armoire.

Quant au vizir Chamseddine il revint à la maison près de sa fille, et se mit à attendre le retour de son neveu, le jeune Hassan Badreddine. Mais il finit par constater que Hassan avait disparu, sans arriver à en comprendre la cause, et il se dit : « Par Allah ! quelle aventure extraordinaire est cette aventure ! En vérité, on n'en a jamais vu de pareille !… »

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le sultan Schahriar, roi des îles de l'Inde et de la Chine !

Mais lorsque fut la vingt-troisième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que Giafar Al-Barmaki vizir du roi Haroun Al-Rachid, continua ainsi l'histoire au khalifat :

Lorsque le vizir Chamseddine vit que son neveu Hassan Badreddine avait disparu, il se dit : « Il est prudent ; car le monde est fait de vie et de mort ! que je prenne mes précautions pour que, à son retour, mon neveu Hassan puisse voir la maison dans l'état même où il l'a laissée ! » Le vizir Chamseddine prit donc une écritoire et un calam et une feuille de papier, et inscrivit, objet par objet, toutes les choses et tous les meubles de sa maison. Ainsi il écrivit : « Telle armoire est située en tel endroit ; tel rideau est en tel endroit » ; et ainsi de suite... Quand il eut fini, il cacheta le papier après l'avoir lu à sa fille Sett El-Hosn, et le serra soigneusement dans la caisse à papiers. Après cela, il ramassa le turban, le bonnet, les culottes, la robe et la bourse, et en fit un paquet qu'il enferma avec beaucoup de soin.

Quant à Sett El-Hosn, la fille du vizir, elle devint grosse en effet, à la suite de sa première nuit de noces ; et, au bout de neuf mois pleins, elle accoucha à terme d'un fils comme la lune, qui ressemblait à son père en tous points aussi beau ! aussi gentil ! aussi parfait ! À sa naissance, les femmes le nettoyèrent et lui noircirent les yeux avec du khôl ; puis on lui

coupa le cordon, et on le confia aux bonnes et à la nourrice. Et, à cause de sa beauté surprenante, on le nomma Agib[65].

Lorsque l'admirable Agib eut atteint, jour par jour, mois par mois, année par année, l'âge de sept ans, le vizir Chamseddine, son aïeul, l'envoya à l'école d'un maître fort réputé, et le recommanda beaucoup à ce maître d'école. Et Agib, tous les jours, accompagné de l'esclave noir Saïd, le bon eunuque de son père, allait à l'école, pour revenir à midi et le soir à la maison. Et il alla ainsi à l'école durant cinq ans, jusqu'à ce qu'il eût ainsi atteint l'âge de douze ans. Mais, pendant ce temps, Agib s'était rendu insupportable aux autres enfants de l'école ; il les battait et les injuriait et leur disait : « Qui de vous est comme moi ? Je suis le fils du vizir d'Égypte ! » À la fin, les enfants se réunirent, et allèrent porter plainte au maître d'école contre les mauvais procédés d'Agib. Alors le maître d'école, qui voyait que les exhortations au fils du vizir étaient vaines et qui, à cause de son père le vizir, ne voulait pas lui-même le renvoyer, dit aux enfants : « Je vais vous enseigner une chose que vous lui direz, et qui l'empêchera dorénavant de revenir à l'école. Demain donc, pendant le temps du jeu, réunissez-vous tous autour d'Agib et dites-vous les uns aux autres : « Par Allah ! nous allons jouer à un jeu fort intéressant ! Mais nul ne pourra prendre part à ce jeu qu'à la condition de dire à haute voix son nom et le nom de son père et de sa mère ! Car celui qui ne pourra pas dire le nom de son père et de sa mère sera considéré comme un fils adultérin et ne pourra jouer avec nous ! »

---

[65] C'est-à-dire : Merveilleux.

Aussi, le matin, à l'arrivée d'Agib à l'école, les enfants se réunirent autour de lui, se concertèrent entre eux, et l'un d'eux s'écria : « Ah, vraiment oui ! c'est un jeu merveilleux ! Mais nul ne pourra jouer à ce jeu qu'à la condition de dire son nom et le nom de son père et de sa mère ! Allons ! chacun à son tour ! » Et il leur cligna de l'œil.

Alors un des enfants s'avança et dit : « Moi je m'appelle Nabib ! Ma mère s'appelle Nabiha ! Et mon père s'appelle Izeddine ! » Puis un autre s'avança et dit : « Moi, je m'appelle Naguib ! Ma mère s'appelle Gamila ! Et mon père s'appelle Mustapha ! » Puis le troisième et le quatrième et d'autres aussi dirent de la même manière. Quand vint le tour d'Agib, Agib dit très fier : « Moi, je suis Agib ! Ma mère est Sett El-Hosn ! Et mon père est Chamseddine, vizir d'Égypte ! »

Alors les enfants s'écrièrent tous : « Non, par Allah ! le vizir n'est point ton père ! » Et Agib furieux s'écria : « Qu'Allah vous confonde ! Le vizir est mon père, en vérité ! » Mais les enfants se mirent à ricaner et à frapper des mains, et lui tournèrent le dos en lui criant : « Va-t'en ! tu ne connais pas le nom de ton père ! ! Chamseddine n'est point ton père ! C'est ton grand-père, le père de ta mère ! Tu ne joueras pas avec nous ! » Et les enfants se débandèrent en éclatant de rire.

Alors Agib sentit sa poitrine se rétrécir, et fut étranglé par les sanglots ! Mais aussitôt le maître d'école s'approcha de lui et lui dit : « Comment, Agib, ne sais-tu pas encore que le vizir n'est point ton père, mais ton grand-père, le père de ta mère Sett El-Hosn ! Quant à ton père, ni toi, ni nous, ni personne ne le connaît. Car le sultan avait marié Sett El-Hosn au palefrenier bossu ; mais le palefrenier ne put coucher avec Sett El-Hosn et il a raconté par toute la ville que la

nuit de ses noces, les gens l'avaient enfermé, lui palefrenier, pour coucher, eux, avec Sett El-Hosn. Et il a raconté aussi des histoires étonnantes de buffles et d'ânes et de chiens et autres êtres semblables. Ainsi donc, Agib, nul ne connaît le nom de ton père ! Sois donc humble devant Allah et tes camarades qui te considèrent comme un fils adultérin. D'ailleurs, Agib, tu es exactement dans la même situation qu'un enfant vendu sur le marché qui ne connaîtrait point son père. Encore une fois, sache que le vizir Chamseddine est ton grand-père seulement, et que ton père est inconnu. Sois donc modeste dorénavant. »

À ce discours du maître d'école, le petit Agib s'enfuit en courant chez sa mère Sett El-Hosn, et il était tellement étranglé par les pleurs qu'il ne put d'abord rien articuler. Alors sa mère se mit à le consoler, et, le voyant tellement ému, son cœur fondit de pitié et elle lui dit : « Mon enfant, dis à ta mère la cause de ce chagrin ! » et elle l'embrassa et le caressa. Alors, le petit Agib lui dit : « Dis-moi, ma mère, quel est mon père ? » Et Sett El-Hosn fort étonnée lui dit : « Mais c'est le vizir ! » Et Agib lui répondit en pleurant : « Oh, non ! il n'est pas mon père ! Ne me cache pas la vérité ! Le vizir est ton père, à toi ! Mais il n'est pas mon père ! Non, non ! Dis-moi la vérité ou je vais tout de suite me tuer avec ce poignard-ci ! » Et le petit Agib répéta à sa mère les paroles du maître d'école.

Alors, au souvenir de son cousin et mari, la belle Sett El-Hosn se mit à se rappeler sa première nuit de noces et toute la beauté et tous les charmes du merveilleux Hassan Badreddine El-Bassri ! Et, à ce souvenir, elle pleura d'émotion, et soupira ces strophes :

Il alluma le désir dans mon cœur et s'en alla au loin ! Il s'en alla hors de la demeure !

Ma pauvre raison partie ne reviendra qu'à son retour ! Mais moi, en l'attendant, j'ai perdu le sommeil apaisant et toute ma patience !

Il me quitta, et avec lui mon bonheur me quitta, et il me ravit le repos ! Et depuis lors, j'ai perdu tout repos !

Il me quitta, et les larmes de mes yeux pleurent son absence ; elles coulent et leurs ruisseaux rempliraient les mers ;

Qu'un jour puisse se passer sans que mon désir ne me reporte vers lui, sans que mon cœur ne palpite de la douleur de son absence,

Aussitôt son image se lève devant moi, se lève devant mon âme, et je redouble d'amour, de désirs et de souvenirs !

Oh ! c'est toujours lui dont l'image aimée se présente à mes yeux dès la première heure du jour ! Et c'est toujours ainsi, car je n'ai point d'autre pensée ni d'autres amours !

Puis elle ne fit que sangloter. Et Agib, voyant sa mère pleurer, se mit lui aussi à pleurer. Et, pendant que chacun pleurait, de son côté le vizir Chamseddine, entendant des cris et des pleurs entra. Et il fut aussi fort tourmenté et eut le cœur en peine en voyant ainsi pleurer ses enfants, et il leur dit : « Mes enfants, pourquoi pleurez-vous ainsi ? » Alors Sett El-Hosn lui raconta l'aventure du petit Agib avec les enfants de l'école. Et le vizir, à cette histoire, se ressouvint de tous les malheurs passés, déjà arrivés à lui, à son frère Noureddine, à son neveu Hassan Badreddine et enfin au petit Agib, et, à tous ces souvenirs réunis, il ne put s'empêcher de pleurer lui aussi. Et, désespéré, il monta chez le sultan lui ra-

conter toute l'histoire, lui dit que cette situation ne pouvait plus durer pour son nom et le nom de ses enfants, et lui demanda la permission de partir vers les pays du Levant pour atteindre la ville de Bassra où il comptait retrouver son neveu Hassan Badreddine. Puis il demanda également au sultan de lui écrire des décrets qu'il prendrait avec lui et qui lui permettraient, dans tous les pays où il irait, de faire les recherches nécessaires pour retrouver et ramener son neveu. Puis il se mit à pleurer amèrement. Et le sultan eut le cœur touché, et lui écrivit les décrets nécessaires pour tous les pays et toutes les provinces. Alors le vizir fut fort réjoui, et fit beaucoup de remerciements au sultan et aussi beaucoup de vœux pour sa grandeur, et se prosterna en baisant la terre entre ses mains ; puis il prit congé et sortit. Et, à l'heure même, il fit les préparatifs nécessaires pour le départ ; puis il emmena sa fille Sett El-Hosn et le petit Agib, et partit.

Ils marchèrent le premier jour, puis le deuxième jour et ainsi de suite, dans la direction de Damas, et enfin ils arrivèrent avec sécurité à Damas. Et ils s'arrêtèrent tout près des portes, au Midan de Hasba, et ils y dressèrent leurs tentes pour se reposer deux jours avant de continuer leur route. Et ils trouvèrent que Damas était une ville admirable, pleine d'arbres et d'eaux courantes, et qu'elle était bien la ville chantée par le poète :

À Damas, j'ai passé un jour et une nuit. Damas ! Son créateur a juré que jamais plus il ne pourrait faire œuvre pareille !

La nuit couvre Damas de ses ailes, amoureusement. Et le matin étend sur elle l'ombrage des arbres touffus.

La rosée sur les branches de ses arbres n'est point rosée, mais perles, perles neigeant au gré de la brise qui les secoue !

Là, dans ses bosquets, c'est la nature qui fait tout l'oiseau fait sa lecture matinale ; l'eau vive, c'est la page blanche ouverte ; la brise répond et écrit sous la dictée de l'oiseau, et les blancs nuages font pleuvoir leurs gouttes pour l'écriture !

Aussi, les gens du vizir ne manquèrent pas d'aller visiter la ville et ses souks pour acheter les choses dont ils avaient besoin et aussi pour vendre les choses rapportées d'Égypte ; et ils ne manquèrent pas d'aller prendre des bains dans les hammams fameux et d'aller à la mosquée des Bani-Ommiah[66], situé au centre de la ville et qui n'a pas sa pareille dans le monde entier.

Quant à Agib, lui aussi, accompagné du bon eunuque Saïd, il alla se distraire en ville. Et l'eunuque marchait à quelques pas derrière lui et tenait à la main un fouet capable d'assommer un chameau ; car il connaissait de réputation les habitants de Damas et voulait avec ce fouet les empêcher de s'approcher du joli Agib, son maître. Et, en effet, il ne se trompait pas ; car, à peine eurent-ils vu le bel Agib, les habitants de Damas remarquèrent combien il était gracieux et charmant, et qu'il était plus doux que la brise du Nord, plus délicieux au goût que l'eau fraîche au palais de l'altéré, plus exquis que la santé au convalescent ; et aussitôt tous les gens de la rue et des maisons et des boutiques se mirent à courir derrière Agib et l'eunuque, et à suivre tout le temps Agib sans le quitter, malgré le grand fouet de l'eunuque ; et d'autres couraient encore plus vite, dépassaient Agib, et s'asseyaient par terre sur son passage pour le contempler

---

[66] Les Bani-Ommiah ou Ommiades, dynastie de khalifes, à Damas.

mieux et plus longuement. Enfin, par la volonté du Destin, Agib et l'eunuque arrivèrent devant une boutique de pâtissier, et, pour échapper à cette foule indiscrète, ils s'arrêtèrent.

Or, cette boutique était justement celle de Hassan Badreddine, père d'Agib. Le vieux pâtissier, le père adoptif de Hassan était mort, et Hassan avait hérité de la boutique. Donc, ce jour-là, Hassan était en train de préparer un délicieux plat avec des graines de grenade et d'autres choses sucrées et savoureuses. Aussi, lorsqu'il vit Agib et l'esclave s'arrêter, Hassan fut charmé par la beauté du petit Agib, et non seulement charmé, mais ému d'une façon divine et toute cordiale et tout à fait extraordinaire, et il s'écria plein d'amour : « Ô mon jeune seigneur, toi qui viens de conquérir mon cœur et qui règnes déjà sur mon être intime, toi vers lequel je me sens tout attiré du fond de mes entrailles, peux-tu me faire l'honneur d'entrer dans ma boutique ? peux-tu me faire ce plaisir de goûter à mes douceurs, simplement par compassion ! » Et à ces paroles, Hassan, malgré lui, eut les yeux remplis de larmes, et il pleura beaucoup au souvenir qui lui revenait en même temps de sa situation passée et de son sort présent.

Lorsque Agib entendit les paroles de son père, il eut aussi le cœur tout attendri, et il se retourna vers l'esclave et lui dit : « Saïd ! ce pâtissier vient de m'attendrir le cœur. Je m'imagine qu'il doit avoir quitté au loin un enfant à lui, et que, moi, je lui rappelle cet enfant. Entrons donc chez lui pour lui faire plaisir et goûtons de ce qu'il veut nous offrir. Et, si nous compatissons ainsi à sa peine, il est probable qu'Allah aura pitié de nous et nous fera réussir à notre tour dans nos recherches pour mon père ! »

Aux paroles d'Agib, l'eunuque Saïd se récria : « Par Allah ! ô mon maître, il ne faut vraiment pas ! oh ! pas du tout ! Il ne sied point au fils d'un vizir d'entrer dans la boutique d'un pâtissier dans le souk et surtout de manger, comme ça, publiquement ! Ah ! non ! Toutefois, si c'est par crainte de ces vauriens et de ces gens qui te suivent que tu veux entrer dans cette boutique, je saurai bien les éloigner et te défendre contre eux avec ce fouet ! Quant à entrer dans la boutique, non, vraiment, jamais ! »

Aux paroles de l'eunuque, le pâtissier Hassan Badreddine fut très affecté, et il se tourna vers l'eunuque avec les yeux pleins de larmes et les joues inondées, et lui dit : « Ô grand ! pourquoi ne veux-tu point compatir et me faire ce plaisir d'entrer dans ma boutique ? Ô toi qui es noir comme la châtaigne, mais blanc intérieurement comme elle ! ô toi qu'ont louangé tous nos poètes par des vers admirables, je puis te révéler le secret de devenir aussi blanc au dehors que tu l'es au dedans ! » Alors le brave eunuque se mit à rire beaucoup et s'écria : « Vraiment ? Vraiment ? tu le peux ? Et comment donc ? Par Allah ! hâte-toi de me le dire ! » Aussitôt Hassan Badreddine lui récita d'admirables vers à la louange des eunuques :

C'est sa politesse exquise et la douceur de ses manières et sa noblesse de maintien qui l'ont mis comme le gardien respecté des maisons des rois !

Pour le harem, quel incomparable serviteur n'est-il point ! À cause de sa gentillesse, les anges du ciel, à leur tour, descendent pour le servir !

Ces vers étaient, en effet si merveilleux et si bien à propos et si bien récités, que l'eunuque en fut touché et aussi

énormément flatté ; et, prenant la main d'Agib, il entra avec lui dans la boutique du pâtissier.

Alors Hassan Badreddine fut au comble de la joie, et se dépensa en beaucoup de mouvement pour leur faire honneur. Puis il prit le plus joli de ses bols de porcelaine, le remplit de grains de grenade apprêtés au sucre, aux amandes décortiquées, et parfumés délicieusement et juste à point ; puis il leur présenta le bol sur le plus somptueux de ses plateaux de cuivre repoussé et ciselé. Et, les voyant en manger avec des signes de satisfaction, il fut très flatté et très content, et leur dit : « Vraiment, quel honneur pour moi ! Et quelle bonne fortune ! Et puisse cela vous être agréable et de délicieuse digestion ! »

Alors le petit Agib, après les premières bouchées, ne manqua pas d'inviter le pâtissier à s'asseoir en lui disant : « Tu peux rester avec nous et manger avec nous ! Et Allah ainsi nous récompensera en nous faisant réussir dans nos recherches ! » Alors Hassan Badreddine lui dit : « Comment, mon enfant ! Toi, si jeune et déjà éprouvé par la perte de quelqu'un de cher ? » Et Agib répondit : « Mais oui, brave homme, mon cœur est déjà éprouvé et brûlé par l'absence d'un être cher ! Et cet être si cher n'est autre que mon propre père. Et mon grand-père et moi, nous sommes sortis de notre pays pour aller à sa recherche en battant toutes les contrées. » Puis le petit Agib se mit à pleurer à ce souvenir, et Badreddine aussi ne put s'empêcher de prendre part à ces pleurs, et il pleura. Et l'eunuque lui-même hochait la tête avec beaucoup d'assentiment. Mais tout cela ne les empêcha de faire honneur au délicieux bol de grenades parfumées et apprêtées avec tant d'art. Et ils mangèrent jusqu'à satiété, tant c'était exquis.

Mais, comme le temps pressait, Hassan ne put en savoir plus long ; et l'eunuque emmena Agib et s'en alla pour rejoindre les tentes du vizir.

À peine Agib parti, Badreddine sentit son âme s'en aller avec lui, et, ne pouvant résister au désir de le suivre, ferma vite sa boutique et, sans soupçonner aucunement que le petit Agib fût son fils, il sortit et hâta le pas en les suivant et les atteignit avant qu'ils n'eussent franchi la grande porte de Damas.

Alors l'eunuque s'aperçut que le pâtissier les avait suivis, et il se retourna et dit : « Pourquoi nous suis-tu, pâtissier ? » Et Badreddine répondit : « Simplement parce que j'ai une petite affaire à régler en dehors de la ville, et j'ai voulu me joindre à vous deux pour faire route commune, et m'en retourner ensuite. D'ailleurs, votre départ m'a arraché l'âme du corps ! »

À ces paroles, l'eunuque fut très en colère, et s'écria : « En vérité, ce bol nous coûte fort cher ! Quel bol de malheur ! Ce pâtissier va maintenant nous faire tourner notre digestion ! Le voilà maintenant qui se met à nos trousses d'un endroit à l'autre ! » Alors Agib se retourna et vit le pâtissier, et il devint fort rouge et balbutia : « Saïd, laisse-le ! Le chemin d'Allah est libre pour tous les musulmans ! » Puis il ajouta : « Mais s'il continue à nous suivre jusqu'aux tentes, nous saurons alors que vraiment c'est moi qu'il est en train de suivre, et nous ne manquerons pas de le chasser ! » Puis Agib baissa la tête et continua sa route, et l'eunuque derrière lui à quelques pas.

Quant à Hassan, il continua à les suivre jusqu'au Midan de Hasba, là où étaient dressées les tentes. Alors Agib et l'eunuque se retournèrent et le virent à quelques pas derrière

eux. Aussi Agib, cette fois, se fâcha et craignit fort que l'eunuque n'allât raconter tout au grand-père : qu'Agib était entré dans la boutique d'un pâtissier et que le pâtissier avait ensuite suivi Agib !

À cette idée qui le terrifia, il prit une pierre, regarda Hassan qui était debout, immobile dans une contemplation et dont les yeux avaient une lueur étrange ; et Agib, pensant que cette flamme des yeux du pâtissier était une flamme équivoque, fut encore bien plus furieux, et, de toutes ses forces, il lança la pierre sur lui, et l'atteignit gravement au front ; puis Agib et l'eunuque se hâtèrent vers les tentes. Quant à Hassan Badreddine, il tomba à terre, évanoui, et eut la figure toute couverte de sang. Mais heureusement il ne tarda pas à revenir à lui-même, et il étancha son sang, et, déchirant un lambeau de l'étoffe de son turban, il se banda le front. Puis il se mit à se réprimander et se dit : « En vérité, c'est bien de ma faute ! J'ai agi d'une façon inconsidérée en fermant ma boutique, et d'une façon incorrecte en suivant ce bel enfant et lui donnant ainsi à penser que je le suivais pour des motifs équivoques ! » Puis il soupira : « Allah karim[67] » et s'en retourna en ville, rouvrit sa boutique et se remit à faire des pâtisseries comme avant et à les vendre, tout en pensant avec douleur à sa pauvre mère à Bassra qui lui avait donné, tout enfant, les premières leçons en l'art du pâtissier ; et il pleura, et, pour se consoler, il se récita cette strophe :

Ne demande point de justice de la part du Sort : tu n'aurais que désillusion ! Car ce n'est point le Sort qui te rendra jamais justice.

---

[67] Dieu est généreux !

Quant au vizir Chamseddine, l'oncle du pâtissier Hassan Badreddine, au bout de trois jours de repos à Damas, il fit lever le campement du Midan, et, continuant son voyage vers Bassra, il prit la route de Homs, puis de Hama, et d'Alep. Et partout il ne manquait pas de faire des recherches. D'Alep il alla à Mardine, puis à Mossoul et à Diarbékir. Et enfin il finit par atteindre la ville de Bassra.

À peine eut-il pris quelque repos qu'il se hâta d'aller se présenter au sultan de Bassra, qui aussitôt le fit entrer, et le reçut avec beaucoup de condescendance, et s'informa avec bonté du sujet qui l'amenait à Bassra. Et Chamseddine lui raconta toute l'histoire et lui dit qu'il était le frère de son ancien vizir Noureddine. Et le sultan, au nom de Noureddine, dit : « Qu'Allah l'ait en sa grâce ! » et il ajouta : « Oui, mon ami, Noureddine était en effet mon vizir et je l'aimais beaucoup, et il est mort, en vérité, il y a de cela quinze ans ! Il laissa, en effet, un fils, Hassan Badreddine, qui était mon favori le plus aimé, et qui, tout à coup, un jour, disparut. Et nous n'en avons plus entendu parler. Mais il y a encore ici, à Bassra, sa mère, l'épouse de ton frère Noureddine, la fille de mon vieux vizir le prédécesseur de Noureddine. »

À cette nouvelle Chamseddine fut au comble de la joie, et dit : « Ô roi ! je voudrais bien voir ma belle-sœur ! » Et le roi le lui permit.

Aussitôt Chamseddine courut vers la demeure de son défunt frère Noureddine, après s'en être fait donner l'adresse et la direction, et ne tarda pas bientôt à y arriver, tout en pensant, en route, à son frère Noureddine mort loin de lui dans la tristesse de ne l'avoir pu embrasser ! Et il pleura, et il se récita ces deux strophes :

Oh ! que je retourne vers la demeure de mes nuits passées ! Et que j'en embrasse les murs, tout autour !

Mais ce n'est point l'amour des murs de la maison qui m'a blessé au milieu du cœur, mais l'amour de celui qui habitait la maison !

Il pénétra par une grande porte dans une grande cour, au fond de laquelle s'élevait la maison. La porte de la maison était une merveille de granit et d'arceaux, avivée par des marbres de toutes les couleurs. Au bas de cette porte, sur un marbre magnifique, il trouva le nom de Noureddine, son frère, gravé en lettres d'or. Alors il s'inclina, et baisa le nom et fut très ému et pleura en se récitant ces strophes :

Au matin, chaque jour, je demande de tes nouvelles au soleil qui se lève. Et chaque nuit j'en demande à l'éclair qui brille !

Si je dors, même si je dors, le désir, l'aiguillon du désir, le poids du désir, la scie dentée du désir, me travaille ! Et jamais je ne clame mes douleurs !

Ô mon doux ami, n'allonge point davantage l'absence dure ! Mon cœur est en morceaux, coupé en morceaux par la douleur de l'absence !

Quel jour béni, quel jour incomparable ne serait point celui où nous pourrions enfin nous réunir !

Mais ne va point croire que ton absence m'a occupé l'esprit de l'amour d'un autre ! Car mon cœur n'est pas assez large pour contenir un second amour !

Puis il entra dans la maison et traversa tous les appartements, jusqu'à ce qu'il arrivât à la pièce réservée où se te-

nait d'ordinaire sa belle-sœur, la mère de Hassan Badreddine El-Bassri.

Or, depuis la disparition de son fils Hassan, elle s'était tenue enfermée dans cette pièce, à pleurer nuit et jour et à sangloter. Et elle y avait fait bâtir, au milieu, un petit édifice en dôme pour figurer le tombeau de son pauvre enfant qu'elle croyait mort depuis longtemps. Et c'est là qu'elle passait tout son temps, dans les larmes, et c'est là qu'épuisée par la douleur, elle reposait sa tête pour dormir.

Lorsqu'il fut arrivé tout près de la porte de la pièce, Chamseddine entendit la voix de sa belle-sœur, et cette voix douloureuse récitait ces vers :

Ô tombeau ! par Allah, dis-moi ! la beauté, les charmes de mon ami sont-ils effacés ! S'est-il à jamais évanoui, ce spectacle réjouissant de sa beauté ?

Ô tombeau ! certes tu n'es ni le jardin des délices ni le ciel élevé ; mais, dis-moi ! alors comment se fait-il que je vois dans ton intérieur briller la lune et fleurir le rameau ?...

Alors le vizir Chamseddine entra. Il salua sa belle-sœur avec le plus grand respect, et lui apprit qu'il était le frère de Noureddine, son époux. Puis il lui raconta toute l'histoire, et comment son fils Hassan, à elle, avait couché une nuit avec sa fille Sett El-Hosn, comment il avait disparu au matin, et enfin comment Sett El-Hosn avait été engrossée et avait accouché d'Agib. Puis il ajouta : « Agib est venu avec moi. C'est ton enfant, puisqu'il est le fils de ton fils par ma fille. »

La veuve, qui s'était tenue assise jusqu'à ce moment comme une femme en grand deuil qui a renoncé aux usages du monde, à cette nouvelle que son enfant était vivant, que

son petit-fils était là, et que c'était bien là, en effet, son beau-frère Chamseddine le vizir d'Égypte, se leva vivement et se jeta à ses pieds en les embrassant, et récita ces deux strophes en son honneur :

Par Allah ! comble de dons celui qui vient de m'annoncer cette nouvelle heureuse, car il m'a annoncé la nouvelle la plus heureuse et la meilleure de celles entendues !

Et s'il veut accepter et se contenter de cadeaux, je lui ferai cadeau d'un cœur déchiré par les adieux !

Et le vizir envoya aussitôt chercher Agib, qui arriva. Alors la grand'mère se leva et se jeta au cou d'Agib en pleurant. Et Chamseddine lui dit : « Ô mère, en vérité ce n'est point le moment des larmes, mais des préparatifs de ton départ avec nous vers l'Égypte. Et puisse Allah nous réunir tous avec ton fils Hassan, mon neveu ! » Et la grand'mère d'Agib répondit : « J'écoute et j'obéis ! » Et, à l'instant même, elle se leva, et réunit toutes les choses nécessaires et toutes ses munitions de bouche et toutes ses servantes, et fut bientôt prête.

Alors le vizir Chamseddine monta faire ses adieux au sultan de Bassra. Et le sultan le chargea de présents et de cadeaux pour lui et pour le sultan d'Égypte. Puis Chamseddine, les deux dames et Agib se mirent en route, accompagnés de toute leur suite.

Ils ne cessèrent de marcher jusqu'à ce qu'ils fussent de nouveau à Damas. Ils s'arrêtèrent sur la place du Kânoun et y dressèrent les tentes. Et le vizir dit : « Nous allons maintenant nous arrêter une semaine entière à Damas pour avoir le

temps d'acheter des cadeaux et des présents dignes d'être offerts au sultan d'Égypte. »

Aussi, pendant que le vizir était tout entier pris par les riches marchands venus sous les tentes offrir leurs marchandises, Agib dit à l'eunuque : « Baba Saïd, j'ai bien envie d'aller me distraire. Allons-nous-en au souk de Damas, pour nous mettre au courant des nouvelles et aussi pour savoir un peu ce qui a pu advenir au pâtissier dont nous avions mangé les douceurs et dont, en retour, nous avions fendu la tête avec un coup de pierre, alors que nous n'avions eu qu'à nous louer de son hospitalité. En vérité, nous lui avons rendu le mal pour le bien ! Et l'eunuque répondit : « J'écoute et j'obéis ! »

Alors Agib et l'eunuque sortirent des tentes, car Agib agissait ainsi sous une impulsion aveugle suscitée par l'amour filial inconscient. Arrivés en ville, ils ne cessèrent de marcher dans les souks jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la boutique du pâtissier. C'était l'heure où les croyants se rendaient à la mosquée des Banni-Ommiah pour la prière de *l'asr*.

Juste à ce moment, Hassan Badreddine était dans sa boutique occupé à confectionner le même délicieux plat que l'autre fois : grains de grenade aux amandes, sucre et parfums à point ! Aussi Agib put bien observer le pâtissier, et il vit sur son front la trace du coup de pierre qu'il lui avait porté. Alors son cœur en fut encore plus attendri, et il dit : « Que la paix soit avec toi ! ô pâtissier *tel !* C'est l'intérêt que je te porte qui me pousse à venir prendre de tes nouvelles. Ne me reconnais-tu pas ? » À peine Hassan l'eut-il vu qu'il sentit ses entrailles se bouleverser, son cœur battre à coup désordonnés, et sa tête se pencher vers le sol comme pour tomber, et

sa langue se coller à son palais sans pouvoir articuler un mot. Enfin il put relever la tête vers l'enfant, et tout humilié, tout soumis, il lui récita ces strophes :

J'avais résolu de faire des reproches à mon amoureux ; mais à sa vue seulement j'ai tout laissé là et je n'ai pu maîtriser ni ma langue ni mes yeux !

Je me suis tu et j'ai baissé les yeux devant son aspect imposant et fier ; et j'ai essayé de donner le change sur ce que j'éprouvais ; mais je n'ai pu y réussir.

J'avais donc écrit des feuillets et des feuillets de reproches ; mais, en me retrouvant avec lui, je n'ai pu lire un seul mot.

Puis il ajouta : « Ô mes maîtres, veuillez entrer, simplement par condescendance, et goûter de mon plat. Car, par Allah ! ô jeune garçon, à peine t'ai-je vu, l'autre fois, que mon cœur s'est porté vers toi ! Et je me repens de t'avoir suivi : c'était vraiment folie ! » Mais Agib répondit : « Par Allah ! tu es un ami fort dangereux ! Pour un morceau que tu nous avais fait manger, tu as failli nous perdre ! Or, maintenant je n'entrerai et ne mangerai chez toi que tu ne m'aies prêté serment de ne point sortir derrière nous ni de nous suivre. Sinon, jamais plus nous ne reviendrons ici : car sache bien que nous allons passer toute une semaine à Damas, le temps que mon grand'père puisse acheter des cadeaux pour le sultan ! » Alors Badreddine s'écria : « J'en fais le serment devant vous deux ! » Alors Agib et l'eunuque entrèrent, et tout de suite Badreddine leur offrit une porcelaine remplie de la délicieuse spécialité aux grains de grenade. Et Agib lui dit : « Viens manger avec nous. Et de la sorte peut-être qu'Allah nous fera réussir dans nos recherches ! » Et Hassan en fut fort heureux, et s'assit en face d'eux. Mais, durant tout le

temps, il ne put s'empêcher de contempler Agib ; et il le regardait d'une façon si extraordinaire et si persistante qu'Agib, gêné, lui dit : « Allah ! quel amoureux importun et gênant et lourd tu es, bon homme ! Je te l'avais déjà reproché ! Cesse enfin de me contempler de la sorte et de dévorer ainsi ma figure avec tes yeux ! » À ces paroles Badreddine répondit par ces strophes :

J'ai pour toi, au plus profond de mon cœur, un secret que je ne puis révéler, une pensée intime et cachée que jamais je ne pourrai traduire par les mots !

Ô toi, qui couvres de confusion la brillante lune fière de sa beauté, qui fais honte au matin et à la brillante aurore, ô toi figure radieuse !

Je t'ai voué un culte sans paroles, je t'ai voué, ô vase d'élection, un signe immortel et des vœux qui ne font qu'augmenter et embellir !

Et maintenant, tout entier je fonds en brûlant ! Ton visage, c'est mon paradis ! Sûr ! je vais mourir de ma soif ardente ! Et pourtant, ô toi, tes lèvres pourraient me désaltérer, et me rafraîchir de leur miel !

Après ces strophes, il en récita d'autres aussi belles, mais d'un autre sens, à l'adresse de l'eunuque. Et il continua ainsi, pendant une heure, à réciter des vers, tantôt à l'intention d'Agib, tantôt à l'intention de l'eunuque. Après quoi, comme ils s'étaient bien rassasiés, Hassan se hâta de leur porter tout ce qu'il fallait pour se laver les mains. Pour cela, il leur porta une jolie aiguière en cuivre fort propre et leur versa de l'eau parfumée sur les mains, puis il leur essuya les mains avec une belle serviette en soie de couleur qu'il te-

nait suspendue à sa ceinture. Puis il les aspergea avec de l'eau de roses contenue dans un aspersoir d'argent qu'il gardait précieusement, pour les grandes occasions, sur l'étagère la plus élevée de la boutique. Et ce ne fut pas tout ! Il sortit un instant de la boutique pour revenir aussitôt en tenant à la main deux gargoulettes remplies de sorbet à l'eau de roses musquée, et leur offrit une gargoulette à chacun, et leur dit : « Veuillez ! Vous mettrez ainsi le comble à votre condescendance ! » Alors Agib prit la gargoulette et but, puis la passa à l'eunuque, qui but et la repassa à Agib, qui but et la repassa à l'eunuque, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils se fussent bien rempli le ventre et qu'ils fussent rassasiés comme jamais ils ne l'avaient été de leur vie. Après quoi, ils remercièrent le pâtissier et se retirèrent ce soir-là au plus vite, pour arriver aux tentes avant le coucher du soleil.

Arrivés aux tentes, Agib se hâta d'aller baiser la main à sa grand'mère et à sa mère Sett El-Hosn. Et la grand'mère l'embrassa et se rappela son fils Badreddine, et soupira beaucoup et pleura beaucoup. Après quoi elle récita ces deux strophes :

Si je n'espérais point que les objets séparés doivent un jour être réunis, de ma vie je ne t'aurais jamais plus espéré après ton départ !

Or, moi, je me fis ce serment de ne jamais en mon cœur mettre un autre amour que ton amour. Et Allah mon Seigneur est témoin de mon serment et connaît tous les secrets !

Puis elle dit à Agib : « Mon enfant, où as-tu été te promener ? » Il répondit : « Dans les souks de Damas ! » Elle dit : « Alors tu dois maintenant avoir bien faim ! » Et elle se leva et lui apporta un bol de porcelaine rempli du fameux

mélange à base de grains de grenade, cette délicieuse spécialité où elle était fort experte et dont elle avait donné les premières notions à Badreddine, son fils, encore enfant, à Bassra.

Elle dit aussi à l'esclave : « Tu peux manger avec ton maître Agib ! » Mais l'eunuque en lui-même fit la grimace et se dit : « Par Allah ! je n'ai vraiment plus d'appétit ! Je ne pourrai pas avaler une bouchée ! » Il s'assit pourtant à côté d'Agib.

Quant à Agib, lui aussi il s'assit, mais il avait également le ventre tout bourré des choses qu'il avait mangées et bues chez le pâtissier. Il prit pourtant une bouchée et la goûta. Mais il ne put, en vérité, l'avaler tant il était bourré. Et, d'ailleurs, il trouva que ça manquait un peu de sucre. Cela n'était pas vrai. Il était tout simplement rassasié. Aussi, faisant une grimace, il dit à sa grand'mère : « Ça n'est vraiment pas bon, grand'mère ! » Alors la grand'mère fut suffoquée de dépit et s'écria : « Comment, mon enfant, oses-tu prétendre que ma cuisine ne soit pas bonne ! Ne sais-tu point qu'il n'y a pas dans le monde entier quelqu'un qui sache comme moi faire la cuisine, les pâtisseries et les douceurs, si ce n'est peut-être ton père Hassan Badreddine, qui d'ailleurs l'a appris de moi ? » Mais Agib répondit : « Par Allah ! grand'mère, ton plat n'a pas le fini désirable. Il manque un peu de sucre. Et puis ça n'est pas ça. Si tu savais ! Nous venons, je te l'avoue, de faire la connaissance, dans le souk (mais ne le dis pas à grand-père et à ma mère) d'un pâtissier qui nous a offert de ce même plat. Mais… Rien qu'à son fumet on sentait le cœur se dilater de plaisir ! Et quant à son goût, c'était si délicieux qu'il aurait mis en appétit même l'âme d'un individu atteint d'indigestion ! Et quant à ta préparation, en vérité,

on ne saurait la comparer à l'autre ni de près ni de loin, et en aucune façon, vraiment, grand'mère ! »

À ces paroles, grand'mère fut dans une colère considérable, et jeta un regard de travers sur l'eunuque et lui dit…

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit s'approcher le matin et, discrète, arrêta son récit.

Alors sa sœur, la jeune Doniazade, lui dit : « Ô ma sœur, que tes paroles sont douces et agréables, et que ce conte est délicieux et charmant ! »

Et Schahrazade lui sourit et dit : « Oui, ma sœur, mais qu'est cela comparé à ce que je vous raconterai à tous deux la nuit prochaine, si je suis encore en vie, par la grâce d'Allah et le bon plaisir du Roi ! »

Et le Roi dit en son âme : « Par Allah ! je ne la tuerai point avant d'avoir entendu la suite de son histoire, qui est une histoire merveilleuse et étonnante extrêmement, en vérité ! »

Puis le roi Schahriar et Schahrazade passèrent tous deux le reste de la nuit, enlacés jusqu'au jour.

Alors le roi Schahriar sortit vers la salle de sa justice : et le diwan fut rempli de la foule des vizirs, des chambellans, des gardes et des gens du palais. Et le Roi jugea et nomma aux emplois, et destitua, et gouverna, et termina les affaires pendantes, et cela jusqu'à la fin de la journée.

Puis le diwan fut levé, et le Roi entra dans le palais. Et, quand vint la nuit, il alla trouver Schahrazade, la fille du vizir, et ne manqua pas de faire sa chose ordinaire avec elle.

Et c'était la vingt-quatrième nuit.

Et la jeune Doniazade ne manqua pas, une fois la chose terminée, de se lever du tapis et de dire à Schahrazade :

« Ô ma sœur, je t'en prie, achève ce conte savoureux qui est l'histoire du beau Hassan Badreddine et de son épouse, la fille de son oncle Chamseddine ! Tu en étais juste à ces mots : « Grand'mère jeta alors un regard de travers sur l'eunuque Saïd et lui dit… » Que lui a-t-elle dit, de grâce ! »

Et Schahrazade sourit à sa sœur et lui dit : « Oui, certes ! c'est de tout cœur et de la meilleure volonté que j'achèverai le récit, mais pas avant que ce Roi bien élevé ne me le permette ! »

Alors le Roi, qui attendait la fin avec un grand désir, dit à Schahrazade : « Tu peux parler. »

Et Schahrazade dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que la grand'mère d'Agib fut courroucée, regarda l'esclave de travers et lui dit : « Malheur ! serait-ce toi qui aurais perverti cet enfant ? Comment as-tu osé le faire entrer dans la boutique des cuisiniers et des pâtissiers ! » À ces paroles de la grand'mère d'Agib, l'eunuque fut très effrayé et se hâta de nier énergiquement la chose. Il dit : « Nous ne sommes point entrés dans la boutique ; nous n'avons fait que passer devant ! » Mais l'entêté Agib s'écria : « Par Allah nous y sommes fort bien entrés et nous y avons mangé ! » Et il ajouta malicieusement : « Et je te le répète, grand'mère, c'était bien meilleur que ce que tu nous offres là ! »

Alors grand'mère fut encore plus dépitée, et alla en maugréant informer son beau-frère le vizir du « terrible délit de l'eunuque de goudron ! » Et elle excita tellement le vizir contre l'esclave, que Chamseddine, qui de sa nature était fort colère et qui volontiers se déversait en cris sur les gens, se hâta de se rendre avec sa belle-sœur sous la tente où se trouvaient Agib et l'eunuque. Et il s'écria : « Saïd ! Es-tu entré, oui ou non, avec Agib dans la boutique d'un pâtissier ? » Et l'eunuque terrifié répondit : « Nous n'y sommes point entrés ! » Mais le malicieux Agib s'écria : « Mais si ! nous y sommes entrés ! Et quant à ce que nous y avons mangé, haha !... grand'mère !... c'était si bon que nous nous en sommes fourrés jusque-là ! et ensuite nous avons bu un sorbet délicieux à la neige hachée ! Allah ! que c'était bon ! Et le brave pâtissier n'y avait pas ménagé le sucre, comme grand'mère ! » Alors la colère du vizir redoubla contre l'eunuque auquel la même question fut réitérée ; mais l'eunuque continua à nier. Alors le vizir lui dit : « Saïd ! tu es un menteur, et tu as l'audace de démentir cet enfant qui certainement dit la vérité. Pourtant je consentirai à te croire si tu peux avaler tout ce bol préparé par ma belle-sœur ! Cela me prouvera que tu es à jeun ! »

Alors Saïd, quoique gonflé à la suite de sa séance chez Badreddine, voulut bien se soumettre à l'épreuve, et il s'assit devant le bol aux grains de grenade et se mit en devoir de commencer ; mais il fut obligé de s'arrêter à la première bouchée, tant il était rempli jusqu'au gosier. Et il rejeta la bouchée qu'il avait déjà prise. Mais il se hâta de dire que, la veille, il avait tellement mangé, sous la tente, avec les autres esclaves, qu'il en avait attrapé une indigestion. Mais le vizir comprit tout de suite que l'eunuque était entré réellement, ce jour même, chez le pâtissier. Il le fit alors étendre par terre par les esclaves, et il lui tomba dessus à coups redoublés et

de toute sa force. Alors l'eunuque, roué de coups, finit par demander grâce, tout en continuant à crier : « Ô mon maître, c'est hier que j'ai attrapé une indigestion ! » Comme le vizir était fatigué à force de frapper, il s'arrêta et dit à Saïd : « Voyons ! avoue la vérité ! » Alors l'eunuque se décida et dit : « Eh bien, oui ! seigneur cela est vrai ! Nous sommes entrés chez un pâtissier dans le souk ! Et son plat était si délicieux que, de ma vie, je n'ai goûté quelque chose d'aussi bon ! Mais aussi quel malheur d'avoir goûté maintenant à ce détestable et horrible plat-ci ! Allah ! que ceci est mauvais ! »

Alors le vizir se mit à rire beaucoup ; mais la grand'mère ne put plus se contenir de dépit, et mortifiée jusqu'au sang, elle s'écria : « Ah ! menteur ! je te défie bien de nous apporter du plat de ton pâtissier ! c'est de ton invention tout ça ! Oui, je te permets d'aller nous chercher une porcelaine contenant de cette même composition ! Et d'ailleurs, si tu l'apportais, cela nous servirait du moins à faire une comparaison entre son travail et le mien ! Mon beau-frère sera juge ! » Et l'eunuque répondit : « Oui, certainement ! » Alors la grand'mère lui donna la monnaie d'un demi-dinar et un bol de porcelaine vide.

L'eunuque sortit alors et finit par arriver à la boutique et dit au pâtissier : « Voici ! nous venons de faire un pari sur ton plat de grains de grenade. Donne m'en donc pour un demi-dinar. Et surtout soigne-le bien et mets-y tout ton art. Sans cela, je vais manger de la bastonnade comme tout à l'heure ! Je t'assure que je suis encore tout fourbu ! » Alors Hassan Badreddine se mit à rire et dit : « Sois sans crainte ! Car ce plat que je vais te donner, il n'y a pas dans le monde une autre personne qui sache réussir le pareil, si ce n'est ma mère ! Et ma mère est maintenant dans des pays si éloignés… ! »

Puis Badreddine remplit la porcelaine de l'esclave avec très grand soin, et termina sa préparation en y ajoutant encore un peu de musc et d'eau de roses. Et l'eunuque prit la porcelaine et s'en revint rapidement vers les tentes. Alors la grand'mère d'Agib la prit et se hâta d'en goûter le contenu pour se rendre compte de son degré de saveur et de bonté. Mais à peine l'eut-elle porté à ses lèvres qu'elle jeta un grand cri et tomba à la renverse… Elle avait deviné la main de son fils Hassan.

Alors le vizir, ainsi que tout le monde, fut dans la stupeur, et on se hâta de jeter de l'eau de roses au visage de la grand'mère qui, au bout d'une heure, finit par revenir à elle. Et elle dit : « Allah ! l'auteur de ce plat à la grenade ne peut être que mon fils Hassan Badreddine, et pas un autre ! J'en suis sûre ! Il n'y a que moi seule qui sache l'apprêter de cette façon, et c'est moi qui l'ai appris à Hassan ! »

À ces paroles, le vizir fut au comble de la joie et de l'impatience de revoir son neveu et s'écria : « Allah va enfin permettre notre réunion ! » Et aussitôt il fit venir ses serviteurs, réfléchit un instant, combina un projet, et leur dit : « Que vingt hommes d'entre vous autres aillent aussitôt à la boutique du pâtissier Hassan, connu dans le souk sous le nom de Hassan El-Bassri, et qu'ils ruinent cette boutique de fond en comble ! Quant au pâtissier, qu'on lui attache les bras avec la toile de son turban, et qu'on me l'amène ici de force, mais en prenant garde de lui faire le moindre mal. Allez ! »

Quant au vizir, il monta immédiatement à cheval, après s'être muni des lettres écrites par le sultan d'Égypte, et se rendit à la maison du gouvernement, le Dâr El-Salam, chez le lieutenant-gouverneur qui représentait à Damas le sultan

d'Égypte, son maître ! Arrivé à Dâr El-Salam le vizir communiqua les lettres du sultan au lieutenant-gouverneur, qui aussitôt s'inclina et les embrassa avec respect et les porta à sa tête avec vénération. Puis il s'adressa au vizir et lui dit : « Ordonne de qui veux-tu te saisir ? » Il répondit : « C'est simplement d'un pâtissier du souk ! » Et le gouverneur dit : « Rien n'est plus facile ! » Et il ordonna à ses gardes d'aller prêter main-forte aux gens du vizir. Le vizir prit alors congé du lieutenant-gouverneur, et revint sous les tentes.

Quant à Hassan Badreddine, il vit arriver à lui tous ces gens armés de bâtons, de pioches et de haches, qui envahirent sa boutique, et mirent tout en pièces, et renversèrent par terre toutes les pâtisseries et les sucreries, et démolirent toute la boutique ; puis il se saisirent de l'effaré Hassan, et le ligotèrent avec la toile de son turban, sans prononcer un mot. Et l'effaré Hassan pensait : « Allah ! ce doit être le plat de grenades qui est la cause de tout cela ! Qui sait ce qu'ils ont pu y trouver ! »

On finit donc par emmener Hassan sous les tentes, devant le vizir. Et Hassan Badreddine pleura beaucoup et s'écria : « Seigneur ! quel crime ai-je pu commettre ? » Le vizir lui demanda : « C'est bien toi qui as apprêté ce plat de grenades ? » Il répondit : « Oui, mon seigneur ! Auriez-vous trouvé dans ce plat quelque chose qui dût me faire trancher la tête, par hasard ? » Et le vizir répondit avec sévérité : « Te trancher la tête ? Mais ce serait le châtiment le plus doux ! Attends-toi à bien pis ! Tu vas voir ! »

Or, le vizir avait dit aux deux dames de le laisser agir à sa guise ; car il ne voulait leur rendre compte de ses recherches que seulement à son arrivée au Caire.

Il appela donc ses jeunes esclaves et leur dit : « Faites venir ici un de nos chameliers. Et apportez aussi une grande caisse en bois. » Et les esclaves obéirent à l'instant. Puis, sur l'ordre du vizir, ils s'emparèrent du terrifié Hassan et le firent entrer dans la caisse, et refermèrent soigneusement le couvercle. Puis ils le chargèrent sur le chameau, et on leva le camp, et on se mit en route.

On se mit à marcher jusqu'à la nuit. Alors on s'arrêta pour prendre quelque nourriture ; et on fit sortir un moment Hassan de la caisse ; on lui donna aussi à manger, et on le réintégra dans la caisse. Et on continua la route. Et de temps en temps on s'arrêtait, et on faisait sortir Hassan pour l'enfermer de nouveau, après un nouvel interrogatoire du vizir qui lui demandait chaque fois : « C'est bien toi qui as apprêté le plat de grenade ? » Et l'effaré Hassan répondait invariablement : « Oui, seigneur ! » Et le vizir s'écriait : « Liez cet homme et remettez-le dans sa caisse ! »

On continua à voyager de la sorte jusqu'à ce qu'on arrivât au Caire. Mais, avant d'entrer en ville, on s'arrêta dans le faubourg de Zaïdaniah, et le vizir fit de nouveau sortir Hassan de la caisse, et le fit traîner devant lui. Et alors il dit : « Qu'on m'amène vite un charpentier ! » Et le charpentier vint et, le vizir lui dit : « Prends la mesure en long et en large de cet homme, et dresse tout de suite un poteau à sa taille, et adapte ce poteau à un chariot traîné par une paire de buffles ! » Et Hassan épouvanté s'écria : « Seigneur ! Que vas-tu faire de moi ? » Et il répondit : « Te clouer au pilori, et te faire ainsi entrer en ville pour être en spectacle à tous les habitants ! » Et Hassan s'écria : « Mais quel est le crime qui mérite une telle punition ? » Alors le vizir Chamseddine lui dit : « Pour la négligence que tu as apportée dans la préparation du plat de grenades ! Tu n'y as pas mis assez de condi-

ments ni assez de parfums ! » À ces mots Hassan Badreddine se frappa les joues et s'écria : « Ya Allah ! et c'est là mon crime ? Et c'est pour cela que tu m'as fait subir ce long supplice du voyage, et que tu ne m'as donné à manger qu'une fois par jour, et que maintenant tu veux me clouer sur le poteau ? » Et le vizir, fort gravement, répondit : « Mais certainement, c'est à cause du manque d'assaisonnement ! Mais oui ! »

Alors Hassan Badreddine fut à la limite de la stupéfaction, et leva les mains vers le ciel, et se mit à réfléchir profondément ! Et le vizir, lui dit : « À quoi penses-tu ? » Il répondit : « Oh ! pas à grand-chose ! Simplement aux imbéciles dont tu es certes le chef ! Car, si tu n'étais pas le premier des imbéciles, tu ne me traiterais pas de la sorte pour une pincée d'aromates en moins dans un plat de grenades ! » Et le vizir lui dit : « Mais faut-il encore que je t'apprenne à ne plus récidiver ! Or, pour cela, il n'y avait que ce moyen-là » Et Hassan Badreddine lui dit : « En tout cas tes agissements à mon égard sont un crime bien plus considérable ! Et tu devrais te châtier toi-même le premier ! » Alors le vizir lui répondit : « Il n'y a pas à dire, c'est la croix qu'il te faut ! »

Pendant cette conversation, le charpentier à côté d'eux, continuait à confectionner le bois du supplice et de temps en temps coulait sur Hassan un regard à la dérobée, comme pour lui dire : « Hou ! tu ne l'as pas volé ! »

Sur ces entrefaites, la nuit tomba. Alors on se saisit de Hassan et on lui fit réintégrer sa caisse. Et le vizir lui cria : « C'est pour demain, ton crucifiement ! » Puis il attendit quelques heures, jusqu'à ce que Hassan se fût endormi dans la caisse. Alors il fit charger la caisse à dos de chameau, et

donna l'ordre de départ, et on marcha jusqu'à ce qu'on arrivât enfin à la maison, au Caire !

Et ce ne fut qu'alors seulement que le vizir voulut révéler la chose à sa fille et à sa belle-sœur. Il dit en effet à sa fille Sett El-Hosn : « Louange à Allah qui nous a permis enfin, ô ma fille, de retrouver ton cousin Hassan Badreddine ! Il est là ! Lève-toi, ma fille et sois heureuse ! Et prend bien soin de replacer les meubles et les tapis de la maison et de ta chambre nuptiale exactement dans le même état où ils se trouvaient la première nuit de tes noces ! » Et aussitôt Sett El-Hosn, quoique au comble de l'émotion et de la félicité, donna les ordres nécessaires aux servantes, qui se levèrent aussitôt et se mirent à l'œuvre et allumèrent les flambeaux. Et le vizir leur dit : « Je vais aider votre souvenir ! » Et il ouvrit son armoire et en tira le papier sur lequel il avait la liste des meubles et de tous les objets avec leurs places respectives. Et il leur lut lentement cette liste, et veilla à ce que chaque chose fût remise à sa place première. Et les choses furent si bien faites, que l'observateur le plus attentif se serait cru en train d'assister encore à la nuit de noces de Sett El-Hosn avec le bossu palefrenier.

Ensuite, le vizir plaça, de sa propre main, à leur place occupée jadis, les habits de Badreddine : son turban sur la chaise, son caleçon de nuit dans le lit en désordre, ses culottes et son manteau sur le divan, avec, au-dessous d'eux, la bourse contenant les mille dinars et l'étiquette du Juif, et il ne manqua de recoudre le pli de toile cirée entre le bonnet et la toile du turban.

Puis il dit à sa fille de s'habiller de la même façon que la première nuit, d'entrer dans la chambre nuptiale et de se préparer à recevoir son cousin et époux Hassan Badreddine,

et, quand il serait entré, de lui dire : « Oh ! comme tu as tardé au cabinet d'aisances ! Par Allah ! si tu es indisposé, pourquoi ne me le dis-tu pas ? Ne suis-je pas ta chose et ton esclave ? » Il lui recommanda aussi, quoique Sett El-Hosn n'eût guère besoin de cette recommandation, d'être fort gentille pour son cousin et de lui faire passer la nuit le plus agréablement possible, sans oublier la causerie et les beaux vers des poètes.

Puis le vizir marqua la date de ce jour heureux. Et il se dirigea du côté de la chambre où logeait Hassan ligoté. Il l'en fit extraire pendant son sommeil, délia ses jambes qui étaient attachées, le déshabilla et lui mit seulement une chemise fine et un bonnet sur la tête, tout comme la nuit des noces. Cela fait, le vizir s'esquiva promptement, en ouvrant les portes qui conduisaient à la chambre nuptiale, et laissa Hassan se réveiller tout seul.

Et Hassan se réveilla bientôt et, tout ahuri de se trouver ainsi presque nu dans ce corridor merveilleusement éclairé et qui ne lui semblait pas inconnu, se dit en lui-même : « Voyons, mon garçon ! es-tu dans le plus profond des songes ou à l'état de veille ? »

Après les premiers moments de stupéfaction, il se hasarda à se lever et à faire quelques pas hors du corridor par l'une des portes qui s'y ouvraient. Et aussitôt il cessa de respirer : il venait de reconnaître la salle où s'était passée la fameuse fête en son honneur et au détriment du bossu, et, par la porte ouverte donnant sur la chambre nuptiale, tout au fond, il vit sur la chaise son turban, et sur le divan ses culottes et ses habits. Alors la sueur lui vint au front, et il l'essuya avec la main. Et il se dit : « Lah ! Lah ! suis-je éveillé ? suis-je endormi ? Tsoh ! Tsoh ! Suis-je fou ? » Il se mit

pourtant à s'avancer, mais en avançant d'un pied et en reculant de l'autre, sans oser davantage et en essuyant toujours son front humide de sueur froide. Puis enfin il s'écria : « Mais, par Allah ! il n'y a plus de doute, c'est bien ça, mon garçon ! Ce n'est point un rêve ! Et tu étais, tu as raison, bien enfermé et ligoté dans une caisse ! Non, ce n'est point un rêve ! » Et, en disant cela, il était arrivé à la porte de la chambre nuptiale, et prudemment il y hasarda la tête.

Et aussitôt, de l'intérieur de la moustiquaire de soie bleue et fine, Sett El-Hosn, étendue dans toute sa beauté nue, souleva gentiment le rebord de la moustiquaire et lui dit : « Ô mon maître chéri ! que tu as tardé dans ce cabinet d'aisances ! Oh ! viens vite ! viens ! »

À ces paroles, le pauvre Hassan se mit à rire aux éclats comme un mangeur de haschich ou un fumeur d'opium et se mit à hurler : « Hou ! Hi ! hou ! quel rêve étonnant ! quel rêve incohérent ! » Puis il continua à s'avancer, comme s'il marchait sur des serpents, avec d'infinies précautions, en relevant les pans de sa chemise d'une main et en tâtant l'air de l'autre main, comme un aveugle ou un ivrogne.

Puis, n'en pouvant plus d'émotion, il s'assit sur le tapis et se mit à penser profondément, en faisant avec les mains des signes fous de stupéfaction. Pourtant il voyait là, devant lui, ses culottes telles qu'elles étaient, bouffantes et avec des plis bien réguliers, son turban de Bassra, sa pelisse et, au-dessous, les cordons de la bourse qui pendaient !

Et, de nouveau, Sett El-Hosn parla de l'intérieur du lit et lui dit : « Qu'as-tu donc, mon chéri ? Je te vois fort perplexe et un peu tremblant. Ah ! tu n'étais pas ainsi au commencement ! Est-ce que par hasard… ? »

Alors Badreddine, tout en restant assis et en se tenant le front à deux mains, se mit à ouvrir et à fermer la bouche dans un mouvement de rire fou, et put enfin dire : « Ha ! ha ! tu dis que je n'étais pas ainsi au commencement ! Quel commencement ? Et quelle nuit ? Par Allah ! mais il y a des années et des années que je suis absent ! Ha ! ha ! »

Alors Sett El-Hosn lui dit : « Ô mon chéri, calme-toi ! par le nom d'Allah sur toi et surtout autour de toi ! calme-toi ! Je parle de cette nuit-ci que tu viens de passer dans mes bras, de celle-ci même où le bélier est entré puissamment quinze fois dans ma brèche ! Mon chéri ! Tu es simplement sorti pour aller au cabinet d'aisances pour faire quelque chose. Et tu as tardé là près d'une heure ! Oh ! je vois que tu dois être indisposé ! Viens donc, que je te réchauffe, viens, mon ami, viens, mon cœur, mes yeux ! »

Mais Badreddine continua à rire comme un fou, puis il dit : « Peut-être dis-tu vrai ! Pourtant… ! J'ai donc dû certainement m'endormir au cabinet d'aisances, et là, tout tranquillement, faire un songe fort désagréable ! » Puis il ajouta : « Oh oui ! fort désagréable ! Imagine-toi que j'ai rêvé que j'étais quelque chose comme cuisinier ou pâtissier dans une ville nommée Damas, en Syrie, très loin ! Oui ! et j'y ai passé dix ans dans ce métier ! J'ai rêvé aussi d'un jeune garçon, un fils de noble assurément, accompagné d'un eunuque ! Et il m'est arrivé avec eux telle et telle aventure… » Et le pauvre Hassan, sentant la sueur mouiller son front, l'essuya, mais, dans ce mouvement, il sentit la trace de la pierre qui l'avait blessé, et il sauta en criant : « Mais non ! Voici la trace d'un coup de pierre asséné par cet enfant ! Il n'y a pas à dire, cela est bien violent ! » Puis il réfléchit un instant et ajouta : « Ou plutôt non ! C'est bien un rêve en effet ! Ce coup est peut-être un coup que j'ai reçu peut-être de toi, Sett El-Hosn, dans

nos ébats ! » Puis il dit : « Je te continue mon songe. Dans cette ville de Damas, j'arrivai, je ne sais comment, un matin, là, comme tu me vois en chemise seulement et en bonnet blanc ! Le bonnet du bossu ! Et les habitants ! Je ne sais trop ce qu'ils me voulaient ! J'héritai, comme ça, de la boutique d'un pâtissier, un vieux brave homme !… Mais oui ! mais oui ! ce n'est point un songe ! J'ai fait un plat de grains de grenade qui, paraît-il ne contenait pas suffisamment d'aromates !… Et alors ! Voyons !… Ai-je bien rêvé tout cela ? Et n'est-ce point la réalité ?… »

Alors Sett El-Hosn s'écria : « Mon chéri, vraiment quel songe extraordinaire tu as fait ! De grâce, dis-le en entier ! »

Et Hassan Badreddine, tout en s'interrompant pour s'exclamer, raconta à Sett El-Hosn toute l'histoire, songe ou réalité, depuis le commencement jusqu'à la fin. Puis il ajouta : « Et dire que j'ai failli être crucifié ! Et je l'aurais déjà été, si, heureusement, le rêve ne s'était dissipé à temps. Allah ! je suis encore tout en sueur de cette caisse ! »

Et Sett El-Hosn lui demanda : « Mais pourquoi voulait-on te crucifier ? » Il répondit : « Mais toujours à cause du peu d'aromates dans le plat des grains de grenade ! Oui ! le pilori terrible était là qui m'attendait avec le chariot traîné par une paire de buffles du Nil ! Mais enfin, grâce à Allah, tout cela n'était qu'un rêve, car vraiment la perte de ma boutique de pâtisserie, ruinée de fond en comble, comme ça, m'aurait causé énormément de peine ! »

Alors Sett El-Hosn, n'en pouvant plus, s'élança du lit, et vint se jeter au cou de Hassan Badreddine et le pressa contre sa poitrine en l'embrassant et le dévorant de baisers. Et lui, n'osait pas bouger. Et tout à coup il s'écria : « Non ! non !

tout cela n'est point un rêve ! Allah ! où suis-je ? où est la vérité ? »

Et le pauvre Hassan, transporté doucement au lit aux bras de Sett El-Hosn, s'étendit épuisé et tomba dans un lourd sommeil, veillé par Sett El-Hosn, qui l'entendait murmurer, dans le sommeil, tantôt ces mots : « C'est un rêve ! » tantôt ces mots : « Non ! c'est la réalité ! »

Avec le matin, le calme revint dans les esprits de Hassan Badreddine qui, en se réveillant, se retrouva dans les bras de Sett El-Hosn et vit devant lui, debout au pied du lit, son oncle le vizir Chamseddine, qui aussitôt lui souhaita la paix. Et Badreddine lui dit « Mais n'est-ce point toi-même, par Allah ! qui m'avais fait lier les bras et qui avais fait ruiner ma boutique ! Et tout cela à cause de la petite quantité d'aromates dans le plat de grains de grenade ? »

Alors le vizir Chamseddine, n'ayant plus aucune raison de se taire, dit :

« Ô mon enfant, voici la vérité ! Tu es Hassan Badreddine, mon neveu, le fils de mon défunt frère Noureddine, le vizir de Bassra ! Et moi, je ne t'ai fait souffrir tout ce traitement que pour avoir une preuve de plus de ton identité et m'assurer que c'est bien toi qui es entré dans le lit de ma fille, la première nuit de ses noces. Et cette preuve, je l'ai eue en te voyant reconnaître (car j'étais caché derrière toi) la maison et les meubles, puis ton turban, tes culottes et ta bourse, et surtout l'étiquette de la bourse et le pli cacheté qui contient les instructions de ton père Noureddine. Tu m'excuseras donc, mon enfant ! car je n'avais que ce moyen en mains pour te reconnaître, moi qui ne t'avais jamais vu auparavant, puisque tu es né à Bassra ! Ah ! mon enfant ! tout cela est dû à un petit malentendu, survenu tout à fait

dans le commencement entre ton père, qui est mon frère Noureddine, et moi, ton oncle ! »

Et le vizir lui raconta toute l'histoire, puis il lui dit : « Ô mon enfant quant à ta mère je l'ai amenée de Bassra, et tu vas la voir, ainsi que ton fils Agib, le fruit de ta première nuit de noces avec sa mère ! » Et le vizir courut les chercher.

Et le premier qui arriva fut Agib, qui, cette fois, se jeta au cou de son père sans le craindre comme il craignait le pâtissier amoureux ; et Badreddine, dans sa joie, récita ces vers :

Après ton départ, je me mis à pleurer, à longtemps pleurer. Et les larmes débordèrent de mes paupières.

Et je fis vœu, si jamais Allah réunissait les amants affligés de leur séparation, de ne jamais sur mes lèvres faire tenir le mot de séparation ancienne !

Aussi le bonheur vient de fondre sur moi, et avec tant de rapidité, et je fus dans une telle félicité, que malgré moi je versai les larmes de mes yeux !

Le Destin a juré de toujours rester mon ennemi et la cause de mes peines ! Et moi, ô Destin, ô Temps, j'ai violé ton serment ! C'est une impiété !

Le bonheur a tenu sa promesse et acquitté ses dettes. Et mon ami m'est revenu ! Toi donc, lève-toi vers celui qui a apporté le bonheur, et relève les pans de la robe pour le servir !

À peine avait-il fini de les réciter, que la grand'mère d'Agib, sa mère à lui Badreddine, arriva en sanglotant et se jeta dans ses bras presque évanouie de joie.

Et après de grands épanchements, dans les larmes de la joie, ils se racontèrent mutuellement leurs histoires et leurs peines et toutes leurs souffrances.

Puis tous remercièrent Allah pour les avoir enfin tous réunis sains et saufs, et recommencèrent à vivre, dans la félicité et dans un bonheur parfait et dans les pures délices, et cela jusqu'à la fin de leurs jours qui furent très nombreux, et en laissant de nombreux enfants tous aussi beaux que la lune et les étoiles. »

— Et telle est, ô Roi fortuné, dit Schahrazade au roi Schahriar, l'histoire merveilleuse que le vizir Giafar Al-Barmaki raconta au khalifat Haroun Al-Rachid, l'émir des Croyants, dans la ville de Baghdad !

Oui ! c'est là l'histoire des aventures du vizir Chamseddine, de son frère le vizir Noureddine et de Hassan Badreddine, fils de Noureddine !

— Aussi le khalifat Haroun Al-Rachid ne manqua pas de dire : « Par Allah que tout cela est étonnant et admirable ! » Et, dans son contentement, non seulement il accorda à son vizir Giafar la grâce du nègre Rihan, mais il prit aussi en grande amitié le jeune homme qui était le mari de la femme coupés dans l'histoire des Trois Pommes, et, pour le consoler de la perte de son épouse injustement sacrifiée, il lui fit don d'une des plus jolies vierges, comme concubine, lui fit de somptueux émoluments, et l'attacha à lui comme son ami intime et son compagnon de table. Puis il ordonna aux écrivains du palais d'écrire cette merveilleuse histoire avec leur plus belle écriture, et de l'enfermer soigneusement dans l'ar-

moire des papiers pour servir de leçon aux enfants de leurs enfants.

— Mais, continua la fine et discrète Schahrazade, en s'adressant au roi Schahriar, sultan des îles de l'Inde et de la Chine, ne crois point, ô Roi fortuné, que cette histoire soit aussi admirable que celle que je me réserve de te raconter, si tu n'es pas fatigué ! » Et le roi Schahriar lui dit : « Et quelle est cette histoire ? » Schahrazade répondit : « Elle est beaucoup plus admirable que toutes les autres ! » Et Schahriar lui dit : « Et quel est son nom ? » Elle répondit :

« C'est l'histoire du Tailleur, du Bossu, du Juif, du Chrétien et du Barbier de Baghdad ! »

Et le roi Schahriar répondit : « Certes, tu peux la raconter ! »

HISTOIRE DU BOSSU AVEC LE TAILLEUR, LE COURTIER CHRÉTIEN, L'INTENDANT ET LE MÉDECIN JUIF ; CE QUI S'EN SUIVIT ; ET LEURS AVENTURES RACONTÉES À TOUR DE RÔLE

Alors Schahrazade dit au roi Schahriar :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, qu'il y avait, en l'antiquité du temps et le passé des âges et des siècles, dans une ville de la Chine, un homme qui était tailleur et fort satisfait de sa condition. Il aimait les distractions et les plaisirs et avait coutume, de temps en temps, de sortir avec son épouse, se promener et se réjouir les yeux au spectacle de la rue et des jardins. Or, un jour que tous deux avaient passé la journée entière hors de leur demeure et que, le soir arrivé, ils revenaient chez eux, ils rencontrèrent sur leur chemin un bossu à l'aspect si drôle qu'il chassait toute mélancolie, faisait rire l'homme le plus triste et éloignait tout chagrin et toute affliction. Aussitôt le tailleur et son épouse s'approchèrent du bossu, s'amusèrent beaucoup de ses plaisanteries et tellement qu'ils l'invitèrent à les accompagner à leur maison pour qu'il fût leur hôte cette nuit-là. Et le bossu se hâta de faire à cette invitation la réponse qu'il fallait, et se joignit à eux et arriva avec eux à la maison. Là, le tailleur quitta un

instant le bossu pour courir au souk acheter, avant que les marchands n'eussent fermé leurs boutiques, de quoi faire honneur à son invité. Il acheta du poisson frit, du pain frais, des limons et un gros morceau de halaoua[68] pour le dessert. Puis il s'en revint, mit toutes ces choses devant le bossu ; et tout le monde s'assit pour manger.

Pendant qu'on mangeait ainsi gaiement, la femme du tailleur prit un gros morceau de poisson entre ses doigts et, par manière de plaisanterie, le fourra tout entier dans la bouche du bossu, lui couvrit la bouche de sa main pour empêcher qu'il rejetât le morceau et lui dit : « Par Allah il faut absolument que tu avales cette bouchée d'un seul coup et sans arrêt, sinon je ne te lâche pas. »

Alors le bossu se mit à faire de grands efforts, mais il finit par avaler la bouchée. Malheureusement pour lui, il était de son destin qu'une grosse arête se trouvât dans la bouchée : elle s'arrêta dans son gosier et fit qu'il mourut à l'heure même.

— À ce moment de sa narration, Schahrazade, la fille du vizir, vit s'approcher le matin et, discrète selon son habitude, ne voulut pas prolonger davantage le récit, pour ne pas abuser de la permission accordée par le roi Schahriar.

Alors, sa sœur, la jeune Doniazade, lui dit : « Ô ma sœur, que tes paroles sont gentilles, douces, savoureuses et pures ! » Elle répondit : « Mais que diras-tu alors, la nuit prochaine, en enten-

---

[68] *Halaoua :* pâte blanche faite avec de l'huile de sésame, du sucre, des noix, etc., sous forme de grands pains hémisphériques.

dant la suite, si toutefois je suis encore en vie et que ce soit le bon plaisir de ce Roi plein de bonnes manières et de politesse ! »

Et le roi Schahriar dit en son âme : « Par Allah ! je ne la tuerai que lorsque j'aurai entendu le reste de son histoire, qui est bien étonnante ! »

Puis le roi Schahriar prit Schahrazade dans ses bras ; et tous deux passèrent le reste de la nuit enlacés jusqu'au matin. Puis le Roi se leva et alla dans la salle de sa justice. Et aussitôt entra le vizir, et entrèrent aussi les émirs, les chambellans et les gardes, et le Diwan fut tout plein de monde. Et le Roi se mit à juger, à régler les affaires, à nommer celui-ci à un emploi, à destituer celui-là, à terminer les procès pendants, et à s'occuper de la sorte jusqu'à la fin de la journée. Le Diwan terminé, le Roi rentra dans ses appartements et alla retrouver Schahrazade.

Et comme c'était la vingt-cinquième nuit.

Doniazade dit à Schahrazade : « Ô ma sœur, je t'en prie, conte-nous la suite de cette histoire du Bossu avec le Tailleur et sa femme ! » Elle répondit : « De tout cœur et comme hommage dû ! Mais je ne sais si le Roi y consent ! » Alors le Roi se hâta de dire : « Tu peux ! » Et Schahrazade dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que lorsque le tailleur vit le bossu mourir de la sorte, il s'écria : « Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Allah le Très-Haut, le Tout-Puissant ! Quel malheur que ce pauvre homme soit ainsi venu mourir juste entre nos mains ! » Mais la femme s'écria : « Quel errement est donc le tien ! Ne connais-tu point ces vers du poète ?

« Ô mon âme, pourquoi t'enfoncer dans l'absurde à t'en rendre malade, et te préoccuper de ce dont ne surgira la peine ou le souci !

Ne crains-tu donc point le feu, pour t'y asseoir ! Et ne sais-tu pas qu'à l'approche du feu, on risque de flamber ! »

Alors son mari dit : « Et que me faut-il faire maintenant ? » Elle répondit : « Lève-toi donc ! Et à nous deux nous allons porter le corps ; nous le couvrirons d'une écharpe de soie, et nous le transporterons, toi en marchant derrière moi et moi en te précédant, et cela cette nuit même ! Et tout le long de la route tu diras à voix haute : « C'est mon enfant ! Et

celle-ci, c'est sa mère ! Nous sommes à la recherche d'un médecin qui le puisse traiter ! Où y a-t-il un médecin ? »

Aussi lorsque le tailleur entendit ces paroles, il se leva, prit le bossu entre ses bras et, précédé de sa femme, sortit de la maison. Et la femme, de son côté, se mit à dire : « Ô mon pauvre enfant ! Puisses-tu te tirer de là sain et sauf ! Dis ! Où souffres-tu ? Ah ! cette maudite petite vérole ! Sur quelle partie de ton corps as-tu des éruptions ? » À ces paroles, chaque passant se disait : « C'est le père et la mère ! Ils portent leur enfant atteint de la petite vérole ! » et se hâtait de s'éloigner.

Quant au tailleur et à sa femme, ils continuèrent ainsi à cheminer, tout en s'informant du logis d'un médecin, jusqu'à ce qu'on les eût conduits à la porte d'un médecin juif. Alors ils frappèrent à la porte, et aussitôt une négresse descendit, ouvrit la porte et vit cet homme qui portait un enfant dans ses bras, et aussi la mère qui l'accompagnait. Et celle-ci lui dit : « Nous avons avec nous cet enfant que nous désirons faire voir au médecin. Prends donc cet argent, un quart de dinar, et donne-le à ton maître, en le priant de descendre voir mon enfant qui est bien malade. »

Alors la servante remonta ; et aussitôt la femme du tailleur franchit le seuil de la maison, fit entrer son mari et lui dit : « Dépose vite ici le corps du bossu. Et hâtons-nous de filer au plus tôt. » Et le tailleur déposa le corps du bossu sur une des marches de l'escalier, contre le mur, et se hâta de sortir, suivi de sa femme.

Quant à la négresse, elle entra chez le médecin juif, son maître, et lui dit : « En bas, il y a un malade accompagné d'une femme et d'un homme qui m'ont donné pour toi ce quart de dinar afin que tu prescrives à ce malade quelque chose qui lui fasse du bien. » Lorsque le médecin juif vit le

quart de dinar, il se réjouit et se hâta de se lever, et, dans sa hâte, il ne songea pas à prendre avec lui de la lumière pour descendre. Si bien qu'il buta du pied contre le bossu et le renversa. Et tout effrayé de voir ainsi rouler un homme, il se hâta de l'examiner et constata la mort et pensa qu'il était la cause de sa mort. Alors il s'écria : « Seigneur ! Ah ! Dieu vengeur ! Par les dix Paroles Saintes ! » Et il continua à invoquer Haroun, Iouschah[69] fils de Noun, et les autres. Et il dit : « Voici que je viens de buter contre ce malade et de le faire rouler jusqu'au bas de l'escalier ! Aussi, comment pourrai-je maintenant sortir de ma maison avec un homme mort ? » Pourtant il finit par le prendre et par le transporter de la cour dans la maison, et il le fit voir à sa femme et lui révéla la chose. Et sa femme terrifiée s'écria : « Ah ! non ! pas de ça ici ! Vite fais-le sortir ! Car, s'il reste ici jusqu'au lever du soleil, nous sommes perdus sans rémission. Aussi nous allons tous deux le transporter sur la terrasse de la maison, et de là nous le jetterons dans la maison de notre voisin le musulman. Car tu sais que notre voisin est l'intendant pourvoyeur de la cuisine du sultan, et que sa maison est infestée par les rats, les chats et les chiens qui descendent chez lui par la terrasse pour faire des dégâts et manger les provisions de beurre, de graisse, d'huile et de farine. Aussi ces animaux ne manqueront pas aussi de manger ce corps mort et de le faire disparaître. »

Alors le médecin juif et sa femme prirent le bossu, montèrent sur leur terrasse, et de là ils firent descendre doucement le corps dans la maison de l'intendant, et l'appliquèrent

---

[69] Aaron, Josué.

debout contre le mur de la cuisine. Puis ils s'en allèrent et redescendirent tranquillement chez eux.

Or, il y avait à peine quelques instants que le bossu était ainsi appliqué debout contre le mur que l'intendant, qui s'était absenté, revint à la maison, ouvrit la porte, alluma une chandelle et entra. Et il trouva un fils d'Adam debout dans un coin contre le mur de la cuisine. Et l'intendant, fort surpris, s'écria : « Qu'est cela ? Par Allah ! je vois maintenant que le voleur habituel de mes provisions est un homme, et non point un animal ! C'est lui qui me dérobe la viande et les graisses, que j'enferme pourtant soigneusement par crainte des chats et des chiens ! Aussi je constate qu'il aurait été bien inutile de tuer, comme je pensais à le faire, tous les chats et tous les chiens du quartier, puisque cet individu-là est seul à descendre ici par la terrasse ! » Et aussitôt l'intendant prit un énorme gourdin, courut à l'homme, l'en frappa violemment, le fit tomber et se mit à lui asséner des coups sur la poitrine. Mais comme l'homme ne bougeait pas, l'intendant vit qu'il était mort. Alors il fut dans la désolation et dit : « Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Allah le Très-Haut, le Tout-Puissant ! » Puis il fut très effrayé et dit : « Maudits soient le beurre, les graisses, la viande et cette nuit-ci ! Faut-il que je sois assez malchanceux pour avoir de la sorte tué cet homme qui me reste ainsi entre les mains ! » Puis il le regarda plus attentivement et vit que c'était un bossu. Et il dit : « Il ne te suffisait donc plus d'être bossu ? Tu voulais encore être voleur, et voler la viande et les graisses de mes provisions ! Ô Dieu protecteur, protège-moi sous le voile de ta puissance ! » Sur ce, comme la nuit marchait vers sa fin, l'intendant chargea le bossu sur ses épaules, descendit de sa maison et se mit à marcher jusqu'à ce qu'il fût arrivé au commencement du souk. Il s'arrêta alors, plaça le bossu

debout, à l'angle d'une boutique, au détour d'une rue, le laissa là et s'en alla.

Il n'y avait pas longtemps que le bossu était là que vint à passer un chrétien. C'était le courtier du sultan. Il était, ce soir, ivre, et allait, en cet état, prendre un bain au hammam. Son ivresse l'incitait à de curieuses choses et lui disait : « Va ! tu approches du Messie lui-même ! » Il allait donc ainsi en zigzaguant et en titubant, et il finit par se trouver face à face avec le bossu, sans le voir. À ce moment, il s'arrêta, se tourna du côté du bossu et se mit en posture d'uriner. Mais tout à coup il vit le bossu juste devant lui, contre le mur. À la vue de cet homme immobile, il pensa que c'était un voleur, celui peut-être qui lui avait volé son turban, au commencement de la soirée ; car le courtier chrétien était, en effet, nu-tête. Alors le chrétien se précipita contre l'homme et lui asséna sur la nuque un coup violent qui le fit rouler à terre. Puis il lança de hauts cris en appelant le gardien du souk. Et il tomba sur le bossu en le frappant à coups redoublés, dans l'excitation de l'ivresse, et s'apprêta même à l'étrangler en lui serrant le cou de ses deux mains. À ce moment, arriva le gardien du souk, et il vit le chrétien qui tenait sous lui le musulman et le frappait et était sur le point de l'étrangler. Et le gardien s'écria : « Laisse cet homme, et lève-toi ! » Et le chrétien se leva.

Alors le gardien du souk s'approcha du bossu musulman, étendu par terre, l'examina et vit qu'il était mort. Il s'écria alors : « Oh ! a-t-on jamais vu ainsi un chrétien avoir l'audace de toucher à un musulman et de le tuer ! » Puis le gardien se saisit du chrétien, lui lia les bras derrière le dos et

le conduisit à la maison du wali[70]. Et le chrétien se lamentait et disait : « Ô Messie ! ô Vierge ! Comment ai-je pu tuer cet homme ! Et comme il est mort vite, d'un seul coup de poing ! Passée l'ivresse, voici maintenant la réflexion ! »

Arrivés à la maison du wali, le chrétien et le bossu mort furent enfermés toute la nuit jusqu'à ce que le wali se fût réveillé, le matin. Et le wali interrogea le chrétien qui ne put nier les faits rapportés par le gardien du souk. Aussi le wali ne put que condamner à mort ce chrétien qui avait tué un musulman. Et il ordonna au porte-glaive, l'exécuteur des condamnés, de crier par toute la ville la sentence de mort du courtier chrétien. Puis il fit dresser la potence, et ordonna d'amener le condamné sous la potence. Alors vint le porte-glaive qui prépara la corde, fit le nœud coulant, le passa au cou du courtier et allait hisser, lorsque soudain l'intendant du sultan fendit la foule amassée, et se fraya un chemin jusqu'au chrétien debout sous la potence, et cria au porte-glaive : « Arrête ! c'est moi qui ai tué l'homme ! » Alors le wali lui dit : « Et pourquoi donc l'as-tu tué ? » Il dit : « Voici ! Cette nuit, en entrant dans ma maison je l'ai vu qui s'était introduit chez moi en descendant de la terrasse, pour voler mes provisions. Et moi, je l'ai frappé à la poitrine avec un gourdin, et aussitôt je l'ai vu tomber et mourir. Alors je l'ai porté sur mes épaules et je suis venu au souk et je l'ai mis debout contre une boutique, à tel endroit, dans telle rue ! Malheureux que je suis ! Voici maintenant que j'allais être cause par mon silence, de la mort de ce chrétien, après avoir moi-même tué un musulman ! Aussi c'est moi que l'on doit pendre ! »

---

[70] Wali : gouverneur d'une province au nom d'un sultan.

Lorsque le wali eut entendu les paroles de l'intendant, il fit relâcher le courtier chrétien et dit au porte-glaive : « Tu vas tout de suite pendre cet homme-ci, qui vient d'avouer de sa propre bouche ! »

Alors le porte-glaive prit la corde qu'il avait d'abord passée au cou du chrétien, en entoura le cou de l'intendant, amena l'intendant juste sous la potence et allait le suspendre en l'air, lorsque tout à coup le médecin juif fendit la foule et cria au porte-glaive en disant : « Attends ! ne fais rien ! C'est moi seul qui l'ai tué ! » Puis il raconta ainsi la chose : « En effet, sachez tous que cet homme est venu me trouver pour me consulter afin que je le guérisse. Et comme je descendais l'escalier pour le voir, et qu'il faisait nuit, je l'ai heurté du pied : alors il a roulé jusqu'au bas de l'escalier et il est mort. Ainsi donc on ne doit pas tuer l'intendant, mais moi seulement ! »

Alors le wali ordonna la mort du médecin juif. Et le porte-glaive enleva la corde du cou de l'intendant et la mit au cou du médecin juif et allait exécuter le médecin, quand on vit arriver le tailleur qui fendit la foule et dit au porte-glaive : « Oh ! arrête-toi ! C'est moi seul qui l'ai tué ! Voici ! Hier je passai ma journée à flâner, et je revins, vers le soir, à la maison. En route, je rencontrai ce bossu, qui était ivre et fort gai, et il tenait à la main un tambour à grelots dont il s'accompagnait en chantant de tout son cœur et d'une façon fort réjouissante. Alors je m'arrêtai pour le voir et m'amuser, et j'en éprouvai un tel plaisir que je l'invitai à m'accompagner à la maison. Comme j'avais, entre autres choses, acheté du poisson, ma femme, lorsque nous nous fûmes assis pour manger, prit un morceau de poisson qu'elle mit dans un morceau de pain, et elle en fit une bouchée qu'elle fourra dans la bouche du bossu ; et la bouchée étouffa le bossu, qui

mourut aussitôt. Alors, moi et ma femme ; nous le prîmes et nous le portâmes à la maison du médecin juif. Une négresse descendit qui nous ouvrit la porte ; et je lui dis : « Dis à ton maître qu'il y a à la porte une femme et un homme qui apportent un malade. Il faut donc descendre le voir pour lui prescrire un médicament ! » Puis je donnai à cette négresse un quart de dinar pour son maître. Alors elle se hâta de monter et moi, je mis le bossu debout contre le mur de l'escalier ; et moi et ma femme, nous nous en allâmes au plus vite. Pendant ce temps, le médecin juif était descendu pour voir le malade ; mais il heurta le corps du bossu qui tomba ; et le juif pensa qu'il l'avait lui-même tué ! »

À ce moment, le tailleur se tourna du côté du médecin juif et lui dit : « N'est-ce point vrai ? » Il répondit : « Oui, en vérité ! » Alors le tailleur se tourna vers le wali et lui dit : « Il faut donc relâcher ce juif et me pendre, moi ! »

Le wali, à ces paroles, s'étonna prodigieusement et dit : « Vraiment cette histoire du bossu mérite d'être mise dans les annales et les livres ! » Puis il ordonna au porte-glaive de relâcher le juif et de pendre le tailleur, qui s'avouait coupable. Alors le porte-glaive amena le tailleur sous la potence, lui mit la corde au cou et dit : « Cette fois-ci, c'est la dernière. Je n'échangerai plus personne ! » Et il saisit la corde.

Voilà pour ceux-là !

Quant au bossu, on dit qu'il était le bouffon du sultan, et que le sultan ne pouvait s'en séparer une heure. Or, le bossu, après s'être enivré, cette nuit-là, s'était échappé du palais et était resté ainsi absent toute la nuit ; et, le lendemain, on vint dire au sultan qui demandait de ses nouvelles : « Seigneur, le wali te dira que le bossu est mort et que son meurtrier est sur le point d'être pendu. En effet, le wali avait fait mettre le

meurtrier sous la potence, et le porte-glaive allait l'exécuter lorsqu'on vit arriver un deuxième individu, puis un troisième, et chacun d'eux disait : « C'est moi seul qui ai tué le bossu ! » Et chacun d'eux racontait au wali le motif du meurtre. »

Lorsque le sultan entendit ces paroles, il ne put en entendre davantage, il cria et appela un chambellan et lui dit : « Descends vite et cours près du wali et dis-lui de m'amener sur l'heure tout ce monde-là ! »

Et le chambellan descendit et arriva près de la potence, juste au moment où le porte-glaive allait exécuter le tailleur. Et le chambellan s'écria : « Arrête ! » Puis il raconta au wali que cette histoire du bossu était parvenue aux oreilles du roi. Et il l'emmena, et il emmena aussi le tailleur, le médecin juif, le courtier chrétien et l'intendant, fit emporter également le corps du bossu, et s'en alla avec eux tous chez le roi.

Lorsque le wali se présenta entre les mains du roi, il se courba et baisa la terre, et raconta au roi toute l'histoire du bossu, dans tous ses détails, depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais il est vraiment inutile de la répéter !

Le roi, en entendant cette histoire, s'émerveilla fort et fut pris d'une grande hilarité. Puis il ordonna aux scribes du palais d'écrire cette histoire avec l'eau d'or. Ensuite il demanda à tous les assistants : « Avez-vous jamais entendu une histoire pareille à celle du bossu ? »

Alors le courtier chrétien s'avança, baisa la terre entre les mains du roi et dit : « Ô roi des siècles et du temps, moi, je connais une histoire bien plus étonnante que notre aventure avec le bossu ! Si tu me le permets, je te la raconterai, car elle est de beaucoup plus merveilleuse, plus étrange et plus délicieuse que l'histoire du bossu ! »

Et le roi lui dit : « Oui ! déballe-nous, qu'on le voie, ce que tu possèdes ! »

Alors le courtier chrétien dit :

RÉCIT DU COURTIER CHRÉTIEN

« Sache, ô roi du temps, que je ne suis venu dans ces pays que pour une affaire commerciale. Je suis un étranger que la destinée a dirigé vers ton royaume. Je suis né, en effet, dans la ville du Caire et je suis un cophte d'entre les cophtes. Et c'est également au Caire que j'ai été élevé, et c'est là que mon père, avant moi, était courtier.

Lorsque mourut mon père, j'étais déjà parvenu à l'âge d'homme ; aussi je me fis courtier à sa place, attendu que je me voyais toutes sortes de bonnes dispositions pour ce métier, spécial à nous autres cophtes.

Or, un jour d'entre les jours, j'étais assis devant la porte du khân des marchands de grains, et je vis passer un jeune homme, le plus beau qui se pût voir, et vêtu des habits les plus somptueux, et monté sur un âne sellé d'une belle selle rouge. Lorsque ce jeune homme me vit, il me salua ; et moi, je me levai aussitôt par égard pour lui. Alors il tira un mouchoir qui contenait une petite quantité de sésame, en échantillon, et me dit : « Combien vaut l'ardeb[71] de cette espèce de sésame-ci ! » Je lui dis : « Cela vaut bien cent drachmes. » Il

---

[71] *Ardeb* ou *irdab :* c'est la mesure arabe dite *des arides*, encore aujourd'hui.

me répondit : « Prends alors avec toi les hommes qui mesurent les grains et dirige-toi vers le khân Al-Gaouali au quartier de Bab Al-Nassr : tu m'y trouveras. » Puis il me laissa et s'éloigna, après m'avoir donné le mouchoir qui contenait l'échantillon de sésame.

Alors je me mis à faire le tour des marchands acheteurs de grains et je leur fis voir l'échantillon que, moi, j'avais estimé cent drachmes. Et les marchands l'estimèrent cent vingt drachmes pour chaque ardeb. Alors je fus dans la plus grande joie et je pris avec moi quatre mesureurs, et j'allai aussitôt retrouver le jeune homme qui m'attendait, en effet, au khân. Lorsqu'il me vit, il vint à moi et me conduisit à un magasin où se trouvaient les grains, et les mesureurs remplirent des sacs et mesurèrent les grains, qui montèrent en tout à cinquante mesures en ardebs. Et le jeune homme me dit : « Tu toucheras pour ta part de courtage dix drachmes par ardeb vendu à cent drachmes. Mais tu toucheras pour moi tout l'argent et tu me le garderas soigneusement chez toi jusqu'à ce que je te le réclame. Comme le total du prix est cinq mille drachmes, tu en prélèveras pour toi cinq cents, et il m'en restera ainsi quatre mille cinq cents. Pour moi, sitôt que j'aurai fini mes affaires, je viendrai chez toi prendre l'argent. » Alors je lui répondis : « Qu'il soit fait selon ton désir ! » Puis je lui baisai les mains et m'éloignai.

Et, en effet, ce jour-là même, je gagnai de la sorte mille drachmes de courtage, cinq cents du vendeur et cinq cents des acheteurs, et je prélevai de la sorte le vingt pour cent, selon nos usages de courtiers égyptiens.

Quant au jeune homme, au bout d'un mois d'absence, il vint me voir et me dit : « Où sont les drachmes ? » Et je lui dis aussitôt : « À tes ordres. Les voici tout préparés dans ce

sac. » Mais il me dit : « Garde-les encore chez toi quelque temps jusqu'à ce que je revienne les prendre. » Et il s'en alla et s'absenta de nouveau un mois, et revint et me dit : « Où sont les drachmes ? » Alors je me levai et le saluai et lui dis : « Maintenant veux-tu honorer ma maison en acceptant d'y venir manger avec moi un morceau ? » Mais il refusa et me dit : « Pour l'argent, je te prie de le garder encore jusqu'à ce que je revienne te le réclamer, après avoir terminé quelques affaires pressantes. » Puis il s'éloigna. Et moi, je serrai soigneusement l'argent qui lui appartenait et me mis à attendre son retour. Au bout d'un mois, il revint et me dit : « Ce soir, je repasserai ici prendre l'argent ! » Alors je tins l'argent tout prêt ; mais j'eus beau l'attendre jusqu'à la nuit, puis les autres jours, il ne revint qu'au bout d'un mois, pendant que, moi, je me disais : « Comme ce jeune homme est plein de confiance ! De ma vie, depuis le temps que je suis courtier dans les khâns et les souks, je n'ai vu confiance pareille ! » Il vint donc à moi, et il était toujours sur son âne et vêtu d'habits somptueux, et il était aussi beau que la lune dans son plein, et avait le visage brillant et frais comme au sortir du hammam, et les joues roses et le front comme une fleur éclatante et, sur un coin de ses lèvres, un grain noir de beauté comme une goutte d'ambre noir, d'après le dire du poète :

La lune dans son plein, au haut de la tour, se rencontra avec le soleil ; et tous deux étaient dans leur éclat et leur beauté.

Tels étaient les deux amants. Et ceux qui les regardaient ne pouvaient que les admirer et les aimer et leur souhaiter le bonheur.

Et maintenant ils sont si beaux et si merveilleux que par eux on se sent l'âme toute captive.

Aussi gloire à Allah qui accomplit de tels prodiges. Il façonne ses créatures au gré de son désir.

Lorsque je le vis, je lui baisai les mains et j'appelai sur lui toutes les bénédictions d'Allah et je lui dis : « Ô mon maître, j'espère que cette fois tu vas toucher ton argent ! » Il me répondit : « Patiente encore un peu, que je finisse de terminer mes affaires, et alors je viendrai te reprendre l'argent. » Puis il tourna le dos et s'éloigna. Et moi je pensai qu'il resterait encore longtemps, et je pris l'argent et le plaçai à un placement de vingt pour cent comme il est d'usage dans notre pays, et ainsi le fis bien valoir pour mon compte. Et je dis en mon âme : « Par Allah ! lorsqu'il reviendra, je le prierai d'accepter mon invitation, et je le recevrai avec une grande largesse, car son argent m'a été d'un bien grand profit et voici que je deviens fort riche ! »

Une année s'écoula de la sorte, au bout de laquelle il vint ; et il était vêtu d'une robe bien plus somptueuse que les autres fois, et toujours monté sur son âne blanc de race.

Alors je le conjurai avec ferveur de venir avec moi à la maison et de vouloir bien être mon invité. Et il me répondit : « Je veux bien, mais à la condition que tu ne prélèves point les dépenses que tu vas faire sur l'argent qui m'appartient et qui est chez toi ! » Et il se mit à rire. Et moi aussi. Et je lui dis : « Oui, certes, et de grand cœur ! » Et je l'emmenai dans ma maison, et le priai de s'asseoir ; et je courus au souk acheter toutes sortes de provisions, de boissons et autres choses semblables et je mis le tout entre ses mains sur la nappe et je l'invitai à commencer en disant : « Au nom d'Allah ! » Alors il s'approcha des mets servis et avança sa main gauche et se mit à manger avec cette main gauche. Alors je fus grandement surpris et je ne sus que penser. Lorsque nous

eûmes fini de manger, il se lava cette main gauche sans s'aider de sa main droite ; et je lui tendis la serviette pour qu'il s'essuyât ; puis nous nous assîmes pour causer.

Alors je lui dis : « Ô mon maître, de grâce ! soulage-moi d'un poids qui me pèse et d'une tristesse qui me désole. Pourquoi as-tu mangé avec la main gauche ? Aurais-tu par hasard un mal douloureux à la main droite ? » À ces paroles le jeune homme récita ces deux strophes.

« Ne me demande point ce que j'ai de souffrances dans l'âme et de douleurs aiguës. Tu verrais mon infirmité.

Et surtout ne me demande point si je suis heureux. Je le fus. Mais il y si longtemps ! Depuis, tout est changé. Toutefois, contre l'inévitable, il faut user de sagesse. »

Puis il tira sa main droite de la manche de sa robe : et je vis que cette main était coupée, car le bras n'avait plus de poignet. Et je fus énormément étonné. Mais il me dit : « Que cela ne t'étonne point ! Et surtout ne pense plus que c'est par manque d'égards envers toi que j'avais mangé avec ma main gauche ; car tu vois maintenant que c'est parce que ma main droite est coupée. Et la cause en est bien étonnante ! » Alors je lui demandai : « Et quelle est cette cause ? » Et il me dit :

« Sache que je suis de Baghdad. Mon père était l'un des grands et l'un des principaux de la ville. Et moi, jusqu'à ce que j'eusse atteint l'âge d'homme, j'écoutais les récits des voyageurs, des pèlerins et des marchands, qui nous racontaient, chez mon père, les merveilles des pays d'Égypte. Et moi, je retins en moi-même tous ces récits en les cultivant secrètement, et cela jusqu'à ce que mon père fût mort. Alors je pris toutes les richesses que je pus amasser, et beaucoup

d'argent, et j'achetai une grande quantité de marchandises en étoffes de Baghdad et de Mossoul, et bien d'autres marchandises de prix et de la plus belle qualité ; et je mis toutes ces choses en paquets et je partis de Baghdad. Et comme Allah avait écrit que je devais arriver sain et sauf à destination, je ne tardai pas à arriver bientôt dans cette ville du Caire, qui est ta ville. »

Puis le jeune homme se mit à pleurer et récita ces strophes :

« Souvent l'aveugle, l'aveugle de naissance, sait éviter la fosse où tombera le clairvoyant, l'homme éclairé.

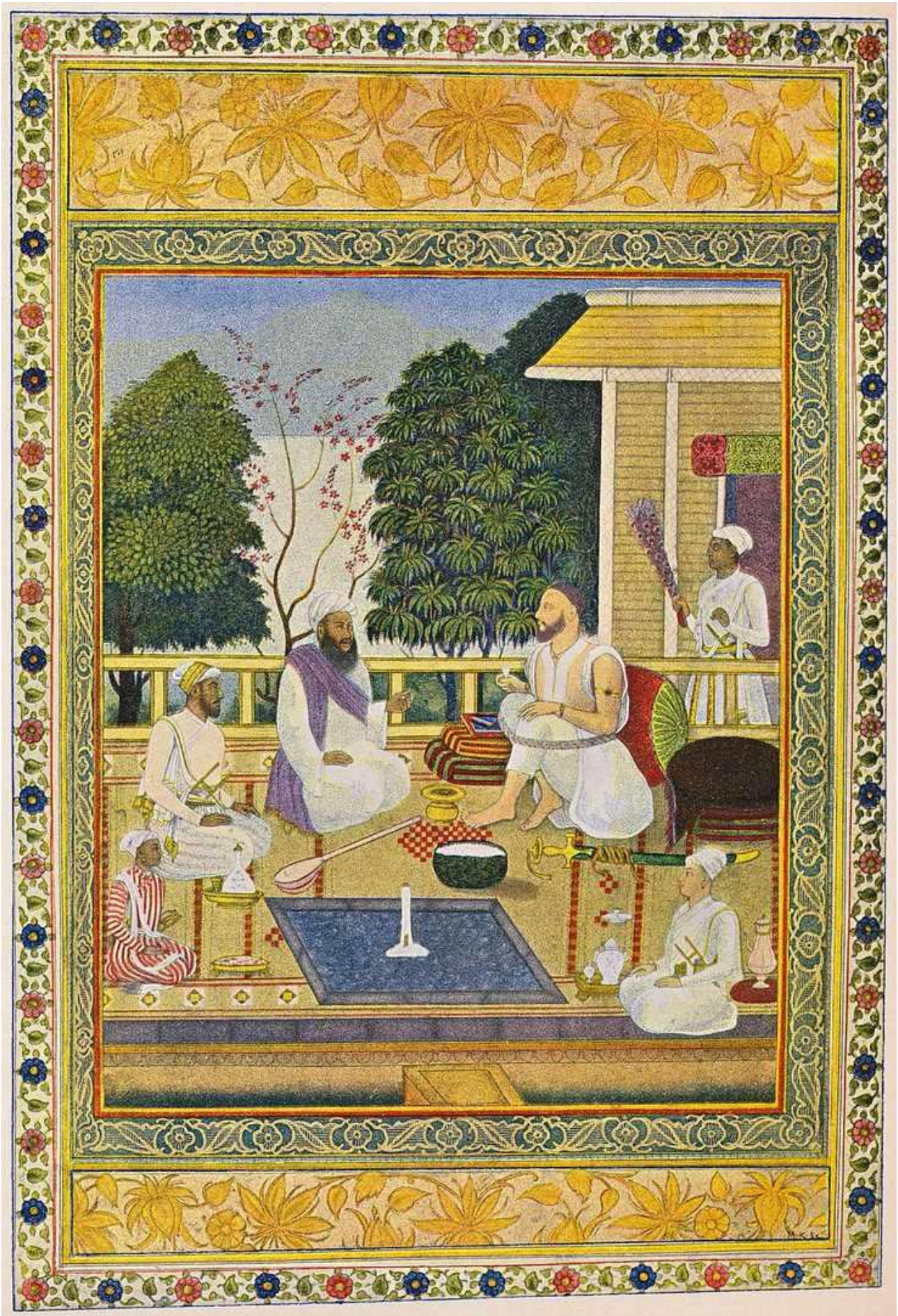
Souvent l'insensé sait éviter la parole qui, prononcée par le sage, causera la perte du sage et du savant.

Souvent l'homme pieux, le croyant, souffrira de la misère, alors que l'impie, le fou sera dans la félicité.

Aussi ! que l'homme sache bien son impuissance ! Seule la fatalité règne sur le monde. »

Les vers finis, il continua de la sorte son récit :

« J'entrai donc au Caire et j'allai au khân Serour, je défis mes paquets, je déchargeai mes chameaux et je serrai mes marchandises dans le local que je pris soin de louer. Puis je donnai quelque argent à mon serviteur pour qu'il nous achetât de quoi manger ; ensuite je m'endormis un peu, et, à mon réveil, j'allai faire un tour du côté de Baïn Al-Kassrein ; puis je revins au khân Serour, où je passai la nuit.



« Lorsque je me réveillai le matin, je défis un paquet d'étoffes et je dis en mon âme : « Je vais porter ces étoffes au souk et voir un peu le cours des affaires. » Alors je chargeai les étoffes sur les épaules de l'un de mes jeunes serviteurs, et je me dirigeai vers le souk et j'arrivai à l'endroit principal des affaires, une grande bâtisse entourée de portiques, de boutiques de toutes sortes et de fontaine ; c'est là, comme tu sais, que se tiennent les courtiers ; et on appelle ce lieu : kaïssariat Guerguess.

» À mon arrivée, tous les courtiers, qui étaient déjà avertis de ma venue, m'entourèrent et je leur donnai les étoffes, et ils partirent dans toutes les directions soumettre mes étoffes aux acheteurs principaux des souks. Mais ils revinrent bientôt et me dirent que le prix que l'on offrait de mes marchandises ne couvrait ni mon prix d'achat ni mes frais depuis Baghdad jusqu'au Caire. Et comme je ne savais que faire, le cheikh principal des courtiers me dit : « Je sais le moyen qu'il te faut employer pour arriver à faire quelque gain : c'est simplement de faire comme font tous les marchands. Cela consiste à vendre tes marchandises, en détail, aux marchands qui tiennent boutique, et cela pour un temps déterminé, devant témoins, et par écrit de part et d'autre, et par l'intermédiaire d'un changeur. Et alors régulièrement, chaque jeudi et chaque lundi, tu toucheras l'argent qui en sera résulté. Et, de la sorte, chaque drachme te rapportera deux drachmes et même davantage. De plus, pendant ce temps, tu auras tout le loisir de bien visiter le Caire et d'admirer le Nil, qui le traverse.

» Lorsque j'entendis ces paroles, je dis : « C'est vraiment là une idée excellente ! » Et aussitôt j'emmenai les courtiers et les crieurs avec moi jusqu'au khân Serour et je leur donnai toutes mes marchandises qu'ils portèrent à la kaïssariat. Et je

vendis le tout en détail, aux marchands, après qu'on eût, de part et d'autre, écrit les clauses devant témoins et par l'intermédiaire d'un changeur de la kaïssariat.

» Cela fait, je revins à mon khân et j'y séjournai tranquillement, et je ne me privai d'aucun plaisir et ne ménageai aucune dépense. Tous les jours, je déjeunais somptueusement, avec la coupe de vin sur la nappe. Et j'avais toujours de bonne viande de mouton et toutes sortes de douceurs et de confitures. Et je continuai de la sorte jusqu'à ce que le mois fût échu, où je devais prélever mon revenu régulier. Et, en effet, à partir de la première semaine de ce mois-là, je me mis à toucher régulièrement mon argent ; chaque jeudi et chaque lundi, j'allais m'asseoir dans la boutique de chacun des marchands, mes débiteurs ; et le changeur et l'écrivain public arrivaient, faisaient un tour chez chaque marchand, touchaient l'argent et me l'apportaient.

» Je pris donc l'habitude d'aller ainsi m'asseoir tantôt dans une boutique, tantôt dans une autre, quand un jour (j'étais sorti du hammam où j'étais allé prendre mon bain, je m'étais ensuite un peu reposé, j'avais déjeuné d'un poulet et bu quelques coupes de vin, je m'étais ensuite lavé les mains et m'étais parfumé aux essences aromatiques) je vins au quartier de la kaïssariat Guerguess et m'assis dans la boutique d'un marchand d'étoffes, appelé Badreddine Al-Boslani. Lorsqu'il me vit, il me reçut avec beaucoup de cordialité et d'égards, et nous nous mîmes à causer une heure de temps.

» Or, pendant que nous étions ainsi à causer, nous vîmes arriver une femme couverte d'un grand voile de soie bleue ; et elle entra dans la boutique pour acheter des étoffes et s'assit sur un escabeau à côté de moi. Et le bandeau qui lui

serrait la tête et lui couvrait légèrement le visage était disposé un peu de côté, et laissait échapper des parfums délicieux et les arômes les plus délicats. Aussi elle me ravit la raison par sa beauté et ses charmes, surtout lorsqu'elle eut écarté son voile et que j'eus aperçu le noir de ses prunelles ! Elle s'assit donc et salua Badreddine, qui lui rendit son souhait de paix et se tint debout devant elle et se mit à lui parler en lui montrant diverses sortes d'étoffes. Et moi, en entendant cette voix douce et pleine de charmes, je sentis encore davantage l'amour se consolider en mon cœur.

» Lorsqu'elle eut examiné quelques étoffes, et comme elle ne les trouvait pas assez belles, elle dit à Badreddine : « N'as-tu point par hasard une pièce de soie blanche tissée avec des fils d'or pur ? J'en aurais besoin pour me faire une robe. » Et Badreddine alla au fond de sa boutique, ouvrit une petite armoire et, de dessous plusieurs pièces d'étoffes, il retira une pièce de soie blanche tissée avec des fils d'or pur et l'apporta, et la déplia devant la dame. Et elle la trouva juste à sa convenance et elle dit au marchand : « Comme je n'ai pas d'argent sur moi, tu pourras, je pense, selon l'habitude, me la donner dès maintenant ; et moi, en arrivant à la maison je t'en enverrai le prix. » Mais le marchand lui dit : « Cette fois-ci, je ne le puis pas, ô ma maîtresse ; car cette étoffe ne m'appartient pas, mais elle est à ce commerçant que tu vois ; et je me suis engagé à lui payer mon terme aujourd'hui même. » Alors elle fut dans un grand courroux et elle dit : « Malheur ! Oublies-tu donc que j'ai toujours l'habitude de t'acheter des étoffes de très grand prix et de te faire gagner bien plus que tu ne me réclames toi-même ? Et oublies-tu que je n'ai jamais différé de t'en envoyer le prix ? » Et il répondit : « Certes ! tu as raison, ô ma maîtresse ! Mais aujourd'hui je suis réduit à l'obligation d'avoir de l'argent immédiatement. » Lorsqu'elle entendit ces pa-

roles, elle saisit la pièce d'étoffe et la lui lança à la poitrine et lui dit : « Vous êtes tous les mêmes dans cette maudite corporation ! Vous ne savez avoir d'égards pour personne ! » Puis elle se leva dans une très grande colère et lui tourna le dos pour s'en aller.

» Mais moi, je sentis mon âme qui s'en allait avec elle ; et je me levai avec hâte et me tins debout et lui dis : « Ô ma maîtresse, de grâce ! fais-moi l'amitié de te tourner un peu de mon côté, et de revenir généreusement sur tes pas ! » Alors elle tourna son visage de mon côté, sourit un peu et revint sur ses pas et me dit : « Je veux bien rentrer dans cette boutique ; mais c'est uniquement pour toi ! » Puis elle vint s'asseoir en face de moi dans la boutique. Alors, je dis à Badreddine : « Cette pièce d'étoffe, quel en est pour toi le prix coûtant ? » Il me répondit : « Mille et cent drachmes ! » Alors je lui dis : « Soit ! et moi je te donne, en plus, cent drachmes de bénéfice. Donne-moi donc un papier pour que je puisse t'en donner le prix par écrit. » Et je pris de lui la pièce de soie tissée d'or ; et, en échange, je lui en donnai le prix par écrit ; puis je remis la pièce d'étoffe à la dame et lui dis : « Prends-la ! et maintenant tu peux aller sans t'inquiéter davantage du prix, que tu me paieras quand tu voudras. Pour cela tu n'auras qu'à venir me trouver un de ces jours dans le souk, où je suis toujours assis dans une boutique ou une autre ! Et même, si tu veux bien me faire l'honneur de l'accepter de moi comme un hommage, elle t'appartient ! » Alors elle me répondit : « Qu'Allah te le rende en toutes sortes de faveurs ! Puisses-tu posséder toutes les richesses qui sont en ma possession, et cela en devenant mon maître et la couronne de ma tête ! Ah ! puisse Allah daigner exaucer mon souhait ! » Alors je lui répondis :

« Ô ma maîtresse, accepte donc cette pièce de soie ! Et d'ailleurs elle ne sera pas la seule ! Mais, je t'en prie, accorde-moi cette faveur d'admirer ton visage qui m'est caché ! » Alors elle releva l'étoffe légère qui lui voilait le bas de la figure et qui ne laissait apercevoir que les yeux.

» Lorsque je vis son visage, ce seul coup d'œil suffit à me jeter dans un trouble extrême, à river l'amour en mon cœur et à m'enlever la raison. Mais elle se hâta d'abaisser son voile, prit l'étoffe et me dit : « Ô mon maître, que ton absence ne dure pas trop longtemps, ou je mourrai de désolation ! » Puis elle s'éloigna ; et je restai seul avec le marchand, dans le souk, jusqu'au déclin du jour.

» Et moi, j'étais là, tout à fait comme si j'avais perdu mes sens et ma raison, et tout entier possédé par la folie de cette passion soudaine. Et la violence de ce sentiment fit que je me hasardai à questionner le marchand au sujet de la dame. Avant donc de me lever pour m'en aller, je lui dis : « Sais-tu qui est cette dame ? » Il me dit : « Oui, certes. C'est une dame fort riche. Son père était un émir illustre, qui est mort et lui a laissé beaucoup de biens et de richesses. »

» Alors je pris congé du marchand et je m'éloignai, et revins au khân Serour, où je logeais. Et mes serviteurs m'offrirent à manger : mais je pensais à elle et ne pus toucher à rien ; et je m'étendis pour dormir, mais aucun sommeil ne me vint ; et je passai ainsi toute la nuit à veiller, jusqu'au matin.

» Alors je me levai et me vêtis d'une robe encore plus belle que celle que j'avais la veille ; et je bus une coupe de vin et je déjeunai d'un petit morceau et je retournai à la boutique du marchand ; je le saluai et m'assis à ma place accoutumée. J'étais à peine assis que je vis arriver l'adolescente ;

elle était accompagnée d'une esclave. Elle entra, s'assit et me salua sans faire le moindre souhait de paix à Badreddine. Et, d'une voix suave et d'une façon de parler incomparable et d'une douceur sans pareille, elle me dit : « Envoie quelqu'un avec moi pour toucher les mille et deux cents drachmes, prix de la pièce de soie. » Et je lui répondis : « Mais il n'y a rien qui presse. Pourquoi donc cette hâte ? » Et elle me dit : « Que tu es munificent ! Mais encore faut-il que je ne sois pas pour toi une cause de perte. » Puis elle se décida à me mettre elle-même dans la main le prix de l'étoffe. Et nous nous mîmes à causer, et soudain je m'enhardis à lui révéler, par signes, la vivacité de mon sentiment. Et elle comprit aussitôt que je désirais ardemment mon union avec elle. Alors elle se leva vivement et s'éloigna rapidement après m'avoir pourtant dit, par politesse, un mot pour prendre congé. Alors, moi, je ne pus tenir davantage, et je sortis de la boutique, le cœur violemment attiré vers elle et me mis à marcher derrière elle, de fort loin, jusqu'à ce que je fusse arrivé hors du souk. Et tout à coup je la perdis de vue ; mais, à l'instant même, je vis venir à moi une jeune fille que je ne connaissais point et que je ne pouvais deviner à cause de son voile ; et elle me dit : « Ô mon maître, viens auprès de ma maîtresse qui a à te parler ! » Alors je fus très surpris et dis : « Mais nul ici ne me connaît ! » Et la jeune fille me dit : « Oh ! comme tu oublies vite ! Ne te rappelles-tu pas que je suis la servante que tu as vue tout à l'heure dans le souk avec la jeune dame, dans la boutique du marchand *tel ?* » Alors je me mis à marcher derrière elle jusqu'à ce que j'eusse vu sa maîtresse dans un coin de la rue des Changeurs. Lorsqu'elle me vit, elle s'avança vivement de mon côté, me prit dans l'angle de la rue et me dit : « Mon chéri, sache que tu occupes toute ma pensée, et que tu remplis mon cœur d'amour. Et, depuis l'heure où je t'ai vu, je ne goûte plus le

repos du sommeil, et je ne mange ni ne bois ! » Et je lui répondis : « Et moi aussi, c'est bien la même chose ! Mais mon bonheur présent me défend toute plainte. » Elle me dit : « Mon chéri, dis-moi ! faut-il que j'aille chez toi, ou bien, toi, viendras-tu dans ma maison ? » Je lui dis : « Je suis un homme étranger ; et je n'ai d'autre habitation que le khân, qui est vraiment un endroit trop fréquenté ! Aussi, si tu as assez de confiance en mon amitié pour m'accepter chez toi, mon bonheur sera à son comble ». Elle me répondit : « Certainement ! mais cette nuit, c'est la nuit du vendredi, et on ne peut vraiment !... Mais demain, après la prière de midi, monte sur ton âne et informe-toi du quartier Habbaniat ; et, lorsque tu y seras arrivé, tu demanderas où se trouve la demeure de Barakat, l'ancien gouverneur, connu sous le nom d'Aby-Schâma. C'est là même que j'habite. Et surtout ne manque pas d'y venir, car je serai là à t'attendre. »

» Alors moi, je fus dans une joie extrême ; puis nous nous séparâmes. Et moi, je revins au khân Serour, où j'habitais, et je passai toute la nuit sans pouvoir dormir. Mais au point du jour, je me hâtai de me lever, et je changeai de vêtements ; je me parfumai avec les odeurs les plus suaves, et je me munis de cinquante dinars d'or que je mis dans un mouchoir ; et je sortis du khân Serour et je me dirigeai vers l'endroit nommé Bab-Zaouilat ; là je louai un âne et je dis à l'ânier : « Allons au quartier de Habbaniat ! » Et aussitôt, en moins d'un clin d'œil, il m'y conduisit ; et nous arrivâmes dans une rue appelée Darb Al-Môn-kari ; et je dis à l'ânier : « Informe-toi maintenant, dans cette rue, de la maison du nakib[72] Aby-Schâma. » L'ânier s'en alla et revint au bout de

[72] *Nakib :* gouverneur d'une province.

quelques instants avec le renseignement demandé et me dit : « Tu peux descendre de l'âne. » Alors je mis pied à terre et lui dis : « Marche devant moi pour me montrer le chemin. » Et il me mena à la maison et je lui dis : « Demain matin, tu reviendras ici me chercher pour me reconduire à mon khân. » Et l'ânier me répondit : « À tes ordres ! » Alors je lui donnai un quart de dinar d'or ; et il le prit et le porta à ses lèvres, puis à son front, pour me remercier, et s'en alla.

» Alors je frappai à la porte de la demeure. Et la porte me fut ouverte par deux fillettes, deux jeunes vierges aux seins droits et blancs arrondis comme deux lunes ; et elles me dirent : « Entre, seigneur ! Notre maîtresse est dans l'impatience de l'attente. Elle ne dort plus la nuit, à cause de l'ardeur de sa passion pour toi. » J'entrai alors dans une cour et je vis une superbe bâtisse avec sept portes ; et toute la façade était ornée de fenêtres donnant sur un vaste jardin. Ce jardin contenait des arbres fruitiers de toutes les espèces et de toutes les couleurs : il était arrosé par des eaux courantes ; on y entendait le parler des oiseaux. Quant à la maison, elle était toute en marbre blanc et diaphane et si poli qu'on pouvait y voir se refléter sa propre image ; et des ors en couvraient tous les plafonds intérieurs ; et tout autour couraient des inscriptions et des dessins de toutes les formes ; et elle contenait toutes les choses qui pouvaient charmer les yeux. Elle était entièrement pavée de marbre de très grande valeur et de toutes les couleurs. Au milieu de la grande salle, il y avait un bassin de marbre blanc tout incrusté de perles et de pierreries ; des tapis de soie couvraient tout le parquet, et des étoffes de toutes les couleurs étaient tendues aux murs ; de larges sofas meublaient la salle.

» Il y avait à peine quelques instants que j'étais entré et que je m'étais assis…

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit s'approcher le matin et, discrète, s'arrêta dans son récit.

Mais lorsque fut la vingt-sixième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le marchand continua ainsi son histoire au courtier cophte du Caire, qui la racontait à son tour au sultan, dans cette ville de la Chine :

» Je vis venir à moi l'adolescente toute parée de perles et de pierreries, le visage lumineux et les yeux allongés de kohl. Elle me sourit, elle me prit contre elle et me serra sur sa poitrine. Puis elle mit sa bouche sur la mienne et se mit à me sucer la langue. Et moi aussi. Et elle me dit : « Est-ce vraiment toi que je vois ici, ou bien est-ce que je rêve ? » Et je lui répondis : « Je suis ton esclave. » Et elle dit : « Oh ! quel jour béni ! Quel bonheur ! Par Allah ! je ne vis plus, je ne goûte plus le plaisir du manger et du boire ! » Je lui répondis : « Et moi également ! » Puis nous nous assîmes à causer ; et moi, j'étais vraiment tout confus de cette réception et je tenais ma tête baissée.

» Au bout de quelques instants, on tendit la nappe et on nous présenta des mets somptueux : des viandes rôties, des poulets farcis et des pâtes de toutes sortes. Et tous deux nous mangeâmes jusqu'à satiété, et elle me mettait elle-même les morceaux à la bouche, et m'invitait chaque fois avec les termes les plus pressants. Ensuite on me présenta l'aiguière et le bassin de cuivre ; et je me lavai les mains, et elle aussi ; puis nous nous parfumâmes à l'eau de roses musquée ; et nous nous assîmes à nous entretenir. Et elle me récita ces deux strophes :

« Si de ta venue j'avais été d'avance prévenue, pour tapis à tes pieds j'aurais étendu la pourpre de mon cœur et le noir de mes yeux ;

J'aurais étendu pour ta couche la fraîcheur de mes joues ! Et toi, ô voyageur, je t'aurais mis, contente, sur mes paupières. »

» Puis elle se mit à me raconter ses peines intimes ; et je fis de même : et cela fit que je devins encore beaucoup plus amoureux. Alors nous commençâmes nos ébats et nos jeux ; et nous nous mîmes à nous embrasser et à nous faire mille caresses jusqu'à la tombée de la nuit. Alors les servantes nous apportèrent à manger et à boire en abondance. Et nous ne cessâmes de boire jusqu'à minuit. Alors nous allâmes nous étendre et nous enlacer, et cela jusqu'au matin. Et de ma vie je n'eus une nuit comme cette nuit-là.

» Le lendemain matin je me levai, je glissai doucement sous le chevet du lit la bourse qui contenait les cinquante pièces d'or, je pris congé de l'adolescente et me disposai à sortir. Mais elle se mit à pleurer et me dit : « Ô mon maître, quand reverrai-je ton beau visage ? » Je lui dis : « Je reviendrai ici ce soir même. »

» Lorsque je m'en allai, je trouvai à la porte l'âne qui m'avait porté la veille ; et l'ânier aussi était là qui m'attendait. Je montai sur l'âne et j'arrivai au khân Serour ; je mis pied à terre et donnai un demi-dinar d'or à l'ânier et lui dis : « Reviens ce soir vers le coucher du soleil. » Il me répondit : « Tes ordres sont sur ma tête ! » J'entrai alors au khân et j'y déjeunai ; puis je sortis pour aller recueillir chez les débitants le prix de mes marchandises ; je touchai l'argent et je revins ; je fis préparer un mouton grillé et j'achetai des douceurs ; et j'appelai un portefaix auquel je donnai

l'adresse et la description de la dame et le payai d'avance et lui dis d'aller porter ces choses là-bas. Et moi, je continuai à m'occuper de mes affaires jusqu'au soir ; et alors l'ânier vint me chercher et je pris cinquante dinars d'or que je mis dans un mouchoir, et je partis.

» Lorsque j'entrai dans la maison, je vis qu'on avait tout nettoyé, qu'on avait lavé le parquet, fourbi les ustensiles de cuisine, préparé les flambeaux, allumé les lanternes, apprêté les mets et décanté les boissons et les vins. Et elle, à ma vue, se jeta dans mes bras, se mit à me caresser et me dit : « Oh ! que j'ai envie de toi ! » Après quoi, nous nous mîmes à manger jusqu'à satiété. Puis les servantes enlevèrent la nappe et nous apportèrent les boissons. Et nous ne cessâmes de boire et de casser des amandes et des noisettes et des pistaches jusqu'à minuit. Alors nous nous couchâmes jusqu'au matin ; et je me levai et lui remis les cinquante dinars d'or, selon mon habitude, et je sortis. À la porte, je trouvai l'âne, que j'enfourchai, et j'allai au khân, où je m'endormis. Et le soir je me levai et fis préparer le dîner ; j'apprêtai un plat de riz sauté au beurre et panaché de noix et d'amandes, puis un plat de topinambours frits, et bien d'autres choses aussi. Puis j'achetai des fruits, diverses espèces d'amandes et beaucoup de fleurs, et les envoyai là-bas. Et moi-même, je pris avec moi cinquante dinars d'or dans un mouchoir et je sortis. J'enfourchai le même âne et j'arrivai à la maison, où j'entrai. Là nous nous assîmes à manger et à boire, puis à copuler jusqu'au matin. Lorsque je me levai, je lui glissai le mouchoir et retournai à mon khân selon mon habitude.

» Cet état de choses ne cessant point, je finis, du jour au lendemain, par me ruiner complètement, et je ne fus maître ni d'un dinar ni même d'un seul drachme. Alors je ne sus que

dire ; et je pensai en mon âme que tout cela était l'œuvre du démon. Et je récitai ces strophes :

« Que la fortune un instant délaisse l'homme riche ou l'appauvrisse, et le voici éteint, sans gloire, comme vers le coucher jaunit le soleil.

Et désormais, s'il disparaît, son souvenir ne peut que s'effacer de toute mémoire. Et, s'il revient un jour, la chance jamais plus ne lui sourira.

La honte le prendra de se montrer dans les rues ; et, seul avec lui-même, il pleurera toutes les larmes de ses yeux.

Ouallah ! je le jure, l'homme n'a rien à attendre de ses amis. Que la misère fonde sur lui et le voici renié de ses parents eux-mêmes. »

» Alors je ne sus plus que faire et, tout à mes pensées affligeantes, je sortis du khân pour marcher un peu et j'arrivai à la place publique de Baïn Al-Kasraïn, près de la porte de Zoueirat. Là, je trouvai un grand rassemblement et une foule qui remplissait toute la place, car c'était un jour de fête et de foire. Alors je me mêlai à la foule et vis près de moi, par l'effet du destin, un cavalier fort bien mis ; et, à cause de la grande presse, je fus serré contre lui malgré moi, et ma main vint juste contre sa poche et toucha cette poche ; et je sentis qu'elle contenait un petit paquet arrondi ; alors j'enfonçai vivement la main dans la poche et je tirai adroitement le petit paquet, mais pas assez légèrement pour qu'il ne sentît pas ou ne vît pas mon mouvement. Alors ce cavalier, sentant que sa poche avait diminué de poids, mit la main à sa poche et constata qu'elle ne contenait plus rien. Alors il se tourna vers moi en fureur, brandit sa masse d'armes et m'en asséna un

grand coup sur la tête ; aussitôt je tombai à terre et je fus entouré par un grand cercle de gens, dont quelques-uns empêchèrent le cavalier de passer outre, en arrêtant le cheval par la bride et en disant au cavalier : « C'est honteux de ta part de profiter ainsi d'un rassemblement pour frapper un homme sans défense ! » Mais le cavalier leur cria : « Sachez, vous tous, que cet individu n'est qu'un voleur ! » À ces mots, je revins de l'évanouissement dans lequel je me trouvais et j'entendis les gens qui disaient : « Mais non ! c'est un jeune homme trop bien et de trop de distinction pour voler quoi que ce soit ! » Et toutes les personnes qui étaient là étaient à se demander si j'avais volé ou si je n'avais pas volé ; et les explications contraires de part et d'autre et les discussions allaient leur train ; et je finis par être entraîné dans le courant de la foule et j'allais probablement pouvoir échapper à la surveillance du cavalier, qui ne voulait pas me lâcher, lorsque, par l'effet du destin, le wali et les gardes vinrent à passer par là, traversèrent la porte de Zaouïlat, s'approchèrent du rassemblement dont nous étions le centre, et le wali demanda : « Qu'y a-t-il donc par ici ? » Et le cavalier répondit : « Par Allah ! ô émir, voici un voleur ! J'avais dans ma poche une bourse bleue contenant vingt dinars d'or ; il trouva le moyen, au milieu du rassemblement, de me l'enlever. » Et le wali demanda au cavalier : « As-tu quelqu'un qui l'ait vu pour en témoigner ? » Et le cavalier répondit : « Non ! » Alors le wali appela le mokâdem, chef de la police, et lui dit : « Saisis-toi de cet homme et fouille-le ! » Alors le mokâdem me prit, car la protection d'Allah n'était plus sur moi, et me dépouilla de tous mes vêtements et finit par trouver la bourse qui, en effet, était en soie bleue. Et le wali prit la bourse, compta l'argent et trouva qu'en effet elle contenait exactement vingt dinars d'or, comme l'avait affirmé le cavalier.

» Alors le wali, tout furieux, appela ses gardes et les hommes de sa suite : « Faites approcher cet homme ! » Alors on me fit approcher entre ses mains, et il me dit : « Il faut, jeune homme, m'avouer la vérité. Dis-moi donc si tu reconnais toi-même avoir volé cette bourse. » Alors, tout honteux, je baissai la tête, réfléchis un moment en pensant en mon âme : « Si je dis : Ce n'est pas moi ! on ne me croira pas, puisqu'on vient de trouver la bourse sur moi ; et si je dis : « Je l'ai volée ! je me fais tout de suite attraper. » Mais je finis par me décider et je dis : « Oui, c'est moi qui l'ai volée ! »

» Lorsque le wali entendit ces paroles, il fut fort surpris, et appela les témoins et leur fit entendre mes paroles en me les faisant répéter devant eux. Et toute cette scène se passait à Bab-Zaouïlat.

» Alors le wali ordonna au porte-glaive de me couper la main. Et le porte-glaive aussitôt me trancha la main droite. À cette vue, le cavalier eut pitié de moi, et intercéda auprès du wali pour qu'on ne me coupât pas l'autre main. Et le wali accorda cette grâce et s'éloigna. Et les gens qui étaient là eurent compassion de moi et me donnèrent à boire un verre de vin pour me réconforter, à cause de la quantité de sang que j'avais perdue et de l'état de faiblesse où j'étais. Quant au cavalier, il s'approcha de moi et me tendit la bourse et me la mit dans la main et me dit : « Tu es un jeune homme distingué, et le métier de voleur ne te convient pas, mon ami. » Alors j'acceptai la bourse et récitai ces strophes :

« Ouallah ! sache, toi, ô le meilleur des hommes, que voleur, de ma vie je ne l'ai été, ni brigand non plus ;

Mais du haut de mon char le malheur m'a précipité, et la destinée farouche ! Et depuis lors je ne fais que m'enfoncer dans les peines, les soucis et la misère.

Et ce n'est certes pas moi qui me suis mis dans cet état. Mais le Seigneur, quand j'étais roi, de sa main me jeta le javelot : et la couronne aussitôt de ma tête s'envola ! »

» Alors le cavalier me laissa et s'en alla, après m'avoir ainsi obligé à accepter la bourse. Et moi aussi, je m'éloignai, je m'enveloppai le bras avec mon mouchoir et le cachai dans la manche de ma robe. Et j'étais devenu bien pâle et j'étais dans un triste état de tout ce qui était arrivé.

» Et, sans trop savoir où j'allais, je me dirigeai du côté de la maison de mon amie. En arrivant, je me jetai sur le lit, exténué. Et l'adolescente vit ma pâleur et mon accablement et me dit : « De quoi souffres-tu ? Et pourquoi ce changement de teint et cette pâleur ? Et je lui répondis : « La tête me fait mal, et je ne suis pas bien portant ! » À ces paroles elle fut fort attristée et me dit : « Ô mon maître, ne me brûle pas ainsi le cœur. Assieds-toi, je t'en prie, et lève un peu la tête vers moi, et dis-moi ce qui a pu t'arriver aujourd'hui. Car je lis bien des choses sur ton visage ! » Alors je lui dis : « De grâce, épargne-moi la peine de te répondre ! » Elle se mit alors à pleurer et me dit : « Ah ! je vois bien, à présent que je n'ai plus rien à t'accorder de mes faveurs, que tu es las et fatigué de moi ! Car tu n'es plus avec moi comme d'habitude ! » Puis elle versa d'abondantes larmes entrecoupées de soupirs ; et elle s'arrêtait, de temps en temps, pour me réitérer ses questions, auxquelles je ne faisais aucune réponse, et cela jusqu'à la nuit. Alors on nous apporta de quoi manger, et on nous présenta les mets, selon l'habitude. Mais moi, je pris bien garde d'accepter, car j'aurais eu honte de prendre la nourri-

ture de la main gauche et peur qu'elle ne m'en demandât la raison. Je lui dis donc : « Je n'ai à cette heure aucune envie de manger. » Alors elle me dit : « Tu vois bien que je devinais. Dis-moi donc ce qui a pu t'arriver aujourd'hui, et pourquoi je te vois ainsi affligé, triste et le cœur et l'esprit en deuil. » Alors je finis par lui dire : « Tout à l'heure je te raconterai la chose, peu à peu et lentement. » À ces paroles, elle me dit d'un air dégagé, en me tendant une coupe de vin : « Allons ! mon ami, bannis les tristes pensées. Voici de quoi chasser toute mélancolie. Bois donc ce vin ; et tu me raconteras ensuite le sujet de tes peines. » Et je répondis : « Si tu le veux absolument, alors donne-moi toi-même à boire, avec ta main. » Et elle approcha la coupe de mes lèvres et l'inclina doucement, et me la fit boire. Puis elle la remplit de nouveau et me la tendit. Alors je fis un effort sur moi-même, je tendis la main gauche et pris d'elle la coupe. Mais je ne pus retenir mes larmes et je récitai ces strophes :

« Les doigts du Très-Haut tiennent toutes les destinées. Il peut à son gré, nous rendre sourds, aveugles, ignorants.

Il peut, s'il le veut, nous arracher la raison aussi aisément qu'on arrache un cheveu.

Il peut aussi, s'il le veut, nous rendre la raison, mais pour que nous puissions reconnaître nos erreurs. »

» En finissant de réciter ces vers, je sanglotai de toute mon âme. Lorsqu'elle me vit ainsi pleurer, elle ne put elle-même se retenir davantage ; elle me prit la tête entre les mains et s'écria éperdument : « Oh ! de grâce, dis-moi enfin le motif de tes pleurs ! Tu m'as brûlé le cœur ! Et dis-moi aussi comment il se fait que tu prennes ainsi de moi la coupe avec ta main gauche. » Alors je lui répondis : « J'ai un abcès

à la main droite. » Et elle me dit : « Découvre-moi cet abcès pour que je le crève ; et tu seras soulagé. » Je lui répondis : « Ce n'est guère le moment de faire cette opération. N'insiste donc pas davantage, car je suis bien résolu à ne pas découvrir ma main. » À ces paroles, je vidai entièrement la coupe, et je continuai à boire chaque fois qu'elle m'offrait la coupe remplie, et cela jusqu'à ce que je fusse tout à fait pris d'ivresse. Alors je m'étendis à ma place et m'endormis.

» Alors elle profita de mon sommeil pour découvrir mon bras, et elle vit que je n'avais plus de main. Et elle se mit à me fouiller, et trouva dans ma poche la bourse bleue qui contenait l'or. Aussi, à la vue de mon malheur, elle entra dans un désespoir sans bornes et ressentit une douleur que nul au monde n'avait jamais ressentie.

» Lorsque, le lendemain matin, je revins de mon sommeil, je vis qu'elle m'avait déjà préparé le déjeuner ; je trouvai sur une assiette quatre poulets bouillis et du bouillon de poulet et du vin en abondance. Et elle m'offrit de tout cela. Et moi je mangeai et bus ; puis je voulus prendre congé et m'en aller. Mais elle m'arrêta et me dit : « Où vas-tu ainsi t'en aller ? » Je lui répondis : « À un endroit quelconque pour me distraire et chasser des soucis qui m'accablent et me compriment le cœur ! » Elle dit : « Oh ! ne t'en va pas ! Reste encore ! » Alors je m'assis, et elle me regarda longuement et me dit : « Mon ami, quelle folie est la tienne ! Ton amour pour moi t'a affolé, je le vois, et t'a fait dépenser pour moi tout ton argent. De plus, c'est certainement à moi, je le devine, qu'est due la perte de ta main droite. Or, je te le jure, et Allah m'est témoin, jamais plus je ne me séparerai de toi et ne te laisserai loin de moi ! Et tu verras que je dis la vérité ! Et même je veux maintenant me marier avec toi légalement ! »

» À ces paroles, elle envoya chercher les témoins, qui vinrent ; et elle leur dit : « Soyez témoins de mon mariage avec ce jeune homme. Vous allez donc écrire mon contrat avec lui, et attester que j'ai touché de lui la dot du mariage. »

» Alors les témoins écrivirent notre contrat de mariage. Et elle leur dit : « Je vous prends tous à témoin que toutes les richesses qui m'appartiennent et qui sont là, dans ce coffre que vous voyez, et tout ce que je possède, devient dès cet instant la propriété de ce jeune homme. » Et les témoins attestèrent et prirent note de sa déclaration et aussi de mon acceptation, et s'en allèrent après avoir touché leur salaire.

» Alors l'adolescente me prit par la main et me conduisit vers une armoire, l'ouvrit, et me montra une grande caisse, qu'elle ouvrit également, et me dit : « Regarde un peu ce qu'il y a dans cette caisse. Je regardai et je vis que cette caisse était remplie de mouchoirs formant chacun un petit paquet. Et elle me dit : « Tout cela est ton propre bien, celui que, dans le temps, j'avais accepté de toi. En effet, chaque fois que tu me donnais un mouchoir contenant cinquante dinars d'or, je prenais soin de le serrer soigneusement et de le cacher dans cette caisse. Et maintenant reprends ton bien. C'est Allah qui te l'a réservé et te l'a écrit dans ta destinée. Aujourd'hui, Allah te protège et m'a choisie pour l'accomplissement des choses par lui écrites ! Mais aussi, c'est à cause de moi, sans aucun doute, que tu as perdu la main droite. Et je puis vraiment rémunérer à la mesure de ton dévouement pour moi et de mon amour ; même si je sacrifiais mon âme, ce ne serait pas assez, tu y perdrais toujours. » Puis elle ajouta : « Prends possession de ton bien ! » Et moi, je m'exécutai et fis acheter une caisse neuve, où je mis un à un les objets que j'enlevais, au fur et à mesure, de la caisse de l'adolescente ; je récupérai ainsi l'argent que je lui avais

donné, et mon cœur fut rempli de joie et tout mon chagrin s'évanouit.

» Je me levai alors et je la serrai dans mes bras ; et nous nous assîmes tous deux à boire gaîment ensemble. Et elle continua à me dire les paroles les plus douces et les plus gentilles et à s'excuser du peu qu'elle faisait pour moi en comparaison de ce que j'avais fait pour elle. Puis, voulant encore mettre le comble à tout ce qu'elle avait déjà fait pour moi, elle se leva et inscrivit à mon nom tout ce qui était en sa possession en fait de vêtements de prix, bijoux, valeurs et propriétés bâties, et terrains, et cela par un certificat cacheté de sa propre main, et devant témoins.

» Et cette nuit-là, malgré tous les ébats auxquels nous nous livrâmes, elle s'endormit fort attristée du malheur qu'elle disait m'être arrivé à cause d'elle et que j'avais fini par lui raconter dans tous les détails.

» Mais, dès ce moment, elle ne cessa de se lamenter pour moi et de s'affliger, et tellement qu'au bout d'un mois passé de la sorte, elle tomba dans le mal de langueur, qui s'accentua de jour en jour et s'aggrava et fit qu'au bout de cinquante jours elle finit par expirer et être des élus de l'autre monde.

» Alors moi, je fis pour elle tous les préparatifs des funérailles, et la mis moi-même en terre, et fis faire toutes les cérémonies qui servent de clôture à l'enterrement ; et je ne ménageai point les dépenses d'argent. Après quoi je revins du cimetière et entrai dans la maison et examinai tous les legs et dons qu'elle m'avait faits ; et je vis qu'elle m'avait, en effet, laissé beaucoup de richesses, de propriétés et d'immeubles, et, entre autres choses, de grands magasins remplis de grain de sésame. Et c'est justement de ce sésame-là que je

te chargeai de me vendre, ô seigneur, et pour lequel tu as bien voulu accepter le faible courtage qui est au-dessous de tes mérites.

» Quant aux absences que je faisais et dont tu as pu t'étonner, je les faisais parce que j'étais obligé de liquider toutes les choses qu'elle m'avait laissées et c'est à peine si maintenant je suis au bout de mes rentrées d'argent et autres choses semblables.

» Je te prie donc de ne pas refuser la gratification que je veux te faire, ô toi qui me donnes ainsi l'hospitalité dans ta maison et me fais partager ton repas. Tu m'obligeras donc en acceptant de moi tout l'argent que tu m'as gardé chez toi et que tu as touché de la vente que tu as faite des grains de sésame.

» Et telle est mon histoire et la cause qui fait que je mange toujours de la main gauche ! »

— Alors moi, ô roi puissant, je dis au jeune homme : « Vraiment, tu me combles de tes bienfaits et de tes faveurs ! » Et il me répondit : « Cela n'est rien ! Maintenant, seigneur courtier, veux-tu te joindre à moi et m'accompagner en mon pays, à Baghdad ? Je viens de faire de grands achats de marchandises d'Alexandrie et du Caire, que je pense revendre avec grands profits à Baghdad. Veux-tu donc être mon compagnon de route et mon associé dans les bénéfices ? » Et moi, je répondis : « Ton désir est un ordre ! » Puis je lui fixai la fin du mois comme date de notre départ.

Pendant ce temps, je m'occuperai de vendre toutes mes propriétés sans y rien perdre ; et, avec l'argent que j'en retirai, j'achetai également des marchandises, et je partis en compagnie du jeune homme pour Baghdad, son pays, et de

là, avec un très gros bénéfice et d'autres marchandises, nous fîmes route pour ce pays-ci, qui est ton empire, ô roi des siècles !

Quant au jeune homme, il ne tarda pas, lui, à vendre ici sa marchandise et à repartir pour l'Égypte, où il m'a précédé et où j'allais le rejoindre, quand, cette nuit qui vient de s'écouler, j'eus avec le bossu cette aventure, qui est due à mon ignorance de ce pays, où je ne suis qu'un étranger qui voyage pour son commerce.

Et telle est, ô roi des siècles, l'histoire que je crois plus extraordinaire que celle du bossu ! »

— Mais le roi répondit : « Eh non ! Je ne trouve pas, moi ! Elle n'est pas si merveilleuse que cela, ton histoire, ô courtier ! Aussi je vais immédiatement vous faire tous pendre, pour vous punir du crime commis sur la personne de mon bouffon, ce pauvre bossu que vous avez tué ! »

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit s'approcher le matin et, discrète, s'arrêta dans son récit.

Mais lorsque fut la vingt-septième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô roi fortuné, que lorsque le roi de la Chine dit : « Je vais vous faire tous pendre ! » l'intendant alors s'avança, se prosterna devant le roi et lui dit : « Si tu me le permets, je te raconterai une histoire qui m'est arrivée ces jours-ci et qui est bien plus étonnante et plus merveilleuse que celle du Bossu. Si donc tu la jugeais ainsi après l'avoir entendue, tu nous ferais grâce à nous tous ! » Et le roi de la Chine dit : « Soit ! Voyons un peu ton histoire ! » Alors il dit :

RÉCIT DE L'INTENDANT DU ROI DE LA CHINE

« Sache, ô roi des siècles et du temps, que la nuit dernière j'étais invité à un repas de noces où se trouvaient beaucoup de docteurs de la loi et de savants versés dans le Livre Saint. Lorsque la lecture du Koran fut terminée, on tendit la nappe, on rangea les mets et on apporta tout ce qu'il fallait pour le festin. Or, entre autres choses sur la nappe, il y avait un plat à l'ail, nommé *rozbaja*, qui a une grande réputation et qui est fort délicieux surtout si le riz qui en fait la base est bien à point et si l'ail et les aromates qui l'assaisonnent sont à la dose voulue. Alors, nous tous, les in-

vités, nous commençâmes à en manger avec un grand appétit, excepté l'un de nous qui refusa absolument de toucher à ce plat de rozbaja. Et comme nous le pressions fort d'en goûter ne fût-ce qu'une bouchée, il jura qu'il n'en ferait rien. Alors nous redoublâmes nos instances ; mais il nous dit : « De grâce ! assez me presser de la sorte. J'ai été assez éprouvé comme cela, pour une fois que j'ai eu le malheur d'y goûter. Et il nous récita cette strophe :

« Si tu ne veux plus reconnaître ton ancien ami, et si tu le veux éviter, ne perds point ton temps à user de stratagèmes : fuis-le ! »

Alors nous ne voulûmes pas insister davantage. Mais nous lui demandâmes : « Par Allah ! et quel est donc le motif qui t'empêche de manger de cette délicieuse rozbaja ? » Il répondit : « J'ai fait le serment de ne manger de rozbaja qu'après m'être lavé les mains quarante fois de suite avec de la soude, quarante fois avec de la potasse et quarante fois avec du savon, en tout cent vingt fois. » Alors le maître de la maison ordonna à ses serviteurs d'apporter sur l'heure de l'eau et les choses qu'avait demandées l'invité. Et l'invité alors se mit à se laver les mains exactement le nombre de fois qu'il avait mentionné ; puis il revint s'asseoir, mais bien à contre-cœur, et il avança la main vers le plat commun où nous mangions tous, et, tout tremblant et tout hésitant, il se mit à manger de ce plat de rozbaja. Et nous étions très étonnés de cela ; mais nous fûmes encore bien plus étonnés lorsque nous regardâmes sa main : nous vîmes que cette main manquait de pouce et n'avait que quatre doigts. Et l'invité ne mangeait ainsi qu'avec quatre doigts. Alors nous dîmes : « Par Allah sur toi ! dis-nous comment il se fait que tu n'aies plus de pouce ! Ou bien est-ce une déformation que tu as de

naissance, et qui est simplement l'œuvre d'Allah ? Ou bien es-tu victime d'un accident ? » Alors il répondit : « Mes frères, vous n'avez pas tout vu ! Ce n'est pas seulement un pouce qui me manque, mais les deux. Car je n'ai pas non plus de pouce à la main gauche. Et mes deux pieds aussi n'ont que quatre orteils. D'ailleurs, voyez par vous-mêmes ! » Et il nous montra l'autre main et nous découvrit ses deux pieds, et nous vîmes qu'en effet chacun n'avait que quatre orteils.

Alors notre étonnement augmenta encore, et nous lui dîmes : « Notre impatience est à son comble, et nous désirerions vivement apprendre la cause qui t'a fait ainsi perdre tes deux pouces et tes deux gros orteils, et le motif qui t'a fait aussi te laver les mains cent vingt fois de suite. » Alors il nous raconta ainsi la chose :

« Sachez, ô vous tous, que mon père était un marchand d'entre les grands marchands ; et il était même le plus grand des marchands de la ville de Baghdad, au temps du khalifat Haroun Al-Rachid. Mon père était un grand amateur de bons vins et de plaisirs ; il aimait la musique de nos instruments à cordes, l'aoûd et le kânoun. Aussi lorsqu'il mourut il ne me laissa nul argent, car il avait tout dépensé. Mais tout de même, comme c'était mon père, je lui fis un enterrement selon son rang, je donnai des festins funèbres en son honneur, et je pris le deuil pour lui durant des jours et des nuits. Après quoi, j'allai voir la boutique qui avait été sienne, je l'ouvris et je n'y trouvai plus rien qui eût quelque valeur ; au contraire, je constatai qu'il laissait de grosses dettes. Alors j'allai trouver les créanciers de mon père, je leur fis prendre patience et les rassurai le mieux que je pus. Puis je me mis à l'œuvre, à vendre et à acheter, et à payer les dettes, semaine par se-

maine, selon le gain que je faisais. Et je ne cessai de faire de la sorte jusqu'à ce que j'eusse payé toutes les dettes et même augmenté mon premier capital par mes gains réguliers.

» Or, un jour que j'étais assis dans ma boutique, je vis une adolescente, et de ma vie je ne vis de mes yeux quelque chose de plus beau. Elle était habillée de vêtements magnifiques, et était montée sur une mule. Devant elle, marchait un eunuque et, derrière elle, un autre eunuque. Elle arrêta sa mule au commencement du souk, mit pied à terre, et entra dans le souk, suivie de l'un des deux eunuques. Et cet eunuque lui dit : « Ô ma maîtresse de grâce ! n'entre pas ainsi dans le souk, et ne te montre pas ainsi aux passants. Tu vas nous attirer de grandes calamités. Allons-nous en d'ici ! » Et l'eunuque essaya de l'arrêter. Mais elle ne fit guère attention à ses paroles, et se mit à inspecter toutes les boutiques du souk, l'une après l'autre, et elle ne vit point de boutique mieux tenue et plus belle que la mienne. Alors elle se dirigea de mon côté, toujours suivie de l'eunuque, s'assit dans ma boutique et me souhaita la paix. Et moi, jamais de ma vie je n'avais entendu une voix plus douce ni des paroles plus délicieuses. Et elle se découvrit le visage. Alors je la regardai, et sa seule vue me jeta dans le plus grand trouble et me ravit le cœur. Et je ne pus détacher mes regards de son visage, et je récitai ces deux strophes :

« Dis à la belle au voile doux, aussi doux que l'aile du ramier,

Dis-lui combien secourable me serait la mort si je songe à mes souffrances.

Dis-lui d'être bonne, un peu ! Pour elle j'ai renoncé à ma tranquillité et pour m'approcher de son aile ! »

» Lorsqu'elle entendit mes vers, elle me donna aussitôt la réplique par ces strophes-ci :

« Mon cœur, je l'ai usé à t'aimer. Et ce cœur pourtant se refuse à d'autres amours.

Et mes yeux, si par hasard ils apercevaient jamais une beauté étrangère, mes yeux ne sauraient plus s'en réjouir.

J'ai prêté serment de ne jamais arracher ton amour de mon cœur. Et pourtant mon cœur est triste et altéré de ton amour.

J'ai bu à une coupe où j'ai trouvé le pur amour. Oh ! que n'as-tu mouillé tes lèvres à cette coupe où j'ai trouvé l'amour !… »

» Puis elle me dit : « Ô jeune marchand, as-tu de belles étoffes à nous faire voir ? » Je dis : « Ô ma maîtresse, ton esclave est un pauvre marchand, et n'a rien qui soit digne de toi. Aie donc la patience d'attendre un peu. Car, comme il est encore grand matin, les autres marchands n'ont pas encore ouvert leurs boutiques. Tout à l'heure j'irai moi-même t'acheter chez eux tout ce dont tu pourrais avoir besoin en étoffes de prix. » Puis je me mis à causer avec elle et j'étais noyé dans la mer de son amour et perdu dans la folie de l'ardeur qu'elle m'inspirait. Mais lorsque les autres marchands ouvrirent leurs boutiques, je me levai et sortis lui acheter tout ce qu'elle m'avait commandé ; et tout l'achat que je fis, et que je pris à mon compte, monta à la somme de cinq mille drachmes. Et je remis le tout à l'esclave ; et elle partit avec lui et se dirigea du côté où l'autre esclave l'attendait avec le mulet, à l'entrée du souk, et elle s'éloigna. Mais elle ne me demanda aucun compte, et ne me fit aucune mention de l'argent qu'elle me devait et que j'avais pris sur

moi de payer aux marchands. Et elle ne me dit même pas qui elle était, ni où était sa maison. Et moi, de mon côté, j'eus honte de lui en parler ; et je m'engageai alors à payer aux marchands les cinq mille drachmes à la fin de la semaine, car j'espérais que l'adolescente viendrait me payer. Puis je rentrai chez moi enivré d'amour. Et on m'apporta le dîner ; mais je le touchai à peine, car j'étais tout à la pensée de sa beauté et de ses charmes. Et lorsque je voulus m'endormir, je n'eus aucun sommeil.

» Et je restai en cet état durant une semaine, au bout de laquelle les marchands vinrent me réclamer l'argent ; mais, comme je n'avais pas encore eu de nouvelles de la dame, je les priai de patienter un peu et de m'accorder encore un crédit d'une semaine. Et ils y consentirent. En effet, au bout de la semaine, je la vis arriver un matin de bonne heure, montée sur sa mule ; et elle était accompagnée d'un serviteur et de deux eunuques. Elle me salua et dit : « Ô mon maître, excuse-nous d'avoir ainsi différé un peu trop de venir te payer. Mais voici l'argent. Fais venir un changeur pour vérifier les pièces d'or et toucher l'argent. » Et je fis venir le changeur ; et un des eunuques lui remit l'argent, qu'il contrôla et trouva de bonne nature. Alors je pris l'argent ; puis je me mis à causer avec l'adolescente jusqu'à ce que le souk fût ouvert et que les marchands fussent venus dans leurs boutiques. Alors elle me dit : « J'ai encore besoin de telle et telle chose. Va donc les acheter. » Et je lui achetai, à mon compte, tout ce qu'elle avait demandé, et je le lui remis. Et elle le prit et s'en alla sans me dire quoi que ce soit au sujet de l'argent qu'elle me devait. Alors moi, quand je la vis s'éloigner, je me repentis d'avoir ainsi agi avec trop de confiance, car l'achat m'avait coûté mille dinars d'or. Et lorsque je l'eus perdue de vue, je dis en mon âme : « Je ne comprends plus rien à cette passion et à cette amitié qu'elle a pour moi ! Elle m'apporte

la valeur de quatre cents dinars et elle me prend pour mille dinars de marchandises ! Si cela marche de cette façon-là, je n'ai plus devant moi que la faillite et la perte du bien des autres. Et, d'ailleurs, c'est à moi seul que les marchands frustrés viendront s'attaquer. Et j'ai bien peur que cette femme ne soit une trompeuse pleine d'astuce qui vient me circonvenir de ses charmes et de sa beauté, une rusée qui profite de ce que je suis un pauvre marchand sans protection et sans appui pour se moquer de moi et rire sur mon dos. Et moi qui ne lui ai pas demandé l'adresse de sa demeure ! »

» Je restai ainsi rempli de soucis et de pensées torturantes pendant un mois entier, au bout duquel les marchands vinrent me réclamer leur argent et insistèrent tellement que je me vis obliger, pour les contenter, de leur dire que j'allais tout vendre, ma boutique et ce qu'elle contenait, ma maison et tous mes biens. Et je fus ainsi tout près de ma ruine ; et je m'assis fort soucieux tout à ces pensées tristes, quand soudain je la vis apparaître au haut du souk, franchir la porte du souk et se diriger de mon côté. Lorsque je la vis, je sentis aussitôt s'évanouir mes soupçons et mes soucis, et j'oubliai l'état malheureux où j'avais été durant tout le temps de son absence. Et elle s'approcha de moi et se mit à causer avec moi en me parlant de sa voix si belle et en me disant de ces paroles si délicieuses qu'elle savait dire. Puis elle me dit : « Apporte le trébuchet et pèse l'argent que je t'apporte ! » Et elle me donna, en effet, tout ce qui me revenait et même plus, pour prix des achats que j'avais faits pour elle.

» Ensuite elle s'assit à côté de moi, et se mit à me parler avec beaucoup de laisser-aller et d'aisance. Et moi, je faillis mourir de joie et de bonheur. Et elle finit par me dire : « Es-tu célibataire ou as-tu une épouse ? » Alors je dis : « Eh non ! je ne connais point de femme ! » Et je pleurai en disant cela.

Alors elle me dit : « Qu'as-tu à pleurer ? » Et je répondis : « C'est une chose qui vient de me passer par l'esprit. » Puis je pris le serviteur au fond de la boutique, lui tendis quelques dinars d'or et le priai de servir d'intermédiaire entre elle et moi pour cette affaire. Alors il se mit à rire et me dit : « Mais sache donc qu'elle aussi est amoureuse de toi, et beaucoup plus que toi d'elle ! Et elle n'avait aucune envie d'acheter des étoffes, et elle n'en a acheté que pour pouvoir te parler, et te dire sa passion pour toi. Aussi tu peux lui parler et lui dire ce que tu veux ; et certainement elle n'y trouvera rien à reprendre et ne te contrariera pas. »

» Mais elle, au moment où elle allait s'éloigner et prendre congé de moi, me vit tendre les dinars au serviteur qui l'accompagnait. Alors elle rentra dans la boutique et s'assit en souriant. Et je lui dis : « Accorde à ton esclave la grâce qu'il va te demander et pardonne-lui d'avance ce qu'il a à te dire ! » Puis je l'entretins de ce que j'avais dans l'esprit. Et je vis que cela lui agréait, et elle me répondit gentiment et me dit : « Ce serviteur t'apportera ma réponse à ta demande, et ma volonté ! Et toi fais exactement tout ce qu'il te dira de faire. » Puis elle se leva et s'en alla.

» Alors j'allai remettre leur argent aux marchands et le gain qu'ils méritaient. Quant à moi, ce ne fut guère un gain que je fis, mais j'eus une grande affliction en voyant, au bout d'un certain temps, que je n'avais plus de ses nouvelles. Et, dès l'instant que je ne la vis plus, je perdis tout sommeil durant toutes mes nuits. Mais enfin, au bout de quelques jours, son serviteur vint me trouver ; et je le reçus avec empressement et générosité et le priai de me donner des nouvelles. Il dit : « Elle était malade ces jours derniers. » Alors je dis : « Donne-moi donc quelques détails sur elle ! » Il dit : « Cette adolescente a été élevée par notre maîtresse Zobéida,

l'épouse favorite de Haroun Al-Rachid, et elle devint l'une de ses suivantes. Et notre maîtresse Zobéida l'aime comme sa propre fille et ne lui refuse rien. L'autre jour, la jeune fille demanda à sa maîtresse la permission de sortir en lui disant : « Mon âme désire se promener et rentrer ensuite au palais ! » Et la permission lui fut accordée. Et, depuis ce jour, elle ne cessa d'aller en ville et de rentrer au palais, et si souvent qu'elle finit par être fort experte dans les achats et devint ainsi la pourvoyeuse de notre maîtresse Zobéida. C'est alors qu'elle te vit et parla de toi à sa maîtresse et la pria de te marier à elle. Et sa maîtresse dit : « Je ne puis le faire avant de voir moi-même ce jeune homme. Si je constate qu'il te ressemble en qualités, je te marierai à lui ! » Or maintenant, je viens te voir pour te dire que notre but, à cette heure-ci, est de te faire entrer dans le palais. Si donc nous pouvons t'y faire entrer sans que personne s'en doute, tu peux être certain de l'avoir en mariage ; mais, si l'affaire est découverte, tu es sûr d'avoir la tête coupée. Qu'en dis-tu ? » Je répondis : « Certainement, j'irai avec toi. Tu n'as donc qu'à persister dans cette combinaison dont tu viens de me parler. » Alors le serviteur me dit : « Lorsque la nuit sera venue, dirige-toi vers la mosquée que la dame Zobéida a fait construire sur le Tigre ; entre et fais ta prière et reste là à attendre ! » Et je répondis : « J'obéis, j'aime et j'honore ! »

» Lorsque le soir vint, j'allai à la mosquée, où j'entrai et me mis en prières, et j'y passai toute la nuit. Au point du jour, je vis arriver des esclaves dans une barque ; et ils avaient avec eux des caisses vides qu'ils introduisirent dans la mosquée et ils retournèrent vers leur barque. Mais l'un d'eux resta en arrière des autres ; et je l'examinai et je vis que c'était celui qui me servait d'intermédiaire. Et au bout de quelques instants je vis monter à la mosquée et venir à moi mon amie la suivante de Sett-Zobéida. Comme elle s'ap-

prochait, j'allai vivement à elle et l'embrassai, et elle m'embrassa aussi ; et nous nous assîmes un moment pour causer, et elle m'expliqua sa résolution. Puis elle me prit et me mit dans l'une des caisses, qu'elle ferma à clef ; et moi je n'avais pas encore eu le temps de réfléchir que j'étais déjà dans le palais du khalifat. Et on me fit sortir de la caisse, et on m'apporta des effets et des vêtements qui valaient certainement cinquante mille drachmes. Puis je vis vingt autres esclaves blanches, toutes aux seins merveilleux et toutes des vierges. Et au milieu d'elles se trouvait Sett-Zobéida, qui ne pouvait se mouvoir à cause de tout ce qu'elle avait sur elle de bijoux et de robes magnifiques. Devant elle, lorsqu'elle fut toute proche, les suivantes se mirent sur deux rangs. Alors elle me fit signe de m'asseoir ; et je m'assis entre ses mains. Alors elle se mit à me questionner sur mes affaires et mes parents et ma lignée. Et je répondis à toutes les choses qu'elle me demanda. Alors elle fut très contente et dit : « Ouallah ! je vois maintenant que je n'ai pas perdu mes peines à élever cette jeune fille, puisque je lui trouve un tel époux ! » Puis elle me dit : « Sache que nous tenons cette suivante pour l'égale de l'enfant même de notre moelle. Et elle te sera une épouse soumise et douce devant Allah et devant toi ! » Alors je m'inclinai et baisai la terre, et consentis à me marier avec la suivante.

» Alors elle m'invita à rester au palais dix jours. Et je restai ces dix jours, durant lesquels je ne sus ce qu'était devenue la jeune fille. Et, pour mes repas, c'étaient d'autres jeunes suivantes qui m'apportaient à déjeuner et à dîner et me servaient.

» Au bout du laps de temps nécessaire pour les préparatifs du mariage, Sett-Zobéida pria l'émir des Croyants de lui accorder la permission de marier leur suivante ; et il le lui

permit et fit don à la suivante de dix mille dinars d'or. Alors Sett-Zobéida envoya chercher le kadi et les témoins, qui écrivirent le contrat de mariage. Puis, cela terminé, on commença la fête. On prépara les douceurs de toutes sortes et les mets d'usage ; et on mangea et on but ; et on distribua des mets sur des assiettes à toute la ville. Et on fit durer le festin dix jours entiers. Alors seulement on fit entrer la jeune femme au hammam pour me la préparer selon l'usage.

» Pendant ce temps, on tendit la nappe pour moi et mes invités, et on apporta des mets exquis ; et entre autres choses il y avait, au milieu de poulets rôtis, de pâtisseries de toutes sortes, de farces délicieuses et de sucreries parfumées au musc et à l'eau de roses, un plat de rozbaja capable de rendre fou l'homme le plus sage et l'esprit le plus posé ! Et moi, à peine assis devant la nappe, par Allah ! je ne pus m'empêcher de me précipiter sur cette rozbaja et de m'en gorger. Puis je m'essuyai les mains, mais en oubliant de les laver…

» Après cela, je me levai et restai tranquille jusqu'à la nuit. Alors on alluma les flambeaux, et on fit entrer les chanteuses et les joueuses d'instruments ; et on se mit, à plusieurs reprises, à habiller la nouvelle mariée et chaque fois de façon différente ; et chaque fois, à chaque tour, chaque invité mettait une pièce d'or dans le plateau qu'on faisait circuler selon l'usage, et le palais était entièrement rempli de la foule des invités ; et cela dura ainsi jusqu'à la fin. Alors j'entrai dans la chambre réservée, et on m'amena la nouvelle mariée, et les suivantes la déshabillèrent de tous ses vêtements et sortirent.

» Lorsque je la vis ainsi toute nue et que nous fûmes tous deux seuls sur notre couche, je la pris dans mes bras et

je ne croyais pas, dans ma joie, que je la possédais vraiment. Mais, à ce moment même elle sentit l'odeur de ma main avec laquelle j'avais mangé la rozbaja, et lorsqu'elle sentit cette odeur, elle jeta un grand cri ! Et aussitôt accoururent vers nous de tous côtés les suivantes, pendant que, moi, j'étais tout tremblant d'émotion et ne savais guère quel était le motif de tout cela. Et les suivantes dirent : « Ô notre sœur, que t'arrive-t-il ? » Elle leur dit : « Oh ! débarrassez-moi vite de cet homme stupide que j'avais cru être un homme doué de bonnes manières ! » Et je lui dis : « Et qu'as-tu donc constaté de ma stupidité ou de ma folie ? » Elle dit : « Insensé que tu es ! Pourquoi donc as-tu mangé de la rozbaja et ne t'es-tu pas ensuite lavé les mains ! Et moi, maintenant, par Allah, je ne veux plus de toi, à cause de ton peu de jugement et de ton action mauvaise et criminelle ! » À ces paroles, elle saisit un fouet qui était près d'elle et me tomba sur le dos à grands coups, ainsi que sur les fesses, et tellement fort et si longtemps qu'à force de recevoir des coups, je perdis toute connaissance. Alors elle s'arrêta et dit aux suivantes : « Prenez-le et conduisez-le chez le gouverneur de la ville pour qu'il lui fasse couper la main dont il s'est servi pour manger la rozbaja, cette main qu'il n'a pas ensuite lavée ! » Mais moi, je revins à moi lorsque j'entendis ces paroles et je m'écriai : « Il n'y a de recours et de force qu'en Allah le Tout-Puissant ! Est-ce parce que j'ai mangé de la rozbaja sans me laver la main que cette main doit être coupée ? A-t-on jamais vu une chose pareille ? » Alors les suivantes se mirent à intercéder pour moi auprès d'elle et lui dirent : « Ô notre sœur, ne le châtie pas cette fois-ci pour son action ! De grâce, pardonne-lui ! » Alors elle dit : « Soit, je ne lui ferai pas couper la main cette fois ; mais il me faut tout de même lui couper quelque chose d'entre ses extrémités ! » Puis elle sortit et me laissa seul.

» Et quant à moi, je restai ainsi seul durant dix jours sans la voir. Mais au bout de ces dix jours, elle vint me trouver et me dit : « Ô toi à la figure pleine de noir[73] ! Je suis donc si peu de chose à tes yeux pour que tu aies mangé de la rozbaja sans te laver les mains ! » Puis elle cria à ses suivantes et leur dit : « Liez-lui les bras et les jambes ! » Alors on me lia les bras et les jambes ; et elle prit un rasoir au tranchant bien affilé, et me coupa les deux pouces des mains et les deux pouces des pieds. Et c'est pourquoi, ô vous tous, vous me voyez ainsi, sans pouces aux mains ni aux pieds.

» Quant à moi, je tombai évanoui. Alors elle saupoudra mes plaies avec une poudre de racine aromatique, et aussitôt mon sang cessa de couler. Et c'est alors que je dis en mon âme, et ensuite à haute voix ; « Jamais plus je ne mangerai de rozbaja sans me laver ensuite les mains quarante fois avec de la potasse, quarante fois avec de la soude et quarante fois avec du savon ! » À ces paroles, elle me fit prêter serment pour cette promesse que je venais de faire, à savoir de ne jamais plus manger de rozbaja sans faire exactement ce que je venais de dire.

» Aussi, quand vous autres, tous ici assemblés, vous m'avez pressé de manger de la rozbaja qui est sur cette nappe, j'ai changé de couleur et mon teint a jauni, et je me suis dit en moi-même : « Voilà cette rozbaja cause de la perte de mes pouces ! » Et quand vous m'avez absolument obligé

---

[73] Expression très usitée ; elle signifie que quelqu'un n'a pas brillé dans l'accomplissement d'un acte quelconque. Au contraire, quand on dit : « Votre visage a blanchi », cela signifie que l'on s'est tiré d'une affaire fort brillamment et à son avantage.

d'en manger, je me suis vu obligé, par mon serment, de faire ce que j'ai fait ! »

— Alors, moi, ô Roi des siècles, continua l'intendant qui racontait l'histoire, je dis au jeune marchand de Baghdad, pendant que tous les assistants écoutaient : « Mais que t'est-il ensuite arrivé avec ton épouse ? » Il dit :

« Lorsque j'eus prêté le serment devant elle, son cœur se calma à mon égard et elle finit par me pardonner. Et alors, moi, je la pris et je couchai avec elle. Et nous restâmes ainsi un long temps unis en cet état. Au bout de ce temps, elle me dit : « Il faut bien que tu saches que personne à la cour du khalifat n'a appris ce qui s'est passé entre moi et toi ! Nul, si ce n'est toi, n'a jamais pu s'introduire dans ce palais. Et, si toi tu es entré ici, ce n'est que grâce aux bons soins d'El-Saïedat[74] Zobéida ! » Puis elle me remit cinquante mille dinars d'or et me dit : « Prends toute cette somme et va nous acheter, pour nous deux, une belle et vaste demeure, que nous y habitions ensemble. »

» Alors je sortis et j'achetai une maison magnifique et vaste. Puis j'y transportai toutes les richesses de mon épouse, tous les dons qu'on lui avait faits, les objets précieux, les belles étoffes et les beaux meubles et toutes les belles choses. Et je mis tout cela dans cette maison que j'avais ainsi achetée. Et nous y vécûmes ensemble fort heureux.

» Mais au bout d'une année, par la volonté d'Allah, mon épouse mourut ; et alors je ne pris point d'autre femme, et

---

[74] *El-Saïedat*, la grande dame, la maîtresse.

voulus voyager. Je sortis alors de Baghdad, après avoir vendu tous mes biens ; je pris tout mon argent et je me mis à voyager jusqu'à ce que je fusse arrivé en cette ville-ci. »

— Et telle est, ô roi de ce temps, continua l'intendant, l'histoire que me raconta le jeune marchand de Baghdad ! Alors nous tous qui étions les invités de cette maison nous continuâmes à manger ; puis nous nous en allâmes.

Et c'est quand je fus sorti que m'est arrivée cette aventure-là, pendant la nuit, avec le bossu. Et c'est alors qu'il est arrivé, ce qui est arrivé.

Et telle est mon histoire ! Et je suis persuadé qu'elle est plus étonnante encore que celle qui nous est arrivée avec le bossu !

Ouassalam ![75] »

— Alors le roi de la Chine dit : Tu te trompes ! Cela n'est pas du tout plus merveilleux que l'aventure du bossu, au contraire, l'aventure du bossu est, de beaucoup, plus étonnante que tout cela ! Aussi, il n'y a pas à hésiter, je vais vous faire tous crucifier, jusqu'au dernier ! »

Mais, à ce moment, s'avança le médecin juif qui baisa la terre et dit : « Ô roi de ce temps, moi, je vais te raconter une histoire qui est certainement, cette fois, bien plus extraordinaire que tout ce que tu as entendu et que l'aventure même du bossu ! »

---

[75] Formule pour prendre congé ou se retirer : « Que la paix soit sur vous ! »

Alors le roi de la Chine lui dit : « Donne ce que tu as, car je ne peux plus attendre ! »

Et le médecin juif dit :

RÉCIT DU MÉDECIN JUIF

« La chose la plus extraordinaire qui me soit arrivée au temps de ma jeunesse est justement cette histoire.

J'étudiais alors la médecine et les sciences dans la ville de Damas. Et lorsque j'eus bien appris mon métier, je commençai à le pratiquer et à gagner ma vie.

Or, un jour d'entre les jours, un esclave de la maison du gouverneur de Damas vint chez moi et me dit de l'accompagner, et me conduisit à la maison du gouverneur. Et là, au milieu de la grande salle, je vis un lit de marbre lamé d'or. Sur ce lit était couché un fils d'Adam, malade. C'était un jeune homme si beau qu'on ne pouvait voir son pareil dans le monde de ce temps-là. Alors je me tins à son chevet et lui souhaitai une prompte guérison et la santé. Mais il me répondit seulement en me faisant signe des yeux. Et je lui dis : « Seigneur, donne-moi la main. » Alors il me tendit la main gauche, de quoi je fus fort étonné, et je me dis en moi-même : « Allah ! quelle chose surprenante ! Voilà un jeune homme qui a l'air très convenable et il est d'une très haute condition. Et pourtant il n'a aucune politesse. Quelle chose étonnante ! » Mais cela ne m'empêcha pas de lui tâter le pouls et de lui écrire une recette. Et depuis je continuai à aller le voir pendant dix jours, au bout desquels il reprit ses forces et put se lever comme d'habitude. Alors je lui prescri-

vis d'aller au hammam prendre un bain, pour ensuite revenir se reposer à la maison.

Pour me marquer alors sa reconnaissance, le gouverneur de Damas me fit revêtir une très riche robe d'honneur et me nomma son propre médecin, et aussi médecin de l'hôpital de Damas. Quant au jeune homme, qui pendant toute sa maladie avait continué à me tendre la main gauche, il me pria de l'accompagner au hammam, que l'on avait spécialement réservé pour lui seul en empêchant tous les clients d'entrer. Lorsque nous arrivâmes au hammam, les domestiques s'approchèrent du jeune homme, l'aidèrent à se déshabiller, prirent ses habits et lui en donnèrent d'autres, propres et neufs. Le jeune homme une fois nu, je remarquai qu'il n'avait pas de main droite. À cette vue, je fus extrêmement surpris et peiné ; et mon étonnement augmenta encore lorsque je vis des traces de coups de verges sur tout son corps. Alors le jeune homme se tourna vers moi et me dit : « Ô médecin du siècle ! ne t'étonne point de me voir en cet état, car je me propose de t'en dire bientôt la cause et, tu entendras un récit bien extraordinaire. Mais, pour cela, il faut attendre que nous soyons sortis du hammam. »

Après avoir quitté le hammam, nous arrivâmes à la maison, où nous nous assîmes pour nous reposer et ensuite manger, tout en causant. Et le jeune homme me dit : « Ne préfères-tu pas que nous montions dans la salle haute ? » Je lui dis : « Mais certainement ! » Alors il ordonna aux gens de la maison de nous faire griller un mouton à la broche et de nous le monter ensuite dans la salle haute, où nous montâmes nous-mêmes. Et les esclaves nous apportèrent bientôt le mouton grillé et aussi toutes sortes de fruits. Et nous nous mîmes à manger, mais lui, toujours en se servant de sa main gauche. Alors je lui dis : « Maintenant raconte-moi cette his-

toire ! » Il me répondit : « Ô médecin du siècle ! je vais te la raconter. Écoute donc.

» Sache que je suis natif de la ville de Mossoul ; où ma famille compte parmi les plus importantes de la ville. Mon père était l'un des dix enfants que mon grand-père avait laissés à sa mort et il était l'aîné d'entre ses frères ; et mon père, comme tous mes oncles, à la mort de mon grand-père, était déjà marié. Mais lui seul avait eu un enfant, qui est moi ; et aucun de mes oncles n'avait eu d'enfant. Aussi, moi, je gagnai en grandissant l'affection de tous mes oncles, qui m'aimaient et se réjouissaient en me regardant.

» Un jour que j'étais avec mon père dans la grande mosquée de Mossoul pour faire la prière du vendredi, je vis qu'après la prière tout le monde s'était retiré, excepté mon père et mes oncles, qui étaient là aussi. Ils s'assirent tous sur la grande natte et je m'assis avec eux. Et ils se mirent à causer, et la conversation tomba sur les voyages et les merveilles des pays étrangers et des grandes villes du loin. Mais c'est surtout de la ville du Caire et de l'Égypte que l'on parla. Et mes oncles nous redirent les récits admirables des voyageurs qui avaient visité l'Égypte et qui disaient qu'il n'y avait pas sur terre de pays plus beau, ni un fleuve plus merveilleux que le Nil. Aussi les poètes ont-ils eu raison de chanter ce pays et son Nil ; et il est bien dans le vrai, le poète qui s'écrie :

» Par Allah ! je te conjure, tu diras au fleuve de mon pays, au Nil de mon pays, tu lui diras qu'ici ma soif ne peut s'étancher, qu'ici l'Euphrate ne peut me guérir de la soif qui m'altère !

» Mes oncles se mirent donc à nous énumérer les merveilles de l'Égypte et de son fleuve, et avec tant d'éloquence

et tant de chaleur que, lorsqu'ils cessèrent de parler et qu'ils s'en allèrent chacun chez soi, je demeurai tout saisi et songeur ; et mon esprit ne pouvait plus se détacher du souvenir agréable de toutes ces choses que je venais d'entendre au sujet de ce pays admirable. Et quand je revins à la maison, je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, et je perdis l'appétit et refusai de manger et de boire.

» Sur ces entrefaites, j'appris, quelques jours plus tard, que mes oncles avaient fait les préparatifs d'un voyage en Égypte, et je me mis à supplier tellement mon père et à pleurer tellement pour qu'il me laissât partir avec eux, qu'il consentit et même m'acheta des marchandises pour en faire commerce ; il recommanda toutefois à mes oncles de ne pas me garder avec eux jusqu'en Égypte, mais de me laisser, sur leur route, à Damas, où je réaliserais le gain de mes marchandises. Je fis donc mes adieux à mon père, je me joignis à mes oncles et, tous ensemble, nous quittâmes Mossoul et nous partîmes.

» Nous voyageâmes ainsi jusqu'à Alep, où nous nous arrêtâmes quelques jours, et de là nous fîmes route pour Damas, que nous ne tardâmes pas à atteindre.

» Nous vîmes que cette ville de Damas était un lieu enfoui au milieu des jardins, des eaux courantes, des arbres, des fruits et des oiseaux. C'était un paradis tout de délices ; mais ce qui surtout y abondait, c'était les fruits pleins de saveur, toutes les espèces de fruits.

» Nous prîmes notre logement dans un des khâns ; et mes oncles restèrent à Damas jusqu'à ce qu'ils eussent vendu leurs marchandises de Mossoul, et acheté des marchandises de Damas pour les vendre au Caire ; et ils vendirent aussi mes marchandises et si avantageusement que chaque

drachme de marchandise me rapporta cinq drachmes d'argent. Aussi cela ne manqua pas de me réjouir fort. Puis mes oncles me laissèrent seul à Damas et firent route vers l'Égypte.

» Quant à moi, je continuai à habiter Damas, où je louai une maison merveilleuse et dont la langue humaine serait impuissante à énumérer les beautés. Elle me coûtait par mois deux dinars d'or. Mais ce n'est pas tout. Je me mis à faire de larges dépenses et à vivre en satisfaisant toutes mes envies, et à ne me priver d'aucun mets ni d'aucune espèce de boisson. Et cela dura de la sorte jusqu'à ce que j'eusse dépensé tout l'argent que je possédais.

» Sur ces entrefaites, comme j'étais un jour assis à prendre l'air à la porte de ma maison, je vis s'approcher de moi une adolescente richement vêtue et dépassant en élégance tout ce que j'avais vu en ma vie. Je me levai vivement et l'invitai à honorer ma maison de sa présence. Elle n'y mit pas de façons et gentiment, elle franchit le seuil et pénétra dans l'intérieur. Je refermai alors la porte derrière nous et, tout joyeux, je l'enlevai dans mes bras et la transportai dans la grande salle. Là, elle se découvrit, enleva son grand voile et m'apparut dans toute sa beauté. Je la trouvai si ravissante que je devins complètement éperdu d'amour.

» Aussi je ne manquai pas de courir aussitôt chercher la nappe, que je couvris de mets succulents, des fruits les plus choisis et de tout ce que comportait mon devoir en pareille circonstance. Et nous nous mîmes à manger et à nous ébattre, puis à boire, tellement que nous nous grisâmes complètement. Je la pris alors. Et la nuit que je passai avec elle jusqu'au matin comptera certes parmi les meilleures, c'est évident. Aussi je crus faire largement les choses en lui of-

frant, le matin, dix dinars d'or. Mais elle refusa et jura que jamais elle ne saurait accepter de moi quoi que ce fût. Puis elle me dit : « D'ailleurs, mon chéri, je reviendrai te voir dans trois jours, au crépuscule. Attends-moi donc sans faute. Et comme c'est moi qui m'invite chez toi, je ne veux pas être pour toi une cause de dépense. C'est moi donc qui vais te donner de l'argent pour préparer un festin comme celui d'aujourd'hui. » À ces paroles, elle me tendit dix dinars d'or qu'elle me força d'accepter ; puis elle me fit ses adieux et me quitta en prenant toute ma raison avec elle. Mais, comme elle me l'avait promis, au bout de trois jours elle revint me voir ; et elle était vêtue encore bien plus richement que la première fois, et si bellement que la langue essaierait vainement de décrire les étoiles brodées d'or et les soieries qui l'ornaient. De mon côté, j'avais préparé tout ce qu'il fallait, et vraiment je n'avais rien ménagé. Aussi nous nous mîmes à manger et à boire comme la dernière fois, et nous ne manquâmes certes pas de coucher ensemble, et cela jusqu'au matin. Elle me promit qu'elle reviendrait dans trois jours. Et, de fait, elle vint comme il était convenu, et, de mon côté, je la reçus avec tous les honneurs qui lui étaient dus. C'est alors qu'elle me dit : « Mon maître aimé, vraiment me trouves-tu belle ? » Je répondis : « Heh ! certes, par Allah ! » Elle me dit : « Alors je peux bien te demander la permission d'amener ici avec moi une adolescente plus belle encore que moi et plus jeune, pour qu'elle s'amuse avec nous et que nous puissions rire et jouer ensemble ; car c'est elle-même qui m'a prié de la faire sortir avec moi pour que nous nous divertissions ensemble et fassions des folies à nous trois. » Alors moi, j'acceptai de grand cœur ; elle me donna, cette fois, vingt dinars d'or et me recommanda de ne rien négliger pour préparer tout ce qu'il fallait et les recevoir dignement à

leur arrivée, elle et l'adolescente, sa compagne. Puis elle me fit ses adieux et s'en alla.

» Donc moi, le quatrième jour, je ne manquai pas, selon l'habitude, de tout faire largement, étant donné surtout qu'il fallait recevoir dignement la nouvelle venue. Et, à peine le soleil couché, je vis arriver mon amie accompagnée d'une autre qui était enveloppée d'un grand voile. Elles entrèrent et s'assirent. Et moi tout joyeux, je me levai, j'allumai les flambeaux, et me mis entièrement à leurs ordres. Elles se défirent alors de leurs voiles et je pus contempler la nouvelle jeune femme. Allah ! Allah ! elle était comme la lune dans son plein ; et je pensais à part moi qu'elle était encore bien plus belle que tout ce que nos yeux avaient vu jusque-là ! Aussi je m'empressai de les servir et de leur apporter les plateaux remplis de mets et de boissons ; et elles se mirent à manger et à boire. Et moi, pendant ce temps, j'embrassais la nouvelle jeune femme et lui remplissais la coupe et buvais avec elle. Mais cela ne manqua pas de rendre jalouse la première adolescente, qui cependant n'en fit rien paraître et qui même me dit : « Par Allah ! cette jeune femme est délicieuse ! Et d'ailleurs ne trouves-tu pas qu'elle est bien mieux que moi ? » Je répondis naïvement : « Tu as raison, en vérité ! » Elle me dit : « Prends-la donc et va dormir avec elle, cela me fera plaisir ! » Je répondis : « Tes ordres, je les respecte et les mets sur ma tête et dans mes yeux ! » Elle se leva alors et nous prépara elle-même le lit et nous y entraîna. Et aussitôt je m'étendis contre ma nouvelle amie et la possédai jusqu'au matin.

» Mais voici qu'en me réveillant je trouvai ma main couverte de sang ; je crus voir la chose en rêve et me frottai les yeux pour bien me rendre compte, et je vis que c'était bien réel. Comme il faisait déjà grand jour, je voulus réveiller

l'adolescente encore endormie, et je lui touchai légèrement la tête. Et aussitôt la tête se sépara du corps et roula sur le sol.

» La jalousie de l'autre avait fait son œuvre.

» Ne sachant à quoi me résoudre, je restai une heure à réfléchir, puis me décidai à me lever, à me dévêtir et à creuser une fosse dans la salle même où nous étions. J'enlevai donc les dalles de marbre et me mis à piocher et fis un trou assez grand pour contenir le corps, que j'enfouis aussitôt ; puis je comblai la fosse et remis les dalles de marbre dans le même état qu'auparavant.

» Cela fait je me vêtis, je pris tout ce qui me restait encore d'argent, je sortis et allai trouver le propriétaire de la maison et lui payai d'avance le prix d'une nouvelle année de bail et lui dis : « Je suis obligé de partir pour l'Égypte, rejoindre mes oncles qui m'y attendent. » Et je partis.

» Lorsque j'arrivai au Caire, j'y trouvai mes oncles, qui furent dans une grande joie en me voyant et me demandèrent la cause qui m'avait décidé à venir en Égypte. Je leur répondis : « Simplement le grand désir de vous revoir, et la crainte de dépenser à Damas ce qui me reste d'argent. » Ils m'invitèrent alors à demeurer avec eux ; j'acceptai. Et je restai ainsi avec eux pendant toute une année à m'amuser, à boire, à manger, à visiter les choses intéressantes de la ville, à admirer le Nil et à me réjouir de toutes les façons. Malheureusement, au bout de ce temps, mes oncles, qui avaient réalisé leur gain en vendant leurs marchandises, songèrent à retourner à Mossoul ; mais, comme je ne voulais point les y accompagner, je disparus pour les éviter ; et ils partirent seuls en se disant : « Il est probable qu'il est parti pour Da-

mas nous y devancer afin de préparer le logement, puisqu'il connaît bien cette ville. »

» Après leur départ je me remis à dépenser et à manger mon argent, et je restai ainsi au Caire durant encore trois ans ; et chaque année j'envoyai régulièrement le prix du loyer de ma maison à mon propriétaire de Damas. Au bout de ces trois années, comme il me restait à peine de quoi faire le voyage, je me décidai, à cause aussi de l'ennui et du désœuvrement où j'étais, à regagner Damas.

» Je partis donc et j'arrivai à Damas et allai aussitôt à ma maison où, à peine sur le seuil, je fus reçu avec une très grande joie par mon propriétaire, qui me souhaita la bienvenue et me remit les clefs de ma maison et me montra que la serrure était encore intacte et cachetée toujours de mon sceau. Et, en effet, j'entrai et je vis que toute chose était identiquement dans l'ordre où je l'avais mise.

» La première chose que je fis fut de laver aussitôt le parquet pour faire disparaître toute trace du sang de la jeune femme tuée par sa jalouse amie ; et alors seulement, tranquillisé, je me dirigeai vers le lit pour m'y reposer des fatigues du voyage. Et comme je soulevais le coussin pour l'arranger, je vis, sous le coussin, un collier d'or avec, d'espace en espace, trois rangs de perles nobles parfaites. C'était justement le collier de la jeune femme, qui avait été mis sous l'oreiller la nuit de nos ébats. À ce souvenir, je me mis à verser des larmes de regret et à déplorer la mort de cette adolescente. Puis je cachai soigneusement le collier dans une doublure de mon vêtement.

» Au bout de trois jours de repos dans ma maison, je songeai à aller au souk pour essayer de trouver une occupation et pour voir mes connaissances. Arrivé au souk, il était

écrit par l'ordre du Destin que je devais être tenté par le Cheïtane et succomber à la tentation : car toute destinée ne peut que s'accomplir. Et je fus en effet, tenté de me débarrasser du collier d'or et de perles en le vendant. Je le tirai donc de la doublure de mon vêtement et le montrai au plus habile courtier du souk. Le courtier m'invita à m'asseoir dans sa boutique, et, lui-même, sitôt le souk bien en train, prit le collier, me pria d'attendre son retour, et s'en alla le soumettre aux offres des marchands et des clients. Et, au bout d'une heure, il revint et me dit : « Je croyais d'abord que ce collier était en or véritable et perles vraies, et qu'il devait valoir au moins mille dinars d'or. Mais je me trompais. Ce collier est faux. Il est façonné d'après les artifices des Francs, qui savent imiter l'or, les perles et les pierres précieuses. Aussi on ne m'en a offert, au souk, que mille drachmes seulement au lieu de mille dinars. » Je lui répondis : « Oui, vraiment, tu as raison. Ce collier est faux. Je l'avais fait faire simplement pour me moquer d'une femme à laquelle je l'avais donné en cadeau. Et, par le plus grand des hasards, cette femme vient de mourir et l'a laissé en héritage à mon épouse. Aussi nous avons décidé de le vendre à n'importe quel prix. Prends-le donc et vends-le à ce prix-là, et rapporte-moi les mille drachmes en question ! »

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut la vingt-huitième nuit.

Elle continua :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le médecin juif raconta ainsi la suite :

Lorsque le jeune homme dit au courtier : « Tu peux le vendre à mille drachmes ! » le courtier comprit que le jeune homme ne connaissait pas la valeur du collier et qu'il l'avait volé ou trouvé, et que la chose devait être éclaircie. Il prit donc le collier et alla le porter au chef principal des courtiers du souk, qui aussitôt le prit et alla trouver le wali de la ville et lui dit : « Voici ! ce collier m'avait été volé ! Et justement nous venons de trouver le voleur. C'est un jeune homme qui est mis comme les fils des marchands, et il est à *tel* endroit, chez le courtier *tel !* »

Et le jeune homme continua à me raconter ainsi son histoire :

« Aussitôt, et pendant que j'attendais le retour du courtier avec l'argent, je me vis entouré et saisi par les gardes, qui me traînèrent de force chez le wali. Et le wali me questionna sur le collier, et je lui racontai la même histoire qu'au courtier. Alors le wali se mit à rire et me dit : « Je vais t'apprendre, moi ; le prix exact de ce collier ! » Il fit signe à ses gardes, qui m'appréhendèrent, me dépouillèrent de mes vêtements et me tombèrent dessus à coups de verges et de fouet jusqu'à me mettre tout le corps en sang. Alors de dou-

leur je m'écriai : « Je vais vous dire la vérité. Ce collier, oui, c'est moi qui l'ai volé au chef des courtiers ! » Et je pensai en mon âme qu'il valait encore mieux pour moi dire cela qu'avouer la vérité terrible de l'assassinat de la jeune femme dans ma maison. Car sûrement j'aurais été condamné à mort et tué de la même façon, en rachat de son meurtre.

» Mais à peine m'étais-je accusé de ce vol qu'on se saisit de mon bras, et on me trancha la main droite, comme punition de ce vol ; et on fit cuire mon bras dans l'huile bouillante pour cicatriser la plaie. Et aussitôt je tombai évanoui de douleur. Et on me donna à boire quelque chose qui me fit recouvrer mes sens. Alors je ramassai ma main coupée et je revins à ma maison.

» Lorsque j'arrivai à ma maison, le propriétaire qui avait appris la chose, me dit : « Du moment que tu as été reconnu coupable de larcin et de choses illicites, je ne peux plus te garder dans ma maison. Tu vas donc reprendre tes effets et t'en aller chercher un gîte ailleurs ! » Je lui répondis : « Mon seigneur, je te prie de m'accorder seulement deux ou trois jours de délai pour que j'aie le temps de me trouver un autre logement ! » Et il me dit : « Je veux bien d'accorder ce délai. » Puis il me laissa et partit.

» Quant à moi, je me jetai à terre et me mis à pleurer et à me dire à moi-même : « Comment pourrais-je désormais retourner à Mossoul, mon pays, et avoir le courage de revoir mes parents avec ma main coupée ! Et mes parents ne me croiront pas lorsque je leur dirai que je suis innocent ! Aussi maintenant je n'ai plus qu'à me laisser aller à la volonté d'Allah, qui seul peut m'envoyer un moyen de salut ! »

» La peine et les chagrins que je continuai à avoir me rendirent malade, et je ne pus aller chercher une autre mai-

son. Aussi, comme j'étais couché, le troisième jour, je vis tout à coup ma maison envahie par les gens du gouverneur général de Damas, et je vis s'avancer vers moi le propriétaire de la maison et le chef des courtiers. Et le propriétaire me dit : « Je dois te dire que le wali a mis le gouverneur général au courant du vol de ce collier. Et maintenant il ressort de tout cela que ce collier appartenait en réalité, non point à ce chef des courtiers, mais au gouverneur général lui-même, ou plutôt à l'une de ses filles, qui a disparu, elle aussi, voilà bientôt trois ans ! Et l'on vient pour se saisir de toi ! »

» À ces paroles, toutes mes jointures se mirent à trembler et tous mes membres aussi, et je pensai : « Maintenant, sans recours désormais, on va sûrement me mettre à mort. Il vaut mieux que je dise toute la vérité au gouverneur général. Et lui seul sera juge de ma mort ou de ma vie. » Mais déjà j'étais saisi et garrotté et traduit, la chaîne au cou devant le gouverneur entre les mains duquel on me laissa, moi et le chef des courtiers. Et le gouverneur dit à ses gens, en me regardant : « Ce jeune homme que vous m'amenez n'est point un voleur, et sa main a été coupée injustement, j'en suis sûr ! Quant à ce chef des courtiers, c'est un menteur et un accusateur à faux ! Saisissez-vous donc de lui et jetez-le dans le cachot ! » Puis le gouverneur dit à ce chef-courtier : « Tu vas tout de suite dédommager ce jeune homme pour sa main coupée, sinon je te ferai pendre et je confisquerai tous tes biens et toutes tes richesses, ô courtier de malédiction ! » Et il s'écria, en s'adressant aux gardes : « Emmenez-le de devant ma face, et sortez tous ! » Et alors il ne resta plus dans la salle que le gouverneur et moi. Mais je n'avais plus ni carcan au cou ni les bras liés.

» Lorsque nous fûmes ainsi seuls, le gouverneur me regarda avec une grande pitié et me dit : « Mon enfant, tu vas

maintenant me parler avec franchise et me dire toute la vérité sans me rien cacher. Raconte-moi donc comment ce collier est parvenu entre tes mains. » Je lui répondis : « Ô mon maître et suzerain, je vous dirai la vérité ! » Et alors je lui racontai tout ce qui m'était arrivé avec la première adolescente, comment elle m'avait procuré et avait amené chez moi la deuxième adolescente, et comment ensuite, prise de jalousie, elle avait sacrifié sa compagne. Et je lui narrai la chose dans tous ses détails.

» En entendant mes paroles, le gouverneur, de douleur et d'affliction, inclina la tête sur sa poitrine, se couvrit la figure de son mouchoir et se mit à longtemps pleurer. Puis il se rapprocha de moi et me dit :

» Sache donc, ô mon enfant, que la première adolescente est ma fille aînée. Dès son enfance elle fut pleine de perversité, et fut, pour cette raison, tenue par moi avec une grande sévérité. Mais, à peine fut-elle pubère, que je me hâtai de la marier, et, dans ce but, je l'envoyai au Caire chez son oncle, mon frère, pour l'unir à l'un de mes neveux, son propre cousin. Elle se maria donc ; mais, peu de temps après, son époux mourut, et elle me revint et réintégra ma maison. Mais elle n'avait pas manqué de profiter de son séjour en Égypte pour apprendre des Égyptiennes tous les vices, toutes les corruptions et tous les genres de libertinage. Et tu sais, puisque tu as été en Égypte, combien expertes dans la débauche sont les femmes de ce pays. Les hommes ne leur suffisent point, et elles s'aiment et se mêlent entre elles, et s'enivrent et se perdent. Aussi, à peine de retour ici, elle te rencontra et se donna à toi et t'alla trouver quatre fois de suite. Mais cela ne lui suffisait point. Comme elle avait déjà eu le temps de pervertir ma seconde fille, sa sœur, et de se faire passionnément aimer d'elle, elle n'eut pas de peine à la

persuader de venir chez toi, après lui avoir raconté tout ce qu'elle faisait avec toi. Ma seconde fille me demanda donc la permission d'accompagner sa sœur au souk, et moi, je le lui permis. Et il arriva ce qui arriva ! Donc lorsque ma fille aînée revint sans sa sœur, je lui demandai où était sa sœur. Elle ne me répondit que par des pleurs, et finit par me dire, tout en larmes : « Je l'ai tout à fait perdue dans le souk, et je ne sais pas du tout ce qu'elle est devenue ! » C'est ce qu'elle me dit, à moi. Mais bientôt elle s'ouvrit à sa mère et finit par lui raconter, en secret, toute l'histoire et la mort de sa sœur, tuée de ses propres mains, dans ta maison. Et depuis lors elle est dans les larmes et ne cesse de répéter jour et nuit : « Je dois pleurer jusqu'à mourir ! » Quant à tes paroles, ô mon enfant, elles n'ont fait que me confirmer dans ce que je savais déjà, et m'ont démontré qu'elle disait la vérité. Tu vois donc, mon fils, combien je suis malheureux ! Aussi j'ai un souhait à faire et une prière à t'adresser, et tu ne refuseras pas. Je désire ardemment faire de toi un membre de ma famille, et te donner en mariage ma troisième fille qui est une jeune fille sage, ingénue et vierge, et qui n'a aucun des vices de ses sœurs. Et je ne te demanderai aucune dot, pour ce mariage ; au contraire je te rémunérerai largement moi-même, et tu resteras chez moi, dans ma maison, comme un fils ! »

» Alors je lui répondis : « Qu'il soit fait suivant ta volonté, seigneur. Mais auparavant, comme j'ai appris dernièrement que mon père était mort, je voudrais envoyer recueillir son héritage. »

» Aussitôt le gouverneur fit envoyer un exprès à Mossoul, ma ville natale, pour recueillir, en mon nom, l'héritage laissé par mon père. Et moi, en effet, je me mariai avec la fille du gouverneur ; et, depuis ce jour, nous tous ici nous vivons de la vie la plus prospère et la plus douce.

» Et toi-même, ô médecin, tu as pu constater de tes propres yeux combien je suis aimé et honoré dans cette maison. Et tu ne me tiendras pas compte de l'incivilité que j'ai commise à ton égard, durant toute ma maladie, en te tendant ma main gauche, puisque ma main droite était coupée ! »

— Pour moi, continua le médecin juif, je fus fort émerveillé de cette histoire, et je félicitai le jeune homme de s'être tiré de la sorte de cette aventure. Et il me combla de présents, et me retint trois jours près de lui dans le palais, et me renvoya chargé de richesses et de biens.

Et alors, moi, je me mis à voyager et à parcourir le monde, pour mieux m'instruire dans mon art. Et c'est ainsi que j'arrivai dans ton empire, ô roi puissant et généreux ! Et c'est alors que, la nuit dernière, il m'est advenu cette aventure, désagréable plutôt, avec le bossu ! Et voilà mon histoire ! »

— Alors le roi de la Chine dit : « Cette histoire m'a assez intéressé. Mais tu te trompes, ô médecin ! elle n'est ni aussi merveilleuse ni aussi étonnante que l'aventure du bossu. Donc il ne me reste plus qu'à vous faire pendre tous les quatre, et surtout ce tailleur de malédiction qui est la cause et le commencement de votre crime ! »

À ses paroles, le tailleur s'avança entre les mains du roi de la Chine et dit : « Ô roi plein de gloire, avant de nous faire pendre, permets-moi, à moi aussi, de parler, et je te raconterai une histoire qui, à elle seule, contient les choses plus extraordinaires que toutes les autres histoires réunies, et dépasse en prodiges l'histoire même du bossu ! »

Et le roi de la Chine dit : « Si tu dis vrai, je vous pardonnerai à tous ! Mais malheur à toi si tu me racontes une his-

toire faible d'intérêt et dénuée de choses sublimes. Car je n'hésiterai pas à vous empaler, toi et tes trois compagnons, en vous faisant forer d'outre en outre, de la base jusqu'au sommet ! »

Alors le tailleur dit :

RÉCIT DU TAILLEUR

« Sache donc, ô roi du temps, qu'avant mon aventure avec le bossu, j'ai été invité dans une maison où l'on donnait un festin aux principaux membres des corporations de notre ville : tailleurs, savetiers, vendeurs d'étoffes, barbiers, menuisiers et d'autres aussi.

Et c'était de bon matin. Aussi, dès le lever du jour, nous nous étions tous assis en rond pour commencer le premier repas et nous n'attendions plus que le maître du logis, lorsque nous le vîmes entrer accompagné d'un adolescent étranger, beau, bien fait et gentil, et vêtu à la mode de Baghdad. Et il était aussi beau qu'on pouvait le souhaiter et aussi bien habillé qu'on pouvait l'imaginer. Mais il était ostensiblement boiteux. Il entra donc au milieu de nous et nous souhaita la paix, et nous nous levâmes tous pour lui rendre son salut. Puis nous allions tous nous asseoir, et lui avec nous, quand soudain nous le vîmes changer de couleur, s'abstenir de s'asseoir et se retirer pour sortir. Alors nous tous, avec le maître de la maison, nous fîmes nos efforts pour le retenir au milieu de nous, et le maître du logis insista beaucoup et l'adjura et lui dit : « En vérité nous ne comprenons rien à la chose. Je t'en prie, dis-nous au moins la cause qui te pousse à nous quitter ! »

Alors le jeune homme répondit : « Par Allah ! seigneur, je te supplie de ne point davantage insister pour me retenir. Car il y a ici, au milieu de vous, quelqu'un qui est la cause qui m'oblige à m'en aller. Et c'est ce barbier que voilà assis au milieu de vous ! »

À ces paroles le maître du festin fut extrêmement surpris et nous dit : « Comment peut-il se faire que ce jeune homme, qui vient d'arriver de Baghdad, puisse être incommodé par la présence de ce barbier qui est ici ? » Alors nous tous, les invités, nous nous tournâmes vers le jeune homme et nous lui dîmes : « De grâce, raconte-nous le motif de ta répulsion pour ce barbier ! » Il répondit : « Seigneurs, ce barbier à la figure de goudron et à l'âme de bitume est la cause d'une aventure extraordinaire qui m'est arrivée à Baghdad, ma ville, et c'est lui aussi, ce maudit, qui est la cause que je suis boiteux. Aussi j'ai juré de ne jamais habiter la ville où demeurerait ce barbier et de ne jamais m'asseoir dans un endroit où il serait assis. Et c'est pour cela que j'ai été obligé de quitter Baghdad, ma ville, et de venir jusque dans ce pays éloigné. Mais voici que je le retrouve ici même. Aussi, dès ce moment, je vais m'en aller, et, ce soir, je serai déjà loin de cette ville et de la vue de cet homme de malheur ! »

À ce discours, le barbier devint jaune de teint, baissa les yeux et ne prononça pas une parole. Alors nous insistâmes tant auprès du jeune homme qu'il voulut bien nous raconter ainsi cette histoire :

HISTOIRE DU JEUNE HOMME BOITEUX AVEC LE BARBIER DE BAGHDAD

(Racontée par le jeune homme boiteux et rapportée par le tailleur.)

Sachez donc, ô vous tous ici présents, que je suis né d'un père qui était l'un des principaux marchands de Baghdad, et, par la volonté d'Allah, mon père n'eut guère que moi pour enfant. Mon père, quoique fort riche et estimé de toute la ville, menait dans sa maison une vie paisible, calme et pleine de repos. Et il m'éleva dans cette voie, et, lorsque j'eus atteint l'âge d'homme, il me laissa toutes ses richesses, me rendit maître de tous ses serviteurs et de toute sa famille, et mourut dans la miséricorde d'Allah, à qui il alla rendre compte de la dette de sa vie. Et moi, je continuai, comme par le passé, à vivre largement, à me vêtir de ses habits les plus somptueux et à manger les mets les plus exquis. Mais je dois vous dire qu'Allah, qui est Tout-Puissant et Très-Glorieux, m'avait mis dans le cœur l'horreur de la femme, de toutes les femmes, et tellement que leur simple vue m'était un objet de souffrance et de désagrément. Je vivais donc sans me soucier d'elles, fort heureux d'ailleurs, et ne souhaitais rien de plus.

Un jour d'entre les jours, je marchais dans une des rues de Baghdad lorsque je vis venir de mon côté une troupe nombreuse de femmes. Aussitôt, pour les éviter, je pris vivement la fuite et me précipitai dans une ruelle, qui se terminait en cul-de-sac. Au fond de cette ruelle, il y avait un banc sur lequel je m'assis pour me reposer.

J'étais assis depuis déjà un certain temps, lorsque je vis en face de moi s'ouvrir une croisée, et une jeune femme y parut, qui tenait à la main un petit arrosoir, avec lequel elle se mit à arroser des fleurs placées dans des vases sur le bord de la croisée.

Seigneurs, je dois vous dire qu'à la vue de cette adolescente je sentis en moi se produire quelque chose que de ma vie je n'avais senti. Elle était, en effet, aussi belle que la lune dans son plein ; elle avait un bras aussi blanc et diaphane que le cristal, et elle arrosait ses fleurs avec une gentillesse qui me ravit l'âme. Aussi, à la minute même, mon cœur fut enflammé et complètement captif, ma tête et mes pensées ne travaillèrent qu'à son sujet, et toute mon horreur ancienne des femmes se transforma en un désir brûlant. Mais elle, une fois qu'elle eut arrosé ses plantes, elle regarda un peu distraitement à gauche, puis à droite, me vit et me lança un regard allongé qui me retira entièrement l'âme du corps. Puis elle referma la croisée et disparut. Et j'eus beau attendre là jusqu'au coucher du soleil, je ne la vis plus apparaître ; et j'étais comme un somnambule ou comme quelqu'un qui n'est plus de ce monde.

Pendant que j'étais assis dans cet état, voici venir et descendre de sa mule, près de la porte de la maison, le kâdi lui-même de la ville, précédé de ses nègres et suivi de ses serviteurs. Le kâdi entra alors dans la maison à la fenêtre de laquelle j'avais vu l'adolescente, et je compris qu'il devait être son père.

Je revins alors chez moi dans un état d'esprit déplorable, et, tout plein de chagrins et de soucis, je me laissai tomber sur mon lit. Et alors vinrent à moi toutes les femmes de ma maison, mes parents et mes serviteurs, et tous s'assirent en

rond autour de moi et se mirent à me questionner et à m'importuner sur la cause de mon état. Mais je ne voulus leur rien dire à ce sujet et ne leur fis aucune réponse. Mais mon chagrin augmenta tellement, de jour en jour, que je tombai sérieusement malade et fus tout le temps l'objet des soins et des visites de tous mes parents et amis.

Un jour, je vis entrer chez moi une vieille femme qui, au lieu de gémir sur mon état et de me plaindre, vint s'asseoir au chevet de mon lit et se mit à me dire des paroles fort douces pour me calmer ; puis elle me regarda attentivement, m'examina longuement, et dit en particulier à tous mes gens de me laisser seul avec elle. Alors elle me dit : « Mon enfant, je sais la cause de ta maladie, mais il faut que tu me donnes des détails ! » Alors je lui donnai tous les détails de la chose, et elle me dit : « En effet, mon enfant, cette adolescente est la fille du kâdi de Baghdad, et cette maison est bien sa maison. Mais sache que le kâdi n'habite pas au même étage que sa fille, mais à l'étage situé plus bas ; et tout de même, cette jeune femme, quoique habitant seule est très grandement surveillée et bien gardée. Mais sache aussi que je suis une habituée de cette maison, dont je suis l'amie ; tu peux donc être sûr que tu ne pourras arriver à tes fins que par mon entremise. Hardi donc ! et prends courage ! »

Ces paroles m'armèrent de fermeté et me donnèrent du courage ; et aussitôt je me levai et me sentis le corps tout à fait dispos et revenu complètement à la santé. Et, à cette vue, tous mes parents furent dans la joie. Et là-dessus la vieille femme me quitta, en me promettant de revenir le lendemain me rendre compte de l'entrevue qu'elle allait avoir avec l'adolescente, fille du kâdi de Baghdad.

En effet, le lendemain elle revint. Mais, à la seule vue de son visage, je compris que la nouvelle n'était pas bonne. La vieille femme me dit : « Mon enfant, ne me questionne pas sur ce qui vient de m'arriver ! J'en suis encore toute émue. Imagine-toi qu'à peine lui avais-je glissé à l'oreille l'objet de ma visite qu'elle se leva toute droit et me dit avec la plus grande colère : « Si tout de suite tu ne te tais pas, ô vieille de malheur, et ne cesse tes propositions malséantes, je vais te faire punir comme tu le mérites. » Alors moi, mon enfant, je ne dis plus rien ; mais je me promis de revenir à la charge une seconde fois ! Car il ne sera pas dit que j'aie entrepris en vain un projet comme celui-là, où je suis experte comme pas une au monde ! » Puis elle me quitta et partit.

Mais moi, je retombai encore plus gravement malade, et je cessai de boire et de manger.

Cependant la vieille femme, comme elle me l'avait promis, au bout de quelques jours revint chez moi, et son visage était éclairé, et elle me dit en souriant : « Allons ! mon enfant, donne-moi la gratification de ma bonne nouvelle ! » À ces paroles, je sentis de joie mon âme revenir dans mon corps, et je dis à la vieille : « Certes, ma bonne mère, je te suis redevable de tout bienfait ! » Alors elle me dit : « Je suis retournée hier chez l'adolescente en question ; lorsqu'elle vit que j'avais l'air tout à fait humble et abattu, et les yeux tout en larmes, elle me dit : « Ma pauvre tante, je te vois la poitrine bien oppressée ! Qu'as-tu donc ? » Alors je me mis à pleurer encore davantage et je lui dis : « Ô ma fille et ma maîtresse, ne te rappelles-tu point que je suis venue te parler d'un jeune homme passionnément épris de tes charmes ? Eh bien ! aujourd'hui ce jeune homme est juste sur le point de mourir à cause de toi. » Elle me répondit, avec le cœur pris de compassion et adouci extrêmement : « Mais qui est donc

exactement ce jeune homme dont tu me parles ? » Je lui dis : « C'est mon propre fils, le fruit de mes entrailles. Il t'a vue, il y a quelques jours, à ta croisée, au moment où tu arrosais les fleurs, et il a pu voir un instant les traits de ton visage, et aussitôt, lui qui, jusqu'à ce jour, se refusait à voir n'importe quelle femme et avait horreur du commerce des femmes, s'est senti éperdu d'amour pour toi. Aussi lorsque, il y a quelques jours, je lui annonçai le mauvais accueil que tu m'avais fait, il retomba encore dans un état pire de maladie. Et maintenant je viens de le laisser étendu sur les coussins du lit, prêt à rendre son dernier souffle à son Créateur ! Et je pense même qu'il n'y a plus aucun espoir de le sauver ! » À ces paroles, l'adolescente devint toute pâle et me dit : « Et tout cela à cause de moi ? » Je répondis : « Mais oui, par Allah ! Aussi que comptes-tu faire à présent ? Je suis ta servante et tes ordres sont sur ma tête et sur mon œil ! » Elle dit : « Va au plus vite auprès de lui, et transmets-lui le salut de ma part, et dis-lui que j'ai beaucoup de peine de sa peine. Et ensuite tu lui diras que demain, vendredi, avant la prière, je l'attends ici même. Qu'il vienne donc chez moi, et je dirai à mes gens : « Ouvrez-lui la porte », et je le ferai monter dans mon appartement et nous passerons ensemble une heure entière. Mais il faudra qu'il s'en aille tout de suite après, avant que mon père revienne de la prière ! »

Lorsque j'eus entendu les paroles de la vieille, je sentis les forces me revenir et s'évanouir toutes mes souffrances et se reposer mon cœur. Et je tirai de ma robe une bourse remplie de dinars et je priai la vieille de l'accepter. Elle me dit alors : « Maintenant raffermis ton cœur et sois content ! » Je lui répondis : « En vérité, c'est bien fini ! » Et, en effet, mes parents s'aperçurent vite de ma guérison, et furent au comble de la joie, ainsi que mes amis.

J'attendis donc de la sorte le jour du vendredi, et je vis arriver la vieille, qui me demanda des nouvelles de ma santé, et je lui dis que j'étais dans le bonheur et la bonne santé. Et nous nous mîmes à causer jusqu'à l'heure où tout le monde devait aller à la prière. Alors je me levai et je mis mes plus beaux habits et me parfumai à l'essence de roses, et j'allais courir chez l'adolescente lorsque la vieille me dit : « Tu as encore largement le temps. Il vaut donc beaucoup mieux, en attendant, aller d'abord au hammam prendre un bon bain et te faire masser et te faire raser et épiler, surtout maintenant que tu relèves de maladie. Et tu ne t'en trouveras que mieux ! » Je répondis : « En vérité, c'est là une idée excellente et pleine de justesse. Mais il vaut mieux d'abord que je fasse appeler ici-même un barbier pour qu'il me rase la tête ; et ensuite j'irai au hammam prendre le bain. »

J'ordonnai alors à un de mes jeunes serviteurs d'aller me chercher un barbier, en lui disant : « Va vite au souk, et cherche-moi un barbier qui ait la main légère, mais qui soit surtout un homme sage, discret, modique de paroles et de curiosité, et qui ne me fende pas la tête de ses paroles et de sa loquacité, comme le font la plupart des individus de sa corporation ! » Et mon serviteur courut à la hâte et me revint bientôt en m'amenant un vieux barbier.

Et ce barbier, c'est ce maudit-là que vous voyez tous là devant vous, ô mes seigneurs !

Lorsqu'il fut entré, il me souhaita la paix, et je lui rendis son souhait de paix. Et il me dit : « Qu'Allah dissipe loin de toi tout chagrin, toute peine, tout souci, tout deuil et toute adversité ! » Je répondis : « Puisse Allah exaucer tes bons souhaits ! » Il continua : « Voici que je t'annonce la bonne nouvelle, ô mon maître, et le retour de tes forces et de ta

santé. Et maintenant que dois-je faire ? Te raser ou te tirer du sang ? Car tu n'ignores pas que notre grand Ibn-Abbas a dit : « Celui qui se fait raccourcir les poils le jour du vendredi se rend favorable Allah, qui éloigne de lui soixante-dix sortes de calamités ! » Et c'est le même Ibn-Abbas qui a dit également : « Mais celui qui se fait tirer du sang le jour du vendredi ou, ce jour-là, se fait appliquer des ventouses scarifiées, risque de perdre la vue et court la chance de s'attirer toutes les maladies ! » Alors je lui répondis : « Ô cheikh, assez user de telles plaisanteries, et lève-toi sur l'heure me raser la tête ; et fais vite, car je suis faible et je ne dois ni parler beaucoup ni attendre. »

Il se leva alors, et prit un paquet entouré par un mouchoir, où il devait y avoir son bassin, ses rasoirs et ses ciseaux ; il l'ouvrit et en tira, non point un rasoir, mais un astrolabe à sept faces. Il prit, s'en alla au milieu de la cour de ma maison, leva gravement la tête vers le soleil, le regarda avec attention, examina l'astrolabe et revint et me dit : « Tu dois savoir que ce jour de vendredi est le dixième du mois de Safar de l'an sept cent soixante-trois de l'Hégire de notre saint Prophète (que soient sur lui la meilleure des prières et la paix !). Or, ce que je sais de la science des nombres m'apprend que ce jour de vendredi coïncide exactement avec le moment précis où se fait la conjonction de la planète Mirrikh et de la planète Houtared, et cela par sept degrés et six minutes. Or, cela démontre que l'action de se raser la tête aujourd'hui même est une action faste et tout à fait excellente. Cela m'indique aussi clairement qu'aujourd'hui tu as l'intention d'avoir une entrevue avec une personne, dont le sort est démontré heureux. J'aurais encore à te raconter des choses qui doivent t'arriver, mais ce sont des choses que je dois taire ! »

Je répondis : « Par Allah ! tu m'étouffes avec tous tes discours et tu me fais sortir l'âme. Et, de plus, tu as l'air d'augurer des choses désagréables. Or, je ne t'ai fait venir ici que pour me raser la tête. Lève-toi donc et rase-moi la tête sans allonger davantage ton discours ! » Il répondit : « Par Allah ! si tu savais vérité de la chose, tu me demanderais encore bien plus de détails et de démonstrations. En tout cas, il faut que tu saches que si je suis un barbier, je ne suis pas seulement barbier. En effet, quoique je sois le barbier le plus réputé de Baghdad, outre l'art de la médecine, des plantes et des médicaments, je connais admirablement la science des astres, les règles de notre langue, l'art des strophes et des vers, l'éloquence, la science des nombres, la géométrie, l'algèbre, la philosophie, l'architecture, l'histoire et les traditions de tous les peuples de la terre. Donc c'est avec raison que je te conseille, mon seigneur, de faire exactement ce que t'ordonne l'horoscope que je viens de prendre, grâce à ma science et à l'examen des calculs astraux. Rends donc grâces à Allah qui m'a fait venir chez toi, et ne me désobéis pas, car je te conseille le bien et c'est par intérêt pour toi que je te parle. Et, d'ailleurs, je ne demande qu'à te servir et à rester à ton service, même une année entière, et, cela sans aucune rémunération ! Mais aussi faut-il reconnaître que je suis un homme de quelque mérite et me rendre justice ! »

À ces paroles, je lui dis : « Tu es un véritable assassin et, il n'y a pas à dire, tu as résolu de me faire mourir d'impatience et de folie ! »

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit s'approcher le matin et, discrète, arrêta son récit.

Et lorsque fut la vingt-neuvième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que lorsque le jeune homme dit au barbier : « Tu as résolu de me faire mourir d'impatience et de folie », le barbier répondit :

« Sache pourtant, ô mon maître, que je suis cet homme que tout le monde connaît sous le nom d'El-Sâmet[76], à cause de mon peu de loquacité. Aussi tu ne me rends point justice en me croyant un bavard, surtout si tu veux bien une minute prendre la peine de me comparer à mes frères ! Car sache que j'ai six frères qui, eux, certainement, sont bien bavards ; et pour te les faire connaître, voici que je vais te dire leurs noms. Le plus grand s'appelle El-Bacbouk ou Celui qui, en bavardant, produit un glouglou comme une cruche ; le second, El-Haddâr ou Celui qui mugit coup sur coup comme un chameau ; le troisième, Bacbas ou le Glousseur enflé ; le quatrième, El-Kouz El-Assouani ou le Cruchon incassable d'Assouan ; le cinquième, El-Aschâr ou la Chamelle enceinte ou le Grand Chaudron ; le sixième, Schakâlik ou le Pot fêlé ; et le septième, El-Sâmet ou le Silencieux. Et ce silencieux, c'est moi, ton serviteur ! »

Lorsque j'entendis toutes ces paroles volubiles du barbier, je sentis d'impatience éclater ma poche à fiel congestionnée, et je m'écriai en m'adressant à l'un de mes jeunes

---

[76] *El-Sâmet :* le Silencieux.

serviteurs : « Donne vite un quart de dinar à cet homme et fais-le déguerpir loin de moi, pour le respect d'Allah ! Car je renonce absolument à me faire raser la tête ! » Lorsque le barbier entendit cet ordre, il dit : « Ô mon maître, quelles paroles dures je viens d'entendre ! Par Allah ! sache bien que c'est sans aucune rétribution que je veux avoir l'honneur de te servir ; et il me faut absolument te servir, car cela m'est un devoir d'être entièrement à ton service et d'exécuter toutes tes volontés. Et je me croirais déshonoré pour toujours si j'acceptais ce que généreusement tu veux me donner. Car si, toi, tu n'as aucune idée de ma valeur, moi, par contre, j'ai ta valeur en très haute estime, et je suis sûr que tu es le digne fils de ton défunt père (qu'Allah l'ait en sa compassion !) ; car ton père était mon créancier pour tous les bienfaits dont il me comblait ; c'était un homme plein de générosité et de grandeur, et il me tenait en très haute estime, et tellement qu'un jour il envoya me mander ; et c'était un jour aussi béni que celui-ci. Lorsque j'arrivai chez lui, je le trouvai entouré de beaucoup de visiteurs ; il les quitta aussitôt pour se lever et venir à ma rencontre, et me dit : « Je te prie de me tirer un peu de sang. » Alors je pris mon astrolabe, je mesurai la hauteur du soleil, j'examinai attentivement les calculs et je découvris que l'heure était néfaste et que l'action de tirer le sang était ce jour-là fort difficile. Et je fis part aussitôt de mes appréhensions à ton défunt père, qui se soumit docilement à mes paroles et prit patience jusqu'à ce que fût venue l'heure faste et propice pour l'opération. Je lui tirai alors une bonne mesure de sang ; et il se laissa docilement faire et me remercia très chaudement ; et me remercièrent aussi tous les assistants. Et pour me rémunérer du sang que je venais de lui tirer, ton défunt père me donna sur l'heure cent dinars d'or. »

À ces paroles, je dis au barbier : « Puisse Allah n'avoir jamais en sa compassion mon défunt père qui a été assez

aveugle pour avoir recours à un barbier tel que toi ! » Et le barbier, en entendant cela, se mit à rire en hochant la tête et dit : « Il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah, et Mahomet est l'Envoyé d'Allah ! Béni soit le nom de Celui qui transforme et ne se transforme point ! Or, moi, ô jeune homme, je te croyais doué de raison, et maintenant je constate que la maladie que tu as eue t'a fait devenir un radoteur. Mais, cela ne m'étonne point trop, car je connais les Paroles Saintes qu'Allah a dites dans notre Saint et Précieux Livre dans le verset qui commence par ces mots : « Ceux qui compriment leur colère et font grâce aux hommes coupables… » Donc je veux bien oublier tes torts à mon égard et tes manquements, et je t'excuse pour toute chose ! Mais, vraiment, je ne comprends rien à ton impatience et à sa cause. Ne sais-tu point que ton père n'entreprenait jamais rien sans me consulter, et qu'en cela il suivait, le proverbe qui dit : « L'homme qui prend conseil se met à l'abri. » Et moi, sois-en bien sûr, je suis un homme fort précieux, et tu ne trouveras jamais un homme d'aussi bon conseil que moi ni plus versé dans les préceptes de la sagesse et dans l'art de conduire habilement les affaires. Me voici donc debout sur mes deux pieds et attendant tes ordres et tout entier dévoué à ton service. Mais, dis-moi, comment se fait-il donc que, moi, je ne sois point ennuyé de toi, et que, toi, tu sois tellement ennuyé et furieux ? Il est vrai que si, moi, j'use vis-à-vis de toi de tant de patience, c'est uniquement par égard pour la mémoire de ton père, à qui je suis redevable de tant de bienfaits. » Alors je lui répondis : « Par Allah ! c'en est trop, vraiment ! Tu viens de me tuer avec ta volubilité et ton bavardage. Je te répète donc que je ne t'ai fait venir ici que pour que tu me rases la tête et t'en ailles ensuite au plus vite ! »

Et, en lui disant ces paroles, je me levai fort en colère et voulus le chasser et m'en aller, bien qu'il m'eût déjà mouillé

le crâne et savonné. Alors il me dit sans s'émouvoir : « En vérité, je m'aperçois maintenant fort clairement que je t'ai causé un ennui insurmontable. Mais je ne t'en veux nullement pour cela, car je vois fort bien que tu as une intelligence faible et que tu es encore bien jeune, et il n'y a pas fort longtemps que je te portais encore, enfant, à cheval sur mon épaule, et que je te transportais de la sorte à l'école où tu ne voulais pas aller ! » Je lui répondis : « Voyons ! mon frère, par Allah, je te conjure, et par sa sainte vérité, de t'en aller d'ici pour me laisser vaquer à mes occupations ! Va-t'en donc en l'état de ton chemin ! » Et, en disant ces mots, je fus pris d'une telle crise d'impatience que je me déchirai les habits et me mis à pousser des cris inarticulés, comme un fou.

Lorsque le barbier me vit agir de la sorte, il se décida à prendre son rasoir et à le repasser sur le cuir qui était attaché à sa ceinture. Mais il mit tant de temps à repasser et à repasser ce rasoir sur le cuir que je fus sur le point de sentir mon âme sortir de mon corps. Enfin il finit par s'approcher de ma tête, commença à me raser sur un côté et m'enleva, en effet, quelques poils. Puis il s'arrêta, releva sa main et me dit : « Ô mon jeune maître l'emportement est une tentation du Cheïtane. » Et il me récita ces strophes :

« Ô sage ! tu dois longtemps mûrir ton projet, et ne jamais te hâter dans tes résolutions ! Et surtout quand tu es choisi pour être un juge de la terre.

Ô juge ! ne juge point avec dureté, et tu trouveras pour toi la miséricorde lors de ton tour fatal.

Et n'oublie point qu'il n'y a point sur la terre de si puissante main qui ne puisse être abaissée par la main d'Allah qui la domine.

Et n'oublie point que l'homme impie et tyrannique trouvera toujours un tyran qui l'opprimera. »

Puis il me dit : « Ô mon maître, je vois fort bien que tu n'as aucune considération pour mes mérites et mes talents. Et pourtant c'est cette même main, qui te rase aujourd'hui, qui touche aussi et caresse la tête des rois, des émirs, des vizirs, des gouverneurs et de tous les gens nobles et illustres. Et c'est à mon intention, ou en l'honneur de quelqu'un qui me ressemblait fort, que le poète a dit :

« Tous les métiers je les considère comme des colliers précieux, mais ce barbier est lui-même la plus belle perle du collier.

Il dépasse en sagesse et en grandeur d'âme les plus sages et les plus grands ; et sa main tient sous elle la tête des rois. »

En réplique à toutes ces paroles, je dis au barbier : « Veux-tu enfin t'occuper de ton métier, ou non ? En vérité tu m'as rétréci la poitrine et complètement abîmé la cervelle ! » Alors il me dit : « Je finis par croire que tu es un peu pressé d'en finir. » Et je m'écriai : « Mais oui, certes ! mais oui, certes ! mais oui, certes ! » Il dit : « Apprends donc un peu à ton âme la patience et la modération, car la hâte est une suggestion du Tentateur, et elle ne peut que procurer le repentir et tous les échecs de fortune ! Et d'ailleurs notre suzerain Mohammad (que sur lui soient la prière et la paix !) a dit : « La plus belle chose au monde est celle faite avec lenteur et toute mûre ! » Mais ce que tu viens de me dire excite grandement mon intérêt, et je te prie de m'expliquer le motif qui te rend si impatient et pour lequel tu es si pressé. J'espère pour toi que c'est un motif agréable, et j'aurais bien de la peine s'il en était autrement. Mais vraiment il faut que

je m'interrompe un peu, car il ne me reste plus que quelques heures de soleil favorable. » Alors il laissa le rasoir de côté, et prit son astrolabe et s'en alla au soleil et resta un bon moment dans la cour, et mesura la hauteur du soleil, mais toutefois sans me perdre de vue et en m'adressant de temps à autre quelque question. Puis il revint vers moi et me dit : « Si c'est pour la prière de midi que tu es si pressé, en vérité tu peux attendre tranquillement, car il nous reste encore trois bonnes heures ni plus ni moins. Je ne me trompe jamais dans mes calculs. » Je lui dis : « Par Allah sur toi ! épargne-moi tous ces discours, car tu m'as mis le foie en miettes ! »

Alors il reprit son rasoir, et se mit à le repasser comme il avait fait auparavant, et recommença à me raser un peu la tête ; mais il ne put s'empêcher de continuer de parler et me dit : « Je suis bien peiné de ton impatience ; et si tu voulais m'en révéler la cause cela te serait un bien et un profit. Car tu sais maintenant combien ton défunt père me tenait en estime, et qu'il n'entreprenait jamais rien sans me consulter. » Je vis alors qu'il n'y avait plus pour moi de moyen de délivrance et je pensai en mon âme : « Voici qu'approche déjà le temps de la prière, et il faut que je sois chez la jeune femme, sinon ce sera trop tard et à peine serai-je là que les gens auront terminé la prière et sortiront des mosquées. Et tout alors serait perdu pour moi ! » Je dis donc au barbier : « Abrège enfin, et loin de toi toutes ces paroles vaines et cette curiosité indiscrète ! Je suis, si tu veux absolument le savoir, obligé de me rendre auprès d'un de mes amis pour une pressante invitation à un festin ! »

À ces mots d'invitation et de festin, le barbier me dit : « Qu'Allah te bénisse ! et que ce jour te soit plein de prospérité ! car justement tu viens de me faire souvenir que j'ai invité chez moi, pour aujourd'hui, plusieurs de mes amis, et que

j'ai complètement oublié de leur préparer le repas. J'y pense seulement en ce moment où c'est déjà trop tard ! » Alors je lui dis : « Ne te préoccupe point de ce retard, j'y vais remédier tout de suite. Du moment que je ne mange point moi-même à la maison et que je suis invité à un festin, je veux bien te donner tout ce que j'ai chez moi de mets, de vivres et de boissons, mais à la condition que tout de suite tu mettes un terme à toute cette affaire et que tu achèves vite de me raser la tête ! » Il me répondit : « Puisse Allah te combler de ses dons, et qu'il te le rende un jour en bénédictions ! Mais, ô mon maître, aie la bonté de m'énumérer un peu les choses dont tu veux me gratifier, pour que je les connaisse ! » Je lui dis : « J'ai à ta disposition cinq marmites remplies de toutes sortes de choses délicieuses : aubergines et courges farcies, feuilles de vigne farcies et assaisonnées au citron, boulettes soufflées au blé concassé et à la viande écrasée, du riz aux tomates avec des petits morceaux de filet de mouton, du ragoût aux petits oignons ; de plus j'ai dix poulets rôtis, et un mouton grillé ; puis deux grands plateaux, l'un de kenafa[77] et l'autre de pâtisserie au fromage doux et au miel ; des fruits de toutes sortes : des concombres, des melons, des pommes, des limons et des dattes fraîches, et bien d'autres encore ! » Il me dit alors : « Fais donc apporter tout cela en ma présence, que je voie ! » Et moi, je fis apporter toutes ces choses, et il les examina et goûta à chaque chose, et il me dit : « Ta générosité est une grande générosité. Mais il manque les boissons ! » Je lui dis : « J'ai cela ! » Il me dit : « Fais apporter cela ! » Et je fis apporter six pots remplis de

---

[77] *Kenafa :* pour la description de cette pâtisserie fameuse en Orient, voir, précédemment, l'histoire de Hassan Badreddine.

six espèces de boissons, et il goûta à chacune et me dit : « Puisse Allah te munir de toutes ses grâces ! Que ton âme est généreuse ! Mais il manque l'encens, le benjoin et les parfums à brûler dans la salle, et aussi l'eau de roses et l'eau de fleurs d'oranger pour en asperger mes hôtes ! » Je lui fis donc apporter une cassette remplie d'ambre gris, de bois d'aloès, de nadd, de musc, d'encens et de benjoin, le tout valant plus de cinquante dinars d'or ; et je n'oubliai pas non plus des essences aromatiques et les aspersoirs d'argent contenant les eaux de senteur. Et comme le temps était devenu aussi étroit que l'était ma poitrine, je dis au barbier : « Prends tout cela ! mais finis de me raser toute la tête, par la vie de Mohammad, – que sur lui soient la prière et la paix d'Allah ! » Le barbier me dit alors : « Par Allah ! je ne prendrai point cette cassette avant de l'ouvrir et d'en voir tout le contenu ! » Alors j'ordonnai à mon jeune serviteur d'ouvrir la cassette, et le barbier laissa de côté son astrolabe, et s'accroupit par terre et se mit à manipuler tous les parfums, encens, benjoin, musc, ambre gris, bois d'aloès qui étaient dans la cassette, et il les reniflait l'un après l'autre et avec tant de lenteur et de temporisation que je sentis mon âme sur le point de délaisser mon corps. Après cela il se leva et me remercia et prit son rasoir et se mit en demeure de continuer à me raser la tête. Mais à peine avait-il commencé qu'il s'arrêta net et me dit :

« Par Allah ! » ô mon enfant, je ne sais trop qui de vous deux je dois bénir et louer aujourd'hui, de toi ou de ton défunt père ! Car, en vérité, le festin que je dois donner chez moi est tout entier dû à ton initiative généreuse et à tes dons magnanimes. Mais te le dirais-je ? Je n'ai vraiment chez moi comme invités que des personnes peu dignes de tout ce festin somptueux, car ce sont comme moi des gens de différents métiers. Mais ils sont délicieux et pleins d'intérêt par leur

personne. Et, s'il faut te les énumérer, ce sont : d'abord l'admirable Zeïtoun, le masseur du hammam ; le gai et plaisant Salih, vendeur de pois chiches torréfiés et concassés ; Hâoukal, le vendeur de fèves fermentées ; Hakraschat, le vendeur de légumes ; Hamid, le balayeur de fumier ; et enfin, Hakaresch, le vendeur de lait caillé !

» Tous ces amis que j'ai invités, pas plus que moi, ton serviteur, ne sont ni des bavards, ni d'indiscrets curieux ; mais ce sont de fort bons vivants qui chassent toute mélancolie. Le moindre d'entre eux a plus de valeur, à mes yeux, que le roi le plus puissant. Sache, en effet, que chacun d'eux est réputé dans toute la ville de Baghdad pour une danse et une chanson différente. Et si cela te fait plaisir, je vais te danser et chanter la danse et la chanson de chacun d'eux.

» Ainsi regarde-moi et vois bien ! Voici la danse de mon ami Zeïtoun, le masseur ! La voilà ! » Quant à sa chanson, la voici :

« Elle est gentille, mon amie, et l'agneau le plus doux n'égale en rien sa douceur ! Je l'aime avec brûlure ! Et elle aussi ! Et tellement m'aime-t-elle qu'à peine loin d'elle pour un instant, je la vois accourir et se jeter sur ma couche !

Elle est gentille, mon amie, et l'agneau le plus doux n'égale en rien sa douceur ! »

» Mais, ô mon maître, continua le barbier, pour ce qui est de mon ami Hamid le balayeur d'ordures, voici sa danse !... Tu vois comme elle est suggestive et pleine de science et de gaieté ! Mais quant à sa chanson, la voici :

« Ma femme ! elle est avare ! et, à l'écouter, je mourrais de faim !

Ma femme ! elle est avare ! et à l'écouter, dans ma maison pour toujours je m'enfermerais !

Ma femme ! le pain, elle le cache dans l'armoire ! Mais si je ne mange point de pain, et comme elle est laide à faire fuir un nègre au nez aplati, il me faudra bientôt me châtrer pour toujours ! »

Puis le barbier, sans me donner le temps de faire un signe de protestation, imita toutes les danses de ses amis, et chanta toutes leurs chansons. Puis il me dit : « Voici ce que peuvent faire mes amis à moi. Si donc tu voulais bien rire, je te conseille dans ton intérêt et pour notre plaisir à tous, de venir chez moi faire partie de notre compagnie, et de laisser là les amis chez lesquels tu m'as dit avoir l'intention de te rendre. Car je vois que tu as encore sur la figure des traces de fatigue, et tu relèves de maladie ; et il est possible que tu rencontres parmi tes amis des individus amateurs de vains discours et ennuyeux parleurs et indiscrets curieux ; et ils te feront retomber dans une maladie bien plus grave que la première ! »

Alors je dis au barbier : « Pour aujourd'hui il ne m'est guère possible d'accepter ton invitation, mais ce sera pour un autre jour ! » Il me répondit : « La chose qui est la plus avantageuse pour toi, je te le répète, est de hâter le moment de ta visite chez moi, et de venir sans retard goûter toute l'urbanité de mes amis et profiter de leurs admirables qualités. Et ainsi tu agiras selon le dire du poète :

« Ami, ne diffère jamais de profiter de la jouissance qui s'offre, et ne remets jamais au lendemain la volupté qui passe ! Car la volupté ne passe pas tous les jours et la jouissance à tes lèvres tous les jours n'offre point ses lèvres. Sache que la fortune est femme et, comme la femme, varie ! »

Alors, devant toutes ces harangues et tous ces bavardages, je ne pus m'empêcher de rire mais, avec le cœur tout bourré de pesante fureur ; puis je lui dis : « Maintenant je t'ordonne de terminer l'opération pour laquelle je t'ai fait venir, et de me laisser m'en aller sur la voie d'Allah et sous sa sainte protection ; et de ton côté tu t'en iras retrouver tes amis qui, à l'heure actuelle, doivent t'attendre avec impatience ! » Il me répondit : « Mais pourquoi refuses-tu ? En vérité, je ne te demande qu'une chose : me laisser te faire faire la connaissance de mes amis, ces délicieux compagnons, qui sont loin d'être des gens indiscrets, car je t'assure qu'une fois que tu les auras vus tu ne voudras plus en fréquenter d'autres, et tu délaisseras tes amis de l'heure actuelle ! » Je lui dis : « Qu'Allah augmente encore davantage le bonheur que tu éprouves de leur amitié ! Et, d'ailleurs, je te promets qu'un jour je les inviterai moi-même à venir à un festin que je donnerai spécialement pour eux ! »

Alors ce maudit barbier consentit à être de mon avis, mais me dit : « Du moment que je vois que tu préfères tout de même pour aujourd'hui le festin de tes amis et leur société à la société de mes amis, aie donc assez de patience pour attendre que je coure porter chez moi tous ces vivres que je dois à ta générosité ; je les mettrai sur la nappe devant mes invités, et, comme mes amis n'auront point la sottise de se scandaliser si je les laisse seuls faire honneur à ma nappe, je leur dirai de n'avoir ni à compter sur moi ni à attendre mon

retour ; et tout de suite je reviendrai te rejoindre, et je t'accompagnerai où que tu désires aller ! » – Alors je m'écriai : « Oh ! le Très-Haut le Tout-Puissant ! Ô homme, va donc enfin retrouver tes amis et réjouis-toi avec eux dans l'épanouissement, et laisse-moi m'en aller retrouver mes amis qui doivent attendre mon arrivée pour justement cette heure-ci ! » Et le barbier me dit : « Ah non ! jamais je ne consentirai à te laisser aller seul ! » Je lui répondis, en faisant de grands efforts sur moi-même pour ne pas l'insulter : « Mais sache enfin que l'endroit où je vais ne peut être visité que par moi seul ! » Il me dit : « Alors je comprends ! je pense que tu as un rendez-vous avec une femme ! Car, sans cela, tu me prendrais avec toi. Et pourtant sache que je mérite cet honneur plus que n'importe qui au monde, et qu'en plus je te serai d'une très grande aide pour tout ce que tu voudras faire. Et puis j'ai bien peur que cette femme ne soit une perfide étrangère. Alors, malheur à toi si tu es tout seul ! Tu y laisseras certes ton âme ! Car cette ville de Baghdad ne se prête guère à ces sortes de rendez-vous, oh ! pas du tout ! Et surtout depuis que nous avons ce nouveau gouverneur qui est d'une terrible rigueur pour ces sortes de choses ; car on dit qu'il est sans zebb ni œufs, et que c'est par haine et jalousie qu'il punit si sévèrement ces sortes d'aventures ! »

À ces paroles, je ne pus plus tenir en place, et je m'écriai avec violence : « Ô toi le plus maudit d'entre les perfides et les bourreaux ! vas-tu, oui ou non, mettre un terme à tous ces bavardages dont tu m'assommes ?… » Alors le barbier consentit à se taire un bon moment pendant lequel il reprit son rasoir et enfin acheva de me raser toute la tête. Mais tout cela avait fait que le temps de la prière de midi était venu ; et même la prière devait être déjà assez avancée et on devait être au sermon.

Alors je lui dis, pour pouvoir le faire déguerpir : « Va chez tes amis leur porter tous ces mets et toutes ces boissons ; et moi, je te promets d'attendre ton retour pour que tu puisses m'accompagner à ce rendez-vous ! » Et j'insistai beaucoup pour le décider. Alors il me dit : « Je vois bien que tu veux me circonvenir pour te débarrasser de moi et t'en aller seul. Mais je te préviens que, ce faisant, tu te jettes dans des calamités dont tu ne pourras plus trouver l'issue ni te délivrer. Je te conjure donc, dans ton intérêt, de ne point quitter cet endroit avant que je ne revienne te prendre et t'accompagner pour savoir comment va se terminer ton aventure ! » Je lui dis : « Oui ! mais par Allah ! ne sois pas trop lent à revenir ! »

Alors le barbier me pria de l'aider à mettre sur son dos toutes les choses que je lui avais données, et sur sa tête les deux grands plateaux de pâtisseries, et, tout chargé, il sortit de chez moi. Mais, le maudit ! à peine était-il dehors qu'il appela deux portefaix, leur remit sa charge, leur dit de porter le tout chez lui à tel endroit ; et lui-même s'embusqua dans une ruelle obscure, à attendre ma sortie.

Quant à moi, immédiatement je me levai, je me lavai le plus vite possible, et je m'habillai de mes plus beaux habits et je sortis de ma maison. Et à l'instant même j'entendis la voix des muezzins sur les minarets qui appelaient les croyants à la prière de midi en ce jour saint du vendredi :

Bismillahi'rrahmani'rrahim ! Au nom d'Allah, le Clément-sans-bornes, le Miséricordieux !

La louange à Allah, Maître des humains, le Clément, le Miséricordieux !

Suprême souverain, Arbitre absolu au jour de la Rétribution,

C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours !

Dirige-nous dans le sentier droit,

Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits. Non pas de ceux qui ont encouru ta colère, ni de ceux qui sont dans l'égarement !

Une fois hors de chez moi, je me dirigeai en toute hâte vers la maison de l'adolescente. Lorsque je fus arrivé à la porte du kâdi, je me retournai par hasard et je vis le maudit barbier à l'entrée de la ruelle. Alors, comme la porte de la maison était entr'ouverte pour moi, je me précipitai à l'intérieur et fermai vivement la porte. Et je vis dans la cour la vieille femme, qui me conduisit aussitôt à l'étage supérieur, où se trouvait l'adolescente.

Mais à peine étais-je entré que nous entendîmes des gens arriver dans la rue : c'était le kâdi, père de la jeune femme, et sa suite, qui revenaient de la prière. Et je vis, dans la rue, le barbier qui était debout et qui m'attendait. Quant au kâdi, la jeune femme me tranquillisa et me dit que son père ne la visitait que rarement, et que, d'ailleurs, il y avait toujours pour moi un moyen de ne pas être aperçu.

Mais, pour mon malheur, Allah voulut qu'il se produisît un incident qui me devait être fatal. En effet, il y eut cette coïncidence que justement ce jour-là une des jeunes esclaves du kâdi avait mérité un châtiment. Et le kâdi, à peine rentré, se mit à donner la bastonnade à cette jeune esclave, et il devait lui fouetter très fort le derrière, car elle se mit à pousser des hurlements de travers ; et alors l'un des nègres de la maison entra pour essayer d'intercéder pour elle, et le kâdi furieux lui tomba dessus à coups de verges ; et ce nègre se

mit aussi à hurler. Il y eut alors un tel tumulte que toute la rue fut mise en émoi, et le barbier de malheur crut que c'était moi qui étais pris et châtié et qui poussais ces cris. Alors il se mit à pousser des cris lugubres, à déchirer ses vêtements, à se couvrir la tête de poussière, et à implorer le secours des passants qui commençaient à se rassembler autour de lui. Et il pleurait et disait : « On vient d'assassiner mon maître dans la maison du kâdi ! » Puis, tout en criant, il courut chez moi suivi de toute une foule et prévint de la chose tous les gens de la maison et mes serviteurs, qui aussitôt s'armèrent de bâtons et accoururent vers la maison du kâdi en vociférant et en s'excitant mutuellement. Et ils arrivèrent tous, et le barbier à leur tête, qui continuait à se déchirer les habits et à crier à tue-tête, devant la porte du kâdi, là où j'étais moi-même. Lorsque le kâdi entendit tout ce tumulte devant sa maison, il regarda par la fenêtre et vit tout ce monde d'énergumènes qui frappaient contre la porte avec leurs bâtons. Alors, trouvant que la chose était par trop grave, il descendit et ouvrit la porte et s'écria : « Ô bonnes gens, qu'y a-t-il donc ? » Et mes serviteurs lui crièrent : « C'est toi qui as tué notre maître ! » Il leur dit : « Mais qui donc est votre maître et qu'a-t-il donc commis pour que je l'aie tué ?... »

— Mais à ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin, et se tut discrètement.

Mais lorsque fut la trentième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô roi fortuné, que le kâdi, étonné, leur dit : « Et qu'a-t-il donc commis, votre maître, pour que je l'aie tué ? Et que vient-il faire au milieu de vous, ce barbier qui crie et qui se démène comme un âne ? » Alors le barbier s'écria : « C'est toi qui, il y a un moment, avais assommé mon maître à coups de bâton, alors que j'étais dans la rue et que j'entendais ses cris ! » Le kâdi répondit : « Mais qui donc est ton maître ? D'où vient-il ? Où va-t-il ? Qui a pu l'introduire ici ? Et qu'a-t-il fait pour mériter des coups de bâton ? » Le barbier dit : « Ô kâdi de malheur, ne fais donc pas le rusé, car je connais toute l'histoire, la cause de l'entrée de mon maître dans ta maison et tous les détails de la chose. Je sais, en effet, et je veux maintenant que tout le monde le sache, que ta fille est éprise de mon maître et que mon maître le lui rend bien ! Et je l'ai accompagné moi-même jusqu'ici. Et alors, toi, tu l'as surpris dans le lit avec ta fille et tu l'as assommé à coups de bâton, aidé de tes serviteurs. Or, de ce pas, je vais t'obliger à venir avec moi chez notre seul juge, le khalifat, à moins que tu ne préfères nous rendre sur-le-champ notre maître, et le dédommager des mauvais traitements que tu lui as fait subir, et nous le livrer sain et sauf, à moi et à ses parents. Sans quoi, je vais être forcé d'entrer dans ta maison par la force et de le délivrer moi-même. Hâte-toi donc de nous le rendre ! »

À ces paroles, le kâdi fut interloqué et plein de confusion et accablé de honte devant tous les assistants qui écoutaient.

Mais il dit tout de même au barbier : « Si tu n'es point un menteur, tu n'as qu'à entrer toi-même dans ma maison, je te le permets, et à le chercher partout pour le délivrer ! » Alors le barbier se précipita dans la maison.

Quant à moi qui assistais de la fenêtre, derrière le treillis de bois, à cette scène, lorsque je vis que le barbier s'était précipité dans la maison à ma recherche, je voulus m'enfuir. Mais j'eus beau chercher une issue, il n'y en avait pas à ma portée qui pût ne pas être aperçue par les gens de la maison ou qui ne fût pas à la portée du barbier. Je trouvai alors, dans une des chambres où je cherchais une issue, un grand coffre vide en bois, et je me hâtai d'y entrer me cacher, et je refermai le couvercle sur moi, et je coupai ma respiration.

Pour le barbier, lorsqu'il eut fureté dans toute la maison, il finit par entrer dans la chambre, dut regarder à droite et à gauche et apercevoir le coffre. Alors, le maudit, sans rien dire, comprit que j'étais là-dedans, prit le coffre, le chargea sur sa tête et l'emporta ; et il gagna la sortie au plus vite, pendant que je me sentais mourir d'épouvante. Mais, par la force de la fatalité, pendant qu'il me portait, la populace amassée voulut voir ce qu'il y avait dans le coffre, et tout à coup, le couvercle fut enlevé. Alors ne pouvant souffrir la honte et les huées, je me levai précipitamment et je sautai à terre, mais si vite que je me cassai la jambe. Et c'est depuis ce temps que je suis boiteux. Mais, pour le moment, je ne songeais qu'à fuir et à me cacher ; et, comme je trouvais là une foule extraordinaire, je me mis à lui lancer des poignées d'or ; et je profitai de l'empressement de tous ces gens à ramasser l'or pour me dérober et courir à toute vitesse. Je me mis ainsi à parcourir une grande partie des rues les plus obscures de Baghdad. Mais combien ne fus-je point terrifié lorsque je vis soudain le barbier derrière moi et que j'entendis

crier à haute voix : « Ô bonnes gens ! Grâces à Allah, j'ai retrouvé mon maître ! On a voulu me frapper dans mon affection pour mon maître ! Mais Allah n'a point permis le triomphe des méchants et me les a fait vaincre et m'a désigné pour le sauver d'entre leurs mains ! » Puis il me dit en courant derrière moi : « Ô mon maître, tu vois combien tu as mal fait d'agir avec impatience et de ne point écouter mes conseils. Et sans le secours d'Allah, qui m'a suscité pour ta délivrance, tu aurais subi le pire traitement et on t'aurait abîmé pour toujours ! Demande donc à Allah de me conserver pour que je sois toute ma vie à ton service, et que je sois pour toi un guide perspicace, car, tu l'as constaté, tu as l'esprit faible, emporté, et tu es un peu sot ! Mais, seigneur, où cours-tu ainsi ? Attends-moi ! » Alors, moi, ne sachant plus comment me sauver de ce barbier, si ce n'est par la mort, je m'arrêtai et lui dis : « Ô barbier, ne t'a-t-il point suffi de me réduire en l'état où je suis ! Veux-tu donc ma mort ? »

Mais, comme je finissais de lui parler, je vis juste en face de moi, dans le souk, la boutique ouverte d'un marchand que je connaissais. Je me précipitai dans l'intérieur de la boutique et priai le propriétaire d'empêcher ce maudit d'entrer derrière moi. Et il put l'en empêcher en lui montrant un énorme gourdin et en lui faisant des yeux terribles. Mais le barbier ne partit qu'en maudissant le marchand, le père et le grand-père du marchand, et en lui disant toutes les injures qu'il connaissait.

Le marchand alors me questionna, et je lui racontai mon histoire avec ce barbier, et le priai de me laisser dans la boutique jusqu'à la guérison de ma jambe ; car je ne voulais plus retourner dans ma maison, de peur d'être hanté tout le temps par le barbier dont la figure m'était plus insupportable que la pire calamité. Puis, immédiatement après ma guéri-

son, je pris tout l'argent que je possédais ; puis je fis venir les témoins et fis un testament par lequel je léguais à mes parents tout le restant de ma fortune, mes biens et mes propriétés, mais à leur revenir seulement après ma mort ; et je nommai un homme sûr comme intendant pour veiller sur tout cela, et le chargeai de bien traiter tous les miens, grands et petits. Et, pour en finir définitivement avec ce barbier, je résolus de quitter Baghdad, ma ville, et d'aller dans un endroit où je ne risquerais plus de me trouver face à face avec mon ennemi.

Je partis donc de Baghdad et ne cessai de voyager jusqu'à ce que je fusse arrivé dans ce pays-ci, où je crus avoir réussi à me débarrasser de mon persécuteur. Mais ce fut peine perdue, puisque je viens, ô mes seigneurs, de le trouver ici, au milieu de vous autres, à ce festin où vous m'aviez invité !

Aussi vous pensez bien que je ne puis plus avoir de tranquillité avant que j'aie quitté ce pays comme je quittai l'autre, et tout cela à cause de ce maudit, de ce pervers, de ce barbier assassin qu'Allah confonde, lui, sa famille et toute sa postérité ! »

— Lorsque le jeune boiteux, continua le tailleur devant le roi de la Chine, eut prononcé ces mots, il se leva tout jaune de teint, nous souhaita la paix et sortit sans que nous eussions pu l'en empêcher.

Quant à nous tous, à cette histoire surprenante, nous regardâmes le barbier, qui se tenait silencieux et les yeux baissés, et nous lui dîmes : « Mais trouves-tu que le jeune homme ait dit la vérité ? Et, dans ce cas, pourquoi as-tu agi de la sorte et lui as-tu occasionné tous ces malheurs ? » Alors

le barbier leva la tête et nous dit : « Par Allah ! c'est bien en connaissance de cause que j'ai agi, et je l'ai fait pour lui éviter de pires calamités car, sans moi, il était indubitablement perdu. Il n'a donc qu'à remercier Allah et à me remercier de ce qu'il ait perdu seulement l'usage de sa jambe au lieu de se perdre entièrement. Quant à vous autres, mes seigneurs, pour que vous ayez la preuve que je ne suis ni un bavard, ni un indiscret, ni semblable d'aucune manière à l'un quelconque de mes six frères, et pour vous démontrer que je suis un homme utile et bien avisé, et surtout très silencieux, je vais vous raconter mon histoire, et vous jugerez ! »

Sur ces paroles, nous tous, continua le tailleur, nous écoutâmes en silence cette histoire du barbier :

HISTOIRES DU BARBIER DE BAGHDAD ET DE SES SIX FRÈRES

(Racontées par le barbier et rapportées par le tailleur)

HISTOIRE DU BARBIER

Le barbier dit :

« Sachez donc, ô mes maîtres, que je vivais à Baghdad sous le règne de l'émir des Croyants, El Montasser Billah[78]. On vivait heureux sous son pouvoir, car il aimait les pauvres et les petits, et la société des savants, des sages et des poètes.

Or, un jour d'entre les jours, le khalifat eut à se plaindre de dix individus qui habitaient non loin de la ville, et il ordonna au gouverneur-lieutenant de lui chercher ces dix individus. Et le destin voulut que, juste au moment où on leur faisait traverser le Tigre en barque, je fusse sur la rive du fleuve. Et je vis ces hommes dans la barque et je me dis en moi-même : « Sûr ! ces hommes se sont donné rendez-vous dans cette barque pour y passer toute la journée à s'amuser, à manger et à boire. Aussi il faut absolument que je sois leur invité et fasse partie du festin ! »

---

[78] *Montasser Billah* ou le Victorieux-avec-l'aide-d'Allah.

Je m'approchai alors de l'eau et, sans dire un mot, moi le Silencieux, je sautai dans la barque et me mêlai à tous ceux-là. Mais soudain je vis arriver les gardes du wali, qui se saisirent d'eux, leur mirent à chacun un carcan au cou et des chaînes aux mains, et finirent par se saisir aussi de moi et me mettre également un carcan au cou et des chaînes aux mains. Tout cela ! et je ne soufflai pas un mot et n'articulai pas une parole : ce vous est une preuve, mes seigneurs, de ma fermeté de caractère et de mon peu de loquacité. Je me laissai donc faire sans protester, et me vis conduit avec les dix individus jusqu'entre les mains de l'émir des Croyants, le khalifat Montasser Billah.

À notre vue, le khalifat appela son porte-glaive et lui dit : « Coupe immédiatement la tête à ces dix scélérats ! » Alors le porte-glaive nous rangea tous dans la cour, à la file, sous les yeux du khalifat, et, levant son glaive, il frappa la première tête et la fit sauter, puis la deuxième et la troisième et jusqu'à la dixième. Mais lorsqu'il arriva à moi, le nombre des têtes coupées était dix et il n'avait pas d'ordre d'en couper davantage. Il s'arrêta donc et dit au khalifat que son ordre était exécuté. Alors le khalifat se tourna et me vit encore debout et s'écria : « Ô porte-glaive, je t'ai ordonné de couper la tête aux dix scélérats ! Comment se fait-il que le dixième ait été épargné par toi ? » Le porte-glaive répondit : « Par les grâces d'Allah sur toi et par les tiennes sur nous ! J'ai coupé dix têtes ! » Il répondit : « Voyons ! compte-les un peu devant moi ! » On les compta et on trouva en effet le nombre de dix. Alors le khalifat me regarda et me dit : « Mais qui es-tu donc, toi ? et que fais-tu ici au milieu de ces amateurs de sang ? » Alors moi, ô mes maîtres, et alors seulement, devant cette question de l'émir des Croyants, je me décidai à parler. Je lui dis : « Ô émir des Croyants ! C'est moi qui suis le cheikh surnommé El-Samet à cause de mon peu de loquacité.

De sagesse il y a beaucoup chez moi ; mais, pour ce qui est de la droiture de mon jugement, de la gravité de mes paroles, de l'excellence de ma raison, de la finesse de mon intelligence, de mon peu de verbiage, je ne t'en dirai rien, car ces qualités en moi sont infinies. Quant à mon métier, c'est la coiffure. Et je suis l'un des sept fils de mon père, et mes six frères sont tous vivants. Mais voici l'aventure ! Ce matin même, je me promenais le long du Tigre ; je vis ces dix individus-là qui sautaient dans une barque ; et je me mêlai à eux et je descendis avec eux et je crus qu'ils étaient conviés à un festin sur l'eau. Mais à peine arrivés à l'autre rive, je m'aperçus que je me trouvais au milieu de criminels ; car je vis les gardes nous assaillir et nous mettre le carcan au cou. Et moi, quoique étranger à ces gens, je ne voulus point parler, ni protester, et cela à cause de mon excès de fermeté habituelle et de mon peu de loquacité.

Je fus donc conduit avec tous ceux-là entre tes mains, ô émir des Croyants. Et tu ordonnas que l'on coupât la tête à ces dix criminels, et je restai seul entre les mains du porte-glaive ; et, malgré tout, je ne dis pas un mot. Je trouve, moi, que cela est du courage et de la fermeté bien considérable. Et, d'ailleurs, rien que ce seul acte de me faire spontanément l'associé de dix inconnus, à lui seul est le plus grand acte de bravoure que je sache. Mais ne sois point étonné de mon action, ô émir des Croyants, car toute ma vie j'ai toujours agi de la sorte en obligeant des inconnus ! »

Lorsque le khalifat entendit mes paroles et apprit ainsi que j'étais plein de courage et de virilité, aimant le silence et la gravité, détestant la curiosité et l'indiscrétion quoi qu'en ait pu dire ce jeune boiteux qui était là tout à l'heure, ce jeune boiteux que j'ai sauvé de toutes sortes de calamités, il me dit : « Ô vénérable cheikh, barbier spirituel et grave ! dis-

moi un peu, et tes frères les six ?… Sont-ils comme toi ? Ont-ils en eux autant de sagesse, de science et de discrétion ? » Je répondis : « Qu'Allah m'en préserve ! Combien loin de moi ils sont situés ! Ô émir des Croyants, en vérité tu viens de m'affliger d'un grand blâme en me comparant à ces six fous qui n'ont rien de commun avec moi, ni de près ni de loin. Car, à cause de leur bavardage insensé et de leur indiscrétion et de leur poltronnerie, ils s'attirèrent bien des misères et, chacun d'eux, une difformité physique ; contrairement à moi, qui suis sain et complet de corps et d'esprit. En effet, le premier de mes frères est boiteux ; le second, est borgne ; le troisième, brèche-dent ; le quatrième, aveugle ; le cinquième a les oreilles coupées et le nez coupé ; et le sixième les lèvres fendues !

Mais, ô émir des Croyants, ne crois point que j'exagère les défauts de mes frères et mes qualités. Car, si je te racontais leur histoire, tu verrais combien je suis différent d'eux tous. Et comme leur histoire est infiniment suggestive, je vais, sans plus tarder, te la raconter :

HISTOIRE DE BACBOUK, LE PREMIER FRÈRE DU BARBIER

« Ainsi ! sache, ô commandeur des Croyants, que le plus âgé de mes frères, le devenu boiteux, s'appelait El-Bacbouk, ainsi nommé parce que, lorsqu'il se mettait à bavarder, l'on croyait entendre le glou-glou d'une cruche. De son métier, il était tailleur à Baghdad.

Il exerçait son métier de tailleur dans une petite boutique qu'il avait louée d'un homme très farci d'argent et de richesses. Cet homme habitait au haut de la maison même où était située la boutique de mon frère Bacbouk ; et, tout à fait dans le bas de la maison, il y avait un moulin où habitait un meunier et aussi le bœuf du meunier.

Un jour donc que mon frère Bacbouk était assis à coudre dans sa boutique, soudain, en levant la tête, il aperçut au-dessus de lui, à la lucarne supérieure, une femme comme la lune à son lever, et qui s'amusait à regarder les passants. C'était l'épouse du propriétaire de la maison. À sa vue, mon frère Bacbouk sentit son cœur s'éprendre passionnément, et il lui fut impossible de coudre ou de faire autre chose que de regarder la lucarne ; et ce jour-là il resta ainsi hébété et en contemplation jusqu'au soir. Et le lendemain matin, dès le point du jour, il se remit à sa place et, tout en causant un peu, il levait la tête vers la lucarne et, à chaque point qu'il faisait avec l'aiguille, il se piquait les doigts, car chaque fois il dirigeait son regard vers la lucarne. Il resta dans cet état pendant plusieurs jours durant lesquels il ne travailla et ne fit d'ouvrage même pas pour un drachme.

Quant à l'adolescente, elle comprit tout de suite les sentiments de Bacbouk mon frère, et résolut de les mettre à profit de toute manière et de s'en divertir beaucoup. Un jour donc que mon frère était encore plus hébété que d'habitude, elle lui jeta un regard rieur qui aussitôt transperça Bacbouk ; et Bacbouk regarda l'adolescente, mais si drôlement qu'elle rentra aussitôt pour rire tout à son aise. Et le sot Bacbouk fut au comble de la joie, ce jour-là, en pensant combien on l'avait regardé avantageusement.

Aussi, le lendemain, Bacbouk ne fut point considérablement étonné en voyant venir dans sa boutique, avec, sous le bras, une belle pièce d'étoffe recouverte d'un foulard de soie, le propriétaire de la maison, qui lui dit : « Je t'apporte une pièce d'étoffe pour que tu m'en tailles des chemises. » Alors Bacbouk ne douta plus que le propriétaire ne fût envoyé par son épouse, et il lui dit : « Sur mon œil et sur ma tête ! ce soir même les chemises seront prêtes. » En effet, mon frère se mit à travailler avec tant d'activité, se privant même de toute nourriture, que le soir, à l'arrivée du propriétaire, les chemises, au nombre de vingt, étaient taillées et cousues et pliées dans le foulard de soie. Et le propriétaire demanda : « Combien dois-je te payer ? » Mais juste à ce moment, à la lucarne furtivement apparut la jeune femme qui lança une œillade à Bacbouk et lui fit signe avec les sourcils de ne point accepter de rémunération. Et mon frère ne voulut rien accepter du propriétaire, quoiqu'il fût en ce moment dans une très grande gêne et qu'une seule obole lui eût été d'un grand secours. Mais il s'estima fort heureux de travailler et d'obliger le mari pour l'amour et les beaux yeux de l'épouse.

Mais cela n'était que le commencement des tribulations de ce Bacbouk de folie. En effet, le lendemain à l'aube, le propriétaire vint avec, sous le bras, une nouvelle pièce d'étoffe et dit à mon frère : « Voici ! Chez moi on m'a dit qu'il fallait que j'eusse des caleçons neufs pour les porter en même temps que mes chemises neuves. Et je t'apporte une nouvelle pièce pour que tu m'en tailles des caleçons. Et qu'ils soient bien amples ! et n'épargne point les plis ni l'étoffe ! » Mon frère répondit : « J'écoute et j'obéis ! » Et il fut durant trois jours entiers à l'ouvrage, et il ne prenait comme nourriture que le strict nécessaire, afin de ne pas perdre de temps, et surtout parce qu'il n'avait plus un seul drachme d'argent pour s'acheter le nécessaire. Lorsqu'il eut

fini de travailler les caleçons, il les plia dans le grand foulard et, tout heureux et ne se possédant plus de joie, il monta lui-même les porter au propriétaire.

Il est superflu de te dire, ô commandeur des Croyants, que la jeune femme s'était entendue avec son mari pour se moquer de mon benêt de frère et pour lui faire les tours les plus surprenants. En effet, lorsque mon frère eut remis au propriétaire les caleçons neufs, le propriétaire fit mine de vouloir le payer. Mais aussitôt, dans l'embrasure de la porte, la jolie tête de la femme apparut, ses yeux lui sourirent et ses sourcils lui firent signe de refuser. Et Bacbouk se refusa absolument à recevoir n'importe quoi du mari. Alors le mari s'absenta un instant pour rejoindre son épouse, qui avait disparu, et revint bientôt auprès de mon frère et lui dit : « Moi et mon épouse avons résolu pour reconnaître tes bons services, de te donner en mariage notre esclave blanche, qui est très belle et très gentille ; et, de la sorte, tu seras de la maison ! » Et mon Bacbouk pensa aussitôt que c'était là une excellente ruse de la jeune femme pour lui procurer ses entrées libres dans la maison, et il accepta aussitôt ; et aussitôt on fit venir la jeune esclave et on la maria avec mon frère Bacbouk.

Lorsque, le soir venu, Bacbouk voulut s'approcher de l'esclave blanche, elle lui dit : « Non, non ! pas ce soir ! » Et il ne put, malgré tout son désir, prendre même un baiser de la jolie esclave.

Or, pour l'occasion, comme Bacbouk logeait d'ordinaire dans la boutique, on lui dit de dormir, ce soir-là, dans le moulin situé dans le bas de la maison pour qu'ils eussent plus de place, lui et sa nouvelle épouse. Et, après le refus de copulation de l'esclave qui était remontée chez sa maîtresse,

Bacbouk fut obligé de se coucher tout seul. Mais, le matin, à l'aube, comme il dormait encore, soudain entra le meunier, qui disait à voix haute : « Ce bœuf ! il y a déjà quelque temps qu'il est au repos. Aussi je vais tout de suite l'atteler au moulin pour lui faire moudre le blé qui s'amasse en quantité considérable ! Les clients attendent que je leur livre la farine. » Il s'approcha alors de mon frère en faisant semblant de le prendre pour le bœuf et lui dit : « Allons ! paresseux, lève-toi que je t'attelle ! » Et mon frère Bacbouk ne voulut point parler et se laissa prendre et atteler au moulin. Le meunier l'attacha par le milieu du corps au mât du moulin et, lui assénant un grand coup de fouet, lui cria : « Yallah ! » Lorsqu'il eut reçu le coup, Bacbouk ne put s'empêcher de beugler comme un bœuf. Et le meunier continua à lui donner de grands coups de fouet et à lui faire tourner le moulin pendant longtemps ; et mon frère beuglait absolument comme un bœuf et reniflait sous les coups.

Mais bientôt vint le propriétaire qui le vit, dans cet état, en train de tourner le moulin et de recevoir des coups. Et il alla aussitôt prévenir son épouse qui dépêcha vers mon frère la jeune esclave ; et elle le délia du moulin et lui dit avec beaucoup de compassion dans la voix : « Ma maîtresse me charge de te dire qu'elle vient d'apprendre les mauvais traitements qu'on t'a fait subir, et qu'elle est très peinée de la chose, et que nous tous nous prenons part à tes souffrances. » Mais le malheureux Bacbouk avait reçu tant de coups et était tellement recru qu'il ne put articuler un seul mot de réponse.

Pendant qu'il était dans cet état, vint le cheikh, qui avait écrit son contrat de mariage avec la jeune esclave ; le cheikh lui souhaita la paix et lui dit : « Qu'Allah t'accorde une longue vie ! Et puisses-tu avoir un mariage béni ! Je suis sûr

que tu viens de passer une nuit dans le bonheur pur, dans les ébats les plus amusants et les plus intimes et dans les embrassades, baisers et fornications depuis le soir jusqu'au matin ! » Mon frère Bacbouk lui dit : « Qu'Allah confonde les menteurs et les perfides de ton espèce, ô traître à la millième puissance ! Tu ne m'as jeté là-dedans que pour faire tourner le moulin à la place du bœuf du meunier, et cela jusqu'au matin ! » Le cheikh l'invita alors à raconter les détails de la chose ; et il les raconta. Alors le cheikh dit : « C'est très simple ! Ton étoile ne s'accorde point avec l'étoile de la jeune femme ! » Bacbouk dit : « Ô maudit ! va-t'en voir si tu peux inventer encore d'autres perfidies ! » Puis mon frère s'en alla réintégrer sa boutique, où il se mit en devoir d'attendre quelque travail qui lui permit de gagner son pain, lui qui avait tant travaillé sans être payé.

Or, pendant qu'il était assis, voici venir à lui la jeune esclave blanche, qui lui dit : « Ma maîtresse te désire ardemment ; et elle me charge de te dire qu'elle vient de monter sur la terrasse pour, de la lucarne, avoir le plaisir de te contempler. » Et, de fait, à l'instant même, mon frère vit apparaître à la lucarne la jeune femme qui était tout en larmes, qui se lamentait et qui disait : « Pourquoi, mon chéri, as-tu l'air ainsi boudeur, et tellement fâché que tu ne me regardes même pas ? Je te jure sur ta vie que tout ce qui s'est passé dans le moulin s'est passé à mon insu ! Et quant à cette esclave folle, je ne veux même plus que tu lui fasses l'honneur de la regarder. Moi seule désormais je serai tienne ! » Alors mon frère Bacbouk leva la tête et regarda la jeune femme ; et sa seule vue lui fit oublier toutes les tribulations passées, et il se reposa les yeux à contempler sa beauté et ses charmes. Puis il se mit à lui parler, et elle aussi, jusqu'à ce qu'il se fût persuadé que tous ces malheurs étaient arrivés à d'autres qu'à lui.

Bacbouk, dans l'espoir de revoir la jeune femme, continua à tailler et coudre chemises, caleçons, robes de dessus et robes de dessous jusqu'à ce que la jeune esclave fût venue un jour le trouver et lui dit : « Ma maîtresse te salue et te dit que, cette nuit même, mon maître, son époux, s'absente à un festin chez un de ses amis, et cela jusqu'au matin. Aussi t'attend-elle avec impatience pour coucher avec toi et passer cette nuit dans les délices et toutes sortes d'amusements ! » Et ce Bacbouk stupide faillit complètement perdre la raison à cette nouvelle.

Or, la perfide jeune femme avait combiné un dernier plan, de connivence avec son mari, pour se débarrasser de mon frère et, de cette façon, se dispenser, elle et son mari, de lui payer le prix de tous les habits qu'on lui avait commandés. Le propriétaire avait donc dit à sa femme : « Comment faudra-t-il faire pour le décider à pénétrer chez toi et, de cette façon, le surprendre et le traîner chez le wali ? » Elle répondit : « Laisse-moi donc agir à ma guise, et je le tromperai d'une telle tromperie et le compromettrai d'une telle compromission qu'il sera honni de toute la ville ! »

Tout cela ! et Bacbouk mon frère ne s'en doutait nullement ! Et il ignorait, d'ailleurs, toutes les ruses et toutes les embûches dont sont capables les femmes. Aussi, le soir venu, la jeune esclave vint le prendre et le conduisit auprès de sa maîtresse, qui aussitôt se leva, le salua, lui sourit et dit : « Par Allah ! ô mon maître, comme j'arde de te voir enfin près de moi ! » Et Bacbouk lui dit : « Moi aussi ! mais vite, et avant tout, un baiser ! Et ensuite… » Mais il n'avait pas encore achevé de parler que la porte de la salle s'ouvrit, et entra le mari de la jeune femme, suivi de deux esclaves noirs qui se précipitèrent sur mon frère Bacbouk, le garrotèrent, le jetèrent à terre, et, pour commencer, lui caressèrent le dos

de leurs fouets. Puis ils le chargèrent sur leurs épaules et le transportèrent chez le wali, qui aussitôt le condamna à la peine suivante : après une administration de deux cents coups de lanières, on le hissa sur le dos d'un chameau, on l'y lia et on le promena par toutes les rues de Baghdad ; et un crieur public criait à haute voix : « Voilà comment est puni tout homme qui assaille les femmes de ses semblables ! »

Or, pendant qu'on le promenait de la sorte, soudain le chameau devint furieux et se mit à faire de grands écarts. Et Bacbouk ne put que tomber à terre, et du coup il se cassa la jambe. Et, depuis ce temps, il est devenu le boiteux qu'il est. De plus, le wali le condamna à l'exil, et Bacbouk, la jambe cassée, sortit de la ville. Mais, juste à temps, je fus prévenu de tout cela, ô commandeur des Croyants, moi son frère, et je courus derrière lui, et je le ramenai ici secrètement, je dois te l'avouer, et me chargeai de sa guérison, de ses dépenses et de tous ses besoins. Et je continue ! »

— À cette histoire de Bacbouk que je racontai, ô mes maîtres, au khalifat Montasser Billah, il se mit à rire aux éclats et me dit : « Comme tu racontes bien ! et quel joli récit ! » Je répondis : « En vérité je ne mérite point encore ces louanges de ta part ! Car alors que diras-tu lorsque tu auras entendu l'histoire de chacun de mes autres frères ! Mais j'ai bien peur que tu ne me croies un bavard ou un indiscret ! » Et le khalifat répondit : « Loin de toi ! Hâte-toi, au contraire, de me raconter ce qu'il est advenu de tes autres frères, pour orner mes oreilles de cette histoire comme de boucles d'or, et ne crains point de me la détailler longuement, car je prévois qu'elle sera délicieuse et pleine de saveur ! » Je dis alors :

HISTOIRE D'EL-HADDAR
LE SECOND FRÈRE DU BARBIER

« Sache donc, ô émir des Croyants, que mon second frère s'appelait El-Haddar, car il mugissait comme un chameau, et il était brèche-dent. Comme métier, il ne faisait absolument rien, et il me donnait beaucoup de tracas par ses aventures avec les femmes, dont voici l'une, entre mille.

Un jour qu'il marchait sans but précis dans les rues de Baghdad, il vit s'avancer de son côté une vieille femme qui lui dit à voix basse : « Écoute, l'homme ! j'ai à te faire une proposition que tu es libre d'accepter ou de refuser, selon ton agrément. » Et mon frère cessa de marcher et dit : « J'écoute. » La vieille continua : « Mais je ne puis te proposer cette chose que si tu me promets de ne point te laisser aller à être bavard ou prolixe en paroles. » Et mon frère Haddar répondit : « Tu n'as qu'à parler. » Elle lui dit : « Que penses-tu d'un beau palais avec de l'eau courante, des arbres fruitiers, où le vin coulerait dans des coupes jamais vides, où tu verrais des visages ravissants, où tu trouverais des joues lisses à baiser, des tailles fines et pliantes à posséder, et toutes choses à l'avenant, et où tu resterais, de la sorte, du soir jusqu'au matin ? Et pour tout cela, pour jouir de tout cela, tu n'aurais seulement qu'à te conformer à la condition posée ! » À ces paroles de la vieille, mon frère El-Haddar dit : « Mais, ô ma maîtresse, comment se fait-il que tu viennes me faire cette proposition précisément à moi, à l'exclusion de tout autre, parmi les créatures d'Allah ? Et quelle est en moi la chose qui a pu te plaire et te faire me préférer ? » Elle répondit : « Je viens justement de te dire, il y a un instant de ne point être prolixe en paroles, de savoir te taire, et d'agir en silence. Suis-moi donc et ne dis plus rien. » Puis la vieille

s'éloigna vivement, et mon frère, alléché par la prévision de toutes les choses promises, se mit à la suivre jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés tous deux à un palais de très belle apparence, où la vieille pénétra et fit pénétrer mon frère Haddar. Et mon frère vit que l'intérieur en était, très beau, mais que ce qui y était contenu était encore bien plus beau : il tomba au milieu d'un groupe formé par quatre jeunes filles incomparables ; étendues sur les tapis, elles chantaient d'une voix délicieuse des chansons qui auraient ému les roches les plus dures.

Après les cérémonies d'usage, l'une d'elles se leva, remplit une coupe et la but. Et mon frère Haddar crut de son devoir de lui dire : « Que cela te soit sain et délicieux et plein de forces ! » Et il s'approcha vivement d'elle pour prendre d'elle la coupe vide et se mettre à son service. Mais elle, aussitôt, remplit la coupe et la lui offrit ; et Haddar prit la coupe et but. Et l'adolescente, pendant qu'il buvait se mit à lui caresser la nuque, mais un peu trop vivement, car elle lui donna un fort coup avec la paume de la main. Alors mon frère Haddar se fâcha fort, et se leva pour s'en aller, oubliant sa promesse de tout supporter sans protester. Mais la vieille s'approcha un peu de lui et lui cligna de l'œil pour lui signifier : « Il ne faut pas ! Reste plutôt et attends la fin ! » Et mon frère obéit et resta et supporta patiemment toutes les fantaisies de la jeune fille, qui le piquait, le pinçait, et lui caressait vivement la nuque d'une manière en somme, pleine de malice et désagréable. Et les trois autres rivalisaient de leur mieux à qui lui jouerait la meilleure farce : l'une lui tirait l'oreille à l'arracher, l'autre lui donnait des chiquenaudes à le faire pleurer, et la troisième s'appliquait de préférence à le pincer avec les ongles. Et mon frère patientait beaucoup, car la vieille lui faisait toujours signe de ne rien dire. Enfin, comme pour le récompenser de sa patience, la plus belle des

jeunes filles se leva et lui dit de se déshabiller complètement ; et il le fit sans objection. Alors elle prit un aspersoir d'eau de roses et l'en aspergea et lui dit : « Tu me plais beaucoup. Mais tu as une barbe et des moustaches que je n'aime pas. Je n'aime pas les moustaches et les poils de barbe qui me piqueraient la peau. Si donc tu veux venir avec moi, il te faudra auparavant te raser complètement la face. » Il répondit : « Cela m'est bien difficile, car ce serait la plus grande honte qui me pût arriver ! » Elle dit : « Je ne pourrai jamais t'aimer autrement ! Il le faut ! » Alors mon frère se laissa conduire par la vieille dans la chambre voisine ; et la vieille lui coupa toute la barbe et la lui rasa, puis les moustaches et les sourcils. Après quoi, elle lui farda la figure de rouge et de blanc et le reconduisit au milieu des jeunes filles. À cette vue, elles se mirent à rire et tellement qu'elles se renversèrent sur leur derrière.

Puis la plus belle des jeunes filles s'avança vers lui et dit : « Ô mon maître, tu viens maintenant de conquérir mon âme par la vue de tes charmes. Aussi je n'ai plus qu'une grâce à te demander, c'est d'exécuter devant nous, ainsi nu et joli, quelque danse suggestive et élégante ! » Et comme El-Haddar se refusait un peu, elle lui dit : « Je t'adjure, par ma vie, de le faire ! Et ensuite tu me posséderas ! » Alors El-Haddar, au son de la darabouka, rythmiquement maniée par la vieille, s'entoura la taille d'un foulard de soie et, s'avançant au milieu de la pièce, dansa.

Il dansa et avec tant de drôlerie et de contorsions que les jeunes filles ne pouvaient plus se tenir de rire ; et elles se mirent à lui lancer à la tête tout ce qu'elles avaient sous la main : les oreillers, les fruits, les boissons et jusqu'aux flacons.

Mais c'est alors seulement que se passa la dernière chose. La plus belle des jeunes filles se leva et un par un, et en prenant toutes sortes de poses, et en regardant mon frère avec des yeux en coulisse et comme éperdus de passion, elle se mit à enlever ses vêtements et il ne lui resta plus que la chemise fine et l'ample caleçon de soie. Et, à cette vue, El-Haddar, qui avait interrompu sa danse, s'écria : « Allah ! Allah ! » et il s'affola extrêmement.

Alors la vieille femme s'approcha de lui et lui dit : « Maintenant, il s'agit d'attraper ton amoureuse à la course. Car ma maîtresse a l'habitude, une fois excitée par les danses et la boisson, de se dévêtir toute, et de ne se livrer à l'amoureux que si, après l'examen de ses membres nus, de son zebb en érection et de sa légèreté à la course, elle le juge digne d'elle. Tu vas donc la poursuivre partout, de chambre en chambre, et le zebb debout, jusqu'à ce que tu puisses l'attraper. Et c'est alors seulement qu'elle te laissera monter sur elle ! »

À ces paroles, mon frère rejeta la ceinture de soie, et s'apprêta à la course. De son côté, la jeune fille rejeta sa chemise fine et son caleçon, et apparut aussi nette qu'un jeune palmier frissonnant sous la brise ; et elle prit son élan et s'élança, en riant aux éclats, et fit deux fois le tour de la salle. Et mon frère Haddar, le zebb debout et en avant, la poursuivait.

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, pleine de discrétion, n'en dit pas davantage.

Mais lorsque fut la trente-unième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le tailleur de la ville de la Chine raconta ainsi au roi la suite de l'histoire que le barbier de Baghdad avait racontée aux invités, concernant son second frère El-Haddar, et qu'il avait racontée pour la première fois au khalifat Montasser Billah :

« Mon frère Haddar, le zebb debout et en avant, se mit à la poursuite de l'adolescente légère et rieuse. Et à cette vue, les trois jeunes filles et la vieille, devant la figure peinte et sans barbe ni moustaches ni sourcils de mon frère Haddar dont le zebb nu érigeait follement, furent prises d'un rire considérable, et se mirent à trépigner et à battre des mains.

Quant à la jeune fille nue, après deux tours dans la salle, elle enfila une longue galerie, puis d'autres chambres, l'une après l'autre, et toujours suivie et serrée de près par mon frère qui haletait et dont le zebb s'érigeait à la folie. Et elle courait toujours, rieuse de toutes ses dents et mouvementée de ses hanches.

Mais soudain, à un détour, la jeune fille disparut, et mon frère, en ouvrant une porte par où il croyait la jeune fille sortie, se trouva au milieu d'une rue. Et cette rue était la rue des corroyeurs de Baghdad. Et tous les corroyeurs virent El-Haddar, la barbe rasée, et les moustaches et les sourcils rasés et la figure peinte comme une putain, et ils le huèrent, et ils prirent des courroies et se mirent à le fustiger, tout en riant aux éclats, et à le battre si fort qu'il perdit toute con-

naissance. Après cela ils le juchèrent sur un âne à rebours, et lui firent faire le tour de tous les souks, puis finirent par l'amener devant le wali. Le wali leur dit : « Qui est celui-ci ? » Ils répondirent : « Celui-ci est un qui est tombé au milieu de nous, sortant soudain de la maison du grand-vizir. Et nous le trouvâmes dans cet état ! » Alors le wali fit donner à mon frère Haddar cent coups de fouet sur la plante des pieds et le chassa de la ville.

Alors moi, ô commandeur des Croyants, je courus derrière lui et le ramenai en secret et le mis à l'abri. Puis je lui allouai de quoi vivre à ma charge. Et tu peux juger maintenant que, si je n'étais pas un homme plein de courage et de qualités, je n'aurais pas supporté un pareil sot !

Mais, pour ce qui est de mon troisième frère et de son histoire, c'est bien autre chose, comme tu vas voir !

HISTOIRE DE BACBAC
LE TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER

« Bacbac l'aveugle, dit le Glousseur enflé, est mon troisième, et de son métier mendiant, et il comptait parmi les principaux de la confrérie des mendiants, à Baghdad, notre ville.

Un jour, le vouloir d'Allah et la destinée voulurent que mon frère arrivât, tout en mendiant, à la porte d'une maison assez vaste. Et mon frère Bacbac, tout en criant ses invocations habituelles pour demander l'aumône : « Ô donateur ! ô généreux ! » frappa de son bâton à la porte de la maison. Or, il faut que je te le dise, ô commandeur des Croyants, mon

frère Bacbac, comme les plus rusés de sa confrérie, avait coutume de ne jamais répondre quand, ayant frappé à la porte d'une maison, il entendait : « Qui va là ? » Il se taisait ainsi pour forcer les gens de l'intérieur à ouvrir ; sans quoi, habitués qu'ils étaient aux mendiants, ils n'ouvraient pas et répondaient simplement de l'intérieur : « Qu'Allah te prenne en pitié ! » C'est la façon de renvoyer les mendiants.

Aussi, ce jour-là, on eut beau demander de l'intérieur : « Qui est à la porte ? » mon frère se taisait. Aussi finit-il par entendre des pas se rapprocher et la porte s'ouvrit. Apparut un homme auquel Bacbac, s'il n'eût pas été aveugle, n'aurait certes pas demandé l'aumône. Mais c'était sa destinée. Et chaque homme porte sa destinée attachée à son cou.

L'homme lui demanda : « Que désires-tu ? » Mon frère Bacbac lui répondit : « Quelque chose, au nom d'Allah le Très-Haut ! » L'homme lui demanda : « Serais-tu aveugle ? » Il lui dit : « Oui, mon maître, et bien pauvre ! » L'homme répondit : « Dans ce cas, donne-moi la main, que je te conduise. » Il lui donna la main, et l'homme l'introduisit et lui fit monter des marches jusqu'à le faire arriver à la terrasse, qui était fort haute. Et mon frère, essoufflé, pensait : « Il va certes me donner les restes de quelque grand festin. »

Arrivés tous deux à la terrasse, l'homme lui dit : « Que veux-tu, aveugle ? » Mon frère, assez étonné, répondit : « L'aumône, pour Allah ! » Il répondit : « Qu'Allah t'ouvre ailleurs la journée ! » Alors Bacbac dit : « Ô toi *tel !* ne pouvais-tu donc me signifier ta réponse alors que j'étais encore en bas ? » L'homme répondit : « Ô toi qui es plus bas que mon cul, pourquoi ne répondais-tu donc pas, toi-même, quand je criais de l'intérieur : « Qui est là ? Qui est à la porte ? » Déguerpis donc d'ici au plus vite, ou je vais te faire

rouler comme une boule, ô mendiant visqueux et de malheur ! » Et Bacbac fut obligé, aveugle qu'il était, de descendre au plus vite l'escalier, tout seul. Il lui restait encore une vingtaine de marches à descendre, quand il fit un faux pas et tomba et se mit à dégringoler l'escalier jusqu'à la porte. Et, dans cette chute, il se contusionna fortement la tête, et se mit à geindre, tout en se remettant à marcher dans la rue. Alors plusieurs de ses compagnons mendiants, qui le virent geindre ainsi, lui en demandèrent la raison, et il la leur fit connaître. Puis il leur dit : « Maintenant, compagnons, il faudrait m'aider à retourner prendre chez moi quelque argent pour que j'achète de quoi manger dans cette journée, infructueuse et maudite. Je suis ainsi obligé de toucher à nos économies qui, vous le savez, sont assez considérables, et dont vous m'avez constitué le dépositaire. »

Or, derrière lui, était descendu l'homme en question, qui s'était mis à le suivre doucement et en le serrant de tout près, pour le surveiller un peu. Et il se mit donc à marcher derrière mon frère et les deux autres aveugles, sans qu'ils pussent s'en douter, jusqu'à ce qu'ils fussent tous arrivés au gîte de Bacbac. Ils entrèrent, et l'homme se faufila derrière eux vivement, avant qu'ils eussent eu le temps de refermer la porte. Et Bacbac dit à ses deux compagnons : « Avant tout, cherchez bien s'il n'y a pas quelque étranger qui se soit caché dans la chambre. » À ces paroles, l'homme, qui était un voleur de profession et fort réputé parmi ceux de son métier, vit une corde qui était attachée au plafond, saisit la corde et grimpa lestement et sans bruit jusqu'au plafond où il s'assit tranquillement sur une poutre. Alors les deux mendiants se mirent à chercher par toute la chambre et en firent tout le tour à plusieurs reprises en tâtant dans les coins avec leurs bâtons. Cela fait, ils revinrent près de mon frère qui alors retira de la cachette tout l'argent dont il était le dépositaire et

le compta avec ses deux compagnons. Et ils trouvèrent qu'il y avait juste dix mille drachmes. Puis chacun d'eux prit deux ou trois drachmes, et on remit tout l'argent dans les sacs, et on cacha de nouveau les sacs. Ensuite l'un des trois mendiants sortit un instant pour acheter de quoi manger, et revint bientôt, et tira de son bissac trois pains, trois oignons et quelques dattes. Et les trois compagnons s'assirent en rond pour manger.

Alors le voleur se laissa doucement glisser le long de la corde et vint s'accroupir à côté des mendiants, et se mit à manger avec eux. Et comme il s'était mis à côté de Bacbac, qui avait l'ouïe très fine, Bacbac l'entendit qui faisait du bruit avec ses mâchoires en mangeant, et il s'écria : « Il y a un étranger au milieu de nous ! » et il tendit vivement la main du côté d'où il entendait venir le bruit des mâchoires, et justement sa main tomba sur le bras du voleur. Alors Bacbac et les deux mendiants se précipitèrent sur le voleur et se mirent à crier et à le frapper de leurs bâtons, en aveugles qu'ils étaient ; et ils appelèrent les voisins au secours, en hurlant : « Ô musulmans ! accourez à notre aide ! c'est un voleur ! Il veut nous enlever le peu d'argent de nos économies ! » Et les voisins accoururent et trouvèrent Bacbac qui tenait solidement, aidé de ses deux compagnons, le voleur qui essayait de se défendre et de se dégager. Mais le voleur, à l'arrivée des voisins, feignit d'être aveugle lui aussi et ferma les yeux et s'écria : « Par Allah ! ô musulmans, je suis un aveugle et l'associé de ces trois qui veulent me frustrer de ma part dans les dix mille drachmes d'économies que nous possédons en commun. Je vous le jure par Allah ! par le sultan ! par l'émir ! D'ailleurs, conduisez-moi devant le wali ! » Alors arrivèrent les gardes du wali qui se saisirent des quatre hommes et les conduisirent entre les mains du wali, qui demanda : « Quels sont ces hommes ? » Et le voleur s'écria : « Écoute mes pa-

roles, ô wali juste et perspicace, et la vérité t'apparaîtra. Et même, si tu ne veux pas me croire, mets-moi immédiatement à la torture, moi le premier, pour me forcer à dire la vérité ; et tu mettras ensuite mes autres compagnons à la torture ; et ils seront bien obligés de t'éclairer sur notre affaire ! » Et le wali s'écria : « Saisissez cet homme et jetez-le par terre et frappez-le jusqu'aux aveux ! » Alors les gardes se saisirent du faux aveugle, et l'un d'eux lui prit les deux pieds, et les autres se mirent à lui appliquer dessus de grands coups de fouet. Dès les dix premiers coups, le faux aveugle se mit à hurler, puis soudain ouvrit l'un de ses yeux, qu'il avait tenu constamment fermé ; et après quelques autres coups, il ouvrit ostensiblement son second œil.

À cette vue, le wali furieux s'écria : « Quelle est cette perfidie, ô trompeur effronté ? » Il répondit : « Fais suspendre ma peine et je t'expliquerai tout ! » Et le wali fit suspendre la peine, et le voleur dit : « Nous sommes ici quatre faux aveugles qui trompons les gens pour recevoir l'aumône, et surtout pour avoir la facilité d'entrer dans les maisons, de regarder les femmes à découvert, et de les corrompre et de les monter et de les charger, et de les voler ensuite, et d'inspecter l'intérieur des maisons et de préparer le vol à coup sûr. Et comme nous exerçons ce métier lucratif depuis déjà un certain temps, nous avons pu amasser à nous quatre la somme de dix mille drachmes. Or, aujourd'hui, je réclamai ma part à mes compagnons, qui refusèrent de me la donner et, par contre, me rouèrent de coups, et m'auraient assommé si les gardes ne m'avaient tiré de leurs mains. Telle est la vérité, ô wali ! Maintenant, pour forcer mes compagnons à avouer, eux aussi, il n'y a qu'à leur appliquer le fouet comme à moi ! Et ils parleront ! Mais que les coups soient bien assénés, sinon mes compagnons, qui sont fort endurcis, n'avoueront rien et se garderont bien d'ouvrir les yeux

comme je le fis moi-même ! » Alors le wali fit saisir mon frère le premier. Mon frère eut beau protester, il eut beau crier qu'il était aveugle de naissance, on lui appliqua une torture bien plus forte encore, tellement qu'il s'évanouit. Revenu à lui, il n'ouvrit pas les yeux, et le wali lui fit donner trois cents autres coups de bâton, puis trois cents autres ; et la même chose aux deux autres aveugles, qui n'ouvrirent, d'ailleurs, pas les yeux, malgré les coups et les conseils du seul faux aveugle, leur compagnon improvisé.

Ensuite le wali fit quérir par le faux aveugle l'argent caché dans la chambre de Bacbac, mon frère, et donna le quart de cet argent, deux mille cinq cents drachmes, au voleur, et il garda tout le reste pour sa caisse.

Quant à mon frère et à ses deux compagnons, les deux aveugles mendiants, le wali, après le châtiment, leur dit : « Misérables trompeurs ! vous mangez le pain, don d'Allah ! et vous jurez par son nom que vous êtes aveugles ! Sortez d'ici et qu'on ne vous revoie jamais plus à Baghdad ! »

Alors moi, ô commandeur des Croyants, ayant appris tout cela, je sortis de la ville à la recherche de Bacbac, et le trouvai, et le ramenai secrètement à Baghdad, et le logeai chez moi, et me chargeai de sa nourriture et de son habillement, et cela pour toujours !

Et telle est l'histoire de mon troisième frère, Bacbac l'aveugle ! »

À ce récit, le khalifat Montasser Billah se mit à rire et dit : « Qu'on donne une gratification à ce barbier pour sa peine, et qu'il s'en aille ensuite ! » Mais moi, ô mes seigneurs, je répondis : « Par Allah ! ô commandeur des Croyants, je ne saurais rien accepter avant de te raconter ce

qui est advenu à mes trois autres frères, et cela en peu de mots, pour te bien prouver combien je suis concis en paroles et peu bavard de mon tempérament ! » Le khalifat répondit : « Soit ! je veux bien subir le supplice d'avoir les oreilles rompues par tes radotages et endurer encore quelques-unes de tes importunités et lourdeurs, qui, d'ailleurs, ne manquent pas d'agrément. » Alors je dis :

HISTOIRE DE BACBAC
LE TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER

« Bacbac l'aveugle, dit le Glousseur enflé, est mon troisième, et de son métier mendiant, et il comptait parmi les principaux de la confrérie des mendiants, à Baghdad, notre ville.

Un jour, le vouloir d'Allah et la destinée voulurent que mon frère arrivât, tout en mendiant, à la porte d'une maison assez vaste. Et mon frère Bacbac, tout en criant ses invocations habituelles pour demander l'aumône : « Ô donateur ! ô généreux ! » frappa de son bâton à la porte de la maison. Or, il faut que je te le dise, ô commandeur des Croyants, mon frère Bacbac, comme les plus rusés de sa confrérie, avait coutume de ne jamais répondre quand, ayant frappé à la porte d'une maison, il entendait : « Qui va là ? » Il se taisait ainsi pour forcer les gens de l'intérieur à ouvrir ; sans quoi, habitués qu'ils étaient aux mendiants, ils n'ouvraient pas et répondaient simplement de l'intérieur : « Qu'Allah te prenne en pitié ! » C'est la façon de renvoyer les mendiants.

Aussi, ce jour-là, on eut beau demander de l'intérieur : « Qui est à la porte ? » mon frère se taisait. Aussi finit-il par entendre des pas se rapprocher et la porte s'ouvrit. Apparut un homme auquel Bacbac, s'il n'eût pas été aveugle, n'aurait certes pas demandé l'aumône. Mais c'était sa destinée. Et chaque homme porte sa destinée attachée à son cou.

L'homme lui demanda : « Que désires-tu ? » Mon frère Bacbac lui répondit : « Quelque chose, au nom d'Allah le Très-Haut ! » L'homme lui demanda : « Serais-tu aveugle ? » Il lui dit : « Oui, mon maître, et bien pauvre ! » L'homme répondit : « Dans ce cas, donne-moi la main, que je te conduise. » Il lui donna la main, et l'homme l'introduisit et lui fit monter des marches jusqu'à le faire arriver à la terrasse, qui était fort haute. Et mon frère, essoufflé, pensait : « il va certes me donner les restes de quelque grand festin. »

Arrivés tous deux à la terrasse, l'homme lui dit : « Que veux-tu, aveugle ? » Mon frère, assez étonné, répondit : « L'aumône, pour Allah ! » Il répondit : « Qu'Allah t'ouvre ailleurs la journée ! » Alors Bacbac dit : « Ô toi *tell* ne pouvais-tu donc me signifier ta réponse alors que j'étais encore en bas ? » L'homme répondit : « Ô toi qui es plus bas que mon cul, pourquoi ne répondais-tu donc pas, toi-même, quand je criais de l'intérieur : « Qui est là ? Qui est à la porte ? » Déguerpis donc d'ici au plus vite, ou je vais te faire rouler comme une boule, ô mendiant visqueux et de malheur ! » Et Bacbac fut obligé, aveugle qu'il était, de descendre au plus vite l'escalier, tout seul. Il lui restait encore une vingtaine de marches à descendre, quand il fit un faux pas et tomba et se mit à dégringoler l'escalier jusqu'à la porte. Et, dans cette chute, il se contusionna fortement la tête, et se mit à geindre, tout en se remettant à marcher dans la rue. Alors plusieurs de ses compagnons mendiants, qui le

virent geindre ainsi, lui en demandèrent la raison, et il la leur fit connaître. Puis il leur dit : « Maintenant, compagnons, il faudrait m'aider à retourner prendre chez moi quelque argent pour que j'achète de quoi manger dans cette journée, infructueuse et maudite. Je suis ainsi obligé de toucher à nos économies qui, vous le savez, sont assez considérables, et dont vous m'avez constitué le dépositaire. »

Or, derrière lui, était descendu l'homme en question, qui s'était mis à le suivre doucement et en le serrant de tout près, pour le surveiller un peu. Et il se mit donc à marcher derrière mon frère et les deux autres aveugles, sans qu'ils pussent s'en douter, jusqu'à ce qu'ils fussent tous arrivés au gîte de Bacbac. Ils entrèrent, et l'homme se faufila derrière eux vivement, avant qu'ils eussent eu le temps de refermer la porte. Et Bacbac dit à ses deux compagnons : « Avant tout, cherchez bien s'il n'y a pas quelque étranger qui se soit caché dans la chambre. » À ces paroles, l'homme, qui était un voleur de profession et fort réputé parmi ceux de son métier, vit une corde qui était attachée au plafond, saisit la corde et grimpa lestement et sans bruit jusqu'au plafond où il s'assit tranquillement sur une poutre. Alors les deux mendiants se mirent à chercher par toute la chambre et en firent tout le tour à plusieurs reprises en tâtant dans les coins avec leurs bâtons. Cela fait, ils revinrent près de mon frère qui alors retira de la cachette tout l'argent dont il était le dépositaire et le compta avec ses deux compagnons. Et ils trouvèrent qu'il y avait juste dix mille drachmes. Puis chacun d'eux prit deux ou trois drachmes, et on remit tout l'argent dans les sacs, et on cacha de nouveau les sacs. Ensuite l'un des trois mendiants sortit un instant pour acheter de quoi manger, et revint bientôt, et tira de son bissac trois pains, trois oignons et quelques dattes. Et les trois compagnons s'assirent en rond pour manger.

Alors le voleur se laissa doucement glisser le long de la corde et vint s'accroupir à côté des mendiants, et se mit à manger avec eux. Et comme il s'était mis à côté de Bacbac, qui avait l'ouïe très fine, Bacbac l'entendit qui faisait du bruit avec ses mâchoires en mangeant, et il s'écria : « Il y a un étranger au milieu de nous ! » et il tendit vivement la main du côté d'où il entendait venir le bruit des mâchoires, et justement sa main tomba sur le bras du voleur. Alors Bacbac et les deux mendiants se précipitèrent sur le voleur et se mirent à crier et à le frapper de leurs bâtons, en aveugles qu'ils étaient ; et ils appelèrent les voisins au secours, en hurlant : « Ô musulmans ! accourez à notre aide ! c'est un voleur ! Il veut nous enlever le peu d'argent de nos économies ! » Et les voisins accoururent et trouvèrent Bacbac qui tenait solidement, aidé de ses deux compagnons, le voleur qui essayait de se défendre et de se dégager. Mais le voleur, à l'arrivée des voisins, feignit d'être aveugle lui aussi et ferma les yeux et s'écria : « Par Allah ! ô musulmans, je suis un aveugle et l'associé de ces trois qui veulent me frustrer de ma part dans les dix mille drachmes d'économies que nous possédons en commun. Je vous le jure par Allah ! par le sultan ! par l'émir ! D'ailleurs, conduisez-moi devant le wali ! » Alors arrivèrent les gardes du wali qui se saisirent des quatre hommes et les conduisirent entre les mains du wali, qui demanda : « Quels sont ces hommes ? » Et le voleur s'écria : « Écoute mes paroles, ô wali juste et perspicace, et la vérité t'apparaîtra. Et même, si tu ne veux pas me croire, mets-moi immédiatement à la torture, moi le premier, pour me forcer à dire la vérité ; et tu mettras ensuite mes autres compagnons à la torture ; et ils seront bien obligés de l'éclairer sur notre affaire ! » Et le wali s'écria : « Saisissez cet homme et jetez-le par terre et frappez-le jusqu'aux aveux ! » Alors les gardes se saisirent du faux aveugle, et l'un d'eux lui prit les deux pieds, et les

autres se mirent à lui appliquer dessus de grands coups de fouet. Dès les dix premiers coups, le faux aveugle se mit à hurler, puis soudain ouvrit l'un de ses yeux, qu'il avait tenu constamment fermé ; et après quelques autres coups, il ouvrit ostensiblement son second œil.

À cette vue, le wali furieux s'écria : « Quelle est cette perfidie, ô trompeur effronté ? » Il répondit : « Fais suspendre ma peine et je t'expliquerai tout ! » Et le wali fit suspendre la peine, et le voleur dit : « Nous sommes ici quatre faux aveugles qui trompons les gens pour recevoir l'aumône, et surtout pour avoir la facilité d'entrer dans les maisons, de regarder les femmes à découvert, et de les corrompre et de les monter et de les charger, et de les voler ensuite, et d'inspecter l'intérieur des maisons et de préparer le vol à coup sûr. Et comme nous exerçons ce métier lucratif depuis déjà un certain temps, nous avons pu amasser à nous quatre la somme de dix mille drachmes. Or, aujourd'hui, je réclamai ma part à mes compagnons, qui refusèrent de me la donner et, par contre, me rouèrent de coups, et m'auraient assommé si les gardes ne m'avaient tiré de leurs mains. Telle est la vérité, ô wali ! Maintenant, pour forcer mes compagnons à avouer, eux aussi, il n'y a qu'à leur appliquer le fouet comme à moi ! Et ils parleront ! Mais que les coups soient bien assénés, sinon mes compagnons, qui sont fort endurcis, n'avoueront rien et se garderont bien d'ouvrir les yeux comme je le fis moi-même ! » Alors le wali fit saisir mon frère le premier. Mon frère eut beau protester, il eut beau crier qu'il était aveugle de naissance, on lui appliqua une torture bien plus forte encore, tellement qu'il s'évanouit. Revenu à lui, il n'ouvrit pas les yeux, et le wali lui fit donner trois cents autres coups de bâton, puis trois cents autres ; et la même chose aux deux autres aveugles, qui n'ouvrirent, d'ailleurs,

par les yeux, malgré les coups et les conseils du seul faux aveugle, leur compagnon improvisé.

Ensuite le wali fit quérir par le faux aveugle l'argent caché dans la chambre de Bacbac, mon frère, et donna le quart de cet argent, deux mille cinq cents drachmes, au voleur, et il garda tout le reste pour sa caisse.

Quant à mon frère et à ses deux compagnons, les deux aveugles mendiants, le wali, après le châtiment, leur dit : « Misérables trompeurs ! vous mangez le pain, don d'Allah ! et vous jurez par son nom que vous êtes aveugles ! Sortez d'ici et qu'on ne vous revoie jamais plus à Baghdad ! »

Alors moi, ô commandeur des Croyants, ayant appris tout cela, je sortis de la ville à la recherche de Bacbac, et le trouvai, et le ramenai secrètement à Baghdad, et le logeai chez moi, et me chargeai de sa nourriture et de son habillement, et cela pour toujours !

Et telle est l'histoire de mon troisième frère, Bacbac l'aveugle ! »

À ce récit, le khalifat Montasser Billah se mit à rire et dit : « Qu'on donne une gratification à ce barbier pour sa peine, et qu'il s'en aille ensuite ! » Mais moi, ô mes seigneurs, je répondis : « Par Allah ! ô commandeur des Croyants, je ne saurais rien accepter avant de te raconter ce qui est advenu à mes trois autres frères, et cela en peu de mots, pour te bien prouver combien je suis concis en paroles et peu bavard de mon tempérament ! » Le khalifat répondit : « Soit ! je veux bien subir le supplice d'avoir les oreilles rompues par tes radotages et endurer encore quelques-unes de tes importunités et lourdeurs, qui, d'ailleurs, ne manquent pas d'agrément. » Alors je dis :

HISTOIRE D'EL-KOUZ, LE QUATRIÈME FRÈRE DU BARBIER

« Mon quatrième frère, le borgne El-Kouz El-Assaouani, le Cruchon incassable, exerçait à Baghdad le métier de boucher. Il excellait dans la vente des viandes et des hachis, et savait à merveille faire l'élevage et engraisser les moutons à grosse queue. Et il savait à qui vendre la bonne viande et à qui réserver la mauvaise. Aussi les principaux clients de la ville et les plus riches des marchands ne s'approvisionnaient que chez lui et n'achetaient guère d'autre viande que celle de ses moutons, de sorte qu'en peu de temps il devint fort riche et propriétaire de grands troupeaux et de grandes propriétés.

Cet état de prospérité ne cessant pas, mon frère El-Kouz était, un jour d'entre les jours, assis dans sa boutique, quand entra un grand cheikh à longue barbe blanche qui lui donna de l'argent et lui dit : « Coupe-m'en, de la bonne viande ! » Et mon frère lui coupa ce qu'il avait de meilleure viande, prit l'argent et rendit son salut au cheikh qui s'éloigna.

Alors mon frère examina les pièces d'argent qu'il venait de recevoir de l'inconnu, et constata qu'elles étaient toutes neuves et d'une blancheur éblouissante. Aussi se hâta-t-il de les mettre de côté, dans un coffret spécial, et se dit : « Voilà des pièces qui me porteront bonheur ! »

Cinq mois durant, le vieux cheikh à la longue barbe blanche ne cessa de venir tous les jours remettre à mon frère El-Kouz quelques-unes de ces pièces d'argent blanches et neuves, pour de la viande fraîche et de bonne qualité ; et

chaque fois, El-Kouz prenait soin de mettre cet argent à part. Mais, un jour, El-Kouz voulut compter tout l'argent qu'il avait amassé de cette manière, pour ensuite en acheter de beaux moutons et surtout quelques béliers qu'il voulait dresser à se battre entre eux, exercice fort recherché à Baghdad, ma ville. Mais à peine avait-il ouvert le coffret où il avait mis l'argent du cheikh à la barbe blanche, qu'il s'aperçut qu'il n'y avait aucune espèce de monnaie, et il ne trouva à la place que quelques rondelles de papier blanc. À cette vue, il se mit à se donner de grands coups sur la figure et la tête et à crier en se lamentant. Et il fut bientôt le centre d'une grande quantité de passants, auxquels il raconta sa mésaventure, sans que personne sût bien s'expliquer la cause de la disparition de cet argent. Et El-Kouz continuait à crier et à dire : « Fasse Allah que ce maudit cheikh revienne maintenant, et je lui arracherai la barbe et le turban de mes propres mains ! »

À peine avait-il fini de prononcer ces dernières paroles, que le vieillard apparut soudain et fendit vivement la foule assemblée et s'approcha de mon frère le boucher, comme pour lui donner de l'argent, selon son habitude. Et aussitôt mon frère se précipita sur lui et le tint à la poitrine en s'écriant : « Ô musulmans, accourez ! secourez-moi ! Voici l'effronté voleur ! » Mais le cheikh ne perdit rien de son grand calme et, sans bouger, répondit à mon frère de façon à n'être entendu que de lui : « Choisis ! préfères-tu te taire ou aimes-tu mieux te compromettre publiquement ? Car l'affront que je te ferai sera bien plus terrible que celui dont tu veux me charger ! » El-Kouz répondit : « Mais quel affront peux-tu me faire, ô cheikh de bitume, et de quelle façon penses-tu me compromettre ? » Il dit : « Je prouverai devant tous que tu vends habituellement aux gens de la viande humaine au lieu de viande de mouton ! » Mon frère répliqua :

« Tu mens, ô mille fois menteur et mille fois maudit ! » Le cheikh dit : « N'est maudit et n'est menteur que celui qui a dans sa boutique, en ce moment même, un cadavre suspendu au crochet de sa boucherie à la place d'un mouton ! » Mon frère protesta vivement : « Si la chose est prouvée comme tu la dis, ô chien fils de chien, mes biens et mon sang t'appartiennent légitimement ! » Alors le cheikh se tourna vers la foule et cria de toute sa voix : « Ô vous tous, mes amis, voyez ce boucher ! Jusqu'aujourd'hui il nous a tous trompés, et a enfreint les préceptes de notre Livre ! Cet homme, tous les jours, au lieu de moutons, égorge des fils d'Adam et nous vend leur viande comme viande de mouton ! Et si vous voulez contrôler la vérité de mon dire, vous n'avez qu'à entrer tous examiner sa boutique ! »

Aussitôt une clameur s'éleva de la foule qui se précipita dans la boutique de mon frère et la prit d'assaut. Et, à la vue de tous, un cadavre d'homme apparut suspendu au crochet, écorché, préparé, nettoyé et vidé ; et sur la planche aux têtes, ils virent trois têtes humaines écorchées et nettoyées et préparées au four pour être vendues ! Et, en effet, le cheikh à la longue barbe blanche n'était autre qu'un sorcier versé dans l'art de la magie et des envoûtements et brusquement il avait pu faire aux yeux de tous d'une chose une autre chose.

À cette vue, tous les assistants se jetèrent sur mon frère en lui criant : « Impie ! sacrilège ! fourbe ! » et lui tombèrent dessus, les uns à coups de bâton, les autres à coups de fouet ; et les plus acharnés à lui porter les coups les plus cruels étaient ses anciens clients et les meilleurs de ses amis. Quant au vieux cheikh, il se chargea pour sa part d'asséner un violent coup de poing sur l'œil de mon frère, et le lui creva du coup irrémédiablement. Puis on prit le prétendu ca-

davre de l'égorgé, on garrota mon frère El-Kouz, et tout le monde, précédé du cheikh, arriva devant l'exécuteur de la loi. Et le cheikh lui dit : « Ô émir ! voici que nous amenons entre tes mains, pour qu'il subisse la peine de ses crimes, cet homme, qui, dès longtemps, égorgeait ses semblables pour en vendre la chair comme viande de mouton. Tu n'as plus qu'à prononcer la sentence et à faire marcher la justice d'Allah, car voici tous les témoins. »

Quant à mon frère, il eut beau se défendre, le juge ne voulut rien entendre de plus et le condamna à subir cinq cents coups de bâton sur le dos et le derrière ! Puis on confisqua tous ses biens et toutes ses propriétés ; et il eut bien de la chance d'avoir tant de richesses, car sans cela la peine pour lui eût été la mort sans remède. Puis on prononça contre lui la peine de l'exil.

Mon frère, devenu borgne, le dos meurtri de coups, presque mourant, sortit de la ville, et marcha droit devant lui, sans savoir où, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une ville éloignée et inconnue de lui. Il s'y arrêta et résolut d'y fixer son habitation et d'y exercer le métier de savetier, qui ne demande guère d'autre capital que de bonnes mains.

Il fixa donc sa résidence habituelle dans une encoignure, à l'angle de deux rues, et se mit à travailler pour gagner son pain. Mais un jour qu'il était en train de coudre une pièce à une vieille babouche, il entendit des hennissements de chevaux et le bruit de la marche de nombreux cavaliers. Il demanda la cause de tout ce tumulte et on lui répondit : « C'est le roi qui s'en va, selon son habitude, faire la chasse à pied et à courre, accompagné de toute sa suite. » Alors mon frère El-Kouz laissa un moment son aiguille et son marteau, et se le-

va pour voir passer le cortège du roi. Et pendant qu'il était debout et pensif, et rêvant à son état passé et présent, et aux circonstances qui, de boucher réputé, avaient fait de lui le dernier des savetiers, le roi vint à passer à la tête de son merveilleux cortège ; et, par hasard, il y eut cette coïncidence que les yeux du roi tombèrent sur l'œil crevé de mon frère El-Kouz. À cette vue, le roi changea de couleur et s'écria : « Qu'Allah me garde des malheurs de ce jour maudit et de mauvais augure ! » Puis il fit tourner immédiatement bride à sa jument et rebroussa chemin, lui et toute sa suite et tous ses soldats. Mais il donna en même temps l'ordre à ses esclaves de se saisir de mon frère et de lui administrer le châtiment mérité. Et aussitôt les esclaves se précipitèrent sur mon frère El-Kouz et lui donnèrent tant de coups qu'ils le laissèrent pour mort sur la route. Lorsqu'ils se furent éloignés, El-Kouz se releva et regagna douloureusement son retrait sous la petite toile qui l'abritait au coin de la rue, et il était moulu et à peine vivant. Et comme, par hasard, un homme de la suite du roi était en retard et passait devant son retrait, il l'adjura de s'arrêter, lui raconta le traitement qu'il venait de subir, et le pria de lui en dire le motif. L'homme se mit à rire aux éclats et lui répondit : « Mon frère, sache que notre roi ne peut tolérer la vue d'un borgne, surtout si le borgne est borgne de l'œil gauche ; cela lui porte malheur et il fait toujours tuer le borgne sans rémission. Aussi, je suis fort étonné que tu sois encore en vie. »

À ces paroles, mon frère, sans en entendre davantage, ramassa ses outils et ce qui lui restait de forces, et, sans tarder, il prit la fuite et ne se reposa qu'une fois sorti de la ville. Et il se mit à marcher jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une autre ville fort éloignée qui n'avait point de roi ni de tyran comme l'autre.

Il résida assez longtemps dans cette ville, en prenant soin, par précaution, de ne se montrer nulle part. Mais un jour qu'il était plus triste qu'à l'ordinaire, il sortit un peu pour respirer l'air et flâner un peu en regardant ; il entendit derrière lui des hennissements de chevaux et aussitôt, se rappelant sa mésaventure dernière, il s'enfuit au plus vite et se mit à la recherche de quelque coin où se cacher ; mais il n'en trouva point. Toutefois il vit devant lui une grande porte, et il poussa cette porte, qui céda, et il se précipita à l'intérieur. Devant lui s'allongeait un grand corridor obscur, où il se cacha. Il y était à peine caché que soudain deux hommes devant lui se dressèrent et se saisirent de lui et l'enchaînèrent et lui dirent : « Allah soit loué, qui nous a permis enfin de te trouver, ô l'ennemi d'Allah et des hommes ! Voilà trois jours et trois nuits que nous le cherchons sans relâche, et tu nous as enlevé tout sommeil et tout repos. Et tu nous as fait goûter l'amertume de la mort ! » Et mon frère El-Kouz dit : « Mais, ô bonnes gens, à quoi Allah m'a-t-il donc condamné ? Et quel ordre vous a-t-il donc donné contre moi ? » Ils répondirent : « Tu veux nous perdre et perdre avec nous le maître de cette maison ! Ne t'a-t-il donc point suffi de réduire tous tes amis à la misère, et le maître de cette maison à la dernière pauvreté ? Et tu veux maintenant nous assassiner ! Où est le couteau que tu tenais hier à la main, quand tu courais derrière l'un de nous ? » À ces paroles, ils se mirent à le fouiller et trouvèrent à sa ceinture le couteau qui lui servait à couper le cuir du ressemelage. Alors ils terrassèrent El-Kouz et allaient l'égorger quand il s'écria : « Écoutez-moi, bonnes gens, je ne suis ni un voleur ni un assassin ; mais j'ai une histoire surprenante à vous raconter, et c'est ma propre histoire ! » Mais ils ne voulurent point, l'écouter ; ils le foulèrent aux pieds et le battirent et lui déchirèrent ses habits. Lorsqu'ils eurent ainsi déchiré ses habits et mis son dos à nu, ils

virent sur son dos les cicatrices de tous les coups de bâton et de fouet qu'il avait reçus dans les derniers temps, et ils s'écrièrent : « Ô maudit scélérat ! voici les traces des coups anciens sur ton dos qui nous prouvent tous tes crimes passés ! » Et là-dessus, ils traînèrent le pauvre El-Kouz entre les mains du wali ; et El-Kouz réfléchissait à tous ses malheurs et se disait : « Combien grands doivent être mes péchés pour les ainsi expier, alors que je suis innocent de toute faute ! Pourtant je n'ai recours qu'en Allah le Très-Haut ! »

Lorsqu'il fut entre les mains du wali, le wali le regarda avec colère et lui dit : « Effronté misérable ! certes les coups dont les traces sont sur ton dos nous sont une preuve suffisante de toutes tes malversations passées et présentes. » Il dit et il ordonna qu'on lui administrât aussitôt cent coups de verges ! Après quoi, on le hissa et ficela sur le dos d'un chameau, et les crieurs le promenèrent à travers toute la ville en criant : « Voilà la punition de celui qui s'introduit criminellement dans la maison d'autrui ! »

Mais la nouvelle de toutes ces mésaventures de mon frère El-Kouz ne resta pas longtemps sans me parvenir. Et je me mis aussitôt à sa recherche, et je finis par le retrouver et cela juste au moment où on le descendait évanoui de sur le dos du chameau. Alors moi, ô commandeur des Croyants, je me fis un devoir de le recueillir, de le soigner et de le ramener en secret à Baghdad, où je lui allouai de quoi manger et boire tranquillement jusqu'à la fin de ses jours.

C'est là l'histoire de ce malheureux El-Kouz. Quant à mon cinquième frère, son aventure est surprenante et te prouvera, ô commandeur des Croyants, combien je suis de beaucoup le plus prudent et le plus sage de mes frères.

HISTOIRE D'EL-ASCHÂR
LE CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER

« C'est justement, ô commandeur des Croyants, celui de mes frères qui avait les oreilles coupées et le nez également. On l'avait nommé El-Aschâr, soit parce qu'il était grand et avait le ventre développé comme une chamelle enceinte, soit aussi parce qu'il était comme un grand chaudron. Mais cela ne l'empêchait point d'être d'une paresse extraordinaire le jour, alors que, la nuit, il faisait toutes sortes de commissions et gagnait de l'argent pour la journée suivante par toutes sortes de moyens illicites et assez bizarres.

Mais, à la mort de notre père, nous héritâmes chacun de cent drachmes d'argent. El-Aschâr, comme chacun de nous, prit les cent drachmes qui lui revenaient, mais ne sut guère quel usage en faire. Enfin, il eut l'idée, entre mille, de s'acheter un lot de verreries diverses et de les vendre au détail ; et cela de préférence à tout autre métier, à cause du peu de mouvement que comportait ce métier-là.

Mon frère El-Aschâr devint donc marchand de verreries : à cet effet, il acheta un grand panier où il mit les verreries, choisit un coin d'une rue fréquentée, et s'y installa en mettant devant lui le panier de verreries. Il s'accroupit tranquillement, s'appuya le dos contre le mur d'une maison, et se mit à offrir sa marchandise aux passants, en la criant :

« Ô verres ! ô gouttes de soleil ! ô seins des adolescentes d'albâtre ! yeux de ma nourrice ! souffle durci et froid des vierges ! ô verres ! ô verres ! »

Mais le plus souvent El-Aschâr se taisait et, le dos bien appuyé à la muraille, il se laissait aller à rêver tout haut. Et voici ce que, durant un de ces jours, au moment de la prière du vendredi, El-Aschâr pensait :

« Je viens de placer tout mon capital dans l'achat de ces verreries, à savoir cent drachmes. J'arriverai certes à vendre le tout deux cents drachmes. Avec ces deux cents drachmes j'achèterai encore d'autres verreries, et je les vendrai quatre cents drachmes, et je continuerai à vendre, à acheter et à vendre jusqu'à ce que je sois devenu possesseur d'un grand capital. Alors j'achèterai de toutes les espèces de marchandises, drogueries et parfums, et je ne cesserai de vendre qu'après m'être fait de très importants bénéfices. Alors je pourrai acheter un grand palais, des esclaves, des chevaux, et des selles avec des housses de brocart ouvragé d'or ; et je mangerai et je boirai ; et il n'y aura pas une chanteuse en ville que je n'inviterai à venir chanter dans ma maison. Puis je me mettrai en rapport avec toutes les marieuses les plus expertes de Baghdad et je les enverrai auprès des rois et des vizirs ; et il ne se passera point un long temps que je ne me marie avec, au moins, la fille du grand-vizir ! Car il m'est parvenu que cette jeune fille est particulièrement belle et parfaite en perfections ; aussi je lui constituerai une dot de mille dinars d'or. Et je ne doute pas que son père, le grand-vizir, ne consente immédiatement à ce mariage, mais, s'il n'y veut pas consentir, eh bien ! j'irai lui enlever sa fille en dépit de son nez, et je la conduirai dans mon palais. Alors je m'achèterai dix jeunes garçons pour mon service particulier. Après cela, je me ferai faire des habits royaux comme n'en portent que les sultans et les émirs ; et je commanderai au bijoutier le plus habile de me faire une selle d'or incrustée de perles et de pierreries. Et alors, monté sur le plus beau che-

val, que j'achèterai au chef des bédouins du désert ou que je ferai venir de la tribu des Anezi, je me promènerai par la ville avec des esclaves nombreux autour de moi, devant moi et derrière moi ; et, de la sorte, j'arriverai au palais du grand-vizir qui, à mon approche, se lèvera en mon honneur et me cédera sa place et se tiendra debout au-dessous de moi et s'estimera bien honoré d'être mon beau-père. Et moi, j'aurai avec moi deux jeunes esclaves porteurs d'une grande bourse chacun, et dans chaque bourse il y aura mille dinars. Je donnerai l'une des bourses au grand-vizir, comme dot de sa fille, et je lui ferai cadeau de l'autre bourse simplement pour lui montrer ma générosité, ma magnanimité, et combien à mes yeux le monde entier est peu de chose. Puis je retournerai avec gravité chez moi ; et lorsque ma fiancée m'enverra une personne pour me faire parvenir ses compliments, je comblerai d'or cette personne et je lui ferai cadeau d'étoffes précieuses et de robes magnifiques. Et si le vizir vient à m'envoyer quelque cadeau de noces, je ne l'accepterai pas et je le lui retournerai, même si c'est un cadeau de très grand prix, et tout cela pour lui bien prouver que j'ai l'âme haut placée et que je suis incapable de la moindre indélicatesse. Après quoi, je fixerai moi-même le jour de mes noces et les détails de la cérémonie ; et je donnerai mes ordres pour que rien ne soit épargné, tant pour le festin que pour le nombre et la qualité des joueurs d'instruments, des chanteurs, des chanteuses et des danseuses. Et je ferai dans mon palais tous les préparatifs nécessaires, je l'ornerai et le tendrai partout de tapis, et je joncherai le sol de fleurs depuis l'entrée jusqu'à la salle du festin, et je ferai arroser le sol avec de l'eau de roses et d'autres eaux de senteur.

» La nuit de mes noces, je revêtirai mes plus beaux habits et monterai m'asseoir sur un trône placé sur une estrade élevée, toute tendue d'étoffes brodées de soie avec des des-

sins de fleurs et des lignes colorées agréablement. Et pendant tout le temps que dureront les cérémonies et que l'on promènera au milieu de la salle, ma femme avec tous ses atours et plus brillante que la pleine lune du mois de Ramadân, moi je resterai immobile et grave et ne la regarderai même pas, et ne tournerai la tête ni à droite ni à gauche, et cela pour bien faire voir la gravité de mon caractère et ma sagesse ! Et on finira par conduire ma femme devant moi, dans toute la fraîcheur de sa beauté et toute parfumée délicieusement. Et je ne bougerai pas davantage, au contraire ! Et je resterai ainsi indifférent et grave jusqu'à ce que toutes les femmes présentes à la noce se soient approchées de moi et m'aient dit : « Ô notre maître et la couronne de nos têtes, voici ton épouse et ton esclave qui se tient respectueusement entre tes mains, et qui attend que tu lui fasses la grâce d'un regard. Elle est si fatiguée d'être ainsi debout ! et elle n'espère que ton ordre pour s'asseoir ! » Mais, moi, je ne prononcerai pas une seule parole, et ferai encore mieux désirer ma réponse. Et alors toutes les femmes et toutes les invitées se prosterneront en baisant la terre beaucoup de fois devant ma grandeur. C'est seulement alors que je consentirai à abaisser mes yeux et à daigner regarder ma femme, mais rien qu'une fois, d'un seul regard ; après quoi, je relèverai les yeux et reprendrai mon air de grande indifférence. Et les servantes emmèneront ma femme et, moi, je me lèverai et je descendrai changer de vêtements pour en mettre d'autres bien plus riches et bien plus somptueux. Et on ramènera, une seconde fois, devant mon estrade, la nouvelle mariée revêtue d'autres habits et avec d'autres atours et disparaissant sous l'amas des bijoux, de l'or et des pierreries, et parfumée avec d'autres parfums bien plus agréables. Et j'attendrai que l'on m'en ait prié, à diverses reprises, pour regarder mon épouse, et tout de suite je relèverai les yeux pour ne plus la voir. Et je

continuerai d'agir de la sorte jusqu'à ce que toutes les cérémonies soient complètement terminées.

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, ne voulut point abuser davantage, cette nuit-là, de la permission accordée.

Et lorsque fut la trente-deuxième nuit.

Elle continua ainsi à conter l'histoire au roi Schahriar.

Il m'est parvenu, ô roi fortuné, que le barbier narra de la façon suivante la suite de l'aventure de son cinquième frère El-Aschâr :

» … jusqu'à ce que toutes les cérémonies soient complètement terminées. Alors j'ordonnerai à quelques-uns de mes jeunes esclaves de prendre une bourse contenant cinq cents dinars en petite monnaie, et de jeter cette monnaie par poignées dans toute la salle et d'en distribuer autant à tous les joueurs d'instruments et chanteurs, et autant à toutes les suivantes de mon épouse. Et les suivantes, après cela, conduiront mon épouse dans sa chambre, où je me rendrai moi-même, après m'être longtemps fait attendre. Lorsque j'entrerai chez elle, j'irai, sans la regarder, et en traversant les rangs des femmes alignées sur deux files dans la chambre, m'asseoir sur le divan, et je demanderai une coupe d'eau parfumée et sucrée, et je la boirai tranquillement, après avoir rendu grâces à Allah.

» Quant à mon épouse, je continuerai à ne pas m'apercevoir de sa présence sur le lit, toute prête à me recevoir ; et pour l'humilier et lui faire bien sentir ma supériorité et le peu de cas que je fais d'elle, je ne lui adresserai pas une seule fois la parole et je lui apprendrai de cette façon comment j'entends en user à l'avenir avec elle. Car ce n'est point autrement qu'on arrive à rendre les femmes dociles, douces et tendres. Et, en effet bientôt je verrai entrer et s'approcher la femme de mon oncle, qui se mettra à m'embrasser la tête et

les mains et à me dire : « Ô mon maître, daigne regarder ton esclave, ma fille, qui désire ardemment ton approche, et lui faire l'aumône d'une parole seulement ! » Mais moi, malgré les paroles respectueuses de la femme de mon oncle, qui n'aura pas osé m'appeler son gendre par crainte de paraître trop familière, je ne lui ferai aucune réponse. Alors elle continuera à me supplier pour me toucher et elle finira, j'en suis sûr, par se jeter à mes pieds, qu'elle baisera, ainsi que le pan de ma robe, et cela bien des fois, et par me dire : « Ô mon maître, je te jure par Allah que ma fille est belle et vierge ! Je te jure par Allah qu'aucun homme n'a jamais vu ma fille à découvert ni connu la couleur de ses yeux ! De grâce, cesse de lui faire cet affront et de l'humilier aussi grandement ! Regarde comme elle est humble et soumise ; elle n'attend plus qu'un signe de toi pour te satisfaire en toutes choses ! »

» Là-dessus, la femme de mon oncle se lèvera et me remplira une coupe d'un vin exquis, et donnera la coupe à sa fille qui aussitôt viendra me l'offrir avec soumission et toute tremblante. Et moi, nonchalamment appuyé sur les coussins de velours brodé d'or du divan, je la laisserai se présenter entre mes mains et je me plairai, sans la regarder, à la voir debout, elle, la fille du grand-vizir, devant moi, l'ancien marchand de verreries qui criait sa marchandise au coin des rues :

» Ô gouttes de soleil ! seins des adolescentes d'albâtre ! yeux de ma nourrice ! souffle durci et froid des vierges, ô verres ! ombilic d'enfant, ô verres ! miel coloré, ô verres !

» Et elle, devant tant de noblesse et de grandeur, ne pourra que me prendre pour un fils de quelque illustre sultan dont la gloire remplit le monde. Et elle me dira, les larmes

aux yeux : « Ô mon seigneur, de grâce ! ne refuse pas cette coupe et ne la repousse pas des mains de ton esclave ! Car je suis la dernière de tes esclaves ! » Mais, moi, à ces paroles je ne ferai aucune réponse. Et elle alors finira par s'enhardir un peu, devant mon silence, et insistera auprès de moi pour me faire prendre la coupe de vin, et l'approchera elle-même gentiment de mes lèvres. Mais moi, devant une pareille familiarité, je deviendrai furieux, je la regarderai terriblement et lui appliquerai sur la figure un grand soufflet et lui allongerai dans le ventre un violent coup de pied, là, comme ceci… »

Mon frère, continua le barbier, en prononçant ces paroles, fit le geste d'allonger le violent coup de pied à sa prétendue femme, et le coup porta en plein sur le panier fragile qui contenait les verreries devant lui ; et le panier, avec tout son contenu, roula au loin ! et il ne resta que des débris de tout ce qui constituait toute la fortune de ce fou. Ah ! si j'avais été là à ce moment, ô émir des Croyants, je l'aurais châtié comme il méritait, ce frère plein d'insupportable vanité et de fausse grandeur d'âme !

Mais, devant ces dégâts sans remède, El-Aschâr se mit à se donner de grands coups sur la figure et à déchirer ses habits de désespoir et à pleurer et à se lamenter tout en continuant à se frapper. Alors, comme ce jour-là était précisément un vendredi et que la prière de midi allait commencer dans les mosquées, les gens qui sortaient de chez eux virent mon frère dans cet état, et les uns s'arrêtèrent à s'apitoyer sur lui, et les autres continuèrent leur chemin en le traitant de fou et en riant extrêmement, une fois qu'ils eurent appris, d'un voisin, les détails de l'extravagance de mon frère.

Pendant que mon frère se lamentait de la sorte en déplorant la perte de son capital avec les intérêts, voici qu'une

femme de haut rang vint à passer par là se rendant à la mosquée pour la prière du vendredi. Elle dépassait en beauté les femmes les plus belles ; de tout elle, se dégageait une vivifiante odeur de musc ; elle était montée sur une mule harnachée de velours et de brocart d'or ; elle était accompagnée d'un nombre considérable de serviteurs et d'esclaves. À la vue de tous ces verres cassés et de mon frère qui se lamentait si fort en pleurant, la compassion entra dans son cœur et la pitié, et elle s'informa du motif d'un tel désespoir. Il lui fut répondu que le pauvre homme avait un panier de verreries dont la vente le faisait vivre, que c'était là tout son capital, mais qu'il ne lui en restait plus rien après l'accident qui lui avait tout cassé en morceaux. Alors cette femme appela l'un de ses serviteurs et lui dit : « Donne à ce pauvre homme tout ce que tu portes d'argent sur toi. » Et le serviteur détacha immédiatement de son cou, où elle était fixée par un cordon, une grande bourse qu'il remit à mon frère. El-Aschâr la prit, l'ouvrit et y trouva, après les avoir comptés, cinq cents dinars d'or. À cette vue, il faillit mourir d'émotion et de la force de sa joie, et il se mit à appeler sur sa bienfaitrice toutes les grâces et les bénédictions d'Allah.

Devenu ainsi riche d'un moment à l'autre, El-Aschâr, la poitrine dilatée de plaisir, se rendit à sa maison pour y mettre cette fortune, et il s'apprêtait à sortir pour aller à la recherche de quelque belle maison à louer où vivre à son aise, quand il entendit frapper doucement à la porte. Il se leva et courut ouvrir et vit une vieille femme qu'il ne connaissait point et qui lui dit : « Ô mon enfant, sache que le temps de la prière en ce jour saint du vendredi est presque écoulé, et je n'ai pas encore pu faire mes ablutions d'avant la prière. Je te prie donc de me permettre d'entrer un instant chez toi faire mes ablutions à l'abri des indiscrets. » Et mon frère lui répondit : « J'écoute et j'obéis ! » et il lui ouvrit toute grande

la porte et l'introduisit et la mena à la cuisine, où il la laissa seule.

Au bout de quelques instants, la vieille vint retrouver mon frère dans sa chambre, et là elle se tint sur le vieux morceau de natte qui servait de tapis dans la chambre, y fit quelques génuflexions assez à la hâte, puis elle termina sa prière en faisant pour mon frère des vœux fort bien dits et pleins de componction. Et mon frère, qui d'ailleurs ne se possédait pas de bonheur, la remercia vivement et, tirant de sa ceinture deux dinars d'or, les lui tendit généreusement. La vieille les repoussa avec dignité et s'écria : « Ô mon enfant, qu'Allah soit loué qui t'a fait si généreux ! Aussi je ne m'étonne plus que tu saches si vite inspirer de la sympathie aux gens, même à ceux qui, comme moi, ne t'ont vu qu'une seule fois. Quant à cet argent que tu veux bien m'offrir, remets-le dans ta ceinture, car, à en juger à ta mine, tu dois être un pauvre saâlouk, et cet argent te doit être plus nécessaire qu'à moi, qui n'en ai guère besoin. Et si vraiment, toi-même, tu peux aussi t'en dispenser, tu n'as qu'à le rendre à la noble femme qui te l'avait donné en voyant tes verres cassés en morceaux. » Mon frère répondit : « Comment ! ma bonne mère, tu connais donc cette femme ? Dans ce cas, je te prie de me rendre le service de m'indiquer le moyen de la revoir. » La vieille répondit : « Mon fils, cette jeune femme, qui est fort belle, ne t'a fait cette générosité que pour t'exprimer son penchant pour toi, qui es jeune, beau et vigoureux, alors que son mari est impuissant et bien en retard, une fois au lit, avec elle ; car il est affligé d'une paire d'œufs froids à faire pitié. Lève-toi donc, mets tout ton or dans ta ceinture, de peur qu'on ne te le vole dans cette maison sans cadenas, et viens avec moi. Car je dois te dire que je suis au service de cette jeune dame depuis longtemps, et c'est moi qui lui fais toutes ses commissions secrètes. Une fois que je

t'aurai introduit, ne manque pas d'être très empressé auprès d'elle, de lui dire toutes sortes de paroles gentilles et de lui faire tout ce dont tu es capable ; et plus ce sera, mieux tu te l'attacheras ; car elle, de son côté, n'épargnera rien pour te procurer tous les plaisirs, et tu seras le maître absolu de sa beauté et de ses richesses, entièrement ! »

Lorsque mon frère entendit ces paroles de la vieille, il se leva, fit comme elle lui avait dit et suivit la vieille qui se mit à marcher, et mon frère marcha derrière elle, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés tous deux à un grand portail que la vieille heurta d'une façon particulière. Et mon frère était dans une très grande émotion et ne se sentait pas de bonheur.

Au signal donné par la vieille femme, une jeune esclave grecque fort jolie vint ouvrir la porte très gentiment et leur souhaita la bienvenue en souriant d'un sourire engageant. La vieille entra et mon frère la suivit ; et il fut introduit par la petite grecque dans une salle grande et magnifique, située au milieu de cette vaste demeure, et tendue de grands rideaux de soie brodée d'or fin, et tapissée somptueusement. Et mon frère, se trouvant seul, s'assit sur un divan et enleva son turban, qu'il déposa sur ses genoux, et s'essuya le front. Mais à peine était-il là que les rideaux s'écartèrent, et apparut une adolescente incomparable et que rien ne pouvait égaler devant les regards émerveillés des hommes ; et elle avait sur elle tout ce que l'on pouvait imaginer de beau en fait de vêtements. Et mon frère El-Aschâr se leva debout sur ses deux pieds.

Et l'adolescente, lorsqu'elle le vit, se mit à lui sourire de ses yeux, et se hâta d'aller fermer la porte, qui avait été laissée ouverte. Elle s'approcha alors de mon frère, lui prit la main, et l'attira à elle sur le divan de velours d'or. Là il serait

inutile de détailler tout ce que, une heure durant, mon frère et l'adolescente se firent l'un à l'autre en embrassades, copulations, baisers, morsures, caresses, coups de zebb, torsions, contorsions, variations, premièrement, deuxièmement, troisièmement, et autrement.

Après ces ébats, la jeune femme se releva et dit à mon frère : « Mon œil, ne bouge pas d'ici avant que je ne revienne ! » Puis elle sortit vivement et disparut.

Et voici que soudain, horrible et l'œil en feu, à la porte brusquement ouverte, un nègre apparut, grand et tenant un glaive nu à la main, un glaive aux éclairs aveuglants. Et il cria au terrifié El-Aschâr : « Malheur à toi, misérable ! Comment as-tu osé pénétrer dans ce lieu, ô fils de putain, fils adultérin, produit mêlé de tous les œufs pourris des scélérats ! » À ce langage assez violent mon frère ne sut quelle réponse apporter, et sa langue se paralysa et tous ses muscles s'annihilèrent et il devint jaune de teint et affaissé de corps. Alors le nègre le prit, le mit complètement nu, et, pour allonger son supplice, se mit à lui donner de grands coups du plat de son sabre, et de la sorte plus de quatre-vingts coups ; puis il lui enfonça son sabre dans les chairs en plusieurs endroits, jusqu'à ce que mon frère tombât à terre et que le nègre le crût mort. Alors il appela d'une voix terrible, et aussitôt arriva une négresse avec un plateau rempli de sel. Elle posa le plateau à terre et se mit à remplir de ce sel les blessures de mon frère qui, malgré ses souffrances horribles, n'osait donner de la voix de peur qu'on l'achevât. Puis elle le couvrit entièrement de ce sel et s'en alla. Alors le nègre poussa un second cri aussi épouvantable que le premier, et la vieille femme se présenta et aidée du nègre, fouilla les habits et la ceinture de mon frère, et en enleva tout l'or ; puis elle prit mon frère par les pieds et le traîna à travers les chambres

jusqu'à un endroit de la cour où, par une ouverture, elle le lança au fond d'un trou noir où elle avait l'habitude de précipiter les cadavres de tous ceux que ses artifices attiraient dans cette maison pour servir de monteurs solides à l'assaut de sa jeune maîtresse, et pour ensuite être dépouillés et jetés dans ce souterrain, après avoir été recouverts de sel afin que leurs corps ne sentissent pas mauvais.

Le souterrain au fond duquel mon frère El-Aschâr fut jeté était grand et plein de ténèbres, et les corps de ceux qui y avaient été précipités s'amassaient en tas les uns sur les autres. Et il demeura là-dedans deux jours pleins, dans l'impossibilité d'aucun mouvement par suite de ses blessures et de sa chute. Mais Allah (qu'il soit glorifié et loué !) voulut que le sel dont mon frère avait été bourré fût justement la cause de sa guérison et empêchât le sang de se corrompre et l'étanchât. Ses blessures en voie de cicatrisation et ses forces un peu revenues, mon frère put se dégager d'entre les corps des morts, et se traîner tout le long du souterrain à la faveur d'une faible lumière qui lui parvenait du fond ; cette lumière provenait d'une lucarne au mur qui fermait le souterrain. Il put se hisser jusqu'à la lucarne et de là revenir à la clarté du jour, hors du souterrain.

Il se hâta alors de regagner sa maison, où je vins le trouver et le soignai avec les remèdes que je savais tirer des plantes et des sucs végétaux, et, au bout d'un certain temps, mon frère, complètement guéri, résolut de faire expier à la vieille femme et aux autres le supplice qu'il avait enduré. Il se mit à la recherche de la vieille et suivit ses traces et remarqua l'endroit où elle venait tous les jours pour attirer les jeunes gens qui devaient satisfaire sa maîtresse et devenir ensuite ce qu'ils devenaient. Et, un jour, il se déguisa en Persan étranger s'entoura la taille d'une ceinture qu'il remplit de

morceaux de verre pour faire croire que c'était de l'or, cacha un grand sabre sous sa longue robe de Persan, et alla attendre l'arrivée de la vieille, qui ne tarda pas à paraître. Aussitôt il s'approcha d'elle, fit semblant de mal parler l'arabe, notre langue, et imita le parler barbare des Persans pour dire à la vieille femme : « Bonne vieille, je suis un étranger et je voudrais savoir où trouver un trébuchet pour peser et contrôler ces neufs cents dinars d'or, que j'ai là dans ma ceinture et que je viens de toucher pour la vente des marchandises que j'avais apportées de mon pays. » La maudite vieille de malheur lui répondit : « Mais certes, mon jeune ami ! tu tombes bien, car justement mon fils, qui est un beau garçon comme toi, est changeur de sa profession et te prêtera bien son trébuchet. Viens donc, que je te conduise chez lui ! » Il lui dit : « Marche alors devant moi ! » Et elle marcha devant lui et lui derrière elle jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la maison en question. Et la même jeune esclave grecque leur vint ouvrir, en souriant agréablement, et la vieille lui dit à voix basse : « Cette fois, j'apporte à notre maîtresse des muscles solides et de la chair bien à point ! » Et la jeune esclave prit mon frère par la main et le conduisit dans la salle aux soieries, et resta avec lui à l'amuser quelques instants, puis alla prévenir sa maîtresse, qui arriva et fit avec mon frère tout ce qu'elle avait fait la première fois : et il n'y a aucune utilité à le répéter. Puis elle se retira et soudain apparut l'horrible nègre avec le glaive nu à la main, qui lui cria de se lever et de le suivre en le traitant comme la première fois. Et alors mon frère, qui marchait derrière le nègre, sortit tout à coup le sabre de dessous sa robe, et d'une seule fois coupa net la tête du nègre. Au bruit de la chute, accourut la négresse, qui subit le même sort, puis l'esclave grecque, dont la tête vola d'un seul coup. Puis vint le tour de la vieille, qui accourait, prête à mettre la main sur le butin. À la vue de mon

frère, le bras couvert de sang et le sabre à la main, elle fut épouvantée et tomba sur le sol ; et mon frère la prit par les cheveux et lui cria : « Me reconnais-tu, ô vieille putain, fille de putain, ô pourrie de malheur ? » Et la vieille répondit : « Ô mon maître, je ne te reconnais pas ! » Mon frère dit : « Sache donc, ô vieille avaleuse de zebbs, que je suis celui-là même chez lequel tu étais venu faire tes ablutions, ô cul de vieux singe ! celui que tu avais entraîné ici pour qu'il montât ta maîtresse et la satisfît, celui que tu avais traîné par les pieds pour le jeter dans le souterrain ! » Et, ce disant, mon frère, d'un seul coup de sabre, trancha la vieille et en fit deux morceaux, puis, cela fait, il se mit à la recherche de la jeune femme qui avait par deux fois copulé avec lui.

Il la trouva bientôt, occupée à s'attifer et à se parfumer, dans une pièce retirée. À sa vue, elle jeta un cri terrifié et se précipita à ses pieds en implorant la vie sauve ; et mon frère, se souvenant des plaisirs vrais qu'elle lui avait procurés et qu'elle avait eus avec lui, lui accorda généreusement la vie sauve, et lui dit : « Mais comment se fait-il que tu sois au milieu de cette maison, sous la gouverne de cet horrible nègre que j'ai tué de ma main et qui a dû te faire bien des horreurs ? » Elle répondit : « Ô mon maître, avant d'être enfermée dans cette maison maudite, j'étais la propriété d'un riche marchand de la ville ; et cette vieille était une amie de la maison et venait souvent nous voir et me témoignait, à moi surtout, beaucoup d'attachement. Un jour d'entre les jours, elle vint à moi et me dit : « Je suis invitée à une noce qui n'a jamais eu sa pareille, et personne au monde n'en a encore vu une semblable. Et je viens pour t'emmener avec moi ! » Je me levai, je mis mes plus beaux habits et je pris avec moi une bourse contenant cent dinars et je partis avec la vieille. Nous arrivâmes bientôt à cette maison, où la vieille m'introduisit et où je tombai, par sa ruse, entre les mains et

sous la puissance du nègre atroce qui, après m'avoir ravi ma virginité, me retint ici par la force et me fit servir ses desseins criminels, aux dépens de la vie des jeunes gens riches que la vieille lui procurait. Et c'est ainsi que depuis trois ans je ne suis qu'une chose entre les mains de la misérable vieille. » Alors mon frère lui dit : « Comme ton sort fut malheureux ! Mais, dis-moi, depuis le temps que tu es ici, tu dois savoir s'il y a beaucoup de richesses amassées par ces criminels ! » Elle répondit : « Certes, il y en a ! et tant, en vérité, que je doute fort que tu puisses tout emporter à toi seul ; car dix hommes n'y suffiraient pas. Viens, d'ailleurs, voir de ton propre œil ! » Et elle prit mon frère et lui fit voir de grands coffres remplis de monnaie de tous les pays et de bourses de toutes les formes. Et mon frère en resta ébloui et immobile. Elle lui dit alors : « Ce n'est pas là le moyen de faire sortir tout cet or ! Va donc chercher une quantité de portefaix et reviens avec eux pour les charger de tout cet or. Et, pendant ce temps, je vais moi-même préparer les charges. »

Mon frère se hâta alors de courir à la recherche des portefaix, et, au bout d'un certain temps, il revint avec dix hommes tenant chacun une grande couffe vide.

Mais, en arrivant à la maison, mon frère trouva la grande porte largement ouverte ; et la jeune femme avait disparu, elle et tous les grands coffres. Et il comprit qu'elle s'était jouée de lui pour emporter à elle seule les principales richesses. Pourtant il se consola, en voyant toutes les belles choses qui restaient dans la maison et toutes les valeurs qui étaient enfermées dans les armoires, toutes choses qui pouvaient le rendre riche pour le restant de ses jours. Aussi se promit-il de transporter tout cela le lendemain ; et, comme il était brisé de fatigue, il s'étendit sur le grand lit somptueux et s'endormit.

Le lendemain, en se réveillant, il fut à la limite de la terreur quand il se vit entouré par vingt gardes du wali, qui lui dirent : « Lève-toi tout de suite et viens avec nous chez le wali, qui te demande ! » Et ils l'emmenèrent, et refermèrent et scellèrent les portes, et le livrèrent aux mains du wali, qui lui dit : « J'ai appris toute ton histoire et les assassinats que tu as commis et le vol que tu allais faire. » Alors mon frère s'écria : « Ô wali, donne-moi le signe de la sécurité et je te raconterai la vérité ! » et le wali alors lui donna le petit voile, signe de la sécurité, et mon frère lui raconta toute l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin ; et il n'y a aucun profit à la répéter. Puis mon frère ajouta : « Maintenant, ô wali plein d'idées justes et droites, si tu veux, je consens à partager avec toi tout ce qui reste dans cette maison, et cela à parts égales ! » Mais le wali répliqua : « Comment ! tu oses prétendre au partage ! Or, par Allah ! tu n'auras rien, car je dois prendre le tout et ne te rien laisser ! Et tu dois t'estimer fort heureux d'avoir la vie sauve ! D'ailleurs, tu vas immédiatement quitter la ville et ne plus y paraître, sinon tu subiras le pire châtiment ! « Et le wali, qui craignait que le khalifat vint à savoir l'histoire de l'enlèvement de l'argent pour son seul compte à lui, wali, exila mon frère. Et mon frère fut ainsi obligé de fuir au loin. Mais, pour que la destinée s'accomplît entièrement, à peine était-il hors des portes de la ville, qu'il fut assailli par des brigands qui, ne trouvant sur lui ni or ni valeurs, se contentèrent de lui prendre les habits qu'il avait sur lui, de le mettre nu, et de lui donner une quantité de coups de bâton ; et ils finirent, pour le punir de les frustrer d'une aubaine sur laquelle ils comptaient, par lui couper les oreilles et le nez également.

Et c'est alors que moi, ô commandeur des Croyants, je finis par apprendre les mésaventures de ce pauvre El-Aschâr. Alors je me mis à sa recherche, et je n'eus de paix qu'en le

retrouvant. Et je le menai chez moi, je le soignai, je le guéris et lui allouai de quoi manger et boire pour le restant de ses jours.

Là est l'histoire d'El-Aschâr !

Mais pour ce qui est de l'histoire de mon sixième frère et dernier, ô émir des Croyants, elle mérite d'être entendue avant que je ne prenne le temps de me reposer.

HISTOIRE DE SCHAKÂLIK
LE SIXIÈME FRÈRE DU BARBIER

« Il s'appelait Schakâlik, le Pot fêlé, ô commandeur des Croyants, et c'est lui, d'entre mes frères qui avait les lèvres coupées, et non seulement les lèvres, mais aussi le zebb. Et son zebb ainsi que ses lèvres furent coupés à la suite de circonstances étonnantes extrêmement.

Schakâlik, ce sixième frère, était d'entre nous sept le plus pauvre ; il était tout à fait pauvre. Je ne parle pas des cent drachmes de l'héritage de notre père, car ces cent drachmes, Schakâlik, qui n'avait jamais vu de sa vie autant d'argent à la fois, se hâta de les manger en une nuit en compagnie des chiffes déplorables du quartier gauche de Baghdad.

Il n'était donc possesseur d'aucune des vanités de ce monde périssable, et ne vivait que grâce aux aumônes des

gens qui le recevaient chez eux à cause de ses bons mots et de ses drôleries.

Un jour d'entre les jours, Schakâlik était sorti à la recherche de quelque subsistance pour soutenir son corps exténué par les privations, et il se trouva, en marchant par les rues, devant la façade d'une magnifique maison qui s'ouvrait par un grand portique élevé de plusieurs marches. Et, sur les marches et à l'entrée, il y avait un nombre considérable de serviteurs, de jeunes esclaves, d'officiers et de portiers. Et mon frère Schakâlik s'approcha de quelques-uns de ceux qui stationnaient là et leur demanda à qui appartenait cette merveilleuse bâtisse. Ils répondirent : « Elle est la propriété d'un homme d'entre les fils des rois. » Puis mon frère s'approcha des portiers qui étaient assis sur un grand banc au haut des marches et leur demanda l'aumône, pour Allah ! Ils lui répondirent : « Mais d'où viens-tu donc pour ignorer que tu n'as qu'à entrer te présenter à notre maître pour qu'aussitôt tu sois comblé de ses dons ? » Alors mon frère entra, franchit le grand portique, traversa la cour spacieuse et le jardin, qui était rempli des plus beaux arbres et d'oiseaux chanteurs. Cette cour était pavée des plus beaux marbres blancs et noirs, et le jardin était incomparable de tenue, et nul humain n'en avait jamais vu le pareil. Tout autour, régnait une galerie à jour pavée de marbre ; de grands rideaux y entretenaient la fraîcheur pendant les heures chaudes. Et mon frère continua à marcher et entra dans la salle principale, qui était toute couverte de carreaux de porcelaine colorés de bleu, de vert et d'or, avec des fleurs et des feuillages entrelacés ; au milieu de la salle, il y avait un beau bassin d'albâtre où coulait l'eau fraîche avec un bruit fort doux. Une merveilleuse natte colorée tapissait la moitié surélevée du sol ; et, appuyé sur des coussins de soie brodée d'or, sur la natte était assis à son aise un très beau vieillard à la longue barbe blanche et à

la figure éclairée par un sourire bienveillant. Et mon frère s'avança et dit au vieillard à la belle barbe : « Que la paix soit avec toi ! » Et le vieillard aussitôt se leva et répondit : « Et que sur toi soient la paix et la miséricorde d'Allah et ses bénédictions ! Que souhaites-tu, ô toi *tel ?* » Mon frère répondit : « Ô mon maître, te demander seulement l'aumône, car je suis exténué par la faim et les privations ! »

À ces paroles, le vieillard montra une grande commisération, et fut pris d'une telle douleur en apprenant cet état infortuné de mon frère, qu'il fut sur le point de se déchirer les habits, et il s'écria : « Par Allah ! est-il donc possible que je sois dans une ville et qu'un être humain soit dans cet état de faim où tu te trouves ! Vraiment c'est là une chose que je ne puis supporter avec patience ! » Et mon frère s'écria en élevant ses deux mains vers le ciel : « Qu'Allah t'accorde ses bénédictions ! et bénis soient tes générateurs ! » Le vieillard dit : « Il faut absolument que tu restes ici pour partager mon repas et goûter au sel de ma nappe ! » Et mon frère s'écria : « Ô mon maître, que je te remercie ! car je ne puis me tenir plus longtemps à jeun, ou je mourrai de faim ! » Alors le vieillard frappa ses mains l'une contre l'autre et dit au jeune esclave qui se présenta aussitôt : « Vite ! apporte l'aiguière d'argent et le bassin pour que nous nous l'avions les mains ! » Et il dit à mon frère Schakâlik : « Ô mon hôte, approche-toi et lave-toi les mains ! »

À ces paroles, le vieillard se leva et s'approcha lui-même, quoique le jeune garçon n'eût plus reparu, et fit le geste de laisser couler sur ses mains l'eau d'une invisible aiguière, et de se frotter les mains comme si l'eau était versée dessus réellement. À cette vue, mon frère Schakâlik ne sut que penser ; mais, comme le vieillard insistait pour le faire s'approcher à son tour, il s'imagina que c'était une plaisante-

rie, et comme il était lui-même réputé pour ses drôleries et ses tours amusants, il s'avança et se mit à faire le geste de se laver les mains, tout comme le vieillard. Alors le vieillard dit : « Ô vous autres, hâtez-vous de tendre la nappe et de nous apporter à manger, car ce pauvre homme est pressé par la faim ! » Et aussitôt accoururent de nombreux serviteurs qui se mirent à aller et venir, tout comme s'ils tendaient la nappe et la couvraient de mets nombreux et de plats remplis jusqu'au bord. Et Schakâlik, quoique fort affamé, se dit que les pauvres devaient endurer les caprices des riches et se garda bien de faire voir le moindre signe d'impatience. Alors le vieillard lui dit : « Ô mon hôte, assieds-toi là, à côté de moi, et hâte-moi de faire honneur à ma nappe ! » Et mon frère vint s'asseoir à côté de lui, près de cette nappe imaginaire ; et le vieillard se mit aussitôt à faire semblant de toucher à des plats, de prendre des bouchées et de faire mouvoir ses mâchoires et ses lèvres, tout comme s'il mâchait réellement ; et il disait à mon frère : « Ô mon hôte, ma maison est ta maison, et ma nappe ta nappe ; ne te gêne donc pas, et mange ton plein, sans honte ! Tiens, regarde ce pain ; comme il est blanc et bien à point ! que penses-tu de ce pain ? » Schakâlik dit : « Ce pain est très blanc et, en vérité, délicieux et tel que, de ma vie, je n'en ai goûté le pareil ! » Le vieillard dit : « Je crois bien ! la négresse qui l'a pétri est fort habile, et je l'ai achetée pour cinq cents dinars d'or ! Mais, ô mon hôte, prends et mange de ce plateau où tu vois se dorer cette admirable pâte losangée de kébéba au beurre, cuite au four ! Crois bien que la cuisinière n'y a épargné ni la viande rouge bien battue ni le blé mondé et concassé ni le cardamome ni le poivre ! Mange-donc, pauvre affamé, et dis-moi, que penses-tu de son goût, de son odeur et de son parfum ? » Mon frère répondit : « Cette kébéba est délicieuse à mon palais, et son odeur me dilate la poitrine ! Quant à la manière

dont elle est réussie, je dois te dire que, même dans les palais des rois, on n'en goûte de semblable ! » Et, en disant ces paroles Schakâlik se mit à agiter ses mâchoires, à mâcher, à agiter ses joues et à avaler, tout comme s'il faisait la chose réellement.

Le vieillard dit : « Comme tu me fais plaisir, ô mon hôte ! mais je pense que je ne mérite pas ces louanges, car alors que dirais-tu de ce mets qui est là, à ta gauche, de ces merveilleux poulets rôtis, farcis aux pistaches, aux amandes, au riz, au raisin sec, au poivre, à la cannelle et à la viande hachée de mouton ? Et que dis-tu de leur fumet ! » Mon frère s'écria : « Allah ! Allah ! que leur fumet est délicieux, et que leur goût est savoureux et leur farce admirable ! » Le vieillard dit : « En vérité, que tu es plein de bonnes manières et d'indulgence pour ma cuisine ! Aussi je veux te faire, de mes propres doigts, goûter de cet incomparable plat-ci ! » Et le vieillard fit le geste de confectionner une bouchée qu'il aurait prise à un plat sur la nappe et, l'approchant des lèvres de mon frère, lui dit : « Prends et mange cette bouchée, ô mon hôte, et tu me donneras ton opinion sur ce plat où les aubergines farcies nagent dans leur sauce appétissante ! » Et mon frère fit le geste d'allonger le cou, d'ouvrir la bouche, et d'avaler la bouchée ; puis il dit en fermant les yeux de plaisir : « Ya Allah ! que c'est agréable et bon à digérer ! Je constate avec un plaisir inouï que nulle part ailleurs que dans ta demeure je n'ai goûté d'aussi bonnes aubergines farcies ! Tout y est ménagé avec l'art des doigts experts : la viande hachée d'agneau, les pois chiches, les pépins de pin, les grains de cardamome, la noix muscade, les clous de girofle, le gingembre, le poivre et les herbes aromatiques. Et je perçois, tant c'est bien fait, le goût de chaque aromate ! » Le vieillard dit : « Aussi, ô mon hôte, je n'attends pas moins de ta faim et de ta politesse que de te voir avaler les quarante-

quatre aubergines farcies qui sont dans ce plat ! » Mon frère dit : « Il m'est aisé de les avaler, car elles sont plus délicieuses que le sein de ma nourrice et plus caressantes à mon palais que les doigts des jeunes filles ! » Et mon frère fit le geste de prendre chaque aubergine farcie l'une après l'autre et de l'avaler en hochant la tête de plaisir et en faisant claquer sa langue sur son palais. Et il pensait en lui-même à tous ces mets, et sa faim s'exaspérait, et il se disait qu'il se contenterait fort bien, pour assouvir sa faim, d'un simple pain sec de fèves moulues ou de maïs. Mais il se garda bien de trahir son sentiment.

Le vieillard lui dit alors : « Ô mon hôte, que ton langage est d'un homme bien élevé et accoutumé à manger en compagnie des rois et des grands ! Mange, mon ami, et que cela te soit sain et de délicieuse digestion ! » Et mon frère dit : « En vérité, pour ce qui est des mets, j'en ai assez mangé ! » Alors le vieillard frappa ses mains l'une contre l'autre et s'écria : « Vous autres ! enlevez cette nappe, et tendez-nous la nappe du dessert ! et portez-nous toutes les pâtisseries, toutes les confitures et tous les fruits les plus choisis ! » Et aussitôt accoururent les jeunes esclaves qui se mirent à aller et venir, et à agiter leurs mains, et à élever leurs bras arrondis au-dessus de leur tête, et à changer la nappe pour en mettre une autre ; puis, à un geste du vieillard, ils se retirèrent. Et le vieillard dit à mon frère Schakâlik : « C'est maintenant, ô mon hôte, le moment de nous dulcifier. Commençons par les pâtisseries. N'est-elle pas réjouissante à l'infini, cette pâte fine, légère, dorée, arrondie, et farcie aux amandes, au sucre et aux grenades, dans cette assiette, cette pâte de kataïefs sublimes ! Par ma vie ! goûte une ou deux pour voir ! Hein ! le sirop en est-il assez lié et juste à point, et la poudre de cannelle gentiment saupoudrée au-dessus ! On en mangerait, sans se rassasier, une cinquantaine ; mais il faut réserver

une place pour cette excellente kenafa du plateau de cuivre ciselé. Regarde comme ma pâtissière est habile, et comme elle a su enrouler artistement les écheveaux de la pâte ! Ah ! de grâce, hâte-toi de t'en réjouir le palais avant que son julep ne s'écoule et qu'elle ne s'effrite : elle est si délicate ! Oh ! regarde ! et cette mahallabich à l'eau de roses et saupoudrée de pistaches pulvérisées ! et ces porcelaines remplies de crème soufflée, relevée d'aromates et d'eau de fleurs d'oranger. Mange, mon hôte, et plonge ta main sans restriction là, bien ! » Et le vieillard donnait l'exemple à mon frère, et portait gloutonnement la main à la bouche, et avalait, tout comme dans la réalité. Et mon frère l'imitait excellemment, tout en sentant, de convoitise et de faim, l'eau lui mouiller les lèvres.

Le vieillard continua : « Aux confitures maintenant et aux fruits ! Comme confitures, ô mon hôte, tu n'as que l'embarras du choix, comme tu peux le constater. Tu vois là, devant toi, des confitures sèches, et des confitures dans leur jus. Je te conseille beaucoup les sèches, que je préfère, quoique les autres me tiennent à cœur également. Vois cette transparente et rutilante confiture sèche d'abricots, étalée en large lames fines, fondantes, sympathiques ! Et cette confiture sèche de cédrats au sucre cristallisé, parfumée à l'ambre ! et l'autre, l'arrondie en une boule rose, de pétales de roses et de pétales de fleurs d'oranger ! oh ! celle-là surtout, vois-tu, j'en mourrai un jour ! Réserve-toi ! Réserve-toi ! car je te conseille de te plonger un peu dans cette confiture humide de dattes farcies d'amandes et de clous de girofle. Elle me vient du Caire, car à Baghdad on ne la fait pas si bien. Aussi ai-je chargé un de mes amis d'Égypte de m'envoyer cent pots remplis de cette délicieuse-là ! Mais ne va pas si vite, quoique ton empressement et ton appétit m'honorent extrêmement. Je veux que tu me donnes particu-

lièrement ton avis sur cette confiture sèche de carottes au sucre, aux noix et parfumée au musc ! » Mon frère Schakâlik dit : « Oh ! celle-là dépasse tous mes rêves et mon palais est dans l'adoration de ses délices ! Mais, à mon goût, je trouve que le musc en est un peu fort ! » Le vieillard répondit : « Oh, non ! oh, non ! je ne trouve pas ; au contraire ! car je suis accoutumé à ce parfum, et à l'ambre aussi, et mes cuisinières et mes pâtissières m'en mettent des tas et des tas dans toutes mes pâtisseries, mes confitures et mes douceurs ! Le musc et l'ambre sont les deux soutiens de mon âme ! »

Le vieillard continua : « Mais n'oublie pas ces fruits ! car j'espère que tu as encore de la place. Voilà des limons, des bananes, des figues, des dattes fraîches, des pommes, des coings, des raisins et d'autres et d'autres ! Puis voici les amandes fraîches, les noisettes, les noix fraîches et d'autres ! Mange, ô mon hôte, Allah est grand et miséricordieux ! »

Mais mon frère, qui, à force de mâcher à vide, ne pouvait plus remuer les mâchoires, et dont l'estomac était plus excité que jamais par le rappel incessant de toutes ces bonnes choses, dit : « Ô seigneur, je dois t'avouer que je suis rempli, et qu'une bouchée de plus ne saurait s'introduire dans mon gosier ! » Le vieillard répondit : « C'est étonnant que tu te sois si vite rassasié ! Mais nous allons boire. Nous n'avons pas encore bu. »

Alors le vieillard frappa des mains, et accoururent les jeunes garçons aux manches et aux robes relevées soigneusement, et firent le geste de tout enlever, puis de mettre sur la nappe deux coupes et des flacons et des gargoulettes et des pots lourds et précieux. Et le vieillard fit semblant de verser du vin dans les coupes, et prit une coupe imaginaire et la présenta à mon frère, qui l'accepta avec gratitude et la

porta à sa bouche et la but et dit : « Allah ! ya Allah ! quel vin exquis ! » et il fit le geste de se caresser la poitrine de plaisir. Et le vieillard fit semblant de prendre un grand pot de vieux vin et d'en verser délicatement dans la coupe, que mon frère but à nouveau. Et ils ne cessèrent de faire de la sorte, jusqu'à ce que mon frère eût fait semblant d'être dominé par les vapeurs de toutes ces boissons ; et il commença à hocher la tête et à dire des mots un peu vifs. Et à part soi il pensait : « C'est maintenant pour moi le temps de faire expier à ce vieillard tous les supplices qu'il m'impose ! »

Alors mon frère se leva tout d'un coup, comme ivre absolument, leva le bras si haut que son aisselle se découvrit, et l'abaissa brusquement en assénant un coup, si violent de la paume sur la nuque du vieillard que toute la salle en retentit ; et, relevant de nouveau son bras, il lui porta un second coup encore bien plus violent. Alors le vieillard se mit dans une grande indignation et s'écria : « Qu'as-tu fait, ô le plus vil d'entre les gens de la terre entière ! » Mon frère Schakâlik répondit : « Ô mon maître et la couronne de ma tête, je suis ton esclave soumis, celui-là même que tu viens de combler de tes dons, que tu as accepté dans l'intérieur de ta demeure, que tu as nourri à ta nappe avec les mets les plus exquis, des mets comme n'en ont jamais goûté les rois mêmes, celui que tu as dulcifié avec les confitures, les compotes et les pâtisseries les plus douces, et dont tu as fini par assouvir l'ardente soif avec les vins les plus vieux et les plus précieux ! Mais qu'y faire ? il a tellement bu de ces vins, qu'il s'est enivré, qu'il a perdu toute retenue et qu'il a levé la main sur son bienfaiteur. Mais, de grâce ! excuse-le, cet esclave, car tu as l'âme plus haut placée que la sienne, et pardonne-lui sa folie ! »

À ces paroles de mon frère, le vieillard, loin de se montrer courroucé, se mit à rire haut et longtemps, puis il finit par dire à Schakâlik : « Voilà déjà un long temps passé que je cherche dans le monde entier, parmi les gens réputés les plus drôles et les plus plaisants, un homme de ton esprit, de ton caractère et de ta patience ! Et nul n'a su tirer aussi heureux parti que toi de mes plaisanteries et de mes tours badins. Et tu es jusqu'ici l'unique qui ait enduré jusqu'à la fin ma plaisanterie, et qui ait eu le bon esprit d'entrer dans mon jeu ! Aussi, non seulement je te pardonne ta conclusion, mais je veux que réellement, à la minute même, tu me tiennes compagnie devant une nappe réellement couverte de tous les mets et de toutes les douceurs et de tous les fruits en question ! Et jamais plus je ne me séparerai de toi désormais ! »

Et, en disant ces paroles, le vieillard ordonna réellement à ses jeunes esclaves de les servir tout de suite et ne rien épargner. Ce qui fut fait sans retard.

Après qu'ils eurent mangé les mets et se furent dulcifiés avec les pâtisseries, les confitures et les fruits, le vieillard invita mon frère à passer avec lui dans la seconde salle, celle spécialement réservée aux boissons. Et, dès leur entrée, ils furent reçus au son des instruments d'harmonie et aux chants des esclaves blanches toutes plus belles que des lunes. Ces jeunes chanteuses, pendant que mon frère et le vieillard buvaient délicieusement les vins les plus exquis, ne cessèrent de chanter sur tous les tons toutes les mélodies les plus charmantes et avec des modulations et une valeur des sons et un accent admirables. Puis, légères, quelques-unes dansèrent comme les oiseaux et fraîches et les ailes rapides et parfumées. Et ce jour-là la fête se termina par des baisers et des jouissances plus délicieuses qu'en songe.

Depuis lors, le vieillard s'attacha à mon frère d'une façon très solide, et en fit son ami intime et inséparable, et il l'aima d'un amour considérable, et lui fit chaque jour un présent nouveau et plus riche chaque fois. Et ils ne cessèrent de manger de boire et de vivre dans les délices et cela durant encore vingt années.

Mais la destinée était inscrite et devait se consommer. En effet, au bout de ces vingt ans, le vieillard mourut, et aussitôt le wali fit saisir tous ses biens et les confisqua à son profit, car il n'y avait pas d'héritiers, et mon frère n'était point son fils. Alors mon frère, obligé de fuir la persécution et les mauvais desseins du wali, dut chercher le salut en quittant Baghdad, notre ville.

Mon frère Schakâlik sortit donc de Baghdad et se mit à voyager, et résolut de traverser le désert pour se rendre à la Mecque, se sanctifier. Mais, un jour, la troupe à laquelle il s'était joint fut attaquée par des Arabes nomades, des brigands coupeurs de routes, de mauvais musulmans ne pratiquant point les préceptes de notre Prophète, que sur lui soient la prière et la paix d'Allah ! Tous furent dépouillés et réduits en esclavage, et mon frère échut au plus féroce d'entre ces brigands bédouins. Et ce Bédouin conduisit mon frère dans sa tribu lointaine, et en fit son esclave. Et tous les jours il le battait et lui faisait subir tous les supplices et lui disait : « Tu dois être fort riche dans ton pays, rachète-toi donc et paie-moi rançon ! Sinon je te ferai subir les pires tortures et finirai par te massacrer de ma main ! » Et mon frère se lamentait et disait en pleurant : « Moi, par Allah ! je ne possède rien, ô cheikh des Arabes, et je ne connais même pas la route qui conduit à la richesse, et je suis dénué de tout, et maintenant je suis ton esclave et ta propriété, et je

suis tout entier entre tes mains. Fais-donc de moi ce que tu veux ! »

Or, le Bédouin avait sous sa tente, comme épouse, une merveille d'entre les femmes, aux sourcils noirs et aux yeux de nuit ; et elle était chaude et brûlante en copulation. Aussi elle ne manquait pas, chaque fois que son mari le Bédouin s'éloignait de sa tente, de se proposer à mon frère et de venir s'offrir à lui de tout son corps, ce produit du désert arabe. Quant à mon frère Schakâlik, qui, contrairement à nous tous, n'était pas fameux en assauts et en foutreries, il se refusait à cette Bédouine, par honte d'être vu par Allah le Très-Haut ! Pourtant, un jour d'entre les jours, cette Bédouine enflammée réussit à troubler la continence de Schakâlik, mon frère, en rôdant sans cesse autour de lui avec des mouvements fort excitants de hanches, de seins et de ventre harmonieux. Et mon frère la prit, joua avec elle des jeux de circonstance et finit par la prendre sur ses cuisses. Pendant qu'ils étaient tous deux dans cette posture, en train de s'entrebaiser, soudain le Bédouin terrible fit irruption dans la tente et vit le spectacle de son propre œil. Alors le Bédouin plein de férocité tira de sa ceinture un coutelas large à trancher d'un seul coup la tête d'un chameau d'une veine jugulaire à l'autre. Et il saisit mon frère et commença par lui couper les deux lèvres adultérines, et les lui enfonça ensuite dans la bouche. Et il s'écria : « Malheur à toi, ô traître perfide, voilà que maintenant tu as réussi à corrompre mon épouse ! » Et, disant ces paroles, le Bédouin dur saisit le zebb encore chaud de Schakâlik, mon frère, et le trancha à la racine d'un seul coup, lui et les œufs. Puis il traîna Schakâlik par les pieds et le jeta sur le dos d'un chameau et le conduisit au sommet d'une montagne où il le jeta, et partit en l'état de son chemin.

Comme cette montagne est située sur la route des pèlerins, plusieurs, qui étaient de Baghdad, le découvrirent sur leur passage, et reconnurent en lui Schakâlik le Pot fêlé, qui les faisait tant rire par ses drôleries. Et ils vinrent en hâte m'aviser, après lui avoir donné à manger et à boire.

Alors moi, ô commandeur des Croyants, je courus à sa recherche, et je le portai sur mes épaules, et je le fis rentrer à Baghdad. Puis je le guéris de ses blessures, et je lui allouai de quoi se suffire jusqu'à la fin de ses jours.

Et voici que moi, ô commandeur des Croyants, je suis maintenant entre tes mains, et que j'ai mis une grande hâte à te raconter, en peu de mots, l'histoire de mes six frères, quoique j'eusse pu te la raconter bien plus longuement. Mais j'ai préféré m'en abstenir pour ne point abuser de ta patience, pour te montrer combien je suis peu porté au bavardage, et pour te prouver que je suis, non seulement le frère, mais le père de mes frères, dont, d'ailleurs, le mérite disparaît quand je suis là moi que l'on appelle El-Sâmet ! »

— À cette histoire, continua le barbier aux invités, que je racontai au khalifat Montasser Billah, le khalifat se mit à rire extrêmement et me dit : « En vérité, ô Sâmet, tu parles fort peu, et tu es loin d'être affligé d'indiscrétion, de curiosité et de mauvaises qualités ! Mais, et j'ai des raisons pour cela, je veux que sur l'heure tu abandonnes Baghdad et que tu t'en ailles ailleurs. Mais hâte-toi surtout ! » Et le khalifat m'exila ainsi, injustement et sans me dire le motif d'une telle punition.

Alors, moi, ô mes maîtres, je ne cessai de voyager par tous les pays et par tous les climats, jusqu'à ce que j'eusse appris la mort de Montasser Billah et le règne de son succes-

seur le khalifat El-Mostasem. Je revins alors à Baghdad ; mais je trouvai que tous mes frères étaient morts. Et c'est alors que le jeune homme, qui vient de nous quitter si malhonnêtement, m'a appelé chez lui pour se faire raser la tête. Et, contrairement à ce qu'il a dit, je vous assure, ô mes maîtres, que je ne lui ai fait que le plus grand bien, et probablement que, sans le secours que je lui ai porté, il aurait été tué par ordre du kâdi, père de l'adolescente. Aussi tout ce qu'il a raconté sur mon compte est calomnie, et tout ce qu'il vous a rapporté de moi sur ma prétendue curiosité, mon indiscrétion, mon verbiage, mon caractère grossier et mon manque de tact et de goût est absolument faux, mensonger et imaginaire, ô vous tous, les assistants ! »

— Telle est, ô Roi fortuné, continua Schahrazade, l'histoire en sept parties que le Tailleur de la Chine raconta au roi. Puis il ajouta :

« Quand le barbier El-Sâmet eut achevé cette histoire, nous tous, les invités, nous n'eûmes pas besoin d'en entendre davantage pour nous convaincre que ce barbier étonnant était réellement le plus extraordinaire des bavards et le plus indiscret des barbiers qui se soient vus sur toute la surface de la terre. Et nous fûmes persuadés, sans autre preuve que ce que nous venions d'entendre, que le jeune boiteux de Baghdad avait été la victime de l'indiscrétion insupportable de ce barbier. Alors, quoique toutes ses histoires nous eussent grandement amusés, nous jugeâmes qu'il fallait tout de même le punir. Nous nous saisîmes de lui, malgré ses cris, et nous l'enfermâmes seul dans une chambre obscure habitée par les rats. Et, nous autres, les invités, nous continuâmes notre festin et à manger, à boire et à nous réjouir jusqu'à l'heure de la prière de l'asr. Et c'est alors seulement que cha-

cun de nous se retira, et que moi je revins chez moi pour donner à manger à mon épouse.

Mais, à mon arrivée à la maison, je trouvai que ma femme me tournait le dos et était de fort méchante humeur. Et elle me dit : « Est-ce ainsi que tu m'abandonnes toute la journée et que, pendant que tu es dans la dilatation du plaisir et de l'épanouissement, tu me laisses à la maison toute seule, triste et déplorable ! Aussi, si tout de suite tu ne me fais pas sortir et ne me promènes pendant le reste de la journée, il n'y aura plus que le kâdi entre moi et toi, et je lui demanderai le divorce, sans différer ! »

Alors moi, qui n'aimais pas la mauvaise humeur et les scènes d'intérieur, pour avoir la paix et malgré la fatigue, je sortis promener ma femme. Et nous restâmes à parcourir les rues et les jardins jusqu'au coucher du soleil.

Et c'est alors, comme nous retournions au logis, que nous fîmes la rencontre du petit bossu qui t'appartient, ô roi puissant et généreux. Et le bossu, qui était dans le plus grand état d'ivresse et gaîté, était en train de dire des bons mots fort plaisants à ceux qui l'entouraient, et il récitait ces deux strophes :

« Entre la coupe transparente et colorée et le vin subtil et purpurin, mon choix hésite et ne sait ce qu'il faudrait élire !

Car la coupe est comme le vin subtil et purpurin ! Et le vin est comme cette coupe transparente et colorée ! »

Puis le petit bossu s'interrompait, soit pour décocher aux assistants quelque plaisanterie divertissante, soit pour danser en s'accompagnant de son petit tambour. Et moi et mon épouse, nous pensâmes que ce bossu nous serait un agréable

compagnon de table et nous l'invitâmes à venir partager notre repas. Et nous restâmes à manger ensemble, et mon épouse resta avec nous, car elle ne considérait pas que la présence du bossu fût celle d'un homme entier ; autrement elle ne serait pas restée à manger en présence d'un étranger.

Et c'est alors que mon épouse eut cette idée de plaisanter avec le bossu et de lui enfoncer dans la bouche le gros morceau de poisson qui l'étouffa.

Et c'est alors, ô roi puissant, que nous prîmes le bossu mort et que nous réussîmes à nous en décharger dans la maison du médecin juif qui est ici avec nous. Et le médecin juif, à son tour, le jeta dans la maison de l'intendant qui, à son tour, en rendit responsable le courtier cophte.

Et telle est, ô roi généreux, la plus extraordinaire d'entre les histoires racontées aujourd'hui devant toi ! Et elle est certainement, cette histoire du barbier et de ses frères, bien plus surprenante et délicieuse que l'histoire du bossu ! »

— Lorsque le tailleur eut fini de parler, le roi de la Chine dit : « En vérité, je dois reconnaître que ton histoire, ô tailleur, est fort intéressante, et qu'elle est peut-être plus suggestive que l'aventure de mon pauvre bossu ! Mais ce barbier étonnant, où est-il ? Je veux d'abord le voir et l'entendre avant de prendre une décision à votre égard à tous les quatre. Puis nous songerons à enterrer notre bossu, car il est mort déjà depuis hier. Et nous lui construirons un beau tombeau, puisqu'il m'a tant amusé de son vivant et qu'il m'a été, même après sa mort, un motif de joie en me procurant l'oc-

casion d'entendre cette histoire du jeune boiteux avec le barbier et ses six frères, et les autres histoires ! »

À ces paroles, le roi ordonna à ses chambellans de prendre le tailleur pour aller à la recherche du barbier. Et, une heure plus tard, le tailleur et les chambellans, qui étaient allés délivrer le barbier de la chambre obscure, l'amenèrent au palais et le placèrent debout entre les mains du roi.

Et le roi examina le barbier et trouva que c'était un vieux cheikh âgé d'au moins quatre-vingt-dix ans, à la figure fort noire, à la barbe fort blanche et aux sourcils également blancs, aux oreilles pendantes et percées, au nez d'une longueur étonnante, et au maintien plein de morgue et de fierté. À cette vue, le roi de la Chine se mit à rire bruyamment et lui dit : « Ô Silencieux, il m'est parvenu que tu savais raconter des histoires admirables et pleines de merveilleux. Aussi je voudrais t'entendre me raconter quelque peu de ces histoires que tu connais si bien. » Le barbier répondit : « Ô roi du temps, on ne t'a pas trompé en te rapportant mes qualités. Mais, avant toutes choses, je voudrais savoir moi-même ce que font ici, réunis tous à la fois, ce courtier chrétien, ce juif, ce musulman et ce bossu couché par terre, mort. Et pourquoi cette réunion étrange ? » Et le roi de la Chine rit beaucoup et dit : « Mais pourquoi m'interroges-tu au sujet de ceux-là qui sont pour toi des inconnus ? » Le barbier dit : « J'interroge pour simplement démontrer à mon roi que je suis loin d'être un parleur indiscret, que je ne m'occupe jamais de ce qui ne me concerne point, et que je suis complètement innocent des calomnies racontées sur mon compte, à savoir que je suis un bavard extraordinaire et le reste. Et sache aussi que je suis digne de porter ce surnom de Silencieux que je porte. Comme dit le poète :

« Lorsque tes yeux voient un homme avec un surnom, sache que, si tu cherches bien, pour toi surgira toujours le sens de ce surnom. »

Alors le roi dit : « Ce barbier me plaît infiniment. Je veux donc lui raconter l'histoire du bossu, puis celle racontée par le chrétien, celle du juif, celle de l'intendant, et celle du tailleur ! » Et le roi raconta au barbier toutes ces histoires, sans omettre un détail. Et il n'y a point d'utilité ici à les répéter.

Lorsque le barbier eut entendu ces histoires et la cause de la mort du bossu, il se mit à hocher gravement la tête et dit : « Par Allah ! voilà une chose étonnante et qui me surprend extrêmement. Vous autres ! levez le voile qui recouvre le corps de ce bossu mort, que je le voie ! » Et le barbier, une fois le corps du bossu à découvert, s'approcha, s'assit par terre, prit la tête du bossu sur ses genoux, et le regarda attentivement à la figure. Et soudain il partit d'un éclat de rire et tel qu'il se renversa sur son derrière par la force explosive de son rire. Puis il dit : « En vérité, à toute mort une cause d'entre les causes ! Or, la cause de la mort de ce bossu est la plus étonnante chose d'entre les choses étonnantes ! Et elle mérite d'être inscrite en très belle écriture d'or sur les registres du règne, pour l'instruction des hommes futurs ! »

Et le roi fut surpris à l'excès en entendant les paroles du barbier et dit : « Ô barbier, ô Silencieux, explique-nous le sens de tes paroles ! » Il répondit : « Ô roi, je le jure par ta grâce et tes bienfaits, sache que ton bossu a l'âme en lui ! Et tu vas la voir ! » Et aussitôt le barbier tira de sa ceinture une fiole qui contenait un onguent, dont il enduisit le cou du bossu, et il couvrit le cou d'un morceau de laine, et attendit que vint la moiteur. Alors il tira de sa ceinture de longues tenailles en fer, les introduisit dans le gosier du bossu, les ma-

nipula et les retira bientôt avec, au bout, tout le gros morceau de poisson et l'arête, cause de l'étouffement du bossu. Et, à l'heure même, le bossu eut un fort éternuement, ouvrit les yeux, revint à lui complètement, se caressa la figure de ses deux mains et sauta debout sur ses deux pieds, et s'écria : « La ilah ill'Allah ! et Mohammad est l'Envoyé d'Allah ! que sur lui soient la prière et le salut d'Allah ! »

À cette vue, tous les assistants furent stupéfaits et dans une grande admiration pour le barbier. Puis, revenus un peu de ce premier sentiment, le roi et tous les assistants ne purent s'empêcher de rire aux éclats de la mine du bossu. Et le roi dit : « Par Allah ! qu'elle est prodigieuse, cette aventure ! De ma vie je n'ai vu chose plus étrange et plus extraordinaire ! » Puis il ajouta : « Ô vous tous, musulmans ici présents, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui ait vu de la sorte un homme mourir puis ressusciter ? Or, si, par les bienfaits d'Allah, nous n'avions pas eu le barbier, le cheikh El-Sâmet, ce jour aurait été le dernier du bossu. Et ce n'est que grâce à la science et au mérite de ce barbier admirable et plein de capacité que devons la vie sauve de notre bossu ! » Et tous les assistants répondirent : « Oui, le miracle des miracles ! »

Alors le roi de la Chine, plein de joie, ordonna que l'on mît immédiatement par écrit, en lettres d'or, cette histoire du bossu et celle du barbier, et qu'on les conservât dans l'armoire du règne : ce qui fut exécuté sur l'heure. Ensuite il fit cadeau d'une magnifique robe d'honneur à chacun des inculpés, au médecin juif, au courtier chrétien, à l'intendant et au tailleur, et les attacha tous quatre à sa personne et au service du palais, et leur fit faire la paix avec le bossu. Et il fit présent de cadeaux merveilleux au bossu qu'il combla de richesses et nomma à de hauts emplois et dont il fit son compagnon de table et de boisson. Quant au barbier, il eut pour

lui des égards tout particuliers, lui fit revêtir une somptueuse robe d'honneur, lui fit faire un astrolabe d'or, des instruments en or et des ciseaux et des rasoirs incrustés de perles et de pierreries, et le nomma barbier coiffeur de sa personne et du royaume, et en fit également son compagnon intime.

Et ils ne cessèrent tous de vivre de la vie la plus délicieuse et la plus prospère jusqu'à ce que fût venue mettre un terme à leur bonheur la Ravisseuse de toute jouissance, la Dislocatrice de toute intimité, la Mort.

— Mais, dit Schahrazade au roi Schahriar, sultan des îles de l'Inde et de la Chine, ne crois point que cette histoire soit plus admirable que celle de la belle Douce-Amie ! » Et le sultan s'écria : « Quelle Douce-Amie ! » Alors Schahrazade dit :

HISTOIRE DE DOUCE-AMIE ET D'ALI-NOUR

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, qu'il y avait sur le trône de Bassra un sultan tributaire de son suzerain le khalifat Haroun Al-Rachid. Il s'appelait le roi Mohammad ben-Soleiman El-Zeini. Il aimait les pauvres et les mendiants, prenait en pitié ses sujets malheureux, et distribuait de sa fortune à ceux d'entre eux qui étaient des croyants en notre prophète Mohammad, – que sur lui soient la prière et la paix d'Allah ! Et il était de tous points digne de ce que dit le poète sur ses vertus et sa vaillance, dans l'ode qui commence par cette strophe :

Le fer de lance devint sa plume, le cœur des ennemis sa feuille d'écriture, et leur sang son encre habituelle.

Et il avait deux vizirs : l'un deux s'appelait El-Mohin ben-Sâoui, et l'autre s'appelait El-Fadl ben-Khacân. Mais il faut savoir qu'El-Fadl ben-Khacân était l'homme le plus généreux de son temps, doué d'un caractère fort agréable, de mœurs admirables et de qualités qui le faisaient aimer de tous les cœurs et estimer des hommes de sagesse et de science qui venaient le consulter et lui demander son avis dans les questions difficiles ; et tous les habitants du royaume, sans exception, faisaient des vœux pour sa longue vie et sa prospérité, tant il faisait le bien et évitait de commettre le mal et l'injustice. Quant au deuxième vizir, le nommé Ben-Sâoui, c'était bien autre chose : il détestait ses

semblables et avait horreur du bien et cultivait le mal, et tellement qu'un poète qui le connut nous dit de lui :

Je le vis ! et aussitôt je me ramassai pour fuir la souillure de son approche et je relevai les pans de ma robe pour éviter le contact de sa turpitude. Et je demandai le salut à mon coursier, loin de cet élément impur.

Aussi à chacun de ces deux vizirs si différents on peut appliquer un vers différent d'un autre poète :

Savoure avec délices la société de l'homme noble, à l'âme noble, fils de noble ; car tu trouveras toujours que l'homme noble est né noble, d'un père noble !

Mais fuis au loin le contact de l'homme vil, à l'âme vile, d'extraction vile ; car tu trouveras que l'homme vil est né de père vil !

D'ailleurs, les gens avaient autant de haine et de répulsion pour le vizir El-Mohin ben-Sâoui qu'ils avaient d'amour et d'attachement pour le vizir Fadleddine ben-Khacân. Aussi le vizir Sâoui avait voué une grande inimitié au bon vizir Fadleddine et ne manquait aucune occasion de lui porter préjudice dans l'esprit du roi.

Or, un jour d'entre les jours, le roi de Bassra, Mohammad Ibn-Soleiman El-Zeini, était assis sur le trône de son royaume dans la salle de sa justice, et il était entouré de tous les émirs et des principaux notables et des grands de sa cour. Et le jour même on avait appris l'arrivée à Bassra, sur le marché des esclaves, d'une nouvelle fournée de jeunes esclaves de tous les pays. Aussi le roi se tourna vers son vizir

Fadleddine et lui dit : « Je veux que tu me trouves une jeune esclave qui n'ait point sa pareille dans le monde, qui soit à la fois parfaite en beauté, supérieure en perfections et admirable de douceur de caractère ! »

À ces paroles du roi adressées au vizir Fadleddine, le vizir Sâoui, plein de jalousie de voir le roi mettre plutôt sa confiance en son rival, et voulant rebuter le roi, s'écria : « Mais, en admettant que l'on puisse trouver une femme pareille, il faudrait y mettre comme prix au moins dix mille dinars d'or ! » Alors le roi, plutôt excité par cette difficulté, appela sur le champ son trésorier et lui dit : « Prends tout de suite dix mille dinars d'or et va les porter chez mon vizir Fadleddine ben-Khacân ! » Et le trésorier se hâta d'exécuter l'ordre. En même temps, le vizir Fadleddine sortit du palais pour satisfaire au désir du roi.

Le vizir Fadleddine se rendit aussitôt au souk des esclaves, mais ne trouva rien qui approchât de près ou de loin des conditions requises pour l'achat. Alors il fit venir tous les courtiers qui s'occupaient au souk de l'achat et de la vente des esclaves blanches et noires, et leur recommanda de faire toutes recherches pour lui trouver une jeune esclave telle que la voulait le roi, et leur dit : « Il faut, chaque fois qu'une esclave atteint au souk le prix d'au moins mille dinars d'or, que vous m'avisiez aussitôt ; et je verrai si elle peut convenir ! »

Et, en effet, désormais il ne se passa pas de jour que deux courtiers ou trois ne vinssent proposer une jolie esclave au vizir, qui, chaque fois, renvoyait et courtier et esclave sans faire d'achat. Il vit de la sorte, en l'espace d'un mois, plus de mille jeunes filles plus belles les unes que les autres,

et capables d'infuser la vie à mille vieillards impotents. Et il ne pouvait se décider pour aucune d'entre elles.

Or, un jour d'entre les jours, le vizir Fadleddine allait monter à cheval pour se rendre auprès du roi et le prier d'attendre encore quelque temps qu'il se fût acquitté de la commission, quand il vit s'approcher vivement un courtier qu'il connaissait et qui, lui tenant l'étrier, le salua avec respect et récita ces deux stances en son honneur :

« Ô toi qui fais se rehausser la gloire du règne et se redresser le vieil édifice des ancêtres, ô toi le toujours victorieux grand vizir !

Par ta générosité et tes bienfaits, tu redonnes la vie aux misé-reux et aux mourants ! Et toutes tes actions sont toujours bien agréées d'Allah, notre Seigneur ! »

Et, ces vers récités, le courtier dit au vizir : « Ô noble Ibn-Khacân, glorieux Fadleddine, je t'annonce que l'esclave dont tu as bien voulu généreusement me donner la description est présente, et tu peux en disposer ! » Et le vizir dit au courtier : « Vite amène-la à mon palais, que je la voie ! » Et le vizir rentra à son palais attendre l'esclave ; et, une heure après, le courtier revint en tenant par la main l'esclave en question. Pour la dépeindre, je dirai seulement que c'était une adolescente svelte et élancée, aux seins droits et glorieux, aux paupières brunes, aux yeux de nuit, aux joues pleines et lisses, au menton fin et souriant et ombré légèrement d'une fossette, aux hanches riches et solides, à la taille mince d'abeille et à la croupe lourde et souveraine. Elle entra et elle était vêtue d'étoffes rares et choisies. Mais j'oubliais de te dire, ô Roi, sa bouche était une fleur, sa salive plus douce que le julep, ses lèvres plus rouges que la noix de

muscade dans sa fraîcheur, et tout son corps plus fin et plus pliant que la branche tendre du saule. Quant à sa voix, elle était plus mélodieuse que le chant de la brise et plus agréable que la brise qui passe parfumée aux fleurs des jardins. Et elle était de tous points digne de ces vers d'un poète qui l'a dépeinte :

Elle est de peau douce telle la soie, et de parler tel l'eau, avec des détours comme l'eau, et pure et reposante.

Et ses yeux ! Allah a dit : « Soyez ! » et ils furent. Ils sont l'œuvre d'un Dieu ! Et leur regard penché trouble les humains plus que ne le ferait le vin et son ferment.

Oh ! l'aimer ! À y penser aux heures nocturnes, mon âme se trouble et mon corps brûle ! Car je songe à sa crinière de nuit et à son front d'aurore, illuminateur du matin !

Et c'est pourquoi, dès que pubère et mûre comme la fleur, on l'appela Douce-Amie[79].

Aussi, lorsque le vizir la vit, il fut complètement émerveillé et il demanda au courtier : « Quel est le prix de cette esclave ? » Il répondit : « À moi, son propriétaire me demande dix mille dinars, et j'ai arrêté ce prix avec lui, car je le trouve convenable, et le propriétaire m'a juré qu'il y perdait, vu une quantité de choses qu'il m'a énumérées et que je voudrais que tu entendisses toi-même de sa bouche, ô vizir ! » Alors le vizir dit : « Eh bien ! fais donc vite venir le propriétaire ! »

---

[79] Douce-Amie, – au lieu des mots arabes : *Anis Al-Djalis*, simplement pour la facilité de la lecture.

Aussitôt le courtier vola chercher le propriétaire et revint se présenter avec lui entre les mains du vizir. Et le vizir vit que le propriétaire de la merveilleuse jeune fille était un vieux Persan, très âgé et réduit par la vieillesse aux os et à la peau. Comme dit le poète :

Le temps et la destinée m'ont vieilli ; et ma tête tremble et mon corps se casse. Car qui peut résister à la force du temps et à sa violence ?

Jadis, debout je me tenais et le corps droit, et je marchais vers le soleil. Maintenant, terrassé de ma hauteur, la maladie est mon partage, et ma maîtresse l'immobilité !

Il souhaita la paix au vizir, qui lui dit : « Alors c'est bien conclu, tu acceptes de me vendre cette esclave dix mille dinars d'or ? D'ailleurs, elle n'est pas pour moi, mais elle est destinée au roi ! » Le vieux répondit : « Du moment qu'elle est destinée au roi, je préfère l'offrir comme un présent, sans toucher le moindre prix. Mais, ô vizir généreux, puisque tu m'interroges, c'est mon devoir de répondre. Et je te dirai que ces dix mille dinars d'or, c'est à peine s'ils me dédommagent du prix des poulets dont je l'ai nourrie depuis son enfance, des robes de valeur dont je l'ai toujours habillée et des dépenses que j'ai faites pour son instruction. Car je lui ai donné plusieurs maîtres, sans compter ; et elle apprit la belle écriture, les règles de la langue arabe et de la langue persane, la grammaire et la syntaxe, les commentaires du Livre, les règles du droit divin et leurs origines, la jurisprudence, la morale et la philosophie, la géométrie, la médecine, le cadastre ; mais elle excelle surtout dans l'art des vers, dans le jeu des instruments de plaisir les plus variés et dans le chant et la danse ; enfin elle a lu tous les livres des poètes et des

historiens. Mais tout cela n'a fait que contribuer à la rendre encore plus admirable de caractère et d'humeur ; et c'est pourquoi je l'ai appelée Douce-Amie. » Le vizir dit : « Assurément tu as raison. Mais je ne puis mettre plus de dix mille dinars d'or. Et, d'ailleurs, je vais te les faire peser et vérifier sur le champ. » Et, en effet, le vizir Fadleddine fit aussitôt peser les dix mille dinars en présence du vieux persan, qui les prit. Mais, avant de partir, le vieux marchand d'esclaves s'avança et dit au vizir : « Je demande la permission à notre maître le vizir de lui donner un conseil. » Fadleddine répondit : « Certes ! donne ce que tu as ! » Le vieux dit : « Je conseille à notre maître le vizir de ne pas conduire Douce-Amie tout de suite chez notre roi Mohammad ben-Soleiman El-Zeini, car c'est aujourd'hui seulement qu'elle est arrivée de voyage, et la fatigue et le changement de climat et d'eau l'ont un peu épuisée. Aussi, le mieux pour toi et pour elle, c'est de la garder chez toi dans ton palais pendant encore dix jours ; et elle se reposera alors et elle haussera en beauté, et elle prendra un bain au hammam, et elle changera de vêtements. Et c'est alors seulement que tu pourras la présenter au sultan ; et cela te fera beaucoup plus d'honneur et de mérite aux yeux de notre sultan ! » Et le vizir trouva que le vieux était un homme de bon conseil, et il l'écouta. Et il mena Douce-Amie dans son palais, où il lui fit préparer une chambre réservée où elle pût se bien reposer.

Or, le vizir Fadleddine ben-Khacân avait un fils d'une admirable beauté, comme la lune à son lever. Son visage était d'une blancheur merveilleuse ; ses joues roses et avec, sur l'une d'elles, un grain de beauté comme une goutte d'ambre gris ; et sur ses joues était un duvet frais et soyeux ; et en tout il était comme dit le poète :

Les roses de ses joues ! plus délicieuses que les dattes rouges et leurs grappes ! je veux les cueillir.

Mais oserai-je vers elle tendre mes mains ! J'ai si peur de n'être point agréé ! D'ailleurs, à quoi bon ! Je l'ai déjà mis tout entier dans mes yeux ! Et je m'en contente.

Si sa taille est tendre et si douce, son cœur est inexorable et si dur ! Ah ! pourquoi ce cœur ne prendrait-il pas un peu des qualités de sa taille !

Car sa tendre taille si douce, si elle influait un peu sur son cœur, il ne serait pas si injuste et si dur pour mon amour ; et il ne commettrait point envers lui tant de délits.

Et toi, ami, qui me blâmes à cause de l'amour où je suis pris, sache m'excuser un peu. Car ce n'est plus moi qui suis mon maître ; et mon corps et toutes mes forces sont sous la puissance de ces misères.

Et sache que le seul coupable, ce n'est point lui et ce n'est point moi, mais c'est mon cœur ! Et maintenant, je ne serais point en cet état de langueur, si mon jeune tyran était magnanime.

Or, ce jeune homme, qui s'appelait Ali-Nour, ne savait encore rien de l'achat de Douce-Amie. Et, d'ailleurs, le vizir, son père, avait recommandé avant toutes choses à Douce-Amie de ne pas oublier les conseils qu'il avait à lui donner. En effet, il lui avait dit : « Sache, ma chère fille, que je ne t'ai achetée que pour le compte de notre maître le roi Mohammad ben-Soleiman El-Zeini, et pour que tu sois sa favorite de choix. Aussi, il faut que tu prennes bien garde à toi, et que tu évites avec soin toutes les occasions qui peuvent te compromettre et me compromettre. Ainsi je dois te prévenir que j'ai un fils, un peu garnement, mais fort beau garçon. Il n'y a

pas une seule adolescente dans le quartier qui ne se soit librement donnée à lui et de la fleur de qui il n'ait joui. Prends donc bien garde à toi, évite de le rencontrer, de lui faire même entendre ta voix ou de lui montrer ton visage à découvert : tu serais perdue, sans faute ! » Et Douce-Amie répondit au vizir : « J'écoute et j'obéis ! » Alors le vizir, rassuré là-dessus, la quitta et s'en alla à ses affaires.

Or, par la volonté écrite d'Allah, les choses prirent une tout autre tournure que celle souhaitée par le bon vizir. En effet, quelques jours plus tard, Douce-Amie alla au hammam situé dans le palais même du vizir, et les petites esclaves mirent toute leur science à lui donner un bain qui fût le meilleur de leur vie. Après lui avoir lavé tous les membres et la chevelure, elles la massèrent et la frottèrent, puis elles l'épilèrent soigneusement avec la pâte de sucre en caramel, lui versèrent dans les cheveux le doux liquide aromatisé au musc, lui teignirent au henné les ongles des doigts et des orteils, lui allongèrent au kohl les cils et les sourcils, brûlèrent à ses pieds des cassolettes d'encens mâle et d'ambre gris, et lui parfumèrent ainsi légèrement toute la peau. Puis elles lui jetèrent sur le corps une grande serviette qui sentait les fleurs d'oranger et les roses, lui serrèrent toute la chevelure dans une étoffé ample et chaude et la conduisirent, hors du hammam, dans son appartement réservé, où la femme du vizir, la mère du bel Ali-Nour, était à l'attendre pour lui souhaiter les souhaits d'usage au sortir du bain. À la vue de la femme du vizir, Douce-Amie s'avança et lui baisa la main ; et la femme du vizir l'embrassa sur les deux joues et lui dit : « Ô Douce-Amie, puisses-tu, par ce bain, éprouver le bien-être et les délices ! Ô Douce-Amie, que tu es belle maintenant, et brillante, et parfumée ! Tu illumines notre maison, qui, par toi, n'a plus besoin de flambeaux ! » Et Douce-Amie fut très émue, porta la main à son cœur, puis à ses lèvres et à

son front, et, inclinant la tête, répondit : « Que je te remercie, ô ma maîtresse et mère ! Et puisse Allah te procurer tous les dons et toutes les jouissances sur cette terre et dans son paradis ! En vérité, ce bain me fut délicieux, et je n'avais qu'un regret : c'était de n'y être pas avec toi ! » Alors la mère d'Ali-Nour fit porter à Douce-Amie des sorbets et des pâtisseries, lui souhaita la santé et une savoureuse digestion, et songea à aller elle-même prendre un bain au hammam.

Mais sur le point de se rendre au hammam, la femme du vizir ne voulut pas laisser seule Douce-Amie, par crainte et par prudence, et laissa avec elle deux petites esclaves, et leur ordonna de garder soigneusement la porte de l'appartement réservé à Douce-Amie, et leur dit : « Sous n'importe quel motif, ne laissez personne entrer chez Douce-Amie, qui est toute nue et qui peut attraper froid ! » Et les deux petites esclaves répondirent avec respect : « Nous écoutons et obéissons ! »

Alors la mère d'Ali-Nour, entourée de ses autres femmes, se rendit au hammam après avoir embrassé une dernière fois Douce-Amie, qui lui souhaita un bain délicieux.

Or, sur ces entrefaites, le jeune Ali-Nour entra à la maison, chercha sa mère pour lui baiser la main, comme il faisait tous les jours, et ne la trouva pas. Alors il marcha à travers les chambres et arriva à la porte de l'appartement réservé à Douce-Amie. Et il vit les deux petites esclaves qui gardaient la porte et qui lui sourirent, tant il était beau et tant elles l'aimaient secrètement. Et il fut étonné de voir cette porte ainsi gardée, et il dit aux petites esclaves ; « Ma mère est-elle ici ? » Elles lui répondirent, en essayant de le repousser de leurs petites mains ; « Ah, non ! ah, non ! notre maîtresse n'est pas ici ! Elle n'est pas ici ! Elle est au hammam ! au hammam ! Elle est au hammam, ô notre maître Ali-Nour ! » Il

leur dit : « Mais alors que faites-vous ici, mes agneaux ? Écartez-vous pour que j'entre ici me reposer ! » Elles répondirent : « N'entre pas, ô Ali-Nour, n'entre pas ici ! Il n'y a là-dedans que notre jeune maîtresse Douce-Amie ! » Ali-Nour s'écria : « Quelle Douce-Amie ? » Elles répondirent : « La belle, la Douce-Amie que ton père, notre maître le vizir Fadleddine, a achetée dix mille dinars, pour le sultan El-Zeini ! Elle sort du hammam, elle est toute nue, avec seulement sur elle la grande serviette du bain ! N'entre pas ! n'entre pas, ô Ali-Nour, elle prendrait froid, et notre maîtresse nous battrait ! N'entre pas, ô Ali-Nour ! »

Or, pendant ce temps, Douce-Amie entendait ces paroles de l'intérieur de son appartement, et elle pensait : « Ya Allah ! comment peut-il bien être, ce jeune Ali-Nour dont le vizir, son père, m'a énuméré les exploits ? Comment peut-il être, ce beau garçon qui n'a laissé, dans tout le quartier, ni une jeune fille intacte ni une jeune femme sans assaut ? Par ma vie ! que je voudrais le voir ! » Et, n'y tenant plus, elle se leva debout sur ses pieds, et, toute odorante encore, toute la peau sentant les aromates du hammam, et toute fraîche et les pores ouverts à la vie, elle s'avança vers la porte, doucement l'entr'ouvrit et regarda. Et elle le vit. Et il était, cet Ali-Nour, absolument comme la lune à son plein. Et, à ce simple regard, Douce-Amie fut secouée d'émotion et frémit dans toute sa chair. Et, de son côté, Ali-Nour, par l'entrebâillement de la porte, avait eu le temps de jeter un rapide coup d'œil qui lui avait découvert toute la beauté de Douce-Amie.

Aussi Ali-Nour, emporté par le désir, cria d'une voix si forte aux deux petites esclaves et les secoua si vivement, qu'elles s'enfuirent en pleurant d'entre ses mains ; elles s'arrêtèrent dans la seconde chambre, qui était ouverte, et se mirent à regarder de loin la porte de l'appartement que le

jeune Ali-Nour n'avait pas pris la peine de fermer derrière lui, après avoir pénétré chez Douce-Amie. Et elles virent de la sorte, tout ce qui s'y passa.

En effet, Ali-Nour entra, et s'avança vers Douce-Amie qui s'était jetée éperdue sur le divan, et toute tremblante, les yeux grands ouverts, attendait dans sa vive nudité. Et Ali-Nour porta la main à son cœur et s'inclina entre les mains de Douce-Amie et lui dit doucement : « Ô Douce-Amie, c'est toi que mon père a achetée dix mille dinars d'or ! T'ont-ils donc pesée sur l'autre plateau pour savoir ta valeur ? Ô Douce-Amie, tu es plus belle que l'or en fusion, et ta crinière plus torrentielle que celle de la lionne du désert, et ta gorge nue plus douce et plus fraîche que la mousse du ruisseau ! » Elle répondit : « Ali-Nour, à mes yeux effrayés tu apparais plus terrible que le lion du désert ; à ma chair qui te désire, plus fort que le léopard ; et à mes lèvres qui pâlissent, plus meurtrier que le glaive dur ! Ali-Nour ! tu es mon sultan ! et c'est toi qui me prendras ! Viens ! »

Et Ali-Nour, ivre, s'avança, se jeta sur le divan, aux côtés de Douce-Amie. Et le couple s'enlaça. Et les deux petites esclaves, au dehors, s'étonnaient. Car ce fut, pour elles, assez étrange. Et elles ne comprenaient pas. Ali-Nour, en effet, après des baisers retentissants de part et d'autre, se laissa glisser vers le bas du divan, prit les deux jambes de Douce-Amie, les attira autour de lui, les plia sur les cuisses, et pénétra dans le milieu de Douce-Amie. Et Douce-Amie l'entoura de ses bras, et tous deux s'enlacèrent étroitement. Et pendant quelque temps, ce ne fut plus que baisers et mouvements divers. Et il suça la langue de Douce-Amie, qui suça également la langue d'Ali-Nour.

Alors les deux petites esclaves furent prises d'une grande terreur. Et elles s'enfuirent épouvantées, en criant, et coururent se réfugier au hammam auprès de la mère d'Ali-Nour, qui justement sortait du bain. Et elle était toute moite de la sueur qui s'égouttait de son corps. Et elle dit aux petites esclaves : « Qu'avez-vous donc à crier ainsi, à pleurer et à courir, mes petites filles » Elles répondirent : « Ô notre maîtresse, ô notre maîtresse ! » Elle dit : « Malheur ! qu'y a-t-il donc, petites misérables » Elles répondirent en pleurant plus fort : « Ô notre maîtresse, voici que notre jeune maître Ali-Nour nous a frappées et nous a chassées ! Puis nous le vîmes pénétrer chez notre maîtresse Douce-Amie, et il lui suça la langue, et elle aussi ! Et puis nous ne savons ce qu'il lui fit après, car elle soupirait fort, et lui sur elle ! Et nous voici terrifiées par tout cela. »

À ces paroles, la femme du vizir, quoique chaussée de hautes socques en bois pour le bain et malgré son âge avancé, se mit à courir, suivie de toutes ses femmes, et arriva dans l'appartement de Douce-Amie, juste au moment où Ali-Nour, ayant fini de jouir de la virginité de Douce-Amie, avait entendu les cris des petites esclaves et s'était enfui au plus vite.

Alors l'épouse du vizir, avec la figure jaune d'émotion, s'avança vers Douce-Amie, et lui dit : « Mais qu'est-il donc arrivé ? » Elle répondit, en répétant les paroles que le garnement Ali-Nour lui avait apprises et lui avait recommandé de dire à sa mère, si elle l'interrogeait : « Ô ma maîtresse, pendant que je me reposais de mon bain, couchée sur le divan, un jeune homme entra que je n'avais jamais vu. Et il était très beau, ô ma maîtresse, et même il te ressemblait,

quant aux yeux et aux sourcils ! Et il me dit : « C'est bien toi, Douce-Amie, que mon père m'a achetée pour dix mille dinars ? » Je lui répondis : « Oui, c'est moi Douce-Amie que le vizir a achetée pour dix mille dinars ! Mais je suis destinée au sultan Mohammad ben-Soleiman El-Zeini ! » Il me dit alors, et il riait : « Mais non, ô Douce-Amie ! mon père avait peut-être anciennement cette intention ; mais il a changé d'avis et m'a fait cadeau de toi entière ! » Alors moi, ô ma maîtresse, qui ne suis qu'une esclave soumise dès mon enfance, j'ai obéi ! Et, d'ailleurs, je crois avoir bien fait ! Ah ! je préfère appartenir comme esclave à ton fils Ali-Nour, ô ma maîtresse, que de devenir la femme légitime du khalifat lui-même qui règne à Baghdad ! » Alors la mère d'Ali-Nour dit : « Ah ! ma fille, quel malheur pour nous tous ! Cet Ali-Nour, mon fils, est un grand scélérat, et il t'a trompée ! Mais dis-moi, ma fille, que t'a-t-il fait ? » Douce-Amie répondit : « Je m'abandonnai toute à son pouvoir, et il me prit, et m'enlaça. » La mère d'Ali-Nour demanda : « Mais t'a-t-il prise complètement ? » Elle répondit : « Certes, oui ! Et même il m'a possédée trois fois ! Ô ma mère ! » À ces paroles, la mère d'Ali-Nour s'écria : « Ah ! ma fille, ce garnement t'a donc brisée et cassée ! » Et elle se mit à pleurer et à se frapper la figure de ses mains, et toutes ses esclaves aussi se mirent à pleurer et à hurler : « Oh, calamité ! oh, calamité ! » Car, au fond, ce qui terrifiait la mère d'Ali-Nour et les femmes de la mère d'Ali-Nour était la crainte qu'elles avaient du père d'Ali-Nour. En effet, le vizir, quoique d'ordinaire bon et généreux, ne pouvait pas tolérer une pareille fredaine, d'autant moins que le roi lui-même était en cause et, par le fait même, l'honneur et la situation du vizir. Et il pouvait bien, dans sa colère, aller jusqu'à tuer de sa propre main Ali-Nour, son fils, ce jeune homme qu'en ce moment toutes ces

femmes pleuraient comme déjà perdu à leur affection et à leur amour.

D'ailleurs, sur ces entrefaites, le vizir Fadleddine ben-Khacân entra, et vit toutes ces femmes dans les pleurs et la désolation. Et il demanda : « Mais qu'y a-t-il donc, mes enfants ? » Alors la mère d'Ali-Nour s'essuya les yeux, se moucha et dit : « Ô père d'Ali-Nour, jure-moi d'abord sur la vie de notre Prophète (que sur lui soient la prière et la paix d'Allah !) que tu te conformeras en tous points à ce que je te dirai ! Sinon, je préfère mourir que de parler ! » Alors le vizir jura, et sa femme lui raconta la prétendue fourberie d'Ali-Nour et le malheur sans remède arrivé à la virginité de Douce-Amie.

Ali-Nour en avait fait voir bien d'autres à ses père et mère ; pourtant, au récit de cette fredaine dernière, le vizir Fadleddine fut atterré, puis se déchira les habits, se donna des coups de poing sur la figure, se mordit les mains, s'arracha la barbe et jeta au loin son turban. Alors la mère d'Ali-Nour essaya de le consoler et lui dit : « Ne t'afflige pas ! car, pour ce qui est des dix mille dinars, je te les restituerai en leur entier en les prenant sur l'argent qui m'appartient ou en vendant quelques-unes de mes pierreries. » Mais le vizir Fadleddine s'écria : « Ô femme ! que dis-tu ? T'imagines-tu donc que je pleure la perte de cet argent dont je n'ai que faire ? Et ne sais-tu que c'est mon honneur entamé et la perte de ma vie qui m'affligent ? » Et son épouse lui dit : « Mais enfin rien n'est perdu, puisque le roi ignore même l'existence de Douce-Amie et, à plus forte raison, la perte de sa virginité. Avec les dix mille dinars que je te donnerai, tu achèteras une esclave très belle pour le roi ; et nous, nous garderons Douce-Amie pour notre fils Ali-Nour qu'elle aime déjà et qui connaît quel trésor nous avons trouvé en elle : car elle est

parfaite en tous points. » Le vizir dit : « Mais, ô mère d'Ali-Nour, oublies-tu l'ennemi que nous laissons derrière nous, le second vizir qui a nom El-Mohin ben-Sâoui, et qui finira un jour par tout savoir. Ce jour-là, Sâoui s'avancera entre les mains du sultan et lui dira…

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrètement, arrêta son récit.

Mais lorsque fut la trente-troisième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le vizir Fadleddine dit à sa femme : « Ce jour-là, le vizir Sâoui, mon ennemi, s'avancera entre les mains du sultan et lui dira : « Ô roi, voici que le vizir que tu cites toujours, et de l'attachement de qui tu prétends être sûr, a pris de toi dix mille dinars pour t'acheter une esclave. Et, de fait, il acheta une esclave qui n'a pas sa pareille dans le monde. Et comme il la trouvait merveilleuse, il dit à son fils Ali-Nour, ce gamin corrompu : « Prends-la, mon fils ! Il vaut mieux que ce soit toi qui en jouisses que ce vieux sultan, qui a déjà qui sait combien de concubines de la virginité de qui il ne peut même pas arriver à jouir ! » Et cet Ali-Nour, qui s'est fait une spécialité de ravir les virginités, prit la belle esclave et, en un clin d'œil, la perfora d'outre en outre. Et le voici maintenant qui continue à passer agréablement le temps avec elle en jeux divers, dans le palais de son père, au milieu des femmes dont il ne quitte jamais l'appartement, ce fainéant, ce dissolu, ce jeune perforateur ! »

» À ces paroles de mon ennemi Sâoui, continua le vizir Fadleddine, le sultan, qui m'estime, se refusera à le croire et lui dira : « Tu mens, ô Mohin Ben-Sâoui. » Mais Sâoui lui dira : « Permets-moi d'envahir, avec la troupe, la maison de Fadleddine, et je t'amènerai l'esclave sur l'heure, et tu vérifieras la chose par ton propre œil ! » Et le sultan, qui est changeant, lui en donnera la permission, et Sâoui se précipi-

tera ici avec les gardes, et prendra Douce-Amie au milieu de vous toutes, et la conduira entre les mains du sultan. Et le sultan interrogera Douce-Amie, qui ne pourra qu'avouer. Alors mon ennemi Sâoui triomphera et dira : « Ô mon maître, tu vois combien je suis pour toi un bon conseiller ! Mais qu'y faire ? Il est écrit que je serai toujours de peu de poids auprès de toi, alors que ce traître de Fadleddine sera toujours bien agréé ! » Alors le sultan changera de sentiment à mon égard, et me punira avec sévérité. Et je serai un objet de risée pour tous les gens qui m'aiment et m'estiment aujourd'hui ! Et je perdrai ma vie et toute ma maison ! »

À ces paroles, la mère d'Ali-Nour dit à son époux : « Crois-moi, ne parle à personne de cette affaire et personne n'en saura rien. Et confie ton sort à la volonté d'Allah. Et rien n'arrivera que ce qui doit arriver. » Alors le vizir fut calmé par ces paroles, et la paix entra en lui pour ce qui était des conséquences futures ; mais il resta fort en colère contre son fils Ali-Nour.

Mais, pour ce qui est du jeune Ali-Nour, il était sorti en hâte de la chambre de Douce-Amie, aux cris qu'avaient poussés les deux petites esclaves. Et il resta toute la journée à rôder par ci et par là, et ne rentra au palais qu'avec la nuit, et se hâta de se faufiler auprès de sa mère, dans l'appartement des femmes, pour éviter la colère du vizir. Et sa mère, malgré tout ce qui était arrivé, finit par l'embrasser et lui pardonna ; mais elle le cacha soigneusement, aidée en cela un peu par toutes ses femmes qui, secrètement, jalousaient Douce-Amie d'avoir eu dans ces bras ce cerf incomparable. Et, d'ailleurs, toutes étaient d'accord pour lui dire de se tenir bien en garde contre la colère du vizir. Ainsi Ali-Nour fut obligé, pendant encore un mois entier, de se faire ouvrir de nuit, par les femmes, la porte de l'appartement de sa mère,

où il se faufilait sans bruit, et où, avec la connivence de sa mère, Douce-Amie venait le retrouver secrètement.

Un jour enfin, la mère d'Ali-Nour, voyant le vizir moins préoccupé que d'habitude, lui dit : « Jusques à quand cette colère persistante contre notre fils Ali-Nour ? Ô mon maître, nous avons, il est vrai, perdu l'esclave, mais veux-tu aussi que nous perdions notre fils ? Car je sens bien que, si cet état de choses continue, notre fils Ali-Nour fuira pour toujours la maison de ses parents, et c'est nous qui le pleurerons, ce fils unique, le fruit de nos entrailles ! » Et le vizir, ému, lui dit : « Mais quel moyen employer ? » Elle répondit : « Cette nuit, passe la soirée avec nous, et, quand Ali-Nour viendra, je vous ferai faire la paix. Et tu feras d'abord semblant de vouloir le châtier et même le tuer, et tu finiras par lui donner Douce-Amie en mariage. Car Douce-Amie, sur tout ce qui j'ai pu remarquer en elle, est admirable en toute chose. Et elle aime Ali-Nour, et je sais aussi qu'Ali-Nour l'aime autant. D'ailleurs, moi-même, comme je te l'ai dit, je te donnerai, sur mon argent, le prix que tu as dépensé pour l'achat de Douce-Amie ! »

Le vizir se conforma à l'avis de sa femme et, à peine Ali-Nour entré dans l'appartement de sa mère, il s'élança sur lui, le renversa sous ses pieds et leva sur lui un couteau comme pour le tuer. Alors la mère se précipita entre le couteau et son fils et s'écria : « Que vas-tu faire ? » Le vizir s'écria : « Je veux le tuer ! » La mère dit : « Il se repent ! » Et Ali-Nour dit : « Ô père, auras-tu le cœur de me sacrifier ? » Alors le vizir eut les yeux pleins de larmes et dit : « Mais toi, malheureux, comment as-tu eu le courage de me ravir mon bien et peut-être ma vie ? » Et Ali-Nour répondit : « Écoute, ô mon père, ce que dit le poète :

» Admets un moment que j'aie si mal agi et commis tous les délits ! Mais ne sais-tu que les êtres d'élite aiment à pardonner, à faire grâce totale, universelle ?

Et ne sais-tu qu'il te sied d'agir ainsi, surtout quand ton ennemi est entre tes mains, ou qu'il te conjure du fond du gouffre, au bas de la montagne, alors que tu le domines sur les sommets ? »

À l'audition de ces vers, le vizir lâcha son fils qu'il tenait renversé sous ses genoux, et la compassion entra dans son cœur, et il lui pardonna. Alors Ali-Nour se leva, embrassa la main de son père et de sa mère, et se tint dans une pose de soumission. Et son père lui dit : « Ô mon fils, que ne m'as-tu dit que tu aimais vraiment Douce-Amie, et que ce n'était pas seulement un caprice passager selon ton habitude ! Car si j'avais su que tu étais prêt à être juste envers notre Douce-Amie, je n'aurais pas hésité à te l'accorder en présent. » Ali-Nour répondit : « Mais certainement, ô mon père, je suis prêt à faire mon devoir envers Douce-Amie ! » Et le vizir dit : « Dans ce cas-là, mon cher enfant, la seule recommandation que j'aie à te faire et que tu ne doives jamais oublier, pour que ma bénédiction soit sur toi toujours, c'est de me promettre de ne jamais prendre en mariage légitime une autre femme que Douce-Amie, de ne jamais la maltraiter et de ne jamais t'en débarrasser en la vendant. » Et Ali-Nour répondit : « Je te fais le serment sur la vie de notre Prophète et sur le Koran sacré de ne jamais prendre une seconde épouse légitime du vivant de Douce-Amie, de ne jamais la maltraiter et de ne la revendre jamais ! »

Après cela, toute la maison fut dans la joie ; et Ali-Nour put posséder librement Douce-Amie, et il continua à vivre ainsi avec elle, dans l'épanouissement, pendant encore

l'espace d'une année. Quant au roi, Allah lui fit complètement oublier les dix mille dinars donnés au vizir Fadleddine pour l'achat d'une belle esclave. Mais, pour ce qui est du méchant vizir Ben-Sâoui, il ne tarda pas à connaître toute la vérité de l'histoire ; mais il n'osa encore rien dire au roi, sachant combien le vizir, père d'Ali-Nour, était bien agréé et aimé aussi bien par le roi que par tout le peuple de Bassra.

Mais, sur ces entrefaites, un jour, le vizir Fadleddine entra au hammam, et, se hâtant trop, il en sortit avant que sa sueur n'eût séché ; et, comme, au dehors, il y avait eu un grand changement de température, il attrapa un fort coup d'air qui aussitôt le jeta à bas et l'obligea à garder le lit. Puis son état s'aggrava, il ne ferma plus l'œil ni le jour ni la nuit, et arriva à une consomption qui fit de lui l'ombre de ce qu'il avait été. Alors il ne voulut pas différer davantage de remplir ses derniers devoirs, et fit appeler auprès de lui son fils Ali-Nour, qui se présenta aussitôt entre ses mains, les yeux remplis de larmes. Et le vizir lui dit : « Ô mon enfant, tout bonheur a une limite, tout bien une borne, toute échéance un terme, et toute coupe un breuvage amer. Aujourd'hui, c'est mon tour de goûter à la coupe de la mort. » Puis le vizir récita ces strophes :

« La mort peut bien t'oublier un jour, mais elle ne t'oubliera pas le lendemain. Et chacun de nous s'achemine à pas pressés vers le gouffre de la perdition.

Aux yeux du Très-Haut il n'existe ni plaine ni hauteur. Toute hauteur est nivelée, et nul homme n'est petit et nul homme n'est imposant.

Et jamais l'on n'a vu ni roi, ni empire, ni prophète jeter un défi à la loi de la mort, et vivre indéfiniment.

Puis le vizir continua ainsi : « Et maintenant mon fils, il ne me reste plus qu'une recommandation à te faire, c'est de mettre ta force en Allah, de ne jamais perdre de vue les fins dernières de l'homme et surtout de prendre toujours grand soin de notre fille Douce-Amie, ta femme ! » Alors Ali-Nour répondit : « Ô mon bon père, voici que tu nous quittes ! et y a-t-il sur la terre quelqu'un après toi ? Tu n'étais connu que par tes bienfaits, et le jour saint du vendredi les orateurs sacrés citaient ton nom de la chaire de nos mosquées pour te bénir et faire des vœux pour ta longue vie ! » Et Fadleddine dit encore : « Ô mon enfant, j'implore Allah de me recevoir, et de ne pas me repousser ! » Puis il prononça à haute voix les deux actes de foi de notre religion : « Je témoigne qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah ! et je témoigne que Mohammad est le prophète d'Allah ! » après quoi il poussa un dernier soupir, et fut pour toujours écrit au nombre des élus bienheureux.

Et aussitôt le palais entier fut rempli de cris et de gémissements ; et la nouvelle en parvint au sultan ; et toute la ville de Bassra ne tarda pas à apprendre la mort du vizir Fadleddine ben-Khacân ; et tous les habitants et jusqu'aux petits enfants dans les écoles le pleurèrent. De son côté, Ali-Nour n'épargna rien, malgré son abattement, pour rendre les funérailles dignes de la mémoire de son père. Et à ces funérailles marchèrent tous les émirs, les vizirs, y compris le méchant Ebn-Sâoui, qui fut, comme les autres, obligé de porter le cercueil, les hauts dignitaires, les grands du royaume et tous les habitants de Bassra, sans exception. Et au sortir de la maison mortuaire, le cheikh principal qui conduisait les funérailles récita en l'honneur du mort ces stances entre mille :

« Je dis à l'homme chargé de ramasser sa dépouille mortelle : Obéis à mon ordre, et sache que de son vivant il écoutait mes conseils.

Fais donc, si tu veux, sur son flanc couler l'eau lustrale ; mais prends soin d'arroser son corps avec les larmes répandues par les yeux de la Gloire, de la Gloire qui le pleure !

Loin de lui, les baumes mortuaires et tous les aromates ! Pour l'embaumer dignement ne te sers que des parfums de ses bienfaits et de l'odeur douce de ses actions en beauté !

Et que, pour porter sa dépouille mortelle, les anges glorieux descendent du ciel lui rendre hommage ! Et qu'ils laissent leurs pleurs couler abondamment !

Inutile donc de fatiguer du poids de son cercueil les épaules des porteurs ; car déjà les épaules de tous les hommes sont fatiguées et harassées par le poids de ses bienfaits et par le lourd fardeau de bien dont il les a chargées de son vivant ! »

Après ces funérailles, Ali-Nour garda le deuil longuement, et resta longtemps enfermé dans sa maison, refusant de voir et d'être vu, et demeura dans cet état d'affliction un très grand espace de temps. Mais, un jour d'entre les jours, pendant qu'il était assis tristement, il entendit quelqu'un frapper à la porte, et il se leva ouvrir lui-même et vit entrer un jeune homme de son âge, fils d'un des anciens amis et convives de feu le vizir ; ce jeune homme baisa la main d'Ali-Nour et lui dit : « Mon maître, tout homme vit dans ses descendants, et un fils comme toi ne peut qu'être le fils illustre de son père ! Il ne faut donc pas éternellement t'affliger, et n'oublie pas les saintes paroles du Seigneur des Anciens et des Modernes, notre Prophète Mohammad (que sur lui soient

la prière et la paix d'Allah !) qui a dit : « Guéris ton âme et ne porte point le deuil de la créature ! »

À ces paroles, Ali-Nour ne put rien trouver à redire ; et aussitôt il résolut de mettre un terme à son affliction, du moins extérieurement. Il se leva, se transporta dans la salle de réunion et y fit transporter tous les objets obligatoires pour dignement recevoir ses visiteurs. Et dès ce moment il ouvrit les portes de sa maison et commença à recevoir tous ses amis jeunes et vieux. Mais il s'attacha particulièrement à dix jeunes gens, fils des principaux marchands de Bassra. Et, en leur compagnie, Ali-Nour commença à passer le temps en réjouissances et en festins continuels ; et il n'était personne à qui il ne fit cadeau de quelque objet de prix ; et il ne recevait personne sans qu'aussitôt il ne donnât une fête en son honneur. Et il faisait tout cela avec une telle prodigalité, malgré les sages remontrances de Douce-Amie, qu'un jour son intendant, effrayé de cette marche, vint le trouver et lui dit : « Ô mon maître, ne sais-tu que trop de générosité nuit et que de trop nombreux cadeaux épuisent la richesse ? Et ne sais-tu que celui qui donne sans compter s'appauvrit ? Aussi, comme il parle vrai, le poète qui dit :

» Mon argent ! précieusement je le conserve, et, plutôt que de le volatiliser, j'en fais des lingots fondus. L'argent est mon glaive et il est aussi mon bouclier.

Et quelle folie d'en combler mes ennemis, mes pires ennemis ! N'est-ce point, parmi les hommes, changer ma félicité en infortune ?

Car mes ennemis se hâteront de le manger et de le boire avec délices, et ne songeront même pas à faire au malheureux l'aumône d'une obole !

Aussi je fais bien de cacher soigneusement mon argent à l'homme méchant et inexorable qui ne sait point compatir aux maux de ses semblables.

Je garderai mon argent ! Car malheur au pauvre qui, altéré comme le chameau resté cinq jours loin de l'abreuvoir, demande l'aumône d'une obole ! Son âme devient plus vile que l'âme du chien.

Oh ! malheur à l'homme sans argent et sans ressources, serait-il même le plus savant d'entre les sages et d'un mérite plus brillant que le soleil ! »

À l'audition de ces vers récités par son intendant, Ali-Nour le regarda curieusement et lui dit : « Aucune de tes paroles ne saurait sur moi avoir quelque influence. Sache donc, une fois pour toutes, que je n'ai qu'une chose à te dire : tant que, tes calculs faits, tu trouves que j'ai encore de quoi déjeuner, garde-toi bien de me faire supporter la préoccupation et le souci de mon dîner ! Et comme il a raison excellemment, le poète qui dit :

» *Si un jour j'étais réduit à la pauvreté et par la fortune abandonné, que ferais-je ? Simplement de mes voluptés passées je me priverais, et me contenterais de ne plus bouger ni bras ni jambes !*

Et je vous défie, vous tous, de me citer un avare qui se soit attiré les louanges par son avarice, comme je vous défie de me montrer un prodigue qui soit mort de sa prodigalité. »

À l'audition de ces vers récités par Ali-Nour, l'intendant n'eut plus qu'à se retirer en saluant respectueusement son maître Ali-Nour, et s'en alla veiller à ses affaires.

Quant à Ali-Nour, dès ce jour il ne sut plus mettre de bornes à sa générosité et à la bonté de son naturel, qui lui faisait donner tout ce qu'il avait à ses amis et même aux étrangers. Il suffisait que l'un de ses invités lui dît : « Comme tel objet est joli ! » pour qu'aussitôt Ali-Nour lui répondît : « Mais il t'appartient ! » ou qu'un autre lui dît : « Ô cher seigneur, quelle belle propriété tu as là ! » pour que tout de suite Ali-Nour lui dît : « Je vais immédiatement l'écrire à ton nom ! » et il se faisait apporter le calam, l'écritoire en cuivre et le papier, et écrivait la maison ou la propriété au nom de l'ami, et la timbrait de son sceau. Et il continua de la sorte durant l'espace d'une année entière ; et le matin il donnait un festin à tous ses amis et le soir il leur donnait un autre festin, toujours au son des instruments, et il faisait venir les meilleurs chanteurs et les danseuses les plus illustres.

Quant à sa femme, Douce-Amie, elle n'était plus écoutée comme avant, et même, depuis quelque temps, Ali-Nour la négligeait un peu ; et elle ne se plaignait jamais, mais se consolait dans la poésie et les livres qu'elle lisait. Et un jour qu'Ali-Nour était entré dans son appartement réservé, elle lui dit : « Ô Nour, lumière de mes yeux, écoute ces deux strophes du poète :

» Certes ! plus on fait de bien, plus on pose de jalons pour se rendre heureuse la vie ! Mais crains aussi les coups aveugles du Destin !

La nuit est faite pour le sommeil et le repos ; la nuit, c'est le salut de l'âme ; mais toi, tu t'es jeté tête baissée dans la dépense de ces heures reposantes ! Aussi ne t'étonne point si, au matin, le malheur sur toi vient à fondre soudain. »

À peine Douce-Amie eut-elle fini de réciter ces vers que l'on entendit des coups frappés à la porte extérieure. Et Ali-Nour sortit de l'appartement de sa femme et alla ouvrir ; et c'était justement l'intendant. Ali-Nour le conduisit dans une chambre près de la salle de réunion où, en ce moment, il y avait plusieurs des amis habituels, qui ne le quittaient presque plus. Et Ali-Nour dit à son intendant : « Qu'y a-t-il donc, que tu aies ainsi cette figure de travers ? » L'intendant répondit : « Ô mon maître, ce que je redoutais tant pour toi est arrivé ! » Il dit : « Et comment cela ? » Il répondit : « Sache que mon rôle est fini, puisque je n'ai plus rien sous la main à gérer, t'appartenant. Et tu n'as plus quoi que ce soit en propriétés ou autres choses qui vaille une obole ou même moins qu'une obole. Et voici que je t'apporte les cahiers des dépenses que tu as faites et les cahiers de ton capital. » En entendant ces paroles, Ali-Nour ne put que baisser la tête, et dit : « Allah, est le seul fort, le seul puissant ! »

Or, justement l'un des amis assemblés dans la salle de réunion entendit cette conversation et se hâta d'aller immédiatement la rapporter aux autres, et leur dit : « Écoutez la nouvelle ! voici qu'Ali-Nour n'a plus une obole qui vaille ! » Et au moment même entra Ali-Nour qui avait, comme pour confirmer la vérité de cette nouvelle, la figure toute changée et l'air fort tourmenté.

À cette vue, l'un des convives se leva, se tourna vers Ali-Nour et lui dit : « Ô mon maître, je voudrais te demander la permission de me retirer, car ma femme va accoucher cette nuit même, et je ne puis vraiment la délaisser. Il faut donc que j'aille la retrouver au plus vite ! » Et Ali-Nour le lui permit. Alors se leva un second qui dit : « Ô mon maître Ali-Nour, il faut absolument que je me rende aujourd'hui même chez mon frère qui fait célébrer les cérémonies de la circon-

cision de son enfant ! » Et Ali-Nour le lui permit. Puis chacun des convives se leva à son tour et trouva un expédient pour se retirer, et cela jusqu'au dernier, de telle sorte qu'Ali-Nour se trouva tout seul au milieu de la salle de réunion. Il fit alors appeler Douce-Amie et lui dit : « Ô Douce-Amie, tu ne sais pas encore ce qui vient de me tomber sur la tête ! » Et il lui raconta tout ce qui venait de se passer. Elle répondit : « Ô mon maître Ali-Nour, il y a bien longtemps que je ne cesse de te faire craindre ce qui a fini par t'arriver aujourd'hui. Mais tu ne m'as jamais écoutée, et même un jour tu m'as récité ces vers, pour toute réponse :

» Si la Fortune, passant un jour devant la porte, la franchissait, saisis-la et, sans crainte, jouis-en à ta guise et fais-en profiter la foule de tes amis, car elle peut réussir à te glisser des mains.

Mais si elle a décidé d'élire chez toi un domicile ferme, tu peux en user largement, car ce n'est point ta générosité qui l'épuisera ; et si elle a résolu de s'en aller, ce n'est point l'avarice qui la retiendra.

» Aussi, quand je t'ai entendu réciter ces vers, je me suis tue, et n'ai point voulu te rétorquer de réponse. » Ali-Nour lui dit : « Ô Douce-Amie, tu sais bien que je n'ai rien épargné pour mes amis, et c'est sur eux que j'ai dépensé tous mes biens ! Aussi je ne crois pas que maintenant ils puissent m'abandonner dans le malheur ! » Et Douce-Amie lui répondit : « Par Allah ! je te jure qu'ils ne seront pour toi d'aucun profit ! » Et Ali-Nour dit : « Eh bien : je vais dès cette minute me lever et m'en aller les trouver un à un, et je frapperai à leur porte ; et chacun d'eux me donnera généreusement quelque somme ; et de la sorte je me constituerai un capital que je consacrerai à faire le commerce ; et je laisserai de cô-

té les distractions et le jeu pour toujours. » Et, de fait, il se leva aussitôt et alla à la rue de Bassra où habitaient ses amis, car ses amis habitaient tous cette rue qui était la plus belle. Il frappa à la première porte, et une négresse vint ouvrir et lui dit : « Qui es-tu ? » Il lui répondit : « Dis à ton maître qu'Ali-Nour est à la porte et qu'il lui dit : « Ton serviteur Ali-Nour t'embrasse les mains et attend l'effet de ta générosité ! » Et la négresse rentra prévenir son maître qui lui cria : « Retourne vite lui dire que je ne suis pas ici ! » Et la négresse retourna dire à Ali-Nour : « Ô mon maître, mon maître n'est pas ici ! » Et Ali-Nour pensa en lui-même : « Voilà un fils adultérin ! Il se cache de moi ! Mais les autres ne sont pas des fils adultérins ! » Et il alla frapper à la porte d'un second ami et lui fit dire la même chose qu'au premier ; mais le second lui fit parvenir la même réponse négative. Alors Ali-Nour récita cette strophe :

« J'étais à peine devant la maison, que j'entendis résonner le vide, et je vis tous les habitants s'enfuir, de peur que leur générosité ne fût par moi mise à l'épreuve. »

Puis il dit : « Par Allah ! il faut que j'aille les visiter tous, dans l'espoir d'en trouver au moins un qui ferait à lui seul ce que tous ces traîtres n'ont pas fait. » Mais il ne put en trouver un seul qui consentît à se montrer ou même à lui faire donner un morceau de pain. Alors il ne put que réciter ces stances :

« L'homme prospère est comme l'arbre : les gens l'entourent tant qu'il est couvert de fruits ;

Mais sitôt les fruits tombés, les gens se dispersent à la recherche d'un arbre meilleur.

Tous les fils de ce temps sont frappés de la même maladie ; car je n'en ai point rencontré un seul qui fût à l'abri de la contagion. »

Après quoi il fut bien obligé d'aller dire à Douce-Amie, avec un front soucieux : « Par Allah ! pas un d'eux n'a voulu se montrer ! » Elle lui répondit : « Ô mon maître, ne t'avais-je pas dit qu'ils ne t'aideraient en rien ? Maintenant, je te conseille simplement de commencer par vendre petit à petit les meubles et les objets précieux que nous avons à la maison. Et cela nous permettra de vivre encore quelque temps. » Et Ali-Nour fit ce que Douce-Amie lui avait conseillé. Mais, au bout d'un certain temps, il ne resta plus rien à vendre dans la maison. Alors Douce-Amie prit Ali-Nour qui pleurait et lui dit : « Ô mon maître, pourquoi pleures-tu ? Ne suis-je pas encore là moi-même ? Et ne suis-je donc pas toujours la même Douce-Amie que tu dis la plus belle d'entre les femmes des Arabes ? Prends-moi donc et conduis-moi au souk des esclaves et vends-moi ! As-tu donc oublié que j'ai été achetée dix mille dinars d'or par ton défunt père ? J'espère donc qu'Allah t'aidera dans cette vente et te la rendra fructueuse, et fera que je sois vendue à un prix encore plus élevé que la première fois. Quant à notre séparation, tu sais bien que, si Allah a écrit que nous devons un jour nous retrouver, nous nous retrouverons ! » Ali-Nour lui répondit : « Ô Douce-Amie, jamais je ne consentirai à me séparer de toi, fût-ce une heure seulement ! » Elle lui répondit : « Ni moi non plus, ô mon maître Ali-Nour ! Mais la nécessité est souvent loi, comme dit le poète :

» Ne crains point de tout faire, si t'y oblige la nécessité ! Et ne recule devant rien, si ce n'est devant la limite de la bienséance !

Et ne te préoccupe de rien sans motif sérieux ; et bien rares sont les choses affligeantes dont le motif soit sérieux ! »

À ces vers, Ali-Nour prit Douce-Amie dans ses bras, l'embrassa dans les cheveux et, les larmes sur les joues, il récita ces deux strophes :

« Arrête-toi de grâce ! et laisse-moi dans tes yeux cueillir un regard, un seul regard pour toute provision de route ; et mon cœur abîmé s'en servira comme remède dans la séparation meurtrière.

Mais si cela même te semble une demande exagérée, abstiens-toi et laisse-moi à ma tristesse solitaire et à ma douleur ! »

Alors Douce-Amie se mit à parler à Ali-Nour et avec des paroles si douces, qu'elle le décida à prendre le parti qu'elle venait de lui proposer, en lui démontrant qu'il n'avait que ce seul moyen d'éviter, lui Ali-Nour, fils de Fadleddine ben Khacân, une pauvreté indigne de lui. Il sortit donc avec elle et la conduisit au souk des esclaves et s'adressa au courtier le plus estimé et lui dit : « Il faut que tu saches, ô courtier, la valeur de celle que tu vas crier au marché. Ne te méprends donc pas ! » Et le courtier lui répondit : « Ô mon maître Ali-Nour, je suis ton serviteur et je connais mes devoirs et les égards que je te dois ! » Alors Ali-Nour entra avec Douce-Amie et le courtier dans une chambre du khân, et enleva le voile qui couvrait le visage de Douce-Amie. À cette vue, le courtier s'écria : « Ya Allah ! mais c'est l'esclave Douce-Amie, que j'avais vendue moi-même au défunt vizir pour dix mille dinars d'or, il y a à peine deux ans ! » Et Ali-Nour répondit : « Oui, c'est elle-même ! » Alors le courtier dit : « Ô mon maître, chaque créature porte sa destinée attachée à

son cou et ne peut s'y soustraire ! Mais je te jure que je vais consacrer tout mon savoir à bien vendre ton esclave, et au prix le plus haut du souk ! »

Et aussitôt, le courtier courut à la place même où tous les marchands avaient l'habitude de se réunir, et attendit qu'ils fussent tous là, occupés qu'ils étaient en ce moment, un peu partout, à acheter des esclaves de tous les pays et à les rassembler toutes vers ce point du souk où l'on trouvait des femmes turques, grecques, circassiennes, géorgiennes, abyssines et autres. Lorsque le courtier vit que tous les marchands étaient là et que la place entière était remplie de la foule des courtiers et des acheteurs, il se leva vivement, monta sur une grosse pierre et cria : « Ô vous tous, marchands, et vous, hommes pleins de richesses et de biens, sachez que tout ce qui est arrondi n'est pas noix ; tout ce qui est allongé n'est pas banane ; tout ce qui est rouge n'est pas viande ; tout ce qui est blanc n'est pas graisse ; tout ce qui est roux n'est pas vin ; tout ce qui est brun n'est pas datte ! Ô marchands illustres d'entre les marchands de Bassra et de Baghdad, voici que je propose aujourd'hui à votre jugement et à votre estimation une perle noble et unique, qui, si on voulait être équitable, vaudrait plus que toutes les richesses accumulées ! À vous donc de proposer le prix à crier d'abord comme mise en vente ! Mais venez voir avant tout de vos yeux ! » Et il les entraîna tous, leur fit voir Douce-Amie, et aussitôt tous tombèrent d'accord de commencer par ouvrir la vente au cri de quatre mille dinars, comme prix premier de mise. Alors le courtier cria : « À quatre mille dinars, la perle des esclaves blanches ! » Et tout de suite un marchand renchérit en criant : « À quatre mille cinq cents dinars ! » Mais juste à ce moment, le vizir ben Sâoui passait à cheval dans le souk des esclaves, et il vit Ali-Nour debout à côté du courtier, et le courtier qui criait un prix. Et il pensa en lui-même :

« Ce garnement d'Ali-Nour est en train probablement de vendre le dernier de ses esclaves après le dernier de ses meubles ! » Mais bientôt il entendit que le prix était celui d'une esclave blanche et il pensa : « Ali-Nour doit en ce moment vendre son esclave, la jeune femme en question, car je pense qu'il n'a plus une obole. Oh ! si cela était vrai, comme cela me rafraîchirait le cœur ! » Alors il héla le crieur public qui accourut aussitôt en reconnaissant le vizir et qui baisa la terre entre ses mains. Et le vizir lui dit : « Je veux moi-même acheter cette esclave que tu cries. Amène-la-moi vite que je la voie ! » Et le courtier, qui ne pouvait se dérober à l'ordre du vizir, se hâta d'amener Douce-Amie et lui releva le voile devant le vizir. À la vue de ce visage sans pareil et de toutes les perfections de la jeune femme et de sa taille magnifique, il fut émerveillé et il dit : « Quel prix a-t-elle atteint ? » Le courtier répondit : « Quatre mille cinq cents dinars à la seconde criée. » Et le vizir dit : « Eh bien, moi je la prends à ce prix ! » À ces paroles, il regarda fixement tous les marchands, qui n'osèrent hausser le prix, et pas un d'eux n'eut le courage d'augmenter, sachant la vengeance que ne manquerait pas le vizir de tirer de l'audacieux. Puis le vizir ajouta : « Eh bien, ô courtier, qu'as-tu ainsi à rester immobile ? Va donc, puisque je prends l'esclave à quatre mille dinars et que je t'en donne cinq cents pour ta peine ! » Et le courtier ne sut que répondre et, tête basse, alla trouver Ali-Nour un peu plus loin et lui dit : « Ô mon maître, quel malheur est le nôtre ! L'esclave s'échappe d'entre nos mains pour un prix dérisoire, pour rien ! Et c'est, comme tu peux le constater d'ici, le méchant vizir Ben-Sâoui, l'ennemi de ton défunt père, qui dut deviner que c'était ta propriété, et qui ne nous laissa pas arriver au prix réel. Il veut la prendre au prix de la seconde criée seulement. Et encore ! si nous étions sûrs qu'il la payera au comptant et tout de suite, nous nous consolerions un

peu et nous remercierions Allah tout de même pour le peu ! Mais je sais que ce vizir de perdition est le plus mauvais payeur du monde, et je le connais de longue date, et je connais toutes ses ruses et ses méchancetés. Voici ce qu'il a dû imaginer dans sa méchanceté : il t'écrira une lettre de créance à toucher chez l'un de ses agents auquel il enverra dire en secret de ne rien te payer du tout. Alors toi, chaque fois que tu voudras aller te faire payer, l'agent te dira : « Je te paierai demain ! » et ce demain ne viendra jamais. Et toi tu seras tellement fatigué et ennuyé de ce retard que tu finiras par prendre avec eux un arrangement et tu leur livreras le papier signé par le vizir : et aussitôt l'agent le saisira et le déchirera ! et de la sorte, tu perds irrémédiablement le prix de ton esclave ! »

À ces paroles du courtier, Ali-Nour fut en proie à une colère à peine contenue et demanda au courtier : « Maintenant, que faire ? » Il répondit : « Je vais te donner un conseil par lequel tu atteindras au meilleur résultat : je vais moi-même me diriger jusqu'au milieu du souk en emmenant Douce-Amie. Alors toi, tu te précipiteras derrière moi, et tu m'arracheras l'esclave, et tu lui diras : « Malheureuse ! où vas-tu donc ? ne sais-tu que c'est simplement un serment que je viens d'accomplir, par lequel j'avais juré de faire le simulacre de te vendre au souk des esclaves pour t'humilier et te corriger de ton mauvais caractère à la maison ! » Puis tu lui donneras deux ou trois coups, et tu la reprendras ! et alors tout le monde, et le vizir aussi, croira que vraiment tu n'avais amené l'esclave au souk que pour accomplir ton serment ! » Et Ali-Nour acquiesça et dit : « Voilà vraiment la meilleure idée ! » Alors le courtier s'éloigna, alla au milieu du souk, prit l'esclave par la main, l'amena devant le vizir El-Mohin ben-Sâoui, et lui dit : « Seigneur, le propriétaire de cette esclave est cet homme qui est là, à quelques pas au-dessus de nous !

Mais le voici qui vient à nous ! » En effet, Ali-Nour s'approcha du groupe, s'empara violemment de Douce-Amie, lui donna un coup de poing et lui cria : « Malheur à toi ! Ne sais-tu que je ne t'ai fait venir au souk que simplement pour accomplir mon serment ? Retourne vite à la maison, et garde-toi bien désormais d'être désobéissante comme tu l'as été. Et ne va pas croire que j'aie besoin du produit de ta vente imaginaire ! Et d'ailleurs, même au cas où je serais dans le besoin, je préférerais vendre le dernier de mes meubles et leur vestige et tout ce qui m'appartient, plutôt que de songer à t'amener au souk ! »

Aux paroles d'Ali-Nour, le vizir Ben-Sâoui s'écria : « Malheur à toi, jeune fou ! tu parles comme s'il te restait encore un meuble ou quelque chose à acheter ou à vendre. Nous savons tous que tu n'as plus une obole ! » Il dit et voulut s'avancer de son côté et se saisir de lui par la violence. À cette vue, tous les marchands et tous les courtiers regardèrent Ali-Nour, qui était fort connu et fort aimé d'eux et dont ils se rappelaient encore le père, qui leur avait été à tous un protecteur efficace et bon. Alors Ali-Nour leur dit : « Vous venez tous d'entendre les paroles insolentes de cet homme ; je vous en prends donc tous à témoin ! » Et de son côté, le vizir leur dit : « Ô marchands, c'est par égard pour vous autres que je ne veux pas tuer du coup cet insolent ! » Mais les marchands se regardèrent tous les uns les autres à la dérobée, et se firent des signes avec les yeux comme pour dire : « Soutenons Ali-Nour ! » et à haute voix ils dirent : « En vérité, c'est une affaire qui ne nous regarde pas. Arrangez-vous tous deux comme vous le pourrez ! » Et Ali-Nour, qui, de son naturel, était plein de courage et d'audace, s'élança à la bride du cheval du vizir, saisit d'une main le vizir et l'arracha de la selle et le jeta à terre. Puis il lui mit un genou sur la poitrine, et se mit à lui donner des coups de poing sur la tête, dans le

ventre et partout, et lui cracha à la figure, et lui dit : « Chien, fils de chien, fils adultérin, que ton père soit maudit, et le père de ton père et le père de ta mère, ô maudit, ô pourri ! » Puis il lui asséna encore un coup de poing très fort sur la mâchoire, et lui cassa quelques dents ; et le sang coula sur la barbe du vizir qui, d'ailleurs, était tombé juste au milieu d'une mare de boue.

À cette vue, les dix esclaves qui étaient avec le vizir mirent leur épée nue à la main, et voulurent fondre sur Ali-Nour et le massacrer et le mettre en morceaux. Mais toute la foule les en empêcha et leur cria : « Qu'allez-vous faire, et de quoi vous mêlez-vous ! Votre maître est un vizir, c'est vrai ; mais ne savez-vous pas que celui-ci est le fils d'un vizir aussi ! Et ne craignez-vous pas, imprudents, de les voir demain se réconcilier tous deux et alors de supporter, vous autres, toutes les conséquences ? » Et les esclaves virent qu'il était plus prudent de s'abstenir.

Mais, comme Ali-Nour s'était fatigué à force de donner des coups, il lâcha le vizir, qui put se relever tout couvert de boue, de sang et de poussière, et sous les yeux de la foule qui était loin de le plaindre, il se dirigea du côté du palais du sultan.

Quant à Ali-Nour, il prit Douce-Amie par la main et, acclamé par toute la foule, il regagna sa maison.

Quant au vizir, il arriva au palais du roi Mohammad ben-Soleilman El-Zeini dans cet état pitoyable, et s'arrêta au bas du palais et se mit à crier : « Ô roi ! un opprimé ! » Et le roi le fit amener entre ses mains, et le regarda et vit que c'était son vizir El-Mohin ben-Sâoui. Et, au comble de l'étonnement il lui dit : « Mais qui donc a osé commettre sur toi de tels actes ? » Et le vizir se mit à pleurer et récita ces vers :

« Est-il possible que le temps me prenne comme victime, alors que tu vis, toi-même, parmi les vivants de la terre de ce temps, et que je sois tristement la proie des chiens ardents, alors qu'intrépide tu es mon défenseur ?

Est-il possible que tout altéré puisse à tes eaux vives se désaltérer, alors que moi, ton protégé, je meurs de soif sous ton ciel, ô nuage bienfaisant qui nous donnes la pluie ? »

Puis il ajouta : « Ô mon maître, est-ce là le sort de tous les serviteurs qui t'aiment et te servent avec ferveur, et est-ce ainsi que tu tolères que de pareilles infamies soient commises contre eux ! » Et le roi lui demanda : « Mais qui donc t'a fait subir un pareil traitement ? » Il répondit : « Sache, ô roi, qu'aujourd'hui j'étais sorti faire une tournée du côté du souk des esclaves, dans le dessein d'acheter une esclave cuisinière qui sût m'apprêter les mets que régulièrement ma cuisinière actuelle se plaît à me brûler, et je vis dans ce souk-là une jeune esclave dont je n'avais jamais vu la pareille de ma vie entière. Et le courtier auquel je m'adressai me répondit : « Je crois bien qu'elle appartient au jeune Ali-Nour, fils du défunt vizir Khacân. Or, ô mon seigneur et suzerain, tu te souviens peut-être avoir donné anciennement dix mille dinars au vizir Fadleddine ben-Khacân, pour acheter une très jolie esclave pleine de qualités. Le vizir Khacân ne tarda pas, d'ailleurs, à trouver et à acheter l'esclave en question ; mais, comme elle était merveilleuse et qu'elle lui avait plu infiniment, il la donna en présent à son fils Ali-Nour. Et Ali-Nour, à la mort de son père, prit la voie des dépenses et des folies et si loin qu'il fut obligé de vendre ses propriétés, ses biens et jusqu'à ses meubles. Et lorsqu'il eut été réduit à n'avoir plus l'obole pour vivre, il mena au souk l'esclave, afin de la vendre, et la remit au courtier, qui la mit aussitôt à la criée.

Et tout de suite les marchands se mirent à enchérir et tellement que le prix de l'esclave atteignit quatre mille dinars. Alors moi, je vis cette esclave et résolus de l'acheter pour mon suzerain le sultan, qui avait fourni le premier capital. J'appelai le courtier et lui dit : « Mon fils, je te donnerai moi-même les quatre mille dinars ! » Mais le courtier me montra le propriétaire de la jeune esclave ; et celui-ci, sitôt qu'il me vit, accourut comme un forcené et me dit : « Vieille tête de malédiction ! ô cheikh calamiteux et néfaste ! je préférerais la vendre à un juif ou à un chrétien plutôt que de te la céder, même si tu devais me remplir d'or le grand voile qui la couvre ! » Alors je répondis « Mais, ô jeune homme, ce n'est point pour moi que je la désire, mais pour notre seigneur le sultan, qui est notre bienfaiteur à tous et notre bon maître ! » Mais à ces paroles, au lieu de céder, il devint encore bien plus furieux, et se jeta à la bride de mon cheval, et me saisit par une jambe et m'entraîna et me jeta, à terre ; puis, sans tenir compte de mon âge avancé et sans respect pour ma barbe blanche, il se mit à me frapper et à m'injurier de toutes les façons et enfin me mit dans cet état déplorable où tu me vois en ce moment, ô roi juste ! Et tout cela ne m'arriva, que parce que je voulus faire plaisir à mon sultan et lui acheter une jeune esclave qui lui appartenait de droit et que je jugeais digne de sa couche ! »

Et le vizir, à ces paroles, se jeta aux pieds du roi et se mit à pleurer et à implorer la justice du roi. Et à sa vue et à l'audition de son récit, le roi fut dans une colère telle que la sueur coula de son front entre ses yeux ; et il se tourna du côté de ceux qui montaient la garde, les émirs et les grands du royaume, et leur fit un seul signe. Et aussitôt quarante gardes armés de grands glaives nus se présentèrent entre ses mains, immobiles. Et le sultan leur dit : « Descendez à l'instant même à la maison de mon ancien vizir El-Fadl ben Kha-

cân, et mettez-la au pillage, et détruisez-la entièrement ; puis emparez-vous du criminel Ali-Nour et de son esclave, liez-leur les bras, et traînez-les par les pieds dans la boue et amenez-les entre mes mains. Et les quarante gardes répondirent par l'ouïe et l'obéissance, et se dirigèrent sur l'heure vers la maison d'Ali-Nour.

Or, il y avait au palais du sultan un jeune chambellan d'entre les chambellans, nommé Sanjar, qui avait été d'abord mamelouk du défunt vizir Ben-Khacân, et avait été élevé avec son jeune maître Ali-Nour pour lequel il s'était pris d'une grande affection. La chance voulut qu'il se trouvât justement-là au moment de l'entrée du vizir Sâoui et de l'ordre cruel donné par le sultan. Et il courut en toute hâte, par des chemins raccourcis, jusqu'à la maison d'Ali-Nour qui, entendant la porte heurtée avec précipitation, courut aussitôt ouvrir lui-même. Et il reconnut son ami le jeune Sanjar et voulut le saluer et l'embrasser. Mais le jeune Sanjar, sans se laisser faire, lui dit : « Ô mon maître aimé, ce n'est point le moment des paroles amicales et des formules du salut ; car écoute ce que dit le poète :

« Ton âme libre, si pour elle tu redoutes la tyrannie des liens et l'esclavage dur, déracine-la et vole ! Vole au loin et laisse dans les villes s'écrouler les maisons sur ceux qui les ont bâties.

Ô mon ami, tu trouveras bien d'autres pays que ton pays, sur la terre d'Allah vaste à l'infini ! mais d'autre âme que ton âme tu ne trouveras pas ! »

Et Ali-Nour répondit : « Ô mon ami Sanjar, que viens-tu donc m'annoncer ? » Sanjar dit : « Lève-toi et sauve-toi et sauve l'esclave Douce-Amie. Car El-Mohin ben-Sâoui vient de vous tendre un filet où, si vous y tombez, il se dispose à

vous tuer sans miséricorde. Et d'ailleurs voici que le sultan, à son injonction, envoie contre vous deux, quarante de ses gardes armés de glaives nus ! Mon idée donc est que vous preniez la fuite avant qu'il ne vous arrive malheur. » Et, à ces paroles, Sanjar tendit sa main pleine d'or à Ali-Nour et lui dit : Ô mon maître, voici quarante dinars qui peuvent t'être utiles en ce moment ; et je te prie de me pardonner de ne pouvoir être plus généreux. Mais nous perdons du temps ! Lève-toi et fuis ! »

Alors Ali-Nour se hâta d'aller prévenir Douce-Amie qui aussitôt se couvrit de ses voiles ! et tous deux sortirent de la maison, puis de la ville et arrivèrent au bord de la mer, par l'assistance d'Allah. Et ils trouvèrent un navire qui allait justement partir et se préparait déjà à déployer ses voiles. Ils s'en approchèrent et virent le capitaine, debout au milieu du navire et qui criait : « Que celui qui n'a pas encore fait ses adieux les fasse, que celui qui n'a pas encore fini de faire ses provisions finisse, que celui qui a oublié chez lui quelque objet aille vite le chercher, car voici que nous allons partir ! » Et tous les voyageurs répondirent : « Nous n'avons plus rien à faire, ô capitaine, c'est fini ! Alors le capitaine cria à ses hommes : « Allez ! déployez les voiles et enlevez les amarres ! » À ce moment Ali-Nour demanda au capitaine : « Pour où partez-vous, ô capitaine ? » Il répondit : « Pour la demeure de paix, Baghdad ! »

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, arrêta son récit.

Et lorsque fut la trente-quatrième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que lorsque le capitaine dit à Ali-Nour : « Pour la demeure de paix, Baghdad ! » Ali-Nour lui dit : « Attendez ! nous y allons ! » et, suivi de Douce-Amie, il monta à bord du navire, qui aussitôt mit toutes ses voiles dehors et, comme un grand oiseau blanc, prit son essor en volant, comme dit le poète :

« Regarde le navire ! Son aspect te séduira. Le vent rapide est son émule, et dans la lutte de vitesse on ne connaît le vainqueur.

Il est comme un oiseau aux ailes déployées qui, du haut de l'azur, fond sur la mer et s'y balance. »

Et le navire, par un vent favorable, se mit en marche, emportant tous ces voyageurs. Voilà pour Ali-Nour et Douce-Amie.

Quant aux quarante gardes envoyés par le sultan pour s'emparer d'Ali-Nour, ils arrivèrent à la maison d'Ali-Nour, la cernèrent de toutes parts, brisèrent les portes, envahirent l'intérieur et firent partout les recherches les plus minutieuses. Mais ils ne purent mettre la main sur personne. Alors ils détruisirent la maison furieusement, et retournèrent rendre compte au sultan de leurs recherches infructueuses. Et le sultan leur dit : « Cherchez-les partout et fouillez toute la ville ! » Et-comme le vizir Ben-Sâoui arrivait en ce mo-

ment, le sultan l'appela et, pour le consoler, lui donna une belle robe d'honneur et lui dit : « Nul autre que moi-même ne te vengera, je te le promets ! » Et le vizir lui souhaita une longue vie et la tranquillité dans le bonheur. Puis le sultan ordonna à ses crieurs publics de crier dans toute la ville l'avis suivant : « Si quelqu'un de vous, ô habitants, rencontre Ali-Nour, le fils du défunt vizir Ben-Khacân, qu'il se saisisse de lui et l'amène entre les mains du sultan ; et il aura une belle robe d'honneur, en récompense, et la somme de mille dinars ! Mais si quelqu'un le voit et le cache, il subira un châtiment exemplaire ! » Mais, malgré toutes les recherches, nul ne sut ce qu'était devenu Ali-Nour. Voilà pour le sultan et ses gardes.

Mais pour ce qui est d'Ali-Nour et de Douce-Amie, ils arrivèrent en paix à Baghdad, et le capitaine leur dit : « La voici, cette ville fameuse, ce Baghdad séjour de douceur ! C'est la ville heureuse qui ne connaît point les rigueurs des frimas et des hivers, qui vit à l'ombre de ses rosiers, aux tiédeurs du printemps, au milieu de ses fleurs, de ses jardins, et au bruit de ses eaux murmurantes ! » Et Ali-Nour remercia le capitaine pour ses bontés pendant le voyage, et lui donna cinq dinars d'or pour prix de son passage et de celui de Douce-Amie, puis il quitta le navire et, suivi de Douce-Amie, il pénétra dans Baghdad.

Le destin voulut qu'Ali-Nour, au lieu de prendre la route ordinaire, en prît une autre qui le conduisit au milieu des jardins qui entourent Baghdad. Et ils s'arrêtèrent à la porte d'un jardin entouré d'une grande muraille et dont l'entrée était bien balayée, bien arrosée et avait de chaque côté un grand banc ajouré ; la porte, qui était très belle, était fermée ; mais, vers le haut, elle supportait de très belles lampes de toutes les couleurs ; et, tout à côté, il y avait un bassin où coulait

l'eau limpide. Quant au chemin qui conduisait à cette porte, il était tracé entre deux files de poteaux qui supportaient de magnifiques étoffes en brocart tendues au vent.

Alors Ali-Nour dit à Douce-Amie : « Par Allah ! cet endroit est bien beau ! » Elle répondit : « Reposons-nous alors ici pendant une heure, sur ces bancs. » Et ils montèrent sur l'un des grands bancs, après s'être bien lavé la figure et les mains à l'eau fraîche du bassin. Et ils s'assirent prendre le frais sur les bancs et respirèrent avec délices la brise douce qui passait ; et c'était si bon qu'ils ne tardèrent pas à s'endormir après s'être couverts de leur grande couverture.

Or, ce jardin à la porte duquel ils s'étaient endormis s'appelait le Jardin des Délices, et au milieu de ce jardin il y avait un palais qui s'appelait le Palais des Merveilles, et c'était la propriété du khalifat Haroun Al-Rachid. Quand le khalifat se sentait la poitrine rétrécie, il venait se dilater et se distraire et oublier les soucis dans ce jardin et ce palais. Ce palais en entier n'était formé que d'une seule salle immense, percée de quatre-vingts fenêtres ; et à chaque fenêtre était suspendue une grande lampe pleine de clarté ; et au milieu de la salle il y avait un grand lustre en or massif, aussi éclatant que le soleil. Cette salle ne s'ouvrait que lorsque venait le khalifat ; et alors on allumait toutes les lampes et le grand lustre, et on ouvrait toutes les fenêtres, et le khalifat s'asseyait sur son grand divan tendu de soie, de velours et d'or, et ordonnait alors à ses chanteuses de chanter et aux joueurs d'instruments de le charmer de leur jeu ; mais celui dont il aimait à entendre surtout la voix, c'était son chantre préféré l'illustre Ishâk, celui dont les chants et les improvisations étaient connus du monde entier. Et c'est ainsi qu'au milieu du calme des nuits et de la tiédeur douce de l'air parfu-

mé aux fleurs du jardin, le khalifat se dilatait la poitrine, dans la ville de Baghdad.

Or, celui que le khalifat avait mis comme gardien de ce palais et de ce jardin était un bon homme de vieillard, qui s'appelait le cheikh Ibrahim, et il montait une garde vigilante, de jour et de nuit, pour empêcher les promeneurs et les curieux et surtout les femmes et les enfants d'entrer dans le jardin et de lui abîmer ou de lui voler les fleurs et les fruits. Or, ce soir-là, comme il faisait sa lente ronde habituelle tout autour du jardin, il ouvrit la grande porte et vit sur le grand banc deux personnes endormies et couvertes de la même couverture. Et il fut très indigné et s'écria : « Comment ! voici deux personnes assez audacieuses pour contrevenir aux ordres sévères du khalifat qui m'a donné le droit, à moi, cheikh Ibrahim, de faire subir n'importe quel châtiment à toute personne qui s'approcherait de ce palais ! Aussi je vais leur faire sentir un peu ce qu'il en coûte de s'emparer ainsi du banc réservé aux hommes du khalifat ! » Et le cheikh Ibrahim coupa une branche pliante et s'approcha des dormeurs et brandit la branche et allait les fouetter d'importance quand soudain il pensa : « Ô Ibrahim, que vas-tu faire ? Frapper des personnes que tu ne connais pas et qui sont peut-être des étrangers ou même des mendiants de la route d'Allah que la destinée a dirigés de ton côté ! Il faudrait d'abord voir leur visage ! » Et cheikh Ibrahim enleva la couverture qui cachait leur visage, et aussitôt s'arrêta charmé par ces deux visages merveilleux dont les joues se touchaient dans le sommeil et paraissaient plus belles que les fleurs de son jardin. Et il pensa : « Qu'allais-je faire ? Qu'allais-tu faire, ô Ibrahim aveugle ! Tu mériterais qu'on te fouettât toi-même pour te punir de ton injuste colère ! » Puis le cheikh Ibrahim recouvrit le visage des dormeurs, et s'assit à leurs pieds, et se mit à masser les pieds d'Ali-Nour, pour lequel il s'était

senti une sympathie soudaine. Et Ali-Nour, sous la sensation de ces mains qui le massaient, ne tarda pas à se réveiller, et vit que le masseur était un vieillard respectable et eut grande honte d'être ainsi massé par lui, et retira aussitôt ses pieds et se mit sur son séant avec précipitation ; et il prit la main du vénérable cheikh et la porta à ses lèvres, puis à son front. Alors le cheikh Ibrahim lui demanda : « Mon fils, d'où venez-vous tous deux ? » Ali-Nour répondit : « Ô seigneur, nous sommes des étrangers ! » Et les larmes lui vinrent aux yeux à ces paroles. Et le cheikh Ibrahim dit : « Ô mon enfant, je ne suis pas de ceux qui oublient que le Prophète (que sur lui soient la prière et la paix d'Allah !) a recommandé, en plusieurs endroits du Livre, d'être hospitalier à l'égard des étrangers et de les recevoir avec cordialité et de bon cœur. Venez donc avec moi, mes enfants, et je vous ferai visiter mon jardin et mon palais, et de la sorte vous oublierez vos peines et vous vous épanouirez et dilaterez la poitrine ! » Alors Ali-Nour lui demanda : « Ô seigneur, à qui donc appartient ce jardin ? » Et cheikh Ibrahim, pour ne pas intimider Ali-Nour et aussi un peu pour se glorifier, lui répondit : « Ce jardin et ce palais m'appartiennent ; et ils viennent comme héritage de ma famille ! » Alors Ali-Nour et Douce-Amie se levèrent, et, précédés de cheikh Ibrahim, ils franchirent la porte du jardin.

Ali-Nour avait vu à Bassra de bien beaux jardins, mais il n'en avait même rêvé de semblable à celui-ci. La grande porte était formée d'arcades superposées du plus bel effet, et couverte de vignes grimpantes qui laissaient pendre lourdement de magnifiques grappes, les unes rouges comme des pierres de rubis, les autres noires comme l'ébène. L'allée où ils pénétrèrent était ombragée d'arbres fruitiers qui pliaient sous le poids de leurs fruits mûrs. Sur les branches les oiseaux gazouillaient dans leur langue des motifs aériens ; le

rossignol modulait ses airs ; le tourtereau roucoulait sa plainte d'amour ; le merle sifflait de son sifflet humain ; le pigeon à collier répondait comme enivré de liqueurs fortes. Là, chaque arbre fruitier était représenté par ses deux meilleures espèces ; il y avait des abricotiers avec des fruits à amande douce et des fruits à amande amère ; il y avait même des abricotiers du Khorassan ; des pruniers aux fruits couleur des lèvres belles ; des mirabelles douces à enchanter ; des figues rouges, des figues blanches et des figues vertes d'un aspect admirable. Quant aux fleurs, elles étaient comme les perles et le corail ; les roses étaient plus belles que les joues des plus belles ; les violettes étaient sombres comme la flamme du soufre brûlé ; il y avait les blanches fleurs du myrte ; il y avait des giroflées et des violiers, des lavandes et des anémones. Toutes leurs corolles se diadémaient des larmes des nuées ; et les camomilles souriaient de toutes leurs dents au narcisse ; et le narcisse regardait la rose avec des yeux profonds et noirs. Le cédrat arrondi était comme la coupe sans anse ni goulot ; les limons pendaient comme des boules d'or. Toute la terre était tapissée de fleurs aux couleurs par milliers ; car le printemps était roi et dominait tout le bocage ; car les fleuves féconds s'enflaient, et les sources tintaient, et l'oiseau parlait et s'écoutait ; car la brise chantait comme une flûte, le zéphir lui répondait avec douceur, et l'air résonnait de toute la joie !

C'est ainsi qu'Ali-Nour et Douce-Amie, avec le cheikh Ibrahim, firent leur entrée dans le Jardin des Délices. Et c'est alors que cheikh Ibrahim, qui ne voulait pas faire les choses à moitié, les invita à pénétrer dans le Palais des Merveilles. Il leur ouvrit la porte et ils entrèrent.

Ali-Nour et Douce-Amie s'arrêtèrent avec un éblouissement dans les yeux de toute la splendeur de cette salle

inouïe, et de tout ce qu'elle avait en elle de choses extraordinaires, étonnantes et pleines d'agrément. Ils furent un long temps à en admirer la beauté sans pareille ; puis, pour se reposer les yeux de toute cette splendeur, ils allèrent s'accouder à une fenêtre donnant sur le jardin. Et Ali-Nour, devant tout ce jardin et ces marbres éclairés par la lune, se mit à penser à ses peines passées, et il dit à Douce-Amie : « Ô Douce-Amie, en vérité, ce lieu est pour moi plein de charmes. Il me rappelle tant de choses ! Et il fait descendre la paix en mon âme, et éteint le feu qui me consume et la tristesse, ma compagne ! »

Sur ces entrefaites le cheikh Ibrahim leur apporta des provisions qu'il était allé chercher, et ils mangèrent leur plein ; puis ils se lavèrent les mains, et de nouveau allèrent s'accouder à la fenêtre et regarder les arbres chargés de leurs beaux fruits. Au bout d'un certain temps, Ali-Nour se tourna vers cheikh Ibrahim et lui dit : « Ô cheikh Ibrahim n'aurais-tu donc rien à nous donner comme boisson ? Car il me semble bien que d'ordinaire on doit boire après avoir mangé ! » Alors le cheikh Ibrahim leur apporta une porcelaine remplie d'une eau douce et fraîche. Mais Ali-Nour lui dit : « Que nous apportes-tu donc là ? Ce n'est pas du tout cela que je désire ! » Il lui répondit : « C'est donc du vin que tu désires ? » Ali-Nour dit : « Mais oui, certes ! » Cheikh Ibrahim reprit : « Qu'Allah m'en garde et m'en protège ! il y a treize ans que je m'abstiens de cette boisson néfaste, car le Prophète (que sur lui soient la prière et la paix d'Allah !) a maudit celui qui boit n'importe quelle boisson fermentée, celui qui l'exprime et celui qui la porte pour la vendre ! » Alors Ali-Nour lui dit : « Permets-moi, ô cheikh, de te dire deux mots ! » Il répondit : « Dis-les ! » Il dit : « Si je t'indique le moyen de faire ce que je te demande, sans que tu sois ni le buveur du vin ni son fabricant ni son porteur, serais-tu fautif ou maudit d'après les

Paroles ? » Il répondit : « Je crois que non. » Ali-Nour reprit : « Prends donc ces deux dinars et ces deux drachmes, monte sur cet âne qui est à la porte du jardin et qui nous a portés jusqu'ici, et va au souk, et arrête-toi à la porte du marchand d'eaux distillées de roses et de fleurs, qui a toujours du vin dans le fond de sa boutique ; et le premier passant que tu verras tu l'arrêteras et tu le prieras, en lui remettant l'argent, d'aller lui-même t'acheter la boisson, et cela pour deux dinars d'or, et tu lui donneras les deux drachmes pour sa peine. Et il te mettra lui-même les cruches de vin sur l'âne, et, comme c'est l'âne qui les portera, le passant qui les achètera, et nous qui les boirons, de cette façon tu ne seras pour rien dans cette affaire, et tu ne seras ainsi ni le buveur ni le fabricant ni le porteur ! Et, de cette façon, tu n'auras rien à redouter pour manquement à la sainte loi du Livre ! » Et le cheikh se mit, à ces paroles, à rire bruyamment, et dit à Ali-Nour « Par Allah ! de ma vie je n'ai rencontré quelqu'un aussi gentil que toi ni doué de tant d'esprit et de charme ! » Et Ali-Nour répondit : « Par Allah ! nous sommes tous deux tes obligés, ô cheikh Ibrahim ! Mais nous n'attendons plus de toi que ce service que nous te demandons instamment ! » Alors le cheikh Ibrahim, qui, jusqu'à ce moment, n'avait pas voulu révéler l'existence au palais de toutes les boissons fermentées, dit à Ali-Nour : « Ô mon ami, voici les clefs de mon cellier et de ma dépense, qui sont toujours remplis pour faire honneur à l'émir des Croyants quand il vient ici m'honorer de sa présence. Tu peux y entrer et prendre à ta guise tout ce qui t'y plaira ! »

Alors Ali-Nour entra dans le cellier et ce qu'il y vit le jeta dans la stupéfaction : tout le long des murs et sur des étagères, en bon ordre, était rangés des vases et des vases tout en or massif, en argent massif et en cristal ; et ces vases étaient incrustés de toutes les espèces de pierreries. Et Ali-

Nour finit par se décider, et il choisit ce qu'il voulut et retourna dans la grande salle ; il déposa les vases précieux sur le tapis, s'assit à côté de Douce-Amie, versa le vin dans des coupes magnifiques en verre cerclé d'or, et se mit à boire, lui et Douce-Amie, tout en s'émerveillant de toutes les choses contenues dans ce palais. Et bientôt cheikh Ibrahim vint leur offrir des fleurs odorantes, et se retira discrètement plus loin, selon l'usage, quand il y a un homme assis avec sa femme. Et tous deux recommencèrent à boire jusqu'à ce que le vin les dominât ; alors leurs joues se colorèrent, leurs yeux brillèrent comme ceux des gazelles, et Douce-Amie dénoua ses cheveux. Et le cheikh Ibrahim, à cette vue, fut pris d'une grande envie et se dit : « Pourquoi enfin m'asseoir ainsi loin d'eux au lieu de me réjouir avec eux. Et quand pourrai-je jamais me trouver à pareille fête, aussi charmante que celle que me donne la vue de ces deux admirables et beaux jeunes gens que l'on prendrait pour deux lunes ! » Et le cheikh Ibrahim, là-dessus, s'avança et s'assit à l'autre bout de la salle de réunion. Alors Ali-Nour lui dit : « Ô seigneur, je te conjure par ma vie, de t'approcher et de t'asseoir avec nous ! » Et le cheikh Ibrahim vint s'asseoir à côté d'eux, et Ali-Nour prit la coupe, la remplit et la tendit à cheikh Ibrahim en lui disant : « Ô cheikh, prends et bois ! et tu en connaîtras toute la saveur ! et tu sauras le délice du fond de la coupe ! » Mais le cheikh Ibrahim répondit : « Qu'Allah me protège ! ô jeune homme, ignores-tu donc que voici bientôt treize ans que je n'ai commis pareil manquement ? Et ne sais-tu que j'ai accompli deux fois mes devoirs de hadj à la Mecque glorieuse ? » Et Ali-Nour, qui voulait à toute force griser le cheikh Ibrahim, voyant qu'il n'arriverait pas à ses fins par la persuasion, n'insista pas davantage ; il but lui-même la coupe pleine, la remplit et la but de nouveau, puis, au bout de quelques instants, simula tous les gestes d'un ivrogne et

finit par se jeter par terre, où il fit semblant de dormir. Alors Douce-Amie coula un long regard désolé et complexe sur cheikh Ibrahim et lui dit : « Ô cheikh Ibrahim, regarde comment cet homme se comporte vis-à-vis de moi ! » Il lui répondit : « Quelle désolation ! mais qu'a-t-il donc à agir de la sorte ? » Elle dit : « Si encore c'était la première fois ! Mais c'est toujours ainsi qu'il fait ! Il se met à boire et à boire, et coup sur coup, puis il se grise et s'endort, et me laisse ainsi toute seule sans compagnon et sans personne qui me tienne compagnie et boive avec moi ! Et je ne trouve de la sorte de goût à la boisson, puisque personne ne partage ma coupe, et je n'ai même plus le désir de chanter, puisque personne ne m'entend ! » Alors le cheikh Ibrahim, qui, sous l'influence de ces regards ardents et de cette voix chantante, sentait tous ses muscles frémir, lui dit : « En vérité, ce n'est point là une façon bien gaie de boire ! » Et Douce-Amie remplit alors la coupe, la lui tendit en le regardant langoureusement et lui dit : « Par ma vie ! je te prie de prendre cette coupe et de l'accepter pour me faire plaisir ! Et, de la sorte, je t'aurai bien de la gratitude ! » Alors le cheikh Ibrahim tendit la main, prit la coupe et la but. Et Douce-Amie la lui remplit de nouveau et il la but, puis une troisième fois en lui disant : « Oh ! mon cher seigneur, rien que celle-ci encore ! » Mais il lui répondit : « Par Allah ! je n'en puis plus ! ce que j'ai déjà bu est bien suffisant ! » Et elle insista beaucoup et avec beaucoup de gentillesse et, en se penchant vers lui, elle lui dit : « Par Allah ! il le faut absolument ! » Et il prit la coupe et la porta à ses lèvres, mais juste à ce moment Ali-Nour éclata de rire et se mit brusquement sur son séant…

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, remit au lendemain la suite de son histoire.

Aussi lorsque fut la trente-cinquième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, qu'Ali-Nour éclata de rire et se mit brusquement sur son séant et dit à cheikh Ibrahim : « Que fais-tu donc là ? Ne t'avais-je pas conjuré, il y a juste une heure, de me tenir compagnie, et n'avais-tu pas refusé, et ne m'avais-tu pas dit : « Il y a treize ans que je n'ai fait pareille Chose ! » Alors le cheikh Ibrahim eut bien honte, mais il se ravisa et se hâta de dire : « Par Allah ! je n'ai rien à me reprocher ! Toute la faute est à elle, qui a beaucoup insisté pour cela ! » Alors Ali-Nour se mit à rire ainsi que Douce-Amie, qui finit par se pencher à son oreille et lui dit : « Laisse-moi faire, et ne le raille plus ! Et tu verras comme nous allons rire à ses dépens ! » Puis elle se versa une coupe et la but, en versa une à Ali-Nour qui la but, et continua ainsi à boire et à offrir à boire à Ali-Nour, sans plus faire la moindre attention à cheikh Ibrahim. Alors cheikh Ibrahim, qui les regardait faire fort étonné, finit par leur dire : « Quelle est donc cette façon d'inviter les gens à venir boire avec vous autres ? Est-ce donc simplement pour qu'on vous regarde faire ? » Et Ali-Nour et Douce-Amie se mirent à rire et tellement qu'ils s'évanouirent. Alors ils voulurent bien consentir à le faire boire avec eux, et continuèrent à boire de la sorte jusqu'au tiers de la nuit.

À ce moment, Douce-Amie dit à cheikh Ibrahim : « Ô cheikh Ibrahim, veux-tu bien me permettre de me lever pour aller allumer une de ces chandelles ? » Il lui répondit, déjà à

moitié ivre : « Oui ! lève-toi, mais n'en allume qu'une seule, une seule ! » Et elle se leva aussitôt, et courut allumer non point une, mais toutes les chandelles des quatre-vingts chandeliers de la salle, et revint prendre sa place. Alors Ali-Nour dit à cheikh Ibrahim : « Ô cheikh ! que j'ai du plaisir à rester avec toi ! Mais ne veux-tu point me permettre d'allumer un de ces flambeaux ? » Et le cheikh Ibrahim lui répondit : « Soit ! lève-toi et allume un de ces flambeaux, mais un seul ! et ne crois point me tromper ! » Et Ali-Nour se leva et alla allumer non point un, mais les quatre-vingts flambeaux et les quatre-vingts lustres de la salle, sans que cheikh Ibrahim y eût prêté la moindre attention. Alors toute la salle, tout le palais et tout le jardin furent dans l'illumination. Et le cheikh Ibrahim dit : « En vérité, vous êtes tous deux encore plus libertins que moi ! » Et comme il était devenu complètement ivre, il se leva et alla, en marchant de côté et d'autre, ouvrir toutes les fenêtres, les quatre-vingts fenêtres de la salle de réunion, et revint s'asseoir et continuer à boire avec les deux jeunes gens, et à faire avec eux résonner la salle de rires et de chansons.

Mais le destin, qui est entre les mains d'Allah l'Omniscient, l'Entendeur de tout, le Créateur des causes et des effets, voulut que le khalifat Haroun Al-Rachid fût, juste à cette heure, assis à prendre le frais, en face, à la clarté de la lune, à l'une des fenêtres de son palais qui s'avançait sur le Tigre. Et, comme il regardait par hasard de ce côté-là, il vit toute cette illumination qui se réfractait et brillait dans l'air et à travers l'eau. Et il ne sut que penser, et commença par faire appeler son grand-vizir, Giafar Al-Barmaki. Et lorsque Giafar se fut présenté entre ses mains, il lui cria : « Ô chien d'entre les vizirs ! tu es mon serviteur et tu ne me mets pas au courant des choses qui se passent à Baghdad, ma ville ! » El Giafar lui répondit : « Je ne sais point ce que tu veux me dire

par ces paroles ! » Et le khalifat lui cria : « Certes ! à cette heure Baghdad serait pris d'assaut par l'ennemi qu'il ne se passerait pas pire crime que celui-là ! Ô maudit, ne vois-tu point que mon Palais des Merveilles est dans l'illumination ! Et tu ignores quel est l'homme assez audacieux ou assez puissant pour pouvoir ainsi éclairer toute la grande salle, en allumer tous les lustres et tous les flambeaux et en ouvrir toutes les fenêtres ! Malheur à toi ! Le titre de khalifat ne m'appartient-il donc plus, pour que cette chose puisse être accomplie sans que je le sache ? » Et Giafar, un moment tout tremblant, répondit : « Mais qui donc t'a dit que le Palais des Merveilles a ses fenêtres ouvertes, ses lustres et ses flambeaux allumés ? » Et le khalifat dit : « Approche-toi d'ici et regarde ! » Et Giafar s'approcha du khalifat et regarda du côté des jardins et vit toute cette illumination qui faisait paraître le palais comme en feu et plus brillant que la clarté de la lune. Alors Giafar comprit ce devait être une imprudence de cheikh Ibrahim ; et, comme il était d'un naturel bon et plein de compassion, il pensa aussitôt à imaginer quelque chose pour excuser le cheikh Ibrahim, le vieux gardien du jardin et du palais, qui probablement ne faisait la chose que pour essayer d'en tirer quelque profit. Il dit donc au khalifat : « Ô émir des Croyants ! le cheikh Ibrahim était venu me trouver la semaine dernière et m'avait dit : « Ô mon maître Giafar, mon souhait le plus ardent est de célébrer les cérémonies de la circoncision de mes fils sous tes auspices et durant ta vie et la vie de l'émir des Croyants ! » Je lui avais répondu : « Et que souhaites-tu de moi, ô cheikh ? » Il m'avait dit : « Je souhaite simplement pouvoir, par ton entremise, obtenir le permis de la part du khalifat de célébrer les cérémonies de la circoncision de mes fils dans la grande salle du Palais des Merveilles. » Et je lui avais répondu « Ô cheikh ! tu peux dès à présent préparer tout ce qu'il faut pour cette

fête. Quant à moi, si Allah veut ! j'aurai une audience du khalifat et je lui soumettrai ton vœu ! » Alors le cheikh Ibrahim était parti là-dessus. Quant à moi, ô émir des Croyants, j'avais complètement oublié de te faire connaître la chose en question ! » Alors le khalifat répondit : « Ô Giafar, au lieu d'une faute tu t'es fendu coupable de deux fautes punissables. Et je dois te punir pour deux points. Le premier point, c'est que tu ne m'as pas mis au courant du premier point en question. Le second point, c'est que tu n'as pas accordé la chose souhaitée à ce pauvre cheikh Ibrahim qui devait la désirer ardemment. En effet, si le cheikh Ibrahim est venu t'implorer, c'était simplement pour te faire comprendre qu'il avait besoin, lui, malheureux, de quelque argent pour couvrir ses frais. Or, d'un côté, tu ne lui as rien donné et, d'un autre côté, tu ne m'as point prévenu pour que je puisse lui donner moi-même quelque chose ! » Et Giafar répondit : « Ô émir des Croyants, j'ai oublié ! » Alors le khalifat lui répondit : « Soit ! je te pardonne cette fois ! Mais maintenant, par les mérites de mes pères et de mes ancêtres ! il nous faut, dès cet instant, aller achever notre nuit chez le cheikh Ibrahim ; car c'est un homme de bien, un homme consciencieux, fort estimé de tous les principaux cheikhs de Baghdad, qui le visitent souvent ; je sais qu'il est secourable envers les pauvres et plein de compassion pour tous les besogneux ; et je suis sûr qu'en ce moment il doit avoir chez lui tout ce monde-là qu'il héberge et nourrit pour Allah ! Aussi, en allant ainsi là-bas, peut-être que l'un de ces pauvres fera pour nous quelque vœu qui nous profitera en ce monde et dans l'autre ; et peut-être aussi que notre visite sera de quelque profit au bon cheikh Ibrahim qui sera, à ma vue, au comble de la joie, lui et tous ses amis ! » Mais Giafar répondit : « Ô émir des Croyants, voici que la plus grande partie de la nuit est écoulée ; et tous les invités du cheikh Ibrahim doivent en ce mo-

ment être sur le point de s'en aller ! » Et le khalifat dit : « Il nous faut absolument aller au milieu d'eux ! » El Giafar fut obligé de se taire ; mais il devint fort perplexe et ne sut plus que faire.

Cependant le khalifat se leva à l'instant même sur ses deux pieds, Giafar se leva entre ses mains, et, tous deux suivis de Massrour le porte-glaive, ils se dirigèrent du côté du Palais des Merveilles, toutefois après avoir pris la précaution de se déguiser tous les trois en marchands.

Ils arrivèrent, après avoir traversé les rues de la ville, au Jardin des Délices. Et le khalifat s'avança le premier, et vit que la grande porte en était ouverte ; et il fut fort étonné et dit à Giafar : « Regarde ; voilà que le cheikh Ibrahim a laissé la porte ouverte. En vérité, ce n'est point son habitude ! » Ils entrèrent pourtant tous les trois et traversèrent le jardin et arrivèrent au bas du palais. Et le khalifat dit : « Ô Giafar ! Il me faut d'abord les observer tous en cachette et sans bruit, avant que d'entrer chez eux, et cela pour voir un peu ce que le cheikh Ibrahim a comme invités, pour juger du nombre des principaux cheikhs et des présents qu'ils ont faits au cheikh Ibrahim, et des dons généreux dont ils l'ont comblé. Mais maintenant ils doivent tous être absorbés dans les pratiques religieuses des cérémonies, et chacun dans son coin, car je ne leur entends guère de voix et je ne leur constate guère de présence ! » Puis, à ces paroles, le khalifat regarda autour de lui et vit un grand noyer très haut ; et il dit : « Ô Giafar, je veux monter sur cet arbre, car ses branches sont proches des fenêtres ; et, de là, je pourrai regarder à l'intérieur. Aide-moi donc ! » Et le khalifat monta sur l'arbre, et ne cessa de grimper d'une branche à une autre branche qu'il n'eût atteint la branche qui était directement en face de l'une

des fenêtres. Il s'assit alors sur la branche et regarda à travers la fenêtre.

Et voici qu'il vit un adolescent et une adolescente, tous les deux comme deux lunes, – gloire soit rendue à Celui qui les a créés ! – et il vit le cheikh Ibrahim, le gardien de son jardin, assis entre eux deux, la coupe à la main ; et il l'entendit qui disait à l'adolescente : « Ô souveraine des beautés, la boisson n'acquiert tout son délice que par la chanson ! Aussi, pour t'encourager à nous charmer de ta voix merveilleuse, je vais te chanter ce que dit le poète ! Écoute :

« Ya leili ! Ya eini[80].

Ne bois jamais sans une chanson de ton amie ! car, moi, j'ai remarqué que le cheval ne boit qu'au rythme du sifflement…

Ya leili ! Ya eini !

Puis ! cajole ton amie et flatte-la et caresse-la. Puis !… fonds sur elle et étends-la ! Tu as le grand et elle a le petit !…

Ya leili ! Ya eini ! »

En voyant le cheikh Ibrahim dans cette posture et en entendant de sa bouche cette chanson plutôt vive et guère convenable pour son âge de vieux gardien du palais, le khalifat sentit de colère la sueur jaillir d'entre ses yeux ; et il se hâta de descendre de l'arbre et regarda Giafar et lui dit : « Ô

---

[80]Ces mots qui signifient : « ô nuit ! ô les yeux ! » sont le leitmotiv de toute chanson arabe. Ils reviennent à tout instant, soit comme prélude, soit comme accompagnement, soit comme finale.

Giafar, de ma vie je n'ai eu sous les yeux un spectacle aussi édifiant que celui des respectables cheikhs de mosquée qui sont dans cette salle, en train de pieusement remplir les cérémonies pieuses de la circoncision. Cette nuit est, en vérité, une nuit pleine de bénédiction ! Monte donc à ton tour sur l'arbre et hâte-toi de regarder dans la salle, de peur de manquer une occasion de te sanctifier, grâce aux bénédictions de ces dignes cheikhs de mosquée ! » Lorsque Giafar entendit les paroles de l'émir des Croyants, il devint fort perplexe, mais il n'hésita pas longtemps et se hâta d'escalader l'arbre et arriva en face de la fenêtre et regarda à l'intérieur. Et il vit le spectacle du groupe formé par les trois buveurs : cheikh Ibrahim, la coupe à la main et la tête branlante pendant qu'il chantait, Nour et Douce-Amie qui le regardaient, et l'écoutaient et riaient extrêmement.

À cette vue, Giafar n'eut plus aucun doute sur sa perte. Pourtant il descendit de l'arbre et s'arrêta entre les mains de l'émir des Croyants. Et le khalifat lui dit : « Ô Giafar, béni soit Allah qui nous a faits de ceux qui suivent avec ferveur les cérémonies extérieures des purifications, comme en cette nuit même, et qui nous éloigne de la route mauvaise des tentations et de l'erreur et de la vue des débauchés ! » Et Giafar, tant grande était sa confusion, ne savait que répondre. Le khalifat continua en regardant Giafar : « Mais autre chose ! je voudrais bien savoir qui a pu conduire jusqu'en ce lieu ces deux jeunes gens qui m'ont l'air d'être des étrangers. En vérité, je dois te dire, ô Giafar, que jamais mes yeux n'ont rien vu, en beauté, en perfections, en finesse de taille, en charmes de toute sorte, comme cet adolescent et comme cette adolescente ! » Alors Giafar implora son pardon du khalifat, qui le lui accorda ; et il dit : « Ô khalifat, en vérité, tu as dit vrai. Ils sont fort beaux ! » Et le khalifat alors dit : « Ô Giafar, remontons donc tous deux, ensemble, sur l'arbre, et conti-

nuons à les observer de notre branche. » Et tous deux remontèrent sur l'arbre et s'assirent sur la branche, en face de la fenêtre, et ils regardèrent.

Justement en ce moment, le cheikh Ibrahim disait : « Ô ma souveraine, le vin des coteaux m'a fait rejeter au loin la stérile gravité des mœurs et leur laideur ! Mais mon bonheur ne sera complet qu'en t'entendant pincer les cordes d'harmonie ! » Et Douce-Amie lui dit : « Mais, ô cheikh Ibrahim, par Allah ! comment pincer les cordes d'harmonie si je n'ai point d'instrument à cordes ? » Lorsque le cheikh Ibrahim entendit ces paroles de Douce-Amie, il se leva debout sur ses deux pieds, et le khalifat dit à l'oreille de Giafar : « Qui sait ce qu'il va maintenant faire, ce vieux libertin ? » Et Giafar répondit : « Je n'en sais rien. » Cependant le cheikh Ibrahim, qui s'était absenté quelques instants, revint bientôt dans la salle en tenant à la main un luth. Et le khalifat regarda ce luth avec attention et vit que c'était justement le luth dont jouait d'ordinaire son chanteur favori, Ishâk, quand il y avait fête au palais ou simplement pour le distraire. Alors le khalifat dit : « Par Allah ! c'est trop ! Pourtant je veux bien entendre chanter cette adolescente merveilleuse ; mais si elle chante mal, ô Giafar, je vous ferai tous crucifier jusqu'au dernier ; et si elle chante avec savoir et avec agrément, je ferai grâce à tous ceux-là, ces trois, mais toi, ô Giafar, tout de même je te crucifierai. » Alors Giafar s'écria : « Allahoumma ! puisse-t-elle ne pas savoir chanter, dans ce cas ! » Et le khalifat, étonné, lui dit : « Pourquoi préfères-tu le premier cas au second ? » Giafar répondit : « Parce que, crucifié en leur compagnie, je trouverai avec qui passer assez gaîment les heures de mon supplice ! et nous nous tiendrons mutuellement compagnie ! » À ces paroles, le khalifat se prit à rire, en silence.

Cependant l'adolescente tenait déjà le luth d'une main et, de l'autre, elle en accordait savamment les cordes. Après quelques préludes très lointains et très doux, elle pinça les cordes qui vibrèrent de toute leur âme, à rendre liquide le fer, à réveiller le mort et à toucher le cœur de la roche et de l'acier. Puis, soudain, s'accompagnant, elle chanta :

« Ya leil… !

Mon ennemi, quand il me vit, vit combien l'amour aimait à me désaltérer à sa fontaine ! Et il s'écria : « Elle est trouble, l'eau de sa fontaine ! »

Ya ein… !

Mon ami, s'il prête l'oreille à de tels cris, n'a qu'à s'éloigner au très-loin ! mais oubliera-t-il jamais qu'elles me sont toutes dues, les délices goûtées et les folies de nos amours ! Ô délices et folies de nos amours !…

Ya leil… ! »

Douce-Amie, ayant chanté, continua à faire vibrer seul l'harmonieux luth aux cordes vivantes ; et le khalifat fit tous ses efforts pour ne pas crier extatiquement, en réponse, un « Ah ! » ou un « Ya ein… ! » de plaisir. Et il dit : « Par Allah ! ô Giafar, de ma vie je n'ai entendu une voix aussi merveilleuse et ravissante que la voix de cette jeune esclave ! » Et Giafar sourit et répondit : « J'espère maintenant que la colère du khalifat contre son serviteur s'est évanouie ! » Il répondit : « Certainement, ô Giafar, elle s'est évanouie ! » Puis le khalifat et Giafar descendirent de l'arbre, et le khalifat dit à Giafar : « Maintenant je veux entrer dans la salle, m'asseoir au milieu d'eux, et entendre la jeune esclave chanter devant moi. » Il répondit : « Ô émir des Croyants, si tu apparaissais

au milieu d'eux, ils en seraient fort dérangés ; et quant au cheikh Ibrahim, il en mourrait de frayeur, sûrement ! » Alors le khalifat dit : « Il te faut donc, ô Giafar, m'indiquer quelque combinaison pour arriver à connaître ce qu'il en est exactement de toute cette affaire, sans donner l'éveil à ceux-là et sans nous faire reconnaître. »

Là-dessus, le khalifat et Giafar, tout en songeant profondément à combiner le stratagème, se dirigèrent lentement du côté de la grande pièce d'eau située au milieu du jardin. Cette pièce d'eau communiquait avec le Tigre et contenait une quantité prodigieuse de poissons qui venaient s'y réfugier et chercher la nourriture qu'on leur jetait. Aussi le khalifat avait précédemment remarqué que les pêcheurs s'y donnaient rendez-vous, et même, un jour qu'il était à l'une des fenêtres du Palais des Merveilles, il avait vu et entendu les pêcheurs, et il avait donné ordre à cheikh Ibrahim de ne jamais permettre aux pêcheurs d'entrer dans le jardin et de pêcher dans la pièce d'eau ; et il lui avait commandé de punir sévèrement tout coupable.

Or, ce soir-là, comme la porte du jardin avait été laissé ouverte, un pêcheur était entré et avait dit en son âme : « Voilà pour moi une bonne occasion de faire une pêche fructueuse ! » Ce pêcheur s'appelait Karim et était fort connu parmi les pêcheurs du Tigre. Il avait donc jeté son filet dans la pièce d'eau et, en attendant, il s'était mis à chanter ces vers admirables :

« Ô voyageur sur l'eau ! tu voyages en oubliant les périls et la perdition. Quand donc cesseras-tu de t'agiter et sauras-tu que la fortune jamais ne te viendra si tu la cherches ?

Vois-tu point la mer furibonde et le pêcheur las ? Il est las durant les nuits et fatigué, alors que les nuits sont pleines d'étoiles, que les nuits sont sereines et pleines d'étoiles !

Il a tendu son filet de corde que la vague soufflette ; et ses yeux ne voient et ne regardent d'autres seins que le sein de son filet.

Ne fais point comme le pêcheur, ô voyageur ! Regarde ! voici en son palais l'homme qui sait le prix de la vie et de la terre, qui sait jouir des jours de la terre et des nuits de la terre et des biens de la terre ! Heureux, son esprit est au repos ; et il vit de tous les fruits de la terre.

Regarde ! voici qu'il se réveille au matin après sa nuit de délices. Il se réveille au matin sous le sourire d'une gazelle adolescente, sous le regard de deux yeux de gazelle qui lui appartiennent et lui sourient !

Gloire à mon Seigneur ! Il donne à l'un et prive l'autre. L'un fait la pêche et l'autre mange le poisson ! Gloire à mon Seigneur ! »

Lorsque Karim le pêcheur eut fini de chanter, le khalifat tout seul s'avança de son côté, se tint debout derrière lui, le reconnut et lui dit soudain : « Ô Karim ! » Et Karim se retourna, saisi, en entendant son nom. Et, à la clarté de la lune, il reconnut le khalifat. Et il fut paralysé par la terreur. Puis il se reprit un peu et dit : « Par Allah ! ô émir des Croyants, ne crois point que je le fais pour enfreindre tes ordres ; mais c'est la pauvreté seule et ma nombreuse famille qui me poussent, ce soir, à agir de la sorte ! » Et le khalifat dit : « Bien ! ô Karim, je veux bien ne point te voir. Mais veux-tu essayer de jeter ton filet en mon nom pour voir un peu ma chance ? » Alors le pêcheur fut dans la joie la plus grande et

se hâta de jeter son filet à l'eau en invoquant le nom d'Allah, et patienta jusqu'à ce que le filet eût atteint le fond de l'eau. Il le retira alors et y trouva de toutes les espèces de poissons, et en nombre incalculable. Et le khalifat en fut fort satisfait et lui dit : « Maintenant, ô Karim, déshabille-toi entièrement ! » Et Karim se hâta de se déshabiller. Il enleva un à un ses vêtements : sa robe de dessus aux manches amples, et toute rapiécée de pièces multicolores et de morceaux de laine de mauvaise qualité, et toute pleine de punaises de la variété à queue et de puces assez nombreuses pour couvrir la surface de la terre, son turban, qu'il n'avait pas déroulé depuis trois ans, et dont l'étoffe était faite de plusieurs morceaux de chiffons ramassés au hasard, et qui contenait des poux grands et des poux petits, de blancs et de noirs et d'autres aussi. Puis il déposa sa robe et son turban et se tint ainsi tout nu devant le khalifat. Alors le khalifat commença, lui aussi, à se déshabiller. Il enleva d'abord sa première robe en soie iskandarani et sa seconde robe en soie baâlbaki, puis son mantelet de velours et son gilet, et dit au pêcheur : « Karim, prend ces vêtements et mets-les toi-même ! » Puis le khalifat prit lui-même la robe aux larges manches du pêcheur et son turban et s'en vêtit ; puis il s'enroula autour du menton le cache-nez de Karim et lui dit : « Tu peux maintenant t'en aller à tes affaires. » Et l'homme se mit à remercier le khalifat et lui récita ces deux strophes :

« Tu m'as rendu le maître d'une richesse sans bornes, comme sans bornes sera mon remercîment ; et tu me comblas de tous les dons, sans compter.

Je te glorifierai donc tant que je serai au nombre des vivants ; et, à ma mort, mes os dans le sépulcre te remercieront encore. »

Mais à peine le pêcheur Karim avait-il fini de réciter ces vers que le khalifat sentit toute sa peau envahie par les punaises et les poux qui avaient élu domicile dans les loques du bonhomme, et tout cela se mit à circuler activement tout le long de son corps. Alors il se mit, de la main droite et de la main gauche, à les attraper par grosses poignées sur sa nuque, sur sa poitrine et partout, et à les jeter au loin avec horreur, en mouvements désordonnés et effarés. Puis il dit au pêcheur : « Misérable Karim ! comment as-tu fait pour ainsi rassembler dans tes manches et dans ton turban toutes les bêtes malfaisantes ! » Et Karim répondit : « Seigneur, ne crains rien, crois-moi ! maintenant tu sens les piqûres de ces poux ; mais si tu as la patience de faire comme moi, dans une semaine d'ici tu ne sentiras plus rien et tu seras désormais à l'abri de leurs piqûres ; et tu n'y prêteras plus la moindre attention ! » Et le khalifat se prit à rire malgré toute son horreur, mais il dit : « Malheur ! comment vais-je pouvoir laisser cette robe sur mon corps ? » Le pêcheur dit : « Ô émir des Croyants, je voudrais bien te dire quelques paroles, mais j'éprouve une grande honte de les prononcer en présence de l'auguste khalifat ! » Il répliqua : « Dis tout de même ce que tu as à dire. » Karim répondit : « Il m'est passé par l'idée, ô commandeur des Croyants, que tu as voulu apprendre à pêcher pour avoir entre tes mains un métier qui te fit gagner ta vie ! Si cela était ainsi, ô commandeur des Croyants, ces habits et ce turban feront bien l'affaire ! » Alors le khalifat se mit à rire beaucoup des paroles du pêcheur, et le renvoya. Et Karim s'en alla en l'état de son chemin, et le khalifat se hâta de prendre la corbeille en feuilles de palmier où étaient les poissons de la pêche, couvrit soigneusement ces poissons avec de bonnes herbes fraîches et, chargé de la sorte, il alla retrouver Giafar et Massrour, qui l'attendaient un peu plus loin. En le voyant, Giafar et Massrour ne doutèrent pas que

ce ne fût Karim le pêcheur, et Giafar eut peur pour le pêcheur de la colère du khalifat et lui dit : « Ô Karim, que viens-tu faire ici ? Hâte-toi de te sauver, car le khalifat est dans le jardin, cette nuit ! » Lorsque le khalifat entendit les paroles de Giafar, il fut pris d'un tel rire qu'il se renversa sur son derrière. Et Giafar s'écria : « Par Allah ! c'est notre souverain et maître, l'émir des Croyants lui-même ! » Et le khalifat répondit : « Mais oui, ô Giafar, et tu es mon grand-vizir, et c'est avec toi que je suis venu jusqu'ici, et tu ne m'as pas reconnu ! Aussi comment veux-tu maintenant que le cheikh Ibrahim me reconnaisse, lui qui est tout à fait ivre ? Ne bouge donc pas d'ici et attends-moi jusqu'à mon retour ! » Et Giafar répondit : « J'écoute et j'obéis ! »

Alors le khalifat s'avança du côté de la porte du palais et frappa. Et aussitôt, à l'intérieur de la grande salle, le cheikh Ibrahim se leva et s'écria : « Qui est à la porte ? » Il répondit : C'est moi, ô cheikh Ibrahim ! » Il dit : « Et qui es-tu ? » Il répondit : « Moi, Karim le pêcheur ! J'ai appris que tu avais cette nuit des invités, et je suis venu t'apporter d'excellent poisson bien frais et tout frétillant encore ! »

Or, Ali-Nour et Douce-Amie aimaient beaucoup le poisson, justement. Aussi, à ces mots de poisson bien frais et tout frétillant encore, ils se réjouirent tous deux au comble de la joie, et Douce-Amie s'écria : « Ouvre-lui vite, ô cheikh Ibrahim, et laisse-le entrer avec le poisson qui est avec lui ! » Alors le cheikh Ibrahim se décida à ouvrir la porte, et le khalifat, déguisé toujours en pêcheur, put entrer librement, et commença à faire les saluts d'usage. Mais le cheikh Ibrahim l'interrompit par un éclat de rire et s'écria : « Bienvenu soit entre nous le larron, le voleur de ses partenaires ! Hardi ! viens nous montrer ce poisson fameux que tu as ! » Et le pêcheur enleva l'herbe fraîche et leur montra le poisson dans la

corbeille ; et ils virent que le poisson était bien vivant et frétillait encore. Alors Douce-Amie s'écria : « Par Allah ! ô mes maîtres, que ce poisson est beau ! c'est dommage qu'il ne soit pas frit ! » Le cheikh Ibrahim s'écria : « Par Allah ! tu dis vrai ! » Et il se tourna vers le khalifat et lui dit : « Ô pêcheur, quel dommage que tu ne sois pas venu avec ce poisson une fois frit ! Prends-le donc et va vite nous le faire frire, et apporte-le nous ensuite ! » Le khalifat répondit : « Sur ma tête tes ordres ! je vais le faire frire et je vous le rapporterai aussitôt. » Ils lui répondirent tous à la fois. « Oui ! dépêche-toi de le faire frire et de nous le rapporter ! »

Le khalifat se hâta de sortir et courut retrouver Giafar et lui dit : « Ô Giafar, ils demandent que le poisson soit frit ! » Il répondit : « Ô émir des Croyants, donne-le-moi et je le ferai frire moi-même ! » Le khalifat dit : « Par la tombe de mes pères et de mes ancêtres ! nul autre que moi ne fera frire ce poisson ; et de ma propre main ! » Le khalifat alors alla à la hutte de roseaux qui servait d'habitation au gardien du jardin, cheikh Ibrahim ; il se mit à fureter partout et trouva tout ce qu'il fallait en fait d'ustensiles à friture et d'ingrédients, même le sel, le thym, les feuilles de laurier et autres choses semblables. Il s'approcha du fourneau et se dit en lui-même : « Ô Haroun, souviens-toi que dans ta jeunesse tu aimais beaucoup à aller stationner dans la cuisine, avec les femmes, et que tu te mêlais de la cuisine ! C'est maintenant le moment de montrer ton art ! » Il prit alors la poêle, la mit sur le feu, mit le beurre et attendit. Quand le beurre fut bien bouillant, il prit le poisson qu'il avait bien écaillé, nettoyé, lavé, salé et enduit légèrement de farine, et le mit dans la poêle. Le poisson bien cuit d'un côté, il le tourna sur l'autre côté avec un art infini et, quand le poisson fut bien à point, il le retira de la poêle et l'étendit sur de grandes feuilles vertes de bananier. Puis il alla au jardin cueillir quelques citrons, qu'il

coupa et rangea également sur les feuilles de bananier, et il porta le tout aux convives, dans la salle, et le mit entre leurs mains. Alors le jeune Ali-Nour et la jeune Douce-Amie et le cheikh Ibrahim tendirent leurs mains et se mirent à manger ; et, lorsqu'ils eurent fini, ils se lavèrent les mains et Ali-Nour dit : « Par Allah ! ô pêcheur, tu viens de nous obliger infiniment, cette nuit ! » Puis il mit la main à sa poche et en retira trois dinars d'or d'entre les dinars que lui avait généreusement donnés le jeune chambellan de son père, à Bassra, le gentil Sanjar ; et il les tendit au pêcheur et lui dit : « Ô pêcheur, excuse-moi, je t'en prie, de ne pouvoir te donner plus, car, par Allah ! si je t'avais connu avant les derniers événements qui me sont arrivés, je t'aurais donné bien plus et j'aurais pour toujours enlevé de ton cœur l'amertume de la pauvreté. Prends donc ces dinars que mon état actuel me permet de te donner ! » Et il obligea le khalifat à accepter l'or qu'il lui tendait ; et le khalifat le prit, le porta à ses lèvres puis à son front comme pour remercier Allah et son bienfaiteur de ce don, et le mit dans sa poche.

Mais ce que cherchait avant tout le khalifat, c'était entendre la jeune esclave chanter devant lui. Aussi dit-il à Ali-Nour : « Ô mon jeune maître, tes bienfaits et ta générosité sont sur ma tête et sur mes yeux ! Mais le souhait le plus ardent que je voudrais voir se réaliser grâce à ta bonté sans précédent, c'est que cette esclave jouât un peu de ce luth, qui est là, et chantât de sa voix ; qui doit être admirable. Car les chants me ravissent et le jeu du luth également, et c'est ce que j'aime le plus au monde ! » Alors Ali-Nour dit : « Ô Douce-Amie ! » Elle répondit : « Seigneur ? » Il dit : « Par ma vie, si elle t'est chère ! chante-nous quelque chose pour faire plaisir à ce pêcheur qui désire ardemment t'entendre ! » À ces paroles de son cher seigneur, Douce-Amie, sans tarder, prit le luth, en tira quelques sons pour l'essayer et, pinçant

soudain les cordes, elle exécuta un prélude qui enleva les auditeurs ; puis elle chanta ces deux strophes :

« La jeune, la flexible, la svelte jeune femme du bout tendre de ses doigts joua du luth, et mon âme en un clin d'œil de ma peau s'envola !

À sa voix, l'ouïe fut rendue à ceux atteints de surdité ; et des muets irrémédiables s'écrièrent soudain : « Ô le ravissement de cette voix ! »

Puis Douce-Amie, ayant ainsi chanté, continua à pincer les cordes de l'instrument et avec un art si merveilleux qu'elle ravit la raison à tous les assistants ; puis elle sourit et de nouveau chanta ces deux strophes :

« *De ton pied adolescent, tu as touché notre sol qui en a frémi de délices et rayonné ! Et la clarté de tes yeux a chassé au loin les ténèbres de la nuit.*

Pour te revoir, ô jeune garçon, me voici prêt à parfumer ma demeure de musc, d'eau de rose et de résine aromatisée. »

Et Douce-Amie chanta d'une voix si merveilleuse que le khalifat fut au comble de la jouissance, et sa passion l'emporta si fort qu'il ne put plus retenir l'enthousiasme de son âme et se mit à crier : « Ah ! ah ! ya Allah ! y Allah ! » Alors Ali-Nour lui dit : « Ô pêcheur, as-tu été bien charmé par la voix de l'esclave et par son jeu sur les cordes d'harmonie ? » Et le khalifat répondit : « Oui, par Allah ! » Alors Ali-Nour, qui d'ordinaire donnait sans hésiter tout objet qui plaisait à ses invités, lui dit : « Du moment, ô pêcheur, que tu trouves l'esclave à ta convenance, voici que je te l'offre et te la

donne en cadeau, le cadeau d'un cœur généreux qui ne reprend jamais ce qu'il a une fois donné ! Prends donc l'esclave ! Elle est tienne désormais ! » Et Ali-Nour se leva à l'instant même, prit vivement son manteau qu'il jeta sur ses épaules et, sans même prendre congé de Douce-Amie, s'apprêta à quitter la salle de réunion, et laissa librement le khalifat déguisé en pêcheur prendre possession de Douce-Amie. Alors Douce-Amie lui jeta un regard plein de larmes et lui dit : « Ô mon maître Ali-Nour ! tu vas ainsi réellement me quitter et me répudier, sans même me dire un dernier adieu ? De grâce, arrête-toi un peu, juste le temps que je te dise deux mots d'adieu. Écoute, ô Ali-Nour ! » Et Douce-Amie récita plaintivement ces deux strophes :

« Vas-tu t'échapper loin de moi, ô pur sang de mon cœur, toi dont la place est dans ce cœur meurtri, entre ma poitrine et mes entrailles ?

Ah ! je te supplie, ô Toi le Clément sans bornes, de réunir ce qui est séparé. Toi le Généreux qui distribues à ton gré les bienfaits aux humains ! »

Lorsque Douce-Amie eut fini sa plainte, Ali-Nour se rapprocha un peu d'elle et lui dit :

« Elle me fit ses adieux au jour de la séparation, et me dit, en pleurant les brûlantes larmes de la séparation : « Que vas-tu faire maintenant, loin de moi, dans l'absence ? » Je lui dis : « Oh ! demande plutôt cela à celui qui reste près de toi ! »

En entendant ces paroles, le khalifat fut douloureusement affecté d'être la cause de la séparation de ces deux jeunes gens, et, d'un autre côté, il fut fort surpris de la facilité

avec laquelle Ali-Nour lui faisait cadeau de cette merveille, et il lui dit : « Dis-moi, ô jeune homme, et ne crains pas de me l'avouer puisque je suis aussi âgé que ton père, craindrais-tu d'être arrêté et puni pour avoir peut-être enlevé cette jeune femme, ou bien songerais-tu à me la céder pour combler tes dettes ? » Alors Ali-Nour lui dit : « Par Allah, ô pêcheur ! il m'est arrivé à moi et à cette esclave une aventure tellement étonnante et des malheurs tellement extraordinaires que, s'ils étaient écrits avec des aiguilles sur les coins intérieurs des yeux, ils seraient une leçon à qui les lirait avec respect ! » Et le khalifat répondit : « Hâte-toi de nous raconter ton histoire et de nous en faire le récit détaillé, car tu ne peux savoir si cela ne sera pas pour toi une cause de soulagement et peut-être aussi de secours, car la consolation et le secours d'Allah sont toujours proches ! » Alors Ali-Nour dit : « Ô pêcheur, de quelle façon veux-tu entendre de moi le récit, en vers ou en prose ? » Et le khalifat répondit : « La prose, c'est de la broderie sur soie, et les vers sont des séries de perles ! » Alors Ali-Nour dit : « Voici d'abord le cordon de perles » Et il ferma les yeux à demi et pencha son front et, en sourdine, il improvisa ces strophes, sur le champ :

« Ami ! j'ai fui le lit de mon repos ! Et, d'être ainsi loin du pays où je suis né, le chagrin sature mon âme !

Sache que j'avais un père que j'aimais et qui m'était le plus doux des pères ! Il n'est plus près de moi, et seul le tombeau lui sert de refuge !

Depuis lors, les afflictions et les malheurs m'ont tellement triturés qu'en sont broyées mes entrailles et en miettes mon cœur.

De son vivant, mon père m'avait choisi une d'entre les beautés, une jeune beauté pliante comme le rameau à la taille onduleuse comme le rameau qu'un souffle fait ployer.

Je l'ai aimée, passionnément aimée, et j'ai pour elle brûlé en entier l'héritage de mon père, et je l'ai aimée à la préférer au plus aimé de mes chevaux rapides.

Mais un jour qu'à la fois tout me manquait, j'ai pris la route qui conduit à la vente, moi qui pourtant par-dessus tout crains la douleur des séparations.

Le crieur public l'a criée sur le marché ! Et soudain un vieux débauché, pour l'avoir, a haussé tout de suite le prix d'achat.

À la vue de l'ignoble vieux, la fureur m'a emporté, et j'ai pris mon esclave par la main et voulu l'emmener loin du marché !

Et déjà le vieux débauché s'imaginait assouvir sa convoitise, le vieux au cœur plein du feu flambant de l'enfer.

Alors moi, de ma main droite, je lui ai appliqué un coup de poing, et de ma main gauche, également ! Et j'ai déversé sur lui la colère qui me dévorait.

Puis, dans la crainte d'être pris, j'ai regagné au plus vite ma maison pour y être à l'abri de la puissance de mon ennemi.

Et le roi de la ville a ordonné pour moi l'arrestation et la prison. Et c'est alors que j'ai vu vers moi accourir le jeune et beau chambellan loyal.

Il m'a avisé de fuir au plus vite et au loin, pour échapper aux stratagèmes de mes envieux.

Et moi, j'ai emmené mon amie et, sous l'aide de la nuit, tous deux nous sommes sortis de notre ville et nous avons pris la direction de Baghdad.

Et maintenant, ô pêcheur, sache bien que, hormis mon amie, je n'ai point de trésor ! Et je te la donne en cadeau, ô pêcheur !

Ô pêcheur, sache bien que c'est la bien-aimée de mon cœur que je te donne, et qu'avec elle, c'est mon cœur lui-même que tu me ravis, ô pêcheur ! »

Lorsque Ali-Nour eut terminé d'égrener la dernière de ces perles, le khalifat lui dit : « Ô mon maître, maintenant que j'ai pu m'émerveiller de cette série de perles, veux-tu me donner quelques détails sur les broderies sur soie de cette histoire merveilleuse ? Alors Ali-Nour, qui croyait toujours parler au pêcheur Karim, lui donna tous les détails de son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin.

Lorsque le khalifat eut bien compris toute l'histoire, il dit : « Et maintenant où penses-tu t'en aller, ô mon maître Ali-Nour ? » Ali-Nour répondit : « Ô pêcheur, les terres d'Allah sont vastes à l'infini ! » Alors le khalifat lui dit : « Écoute-moi, ô jeune homme ! Je ne suis qu'un pêcheur obscur, mais je vais t'écrire sur le champ une lettre que tu remettras en mains propres au sultan de Bassra Mohammed ben-Soleiman El-Zeini. Et il la lira, et aussitôt tu verras pour toi d'heureuses conséquences ! »

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et ne prolongea pas davantage le fil de son récit.

Et lorsque fut la trente-sixième nuit.

Schahrazade dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que lorsque le khalifat dit à Ali-Nour : « Moi, je t'écrirai une lettre que tu feras parvenir toi-même au sultan de Bassra, Mohammed ben-Soleiman El-Zeini ; et il la lira et tu en verras toutes les conséquences heureuses ! » Ali-Nour répondit : « Mais a-t-on jamais vu sur terre un pêcheur écrire librement aux rois ? C'est là une chose qui n'est jamais arrivée ! » Et le khalifat lui répliqua : « Tu dis vrai, ô maître Ali-Nour ! mais je vais tout de suite t'expliquer le motif qui me permet d'agir de la sorte. Sache qu'étant encore enfant, j'ai appris à lire et à écrire dans la même école et chez le même maître que celui de Mohammed El-Zeini. Et même j'étais bien plus avancé que lui, et j'avais une bien plus belle écriture que lui, et j'apprenais par cœur les vers ainsi que les versets du Livre bien plus facilement que lui. Et nous étions de très grands amis. Mais, plus tard, il fut favorisé par la fortune et devint roi, tandis qu'Allah fit de moi un simple pêcheur. Mais comme il n'a pas l'âme fière devant Allah, il continua avec moi ses relations : et moi, il n'y a pas de chose que je lui demande qu'il n'exécute aussitôt ; et même, si tous les jours je lui faisais mille demandes, il les exécuterait toutes, certainement ! » Lorsque Ali-Nour entendit ces paroles, il dit : « Écris alors ce que tu dis, que je le voie ! »

Alors le khalifat s'assit par terre, plia une jambe sur l'autre, prit une écritoire et un calam et une feuille, mit la

feuille sur la paume de sa main gauche et tint le calam de sa main droite et écrivit cette lettre :

« Au Nom d'Allah le Clément-sans-bornes le Miséricordieux !

» Et ensuite !

» Cet écrit est envoyé par moi Haroun Al-Rachid ben-Mahdi El-Abbassi à Sa Seigneurie Mohammad ben-Soleiman El-Zeini !

» Je te rappelle que ma grâce t'enveloppe, et qu'à elle seule tu dois d'avoir été nommé comme mon représentant dans un royaume de mes royaumes !

» Et maintenant je t'avise que le porteur de cet écrit, fait de ma main propre, est Ali-Nour, fils de Fadleddine ben-Khacân qui fut ton vizir et repose maintenant dans la miséricorde du Très-Haut !

» Dès l'instant que tu auras lu mes paroles, tu te lèveras du trône du royaume et tu y mettras Ali-Nour, qui sera roi à ta place ! Car voici que je viens moi-même de l'investir de l'autorité dont je t'avais investi précédemment !

» Prends donc bien garde de différer l'exécution de ma volonté ! Et que sur toi soit le salut ! »

Puis le khalifat plia la lettre et la cacheta et, sans en révéler le contenu à Ali-Nour, il la lui remit. Et Ali-Nour prit la lettre, la porta à ses lèvres, puis à son front, la mit dans son turban et, à l'heure même, il sortit pour s'embarquer à destination de Bassra, tandis que la douloureuse Douce-Amie fondait en larmes dans son coin abandonnée.

« Voilà, pour le moment, ce qu'il en est d'Ali-Nour. Mais, pour ce qui est du khalifat, voici !

Lorsque le cheikh Ibrahim, qui, pendant tout ce temps, n'avait rien dit, vit tout cela, il se tourna vers le khalifat, qu'il prenait toujours pour Karim le pêcheur, et lui cria : « Ô le plus misérable d'entre les pêcheurs ! tu nous as apporté deux ou trois poissons qui valent à peine vingt moitiés de cuivre et, non content d'avoir empoché trois dinars d'or, tu veux maintenant prendre pour toi cette jeune esclave ! Misérable ! tu vas tout de suite me donner la moitié de l'or ; et, quant à l'esclave, nous la partagerons aussi, et c'est moi qui commencerai, et toi après seulement. »

À ces paroles, le khalifat s'approcha vivement de l'une des fenêtres, après avoir lancé un regard terrible à cheikh Ibrahim, et frappa ses mains l'une contre l'autre. Aussitôt Giafar et Massrour ; qui n'attendaient que ce signal, accoururent dans la salle ; et, sur un signe du khalifat, Massrour se précipita sur cheikh Ibrahim et l'immobilisa. Quant à Giafar, qui tenait à la main une magnifique robe qu'il avait envoyé chercher en toute hâte par l'un de ses serviteurs, il s'approcha du khalifat, le dévêtit des loques du pêcheur et lui mit la robe de soie et d'or.

À cette vue, le cheikh Ibrahim terrifié reconnut le khalifat et, de honte, il se mit à se mordre les bouts des doigts ; mais il hésitait encore à croire à la réalité et se disait : « Enfin suis-je endormi ou éveillé ? » Alors le khalifat, de sa voix ordinaire, lui dit : « Eh bien ! cheikh Ibrahim, quel est donc cet état où tu t'es mis ? » Et le cheikh Ibrahim, à ces paroles, revint complètement de son ivresse et se jeta la face contre terre avec sa longue barbe et récita ces deux strophes :

« Pardonne la faute, ô toi qui as la préséance sur toutes les créatures ! La générosité est due du maître à l'esclave !

J'ai fait, je le confesse, ce à quoi m'avait poussé la folie ! Maintenant, à toi de savoir pardonner généreusement ! »

Alors le khalifat dit au cheikh Ibrahim : « Je te pardonne ! » Puis il se tourna vers la timide Douce-Amie et lui dit : « Ô Douce-Amie, maintenant que tu vois qui je suis, laisse-toi conduire au palais ! » Puis tous quittèrent la salle du Palais des Merveilles.

Lorsque Douce-Amie fut arrivée au palais, le khalifat lui fit donner un appartement réservé à elle toute seule et mit à ses ordres des servantes et des esclaves. Puis il alla la trouver et lui dit : « Ô Douce-Amie, tu m'appartiens pour le moment, puisque, d'un côté, je te désire et que, de l'autre, tu m'as été si généreusement cédée par Ali-Nour. Or, sache qu'à mon tour, pour reconnaître ce don, je viens d'envoyer Ali-Nour comme sultan à Bassra. Et, si Allah veut, je lui enverrai bientôt une magnifique robe d'honneur et je te chargerai de la lui porter toi-même. Et tu seras ainsi sultane avec lui ! » Puis le khalifat prit Douce-Amie dans ses bras et tous deux s'enlacèrent cette nuit-là. Et voilà ce qu'il est advenu à eux deux.

Mais pour ce qui est d'Ali-Nour, voici ! Lorsque Ali-Nour ben Khacân arriva, par la grâce d'Allah, dans la ville de Bassra ; il alla directement au palais du sultan Mohammad El-Zeini, monta au palais et lança un grand cri. Et le sultan entendit le cri et s'informa de ce cri et ordonna d'amener l'homme en sa présence. Et Ali-Nour se présenta entre les mains du sultan, retira de son turban la lettre du khalifat et là lui remit. Et le sultan ouvrit la lettre et reconnut l'écriture du

khalifat. Aussitôt il se leva debout sur ses deux pieds, lut attentivement le contenu et, l'ayant lu, il porta par trois fois la lettre à ses lèvres et à son front et dit : « J'écoute et j'obéis à Allah Très-Haut et au khalifat, l'émir des Croyants ! » Et aussitôt il fit venir les quatre kâdis de la ville et les principaux émirs pour leur faire part de sa résolution d'obéir immédiatement au khalifat en abdiquant le trône. Mais, sur ces entrefaites, entra le grand-vizir El-Mohin ben-Sâoui, l'ennemi ancien d'Ali-Nour et de son père Fadleddine ben-Khacân. Alors le sultan lui remit la lettre de l'émir des Croyants et lui dit : « Lis ! » Le vizir Sâoui prit la lettre et la lut et la relut, et fut au comble de la consternation ; mais soudain, et d'un adroit tour de main, il déchira le bas de la lettre où il y avait le cachet noir du khalifat, le porta à sa bouche, le mâcha, puis le rejeta au loin. Alors le sultan, pris d'une grande colère, s'écria : « Malheur à toi ! ô Sâoui, quel démon t'a poussé à commettre un acte pareil ? » Et Sâoui répondit : « Ô roi, sache que ce gredin n'a jamais vu le khalifat ni même son vizir Giafar. C'est simplement une espèce d'escroc et de garçon rongé de vices ! C'est un Satan plein de malice et de fourberie. Il a dû trouver par hasard un papier sur lequel il y avait l'écriture du khalifat ; et il a imité l'écriture et a commis un faux, et a écrit ainsi ce qu'il a voulu ! Aussi comment songer, ô sultan, à abdiquer le trône alors que le khalifat ne t'a pas envoyé un exprès avec une patente écrite de sa noble écriture ! D'ailleurs, si c'était vraiment le khalifat qui t'avait envoyé cet homme, il l'aurait fait accompagner par quelque chambellan ou par quelque vizir. Or, nous savons que cet individu est venu seul ici ! » Alors le sultan répondit : « Et comment faire maintenant, ô Sâoui ? » Il dit : « Ô roi, confie-moi ce jeune homme, et je saurai bien arriver à la vérité. Je l'enverrai à Baghdad accompagné d'un chambellan qui s'informera exactement des faits. Si la chose est vraie, ce jeune

homme nous rapportera, cette fois, une vraie patente écrite de la noble écriture du khalifat. Mais si la chose n'est pas vraie, le chambellan nous ramènera ce jeune homme, et je saurai bien alors me venger de lui d'une façon éclatante et lui faire expier le passé et le présent. »

À ces paroles du vizir Sâoui, le sultan finit par croire Ali-Nour réellement criminel, et ne voulut même pas patienter, tant il était entré dans une terrible colère. Et il cria à ses gardes : « Saisissez-le ! » Et les gardes saisirent Ali-Nour, et le jetèrent à terre et se mirent à lui donner la bastonnade jusqu'à ce qu'il se fût complètement évanoui. Puis le sultan leur ordonna de lui passer les chaînes aux pieds et aux mains ; puis il fit mander le geôlier en chef. Et le geôlier en chef ne tarda pas à venir se présenter entre les mains du roi.

Or, ce geôlier s'appelait Koutaït. Lorsque le vizir le vit, il lui dit : Ô Koutaït, par ordre de notre maître le sultan, tu vas prendre cet homme-là et le jeter dans une fosse d'entre les fosses creusées dans le cachot et le mettre jour et nuit à la torture, et fort durement. ». Koutaït répondit : « J'écoute et j'obéis ! » Et il emmena Ali-Nour et le conduisit tout, de suite au cachot.

Lorsque Koutaït fut entré dans le cachot avec Ali-Nour, il referma la porte et fit aussitôt soigneusement balayer le sol et nettoyer un banc derrière la porte, il recouvrit ce banc d'un tapis et y plaça un coussin ; puis il s'approcha d'Ali-Nour, défit ses liens et le pria de monter se reposer sur le banc et lui dit : « Je n'oublie point, ô mon maître, que j'ai été maintes fois l'obligé du défunt vizir, ton père, sois donc sans crainte ! » Et aussitôt il se mit à traiter Ali-Nour avec égards et bonté, ne le laissant manquer de quoi que ce fût ; et, d'un autre côté, il envoyait aviser journellement le vizir qu'Ali-

Nour subissait les châtiments les plus terribles. Et cela dura ainsi quarante jours.

Lorsque fut le quarante-unième jour, on vit arriver au palais un magnifique cadeau au roi de la part du khalifat. Et le roi fut émerveillé de la richesse de ce cadeau ; mais comme il ne comprenait point le motif qu'avait eu le khalifat de le lui envoyer, il fit assembler ses émirs et leur demanda leur avis. Alors quelques-uns formulèrent cette idée que ce cadeau ne pouvait, dans la pensée du khalifat, qu'être destiné à celui que le khalifat avait envoyé pour être le sultan nouveau. Aussitôt le vizir Sâoui s'écria : « Ô roi, ne t'avais-je pas dit qu'il valait mieux se débarrasser, de cet Ali-Nour, et que c'était là le parti le plus sage ? » Alors le sultan s'écria : « Par Allah ! tu me fais justement me souvenir de cet individu-là. Va vite me le chercher, et fais-lui couper la tête sans miséricorde ! » Et Sâoui répondit : « J'écoute et j'obéis ! Pourtant je désirerais bien auparavant faire annoncer son supplice à toute la ville par les crieurs publics qui crieraient : « Que tous ceux qui veulent assister à l'exécution d'Ali-Nour ben-Khacân viennent au-dessous du palais ! » Et tout le monde viendra voir cette exécution ; et je serai ainsi vengé, et mon cœur sera rafraîchi et ma haine assouvie ! » Et le sultan lui répondit : « Tu peux faire ce que bon te semble ! »

Alors le vizir Ben-Sâoui se réjouit fort et courut chez le gouverneur et lui ordonna de faire crier par toute la ville l'heure de l'exécution d'Ali-Nour et tous les détails mentionnés. Et cela fut aussitôt fait. Aussi, en entendant les crieurs publics, tous les habitants de la ville furent dans l'affliction et le deuil et se mirent à pleurer tous, jusqu'aux petits enfants dans les écoles et aux boutiquiers dans les souks ; puis les uns s'empressèrent d'accourir occuper une bonne place peur voir passer Ali-Nour et assister au spectacle douloureux de

sa mise à mort, et les autres se rendirent en foule aux portes de la prison pour faire cortège à Ali-Nour dès sa sortie.

Quant au vizir Ben-Sâoui, il prit dix de ses gardes et se hâta, dans sa joie, d'accourir à la prison et commanda qu'on lui ouvrit la porte et qu'on le laissât entrer. Alors le geôlier Koutaït fit semblant d'ignorer le motif qui l'amenait et lui dit : « Que souhaites-tu, ô notre maître le vizir ? » Il répondit : « Amène vite en ma présence ce jeune gredin vicieux ! » Le geôlier dit : « Il est maintenant dans le plus mauvais état à la suite de tous les coups qu'il a reçus et des tortures qu'il a subies. Pourtant je t'obéis tout de suite ! » Et le geôlier s'éloigna et se dirigea vers l'endroit où était Ali-Nour et le trouva qui récitait doucement ces strophes :

« Hélas ! personne pour me secourir dans mes malheurs ! Et voici mes maux augmenter d'intensité et leur remède se faire plus rare et plus cher !

L'absence impitoyable a consumé le plus pur de mon sang et usé mon dernier souffle de vie ! Et la fatalité a fait de mes amis mes ennemis les plus cruels !

Ô vous tous qui me voyez ! N'y a-t-il donc personne parmi vous pour compatir, pour juger de l'étendue de ma misère et répondre à mon appel ?

Que la mort, malgré toutes ses terreurs, m'apparaît douce, maintenant que de cette vie j'ai rejeté tout espoir trompeur !

Seigneur ! ô Toi qui guides les annonciateurs des bonnes nouvelles ! ô Mer de générosité ! ô Maître des médiateurs de consolation !

Voici que je t'implore de toutes les blessures d'une âme éprouvée ! Délivre-moi de mes calamités et de leur danger ! Par-

donne mes bassesses et mes fautes ! Et oublie mes errements et ma malice ! »

Lorsque Ali-Nour eut fini sa plainte, Koutaït s'approcha de lui, lui expliqua vite la chose et l'aida à se dévêtir promptement des habits propres qu'il lui avait donnés en cachette, et à se vêtir d'une vieille robe en loques, comme un misérable prisonnier, et le conduisit entre les mains du vizir Sâoui qui l'attendait en trépignant de haine. Et Ali-Nour le vit et constata quelle inimitié lui vouait cet ancien ennemi de son père. Pourtant il lui dit : « Me voici, ô Sâoui ! Penses-tu que le destin te sera toujours favorable pour ainsi mettre en lui ta foi ? Et ignores-tu donc les paroles du poète :

» Ils ont jugé avec autorité et en ont profité pour outrepasser leurs droits et blesser l'équité ! Ils ignorent que bientôt leur verdict n'en sera plus un et se dissoudra dans le néant ! »

Et Ali-Nour ajouta : « Ô vizir, sache bien qu'Allah seul a le pouvoir, qu'il est le Seul Réalisateur ! » Alors il lui répondit : « Ô Ali, crois-tu m'intimider avec toutes tes sentences ? Or, sache que moi, en ce jour même, je vais te couper le cou en dépit de ton nez et du nez de tous les habitants de Bassra. Et, pour imiter ta manière, je me conformerai à ce dire du poète :

» Laisse le temps agir à sa guise ! mais toi, satisfais-toi en te rendant justice !

» Et comme il est admirable cet autre poète qui dit :

» Celui qui vit après la mort de son ennemi, ne fût-ce qu'un jour, a atteint le but désiré ! »

Là-dessus, le vizir ordonna soudain à ses gardes de se saisir d'Ali-Nour et de le jeter sur le dos d'un mulet. Mais les gardes hésitèrent en voyant la foule regarder Ali-Nour et lui dire : « Ordonne ! et sur l'heure nous lapiderons cet homme et nous le mettrons en pièces, même au risque de nous perdre et de perdre nos âmes ! » Mais Ali-Nour dit : « Oh, non ! ne faites point cela, oh, non ! N'avez-vous point entendu ces vers du poète :

» Tout homme a un temps déterminé à passer sur la terre ! Passé ce temps, il doit mourir !

Mais aussi, si même les lions en leurs forêts m'entraînaient, je n'aurais rien à redouter, tant que mon temps ne serait pas venu ! »

Alors les gardes se saisirent d'Ali-Nour, le hissèrent sur le dos d'un mulet et se mirent à parcourir toute la ville jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bas du palais, sous les fenêtres du sultan. Et ils criaient tout le temps : « Voilà le châtiment qui attend celui qui commet des faux en écriture ! » Puis il placèrent Ali-Nour juste au lieu du supplice, à l'endroit même où le sang d'ordinaire croupissait. Et l'exécuteur, l'épée nue à la main, s'avança et dit à Ali-Nour : « Je suis ton esclave soumis ! Si donc tu as besoin que quelque chose soit faite, ordonne et je la ferai ; si tu as besoin de boire ou de manger, ordonne et je t'obéirai ! Car, sache que tu n'as plus que très peu d'instants à vivre, juste le temps que le sultan mette la tête à la fenêtre ! » Alors Ali-Nour regarda à droite et à gauche et récita ces strophes :

« De grâce, répondez-moi ! Y a-t-il parmi vous un ami miséricordieux pour me venir en aide ?

Le temps de ma vie est passé, et accomplie ma destinée ! Y a-t-il un homme charitable pour me secourir et mériter la récompense de cette bonne œuvre ;

Pour jeter un regard sur ma misère et découvrir ma tristesse et me donner un peu d'eau pour calmer les souffrances de mon supplice ? »

Alors tous les assistants se mirent à sangloter, et le porte-glaive alla aussitôt prendre une gargoulette d'eau et la présenta à Ali-Nour. Mais aussitôt le vizir Ben-Sâoui se précipita de sa place et donna un coup sur la gargoulette, qui se brisa, et cria, furieux, au porte-glaive : « Qu'attends-tu pour lui couper le cou ? » Alors le porte-glaive prit un bandeau et banda les yeux d'Ali-Nour. À cette vue, toute la foule se souleva contre le vizir et se mit à l'injurier et à lui crier toutes sortes de choses ; et le tumulte arriva bientôt à son comble, et l'agitation et les cris devinrent indescriptibles. Et soudain, pendant que régnait tout ce tumulte, une poussière s'éleva et des clameurs confuses retentirent et s'approchèrent, en remplissant l'air et l'espace.

À ce vacarme et à cette poussière, le sultan devint attentif ; il regarda par la fenêtre de son palais et dit à ceux qui l'entouraient Voyez vite ce qu'il en est ! » Mais le vizir Sâoui répondit : « Ce n'est point le moment ! Il faut avant tout couper le cou à cet homme-là ! » Mais le sultan dit : « Tais-toi donc, ô Sâoui ! Et laisse-nous voir ce que c'est ! »

Or, cette poussière était la poussière soulevée par les chevaux de Giafar, le grand-vizir du khalifat, et par ses cavaliers.

Et la raison de leur arrivée subite était la suivante. Le khalifat, après la nuit d'amour passée dans les bras de Douce-Amie, était resté trente jours sans plus se la rappeler, ni se rappeler toute cette histoire d'Ali-Nour ben-Khacân ; et personne non plus ne s'était trouvé pour l'en faire souvenir. Mais, une nuit d'entre les nuits, comme il passait à côté de l'appartement réservé de Douce-Amie, il entendit des pleurs et une voix douce et fine qui chantait en sourdine ce vers du poète :

« Ton ombre, absent serais-tu ou proche de moi, ô délices ! ne me quitte jamais ! Et ma langue, pour ma joie, aime à répéter ton nom, ô délicieux ! »

Et comme, après ce chant, les sanglots redoublaient d'intensité, le khalifat ouvrit la porte et entra dans l'appartement réservé. Et il vit que c'était Douce-Amie qui pleurait. À la vue du khalifat, Douce-Amie se jeta à ses pieds et les embrassa par trois fois, puis récita ces deux strophes :

« Ô toi d'illustre race et de noble filiation, rameau fertile qui ploie sous les fruits, ô produit exquis, d'un sang fameux !

Laisse-moi te faire te souvenir de la promesse que me fit ta bonté et que promit ta générosité sans égale ! Ah ! puisses-tu ne la pas oublier ! »

Mais le khalifat, qui continuait à ne plus se rappeler Douce-Amie et Ali-Nour, lui dit : « Mais qui es-tu, ô jeune fille ? » Elle répondit : « Je suis le cadeau que t'avait fait Ali-Nour ben-Khacân. Et maintenant je souhaite te voir accomplir la promesse que tu m'avais faite de me renvoyer près de lui avec tous les honneurs dus. Et voilà bientôt trente jours

que je suis ici, et sans goûter une heure à la nourriture du sommeil. » À ces paroles, le khalifat fit mander en toute hâte Giafar Al-Barmaki, et lui dit : « Il y a déjà trente jours que je n'entends plus parler d'Ali-Nour ben-Khacân ! Aussi je pense que le sultan de Bassra a dû le mettre à mort. Mais je jure, par ma tête et par la tombe de mes aïeux, que si un malheur est arrivé à ce jeune homme, je ferai périr celui qui en est la cause, même si c'est l'homme que j'aime le plus au monde ! Je veux donc, ô Giafar, que tu partes pour Bassra à l'heure même et que tu reviennes tout de suite m'apporter des nouvelles du roi Mohammad ben-Soleiman El-Zeini et de ses agissements vis-à-vis d'Ibn-Khacân Ali-Nour ! » El Giafar se mit aussitôt en route.

Giafar arriva donc à Bassra et vit tout ce tumulte et ce vacarme et cette foule houleuse et excitée, et il demanda : « Mais qu'est-ce donc que tout ce tumulte ? » Et aussitôt mille voix, parmi le peuple, lui répondirent et lui racontèrent tout ce qui était arrivé à Ali-Nour ben-Khacân. Lorsque Giafar entendit leurs paroles, il se hâta encore davantage d'arriver au palais. Et il monta chez le sultan et lui souhaita la paix et lui raconta le sujet de sa venue et lui dit : « J'ai ordre, si un malheur était arrivé à Ali-Nour, de faire périr celui qui en aurait été la cause et de te faire expier à toi, ô sultan, le crime commis ! Où donc se trouve Ali-Nour ? »

Alors le sultan fit tout de suite amener Ali-Nour par les gardes qui allèrent le chercher sur la place. À peine Ali-Nour était-il entré, que Giafar se leva et ordonna aux gardes d'arrêter le sultan lui-même et le vizir El-Mohin ben-Sâoui. Et aussitôt il nomma Ali-Nour sultan de Bassra et le plaça sur le trône à la place de Mohammad El-Zeini qu'il fit enfermer avec le vizir.

Puis Giafar resta à Bassra les trois jours réglementaires de l'invitation, chez le nouveau roi. Mais, au matin du quatrième jour, Ali-Nour se tourna vers Giafar et lui dit : « En vérité, je désire vivement revoir l'émir des Croyants ! » Et Giafar voulut bien et dit : « Faisons d'abord notre prière du matin, et partons ensuite pour Baghdad ! » Et le roi dit : « J'écoute et j'obéis ! » Et ils firent la prière du matin, et tous deux, accompagnés des gardes et des cavaliers, et ayant avec eux l'ancien roi Mohammad El-Zeini et le vizir Sâoui, prirent le chemin de Baghdad. Et pendant toute la route le vizir Sâoui eut le temps de réfléchir et de se mordre les poings de repentir.

Ils se mirent donc à voyager, et Ali-Nour caracolait aux côtés de Giafar, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Baghdad, la demeure de paix. Et ils se hâtèrent de monter chez le khalifat, et Giafar lui raconta l'histoire d'Ali-Nour. Alors le khalifat fit approcher Ali-Nour et lui dit : « Prends ce glaive et coupe la tête, de ta propre main, à ton ennemi, ce misérable Ben-Sâoui ! » Et Ali-Nour prit le glaive et s'approcha de Ben-Sâoui. Mais celui-ci le regarda et lui dit : « Ô Ali-Nour ! moi, j'ai agi vis-à-vis de-toi d'après mon tempérament. Je ne m'y pouvais soustraire. Mais toi, agis à ton tour d'après ton tempérament ! » Alors Ali-Nour jeta le glaive loin de lui, regarda le khalifat et lui dit : « Ô émir des Croyants, il vient de me désarmer ! » Et il récita ce que dit le poète :

« J'ai vu mon ennemi et j'ai su comment le vaincre ! Car l'homme pur est toujours vaincu par les paroles de bonté ! »

Mais le khalifat s'écria : « Soit ! laisse-le, toi ! » Et il dit à Massrour : « Ô Massrour ! lève-toi et coupe la tête de ce misérable ! » Et Massrour se leva et, d'un seul coup, trancha la

tête du vizir El-Mohin ben-Sâoui. Alors le khalifat se tourna vers Ali-Nour et lui dit : « Maintenant, tu n'as qu'à me demander n'importe quoi ! Estime le prix ! » Ali-Nour répondit : « Ô mon maître, je ne souhaite point de royaume, et je ne veux avoir rien de commun avec le trône de Bassra. Car il n'y a pas pour moi d'autre vœu à formuler que celui d'avoir le bonheur de contempler les traits de Ta Seigneurie ! » Et le khalifat répondit : « Ô Ali-Nour, de tout cœur amical et comme hommage dû ! » Puis il fit prier Douce-Amie de venir, et il la rendit à Ali-Nour, et leur donna un palais d'entre les plus beaux palais de Baghdad, et leur alloua une pension somptueuse sur le Trésor. Et il voulut qu'Ali-Nour ben-Khacân devint son intime et son compagnon. Et il finit par pardonner au sultan Mohammad El-Zeini, qu'il réintégra dans ses états en lui recommandant de bien faire attention à ses vizirs désormais. Et tous vécurent dans la joie et la prospérité jusqu'à la mort.

— *« Mais, continua la diserte Schahrazade, ne crois point, ô Roi, que cette histoire d'Ali-Nour et de Douce-Amie, toute délicieuse qu'elle soit, soit aussi merveilleuse ou aussi étonnante que celle de Ghanem ben-Ayoub et de sa sœur Fetnah ! » Et le roi Schahriar répondit : « Mais je ne connais point cette histoire ! »*

HISTOIRE DE GHANEM BEN-AYOUB ET DE SA SŒUR FETNAH

Et Schahrazade dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, qu'il y avait, en l'antiquité du temps et le passé des siècles et des âges, un marchand d'entre les marchands, très riche et père de deux enfants. Il s'appelait Ayoub. Le fils s'appelait Ghanem ben-Ayoub, connu depuis sous le surnom d'El-Motim El-Massloub[81], et il était aussi beau que la pleine lune durant les nuits, et doué d'une merveilleuse éloquence et d'une délicieuse diction. La fille, sœur de Ghanem, s'appelait Fetnah[82], tant elle avait en elle de charme et de beauté.

À sa mort, leur père, Ayoub, leur laissa de très grandes richesses…

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

---

[81] *El-Motim El-Massloub*, c'est-à-dire : Celui qui est réduit en esclavage par l'amour ravisseur.

[82] *Fetnah*, c'est-à-dire : Charmante séduction. – C'est également le nom d'une fleur jaune très odorante, la cassie *(Acacia farneriana)*.

Mais lorsque fut la trente-septième nuit.

Elle dit :

Le marchand Ayoub, leur père, à sa mort, leur laissa de très grandes richesses. Entre autres choses, il leur laissa : cent charges de soieries, de brocarts et d'étoffes précieuses, et cent vases remplis de vessies de musc pur. Les charges étaient toutes emballées, et sur chaque balle il était écrit en gros caractères bien faits : À destination de Baghdad ; car le marchand Ayoub ne pensait pas mourir si tôt et avait l'intention de se rendre lui-même à Baghdad vendre ses précieuses marchandises.

Mais, une fois qu'Allah eut appelé le marchand Ayoub en son infinie miséricorde et que les jours de deuil furent passés, le jeune Ghanem songea à partir lui-même pour Baghdad à la place de son père. Il fit donc ses adieux à sa mère, à sa sœur Fetnah, à ses proches et à tous les habitants de son quartier et du voisinage ; puis il alla au souk, où il loua les chameaux nécessaires, chargea toutes ses balles sur les chameaux et profita du départ d'autres marchands pour Baghdad pour faire route avec eux ; et il sortit après avoir remis son sort entre les mains d'Allah Très-Haut. Et Allah lui écrivit la sécurité si bien que Ghanem ne tarda pas à arriver à Baghdad sain et sauf, avec toutes ses marchandises.

À peine arrivé à Baghdad, il se hâta de louer une fort belle maison, qu'il meubla somptueusement ; il y étendit partout de magnifiques tapis, des divans et des coussins, et

n'oublia pas les rideaux aux portes et aux fenêtres ; puis il y fit décharger toutes les marchandises de sur le dos des chameaux et des mulets ; et il resta s'y reposer des fatigues du voyage et attendit tranquillement que tous les marchands de Baghdad et les notables fussent venus, les uns après les autres, lui souhaiter la paix et la bienvenue.

Il songea alors à aller au souk commencer la vente de ses marchandises. Il fit un paquet de dix pièces d'étoffes très belles et de fines soieries qui portaient chacune sur une étiquette le prix déterminé, et se dirigea vers le souk des grands marchands. Aussitôt il fut reçu avec empressement par tous les marchands, qui vinrent au-devant de lui et lui souhaitèrent la paix et l'invitèrent à accepter des rafraîchissements et le reçurent avec une très grande cordialité. Puis ils le conduisirent chez le cheikh du souk qui aussitôt, à la seule inspection des marchandises, les lui acheta séance tenante. Et Ghanem ben-Ayoub fit ainsi un gain de deux dinars d'or pour chaque dinar de marchandise. Et il fut fort content de ce gain, et continua ainsi à vendre tous les jours quelques pièces d'étoffe et quelques vessies de musc, avec un gain de deux pour un, et cela durant l'espace d'une année entière.

Un jour, au commencement de la seconde année, il alla au souk selon son habitude. Mais il trouva toutes les boutiques fermées, et la grande porte du souk fermée également. Et, comme ce n'était point une fête, il fut étonné et en demanda la raison. On lui répondit que l'un des principaux marchands venait de mourir et que tous les marchands étaient allés assister à ses funérailles ; et l'un des passants lui dit : « Tu feras bien d'y aller aussi, et d'accompagner le convoi, car cela te sera méritoire. » Et Ghanem répondit : « Mais certainement ! Seulement, je voudrais savoir où se font les funérailles. » Alors on le lui indiqua ; et il entra aussitôt dans

une cour de mosquée près de là, fit ses ablutions minutieusement avec l'eau du bassin, et se dirigea en toute hâte vers l'endroit indiqué. Il se mêla alors à la foule des marchands et les accompagna à la grande mosquée où l'on fit les prières d'usage sur le corps du défunt. Puis le convoi prit le chemin du cimetière qui était situé en dehors des portes de Baghdad. On entra dans le cimetière et on marcha à travers les tombes jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'édifice en dôme où l'on devait déposer le défunt.

Les parents du défunt avaient déjà tendu une immense tente au-dessus du tombeau, et y avaient suspendu les lustres, les flambeaux et les lanternes. Et tous les assistants purent entrer se mettre à couvert sous la tente. Alors on ouvrit le tombeau, on y déposa le corps, et on referma le couvercle. Puis les imans et les autres ministres du culte et les lecteurs du Koran commencèrent à réciter sur la tombe les versets sacrés du Livre et des chapitres prescrits. Et tous les marchands, ainsi que tous les parents du mort, s'assirent en rond sur les tapis étendus sous la tente et écoutèrent religieusement les saintes Paroles. Et Ghanem ben-Ayoub, quoique pressé de rentrer chez lui, ne voulut point, par égard pour les parents, s'en aller tout seul, et il resta à écouter avec les autres.

Les cérémonies religieuses ne prirent fin qu'avec le jour. Alors les esclaves arrivèrent chargés de grands plateaux couverts de mets et de douceurs, et les distribuèrent largement à tous les assistants qui mangèrent et burent jusqu'à satiété, comme il est d'usage en tout enterrement ; puis on leur passa les aiguières et les cuvettes et ils se lavèrent les mains, et s'assirent en rond silencieusement, comme d'usage.

Mais, au bout d'un certain temps, comme la séance ne devait être levée que le lendemain matin, Ghanem commença à s'inquiéter fort, à cause des marchandises qu'il avait laissées à la maison sans gardien, et il eut peur des voleurs, et se dit en lui-même : « Je suis un étranger, et je passe pour être un homme fort riche. Aussi, si je passais une nuit loin de ma maison, les voleurs la pillerait entièrement et emporteraient tout mon argent et le restant de mes marchandises. » Et comme ses craintes ne faisaient qu'augmenter, il se décida à se lever et s'excusa auprès des assistants en leur disant qu'il allait satisfaire un besoin très pressant, et sortit au plus vite. Il se mit à marcher en suivant, dans l'obscurité, les traces du sentier jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la porte de la ville. Mais comme c'était déjà minuit, il trouva la porte de la ville fermée, et ne vit aucun passant s'en approcher ou s'en éloigner, et ne put entendre d'autre voix que les aboiements des chiens et les glapissements lointains des chacals mêlés aux hurlements des loups. Alors il s'écria, désappointé et effrayé : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Allah ! Auparavant c'était pour mon bien que j'avais peur, et maintenant c'est pour ma vie ! » Alors il revint sur ses pas et se mit à la recherche de quelque gîte pour y passer la nuit à l'abri jusqu'au matin. Il trouva bientôt une turbeh, non loin de là, entourée de quatre murs, et où il y avait un palmier. Cette turbeh avait une porte de granit qui était ouverte. Et Ghanem entra dans la turbeh et s'y étendit pour dormir ; mais le sommeil ne vint pas, et la terreur l'envahit d'être ainsi tout seul au milieu des tombeaux. Alors il se leva debout sur ses deux pieds, et ouvrit la porte et regarda au dehors. Et il vit une lumière qui brillait dans le loin, du côté de la porte de la ville. Il se mit à se diriger vers cette lumière, mais il vit qu'elle s'approchait elle-même sur le chemin qui conduisait à la turbeh où il était. Alors Ghanem eut peur et revint précipi-

tamment, et entra de nouveau dans la turbeh et prit soin de refermer soigneusement la lourde porte et de repousser le loquet. Puis il n'eut de repos qu'il n'eût grimpé au haut du palmier et ne se fût bien blotti entre les branchages. De là, il remarqua que la lumière se rapprochait, et il finit par apercevoir trois nègres, dont deux portaient une grande caisse et le troisième tenait à la main une lanterne et des pioches. Lorsqu'ils furent tout près de la turbeh, l'un des porteurs vit que son compagnon à la lanterne s'était arrêté surpris et il lui dit : « Qu'arrive-t-il donc, ô Saouâb ? » Saouâb répondit : « Ne vois-tu pas ? » L'autre dit : « Quoi donc ? ? » Saouâb répondit : « Ô Kâfour, ne vois-tu pas que la porte de la turbeh que nous avions laissée ouverte le soir, est maintenant fermée et bien cadenassée de l'intérieur ? » Alors le troisième nègre, qui s'appelait Bakhita, leur dit : « Quel petit esprit vous avez ! Ne savez-vous donc pas que les propriétaires des champs sortent tous les jours de la ville et viennent ici après avoir visité leur plantation pour s'y reposer ? Ils entrent et prennent soin de refermer la porte sur eux, le soir venu, de crainte d'être surpris par des nègres comme nous, qu'ils redoutent énormément ; car ils savent bien que nous les prenons pour les rôtir et nous régaler de leur chair de blancs. » Alors Kâfour et Saouâb dirent au nègre Bakhita : « En vérité, ô Bakhita s'il y a quelqu'un parmi nous qui soit modique d'esprit, c'est bien toi ! » Mais Bakhita répondit : « Je vois bien que vous ne croirez à mes paroles que lorsque nous serons entrés dans la turbeh et que nous y aurons vu quelque personne. Et je vous annonce même d'avance que si, en ce moment, il y a quelqu'un dans la turbeh, ce quelqu'un, à la vue de notre lumière qui s'approchait, aura grimpé, terrifié, au plus haut du palmier. Et ce n'est que là que nous le trouverons ! »

À ces paroles du nègre Bakhita, l'effaré Ghanem, se dit en lui-même : « Quel nègre plein de malice ! Qu'Allah confonde tous les Soudaniens pour ce qu'ils ont en eux de perfidie et de malice ! » Puis, de plus en plus terrifié, il dit : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Allah le Très-Haut l'Omnipotent ! Qui va maintenant pouvoir me délivrer de cet abîme ? »

Après cela, les deux nègres porteurs de la caisse dirent au nègre porteur de la lanterne et des pioches : « Ô Saouâb ! grimpe sur le mur et saute dans la turbeh et ouvre-nous cette porte qui est fermée de l'intérieur ; car nous sommes bien fatigués du poids de cette caisse contre notre cou et sur nos épaules. Et nous te promettons, si tu nous ouvres cette porte, de te réserver le plus gros et le plus dodu des individus que nous attraperons là-dedans, et nous te le ferons cuire une cuisson bien à point, à lui bien dorer toute la peau, et nous nous engageons à ne pas laisser perdre inutilement une seule gouttelette de sa graisse ! » Mais Saouâb répondit : « Moi, comme je suis fort modique d'intelligence, voici ce que je crois plutôt préférable de faire : comme cette caisse nous a été confiée, le mieux est de nous en débarrasser en la jetant dans la turbeh par-dessus la muraille, puisqu'on nous a donné l'ordre de la déposer dans cette turbeh ! » Mais les deux autres nègres dirent : « Si nous jetons ainsi cette caisse par-dessus la muraille, sûrement elle se cassera ! » Saouâb dit : « Oui ! mais aussi, si nous entrons dans cette turbeh-là, j'aurai bien peur des brigands qui doivent y être cachés pour assassiner les passants et dévaliser les voyageurs ! Car c'est dans cette turbeh que se donnent, le soir, rendez-vous tous les brigands, pour faire entre eux le partage du butin. » Mais les deux nègres porteurs de la caisse lui répondirent : « Homme de peu d'esprit ! es-tu donc assez idiot pour ajouter foi à de pareilles insanités ! »

Et, là-dessus, les deux nègres déposèrent la caisse à terre, escaladèrent le mur et sautèrent dans la turbeh pour ouvrir la porte, pendant que le troisième leur tenait la lumière. Ils firent tous les trois entrer la caisse, refermèrent sur eux la porte de granit, et s'assirent se reposer dans la turbeh. Et l'un d'eux dit : « En vérité, ô mes frères, nous voici bien las de cette longue marche et bien fatigués de tout ce mouvement que nous nous sommes donné pour escalader des murs et ouvrir des portes, et voici que c'est minuit. Reposons-nous donc tranquillement quelques heures avant de travailler à creuser la fosse où l'on nous a commandé d'enfouir cette caisse dont nous ignorons le contenu. Une fois bien reposés nous nous mettrons au travail. Or, voici ce que je vous propose : pour passer agréablement ces quelques instants de repos, que chacun de nous, les trois eunuques noirs, raconte à tour de rôle le motif qui l'a obligé à devenir eunuque et la raison qui l'a fait châtrer ! Et qu'il raconte les détails de son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin ! De la sorte, nous passerons cette nuit fort agréablement. »

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

Mais lorsque fut la trente-huitième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que lorsque l'un des nègres soudaniens eut proposé qu'ils se racontassent mutuellement la cause de leur eunuquat, le nègre Saouâb, qui portait la lanterne et les instruments, prit le premier la parole et dit : « Voulez-vous que je vous raconte, le premier, le motif de ma castration ? » Les deux autres répondirent : « Certainement ! hâte-toi de parler ! »

Alors l'eunuque soudanien Saouâb dit :

HISTOIRE DU NÈGRE SAOUÂB, LE PREMIER EUNUQUE SOUDANIEN

« Sachez donc, ô mes frères, que j'avais à peine cinq ans d'âge lorsque le marchand d'esclaves me prit et m'emmena de mon pays pour me conduire ici, à Baghdad. Il me vendit à un homme d'armes du palais. Cet homme avait une fillette qui, à ce moment, était âgée de trois ans. Je fus donc élevé avec elle ; et j'étais l'amusement de tous les gens de la maison lorsque je faisais jouer la petite fille, que je dansais pour elle des danses d'une grande drôlerie, et que je lui chantais les chansons que je connaissais ; et tout le monde aimait le petit négrillon.

Nous grandîmes ensemble de la sorte et nous atteignîmes, moi, l'âge de douze ans et, la petite, l'âge de dix ans. Et on continuait à nous laisser jouer ensemble, sans nous séparer. Aussi, un jour d'entre les jours, comme je la trouvais assise seule dans un endroit retiré, je m'approchai d'elle, selon mon habitude.

Or, à ce moment justement, la fillette venait de prendre un bain complet dans le hammam de la maison, car elle sentait bon de fort loin, et elle était délicieuse et parfumée et toute lustrale ; quant à sa figure, elle était comme la lune dans sa quatorzième nuit. Me voyant, elle courut à moi et nous nous mîmes à jouer, à nous ébattre et à faire mille petites folies ; et elle me mordait et je l'égratignais, et elle me pinçait et moi également, si bien qu'au bout de quelques instants mon petit zebb s'érigea et se gonfla et devint comme une clef énorme et saillit considérablement sous ma robe. Alors la petite se mit à rire et s'élança sur moi et me renversa par terre sur mon dos et vint se mettre à califourchon sur mon ventre ; et, là, elle se mit à se frotter et à me frotter et finit par mettre mon zebb à découvert. À la vue de mon zebb qui s'érigeait turgescent, elle le prit avec sa main et se mit à s'en frotter et à s'en chatouiller les petites lèvres de sa vulve, mais seulement par-dessus le caleçon qu'elle portait. Mais ce manège fit que ma chaleur s'intensifia et devint telle que j'accolai la petite fille, et elle m'accola et se suspendit à mon cou et me serra de toutes ses forces. Et voilà que soudain, je ne sais comment, mon zebb devenu comme le fer perça le caleçon de la fillette et pénétra entre ses lèvres, et, du coup, lui enleva sa virginité.

Une fois notre chose finie, la fillette se reprit à rire et se mit à m'embrasser et à me cajoler ; mais moi, je fus terrifié de ce que je venais de ravir et, sans plus m'attarder, je m'échappai des mains de ma petite maîtresse et me mis à courir et allai me cacher chez un jeune nègre de mes amis.

Pour la petite fille, elle ne tarda pas à entrer à la maison ; et bientôt sa mère, à la vue de sa robe fourragée et de son caleçon transpercé d'outre en outre, jeta un grand cri et examina la chose située entre les cuisses de la fillette ; et elle vit ce qu'elle vit ! Et elle tomba à la renverse et s'évanouit d'émotion et de colère. Mais elle revint à elle-même et, comme, en somme, la chose était irréparable, elle ne tarda pas à se calmer et prit toutes les précautions pour arranger l'affaire et cacher surtout l'incident à son époux, le père de la fillette. Et elle y réussit et patienta ainsi pendant deux mois, durant lesquels ils avaient fini par me découvrir et ne cessaient de me cajoler et de me faire de petits cadeaux pour m'obliger à rentrer à la maison de mon maître. Et, une fois rentré, ils continuèrent à ne parler jamais de cette affaire-là et à la cacher soigneusement au père, qui m'aurait certainement tué ; et ni la mère ni personne ne me désiraient tant de mal, car ils m'aimaient beaucoup.

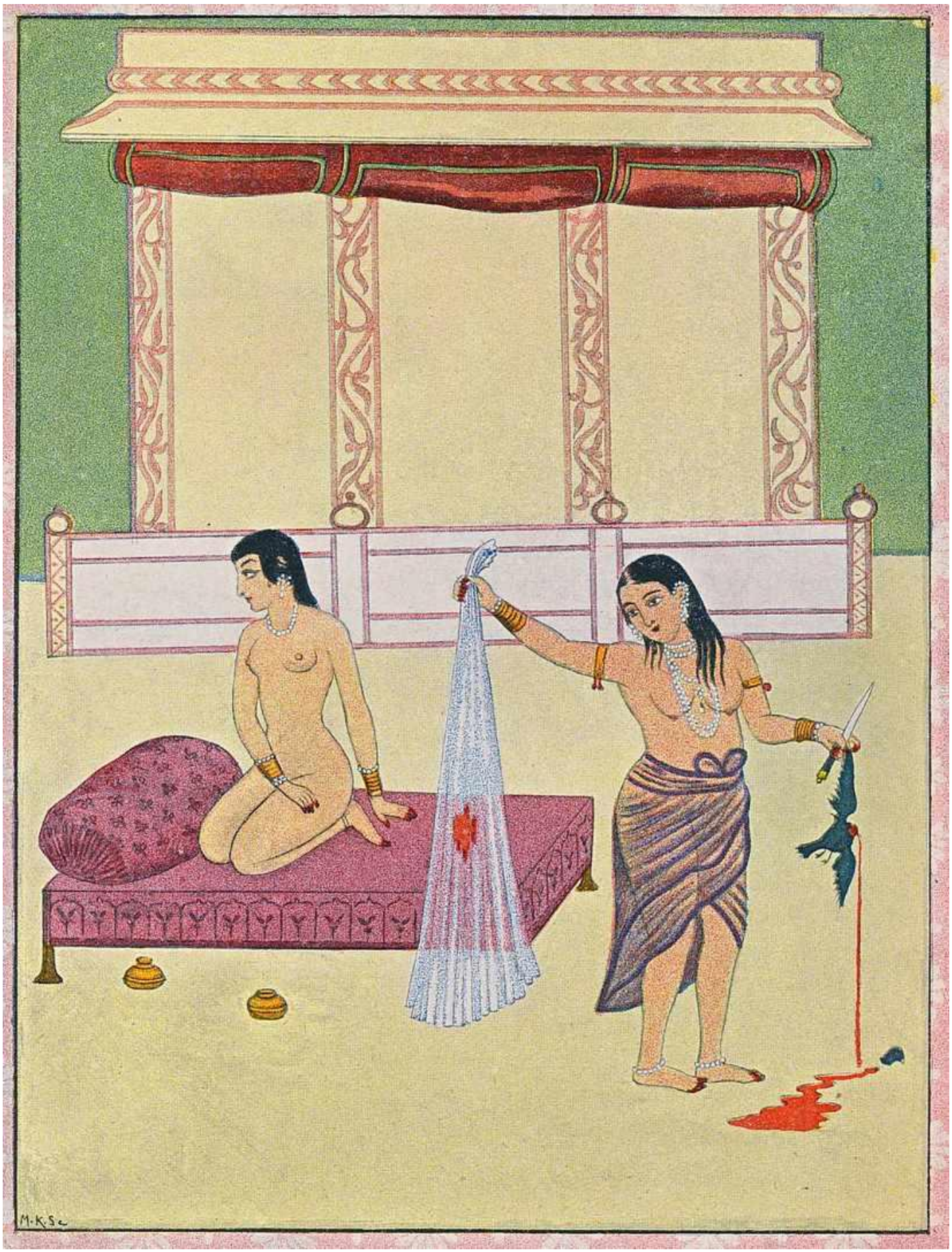
Au bout de ces deux mois, la mère réussit à fiancer la fillette à un jeune barbier, qui était le barbier du père et qui venait souvent à la maison à ce titre. Et elle lui constitua une dot sur son propre argent et lui fit le trousseau et y consacra tous ses efforts. Puis on songea à célébrer les noces. Et c'est alors qu'on fit venir le jeune barbier avec ses instruments ; et on me saisit, et le barbier me lia les bourses et me coupa mes

deux œufs et, du coup, fit de moi un eunuque. Et la cérémonie du mariage eut lieu ; et on fit de moi l'eunuque de ma jeune maîtresse, et désormais je dus marcher devant elle partout où elle allait, qu'elle se rendit au souk ou en visite ou à la maison paternelle. Et la mère fit les choses si discrètement que nul ne sut rien de l'histoire, pas plus le nouveau marié que les parents et amis. Et, pour faire croire aux invités à la virginité de la fillette, la mère égorgea un pigeon et teignit de son sang la chemise de la nouvelle mariée et, selon l'usage, elle fit circuler la chemise vers la fin de la nuit, dans la salle de réunion, devant toutes les femmes invitées, qui pleurèrent d'émotion.

Et, depuis ce temps, j'habitai, avec ma jeune maîtresse, dans la maison du barbier, son époux. Et je pus, de la sorte, impunément, me délecter tout à mon aise et dans la mesure de mes forces à sa beauté et aux perfections de son corps délicieux. Car mes œufs étaient partis, il est vrai, mais mon zebb me restait. Je pouvais donc, sans risque et insoupçonné, continuer à baiser et à embrasser ma petite maîtresse, jusqu'à ce qu'elle fût morte, elle et son mari, et sa mère et son père. Alors je devins, de droit, la propriété du Trésor, et je devins l'un des eunuques du Palais. Et cela fit que je devins votre compagnon, ô mes frères nègres !

Et telle est la cause de ma castration et de mon eunuquat. Et maintenant que la paix soit sur vous ! »

— Sur ces paroles le nègre Saouâb se tut, et le second nègre Kâfour prit la parole et dit :



HISTOIRE DU NÈGRE KÂFOUR, LE SECOND EUNUQUE SOUDANIEN

« Sachez donc, ô mes frères, que j'avais huit ans d'âge au commencement de mon histoire. Mais déjà j'étais fort expérimenté dans l'art de mentir ; et, chaque année, une fois par an seulement, je faisais au marchand d'esclaves un mensonge tel que son cul se rétractait et qu'il en tombait à la renverse. Aussi le marchand d'esclaves finit par vouloir se débarrasser de moi au plus vite, et il me mit entre les mains du crieur public et lui dit de me crier au souk en disant : « Qui veut acheter un négrillon avec son vice ? » Et le crieur se mit à parcourir avec moi tous les souks en criant la chose. Et bientôt un brave homme d'entre les marchands du souk s'approcha et demanda au crieur : « Mais quel est le vice de ce petit nègre ? » Il répondit : « C'est de mentir chaque année un seul mensonge, sans plus ! » Le marchand demanda : « Et quel prix a-t-on déjà proposé pour ce nègre avec son vice ? » Il répondit : « Six cents drachmes seulement. » Le marchand dit : « Je le prends. Et pour toi, vingt drachmes de courtage ! » Et, séance tenante, on assembla les témoins de vente, et l'achat fut conclu entre le crieur et le marchand du souk. Alors le crieur me mena à la maison de mon nouveau maître, prit l'argent et le courtage, et s'en alla.

Mon maître ne manqua pas de m'habiller proprement et d'une façon qui m'allait ; et je restai ainsi chez lui le reste de l'année, sans aucun incident. Mais vint la nouvelle année, et elle s'annonça comme une année bénie, pleine de promesses pour la récolte, la fertilité et les fruits. Aussi les marchands ne manquèrent pas de se donner mutuellement des festins dans les jardins ; et chacun à son tour se mit à faire les frais

de l'invitation jusqu'à ce que vînt le tour de mon maître. Alors mon maître invita les marchands à un jardin situé en dehors de la ville, et y fit porter tout ce dont on pouvait avoir besoin en fait de nourriture et de boisson ; et tout le monde s'assit à boire et à manger depuis le matin jusqu'à midi. À ce moment, mon maître eut besoin d'une chose qu'il avait oubliée à la maison et me dit ; « Ô esclave, monte sur ma mule et va vite à la maison demander à ta maîtresse telle chose, et fais diligence pour revenir ! » Et moi j'obéis à cet ordre et je me dirigeai en toute hâte vers la maison.

Lorsque je fus près de la maison, je me mis à jeter de grands cris et à répandre de grosses gouttes de larmes ; et aussitôt je fus entouré par un grand rassemblement de tous les habitants de la rue et du quartier, grands et petits. Et les femmes mirent la tête aux portes et aux fenêtres, et la femme de mon maître entendit mes cris et vint m'ouvrir, suivie de ses filles ; et toutes me demandèrent la cause qui m'amenait ainsi. Je répondis en pleurant : « Mon maître, qui était au jardin avec les invités s'était absenté un moment pour aller, contre un mur, satisfaire un besoin. Et soudain le mur s'écroula et mon maître disparut sous les décombres. Alors, affolé, je sautai sur la mule et je vins en toute hâte vous mettre au courant de la situation. » Lorsque la femme et les filles eurent entendu mes paroles, elles se prirent à lancer de grands cris, à déchirer leurs habits et à se frapper le visage et la tête ; et tous les voisins accoururent et les entourèrent. Puis la femme de mon maître, en signe de grand deuil, comme cela se pratique d'ordinaire à la mort inattendue du chef de la maison, se mit à bouleverser la maison, à détruire et casser les étagères et les meubles, à les lancer par les fenêtres, à briser tout ce qui pouvait être brisé, et à enlever les portes et les fenêtres. Puis elle fit peindre tous les murs extérieurs en bleu et y fit coller de la boue par plaques. Et elle me

cria : « Misérable Kâfour, voilà que tu restes immobile ! viens donc m'aider à casser ces armoires, à détruire tous ces ustensiles et à mettre en morceaux toutes ces porcelaines ! » Alors, moi, sans avoir besoin d'un second appel, je m'élançai de tout cœur, et me mis à tout briser et à tout abîmer, les armoires, les meubles précieux, les porcelaines ; je brûlai les tapis, les lits, les rideaux, les étoffes précieuses et les coussins ; cela fait, je m'en pris à la maison elle-même et j'attaquai les plafonds et les murs, et je détruisis le tout de fond en comble. Et pendant tout ce temps je ne cessais de me lamenter et de clamer : « Ô mon pauvre maître ! ô mon malheureux maître ! »

Après cela, ma maîtresse et ses filles enlevèrent leurs voiles et, le visage découvert et les cheveux dénoués, sortirent dans la rue et me dirent : « Ô Kâfour, marche devant nous pour nous montrer le chemin, et conduis-nous à l'endroit où ton maître a été enterré sous les décombres. Car il nous faut le retrouver pour le mettre dans le cercueil et le ramener à la maison, et de là lui faire les funérailles qui lui sont dues ! » Alors je marchai devant elles en continuant à crier : « Ô mon pauvre maître ! » Et tout le monde me suivait, les femmes le visage découvert et les cheveux en désordre, avec des cris et des gémissements. Et peu à peu notre cortège grossit de tous les habitants de toutes les rues que nous traversions, hommes, femmes, enfants, jeunes filles et vieilles femmes ; et tous se frappaient le visage et pleuraient extrêmement. Et moi, je pris plaisir à leur faire faire ainsi tout le tour de la ville et je leur fis traverser toutes les rues ; et tous les passants s'informaient de la cause de tout cela, et on leur racontait ce qu'on m'avait entendu dire, et ils s'écriaient alors : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Allah le Très-Haut l'Omnipotent ! »

Pendant ce temps quelques-uns conseillèrent à la femme de mon maître d'aller d'abord trouver le wali et de lui raconter le malheur. Et tous allèrent chez le wali, tandis que, moi, je leur disais que j'allais les précéder au jardin sur les ruines qui avaient enterré mon maître.

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

Et lorsque fut la trente-neuvième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que l'eunuque Kâfour continua ainsi le récit de son histoire :

« Alors, moi, je courus au jardin ; et les femmes, avec tous les autres, se rendirent chez le wali et lui racontèrent la chose. Alors le wali se leva et monta à cheval et prit avec lui des ouvriers terrassiers chargés d'instruments, de sacs et de couffes ; et tout le monde prit le chemin du jardin en suivant les indications que j'avais données.

Moi, de mon côté, je me couvris les cheveux de terre, je me mis à me frapper le visage, et j'arrivai au jardin en criant : « Oh ! ma pauvre maîtresse ! ah ! mes pauvres petites maîtresses ! ah ! mes pauvres maîtres ! » Et j'entrai de la sorte au milieu des invités. Lorsque mon maître me vit ainsi, la tête couverte de terre et me frappant le visage et criant : « Ah ! qui va désormais me recueillir ? Ah ! quelle femme pourra jamais être aussi bonne que ma pauvre maîtresse ! » il changea de couleur et devint jaune de teint et me dit : « Qu'as-tu donc, ô Kâfour ? Et qu'est-il arrivé, dis ? » Je luis dis : « Ô mon maître lorsque tu m'eus donné l'ordre d'aller chez ma maîtresse chercher la chose demandée, j'arrivai et je trouvai que la maison s'était effondrée et avait enseveli sous ses ruines ma maîtresse et ses enfants ! » il s'écria alors : « Ta maîtresse n'a-t'elle pas pu se sauver ? » Je dis : « Hélas ! non. Personne n'a pu se sauver ; et la première qui fut atteinte, c'est ma maîtresse la grande ! » Il me dit : « Mais la maîtresse la petite, la plus jeune de mes filles, n'a-t-elle pu

échapper ? » Je dis : « Hé ! non. » Il me dit : « Et la mule, n'a-t-elle pas pu être sauvée, la mule, celle que je monte d'ordinaire ? » Je répondis : « Non, ô mon maître, car les murs de la maison et les murs de l'étable se sont effondrés sur tout ce qu'il y avait de vivant dans la maison, même sur les moutons, les oies et les poules ! Et tout cela devint une masse de chair informe et disparut sous les décombres. Et il ne reste plus personne. » Il me dit : « Et même pas ton maître le grand, l'aîné de mes fils ? » Je dis : « Hélas ! non. Il n'y a plus personne de vivant. Et il n'y a plus ni maison ni habitants. Et il n'y a même plus trace de tout cela. Quant aux moutons, aux oies et aux poules, ils doivent être en ce moment la proie des chats et des chiens. »

Lorsque mon maître eut entendu mes paroles, la lumière se changea à ses yeux en ténèbres ; il perdit tout sentiment et toute volonté ; et il flageola sur ses jambes ; et ses muscles se paralysèrent ; et son dos se cassa. Puis il se mit à se déchirer les habits, à s'arracher la barbe, et à se frapper la figure, et à arracher son turban de dessus sa tête. Et il ne cessa d'agir de la sorte et de se frapper qu'en voyant toute sa figure en sang. Et il s'écriait : « Ah ! mes enfants ! ma femme ! Ah ! quelle calamité ! Ah ! quel malheur semblable au mien ? » Puis tous les marchands, ses compagnons, se mirent également à se lamenter et à pleurer avec lui pour lui exprimer leur compassion et déchirèrent leurs habits également.

Après cela, mon maître, suivi de tous les invités, sortit du jardin en continuant à se donner de grands coups, la plupart sur le visage. Et il devint comme un homme ivre. Mais à peine avait-il franchi la porte du jardin qu'il vit une grande poussière et entendit de grands cris lamentables. Et bientôt il vit poindre le wali avec tous ses gens et suivi des femmes de

la maison, de tous les habitants du quartier et de tous les passants qui s'étaient joints à eux en cours de route, par curiosité. Et tout le monde était dans les pleurs et les lamentations.

La première personne avec laquelle mon maître se rencontra face à face fut ma maîtresse, son épouse, et, derrière elle, ses enfants. À leur vue, mon maître resta interdit et sentit sa raison s'envoler ; puis il se mit à rire et tous se jetèrent dans ses bras et se suspendirent à son cou en pleurant et en disant : « Ô notre père ! qu'Allah soit béni pour ta délivrance ! » Il leur dit : « Qu'Allah soit béni, qui nous fait revoir ton visage en toute sécurité ! Mais comment as-tu fait pour te sauver et te tirer seul des décombres ? Car, pour nous, comme tu le vois, nous sommes saufs et en bonne santé. Et sans la terrible nouvelle que Kâfour et venu nous annoncer, il ne serait rien arrivé, non plus, à la maison ! » Il s'écria : « Quelle nouvelle ? » Elle dit : « Kâfour est arrivé à la maison, la tête découverte, les habits déchirés, et il criait : « Ô mon pauvre maître ! ô mon malheureux maître ! » Nous lui dîmes : « Qu'y a-t-il donc, ô Kâfour ? » Il dit : « Mon maître s'était accroupi contre un mur pour satisfaire un besoin, quand soudain le mur s'écroula et l'enterra vivant ! »

Alors mon maître, à son tour, leur dit : « Par Allah ! mais Kâfour est venu à l'instant même me trouver en criant : « Ô ma maîtresse ! ô les pauvres enfants de mon maître ! » Je lui dis : « Qu'y a-t-il donc, ô Kâfour ? » Il me dit : « Ma maîtresse vient de mourir, elle et tous les enfants, sous les ruines de la maison ! »

Là-dessus, mon maître se tourna de mon côté et vit que je continuais à répandre la poussière sur mes cheveux et à me lamenter et à déchirer mes habits et à jeter au loin mon

turban. Alors il me lança un cri terrible pour me dire de m'approcher. Et je m'approchai et il me dit : « Ah ! misérable esclave ! nègre de mauvais augure, fils de putain et de mille chiens ! Ah ! maudit de race maudite ! Pourquoi nous avoir causé tous ces tourments et occasionné tous ces troubles ? Mais, par Allah ! je vais te punir selon ton crime, je vais séparer ta peau de ta chair et ta chair de tes os ! » Alors, moi, sans crainte, je lui dis : « Par Allah ! je te défie de me faire le moindre mal, car tu m'as acheté avec mon vice et cela par devant témoins, et les témoins témoigneront que tu m'as acheté en connaissance de cause. Tu savais donc que mon vice est de faire un mensonge tous les ans ; et c'est ainsi, d'ailleurs, que l'ont crié les crieurs. Or, je dois même l'aviser que tout ce que je viens de faire n'est qu'un demi-mensonge, et que je me réserve, avant la fin de l'année, d'accomplir la seconde moitié du mensonge entier que je dois accomplir ! » À ces paroles mon maître s'écria : « Ô le plus vil et le plus maudit d'entre les nègres, comment ! tout ce que tu viens de faire n'est seulement que la moitié d'un mensonge ? En vérité, quelle calamité énorme ! Va-t'en, ô chien fils de chien, je te chasse ! Tu es libre désormais de tout esclavage ! » Je lui répondis : « Par Allah ! si, toi, tu me lâches, moi, pas du tout ! Car je ne veux point te lâcher, avant que l'année ne soit finie et que je n'aie accompli l'autre moitié de mon mensonge ! Alors seulement tu devras me conduire au souk et me vendre au même prix que tu m'as acheté, avec mon vice. Et d'ici-là, tu ne peux m'abandonner, car je n'ai point de métier pour en vivre. Et tout ce que je te dis là est chose légale, et légalement reconnue par les juges lors de mon achat ! »

Pendant que nous parlions de la sorte, tous les habitants, qui étaient venus là pour assister aux funérailles, s'informèrent de ce qui arrivait. Alors on leur expliqua, ainsi qu'au wali et à tous les marchands et à tous les amis, le mensonge

qui était mon œuvre et on leur dit : « Mais tout cela n'est seulement que la moitié d'un mensonge ! » À cette explication, tous les assistants furent au comble de la stupéfaction et trouvèrent que cette moitié-là était déjà bien énorme. Et ils me maudirent et me lancèrent toutes sortes d'injures plus fortes les unes que les autres. Mais moi, je restais debout à rire et à dire : « Comment peut-on me faire des reproches, puisque l'on m'a acheté avec mon vice ? »

Nous arrivâmes bientôt dans la rue où habitait mon maître ; et il constata que sa maison n'était plus qu'un monceau de ruines, et il apprit que c'était moi qui avais le plus contribué à la destruction et qui avait cassé les choses qui valaient beaucoup d'argent car son épouse lui dit : « C'est Kâfour qui a cassé les meubles et les vases et les porcelaines, et qui a tout saccagé ! » Et la fureur de mon maître ne fit qu'en augmenter ; et il dit : « De ma vie je n'ai vu un fils de putain, un adultérin comme ce misérable nègre ! Et il prétend que tout n'est qu'un demi-mensonge ! Que serait-ce alors si c'était un mensonge complet ? Dans ce cas, ce serait la destruction, au moins, de toute une ville ou de deux villes ! » Là-dessus, il m'emmena de force chez le wali, qui me fit appliquer une bastonnade soignée et telle que je perdis connaissance et tombai évanoui.

Comme j'étais dans cet état, on fit venir un barbier avec ses instruments, qui me châtra complètement et cautérisa ensuite ma blessure au fer chaud. Et, à mon réveil, je constatai que je n'avais plus d'œuf et que j'étais devenu eunuque pour le reste de ma vie. Alors mon maître me dit : « De même que tu as brûlé mon cœur en essayant de lui ravir ce qu'il avait de plus cher, de même, à mon tour, je te brûle le cœur en te ravissant ce que tu as de plus cher ! » Puis il me prit avec lui au souk et me vendit pour un prix bien plus fort

que celui qu'il avait payé, vu que j'étais devenu plus cher, parce que devenu eunuque.

Depuis lors, je ne cessai de jeter la discorde et le trouble dans toutes les maisons qui me prirent comme eunuque ; et j'allai, tout le temps, d'un maître à un autre, d'un émir à un émir, d'un notable à un notable, selon la vente et l'achat, jusqu'à ce qu'un jour je fusse devenu la propriété du palais de l'émir des Croyants en personne. Mais déjà j'avais beaucoup baissé, et mes forces avaient diminué avec la perte de mes œufs.

Et telle est, ô frères, la cause de ma castration et de mon eunuquat. J'ai fini ! Ouassalam ! »

Lorsque les deux nègres eurent entendu ce récit de leur compagnon Kâfour, ils se mirent à rire et à se moquer de lui et lui dirent : « Tu es un malicieux coquin, fils de coquin. Et ton mensonge a été un épouvantable mensonge ! »

Puis le troisième nègre, qui s'appelait Bakhita, prit la parole à son tour et, s'adressant à ses deux compagnons, leur dit :

HISTOIRE DU NÈGRE BAKHITA, LE TROISIÈME EUNUQUE SOUDANIEN

« Sachez, ô fils de mon oncle, que tout ce que nous venons d'entendre là est ridicule et vain. Moi, je vais vous raconter la cause de l'enlèvement de mes œufs et le motif de mon eunuquat, et vous verrez que j'ai mérité encore bien

pis ! Car, moi, j'ai baisé ma maîtresse et j'ai forniqué avec l'enfant, fils de ma maîtresse.

Mais les détails de cette fornication sont tellement extraordinaires et tellement riches en incidents qu'il serait, pour l'instant, trop long de vous les raconter. Car, ô mes cousins, voici le matin qui s'approche et la lumière va nous surprendre avant que nous ayons eu le temps de creuser la fosse et d'y enfouir cette caisse que nous avons portée jusqu'ici ; et peut-être alors serons-nous compromis gravement et risquerons-nous de perdre nos âmes. Faisons donc le travail pour lequel nous avons été envoyés ici : après quoi, je ne manquerai pas de vous raconter les détails de ma fornication et de mon eunuquat. »

Sur ces paroles, le nègre Bakhita se leva et les deux autres se levèrent, bien reposés, et tous trois à la lumière de la lanterne, commencèrent à creuser la terre pour faire une fosse de la largeur de la caisse ; et Kâfour et Bakhita piochaient et Saouâb ramassait la terre dans les couffes et la jetait au dehors ; et ils continuèrent de la sorte jusqu'à ce qu'ils eussent creusé une fosse profonde d'une demi-longueur d'homme, et ils y déposèrent la caisse et la recouvrirent de terre, et égalisèrent le sol. Après quoi, ils reprirent leurs instruments et leur lanterne, sortirent de la turbeh, refermèrent la porte et s'éloignèrent rapidement.

Tout cela ! et Ghanem ben-Ayoub, toujours caché au haut du palmier, avait entendu toutes ces paroles et avait vu disparaître les eunuques. Lorsqu'il se fut assuré qu'il était bien seul, il commença à se préoccuper fort du contenu de la caisse et se dit : « Qui sait ce qu'il peut bien y avoir dans cette caisse-là ! » Mais il ne put encore se résoudre à descendre du palmier, par peur de la nuit, et il attendit qu'ap-

parussent les premières lueurs de l'aube matinale. Il descendit alors du palmier, et se mit à creuser la terre avec ses mains et ne cessa que lorsqu'il eut mis la caisse à découvert et qu'il l'eut tirée de la fosse.

Ghanem prit alors un caillou et se mit à frapper sur le cadenas qui fermait le couvercle de la caisse et finit par le casser. Et il leva le couvercle, et il trouva dans la caisse une adolescente, non point morte, mais endormie, car sa respiration montait et descendait d'une façon douce et réglée, et elle devait être seulement sous l'effet du banj.

Cette adolescente était d'une beauté sans pareille et d'un teint délicat et doux et délicieux. Elle était couverte de bijoux, de pierreries et de toutes sortes de joyaux ; elle avait au cou un collier d'or incrusté de gemmes précieuses, aux oreilles des pendeloques d'une seule pierre merveilleuse, et aux chevilles et aux poignets des bracelets d'or et de diamants ; et cela devait valoir un prix bien plus élevé que tout le royaume du sultan.

Lorsque Ghanem ben-Ayoub eut bien regardé la belle adolescente et constaté qu'elle n'avait subi aucune violence de la part des eunuques lubriques qui l'avaient portée jusque-là et avaient voulu l'enterrer vivante, il se pencha vers elle et la prit dans ses bras et l'étendit doucement par terre sur son derrière. Lorsque l'adolescente eut respiré l'air vif qui lui pénétrait dans les narines, son teint se revivifia et elle poussa un grand soupir et toussa et éternua : et, à ce mouvement, tomba de sa bouche un gros morceau de banj capable d'endormir un éléphant d'une nuit à l'autre nuit. Alors elle entr'ouvrit les yeux et quels yeux ! et, encore sous l'effet du banj, elle tourna ses regards adorables vers Ghanem ben-Ayoub et dit d'une voix murmurante et d'une façon

de prononcer gentille et savoureuse : « Où es-tu donc, ma petite Riha ? tu vois bien que j'ai soif ! Hâte-toi de me rafraîchir ! Et toi, où es-tu, Zahra ? et toi Sabiha ? et toi, Schagarat Al-Dorr ? et toi, Nour Al-Hada ? et toi, Nagma ? et toi, Soubhia ? et toi surtout, ma petite Nozha, ô douce, ô gentille Nozha ? Où donc êtes-vous toutes, que vous ne répondez pas[83] ? » Et, comme personne ne répondait, l'adolescente finit par ouvrir les yeux complètement et regarda tout autour d'elle et, épouvantée, elle s'écria : « Malheur à moi ! voici que je suis seule au milieu des tombeaux ! Oh ! qui a pu m'enlever, et m'arracher de mon palais et de mon intérieur aux beaux rideaux et aux belles tapisseries pour me jeter ici entre les pierres des tombeaux ? Mais quelle créature peut jamais savoir ce qu'il y a de caché au fond des cœurs ! Ô Toi qui connais les secrets les plus fermés, ô Rétributeur, tu sauras reconnaître les bons et les mauvais au jour de la Résurrection, au jour de ton Jugement ! »

Tout cela ! et Ghanem demeurait immobile sur ses deux pieds. Alors il s'avança et dit : « Ô souveraine de beauté, toi dont le nom doit être plus doux que le jus de la datte et dont la taille est plus pliante que le rameau du palmier, je suis Ghanem ben-Ayoub ; et ici il n'y a, en vérité, ni palais avec des rideaux ni tombeaux avec des morts, mais il y a ton esclave envoyé spécialement par le Maître Omniscient et Omniprésent pour te mettre à l'abri de tout désagrément, te garder de toute affliction et te faire parvenir à tes fins ! Et alors

---

[83] C'est-à-dire : Brise, Fleur du jardin, Aube du matin, Branche de perles, Lumière de la route, Étoile de la nuit. Étoile du matin, Délices du jardin.

peut-être m'accorderas-tu aussi tes bonnes grâces, ô désirable ! » Puis il se tut.

Lorsque l'adolescente se fut bien assurée de la réalité de ce qu'elle voyait, elle dit : « Je témoigne qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah ! Et je témoigne que Mohammad est l'Envoyé d'Allah ! Puis elle se tourna vers Ghanem, le regarda de ses yeux brillants, se posa la main sur le cœur et dit de sa voix délicieuse : « Ô jeune homme béni, voici que je me réveille dans l'inconnu ! Peux-tu me dire qui m'a portée ici ? » Il répondit : « Ô ma maîtresse, ce sont trois nègres eunuques qui t'ont portée ici dans une caisse. » Puis Ghanem raconta à l'adolescente toute l'histoire, et comment il avait été surpris par la nuit hors de la ville, comment il était devenu la cause de sa délivrance à elle hors de la caisse, et comment, sans lui, elle serait morte étouffée sous terre. Puis il la pria de lui raconter son histoire et le motif de cette aventure. Mais elle lui répondit : « Ô jeune homme, qu'Allah soit glorifié qui m'a jetée entre les mains d'un homme comme toi ! Je te prie donc, pour le moment, de te lever et de me remettre dans la caisse ; puis tu iras chercher sur la route quelque muletier ou quelque loueur de bêtes de somme qui puisse se charger de cette caisse ; puis tu me feras porter dans ta maison. Alors seulement tu verras combien cela te sera profitable et tu éprouveras, grâce à moi, toutes sortes de délices et de bonheur ! Et je pourrai ensuite te raconter mon histoire et te mettre au courant de mes aventures. »

À ces paroles, Ghanem fut fort heureux et courut tout de suite à la recherche de quelque muletier ; et, comme le jour s'était déjà levé et que le soleil brillait de tout son éclat, la chose ne fut pas difficile : au bout de quelques instants, Ghanem revint avec un muletier, et, comme il avait déjà pris soin de remettre l'adolescente dans la caisse, il l'aida à mettre la

caisse sur le dos du mulet, et l'on prit en hâte le chemin de la maison. Et, pendant la route, Ghanem sentit que l'amour de l'adolescente lui avait pénétré le cœur ; et il fut au comble du bonheur en songeant qu'elle allait lui appartenir bientôt, cette adolescente qui, esclave aux enchères du souk, eût bien valu dix mille dinars d'or, qui avait sur elle, en fait de bijoux, de pierreries et d'habits en étoffes précieuses, qui sait quelles richesses ! Et, tout à ses pensées joyeuses, il lui tardait d'arriver enfin à sa maison. Il finit, suivi du muletier, par y arriver en toute sécurité, et il aida le muletier à descendre la caisse et à la porter à l'intérieur de la maison.

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, cessa les paroles permises.

Mais lorsque fut la quarantième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que Ghanem ben-Ayoub arriva en toute sécurité à sa maison avec la caisse, qu'il ouvrit et d'où il fit sortir l'adolescente. L'adolescente examina la maison et vit que c'était une fort belle maison, toute tendue de tapis aux couleurs vives et joyeuses et toute tapissée d'étoffes et de tentures aux mille couleurs et reposantes à la vue ; et des meubles précieux et bien d'autres choses ; et elle vit de grandes balles de marchandises et d'étoffes de prix, et des charges de soieries et de brocarts, et des vases remplis de vessies de musc. Elle comprit alors que Ghanem était un grand marchand, maître de nombreuses richesses. Elle enleva alors le petit voile dont elle avait pris soin de se couvrir le visage et regarda attentivement cette fois le jeune Ghanem ; et elle vit qu'il était beau et très près des cœurs, et elle l'aima et lui dit : « Ô Ghanem, tu vois que devant toi je ne me couvre point le visage ! Mais j'ai bien faim, et je te prie de m'apporter vite de quoi manger. » Et Ghanem répondit : « Sur ma tête et sur mon œil ! »

Ghanem courut alors au souk et acheta un agneau cuit au four, un plateau de pâtisseries de la meilleure qualité qu'il prit chez le marchand de douceurs Hadj Soleiman, le plus illustre des marchands de douceurs de Baghdad, un plateau de halaoua, des amandes, des pistaches et des fruits de toutes sortes, des cruches pleines de vin vieux, et enfin des fleurs de toutes les variétés. Et il porta le tout à la maison et rangea les fruits dans les grandes coupes de porcelaine et les fleurs

dans les vases précieux et plaça le tout devant l'adolescente. Alors elle lui sourit, et se serra contre lui, et lui jeta les bras autour du cou, et se mit à l'embrasser et à le cajoler et à lui dire mille choses pleines de délices. Et Ghanem sentit l'amour s'incruster bien plus dans sa peau et dans son cœur. Puis tous deux se mirent à manger et à boire jusqu'à la tombée de la nuit ; et, pendant ce temps, ils eurent tout loisir pour s'habituer l'un à l'autre et s'aimer, vu qu'ils étaient tous deux du même âge et d'égale beauté. Lorsque vint la nuit, Ghanem ben-Ayoub se leva et alluma les lustres et les flambeaux ; et la salle fut encore bien plus illuminée par l'éclat de leurs visages que par la lumière des chandelles. Puis Ghanem apporta les instruments de plaisir, et vint s'asseoir à côté de l'adolescente, et continua à boire avec elle, puis à jouer avec elle mille jeux fort agréables et à rire et à chanter les chansons les plus brûlantes et les vers les plus harmonieux. Et cela ne fit qu'augmenter encore en eux la passion qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Aussi béni soit et glorifié Celui qui unit les cœurs et joint les amoureux !

Ghanem et l'adolescente ne cessèrent leurs ébats et leur festin qu'à l'apparition de l'aube matinale. Et, comme le sommeil avait fini par peser sur leurs paupières, ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, mais sans rien accomplir, ce jour-là, de définitif.

À peine réveillé, Ghanem ne voulut pas être en retard de bonnes manières, et courut au souk acheter tout ce dont on pouvait avoir besoin pour la journée, en fait de viandes, de légumes, de fruits, de fleurs et de vins ; et il apporta le tout à la maison, et s'assit à côté de l'adolescente ; et tous deux se mirent à manger avec plaisir jusqu'à ce qu'ils en eussent assez ; après quoi, Ghanem apporta les boissons, et tous deux

se mirent à boire et à s'ébattre jusqu'à ce que leur visage se fût enflammé, que leurs joues se fussent colorées et que leurs yeux fussent devenus plus noirs et plus brillants. Alors l'âme de Ghanem ben-Ayoub désira avec ardeur baiser l'adolescente et coucher avec elle. Et Ghanem dit : « Ô ma souveraine, permets-moi de t'embrasser sur la bouche, afin que ce baiser rafraîchisse le feu de mes entrailles ! » Elle répondit : « Ghanem, attends encore un peu que je devienne ivre et que je perde toute retenue et toute notion ; et alors je te permettrai, en secret, de prendre ce baiser sur ma bouche, puisque alors je ne pourrai plus sentir tes lèvres me sucer ! » Elle dit et, comme elle commençait à devenir un peu ivre, elle se leva debout sur ses deux pieds, et se débarrassa de toutes ses robes et ne laissa sur son corps que la chemise fine et sur ses cheveux que le léger voile de soie blanche aux paillettes d'or.

À cette vue, le désir se mouvementa chez Ghanem, qui dit : « Ô ma maîtresse, me permets-tu maintenant de goûter ta bouche ? » L'adolescente répondit : « Par Allah ! c'est là une chose que je ne puis vraiment te permettre, ô Ghanem que j'aime, car il y a une chose fort contrariante qui est écrite là sur le cordon de mon caleçon ! Et je ne puis maintenant te la montrer. » Alors Ghanem, à cause de cette difficulté même à réaliser ce qu'il ardait si fort de faire, sentit son cœur déborder de passion, et il chanta, en s'accompagnant sur le luth, ces strophes improvisées :

« J'implorai un baiser de sa bouche, sa bouche tourment de mon cœur, un baiser qui me guérît de la maladie !

Elle me dit : « Oh, non ! oh, non ! pas ça ! jamais ! » Je lui dis : « Que si ! que si ! »

Elle me dit : « Un baiser ! mais cela, doit se donner de bon cœur ! Et toi, prendrais-tu, contre mon désir, un baiser sur mes lèvres souriantes ? »

Je lui dis : « Mais un baiser pris par force, ô naïve, ne manque point de volupté ! » Elle me dit : « Que non ! que non ! pas moi ! pas moi ! Un baiser par force n'est bon, ô ravisseur, que sur la bouche des bergères dans les montagnes ! »

Ghanem, après ce chant, sentit encore augmenter l'intensité de sa folie et de ses élans, et les feux étinceler dans ses entrailles. Tout cela ! et l'adolescente ne lui accordait rien, quoiqu'elle continuât à lui montrer toutes les marques d'une passion partagée. Et ils continuèrent de la sorte, lui allumé considérablement et elle ne donnant rien, jusqu'à la tombée de la nuit. Alors Ghanem se leva et alluma les flambeaux et éclaira les lustres et fit flamboyer toute la salle. Puis il alla se jeter aux pieds de l'adolescente et colla sa bouche contre ces pieds merveilleux ; et il trouva qu'ils étaient comme du lait et tendres et fondants comme du beurre frais ; et il enfouit sa tête entre ces pieds et l'enfonça encore jusqu'aux jambes et plus haut, rapidement, entre les cuisses et se mit à manger toute cette chair savoureuse et tiède et parfumée au musc, à la rose et au jasmin. Et elle frémissait de toutes ses ailes, comme frémit la poule docile. Et Ghanem, affolé, s'écria : « Ô ma maîtresse, prends en pitié l'esclave de ton amour et le vaincu de tes yeux et le tué de la chair ! Sans toi et ta venue, je serais dans le calme et le repos ! » Puis Ghanem sentit les larmes lui mouiller de passion les coins des paupières. Alors l'adolescente lui dit : « Par Allah ! ô mon maître, ô lumière de mes yeux, moi, je te le jure, je suis éprise de ton amour et te suis attachée de toute la pulpe de ma chair ! Mais, sache-le bien, jamais je ne me

donnerai à toi ! et je ne te laisserai jamais m'approcher profondément ! » Ghanem s'écria : « Mais quel en est donc l'empêchement ? » Elle lui dit : « Cette nuit même, je l'en dirai le motif, et peut-être m'excuseras-tu alors ! » À ces mots, elle se laissa aller contre lui, et lui fit un collier de ses bras, et se mit à l'embrasser et à le cajoler et à lui promettre mille folies ! Et ils ne mirent fin à leurs jeux et à leurs ébats qu'à l'approche du matin, et sans que l'adolescente eût dit à Ghanem le motif qui l'empêchait de se donner à lui.

Et ils ne cessèrent de faire la même chose incomplète chaque jour et chaque nuit, et cela durant un mois entier. Et leur amour l'un pour l'autre n'avait fait que s'aiguiser et se nourrir. Mais une nuit d'entre les nuits, comme Ghanem était étendu tout de son long contre l'adolescente, et que tous deux étaient ivres de vin et d'excitation insatisfaite, Ghanem allongea la main sous la chemise fine, et tout doucement la glissa sur le ventre de l'adolescente et se mit à caresser la peau lisse qui frémissait ; et lentement il fit descendre sa main jusqu'au nombril qui s'ouvrait comme une coupe de cristal, et du doigt il en chatouilla les plis harmonieux. À cet attouchement, l'adolescente frissonna et se redressa dégrisée et porta vivement la main à son caleçon et vit qu'il était toujours bien attaché avec le cordon à glands d'or. Cela la tranquillisa, et elle se laissa retomber dans son demi-sommeil. Alors Ghanem de nouveau glissa sa main le long du ventre adolescent de cette merveille de chair, et arriva au cordon du caleçon et le tira soudain pour le délier et faire tomber le caleçon qui emprisonnait ce jardin de délices. Alors l'adolescente se réveilla tout à fait et s'assit sur son séant et dit à Ghanem : « Que veux-tu donc faire, ô Ghanem de mes entrailles ? » Il répondit : « Te posséder enfin et t'aimer complètement et te voir partager mes délices ! » Alors l'adolescente dit : « Ô Ghanem, écoute-moi ! Je vais enfin t'expliquer

ma situation et te faire connaître mon secret. Et peut-être qu'alors tu admettras mes excuses et le motif qui m'a toujours empêchée de me laisser délicieusement pénétrer de ta virilité ! » Ghanem dit : « Certes, j'écoute ! » Alors l'adolescente souleva le coin de sa chemise et prit en main le cordon de son caleçon et dit : « Ô mon maître Ghanem, lis ce qu'il y a d'écrit sur le bout de ce cordon ! » Et Ghanem prit le bout du cordon et vit qu'il y avait, brodés dans la trame même en lettres d'or, ces mots d'écriture : *Je suis à toi et tu es à moi, ô descendant de l'oncle du Prophète !*

Lorsque Ghanem eut lu ces mots d'écriture d'or sur le bout du cordon, il retira vivement la main et, point rassuré, dit à l'adolescente : « Hâte-toi de me révéler le sens de tout cela ! » Et l'adolescente dit :

« Sache, ô Ghanem, que je suis la favorite du khalifat Haroun Al-Rachid ; et ces mots écrits sur le cordon de mon caleçon te prouvent que je suis la propriété de l'émir des Croyants, et que je dois lui réserver le goût de mes lèvres et le mystère de ma chair. Mon nom, ô Ghanem, est Kouat Al-Kouloub[84]. Et, dès mon enfance, je fus élevée dans le palais du khalifat, et je grandis, et je devins si belle que le khalifat me remarqua et vit ce qu'il y avait en moi de qualités, de perfections et de dons dus à la générosité de mon Seigneur. Et ma beauté l'impressionna si vivement qu'il ressentit pour moi un très grand amour, et il me prit, et me donna, dans le palais, à moi seule, un appartement réservé et mit à mes ordres dix jeunes esclaves agréables et gentilles et au visage de bon augure. Puis il me fit présent de tous ces bijoux, de

[84] Kouat Al-Kouloub : Force des cœurs.

tous ces joyaux et de toutes ces belles choses dont tu m'as vue couverte dans la caisse. Et il me préféra à toutes les femmes du palais et négligea même pour moi son épouse favorite El Sett-Zobéida, sa parente. Aussi Sett-Zobéida conçut pour moi une haine qui ne tarda pas à montrer ses effets.

» Comme le khalifat s'était un jour absenté pour aller faire la guerre à l'un de ses lieutenants qui s'était révolté, Sett-Zobéida en profita pour combiner son plan contre moi. Elle réussit à corrompre l'une de mes servantes et la fit appeler un jour chez elle et lui dit : « Lorsque dormira ta maîtresse Kouat Al-Kouloub, tu lui mettras dans la bouche ce morceau de banj, après lui en avoir d'abord mis dans sa boisson. Et moi je t'en récompenserai et je le donnerai la richesse et la liberté ! » Et la jeune esclave, qui avait été primitivement l'esclave de Zobéida, répondit : « Je le ferai, certes, parce que je te suis dévouée et aimante ! » Et, toute joyeuse à l'idée des récompenses qui l'attendaient, elle vint chez moi et me donna à boire une boisson mélangée de banj. Et à peine cette boisson était-elle descendue dans mon intérieur que je tombai à terre comme une masse et mon corps entra en convulsion et mes talons arrivèrent à mon front, et je me sentis aller dans un autre monde. Lorsqu'elle me vit endormie, l'esclave alla chercher Sett-Zobéida qui vint et me mit dans cette caisse-là. Puis secrètement elle fit venir les trois eunuques en question et les gratifia avec beaucoup de générosité, eux et les portiers du palais, et me fit enlever de nuit, chargée sur les épaules des eunuques, et porter dans la turbeh où, pour ma délivrance, ô Ghanem, Allah t'avait conduit et t'avait placé au haut du palmier ! Car c'est bien à toi, ô Ghanem de mes yeux, que je dois d'avoir échappé à la mort par étouffement dans la fosse de la turbeh. Et c'est grâce à toi également que je suis maintenant en toute sécurité dans ta maison généreuse !

» Mais ce qui me préoccupe et jette le trouble dans mes esprits, c'est de ne point savoir ce que le khalifat a dû penser et faire, à son retour au palais, en ne me voyant plus. C'est également, ô Ghanem, de ne pouvoir, liée que je suis par le cordon de mon caleçon, me donner entièrement et te sentir palpiter dans mes entrailles !

» Et telle est mon histoire. Et je ne te demande que la discrétion et le secret. »

Lorsque Ghanem ben-Ayoub eut écouté cette histoire de Kouat Al-Kouloub et appris quels liens l'unissaient à l'émir des Croyants et su qu'elle était sa favorite et sa propriété, il se recula au fond de la salle par respect pour le nom du khalifat, et n'osa plus lever ses regards vers l'adolescente, tant elle lui était devenue chose sacrée, et il alla s'asseoir seul dans un coin et se mit à se faire mille reproches et à penser combien il avait failli être criminel et combien déjà il avait été audacieux en touchant seulement la peau royale de l'adolescente. Et il vit combien sa passion était malheureuse et son sort affligeant. Et il reprocha à la destinée ses coups injustes et ses calamités imméritées. Pourtant il ne manqua pas de tout rapporter à Allah et de dire : « Glorifié soit Celui qui a ses raisons pour faire travailler dans la douleur les cœurs nobles et pour éloigner toute affliction du cœur des méchants et des hommes vils ! » Puis il récita ces vers du poète :

« Jamais le cœur de l'amoureux ne peut goûter la joie du repos, tant que l'amour le tient dans sa main.

Jamais la raison de l'amoureux ne se peut garder intacte, tant que la beauté reste cachée sous un aspect de femme.

Un ami m'a demandé : « Qu'est-ce que l'amour ? » Je lui dis : « L'amour est une douceur dont le jus est savoureux et la pâte amère. »

Alors l'adolescente s'approcha de Ghanem et le pressa contre son sein et l'embrassa et lui fit un collier de ses bras ; et elle essaya de tous les moyens excepté un, pour le consoler ; mais Ghanem n'osait plus répondre aux caresses de la favorite de l'émir des Croyants, et se laissait faire, sans protester, mais sans rendre baiser pour baiser et accolade pour accolade. Et la favorite, qui ne s'attendait pas à ce changement si rapide de la part de Ghanem, tout à l'heure si allumé et maintenant si respectueux, redoubla de caresses et de cajoleries, et de la main voulut l'inciter à répondre plus vivement à la chaleur de la passion qui venait de s'attiser chez elle par le refus de Ghanem. Mais Ghanem, une heure durant, ne voulut rien entendre de pareil et, comme le matin les avait déjà surpris dans cet état de passion allumée et contenue, Ghanem se hâta de sortir un moment pour aller au souk acheter les provisions de la journée, et resta dehors une heure de temps pour faire toutes sortes d'emplettes encore plus abondantes que les autres jours, maintenant qu'il savait le rang de son invitée. Il acheta toutes les fleurs des marchands de fleurs, les plus beaux moutons rôtis des rôtisseurs, les pâtisseries les plus fraîches et les douceurs les plus juteuses, les plus soufflés et dorés des pains de froment pur, des crèmes délicieuses et des fruits en quantité, et porta le tout et le mit entre les mains de l'adolescente. Mais à peine était-il entré que l'adolescente s'approcha de lui et se frotta contre lui langoureusement et avec des yeux noirs de passion et humides de désir, et lui sourit avec un sourire de ses lèvres et lui dit : « Par Allah ! comme tu as tardé loin de moi, ô mon chéri, ô le désiré de mon cœur ! Par Allah ! ce n'est

point pendant une heure, mais une année que tu viens te t'absenter ! je sens bien maintenant que je ne saurais plus me retenir ! ma passion se fait extrême et intolérable, et j'en suis toute consumée ! Ô Ghanem ! tiens ! prends-moi ! prends-moi ! Ô Ghanem ! je meurs ! » Mais Ghanem la repoussa doucement et dit : « Ô ma maîtresse Kouat Al-Kouloub ! qu'Allah m'en préserve ! Cela, jamais ! Comment le chien pourrait-il usurper la place du lion ? Car ce qui est au maître ne saurait appartenir à l'esclave ! » Puis il s'échappa de ses mains et alla s'accroupir dans un coin, tout triste et tout soucieux. Mais elle alla le prendre par la main et le conduisit sur le tapis et l'obligea à s'asseoir à côté d'elle et à boire avec elle et manger. Et elle se mit à lui donner à boire tellement qu'il s'enivra ; et elle se jeta sur lui et se colla contre lui, et qui sait ce qu'elle fit de lui à son insu ! Puis elle prit son luth et chanta ces strophes :

« Il est broyé mon cœur d'amoureuse et émietté ! Insatisfaite et repoussée, pourrais-je ainsi longtemps demeurer ?

Ô toi, mon ami, ô gazelle qui m'évites sans délit de ma part et sans motif, ignores-tu que la gazelle se retourne quelquefois pour regarder.

Absence ! éloignement ! amour extrême ! tout s'est uni contre moi ! Mon cœur saura-t-il porter longtemps encore le poids de tant d'infortunes ? »

À ces vers, Ghanem ben-Ayoub revint à lui et pleura d'émotion ; et elle, le voyant pleurer, se prit également à pleurer. Mais ils ne tardèrent pas à se remettre à boire et à réciter des poèmes jusqu'à la tombée de la nuit.

Alors Ghanem se leva et, comme il faisait tous les soirs, tira les matelas des grandes étagères du mur et s'apprêta à les étendre par terre pour le lit. Mais au lieu de faire un lit, comme tous les soirs, il prit soin d'en faire deux, à distance l'un de l'autre. Et Kouat Al-Kouloub, fort contrariée, lui dit : « Pour qui ce second lit ? » Il répondit : « Un lit est pour moi et un autre pour toi. Et dès cette nuit nous devons dormir de cette façon ; car ce qui est au maître ne peut appartenir à l'esclave, ô Kouat Al-Kouloub ! » Mais elle reprit : « Ô mon maître chéri, loin de nous cette morale surannée ! Jouissons de la volupté qui passe, car demain elle sera déjà loin ! Et, d'ailleurs, tout ce qui doit arriver arrivera, et ce qui est écrit par le destin ne peut que s'accomplir ! » Mais Ghanem ne voulut point. Et elle n'en fut que plus passionnée et plus ardente et s'écria : « Par Allah ! cette nuit ne se passera point que nous n'ayons couché ensemble ! » Mais il dit : « Qu'Allah nous en préserve ! » Elle reprit : « Viens, ô Ghanem, voici que je m'ouvre à toi de toute ma chair ; et mon désir t'appelle et crie vers toi ! Ô Ghanem de mes entrailles, prends cette bouche fleurie et ce corps mûri par ton désir ! » Ghanem dit : « Qu'Allah m'en préserve ! » Elle s'écria : « Ô Ghanem, voici que toute ma peau se fait moite de ton désir, et ma nudité s'offre à tes baisers ! Ô Ghanem, l'odeur de ma peau est plus odorante que le jasmin ! Touche et sens, et tu t'enivreras ! » Mais Ghanem dit : « Ô Kouat Al-Kouloub, ce qui est au maître ne peut appartenir à l'esclave ! » Alors l'adolescente pleura de ses yeux et prit son luth et chanta :

« Je suis belle et élancée. Pourquoi me fuis-tu ? Je suis belle en tous sens, vois ! et pleine de merveilles ! Pourquoi me délaisser ? »

J'ai brûlé tous les cœurs de ma passion, et j'ai ravi le sommeil de toutes les paupières ! Et, fleur de feu, nul ne m'a cueillie !

Je suis un rameau, et les rameaux sont faits pour être cueillis, les rameaux pliants et doux et fleuris ! Je suis la branche douce et pliante et fleurie ! Ne veux-tu pas me cueillir !

Je suis la gazelle, et les gazelles sont faites pour la chasse, les gazelles fines et amoureuses. Je suis la gazelle fine et amoureuse, ô chasseur ! faite pour tes filets ! Pourquoi ne me prends-tu pas dans tes filets !

Je suis la fleur, et les fleurs aromatiques sont faites pour être senties, les fleurs délicates et aromatiques. Et je suis la fleur aromatique et délicate ! Ah ! pourquoi ne veux-tu point me sentir ? »

Mais Ghanem, quoique plus amoureux que jamais, ne voulut point manquer au respect dû au khalifat et, malgré tous les désirs de l'adolescente, continua de la sorte pendant encore un mois entier. Voilà pour Ghanem et Kouat Al-Kouloub, la favorite de l'émir des Croyants !

Mais, pour ce qui est de Zobéida, voici ! Lorsque le khalifat se fut absenté à la guerre, et qu'elle eut fait de sa rivale ce qui fut fait, elle ne manqua pas de tomber bientôt dans une grande perplexité et se dit en elle-même : « Que dirai-je au khalifat, à son retour, lorsqu'il me demandera des nouvelles de Kouat Al-Kouloub, et de quel visage le recevrai-je » Elle se décida alors à faire venir une vieille femme qu'elle connaissait depuis son enfance et dont les bons conseils lui inspiraient une grande confiance ; et elle lui révéla son secret et lui dit : « Que vais-je faire, maintenant qu'il est arrivé à Kouat Al-Kouloub ce qui est arrivé ? » La vieille répondit : « J'ai tout compris, ô ma maîtresse. Mais le temps presse, car le khalifat est sur le point de revenir. Aussi il y a beau-

coup de moyens que je pourrais t'indiquer pour lui tout cacher, mais je vais te donner le plus facile, le plus rapide et le plus sûr. Fais vite venir un menuisier et donne-lui l'ordre de tailler dans une grande pièce de bois un mannequin de la forme d'un mort. On mettra ce mannequin au tombeau en grande cérémonie ; on allumera les flambeaux et les cierges tout autour ; tu donneras l'ordre à tout le palais, à toutes tes esclaves et aux esclaves de Kouat Al-Kouloub de revêtir les habits de deuil et de se mettre tout en noir ; et tu leur ordonneras, ainsi qu'à tous les eunuques, dès avant l'arrivée du khalifat, de tendre de noir tout le palais et tous les corridors. Et lorsque le khalifat, étonné, en demandera le motif, on lui dira : « Ô notre seigneur, votre maîtresse Kouat Al-Kouloub est morte en la miséricorde d'Allah ! Puisses-tu vivre les longs jours qu'elle n'a pas vécus ! D'ailleurs notre maîtresse Zobéida lui a rendu tous les honneurs de funérailles dignes d'elle et de notre maître, et l'a fait enterrer dans le palais même, sous une coupole construite spécialement ! » Alors le khalifat sera très touché de tes bontés et pleurera et t'en saura beaucoup de gré. Puis il ne manquera pas de faire venir les lecteurs du Koran et de les faire veiller sur le tombeau en récitant les versets des funérailles. Mais si, au contraire, le khalifat, qui sait que tu n'aimais pas Kouat Al-Kouloub, venait à te soupçonner et à se dire en lui-même : « Qui sait si la fille de mon oncle, Zobéida, n'a pas œuvré pour perdre Kouat Al-Kouloub ! », et si le soupçon augmentait en lui et le poussait à faire ouvrir le tombeau pour constater de quelle mort était morte la favorite, toi, ô ma maîtresse, tu ne devrais pas avoir de crainte à ce sujet. Car, lorsqu'ils auront creusé la fosse et fait sortir le mannequin enterré et qui a été fait à l'image d'un fils d'Adam, et qu'ils auront vu ce mannequin habillé des étoffes les plus précieuses et recouvert du linceul somptueux, alors, si le khalifat voulait soulever le lin-

ceul et les étoffes pour voir la favorite une dernière fois, toi, ô ma maîtresse, tu ne manqueras pas de l'en empêcher et tout le monde aussi l'en empêchera en lui disant : « Ô émir des Croyants, il n'est point licite de voir une femme morte dont tout le bassin est à nu ! » Et le khalifat finira alors par être persuadé de la mort réelle de sa favorite, et il la fera enterrer de nouveau, et il te saura gré de ton action ! Et toi, de cette façon, tu seras délivrée de ce souci, si Allah veut ! »

À ces paroles de la vieille, Sett-Zobéida vit qu'elle venait d'entendre là un excellent avis, et tout de suite elle fit de riches présents à la vieille et lui donna une très belle robe d'honneur et beaucoup d'argent et lui dit de se charger elle-même de l'exécution du projet. Et la vieille mit une grande diligence à faire exécuter le mannequin par le menuisier, et elle porta le mannequin à Sett-Zobéida et toutes deux habillèrent le mannequin avec les habits somptueux de Kouat Al-Kouloub et le mirent dans un linceul fort riche, et lui firent de très belles funérailles, et le mirent dans un tombeau en coupole construit à grands frais, et allumèrent les flambeaux et les lustres et les cierges, et étendirent les tapis tout autour du tombeau pour les prières et les cérémonies d'usage. Puis Zobéida tendit tout le palais de noir et ordonna à toutes les esclaves de mettre les habits noirs du deuil. Et la nouvelle de la mort de Kouat Al-Kouloub se répandit dans tout le palais, et tout le monde, y compris Massrour et tous les eunuques, crut réellement à la chose.

Sur ces entrefaites, le khalifat revint de son voyage lointain et entra dans son palais et se dirigea en toute hâte vers l'appartement de Kouat Al-Kouloub, qui seule occupait sa pensée. Et il vit les serviteurs et les esclaves et les suivantes de la favorite vêtus du noir des deuils, et il commença à trembler d'appréhension ; et bientôt il vit arriver au-devant

de lui Sett-Zobéida également vêtue des habits de deuil. Et, comme il demandait la raison de tout cela, on lui répondit que Kouat Al-Kouloub était morte. À cette nouvelle le khalifat tomba évanoui. Et lorsqu'il revint à lui, il demanda où était le tombeau pour aller le visiter. Alors Sett-Zobéida lui dit : « Sache, ô émir des Croyants, qu'à cause de mon affection pour Kouat Al-Kouloub je voulus l'enterrer dans mon propre palais ! » Alors le khalifat, encore en habits de voyage, se dirigea vers l'endroit du palais où était situé le tombeau de Kouat Al-Kouloub. Et il vit les flambeaux et les Cierges allumés, et les tapis étendus tout autour. À cette vue, le khalifat remercia et loua Zobéida pour son action méritoire et revint au palais.

Mais le khalifat, qui de sa nature était enclin au soupçon, ne tarda pas à avoir des doutes et à s'inquiéter ; et, pour couper court à ces soupçons qui le tourmentaient, il donna l'ordre de faire creuser la fosse du tombeau et d'en exhumer le corps de sa favorite. Ce qui fut fait aussitôt. Et le khalifat, grâce au stratagème de Zobéida, vit la forme en bois couverte du linceul et crut que c'était sa favorite. Et il la fit inhumer de nouveau et fit tout de suite venir les ministres de la religion et les lecteurs du Koran, qui se mirent à réciter sur le tombeau les versets des funérailles, tandis que lui-même se tenait assis sur le tapis à pleurer toutes ses larmes, et tellement qu'il finit par tomber évanoui de faiblesse et de douleur.

Et le khalifat ne cessa pendant un mois entier de faire venir les ministres de la religion et les lecteurs du Koran et de se rendre auprès du tombeau de sa favorite, où il se mettait à pleurer amèrement.

— Mais, à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, cessa les paroles permises.

Mais lorsque fut la quarante-unième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que le khalifat ne cessa, pendant un mois entier, de se rendre au tombeau de sa favorite. Et le dernier jour du mois, les prières et la lecture du Koran durèrent depuis l'aube jusqu'à l'aube suivante ; et alors seulement chacun put rentrer chez soi. Et le khalifat, épuisé de larmes et de fatigue, rentra dans le palais et ne voulut voir personne, pas même son vizir Giafar ni son épouse et parente Zobéida, et tomba bientôt dans un lourd sommeil entre deux des esclaves femmes du palais qui veillaient à tour de rôle sur le sommeil du khalifat. L'une des femmes était assise près de la tête du khalifat et l'autre à ses pieds. Au bout d'une heure, comme le khalifat ne dormait plus profondément, il entendit la femme qui était assise près de sa tête dire à la femme qui était à ses pieds : « Quel malheur, ô mon amie Soubhia ! » Soubhia répondit : « Qu'y a-t-il donc, ô mon amie Nozha ? » Nozha dit : « Notre maître doit tout ignorer de l'affaire, lui qui passe ses nuits à veiller sur un tombeau où il n'y a qu'un morceau de bois charpenté, un mannequin travaillé par le menuisier. » Soubhia dit : « Comment, ô ma sœur Nozha ! Mais alors qu'est devenue Kouat Al-Kouloub ? et quel malheur l'a donc atteinte ? » Nozha dit : « Sache, ô Soubhia, que j'ai tout appris de notre sœur l'esclave aimée de Zobéida, notre maîtresse. Et Sett-Zobéida a fait venir l'esclave et lui a remis du banj pour endormir Kouat Al-Kouloub ; et l'esclave a donné le banj à Kouat Al-Kouloub,

qui s'endormit aussitôt. Alors notre maîtresse l'a fait mettre dans une caisse qu'elle a remise aux eunuques Saouâb, Kâfour et Bakhita en leur donnant l'ordre de l'enterrer au loin dans une fosse. » Alors Soubhia, les larmes aux yeux, dit : « Ô Nozha, de grâce ! dis-moi vite si notre douce maîtresse Kouat Al-Kouloub est morte de cette horrible mort ! » Nozha répondit : « Qu'Allah préserve sa jeunesse de la mort ! Mais non, ô Soubhia ! Car j'ai entendu Sett-Zobéida dire à son esclave préférée : « J'ai appris, ô Zhara, que Kouat Al-Kouloub a pu s'échapper de la fosse et qu'elle est maintenant dans la maison d'un jeune marchand de Damas, nommé Ghanem ben-Ayoub El-Motim El-Massloub ; et cela depuis déjà quatre mois ! » Tu vois donc, ô Soubhia, combien notre maître le khalifat est malheureux d'ignorer l'existence de sa favorite, lui qui continue à veiller les nuits sur un tombeau où il n'y a point de mort ! » Et les deux esclaves continuèrent à s'entretenir de cette façon pendant encore quelque temps, et le khalifat entendait leurs paroles.

Lorsqu'elles eurent fini de parler et que le khalifat n'eut plus rien à apprendre, soudain il se leva sur son séant, et cria d'une voix terrible qui fit s'enfuir les petites esclaves terrifiées, et entra dans une colère effroyable en pensant que sa favorite se trouvait chez un jeune homme nommé Ghanem ben-Ayoub et cela depuis déjà quatre mois. Et il se leva et fit mander en sa présence les émirs et les notables, et aussi son vizir Giafar Al-Barmaki, qui arriva en toute hâte et baisa la terre entre ses mains. Et le khalifat lui dit avec une grande colère : « Ô Giafar, prends avec toi des gardes et informe-toi de la maison d'un jeune marchand de Damas, nommé Ghanem ben-Ayoub El-Motim El-Massloub. Et alors, toi et ta troupe, vous assaillerez sa maison, vous en arracherez ma favorite Kouat Al-Kouloub, et vous m'amènerez ce jeune insolent que je me réserve de mettre à la torture ! » Et Giafar

répondit par l'ouïe et l'obéissance. Et il descendit avec une troupe de gardes et prit soin d'emmener le wali de la ville avec ses gens, et tous ensemble ne cessèrent de marcher et de faire des perquisitions qu'en trouvant la maison de Ghanem ben-Ayoub.

À ce moment, Ghanem venait de rentrer du souk après avoir acheté les provisions de la journée, et il était assis à côté de Kouat Al-Kouloub, et devant eux était un très beau mouton rôti et farci et bien d'autres mets, et ils en mangeaient avec leurs doigts de toute leur âme. Au bruit qui se faisait au dehors, Kouat Al-Kouloub regarda par la fenêtre et d'un seul coup d'œil se rendit compte du malheur qui s'abattait sur la maison ; elle vit toute la maison cernée par les gardes, les porte-glaives, les mamalik, et les chefs de la troupe, et elle vit à leur tête le wali de la ville et le vizir Giafar. Et tous tournaient autour de la maison comme le noir de l'œil tourne autour des paupières. Et elle ne douta plus que le khalifat n'eût appris toute l'histoire ; mais elle devina également qu'il devait être fort jaloux de Ghanem qui la tenait depuis quatre mois dans sa maison. À cette pensée, son teint jaunit et ses beaux traits changèrent et, toute épouvantée, elle se tourna vers Ghanem et lui dit : « Ô mon chéri, avant tout, songe à te sauver ! Lève-toi donc et échappe-toi ! » Il répondit : « Ô mon amie, ô lumière de mes yeux, comment pourrai-je sortir et comment m'échapper d'une maison toute cernée par les ennemis ? » Elle lui dit : « Sois sans crainte ! » Et aussitôt elle le déshabilla complètement et le vêtit d'une vieille robe usée et râpée qui lui descendait jusqu'aux genoux, et prit une grande marmite à viande et la lui mit sur la tête et mit sur la marmite un plateau avec du pain et des porcelaines remplies des restes du repas, et lui dit : « Sors maintenant en cet état, et on te prendra pour le

serviteur du traiteur et nul ne te fera de mal. Et sois sans crainte pour tout le reste, car je saurai bien arranger la-chose et je connais le pouvoir que j'ai en mains sur le khalifat ! » À ces paroles de Kouat Al-Kouloub, Ghanem, sans avoir le temps de faire ses adieux, se hâta de sortir et traversa les rangs des gardes et des mamalik en portant la charge de la cuisine sur la tête, et il ne lui arriva aucun mal, car il était sous la protection du Protecteur qui seul sait délivrer les hommes bien intentionnés des dangers et de toute mal-chance !

Mais bientôt le vizir Giafar descendit de cheval, et entra dans la maison, et arriva dans l'appartement réservé, et vit aussitôt au milieu de la salle toute remplie de balles de marchandises et de soieries, la belle Kouat Al-Kouloub, qui avait eu le temps de se faire encore plus belle et de mettre ses habits les plus riches et de s'orner de tous ses bijoux et de devenir brillante comme les plus brillantes, et qui avait eu le temps de rassembler dans une grande caisse ses effets les plus précieux, ses joyaux, ses pierreries et toutes les choses de valeur. Aussi à peine Giafar avait-il pénétré dans l'appartement, qu'elle se leva debout sur ses deux pieds et s'inclina et baisa la terre entre ses mains et lui dit : « Ô mon maître Giafar, voici que le calam a écrit ce qui devait être écrit par l'ordre d'Allah. Je me remets donc entre tes mains ! » Mais Giafar répondit : « Par Allah ! ô ma maîtresse, le khalifat m'a donné l'ordre de me saisir seulement de Ghanem ben-Ayoub ! Dis-nous donc où il est ! » Elle lui dit : « Ô Giafar, Ghanem ben-Ayoub, après avoir emballé la plus grande partie de ses marchandises, est parti, il y a quelques jours, pour sa ville, Damas, revoir sa mère et sa sœur Fetnah. Et je ne sais rien de plus et ne puis t'en dire davantage. Mais pour ce qui est de ma caisse à moi, que tu vois ici et où j'ai mis mes effets les plus précieux, je veux que tu me la gardes

bien et que tu me la fasses transporter au palais de l'émir des Croyants ! » Et Giafar répondit : « J'écoute et j'obéis ! » Puis il prit la caisse et ordonna à ses hommes de la porter, et, après avoir comblé Kouat Al-Kouloub de prévenances, de soins et d'honneurs, il la pria de l'accompagner chez l'émir des Croyants ; et tous sortirent, toutefois après avoir, selon l'ordre du khalifat, complètement pillé et mis à sac la maison de Ghanem ben-Ayoub El-Motim El-Massloub.

Lorsque Giafar se fut présenté entre les mains du khalifat, il lui raconta ce qu'il avait fait et le départ de Ghanem pour Damas et l'arrivée au palais de sa favorite Kouat Al-Kouloub. Et le khalifat, qui était persuadé que Ghanem avait fait à Kouat Al-Kouloub tout ce qu'il était possible de faire à une jeune femme belle et appartenant à autrui, entra dans une terrible colère et ne voulut même pas voir Kouat Al-Kouloub et ordonna à Massrour de la faire enfermer dans une chambre obscure et de la mettre sous la garde d'une vieille femme chargée ordinairement de ces fonctions.

Mais pour ce qui est de Ghanem, le khalifat le fit rechercher partout par les cavaliers ; et de plus il voulut écrire de sa propre main une lettre au sultan de Damas, son vicaire, Mohammad ben-Soleiman El-Zeini ; et il prit le calam, l'écritoire et une feuille et écrivit la lettre suivante :

» À sa seigneurie le sultan Mohammad ben-Soleiman El-Zeini, vicaire de Damas, de la part de l'émir des Croyants Haroun Al-Rachid, le cinquième khalifat de la descendance glorieuse des Bani-Abbas.

» Au nom d'Allah le Clément-sans-bornes le Miséricordieux.

» Après la demande des nouvelles de ta santé qui nous est chère, et après notre prière à Allah de te conserver de longs jours dans la dilatation et l'épanouissement !…

» Et ensuite !

» Ô notre vicaire, tu sauras qu'un jeune marchand de ta ville, nommé Ghanem ben-Ayoub, est venu à Baghdad et a séduit et violenté une esclave de mes esclaves, et a fait d'elle ce qu'il a fait. Et il a fui ma vengeance et ma colère et s'est réfugié dans ta ville où il doit être en ce moment avec sa mère et sa sœur.

» Tu te saisiras de lui et tu le lieras et tu lui donneras cinq cents coups de lanières. Ensuite tu le traîneras par toutes les rues de ta ville, et un crieur marchera devant le chameau qui le portera, et criera : « Voilà le châtiment de l'esclave qui ravit le bien de son maître ! » Et puis tu me l'enverras pour que je le fasse mettre à la torture et lui fasse ce qui est à faire.

» Ensuite ! Tu pilleras sa maison et tu la ruineras du faîte aux fondements et tu feras disparaître jusqu'aux traces de son existence.

» Et ensuite ! comme Ghanem ben-Ayoub a une mère et une jeune sœur, tu les prendras, tu les mettras toutes nues et tu les chasseras, après les avoir exposées durant trois jours aux yeux de tous les habitants de ta ville.

» Et porte une grande diligence et un grand zèle à exécuter » notre ordre !

» Ouassalam ! »

Et immédiatement, sur l'ordre du khalifat, un courrier partit pour Damas et marcha si vite qu'il y arriva au bout de huit jours, et non de vingt et plus.

Aussi lorsque le sultan Mohammad eut entre ses mains la lettre du khalifat, il la porta à ses lèvres et à son front, et, après lecture, mit immédiatement l'ordre du khalifat à exécution. Il fit donc parcourir toute la ville par les crieurs publics, qui criaient : « Que ceux qui veulent piller, se rendent à la maison de Ghanem ben-Ayoub et la pillent à leur guise ! »

Et aussitôt il se dirigea lui-même avec ses gardes vers la maison d'Ayoub, et frappa à la porte, et la jeune sœur de Ghanem, Fetnah, accourut ouvrir et dit : « Qui est là ? » Il répondit : « C'est moi ! » Alors elle ouvrit la porte et, comme elle n'avait jamais vu le sultan Mohammad, elle se couvrit immédiatement le visage du coin de son voile de tête, et courut prévenir la mère de Ghanem.

La mère de Ghanem, à ce moment, était assise sous la coupole du tombeau qu'elle avait fait construire en souvenir de son fils Ghanem qu'elle croyait mort, depuis un an qu'elle n'avait plus entendu parler de lui. Et elle était toute en larmes et ne mangeait plus et ne buvait plus. Elle dit donc à sa fille Fetnah de faire entrer, et le roi Mohammad entra dans la maison et arriva au tombeau et vit la mère de Ghanem qui pleurait et lui dit : « Je viens pour voir ton fils Ghanem et l'envoyer au khalifat ! » Elle répondit : « Malheureuse que je suis ! mon fils Ghanem, le fruit de mes entrailles, nous a quittées, moi et sa sœur, depuis plus d'un an, et nous ne savons ce qu'il est devenu ! » Alors le roi Mohammad, qui était un homme plein de générosité, ne put qu'exécuter l'ordre du khalifat ; il fit immédiatement piller toute la maison et prendre les tapis, les vases, les porcelaines et les

choses précieuses ; puis il ruina toute la maison et en fit transporter toutes les pierres loin de la ville. Puis, quoique la chose lui répugnât fort, il fit mettre nues la mère de Ghanem et la jeune Fetnah, sa sœur, et les fit exposer durant trois jours dans la ville avec défense de les couvrir d'une chemise sans manches, et les chassa de Damas. Et c'est ainsi que Fetnah et sa mère, grâce au ressentiment du khalifat, furent chassées de Damas.

Quant à Ghanem ben-Ayoub El-Motim El-Massloub, une fois sorti de Baghdad, il se mit à marcher et à pleurer jusqu'à ce que son cœur se fût émietté ; et il continua de la sorte, sans manger et sans boire, jusqu'à la fin de la journée ; et la faim et la douleur l'avaient affaibli. Il arriva enfin, mort de fatigue, à un village, et il alla à la mosquée du village et entra dans la cour et alla tomber épuisé sur une natte et appuya son dos contre un mur. Il resta de la sorte, sans connaissance, et le cœur battant d'une façon désordonnée, jusqu'au matin, et sans avoir eu la force de faire un mouvement pour demander quelque chose. Le matin, les habitants du village vinrent à la mosquée pour la prière, et le virent étendu sans vie ; comprenant qu'il était affamé et altéré, ils lui portèrent un pot de miel et deux pains et le firent manger et boire ; puis ils lui donnèrent, pour s'habiller, une chemise sans manches, il est vrai, et toute rapiécée et pleine de poux. Puis ils lui demandèrent ; « Qui es-tu et d'où viens-tu, ô étranger ? » Et Ghanem ouvrit les yeux et regarda, mais ne put articuler un mot ni faire une réponse ; et il se mit seulement à pleurer. Alors ils restèrent autour de lui pendant un certain temps et finirent par s'en aller chacun à son travail.

Ghanem, par la force de ses chagrins et les privations, tomba malade et continua à rester couché sur la vieille natte de la mosquée pendant encore un mois ; et il devint faible de

corps et bien changé quant au teint ; et son corps fut dévoré par les puces et les punaises ; et il fut réduit à un état si misérable que les fidèles de la mosquée se concertèrent un jour entre eux pour le porter à l'hôpital de Baghdad, vu qu'il n'y avait guère d'hôpital que là. Ils allèrent donc chercher un chamelier avec son chameau et lui dirent : « Tu vas mettre ce jeune homme malade sur le dos de ton chameau et tu le porteras à Baghdad et tu le déposeras à la porte de l'hôpital ; de cette façon, le changement d'air et les soins à l'hôpital le guériront certainement. Quant à toi, ô chamelier, c'est à nous que tu reviendras réclamer ce qui te sera dû pour le voyage et pour le chameau ! » Et le chamelier répondit : « J'écoute et j'obéis ! » Puis, aidé des assistants, il prit Ghanem avec la natte sur laquelle il était couché, et le hissa sur le dos du chameau et l'y consolida.

Au moment même où le chamelier allait partir et où Ghanem pleurait sa misère, deux femmes très pauvrement vêtues, mêlées à la foule qui regardait, virent le malade et dirent : « Comme ce pauvre malade ressemble à notre fils Ghanem ! Mais il n'est guère possible que ce soit lui, ce jeune homme réduit à l'état d'ombre ! » Et ces deux femmes, qui étaient couvertes de poussière et venaient d'arriver dans la localité, se mirent à pleurer en songeant à Ghanem. Car c'étaient justement la mère de Ghanem et sa sœur Fetnah, qui avaient fui Damas et continuaient maintenant leur route vers Baghdad.

Quant au chamelier, il ne tarda pas à monter sur son âne et, prenant le chameau par le licou, s'achemina vers Baghdad. Il y arriva bientôt et alla droit à l'hôpital et fit descendre Ghanem de sur le dos du chameau et, comme c'était de très bon matin et que l'hôpital n'était pas ouvert, il le déposa sur la marche de la porte et s'en retourna à son village.

Ghanem resta ainsi étendu à la porte jusqu'à ce que les habitants fussent sortis de leurs maisons : et ils le virent ainsi couché sur la natte et réduit à l'état d'ombre, et ils l'entourèrent et se mirent à faire mille suppositions. Pendant qu'ils se communiquaient mutuellement leurs réflexions, vint à passer le cheikh principal du souk, qui aussitôt écarta la foule et s'approcha et vit ce jeune homme malade et se dit en lui-même : « Par Allah ! si ce jeune homme entre à l'hôpital, il est d'avance perdu faute de bons soins et c'est certainement un homme condamné à mort ! Je vais donc le prendre moi-même dans ma maison, et Allah m'en récompensera dans son Jardin des Délices ! » Alors le cheikh du souk ordonna à ses jeunes esclaves de prendre le jeune homme et de le transporter à la maison ; et il les y accompagna lui-même, et, à peine arrivé, il lui dressa un lit tout neuf avec de bons matelas et un oreiller tout neuf et bien propre ; puis il appela son épouse et lui dit : « Ô femme, voici un hôte qu'Allah nous envoie. Tu vas le servir avec beaucoup de soin. » Elle répondit : « Certes ! et il sera mis sur ma tête et sur mes yeux ! » Puis elle retroussa aussitôt ses manches, et fit chauffer l'eau dans le grand chaudron, et lui lava les pieds, les mains et tout le corps ; ensuite elle le revêtit des propres habits de son époux, et lui porta un verre de délicieux sorbet, et lui aspergea la figure d'eau de roses. Alors Ghanem commença à respirer plus librement ; et les forces peu à peu commencèrent à lui revenir, et avec elles le souvenir de son passé et de son amie Kouat Al-Kouloub. Et voilà pour Ghanem ben-Ayoub El-Motim El-Massloub.

Mais pour ce qui est de Kouat Al-Kouloub, lorsque le khalifat se fut mis tellement en colère contre elle…

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, cessa les paroles permises.

Mais lorsque fut la quarante-deuxième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que pour ce qui est de Kouat Al-Kouloub, lorsque le khalifat se fut mis tellement en colère contre elle et qu'il l'eut fait enfermer dans une chambre obscure sous la surveillance d'une vieille femme du palais, elle resta en cet état pendant quatre-vingts jours, sans communiquer avec qui que ce fût au palais. Et le khalifat avait fini par l'oublier complètement, lorsqu'un jour d'entre les jours, comme il passait près de la chambre de Kouat Al-Kouloub, il l'entendit chanter tristement les vers des poètes, puis s'interrompre pour se parler à voix haute et se dire : Ô mon ami, ô Ghanem ben-Ayoub, quelle belle âme tu étais et quel généreux et chaste cœur ! Tu as été grand vis-à-vis de qui t'a opprimé, et respectueux à l'égard de la femme de celui qui ravi les femmes de ta maison, et tu as sauvé de l'opprobre la femme de celui qui a jeté la honte sur les tiens et sur toi ! Mais il viendra un jour où, toi et le khalifat, vous vous tiendrez debout devant le Seul Juge, le Seul Juste ; et tu sortiras du conflit victorieux de ton oppresseur, avec Allah pour médiateur et les anges pour témoins ! »

Lorsque le khalifat eut entendu ses paroles et compris le sens de sa plainte, alors que personne n'était là pour l'écouter, il sut qu'il avait été injuste à son égard et à l'égard de Ghanem. Il se hâta donc de rentrer dans le palais et chargea l'eunuque en chef d'aller lui chercher Kouat Al-Kouloub. Et Kouat Al-Kouloub se présenta entre ses mains et se tint la

tête baissée, les yeux pleins de larmes et le cœur bien triste ; et le khalifat lui dit : « Ô Kouat Al-Kouloub, je t'ai entendue m'accuser d'injustice et me reprocher l'oppression : et tu as prétendu que j'avais mal agi envers celui qui m'avait fait le bien ! Qui donc est-il, celui-là qui a respecté une femme m'appartenant et dont j'ai compromis les femmes, en retour ? celui-là, qui a protégé mes femmes et dont j'ai déshonoré les femmes ? » Kouat Al-Kouloub répondit : « C'est Ghanem ben-Ayoub El-Motim El-Massloub ! Je te jure, ô khalifat, par tes grâces et tes bienfaits, que jamais Ghanem n'a essayé de me violenter ; et il est loin d'avoir commis sur moi des abominations ! Oh ! loin de lui, l'impudeur et la brutalité ! » Alors le khalifat, ne doutant plus, s'écria : « Quel malheur, ô Kouat Al-Kouloub ! En vérité, il n'y a de sagesse et de puissance qu'en Allah, le Très-Haut l'Omniscient ! Aussi, ô Kouat Al-Kouloub, demande, et tous les souhaits seront satisfaits ! » Alors Kouat Al-Kouloub s'écria : « Ô émir des Croyants, alors je te demande Ghanem ben-Ayoub ! » Et le khalifat, malgré tout l'amour qu'il continuait à ressentir pour sa favorite préférée, lui dit : « Cela sera fait, si Allah veut ! Je te le promets d'un cœur généreux qui ne revient jamais sur ce qu'il a donné ! Et il sera comblé d'honneurs ! » Kouat Al-Kouloub dit : Ô émir des Croyants, je te demande, lorsque Ghanem sera de retour, de me donner à lui en cadeau pour que je sois son épouse aimante ! » Le khalifat répondit : « À son retour, Ghanem te sera dû pour le voyage et pour le chameau ! » Et le chamelier. Alors Kouat Al-Kouloub dit : « Ô émir des Croyants, nul ne sait où se trouve Ghanem ; et le sultan de Damas lui-même t'a dit qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Permets-moi donc de faire moi-même les recherches nécessaires, dans l'espoir qu'Allah daignera me le faire retrouver ! Le khalifat répondit : « Tu as la permission de faire ce que bon te semble ! »

À ces paroles, Kouat Al-Kouloub sentit sa poitrine se dilater de joie et son cœur s'épanouir, et elle se hâta de sortir du palais, après s'être munie d'une bourse contenant mille dinars d'or.

Le premier jour, elle parcourut toute la ville de Baghdad et alla trouver les cheikhs des quartiers et les chefs des rues, et elle les interrogea sans pouvoir arriver à un résultat.

Le second jour, elle, alla au souk des marchands et visita toutes les boutiques et alla voir le cheikh principal du souk ; elle lui exposa la situation et lui remit une grande quantité de dinars, en le priant de les distribuer aux pauvres étrangers, à son intention.

Le troisième jour, comme elle était allée au souk des orfèvres et au souk des bijoutiers après avoir pris avec elle mille autres dinars, et comme elle avait fait appeler le cheikh des orfèvres et des bijoutiers et lui avait remis de l'or à distribuer aux pauvres étrangers, le cheikh du souk, à ces mots de pauvres étrangers, lui dit : « Ô ma maîtresse, j'ai justement recueilli dans ma maison un jeune homme étranger et malade, dont j'ignore le nom et la qualité. (Or, c'était justement Ghanem ben-Ayoub ; mais le cheikh du souk ne le savait pas.) Mais ce doit être le fils d'un très grand marchand et de nobles parents. Car il est, quoique comme une ombre, d'un très beau visage et doué de toutes les qualités aimables et toutes les perfections. Il doit certainement avoir été réduit à cet état, soit par de grandes dettes qu'il n'aura pu payer, soit par un amour malheureux et l'absence de l'objet aimé. » À ces paroles, Kouat Al-Kouloub sentit son cœur battre en mouvements désordonnée et ses entrailles remuer d'émotion, et elle dit au cheikh du souk des orfèvres et des bijoutiers : « Ô cheikh, comme tu ne peux quitter le souk à cette

heure, fais-moi conduire par quelqu'un à ta maison ! » Et le cheikh des orfèvres dit : « Sur ma tête et sur mes yeux ! » Et il lui donna un petit enfant du souk, qui connaissait la maison et à qui il dit : « Vite ! ô Felfel, conduis ta maîtresse à la maison ! » Et le petit Felfel du souk marcha devant Kouat Al-Kouloub et la conduisit à la maison du cheikh du souk, où se trouvait l'étranger malade.

Lorsque Kouat Al-Kouloub entra dans la maison, elle salua l'épouse du cheikh. Et l'épouse du cheikh la reconnut, car elle connaissait toutes les nobles dames de Baghdad, qu'elle visitait souvent, et se leva et s'inclina et baisa la terre entre ses mains. Alors Kouat Al-Kouloub, après les salutations d'usage, lui demanda : « Ma bonne mère, peux-tu maintenant me dire où se trouve le jeune étranger malade que vous avez recueilli dans votre maison ? » Alors l'épouse du cheikh se mit à pleurer et lui montra du doigt un lit qui se trouvait là et lui dit : « Le voici sur le lit. C'est un jeune homme certainement de noble race, car tout son maintien l'indique. » Alors Kouat Al-Kouloub se tourna vers le lit sur lequel était étendu le jeune étranger, et le regarda avec attention, et elle vit un jeune homme faible et amaigri et comme une ombre ; et elle fut loin de deviner que c'était Ghanem ; mais, tout de même, elle fut prise pour lui d'une grande compassion et se mit à pleurer et à dire : « Oh ! qu'ils sont malheureux les étrangers, même s'ils sont émirs dans leur pays ! ». Puis elle remit les mille dinars d'or à l'épouse du cheikh des orfèvres et lui recommanda de ne rien épargner pour le bien-être du jeune malade ; puis elle donna de sa propre main les remèdes prescrits au malade et les lui fit boire, puis, après être restée plus d'une heure près de sa tête, elle souhaita la paix à l'épouse du cheikh du souk, et remonta sur sa mule et retourna au palais.

Et tous les jours elle allait dans les différents souks et passait son temps en recherches continuelles, quand un jour le cheikh vint la trouver et lui dit : « Ô ma maîtresse Kouat Al-Kouloub, comme tu m'as recommandé de t'amener tous les étrangers de passage à Baghdad, je viens conduire aujourd'hui entre tes mains généreuses deux femmes, l'une mariée et l'autre jeune fille, et toutes deux probablement d'un très haut rang, car leur maintien et leur visage me l'indiquent ; mais elles sont misérablement habillées de vêtements de poils de chèvre et portent chacune une besace au cou, comme les mendiants. Et leurs yeux sont pleins de larmes et leur cœur bien affligé. Et voici que je te les amène, car toi seule, ô souveraine des bienfaits, tu sauras les consoler et les fortifier et leur éviter la honte et l'opprobre des questions indiscrètes ; car sûrement ce ne sont pas des personnes qu'on peut soumettre aux questions indiscrètes. De mon côté, j'espère que, grâce au bien que nous leur ferons, Allah nous réservera, au jour de la Rétribution, une place dans le Jardin des Délices ! » Kouat Al-Kouloub répondit : « Par Allah ! ô mon maître, tu me fais souhaiter ardemment de les voir ! Où sont-elles donc ? » Alors le cheikh sortit, et alla les chercher derrière la porte et les amena entre les mains de Kouat Al-Kouloub.

Lorsque la jeune Fetnah et sa mère furent entrées chez Kouat Al-Kouloub, elle les regarda et, voyant leur beauté et leur noblesse et les baillons dont elles étaient vêtues, elle se mit à pleurer et s'écria : « Par Allah ! ce sont des femmes de noble naissance et point habituées à la misère, car je vois bien à leur visage qu'elles sont nées dans les honneurs et la richesse ! » Et le cheikh du souk répondit ; « Certes ! ô ma maîtresse, tu dis vrai ! Le malheur a dû s'abattre sur leur maison et la tyrannie les opprimer et leur ravir leurs biens. Venons à leur aide, puisque nous aimons les pauvres et les

misérables, pour mériter les grâces d'Allah le Miséricordieux ! » À ces paroles, la mère et la fille se mirent à pleurer et à penser à Ghanem ben-Ayoub El-Motim El-Massloub. Et en les voyant pleurer, Kouat Al-Kouloub se mit à pleurer avec elles. Alors ta mère de Ghanem lui dit : « Ô maîtresse pleine de générosité, fasse Allah que nous puissions retrouver ce que nous cherchons d'un cœur douloureux ! Celui que, nous cherchons est le fila de nos entrailles et la flamme de notre cœur, notre fils Ghanem ben-Ayoub El-Motim El-Massloub ! »

À ce nom de Ghanem ben-Ayoub El-Motim El-Massloub, l'adolescente poussa un cri, car elle venait de comprendre que c'étaient là la mère de Ghanem et la sœur de Ghanem, et tomba évanouie. Et lorsqu'elle revint à elle, elle se jeta tout en pleurs dans leurs bras, et leur dit : « Espérez en Allah et en moi, ô mes sœurs, car ce jour sera le premier jour de votre bonheur et le dernier de vos malheurs ! Cessez donc toute affliction ! »

— À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, cessa les paroles permises.

Mais lorsque fut la quarante-troisième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que Kouat Al-Kouloub dit à la mère et à la sœur de Ghanem : « Cessez donc toute affliction ! » Puis elle se tourna vers le cheikh du souk des orfèvres et des bijoutiers et lui donna mille dinars d'or et lui dit : « Ô cheikh, tu vas maintenant les conduire à ta maison et dire à ton épouse de les prendre au hammam et de leur donner ensuite de très beaux habits ; et qu'elle les comble de soins et de prévenances, sans rien épargner pour leur bien-être ! »

Le lendemain Kouat Al-Kouloub ne manqua pas d'aller elle-même à la maison du cheikh du souk vérifier par ses propres yeux si tout avait été exécuté d'après ses instructions. À peine était-elle entrée que l'épouse du cheikh vint au-devant d'elle et lui baisa les mains et la remercia de ses générosités ; puis elle fit venir la mère et la sœur de Ghanem qui avaient été au hammam et en étaient sorties toutes transformées et le visage rayonnant de noblesse et de beauté. Et Kouat Al-Kouloub se mit à leur parler fort gentiment pendant une heure de temps ; puis elle demanda à l'épouse du cheikh des nouvelles de leur malade. Et l'épouse du cheikh répondit : « Il est toujours dans le même état. » Alors Kouat Al-Kouloub dit : « Allons toutes le visiter et essayer de l'encourager ! » Et elle prit les deux femmes qui, retirées dans l'appartement des femmes n'avaient pu voir le malade couché dans la salle de réunion, et toutes entrèrent chez le jeune

homme, et le regardèrent avec beaucoup de tendresse et de pitié, et s'assirent autour de lui à causer ; et, dans la conversation, le nom de Kouat Al-Kouloub fut prononcé. À peine le jeune malade eut-il entendu prononcer ce nom de Kouat Al-Kouloub qu'aussitôt son teint pâle se colora, son corps amaigri se fortifia et son âme lui revint ; et il releva la tête, les yeux pleins de vie, et s'écria : « Où es-tu, ô Kouat Al-Kouloub ? »

Lorsque Kouat Al-Kouloub eut entendu le jeune homme l'appeler par son nom, en ouvrant les lèvres pour la première fois, elle reconnut la voix de Ghanem ben-Ayoub et se pencha vivement vers lui et lui dit : « Ô mon chéri ! tu es Ghanem ben-Ayoub ! » Il lui dit : « Oui ! c'est moi Ghanem ! » À ces mots, l'adolescente tomba à la renverse, évanouie. Quant à la mère de Ghanem et à sa sœur Fetnah, en entendant ces paroles, elles poussèrent un cri et tombèrent à la renverse, évanouies.

Au bout d'un certain temps, elles finirent par revenir à elles, et se jetèrent sur Ghanem, et il arriva ce qui arriva en fait de pleurs, de cris de joie et de baisers.

Puis Kouat Al-Kouloub, enfin plus calme, lui dit : « Gloire et louanges à Allah qui a permis enfin notre réunion toutes ensemble, moi, ta mère et ta sœur ! » Puis elle lui raconta toute l'histoire et ajouta : « Le khalifat, après tout cela, a cru à ma parole et t'a accordé ses bonnes grâces et m'a exprimé le désir de te voir ; de plus, il me donne à toi en cadeau ! » À ces paroles, Ghanem fut au comble de l'épanouissement et continua à baiser la main de Kouat Al-Kouloub qui lui baisait la tête et les yeux. Puis Kouat Al-Kouloub leur dit à tous : « Attendez-moi ici. Je vais revenir ! » Et elle alla en toute hâte au palais et ouvrit la caisse où il y avait ses choses

précieuses, en tira beaucoup de dinars et alla au souk les donner au cheikh du souk en lui disant : « Achète pour chacune d'elles et pour Ghanem quatre costumes complets de la plus belle étoffe et vingt mouchoirs et dix ceintures et dix choses de chaque pièce d'habillement ! » Et elle retourna à la maison où étaient Ghanem et les autres et les conduisit tous au hammam. Puis elle leur prépara des poulets et des viandes bouillies et de bon vin purifié, et pendant trois jours leur donna ainsi elle-même à boire et à manger, en sa présence ; et au bout de ces trois jours d'un régime si réconfortant, ils sentirent la vie leur revenir et leur âme retourner à sa place. Puis Kouat Al-Kouloub les mena encore une fois au hammam et les fit changer de vêtements et les ramena à la maison du cheikh du souk. Quant à elle, elle songea alors à aller trouver le khalifat et elle se présenta entre ses mains et s'inclina jusqu'à terre et lui apprit le retour de Ghanem ben-Ayoub et de sa mère et de sa sœur Fetnah ; et elle ne manqua pas de lui dire combien la jeune Fetnah était jolie et toute neuve et pleine de beauté. Alors le khalifat dit à un esclave : « Va vite me chercher Giafar ! » Et Giafar vint et le khalifat lui dit : « Va vite me chercher Ghanem ben-Ayoub. » Et Giafar partit pour la maison du cheikh, où déjà Kouat Al-Kouloub l'avait précédé et avait informé Ghanem de son arrivée et lui avait dit : « Ô Ghanem, c'est maintenant surtout qu'il faut montrer au khalifat, qui charge Giafar de t'amener en sa présence, ton éloquence de langage et ta fermeté de cœur et la pureté de tes paroles ! » Puis elle l'habilla de la plus somptueuse de toutes les robes neuves achetées au souk et lui donna beaucoup de dinars et lui dit : « Ne manque de jeter l'or par poignées en arrivant au palais et en traversant le rang des eunuques et des serviteurs ! »

Sur ces entrefaites Giafar arriva à la maison, monté sur sa mule ; et Ghanem se hâta d'aller à sa rencontre, et lui

souhaita la bienvenue et baisa la terre entre ses mains ; et il était maintenant devenu le beau Ghanem d'autrefois, au glorieux visage et à l'aspect si attirant ! Et Giafar le pria de l'accompagner et le conduisit entre les mains du khalifat. Et Ghanem vit l'émir des Croyants entouré de ses vizirs, de ses chambellans, de ses vicaires, des principaux personnages de son royaume et des chefs de ses gardes et de ses armées. Or, Ghanem était éloquent de langage, ferme de cœur, conteur agréable, diseur attachant, improvisateur admirable. Il s'arrêta donc entre les mains du khalifat, regarda un instant le sol d'un air réfléchi, leva ensuite la tête vers le khalifat et improvisa ces strophes :

« Ô roi du temps, un œil de bonté a regardé la terre et l'a fécondée, et nous sommes les enfants de sa fécondité heureuse, sous ton règne plein de gloire.

Voici que les sultans et les émirs se prosternent à ton seuil, la barbe dans la poussière, et déposent en offrande à ta grandeur leurs couronnes de pierreries.

Voici que la terre n'est plus assez vaste ni la planète assez large pour contenir la masse formidable de tes armées ! Ô roi du temps, plante tes tentes sur les terres planétaires de l'espace tournoyant.

Et que les étoiles dociles et les astres nombreux s'attellent à ton triomphe et accompagnent ton cortège, ô chef spirituel !

Et que le jour de ta justice éclaire le monde et arrête les méfaits des criminels et récompense les actions pures de tes féaux ! »

Le khalifat était charmé de la beauté des vers, de leur rythme nombreux, de leur pureté de langue et de l'éloquence de l'auteur.

— Mais à ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, ne prolongea pas les paroles permises.

Et lorsque fut la quarante-quatrième nuit.

Elle dit :

Il m'est parvenu, ô Roi fortuné, que lorsque Ghanem ben-Ayoub eut ainsi charmé le khalifat Haroun Al-Rachid, le khalifat lui dit de s'approcher de son trône ; et Ghanem s'approcha du trône, et le khalifat lui dit : « Raconte-moi tous les détails de ton histoire, sans rien me cacher de la vérité ! » Alors Ghanem s'assit et raconta au khalifat toute son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais il n'y a aucun profit à la répéter. Et le khalifat fut complètement persuadé de l'innocence de Ghanem et de la pureté de ses intentions, surtout lorsqu'il vit le respect de Ghanem pour les mots écrits sur le caleçon de la favorite et il lui dit : « Je te prie de libérer ma conscience de l'injustice commise à ton égard ! » Et Ghanem lui dit : « Ô émir des Croyants, je te libère ! Car tout ce qui appartient à l'esclave est la propriété du maître ! »

Le khalifat ne manqua pas, dans son contentement, d'élever Ghanem aux plus grandes charges du royaume ; il lui donna un palais et des émoluments somptueux et des esclaves hommes et des esclaves femmes en quantité considérable. Et Ghanem se hâta de prendre avec lui, dans son nouveau palais, sa mère et sa sœur Fetnah et son amie Kouat Al-Kouloub. Puis le khalifat, qui avait appris que Ghanem avait une sœur merveilleuse et vierge encore et toute jeune, nommée Fetnah, la demanda à Ghanem qui répondit : « Elle est ta servante et je suis ton esclave ! » Le khalifat ne manqua

pas de l'en remercier et lui donna cent mille dinars d'or ; puis il fit venir le kâdi et les témoins et écrire le contrat de Fetnah. Et ce fut le même jour et à la même heure que le khalifat, d'une part, et Ghanem, de l'autre, entrèrent chacun chez sa femme, Fetnah pour le khalifat, et Kouat Al-Kouloub pour Ghanem ben-Ayoub El-Motim El-Massloub.

Et le khalifat, le matin, à son réveil, fut si satisfait de la nuit qu'il venait de passer dans les bras de la vierge Fetnah et du résultat obtenu, qu'il fit venir les scribes doués de la plus belle écriture, et leur fit écrire l'histoire de Ghanem depuis le commencement jusqu'à la fin, pour qu'elle fût conservée dans l'armoire des papiers et pût servir aux générations futures et fit l'étonnement et les délices des sages qui seraient appelés à la lire avec respect et à admirer l'œuvre du Créateur du jour et de la nuit.

— Mais, continua Schahrazade, en s'adressant au roi Schahriar, ne crois point, ô Roi des siècles, que cette histoire merveilleuse soit plus agréable ou plus étonnante que l'histoire guerrière et héroïque d'Omar Al-Némân et de ses fils Scharkân et El-Makân ! » Et le roi Schahriar dit : « Tu peux certes ! la raconter, cette histoire guerrière, que je ne connais point ! »

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en janvier 2020.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Anne C., Lise-Marie, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : *Le Livre des Mille et une Nuits* tome premier, Bruxelles, La Boétie, 1947. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page, *Sughrat (Socrate) enseignant ses élèves*, figure dans le manuscrit d'un illustrateur Seljuk du 13e siècle (Bibliothèque du Palais de Topkapi, Istamboul). Les illustrations dans le texte proviennent de l'édition Fasquelle,1908.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.